University of St. Michael's College
3 1761 08051657 8

BIBLIOTECA DEL SEMINARIO METROPOLITANO
di Torino

Sala I

Scaffale B

piano N. VIII

nel piano N. 24

Dono del
Teologo Coll. Canonico
GIOCONDO FINO

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY

REVUE DES RELIGIONS

REVUE

DES

RELIGIONS

REVUE SEMI-MENSUELLE

ON S'ABONNNE:

PARIS. — Bureau de la Revue des Religions, 37, rue du Bac.
BELGIQUE. — Bruxelles. — M. Oscar Schepens, directeur de la société belge de librairie, 8, rue Treurenberg.
SUISSE. — Genève. — M. H. Trembley, rue de la Corraterie, 4.
ALLEMAGNE. — Leipzig. — M. Welter, Kœnigstrasse, 2.
ESPAGNE. — Madrid. — M. Albert Gayan, 4, Puertal del sol.
AMERIQUE. — New-York. — The Catholic Publications Society, 9 Barclay Street.
CANADA. — Montréal. — MM. Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, 1603.

1892

JUN 22 1957

LE BRAHMANISME

Deuxième article

Si en ce qui concerne le dogme, le brahmanisme n'a rien de fixe et manque d'unité, il en est de même pour son organisation. Les brahmes constituent la caste sacerdotale et dominante. A eux est dévolu le soin d'étudier et d'enseigner les Védas. Ceux qui sont spécialement chargés des pratiques religieuses, attachés à des pagodes, portent le nom de *pourohitas*. Mais ce serait une grande erreur que de penser qu'ils constituent un corps spécial, un clergé. Les *pourohitas* exercent plutôt un métier qu'un sacerdoce. Ils ne sont qu'une très faible partie de leur caste, et se transmettent, de génération en génération, la connaissance de leurs rites et les formules de prières et de magie, se gardant bien de les communiquer aux autres brahmes dont la concurrence diminuerait leurs bénéfices. Aussi, les *pourohitas* ou brahmes officiants sont loin de briller par leur instruction, et il arrive parfois que dans leur caste, ils ne jouissent que d'une estime asssez modérée. Ajoutons que chez les *pourohitas*, il n'existe à vrai dire aucune hiérarchie, et qu'ils sont indépendants les uns des autres.

Néanmoins, il existe dans l'Inde brahmanique un clergé, si l'on donne à cette expression un sens beaucoup plus large qu'on ne lui donne habituellement. Cette sorte de clergé est formée par les *Gourous* dont le nom veut dire guide ou précepteur. L'institution des *gourous*, à l'origine,

était étrangère au brahmanisme, elle a été propagée par le bouddhisme, et depuis longtemps, elle occupe une place très importante dans la société hindoue. Au lieu de la combattre, les brahmes l'ont acceptée et ont cherché, sinon à l'absorber, du moins à la dominer. Il en résulte qu'aujourd'hui les *gourous* sont, à vrai dire, la seule autorité religieuse de l'Inde brahmanique. Les *gourous* ne sont pas obligatoirement de la caste des brahmes ; il y en a qui appartiennent à deux autres castes, à celles des kchatriyas et des vaïçyas, et même à celle des çoudras. Dans la secte de Vichnou, la plupart des *gourous*, et tous ceux qui ont un certain rang dans la hiérarchie, sont brahmes. Ils possèdent une certaine organisation, et ont tous pour primat commun le grand *gourou* de Tiroupaly. Dans la secte de Çiva, la plupart des *gourous* appartiennent à la caste des çoudras, et l'on ne trouve jamais un brahme, parmi eux. Quoique les *gourous* soient en quelque sorte un clergé, il y a néanmoins des rites dont l'accomplissement ne peut être fait que par le *pourohita*, le brahme officiant. Cette anomalie pourrait faire supposer qu'il existe une rivalité entre les *gourous* et les *pourohitas*. Il n'en est rien cependant; bien au contraire. Les *pourohitas* aident souvent les *gourous* dans l'exercice de leurs fonctions, et consentent même à être leurs agents subalternes.

Bien que leur pouvoir ne soit plus ce qu'il a été jadis, les *gourous* jouissent encore d'une grande influence, et ils occupent le premier rang. On les respecte à l'égal des dieux, et quelquefois on les craint davantage; leur bénédiction, et même leur seule vue suffit pour remettre les péchés ; un don de leur main a un prix inestimable. Le plus souvent ils distribuent de la fiente de vache, des fruits déjà offerts aux idoles, les restes de leur table, l'eau qui leur a servi pour leurs soins de propreté, et qui

est conservée ou bue par ceux qui en sont gratifiés. Leur malédiction passe pour avoir des effets funestes. Les fonctions qu'ils exercent, tant au spirituel qu'au temporel, leur donnent une grande importance, et leur autorité s'étend sur toute la caste ou sur la corporation dont ils ont la direction morale. Ils en font la police, y maintiennent l'observance des usages et des coutumes. Les *gourous* perçoivent certaines taxes, pour les cérémonies qu'ils célèbrent lors des naissances, initiations et des décès, et en même temps ils font fréquemment appel à la charité. Ils reçoivent la visite de nombreux dévots, qui viennent leur dénoncer les infractions aux rites et aux coutumes. La plupart d'entre eux sont célibataires, et d'habitude, ils vivent dans des ermitages, des couvents, ou près des pagodes. Leur principale ccupation est ou passe pour être l'étude des Védas. D'habitude, ils se livrent à l'astronomie, à la médecine, recherchent les simples, composent des chansons populaires ou même parfois des poésies.

Cette sorte de clergé possède une véritable organisation. Chaque secte et chaque caste et même chaque corporation a ses *gourous* particuliers, avec leurs pontifes ou grands *gourous*, qui les instituent, les régissent et les destituent. Les grands *gourous* ont des résidences fixes, sortes de sièges épiscopaux. Ceux qui sont mariés transmettent leur dignité à leurs fils. Mais, comme la plupart sont célibataires, ils se désignent des coadjuteurs qui leur succèdent. Chaque grand *gourou* exerce une véritable juridiction sur un territoire plus ou moins étendu, et le visite tous les cinq ou six ans. Ce sont de véritables tournées pastorales qu'il accomplit, et partout pour le recevoir, l'on déploie la plus grande pompe. Lorsqu'un grand *gourou* entre dans une ville, il est monté sur un éléphant richement caparaçonné, et revêtu d'un riche costume. Le plus habituellement, marche devant lui un autre élé-

phant, portant les objets qui font la matière ordinaire des sacrifices. Le cortège se compose de gardes à cheval avec des lances et des banderolles, de porteurs de torches enflammées, des dévots qui chantent des hymnes en l'honneur des dieux, de nombreux musiciens, de bayadères magnifiquement parées et dansant devant la foule, de chars plus ou moins richement ornés. Le long de la route, les maisons sont tapissées de feuillages et de draperies, les rues jonchées de fleurs et de branches d'arbre, et couvertes de toiles, pour garantir de la chaleur. Sur le passage du cortège, s'élèvent des arcs de triomphe, décorés avec des fleurs et des guirlandes. L'entrée d'un grand *gourou*, dans une ville, donne toujours lieu à un cérémonial, bien fait pour produire une vive impression sur l'imagination des Hindous. Les *gourous* de la secte de Vichnou reconnaissent tous pour chef un pontife qui réside à Tiroupaty, petite ville de 12 à 15.000 hab., située dans le Carnatic.

Suivant les livres religieux, le vrai *gourou* doit se distinguer par la pratique de toutes les vertus. Il doit posséder la sagesse, mépriser les richesses, *extirper les racines du péché*, se livrer aux dévotions particulières de sa secte et aux pratiques de pénitence recommandées, et faire des pélerinages dans tous les lieux saints. Malheureusement, la plupart du temps, ces qualités lui font défaut, et à part de rares exceptions il brille par son ignorance. La rapacité des *gourous* parfois est incroyable. Dans ses tournées un grand *gourou* ne paraît pas avoir d'autre but que d'amasser de l'argent. Ses principaux revenus consistent dans le produit des amendes, pour contraventions aux règlements de la caste, et le tribut appelé *l'offrande aux pieds*, et qui naguère encore était excessif. Depuis un certain nombre d'années, grâce au progrès des idées européennes, qui commencent à se faire jour dans l'Inde, les Hindous n'ont plus envers les *gourous* la même soumis-

sion d'autrefois, et pour satisfaire à leurs exigences pécuniaires, le temps, où l'on voyait de pieux dévots vendre leurs femmes et leurs filles, est passé. L'influence des *gourous* diminue. C'est un fait qu'on ne peut nier, et nous y voyons les indices d'une révolution religieuse qui se produira tôt ou tard dans cette partie de l'Extrême-Orient.

Les monuments religieux sont extrêmement nombreux dans l'Inde. Chaque village a son petit temple, avec un étang sacré. Tous les centres de population de quelque importance ont des pagodes remarquables, pour la plupart, par leur dimensions et leur architecture. L'on trouve encore une foule de temples, grands et petits, dans des endroits isolés, sur les grandes routes, dans les îles, sur le bord de la mer et des grands étangs, dans les bois, et surtout à la cime et au pied des rochers escarpés, des collines, des montagnes.

Nous retrouvons le culte des hauts lieux chez les Hindous ainsi que chez les Hébreux. En outre, l'on rencontre fréquemment des statues de terre cuite et de pierre, surtout de granit, représentant des chevaux, des éléphants sacrés, des dieux bornes ; quelques-unes de ces idoles sont dans des niches ; beaucoup sont à découvert, généralement à l'ombre de bouquets d'arbres répandus dans les campagnes. L'Inde est peut-être le pays où la religion dominante s'affirme le plus par des signes matériels, et au premier abord, il semble que le brahmanisme soit aussi florissant que par le passé.

Les temples diffèrent entre eux comme grandeur et par la richesse de leurs décors. Mais cependant ils présentent certains caractères communs; tous sont orientés vers l'Orient. Un temple est un édifice rectangulaire, qui sert pour les cérémonies ordinaires du culte. La plupart du temps, il est compris entre quatre murs ; quelquefois, il est ouvert par devant et sur les deux côtés, et fermé seulement dans

la partie, où se trouve l'idole. La couverture est formée, la plupart du temps, de dalles énormes en granit, soutenues par des colonnes également en granit. Les murs, les colonnes sont ornés de sculptures en bas-relief, représentant des dieux, des animaux, des fleurs, des fruits. Dans le Sud, les peintures sont assez rares, tandis qu'elles sont nombreuses dans le Nord. Elles représentent des sujets mythologiques ; mais il est à remarquer que la perspective et la lumière leur font presque toujours défaut. Un temple se divise en trois parties : la nef, précédée quelquefois d'une avant-nef, qui en est séparée par quelques gradins ; le sanctuaire est au fond dans l'axe où se trouve la statue de la divinité. Le sanctuaire est obscur, et dans les temples de quelque étendue, entouré de plusieurs rangs de colonnes. Les brahmes seuls ont le droit d'y pénétrer, et les autres Hindous, qui n'appartiennent pas la à caste privilégiée, doivent se tenir dans la nef.

Les statues, qui représentent la divinité, sont bien faites pour attirer l'attention. Elles doivent être de granit, de cuivre et d'or, jamais d'argent, ni d'autres métaux, ni de bois. Celles en pierres sont enduites d'une couleur noire; quelques-unes ont des yeux, une bouche et des oreilles d'or. Parfois, elles atteignent des dimensions colossales. Leur aspect est généralement fort laid, ou tout au moins bizarre. La statue, qui représente la divinité que l'on adore spécialement dans le temple, est toujours dans une niche, et on la pare magnifiquement dans les grandes fêtes. La consécration d'une idole, ainsi que celle d'un temple donne toujours lieu à une cérémonie religieuse où d'habitude se presse une nombreuse population Quand une idole a été profanée ou dégradée pour une cause quelconque, elle est rejetée ; il en est de même d'un temple où s'est accomplie une profanation ; il est souillé et ne peut servir au culte.

En Europe, on confond généralement les temples et les pagodes, et cependant il faut les distinguer. Un temple est l'édifice qui sert au culte, tandis que la pagode, qui comprend une ou plusieurs enceintes, renferme non seulement un ou plusieurs temples, mais encore des étangs, des cours, des galeries, les habitations des brahmes, des musiciens, des bayadères, et parfois des bâtiments où sont entretenus des animaux sacrés, bœufs, vaches, singes, aigles, perroquets, daims, etc. L'on y trouve aussi des chambres destinées à loger les voyageurs. C'est une ville, dont la population plus ou moins nombreuse, atteint souvent plusieurs milliers d'âmes. Tout naturellement il existe une grande différence entre le temple d'un village et celui d'une pagode. Le temple d'une pagode est toujours précédé de plusieurs cours où se trouvent généralement des colonnes de granit monolithe de dix à quinze mètres de haut, octogones ou carrées, décorées de sculptures et de bas-reliefs, représentant des sujets de la mythologie hindoue. Ces colonnes vont en se rétrécissant jusqu'à leur sommet, qui est couvert d'un chapiteau ou d'une corniche carrée. Aux quatre angles de ce chapiteau, l'on suspend des clochettes, et l'on met au-dessus un réchaud où l'on brûle continuellement de l'encens. La porte d'entrée, qui donne accès à chacune des cours, traverse la base d'une pyramide quadrangulaire, tronquée à son sommet, et couverte sur ses faces de figures rangées par séries horizontales et placées les unes au dessus des autres, comme des cariatides. Ces figures représentent des sujets de la mythologie hindoue. Dans la cour, qui précède immédiatement la porte du temple, il y a généralement un grand piédestal, quelquefois en plein air, assez souvent recouvert d'un toit en dalles de granit, supporté par quatre colonnes. Sur ce piédestal se trouve un bœuf, si le temple est consacré à Çiva, le singe Hanouma ou un serpent, s'il est dédié à

Vichnou. Tout à côté, est l'étang sacré, bordé de gradins de granit où les Hindous viennent faire leurs ablutions et leurs purifications. Quant à la décoration intérieure du temple, il est facile de comprendre qu'elle est infiniment plus riche que celle d'un temple de village. Il y a entre elles la même différence que celle qui existe entre une de nos basiliques et une modeste église de campagne. Notons cette particularité, que l'on ne rencontre au Bengale que de petites pagodes, et que l'influence de l'islamisme s'est fait sentir dans l'architecture religieuse. La plupart des temples ont la forme d'une coupole musulmane, renflée vers son milieu, se terminant en dôme écrasé et souvent recouvert d'ornements en or.

Nous ne pouvons pas parler des monuments religieux du brahmanisme, sans dire quelques mots des fameux temples souterrains, dont l'origine est encore mystérieuse. L'on est émerveillé de l'immensité de ces travaux, et l'étonnement qu'on éprouve est à peine diminué par la réflexion que ces temples ont été faits, pendant une durée de plusieurs siècles ; l'existence de cavités naturelles n'enlève rien à la difficulté et au mérite de l'exécution. Les temples souterrains les plus célèbres sont ceux d'Eléphanta et d'Ellora. Eléphanta est un îlot, près de Bombay, qui a la forme d'une montagne. Aux deux tiers de la hauteur, l'on trouve, précédé d'une magnifique esplanade, un temple de cent quarante mètres de long, sur quarante et un mètres de large, creusé dans le roc calcaire, en forme de croix, avec des chapelles latérales, ornées d'images colossales. Il contient vingt-six piliers et seize pilastres, tous différents les uns des autres, et quoique massifs, d'une apparence très élégante. Une statue gigantesque de Çiva est placée en face de l'entrée principale. Le temple d'Ellora est situé près du Godavery. Sur un immence hémicycle formé naturellement par des montagnes, s'ouvrent des sou-

terrains, des cours, des colonnades et des vestibules immenses. Un souterrain conduit à une place longue de quatre-vingts mètres et large de cinquante, creusée à ciel ouvert. Sur cette place, l'on a laissé un bloc isolé de trente-trois mètres de hauteur, et de cent soixante-dix mètres de tour. Dans ce bloc, l'on a taillé un temple consacré à Çiva. Les soubassements sont formés par un beau cordon d'éléphants, serrés les uns contre les autres, et placés de face à la manière des cariatides. Un magnifique péristyle le précède, et aux deux côtés sont deux éléphants gigantesques et deux pyramides hautes de treize mètres. Le temple se compose d'une salle principale, entourée de plusieurs autres plus petites. Les murailles sont ornées de bas-reliefs formés de groupes nombreux, représentant les combats chantés par le Ramayana et le Mahabharata. Certains temples souterrains offrent une grande ressemblance avec nos églises : tel est celui de Visouah Karma. Il en est de même des temples de l'île de Salcette, tout près d'Eléphanta.L'un d'eux, qui était dédié à Bouddha, a servi d'église aux moines portugais, aux XVIe et XVIIe siècles, et aujourd'hui encore l'usage lui a conservé le nom d'église.

Si le brahmanisme possède de nombreuses divinités et de nombreux temples, les pratiques qu'il prescrit sont également nombreuses. Les pratiques les plus élémentaires sont les *mantrans* ou prières. Les *mantrans* sont des prières et formules consacrées, auquelles l'on attribue une vertu extraordinaire, même celle d'enchaîner le pouvoir des dieux. Leur principal effet est d'effacer les péchés. Mais, ils en ont encore d'autres, bons et mauvais. Ils produisent l'amour et la haine, la maladie, la guérison ou la mort, la possession ou la dépossession du démon, la victoire ou la défaite des armées. L'effet d'un *mantran* peut être détruit par celui d'un *mantran* opposé. Quelques-uns

sont de simples formules d'invocation, d'évocation et de conjuration. L'usage des *mantrans* est fort répandu. (1) On le considère comme indispensable aux médecins. Les magiciens, les sorciers et les devins en ont tout un arsenal. Il y a des *mantrans* pour découvrir les choses volées et les voleurs. Les agents de police indigènes ne manquent jamais d'y recourir pour leurs perquisitions. Les brahmes sont censés posseder les principaux *mantrans*. Il existe une prière, ou plutôt une méditation qui est en quelque sorte réservée aux brahmes, et leur sert d'introduction à toutes les cérémonies qu'ils accomplissent. C'est le *San Calpa*. Pour remplir cette obligation religieuse, le brahme doit penser à Brahma, à Vichnou et à ses incarnations, prononcer trois fois leurs noms, les adorer, et méditer sur les hommes et le *Djambou Douipa*, continent disparu dont l'Inde avait fait partie.

Après les prières, viennent dans l'ordre des pratiques religieuses, les *poudjas* ou sacrifices privés. Il y a trois sortes de *poudjas*, le petit, le moyen et le grand. Le petit *poudja* consiste à offrir à la divinité du santal en poudre, des fleurs, de l'encens, une lampe allumée, et le *neiweddia*, offrande composée de bétel, de beurre liquéfié, de riz bouilli, de fruits, de sucre et autres comestibles. Dans le *poudja* moyen, l'on offre en plus à la divinité, un breuvage de lait, de sucre et de miel, dans un vase de métal, un bain de lait et des joyaux ou autres ornements. Le grand *poudja* est plus compliqué. Il faut d'abord évoquer la divinité, lui offrir un siège pour s'asseoir, et lui demander des nouvelles de sa santé. On lui offre ensuite de l'eau pure pour lui laver les pieds, et de l'eau mêlée de

(1) Le plus célèbre et le plus puissant des *mantrans* est le *gaïatry* dont voici la signification : « Adorons la lumière sublime du dieu de toutes choses, de ce soleil placé dans les cieux comme un œil pour diriger votre esprit. »

fleurs, de poudre de santal et de safran, pour se laver le corps ; après quoi, on lui présente les offrandes usitées, en ayant soin d'asperger, du bout des doigts, chaque objet avec un peu d'eau, et l'on se prosterne ensuite. Il existe un sacrifice très usité par les femmes, pour détruire l'effet du mauvais regard, c'est l'*aratty*. La femme, qui veut accomplir cette cérémonie, verse, dans un plat de métal, de l'eau rougie avec du vermillon, du safran. Elle élève ensuite, avec les deux mains, le plat à la hauteur de celui qui est l'objet du sacrifice, et décrit alors un certain nombre de cercles. Quelquefois, l'eau rougie est remplacée par une lampe que l'on allume, après l'avoir remplie d'huile ou de beurre liquéfié. *L'aratty* s'accomplit non seulement sur les êtres humains, mais encore sur les idoles, les éléphants et les chevaux. La crainte des géants et des esprits malins préoccupe vivement les Hindous. Aussi, pour se protéger de leurs attaques, beaucoup d'entre eux portent le *pavitram*, espèce d'anneau fait avec trois, cinq ou sept tiges de l'herbe *darba*, tressées ensemble, et que l'on trempe dans l'eau lustrale.

L'eau lustrale se retrouve dans le brahmanisme, comme dans la plupart des religions de l'antiquité. Les Hindous y attachent une grande importance. Dans un endroit de la maison, qui au préalable a été purifiée, l'on place sur un tas de riz, un vase de cuivre, rempli d'eau, blanchi extérieurement de chaux, et couvert à son orifice de feuilles de manguier. Ce vase est appelé *chimbou*. L'on place près du *chimbou*, un petit tas de safran, qui représente Ganesha, le fils de Çiva, le dieu lare par excellence, le Pouléar, comme on l'appelle. L'on récite des *mantrans*, et l'on offre le *poudja*. Le *chimbou* devient alors une sorte de divinité. L'on jette, dedans, de la poudre de santal. A partir de ce moment, l'eau qu'il contient devient sacrée, comme l'eau du Gange et sert d'eau lustrale, qu'on em-

ploie pour se purifier, se protéger contre les esprits mauvais, et se rendre les dieux favorables.

Les purifications constituent pour les Hindous des pratiques minutieuses. Toutes leurs maisons, sont et doivent être purifiées. C'est surtout l'ouvrage des femmes, qui le font principalement avec de la fiente de vache et l'herbe *darba*. Elles mettent sur le plancher une couche de fiente de vache délayée avec l'eau, en dessinant, avec cette substance, différentes figures, auxquelles est attaché un sens mystérieux. Elles tracent ensuite par dessus de larges raies blanches et rouges, et répandent, après, de l'herbe *darba*. Tous les gens, qui se piquent d'être fidèles observateurs des usages et des coutumes ou occupent une position sociale, font, de la purification, un acte journalier, et frottent, tous les jours et dans toutes les occasions tant soit peu importantes, leurs maisons avec de la fiente de vache. Chaque matin, l'on voit des femmes tracer machinalement, sans en comprendre la signification, des figures plus ou moins grossières, sur les façades de leurs demeures, ou les portiques qui les précèdent. Cet emploi fréquent de la fiente de vache, s'il a l'inconvénient de blesser l'odorat européen, a l'avantage de détruire nombre d'insectes, et de combattre le mauvais effet produit par les émanations. Aussi, il est à remarquer que dans les villages où la purification des maisons avec de la fiente de vache a lieu régulièrement, les maladies contagieuses s'y développent moins qu'ailleurs, et que cette coutume, qui nous semble bizarre, contribue beaucoup à la salubrité. Il ne faut donc pas s'étonner, si les Hindous y attachent tant d'importance et la considèrent comme un devoir des plus sacrés.

Un sacrifice fort curieux est le *Homan*. Il se fait en allumant un brasier que l'on divinise par des *mantrans*. L'on y jette de petits morceaux de bois, provenant de l'un des sept arbres sacrés : on y répand du riz bouilli, du beurre

liquéfié; l'on récite les *mantrans* voulus, et l'on offre ensuite le *poudja* ordinaire. Le *homan* n'est pas autre chose que le culte du feu, et il est une des preuves de la venue des Aryas de l'Iran. L'on peut considérer le *homan*, comme un reste de l'ancien culte du feu, qui fut la religion primitive des Aryas, avant leur émigration sur les rives de l'Indus.

Le sacrifice domestique le plus importaut est *l'Ekiam*. Il ne peut être accompli que par un brahme. Aussi passe-t-il pour être très efficace et vu favorablement par les dieux. Lorsqu'un brahme doit accomplir un *ekiam*, il fait annoncer le jour où aura lieu la cérémonie, et en même temps, il invite les brahmes des environs à y assister. Les çoudras ne peuvent y prendre part. L'on choisit un bélier de trois ans, blanc, gras et sans défauts, et on l'amène paré de guirlandes et de fleurs, au lieu où doit s'accomplir le sacrifice. Une fosse est creusée, et l'on y allume un grand feu avec des morceaux de bois sacré et de l'herbe *darba* ; on l'arrose avec du beurre liquéfié. Le bélier est la victime ; mais, comme les brahmes ne peuvent verser le sang, on l'étouffe par la strangulation, et on lui ouvre ensuite le ventre. Le brahme place alors sur le feu, la poitrine de l'animal, dont la graisse, en coulant, sert de libation. Le bélier est découpé en petits morceaux que l'on fait rôtir ; les brahmes se les partagent, et il paraît qu'ils se montrent très friands de ce manger. Les assistants reçoivent en présent quelquefois de petites pièces de monnaie, et la plupart du temps, des toiles auxquelles ils attachent un grand prix. Jadis, l'*ekiam* était beaucoup plus fréquent que de nos jours. Ce sacrifice avait la réputation d'assurer de la victoire ; le bélier n'était pas alors la seule victime. L'on pouvait immoler une vache, un cheval, un éléphant, et même un homme. Il est souvent question de l'*ekiam* dans les livres sacrés. L'on a remarqué que,

depuis un certain nombre d'années, l'*ekiam* était moins usité. Peut-être, pourrait-on en déduire qu'il commence à perdre tant soit peu de son crédit.

Il existe naturellement un culte public. A chaque temple sont attachés des brahmes, en qualité d'officiants, de *pourohitas*. Le brahme faisant fonction de prêtre, offre le sacrifice régulièrement, matin et soir, et chaque jour, l'on va chercher, à la rivière, l'eau destinée à laver la statue de la divinité. Souvent les vases qui la contiennent, sont portés par un éléphant, qui marche précédé des bayadères de la pagode. Le brahme officiant habille l'idole et lui offre le *poudja*, en faisant de temps en temps sonner une clochette. Il paraît ensuite dans la nef, et distribue aux assistants les offrandes, qui composaient le sacrifice. Les bayadères dansent devant l'idole, lui font l'*aratty*, et chantent des poésies, en l'honneur de la divinité qu'elle représente. Des musiciens font grand bruit avec des espèces de clarinettes et de hautbois, des cymbales et des tambourins. Si les chants religieux des Hindous sont monotones, empreints souvent de tristesse, leur musique instrumentale est toujours désagréable, et le vacarme qu'elle produit ne tarde pas à être insupportable pour une oreille européenne. Les sacrifices sanglants sont toujours accomplis par un prêtre, appartenant à une caste autre que celle des brahmes. L'assistance, qui se presse journellement aux cérémonies religieuses, ne laisse pas d'être nombreuse. Les Hindous sont passionnés pour l'éclat et le bruit des spectacles et des fêtes. Aussi leur religion leur en sert-elle à souhait. Ils s'y rendent en foule, parés de leurs plus beaux ornements. Les offrandes ne chôment jamais. Les plus communes sont des lampes alimentées avec du beurre liquéfié. Aussi, en voit-on brûler journellement des milliers dans les pagodes.

Les bayadères jouent un grand rôle dans les cérémo-

nies religieuses aussi bien que dans la vie publique et privée des Hindous. Aussi, devons-nous à leur sujet entrer dans quelques détails. A chaque pagode de quelque importance est attachée une troupe de bayadères, dont le nombre n'est jamais au-dessous de huit, et auxquelles sont toujours adjoints des musiciens. Leurs fonctions consistent à danser et à chanter dans les pagodes et dans les cérémonies publiques. Elles ont, pour habitude et même pour obligation, de rendre visite aux personnages haut placés, et pour elles, c'est l'occasion de montrer leurs talents chorégraphiques, et de recevoir des gratifications. Il n'y a pas de fête de famille, de mariage, de réjouissances intimes, où on ne les invite à danser. La plus grande partie des dons qu'elles reçoivent leur est prise par les brahmes et les musiciens qui les accompagnent. Le plus net de leurs profits leur est fourni par leurs amants. Les bayadères sont dans l'Inde ce que les courtisanes étaient dans la Grèce. Ce sont des femmes élégantes, agréables, et à elles seules, il est permis de danser et d'être aimables pour les hommes. Entretenir une bayadère n'est pas seulement chez les Hindous un luxe de bon ton ; c'est encore une œuvre méritoire. Les brahmes enseignent que le *commerce avec une bayadère est une vertu qui efface les péchés*. Les bayadères se recrutent dans toutes les classes, mais principalement dans celle des tisserands. Quand une fille a été agréée pour cet emploi, aussi honoré que lucratif, ses parents la présentent avant qu'elle soit nubile, au *gourou*, qui l'initie, par une cérémonie particulière, et la remet ensuite entre les mains du maître de danse de la pagode. Le costume des bayadères est gracieux. Elles ont une ceinture d'or, des bijoux en or au sommet de la tête, aux oreilles, aux bras et aux pieds ; ceux qui sont attachés aux chevilles, résonnent d'un bruit qui accompagne leur danse. Elles sont toujours jolies et

gracieuses. Leur danse est une pantomime qu'elles exécutent, en étant accompagnées par des musiciens. Leurs chants consistent surtout en rhytmes. En dehors des temples, leurs danses et leurs pantomimes représentent des scènes amoureuses, et leurs chansons sont loin de conserver le caractère religieux. Elles choqueraient des oreilles tant soit peu pudibondes, et pour les traduire, il faudrait avoir recours au latin qui dans ses mots peut braver l'honnêteté.

Toute pagode de quelque importance a une fête principale, qui revient chaque année, et c'est l'occasion d'un cérémonial dont le luxe ne laisse rien à désirer. Il y a une procession où la statue de la divinité du temple est promenée sur un grand char massif, posé sur d'énormes roues. Le char est recouvert d'étoffes précieuses, de feuillages, de fleurs, orné sur les côtés de chevaux et d'éléphants en bois, peints de couleurs éclatantes. Au sommet du char, est placée l'idole, et autour d'elle sont étagés les brahmes, qui président la cérémonie, et les bayadères, qui agitent en l'honneur du dieu, des éventails de plumes de paon. Le char est traîné par des hommes ; aussi, n'avance-t-il que fort lentement, et sur son passage, la foule pousse des cris enthousiastes. Un cortège, toujours nombreux, accompagne l'idole, dans sa promenade. Il se compose de guerriers simulant des combats, de groupes exécutant des danses, de musiciens dont le vacarme est pénible pour des Européens. Autrefois, l'on y voyait des obscénités. Mais la domination anglaise a fait disparaître ce qu'il y avait de plus choquant pour les mœurs. Néanmoins, la réforme est loin d'être complète. C'est ainsi, que les brahmes de certaines pagodes demandent, après la procession, à leurs parents, au nom de la divinité, pour leur servir d'épouses, les plus jolies femmes qu'ils ont remarquées dans la foule. Ils en obtiennent ainsi

un certain nombre qu'ils gardent aussi longtemps qu'elles leur plaisent, et les renvoient ensuite. Avant de leur donner congé, ils leurs impriment avec un fer rouge, sur la poitrine ou sur la cuisse, un signe symbolique, qui leur assure à perpétuité le titre d'épouses de Vichnou ou de Çiva. Grâce à cette *dignité*, elles reçoivent, partout où elles se présentent, un accueil favorable, et souvent même des présents. N'oublions pas que ces processions donnent généralement lieu à des collectes et à des quêtes, dont le produit constitue un revenu assez important pour les brahmes.

Outre les fêtes particulières à chaque pagode, il y a des fêtes générales qui se célèbrent partout à des époques fixes. Les principales sont le *premier jour de l'an* qui tombe au mois de mars ; en février la *fête des serpents*, la *nuit de Çiva (Civaratty)* ; en juin, la *fête du feu* ; en septembre, l'*Ayouda Poudja* ou *fête des armes*, en l'honneur des déesses Sévarasti, Latchoumy et Parraty, épouses de Brahma, de Vichnou et de Çiva ; en octobre, la *fête des ancêtres ou des morts* ; la *fête des guerriers et des écoliers*, le *Ram-Lila*, anniversaire de la prise de Lila par Rama ; en novembre, la *fête de Kartekeya*, le dieu de la guerre ; la *fête des lampes* ; en décembre, au solstice d'hiver, le *Pongol*, ou fête de l'agriculture.

La plus obligatoire de toutes les fêtes est celle des *ancêtres ou des morts* ; elle dure neuf jours. Chaque famille fait à ses ancêtres les sacrifices ordinaires et des cadeaux de toile neuve, pour qu'ils puissent se vêtir. Le *Ram-Lila* dure trois jours, et des spectacles représentent en public les combats légendaires des singes contre les géants, la construction du pont de Ceylan, et la prise de Lanka. La *fête des lampes* donne lieu à de nombreux sacrifices de béliers et de boucs, pour remercier les dieux d'avoir donné la maturité aux fruits de la terre. A la *fête des serpents*,

l'on offre à ces reptiles, du lait et des bananes. A la *fête des guerriers et des écoliers*, des troupes nombreuses parcourent les villes avec des palanquins et des chars richements décorés, et l'on assiste à des combats d'hommes et d'animaux à la façon antique. A la *fête de Kartekeya*, le dieu de la guerre, il y a profusion de feux d'artifices. Au *Pongol*, les femmes font cuire en plein air du riz dans du lait. On arrose les vaches avec de l'eau mêlée de graines et de végétaux consacrés. On leur peint les cornes en rouge ; on leur présente des lanternes allumées, et on les fait courir dans les rues. Toutes ces fêtes donnent lieu à des réjouissances et à des réunions toujours fort nombreuses. Des processions, où se presse une foule enthousiaste, parcourent les villes et les villages, et la plupart se font la nuit, à la lueur des lampes et des torches. La population manifeste bruyamment sa joie, et à ces moments-là, elle sort de son apathie, et montre une activité fiévreuse, qui contraste avec son calme habituel.

Les pèlerinages existent dans le brahmanisme comme dans toute autre religion. Ils ont pour but et pour effet d'absoudre les péchés, et de gagner la faveur d'une divinité, qui peut donner à ses dévots, le séjour dans le paradis, le ciel d'Indra, la *ville aérienne* d'Amaravati, ou exempter de nouvelles naissances. Ils ont souvent pour objet l'accomplissement de quelque vœu. Pour beaucoup d'Hindous, c'est une occasion, sinon un but de voyage et de plaisir. Le jour du départ et de l'arrivée, le pèlerin se rase la tête, jeûne et fait un sacrifice aux mânes. Il voyage à pied, ne mange qu'une fois par jour, et seulement des végétaux. Les fatigues qu'ils supportent sont excessives, et il y en a, qui font plusieurs centaines de lieues, sans ressources, n'ayant pour tout bagage qu'un vase de cuivre, qui leur sert à puiser de l'eau. Nombre d'entre eux meurent en route, sur les chemins qui mènent aux grands pèlerinages.

L'on trouve des squelettes, des ossements, et à l'époque des grandes fêtes religieuses, l'air est tellement empesté par les exhalaisons des cadavres en décomposition, qu'il en résulte un danger pour la salubrité publique. Le pèlerin doit rester au moins sept jours dans le lieu du pèlerinage. Il donne aux brahmes du sanctuaire, le plus d'argent qu'il peut et reçoit, en échange, des feuilles d'arbres sacrées, des cendres de fiente de vache, etc., des objets qui ont servi à la toilette de la divinité. L'on se rend en pèlerinage, à tous les lieux remarquables, aux sources, aux fleuves sacrés, aux montagnes. Dans chacun de ces lieux, il y a un sanctuaire. Les Hindous pensent que s'ils rendent l'âme, les yeux fixés sur un fleuve sacré ou sur une pagode en renom, ils vont droit au paradis. Les lieux de pèlerinages les plus fréquentés sont Gangotri, Tiroupaty, Séringham, Condjavéram, et surtout Hardwar, endroit où le Gange sort des montagnes pour entrer dans la plaine, Bénarès, la ville sainte de l'Inde par excellence, la pagode de Djaghernault, et le lac sacré de Poshkur. Les rives des fleuves sacrés, principalement celles du Gange, où certains jours désignés, des foules de pèlerins viennent se baigner, sont également des lieux de pèlerinages.

Gangotri est situé dans une région qui confine au Thibet, connue sous le nom de Garhval, à plus de trois mille mètres d'altitude. Un torrent, qui a déjà parcouru vingt kilomètres, sort impétueusement d'une gorge au pied du village. C'est là que les Hindous placent la source de leur fleuve sacré, et aussi chaque année, de nombreux pèlerins viennent y chercher l'eau, qui sert dans l'Inde entière, aux rites brahmaniques. Séringham possède l'un des temples les plus vastes de l'Inde ; il est entouré de sept enceintes. La légende raconte que Brahma y est venu prier. Condjavéram, à soixante-sept kilomètres de Madras, se fait remarquer par deux temples, dont l'un situé sur le

bord d'un étang, est une gigantesque pyramide, amas prodigieux de sculptures. Tiroupaty n'est guère fréquenté que par les sectateurs de Vichnou, qui viennent y visiter le chef supérieur de leurs *gourous*. Hardwar est placé près de l'entrée méridionale du Sivalik, petite chaîne de l'Himalaya, par où le Gange sort définitivement de son berceau montagneux, et débouche dans la plaine. Aussi, cette ville est-elle appelée la porte du Gange, et chaque année alors que les eaux du fleuve sont basses, de mars à avril, des milliers de pèlerins viennent se plonger dans l'onde sacrée. Ce pèlerinage est moins fréquenté qu'autrefois. Jadis des rixes sanglantes avaient lieu entre les vichnouistes et les çivaïstes. C'est à Hardwar, que commença en 1847, la célèbre et terrible épidémie de choléra qui d'Asie se propagea en Europe.

Djaghernaut est le temple le plus célèbre de toute l'Inde. Il est consacré à Vichnou qui, dit-on, a lui-même, pour façonner son idole, pris l'apparence d'un charpentier. La pagode passe pour avoir été élevée au XIIe siècle de notre ère. Elle est entourée d'autres édifices, sanctuaires, portiques, étangs sacrés. Toute la cité sacrée, connue sous le nom de Pouri, couvre une superficie de huit cents hectares, et sa population peut s'élever à vingt-cinq mille habitants, dont six mille prêtres divisés en plusieurs ordres, reconnaissant tous un chef, le Radjah de Khonda dont les fonctions sont héréditaires. La cité sainte est entourée d'un mur crénelé ; l'Européen n'y est pas admis et ne peut voir que de loin le Baro-Dewal, grande tour ressemblant à une borne colossale, où sont logées les statues du dieu Vichnou, de son frère Balarama et de sa sœur Soubrada ou Kali. La ville de Pouri vit du pèlerin. Autretrefois, la ferveur des fidèles était plus grande que maintenant, et l'on évaluait, à un million ou un million deux cent mille, le nombre de fidèles, qui visitaient chaque

année la pagode de Djaghernault. Aujourd'hui, l'on n'en compte plus que cent cinquante mille à deux cent mille. L'on célèbre chaque année douze fêtes à Pouri. La plus célèbre est celle de Rath-Jattra, qui tombe dans le mois bengalais d'Asar, c'est-à-dire à l'époque où la chaleur est la plus grande, et à l'entrée de la saison des pluies. C'est alors qu'apparaissent les trois fameux chars, qui ont écrasé tant de victimes volontaires, précipitées sous les roues. Ces chars transportent les trois divinités qu'on y a placées avec toutes sortes de cérémonies, jusqu'au petit temple et à l'étang sacré de Gondcha, situé à environ une lieue de distance, et où le dieu va chaque année se livrer au plaisir du bain. Le plus grand char où Vichnou est placé, porté sur seize roues de sept pieds de diamètre, mesure environ huit mètres de haut sur autant de large. Sur cette vaste plate-forme, garnie d'une galerie, on dépose le dieu, qui est entouré par la foule des prêtres. L'idole est abritée sous un dôme couvert d'étoffes éclatantes. Partout la boiserie est travaillée et sculptée ; mais, vues de près, ces sculptures sont bizarres et repoussantes. A l'avant du char, l'on voit une statue conduisant quatre chevaux ailés et dorés. Les autres chars ne diffèrent du premier que par leurs dimensions, un peu mois grandes. Six forts cables sont attachés à chacun des chars que traînent des milliers d'hommes. Une joie frénétique éclate dans la multitude, dès qu'elle peut voir et saluer ses dieux. Les prêtres provoquent ces transports par leurs gestes et leurs harangues. Arrivées à leur maison de campagne, les divinités y restent exposées, plusieurs jours. Pendant ce temps, le peuple des dévots est en délire. Ce ne sont que cris, vociférations et danses furibondes. La nuit entière l'on tire des feux d'artifice. La fête se termine par la réintégration des idoles dans leur domicile ordinaire.

Un pèlerinage peu connu en Europe, est celui du lac de Poshkur, le lac le plus sacré de l'Inde. Ce lac est placé au centre d'une étroite vallée et entouré d'immenses vagues de sable mouvant, de plusieurs mètres de hauteur. Sur ses bords, s'élèvent quelques pins isolés, d'un très grand effet; sa forme est presque parfaitement elliptique, et il se déverse, au sud, par un étroit canal, dans un vaste marais. L'origine de ce lac est attribué à Brahma. La légende raconte, que le dieu ayant voulu accomplir quelques rites, s'arrêta au milieu de la vallée, après avoir placé des génies, à l'entrée des défilés, pour éloigner les mauvais esprits. Au moment de faire le sacrifice, il s'aperçut que son épouse Saravasti ne l'avait pas accompagné, et comme la présence d'une femme était nécessaire, il employa l'une des Apsaras qui l'accompagnaient. Saravasti fut tellement affligée de cette infidélité, quelle se retira dans la montagne pour pleurer. Ses larmes donnèrent naissance à une fontaine, qui devint bientôt un bassin, et en s'élargissant, un lac, celui de Poshkur. Des guérisons miraculeuses ne tardèrent pas à s'accomplir, et ce lac fut bientôt un but de pèlerinage. Durant tout le Moyen-Age, toutes les familles princières rivalisèrent entre elles, pour couvrir ses bords, de temples et de cénotaphes. Il s'y forma une véritable ville, composée d'édifices religieux et peuplée de brahmes. Les pèlerins, affluant de toutes les parties de l'Inde, y apportèrent de nombreuses richesses, et les princes firent tout pour enrichir les habitants de la ville sacrée. Les monuments qu'on y a élevés pendant des siècles, sont arrivés à former sur les bords du lac, une triple rangée d'édifices, dans lesquels on peut retrouver tous les styles de l'Inde. Ce pittoresque assemblage de portiques, de dômes arrondis, de flèches de pagodes, se groupant d'une façon fort compacte, est unique dans son genre ; l'on s'est disputé avec tant d'acharnement le

terrain sacré, que pour construire, l'on a profité de quelque époque de sécheresse, pour s'avancer jusque dans le lit du lac lui-même. Des crues successives, qui ont regagné et même franchi les rives primitives, ont recouvert un nombre considérable d'édifices, dont on n'aperçoit aujourd'hui que les dômes et les pignons dorés. Notons cette particularité, que Poshkur possède le seul temple, qui soit consacré à Brahma dans toute l'Inde. Il est situé au sommet d'un monticule qui domine le lac.

Bénarès est la capitale de l'Inde, le principal centre du brahmanisme. Mille ans avant l'ère chrétienne, c'était déjà le grand centre des études philosophiques et théologiques. Deux écoles rivales, les brahmanistes spiritualistes et les souastikas matérialistes, remplissaient la ville de leurs couvents et de leurs collèges. L'apparition du bouddhisme en fit en quelque sorte un champ de bataille, et pendant plusieurs siècles, l'on pouvait croire que le brahmanisme allait perdre sa ville sainte. Il n'en fut rien. Le bouddhisme a fini par être vaincu, et Bénarès redevint la cité du brahmanisme. La fréquence des guerres de religion n'a pas laissé debout de monuments antiques. Le Madhoray-Ghar, escalier d'une centaine de marches, dont les brahmes, autrefois, ne montaient les degrés qu'à genoux, conduit à la mosquée d'Aureng-Zeyb, qui occupe aujourd'hui l'emplacement du temple de Vichnou. La population de Bénarès approche actuellement de deux cents mille âmes. Cette ville n'est plus ce qu'elle était jadis. Les temples y sont toujours nombreux ; l'on en compte près de mille, où se presse la foule des pèlerins, qui viennent se plonger au lever du soleil, dans l'eau sacrée du Gange, accomplir les rites devant le *lingam* de Çiva, boire l'eau fétide du puits de Gayan, ou source de la sagesse, et assister aux fêtes dont la plus brillante est celle de Ganésa, le fils de Çiva, le dieu de la prudence, qui préside au com-

merce, et qui ne possède pas moins, à Bénarès, de deux cents sanctuaires. Cette fête se célèbre par des processions, qui se forment devant chacun des sanctuaires, précédées de musiciens et de bayadères, et viennent déboucher sur les quais. Les vastes gradins, qui bordent le fleuve, disparaissent sous le flot d'une nombreuse population. Le Gange se couvre de milliers de barques pavoisées, et la procession se continue jusqu'au coucher du soleil. Dès que l'astre a disparu, les bateaux s'arrêtent, et les idoles sont jetées solennellement dans l'eau. Alors, les quais se couvrent de lumières, et les feux d'artifice éclatent de tous côtés.

Chez les Hindous, les cérémonies de la vie privée présentent toutes, autant que le culte public, un vif intérêt. Comme les Hindous n'ont dans leurs maisons que de très petites pièces, toutes les cérémonies qui réunissent un certain nombre d'invités, se font dans la cour ou devant la porte d'entrée de la maison, sous des pavillons de verdure appelés *pandals* qu'on élève sur des piliers, au nombre de onze ou douze, généralement peints de bandes, alternativement rouges et blanches, et couverts ainsi que tout le pourtour du pavillon, de guirlandes de fleurs, de feuillages, et de diverses autres décorations. Le plafond est formé avec de riches étoffes, et des toiles peintes, dans le goût et avec les objets qui conviennent à la circonstance. C'est ainsi que pour un mariage figurent des paons, des tigres amoureux. Les Européens, invités à ces fêtes intimes, sont frappés de l'élégance et parfois de la richesse des *pandals*.

Les cérémonies qui suivent la naissance sont au nombre de quatre, le *djatta carma*, le *nahma carma*, *l'anna-prassana* et le *tchahouda*. Elles servent en quelque sorte d'introduction dans la vie. Le *djàttà carma* se fait le onzième jour après l'accouchement. L'on purifie la maison qui est restée souillée jusqu'à ce jour. Le brahme officiant, le pourohita offre un *poudja* aux dieux domestiques,

protecteurs de la maison; il consacre ensuite l'eau lustrale, et en fait boire quelques gouttes au père et à la mère de l'enfant, et termine la cérémonie en aspergeant toute la maison et ceux qui l'habitent. Le lendemain, on donne un nom à l'enfant, c'est le *nahma carma*; tous les parents et amis sont invités à cette cérémonie qui se termine par un festin. Le *pourohita* commence par accomplir le *homan* ou sacrifice au bien, en l'honneur des sept planètes. Le père s'assied sur un escabeau, en tenant son enfant dans ses bras, et près de lui se trouve un plat de cuivre, plein de riz. Après avoir fait le *sàn câlpâ*, il écrit sur ce riz avec l'index de la main droite, dans laquelle il tient un anneau d'or, le jour du mois, son nom, celui de la constellation sous laquelle l'enfant est né, et enfin le nom qu'il veut lui donner, et appelle ensuite trois fois l'enfant par cè nom, et le *nahma carma* est accompli. *L'anna-prasana* se fait au moment où l'on sèvre l'enfant, généralement six mois après sa naissance. Les parents et les amis se réunissent sous un *pandàl* orné de feuilles de manguier. Au milieu de l'assistance, sont assis le père et la mère, et cette dernière tient l'enfant dans ses bras. Le brahme officiant accomplit le *homan*, et accomplit ensuite un sacrifice avec du beurre liquéfié et du bétel. Les femmes mariées font *l'aratty* à l'enfant, entonnent des cantiques et adressent des prières aux dieux. Après quoi, elles apportent dans un vase de cuivre, une bouillie de riz sucré, et en versent tous tant soit peu dans la bouche de l'enfant. C'est le moment solennel. Les bravos redoublent et la musique se fait entendre. L'on offre ensuite le bétel, et la cérémonie se termine par un festin. Le *tchahouda* ou la première tonsure se fait trois ans après la naissance de l'enfant. Cette cérémonie ressemble beaucoup à la première. La seule différence, c'est qu'au lieu de faire goûter de la bouillie de riz à l'enfant, le barbier le tond, en ne

lui laissant au sommet de la tête, qu'une petite mèche de cheveux que les Hindous ne se font jamais couper.

L'investiture, *l'appanaya* a une grande importance. A l'heure actuelle, elle n'est plus guère pratiquée que par les brahmes, qui la considèrent comme un moyen de se séparer du reste de la population; aussi s'en montrent-ils stricts observateurs. L'enfant, appartenant à la caste des brahmes, reçoit l'investiture entre cinq et neuf ans. On dresse un *pandal*, et tous les brahmes des environs sont convoqués. Le premier jour, l'on offre un *poudja* aux dieux domestiques. Les femmes mariées font une riche toilette au néophyte, et lorsqu'il paraît dans l'assistance, il est invité à monter sur une estrade de terre. Un repas servi sur des feuilles de bananier termine la journée. Le lendemain s'accomplissent les cérémonies essentielles; on ceint les reins du récipiendaire d'une toile neuve; un brasier allumé est divinisé au moyen de *mantrans*, et neuf brahmes offrent le *homan*. Les femmes mariées apportent solennellement un grand vase de cuivre rempli d'eau auquel elles accrochent des bijoux et des colliers. Elles évoquent au moyen de *mantrans* les dieux protecteurs de la famille; après quoi, elles offrent le *poudja*, et font ensuite une procession autour du village. La mère du néophyte figure sous une espèce de dais, et devant elle, l'on porte le vase de cuivre qui est devenu sacré. Le brahme officiant purifie au moyen de *mantrans* le petit brahme de tous les péchés d'ignorance qu'il a pu commettre, lui fait une ceinture avec trois tours d'une tresse d'herbe *dârbâ*; il lui passe ensuite le triple cordon autour du cou, en récitant le *mantran* d'usage. A ce moment, les chants, la musique, les clochettes et les coups, frappés sur des plaques de bronze par les assistants, font un vacarme assourdissant. Après l'investiture, le jeune brahme s'assied parmi les autres brahmes, près de son père, le visage tourné vers l'Orient

L'on tire sur eux un rideau qui les cache à tous les regards. Les chants et la musique recommencent, et le père dit tout bas à son fils les secrets et les *mantrans* qu'il doit lui apprendre. On prétend qu'il lui fait cette recommandation: « Souviens-toi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, principe et « souverain de toutes choses. Tout brahme doit l'adorer « en secret; mais, ce mystère ne doit être connu que des « brahmes, et si tu le violais, il t'arriverait malheur ». Le soir, un grand repas est servi aux invités. Le nouveau brahme offre, pour la première fois, le *homan*, et après l'accomplissement de diverses cérémonies, une promenade solennelle a lieu dans les rues à la lueur des flambeaux. Le nouvel initié est porté sur un palanquin. Pour les autres castes, la cérémonie de l'investiture consistait dans un *homan*, et la plupart du temps, la remise du cordon n'avait lieu qu'au moyen du mariage. Elle est aujourd'hui à peu près tombée en désuétude, et l'investiture n'est plus guère pratiquée que par les brahmes.

Les cérémonies du mariage sont à peu près les mêmes dans les trois castes : mais par suite de la diversité des populations, elles varient en quelque sorte de province à province. Néanmoins, elles présentent dans leur ensemble une certaine unité. Les brahmes choisissent de préférence pour leurs épousailles, l'équinoxe du printemps, alors que Vénus et Mars sont en conjonction parmi les astres. Pendant les trois jours qui précèdent la célébration du mariage, ont lieu différentes cérémonies préparatoires. Si l'on habite près du Gange ou d'un fleuve sacré quelconque, on conduit sur sa rive les futurs époux, et on leur fait subir une série d'ablutions. La célébration du mariage dure cinq jours. Le premier jour est consacré au *Mouhourta*, la cérémonie essentielle. L'on commence par invoquer les dieux et les ancètres et l'on offre un sacrifice au *Pouléar*. Après quoi, les femmes mariées parent les deux fiancés.

L'époux sort comme s'il allait faire un pèlerinage à Bénarès. Son beau-père se trouve sur son passage, et le ramène en lui disant qu'il va lui donner une vierge. Les deux époux se placent sur une estrade ou une peau d'antilope, la face tournée vers l'Orient, sous une sorte de dais, décoré avec profusion de guirlandes, de fleurs et de banderolles. Les assistants frottent les mariés avec du safran; on leur lave les pieds avec du miel; on leur lie et on leur délie des nœuds autour des poignets: on les oint d'huile et de parfums, et on leur passe des pierres magiques sur les membres, en suppliant les dieux d'éclairer l'esprit et le cœur des jeunes époux.

Le second jour, les deux pères, ou ceux qui en tiennent lieu, unissent les mains de leurs enfants, puis leur versent sur le corps, sept mesures d'eau, sept mesures de blé, sept mesures de lait, pendant que le brahme officiant, fait les *mantrans* d'usage. Arrive le moment solennel. Douze brahmes déroulent devant les époux une pièce de soie, et la soutiennent de manière à les cacher à l'assistance. L'on apporte le *tahly*, grand anneau, emblème du mariage, sur un coco, peint en jaune, qui repose sur deux poignées de riz placés dans un vase de métal. On lui offre un sacrifice de parfums, et on le fait toucher à tous les assistants. L'on place sur un piédestal quatre grandes lampes à quatre mèches, et d'autres lampes plus petites, et on les allume. Le brahme officiant récite des *mantrans* et passe au cou de la jeune femme un cordon auquel est suspendu le *tahly*: c'est la preuve qu'elle est en puissance du mari. Pendant tout le cérémonial, les musiciens font le plus de bruit possible, et les femmes, en chantant des hymnes, les accompagnent.

Le troisième jour, les rites consistent à faire sept fois le tour d'un feu consacré : à chaque fois, le mari prend de sa main droite le pied de sa femme et lui fait toucher la pierre de santal qu'il touche lui-même, en prenant le feu à

témoin. Ensuite les deux époux se présentent le bétel et touchent, ensemble, le beurre liquéfié, le riz, le sel, aliments journaliers. Le quatrième jour, les époux prennent ensemble un repas sur la même feuille de bananier. C'est le signe de leur union. Un festin est donné aux invités. Le cinquième jour commence par une offrande de riz, brûlé en l'honneur des dieux et des ancètres. Le cérémonial se prolonge par des ablutions nouvelles et des changements bizarres de costumes, de la part des mariés. Puis, il se termine par une procession, qui parcourt les rues à la lueur des torches ; l'heureux couple est porté dans un palanquin. Parfois, les mariés sont assis, face à face, sur un éléphant. Il y a toujours, dans ces fêtes de famille, un étalage extraordinaire de bijoux et de parures. L'on distribue aux pauvres et aux religieux d'abondantes aumônes. Les dépenses que l'usage rend obligatoires pour le mariage sont souvent une cause de ruine. La seule différence marquée entre les différentes castes consiste dans le luxe et dans les richesses. Notons néanmoins que dans les classes inférieures, sitôt qu'une jeune fille atteint sa puberté, ses parents donnent des festins ; c'est une sorte d'appel aux épouseurs. Souvent il arrive qu'une mariée n'est pas nubile; dans ce cas, quelle que soit la caste à laquelle elle appartient, elle reste dans sa famille, jusquà ce qu'elle le soit, et lorsque ce moment arrive, ont lieu de nouvelles fêtes, semblables à celles du mariage.

Les funérailles sont des plus curieuses, comme rites. Contrairement à l'opinion généralement répandue, qui veut que *tout soit immobile*, en Orient, il est à remarquer, que les brahmes seuls ont conservé les anciennes cérémonies des morts. Les autres castes les pratiquent plus ou moins ; mais, l'on remarque qu'il y a chez elles une certaine tendance à les laisser tomber en désuétude et tout au moins à en négliger certaines. Aussi, si l'on veut connai-

tre l'ancien cérémonial des funérailles, il faut voir ce qui se passe chez les brahmes. Là, on retrouve les vieilles traditions, aussi sérieusement gardées qu'aux temps antiques.

On dépose le mourant sur une toile neuve; on lui ceint les reins d'une autre toile, et on lui fait la cérémonie de l'expiation totale. Le *pourohita* et le chef des funérailles qui, d'ordinaire, est son plus proche parent, lui font réciter plusieurs *mantrans* dont la vertu est d'effacer tous les péchés. On fait approcher une vache toute parée ; le malade en tient la queue, pendant que le *pourohita* récite un *mantran*, afin *qu'elle le conduise dans l'autre monde par un bon chemin.* Le mourant donne cette vache à un brahme. S'il ne se conformait pas à cet usage, il ne pourrait passer sur une vache le fleuve de feu, qui est à l'entrée du séjour de Yama.

Sitôt que le malade a rendu le dernier soupir, tous les assistants doivent pleurer à l'unisson. Le chef des funérailleur offre un *homan,* à l'intention du défunt. Puis, le corps est lavé, rasé ; on le pare de tous ses bijoux et de ses plus beaux vêtements, et on le place sur un lit de parade, où il reste exposé, le font saupoudré de santal, la bouche remplie de bétel, et le cou entouré de guirlandes de fleurs. Les préparatifs terminés, on pose le mort sur un brancard, en l'enveloppant d'une grande toile neuve. S'il est marié, on lui laisse le visage découvert. Le chef des funérailles donne le signe du départ, et prend la tête du convoi, portant du feu dans un vase de terre. Ses parents et ses amis suivent la tête découverte, et le brancard s'avance couvert de fleurs, de guirlandes et de riches étoffes. Les femmes restent à la maison, où elles poussent des cris affreux. Arrivé au lieu où l'on brûle les morts, on creuse une fosse, et l'on y élève une pile de bois sur lequel l'on place le corps. Le chef des funérailles accomplit le *homan* et ap-

proche une motte embrasée de fiente de vache. Il met dans la bouche du mort une petite pièce d'or, et chaque assistant, à son tour, y dépose quelques grains de riz cru humecté. Le cadavre est dépouillé de ses vêtements ; on le couvre de menu bois, et l'on apporte une torche enflammée. Le chef des funérailles se roule par terre pendant que les assistants font des démonstrations de douleurs analogues. Il prend ensuite la torche et met le feu aux quatre coins du bûcher. Tout le monde se retire et il ne reste plus que les brahmes qui ont porté le corps. Ils doivent attendre sur les lieux, qu'il soit consommé; après quoi, ils vont prendre un bain pour se purifier. Lorsque le corps est brûlé, le chef des funérailles jette des boules de riz et des pois aux corneilles, très nombreuses, dans l'Inde, et qui figurent les génies malfaisants. L'on espère, par cette offrande, les empêcher de venir au défunt.

Souvent le cortége funèbre est accompagné de musiciens. Parfois, le mort est placé dans une niche ornée de fleurs, ou exposé sur un palanquin ouvert. Dans certaines parties de l'Inde, on ne brûle pas les morts ; on les enterre, et cet usage est suivi par tous les çivaistes. Dans certaines régions, les Hindous apportent leurs parents agonisants sur les bords de la rivière voisine, qu'ils supposent être le Gange. Celui qui meurt dans le Gange est sûr d'obtenir la béatitude céleste, et parfois des fanatiques s'y sont noyés dans ce but. Il est arrivé que des moribonds exposés sur les bords du Gange, pour être entraînés à la marée montante, étaient revenus à la vie, et qu'ils avaient été obligés d'aller finir leurs jours dans un autre pays, leurs parents n'ayant pas voulu les reconnaître vivants. Du reste l'usage de jeter les morts dans le Gange a à peu près disparu. Il en résultait à l'embouchure du fleuve, une infection qui souvent donnait lieu à des épidémies. Si bien que les Anglais ont dû interdire cette coutume. Il en est de même de celle qui

voulait que les veuves ne pussent survivre à leurs maris, et les condamnait à être brûlées sur le même bûcher. Au XVIIe siècle, le voyageur Bernier fut témoin de cet horrible spectacle et nous en fait un récit émouvant. Aujourd'hui, ces atrocités ont disparu ; le gouvernement britannique est parvenu, mais non sans peine, à les supprimer.

Le culte des ancêtres existe aussi bien dans l'Inde chez les brahmanistes que chez les bouddhistes ; néanmoins, il est moins développé. Le deuil dure généralement un an ; pendant ce temps, l'on accomplit diverses cérémonies. Le lendemain des funérailles, tous ceux qui y ont assisté se rendent au lieu où l'on brûle les morts, et recommencent toutes les cérémonies du premier jour. Des pratiques semblables ont lieu les jours suivants, jusqu'au dixième jour. Ce jour là, le chef des funérailles se rend de nouveau au champ funéraire ; la veuve et les femmes l'y accompagnent, et toutes poussent des sanglots, en se frappant la poitrine. Le chef des funérailles, suivi de son cortège, se rend ensuite sur les bords de l'étang sacré. Il y entre, et lorsqu'il a de l'eau jusqu'au cou, il fait une invocation, afin que le défunt jouisse de la félicité, aussi longtemps que le Gange coulera. La veuve quitte ses joyaux et ses parures, détache de son cou le *tahly* et le place près d'une motte de terre qui figure son mari. Elle indique ainsi qu'elle y renonce et prouve de la sorte son amour à son mari. Le onzième jour des funérailles a lieu la *délivrance du taureau.* On amène un taureau de trois ans, blanc, rouge ou noir, mais d'une seule couleur. On le baigne, on le pare, après quoi, on le laisse paître en liberté, et on en fait don à un brahme, après en avoir fait hommage à Çiva. Le douzième jour, on fait une cérémonie pour le défunt et ses ancêtres, et le treizième, l'héritier accomplit le *homan*, en l'honneur des sept

planètes. Durant toute sa vie, un fils doit célébrer l'anniversaire de la mort de son père et de sa mère, et au commencement de chaque nouvelle lune, il offre à ses ancêtres une libation d'huile et d'eau. Le culte des ancêtres, qui est l'une des principales prescriptions du brahmanisme, est aussi pratiqué dans l'Inde que par le passé.

H. Castonnet des Fosses.

(*A suivre.*)

LE BOUDDHISME

(Deuxième article)

V. Le Fugitif

25. *Comment Siddharta prit-il congé de son père adoptif et de ses femmes ?*

C'en est fait ; sa résolution est irrévocable, Siddharta dira aux joies de ce monde un adieu éternel. « Cependant, ceci vint à la pensée de Bôdhisattva : cela ne serait pas convenable, et, ce serait de ma part de l'ingratitude, si je m'en allais sans avoir prévenu le grand roi Souddhôdana, et sans être autorisé par lui mon père (1). » En conséquence,

Sur le coup de minuit, il se rend chez le roi. Il parle, il pleure, il supplie. Peine perdue. Souddhôdana reste inflexible, et les Sakyas mis en éveil font bonne garde aux portes de la ville.

De retour dans son palais, le jeune prince traverse une dernière fois son harem. Rien ne lui plaît, et son âme ne ressent pour tout ce qui flatte les sens, pour tout ce qui tient au corps, qu'un insurmontable dégoût. « Toujours tourmenté, s'écrie-t-il, par la faim et la soif ; enfer des créatures, ayant plusieurs ouvertures, donnant asile

(1) P. 175.

à la vieillesse et à la mort : quel est le sage qui, après l'avoir vu, ne regarderait pas son propre corps comme un ennemi ? (2) »

« Tch'andaka, il ne faut pas tarder, donne moi Kanthaka le roi des chevaux, paré de ses ornements. » Il veut partir à l'instant. Le fidèle écuyer que ce départ précipité inquiète et désole, met tout en œuvre pour faire revenir son maître sur sa résolution et engage avec ce dernier une discussion pathétique dont on va lire les plus beaux passages et la conclusion.

26. *Quelle réponse fit-il aux objections soulevées à l'occasion de ce départ précipité par son fidèle écuyer Tch'andaka ?*

Tch'andaka dit : Seigneur, ce en vue de quoi quelques uns ici-bas entreprennent des pénitences et des austérités diverses, en portant des vêtements d'écorce et de peaux de gazelle, portant longs leurs ongles, leurs cheveux et leur barbe, soumettant leur corps à des austérités, à des austérités excessives de plusieurs espèces et se livrant à une pénitence terrible de leur choix.

Pourquoi de cette manière chercherions-nous à obtenir la félicité des hommes et des dieux, quand cette félicité est acquise, Seigneur. Ce royaume est étendu, florissant, prospère, abondant en tout, réjouissant, et rempli d'une foule d'hommes et d'êtres animés. Et ces parcs, les plus beaux d'entre les plus beaux ! ornés de toute sorte de fleurs et de fruits, où résonne le chant des troupes d'oiseaux ; et ces étangs embellis par des lotus bleus, jaunes, rouges et blancs, animés par le chant des flamants, des paons, des kòkilas, des tchakravàhas, des cigognes et des geais, dont les bords sont entourés

(2) P. 184 *Gathas* : 29-30.

de sahakâras, d'açokas, de tchampakas, de kouravakas, de tilakas, de kèçaras et autres arbres en fleurs, bien ornés de jardins aux arbres de corail ; où sont placés des échiquiers entourés de tables précieuses, abrités par des treillages précieux ; dont on jouit suivant le temps de la saison, au printemps, en été, en automne ou en hiver ; et ces grands palais pareils au mont Kâilâça, semblables au Vâidjayanta, protégés par la loi, la bonne loi, d'où sont bannis les soucis et le reste. (Ces palais) ornés de terrasses, de portiques, d'arcades, d'œils-de-bœuf, de pavillons à étages, où résonne le bruit des treillages ornés de clochettes ; et cet appartement des femmes, Seigneur, où l'on sait si bien danser en unissant les accords des voix et des instruments, (tels que) les tambours, les tambourins, les luths, les flûtes et les cymbales ; où l'on passe doucement le temps à rire, à danser, à jouer, à se réjouir : et vous, Seigneur, vous êtes jeune, élancé, dans la fleur de la jeunesse, votre corps est gracieux et charmant, votre chevelure noire, et vous n'avez pas joué avec les désirs. Livrez-vous donc quelque temps au plaisir, comme Indra, le maître des dieux, et ensuite devenus vieux, nous irons errer en religieux.

Le Bôdhisattva dit :

C'est assez, Tch'andaka. Ces objets désirés, en vérité, ne durent pas ; ils sont passagers, inconstants et de nature changeante ; comme la goutte de rosée, ils ne durent pas longtemps ; ils sont sans essence comme le poing vide qui trompe un enfant ; comme la tige de la plante kodâli, il sont sans essence ; comme les vases d'argile, leur nature, est fragile, comme les nuages d'automne ils paraissent un instant et ne sont plus ; ils ne durent pas longtemps, comme les éclairs dans le ciel ; comme un vase où il y a du poison, ils produisent les

misères des changements d'existence ; ils apportent le malaise, comme la liane Mâlouta. Les objets désirés par ceux qui ont l'intelligence faible, sont pareils à la bulle d'eau d'une nature qui change vite ; pareils à l'illusion et au mirage produits d'une erreur de la pensée ; pareils à l'illusion, causés par l'erreur de l'esprit ; pareils à des songes ; ils sont par l'union du charme et de l'erreur de la vue, incapables de satisfaire ; comme l'Océan, ils sont difficiles à remplir ; comme l'eau salée, ils produisent la soif ; dangereux à toucher comme la tête d'un serpent ; comme un précipice, ils sont évités par les sages. Après avoir reconnu qu'ils sont accompagnés de dangers, accompagnés de querelles, accompagnés de fautes, accompagnés de vices, ils sont complètement évités par les sages, blâmés par les savants, repoussés par les gens respectables, abandonnés par les gens sensés, accueillis par les insensés, entretenus par les ignorants (1). »

27. *En quels termes Siddartha, annonça-t-il à son serviteur, son inébranlable résolution d'être moine ?*

Le Bôdhisattva dit :

« Au milieu d'une pluie de pierres, de flèches, de hâches, de foudres et de tonnerre, un bloc de fer brûlant, brillant de l'éclat de l'éclair et les sommets embrasés des montagnes pourraient tomber sur ma tête, que je ne concevrais pas de nouveau le désir d'(avoir) une maison !

En ce moment les dieux qui se tenaient dans les airs firent entendre de grands cris de joie (jetèrent) une pluie de fleurs (en disant) : Victoire, victoire à toi qui possèdes la plus haute intelligence, qui donnes la sécurité au monde, ô guide !

L'esprit du meilleur des hommes n'est pas plus agité

(1) Lalita, l. c. p. 186, 199.

que le ciel ne l'est par l'obscurité, la poussière et les météores, il n'est pas pris par les objets des sens, lui qui est sans tâche, comme le lotus nouveau dans l'eau qui n'adhère pas à lui. (1) »

28. *Comment s'échappa-t-il du palais et où se dirigea-t-il tout d'abord?*

Cela dit, les dieux plongent dans un profond sommeil la ville entière. Siddartha, une fois encore demande « le roi des chevaux. » Il est minuit. Suivi de son fidèle écuyer, le prince passe inaperçu à travers les rangs des gardes endormis. Toute la nuit il va de toute la vitesse de l'incomparable Kanthaka. Il était déjà bien loin, quand, le jour venu, mettant pied à terre, « il congédia la grande foule des dieux, des Nâgâs, des Ghandarbas, des Asouras, des Garoudas, des Kinnaras et des Mahôragas. » — Un instant après, « il lui vint à la pensée : je vais congédier Tch'andaka en lui remettant entre les mains ces ornements et Kanthaka. » Ainsi fut fait. — L'écuyer parti, « il vint encore à la pensée du Bôdhisattva : comment donc conserver une touffe de cheveux, après être devenu religieux errant? Et, coupant, avec son épée, sa touffe de cheveux, il la jeta au vent. » — Et aussitôt après « il vint encore à la pensée de Bôdhisattva : comment donc, après être devenu religieux errant conserver des vêtements de Kaçi (Bénarès)? Si je pouvais avoir des vêtements rougeâtres convenables pour demeurer dans la forêt, ce serait bien! » Et voilà que le fils d'un dieu, sous la forme d'un chasseur, donne au Bôdhisattva ses vêtements rougeâtres et prend ceux de Kaçi. » Immédiatement le ciel et la terre retentissent

(1) Lalita, p. 191.

des cris d'enthousiasme et des chants d'allégresse des dieux.

Pendant ce temps, le palais et la ville résonnent lugubrement des clameurs des guerriers et des sanglots des femmes.

Et le prince, au comble de ses vœux disparaît dans la forêt, au moment même où son fidèle écuyer, entrait dans la ville. (1)

VI. L'ASCÈTE

29. *Pourquoi Sakya-Mouni, traversa-t-il sans s'y arrêter les écoles des Brahmanes les plus célèbres ?*

Sakya-Mouni, sous ses « vêtements rougeâtres » de religieux, visita en passant plusieurs moines célèbres, cherchant sur la terre, un idéal qui toujours fuyait devant lui. Un instant il crut l'avoir trouvé à l'école d'Arâta-Kâlâma célèbre brahmane de Vaisali. L'illusion dura peu. S'apercevant bientôt qu'il n'avait rien à apprendre de ce maître, il s'en alla dans la capitale du pays de Maghada. « Alors, un matin, à l'aurore, m'étant habillé et ayant pris le manteau et le vase aux aumônes j'entrai dans la grande ville de Radjagriha, par la porte des eaux chaudes, pour demander l'aumône. Avec une belle démarche en avançant ou en reculant, en regardant à droite et à gauche, en me ramassant sur moi-même, et en m'étendant avec une belle démarche, en portant le manteau léger, le manteau

(1) Tous les détails de cette mémorable légende, se gravèrent si profondément dans l'imagination des sectateurs de Bouddha, qu'au Xe et au XIIe siècle de l'ère bouddhique, les voyageurs chinois, visitaient encore pieusement et dans l'ordre indiqué par la légende, les lieux témoins de si édifiantes merveilles.

vêtement de religieux et le vase aux aumônes ; avec des sens non agités, un esprit qui ne va pas au dehors, comme il convient à un homme transformé, comme celui qui porte un vase d'huile, et ne regardant pas au delà de la longueur d'un joug. (1) »

Son entrée dans la ville fit sensation. Le roi en personne vint lui rendre visite, et charmé de son entretien lui offrit sur le champ la moitié de son royaume. Pareilles offres loin de le tenter, l'engagèrent à aller s'établir ailleurs.

Un ascète fort en renom, Boudraka, dirigeait alors, sur les bords de la rivière Nairanjanâ, « une grande réunion de disciples au nombre de sept cents. » Le Bôdhisattva lui offrit son concours « en qualité d'instituteur. » Peu après il partait pour le mont Gaya, suivi de cinq des meilleurs disciples de Boudraka.

30. *Par quelle suite de privations effrayantes arriva-t-il à se convaincre que l'épuisement n'est pas le chemin de la délivrance ?*

C'est alors qu'il se résolut de savoir par expérience si ce que disent certains Sramanas et certains Brahmanes est vrai, c'est à savoir : « que ne pas prendre de la nourriture c'est la pureté. » Et aussitôt, il s'adonna à la pratique de l'abstinence la plus rigoureuse. D'abord il se condamna à ne manger par jour qu'un grain de Kola « et pas un second », puis il en vint à ne prendre par jour « qu'un grain de riz et pas un second », puis il « reconnut qu'il ne faut prendre par jour qu'un grain de sésame et pas un second » et finalement il se dit, qu'en tout et partout celui qui aspire à la perfection « doit s'appliquer à ne pas prendre de nourriture. »

(1) Lalita, c. XVI p. 206, 7.

Ces exercices durèrent six ans.

« Et alors, de moi qui ne prenais pas de nourriture, le corps devint excessivement sec, maigre et sans force. Ainsi par exemple, mes membres et leurs parties devinrent deux fois ou trois fois, quatre fois, cinq fois, dix fois plus maigres que le nœud de la plante Asîtakî ou les nœuds de la plante Kâlika. Les côtes devinrent comme celles du crabe, comme les solives du toit de l'écurie des bêtes de somme ; mon épine dorsale devint comme le tissu d'une tresse ; le crâne de ma tête comme une gourde, les prunelles de mes yeux comme des étoiles réfléchies au fond d'un puits. Et, Religieux, quand je me disais : il est bon que je me lève et que je secoue mes membres, courbé, je tombe renversé. Puis, relevé avec peine, de moi qui me frottais les membres, les poils dont la racine était corrompue se détachèrent. Et la couleur belle, délicate et brillante qui était la mienne, elle aussi disparut, et cela par l'effet du rude abandon de moi-même qui me dominait. Et les gens qui demeuraient dans le village voisin du lieu où j'étais pensaient : Ah ! vraiment, il est noir, le Sramana Gautama ! Ah ! vraiment, il est bleuâtre le Sramana Gautama ! Ah ! vraiment, il a la couleur du poisson Madgoura, le Sramana Gautama (1). »

Et il supporta ces épreuves avec une constance que rien ne put ébranler.

« Et le roi Souddhôdana envoyait chaque jour un messager auprès du Bodhisattva. » Il tint ferme. Les dieux alarmés prévinrent sa mère, qui accourut, mais le Bodhisattva était si faible, qu'il la reconnût à peine. Il la consola et la renvoya.

« Sans avoir l'esprit abattu, le Bodhisattva, pendant

(1) c. XVII, p. 221.

six ans, resta les jambes croisées, de la même manière, et ne s'écarta pas de la voie honorable. D'un lieu brûlé par le soleil, il n'alla pas à l'ombre, et de l'ombre n'alla pas au soleil. Il ne se fit pas d'abri contre le vent, le soleil ni la pluie. Il ne chassa ni les taons, ni les moustiques, ni les serpents. Il ne rendit ni excréments, ni urine, ni crachats, ni morve ; ne se ramassa, ni ne s'allongea ; ne se tint pas couché sur le côté, ni étendu sur le ventre ou sur le dos. Les grands nuages, les grandes ondées, la pluie, la grêle, en automne, au printemps, en hiver, tombaient sur le corps de Bodhisattva qui, à la fin, ne s'abritait pas même avec la main. Il ne combattait pas les sens ; il n'accueillait pas les objets des sens. Et ceux qui venaient là, jeunes gens du village ou jeunes fillles du village, ou pasteurs de vaches, ou pasteurs de bestiaux, ou ramasseurs d'herbes, ou ramasseurs de bois, ou ramasseurs de fiente de vache, pensaient : C'est un Pisatcha de la poussière (esprit des cimetières) ; et ils se raillaient de lui et le couvraient de poussière. (1) »

31. *Quelles résolutions pratiques lui dicta cette conviction ?*

L'épreuve était complète, l'expérience définitive ; jamais brahmane ne poussa si loin, la pratique du renoncement ; jamais Sramana ne supporta plus longtemps mortifications plus terribles. Et cependant, l'illumination tant désirée ne s'est pas produite ; et la vie continue son œuvre à travers la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort ; preuve manifeste que l'ascétisme « n'est pas la route de l'intelligence » et que la délivrance complète « ne peut-être obtenue par l'épuise-

(1) C. XVII. p. 822.

ment. (1) » — Encore une illusion perdue ! Non, l'ascète ne sauve rien, ni personne. Il se fait souffrir, et la souffrance qui pèse sur lui « aigüe, brûlante, intolérable, extrême », épuise son corps et dessèche son âme. Fût-il d'ailleurs revêtu, ce qui n'est pas, « de l'intelligence parfaite », quel avantage en résulterait-il pour les créatures qui soupirent après leur délivrance ? Aurait-il seulement le cœur et la force de s'occuper d'elles ? — Cette dernière considération, pour Sakya-Mouni était décisive. « Avec un corps affaibli, ma dernière existence ne serait pas vouée à la *compassion*, et ce n'est vraiment pas là la voie de l'intelligence. (2) »

La conséquence à tirer de ces belles considérations, saute aux yeux. Le *Lalita* la formule ainsi : « Ainsi, Religieux, après avoir traversé six années vouées aux austérités, le Bôdhisattva s'étant levé de cet endroit, prononça ces paroles : Je prendrai une nourriture abondante, telle que de la soupe aux pois avec la mélasse et de la bouillie de riz. (3) »

Ici se place un incident très caractéristique. « Alors, Religieux, c'est Bouddha lui-même qui parle, les fils des dieux ayant de la sympathie pour un être épuisé, ayant, avec leur pensée, bien compris ma pensée et ma délibération, vinrent à l'endroit où j'étais et me dirent : cette nourriture abondante à laquelle tu penses, ne la prends pas. Nous t'introduirons de la vigueur par les pores. »

« Religieux, il me vint alors à la pensée : je pourrai assurer que je ne mange pas, et les gens qui habitent dans le voisinage du lieu où se passe ma vie, reconnaitraient que le Sramana Gautama ne mange pas, tandis

(1) P. 227.
(2) Ibid.
(3) Ibid. 222, 8.

que les fils des dieux, avant de la sympathie pour un être épuisé, m'introduiraient de la vigueur par les pores : ce serait de ma part le plus grand des mensonges. Alors Bôdhisattva, afin d'éviter le mensonge, ayant refusé les fils des dieux, revint à l'idée de prendre une nourriture abondante. (1) »

Au même instant se présentèrent pour le servir les dix jeunes filles du chef de village. « Et ces jeunes filles ayant préparé pour le Bôdhisattva plusieurs espèces de mets, les lui offrirent tous. Le Bôdhisattva les mangea. » Ce que voyant les cinq « personnages de bonne caste » qui pendant six ans l'avaient « entouré de soins, et lui avaient donné le grain de Kola, le grain de riz, ou le grain de sésame » se dirent : « c'est un ignorant, et un insensé. Et à cette pensée, s'éloignant de la présence du Bôdhisattva et s'étant rendus à Bénarès, ils demeurèrent à Richipadana dans le bois de Mrigadàna. »

Resté seul, Sakya-Mouni, après s'être fait un vêtement avec une vieille toile ramassée dans un cimetière, reprit la vie errante du moine mendiant. Il prit un bain dans les eaux de la rivière Nairanjana. « Et, Religieux, pendant que le Bôdhisattva se baignait, plusieurs centaines de mille de fils des dieux remplissaient la rivière d'onguents et de poudres de sandal et d'aloès, et jetaient dans l'eau des fleurs divines de différentes couleurs, en vue de rendre hommage au Bôdhisattva. — Et, en ce moment, la rivière Nairanjana était toute remplie de fleurs et de parfums divins. Et des milliers de Niyoutas de Kôtis de dieux ayant recueilli de l'eau avec laquelle le Bôdhisattva s'était lavé, l'emportèrent, chacun dans sa demeure, pour lui bâtir un Tchâitya et pour lui rendre hommage. — Quant aux cheveux et aux

(1) P. 227.

moustaches du Bôdhisattva, pensant qu'ils étaient tous des objets de bénédiction, Soudjata, la fille du chef, les emporta pour leur bâtir un Tchaitya et pour leur rendre hommage. (1) »

Soudjana avait quelques droits à un souvenir si précieux. Elle avait en effet, le matin même, sous les yeux de son père, servi à Sakya un potage exquis. « Elle prit, dit le texte sacré, le lait de mille vaches, en retira sept fois la crême la plus pure, puis, versant cette crême et le riz le plus frais et le plus nouveau dans un pot de terre neuf, et l'ayant mis sur un foyer neuf, elle prépara ce mets. (2) »

Sakya se trouva bien de ce nouveau régime. « Il reprit ses couleurs et sa force ; et, depuis, le Bôdhisattva fut appelé le beau Sramana, le grand Sramana. (3) »

Un professeur de grand séminaire.

(*A suivre*).

---

(1) P. 232.
(2) P. 230.
(3) P. 228.

UNE ÉPOPÉE BABYLONIENNE

IS-ṬU-BAR — GILGAMÈS

Quatrième article.

INTRODUCTION (*Suite*).

LE DÉLUGE ; APOTHÉOSE DE SAMAS-NAPISTIM ; GUÉRISON DE GILGAMÈS ; L'ARBRE DE VIE ; LE PARADIS PERDU ; LE RETOUR.

C'est pour obtenir sa guérison et échapper à cette dure fatalité de la mort, que Gilgamès avait entrepris un aussi long voyage. Il était venu vers Samas-napistim dans l'espoir de surprendre le secret de vie, car, il le possédait sans doute, lui qui jouissait du privilège d'immortalité... Mais comment arracher au vieillard son secret ?

Une première fois, déjà, comme Gilgamès l'interrogeait, Samas-napistim s'était dérobé à la question par une réponse évasive. Le héros, cependant, sans se déconcerter, revint à la charge. Seulement, cette fois, il usa d'un détour et ménagea avec art sa requête. Il savait la coquetterie que mettent les vieillards à paraître jeunes, et le secret plaisir qu'ils éprouvent à s'entendre dire qu'il ont gardé, malgré les ans, leur

verdeur d'autrefois. Gilgamès fit donc compliment à Samas-napistim de sa bonne mine, et s'extasia sur ce qu'il paraissait tout rajeuni, insinuant par là, qu'il voudrait bien connaître, lui aussi, cette eau de Jouvence, où se ravivait sa vigueur. C'était, en même temps qu'un moyen de s'attirer les bonnes grâces du vieillard, une manière adroite de revenir sur sa demande : « A te regarder de près, Samas-napistim, je ne te trouve point vieilli, tu parais aussi jeune que moi. Non, en vérité tu n'es point vieilli, tu es aussi jeune que moi. Resplendissant de santé comme tu es, tu pourrais encore, ma foi, affronter la bataille... Mais dis-moi, comment as-tu mérité de siéger dans l'assemblée des dieux, de prendre place parmi les immortels? Voyons, confie-moi ce secret... (1) »

Gilgamès avait trouvé le côté faible de Samas-napistim. L'aïeul, doucement flatté par les paroles câlines de son petit-fils, ne sut plus résister : « Oui, Gilgamès, dit-il, je vais te découvrir le mystère et te révéler le décret des dieux (2). » Alors, avec cette humeur conteuse des vieillards, il prit les choses par le commencement et exposa tout au long son histoire, une terrible aventure, dont il avait été le héros, d'où il n'était revenu sauf que par miracle, et qui lui avait valu l'immortalité.

« Ceci se passait à Surippak, tu sais, cette ville assisé, là-bas, au bord de l'Euphrate. Oh ! elle était déjà bien ancienne cette ville, lorsque les dieux qui l'habitaient, les grands dieux, conçurent le dessein de faire le déluge. Or donc, ils se réunirent et tinrent conseil. L'aspect était vraiment imposant de cette

(1) Tab. XI, l. 1-7.
(2) Tab. XI, l. 8-10.

assemblée de dieux, que présidait Anu, leur père commun, où siégeaient le guerrier Bel, leur conseiller ordinaire, Ninib et Nergal, fidèles exécuteurs de leurs volontés. Parmi eux se trouvait aussi Ea, le dieu de la sagesse. Ce fut lui qui, en cette circonstance, se fit le héraut des dieux et publia leur décision : « Argile, argile, s'écria-t-il, amas de poussière, amas de poussière ! Argile, écoute ; amas de poussière, entends ! Homme de Surippak, fils de Ubara-Marduk, construis en hâte un vaisseau, quitte là tes biens, écarte tout ce qui t'est étranger, pour ne t'occuper que de toi-même et sauver ta vie. Aie soin, cependant, d'embarquer avec toi les différentes espèces d'êtres animés. Quant au vaisseau, construis-le suivant des proportions réglées, de telle sorte que la longueur en soit égale à la largeur. Dès qu'il sera achevé, tu le mettras à flot. (1) »

« J'avais tout compris d'un mot. A travers ces paroles, je devinai qu'il se tramait, là-haut, parmi les dieux, quelque complot contre les hommes. Je dis lors à Ea, mon seigneur : « Mon dieu et maître, en toi, tu le sais, j'ai mis ma confiance, je ferai ainsi que tu l'ordonnes. Mais ces préparatifs attireront, sans doute, l'attention des habitants de Surippak. Me voyant occupé à une telle besogne, tous, le peuple et les anciens, viendront, en curieux, me demander à quelle fin je destine ce bâtiment. Que dois-je leur répondre ? (2) »

« Le dieu Ea dit à son serviteur : « Tu leur répondras ceci : Le dieu Bel ne m'est point propice, il me traite en ennemi. C'est pourquoi, je ne veux point séjourner plus longtemps dans votre ville, ni poser ma

(1) Tab. XI, l. 11-31.
(2) Tab. XI, l. 32-35.

tête sur une terre vouée au dieu Bel. Je vais plutôt descendre vers la mer, établir ma demeure auprès d'Ea, mon seigneur. Donne-leur cependant de tels avertissements : Voici qu'il se prépare contre vous un déluge, qui détruira tout sur la face de la terre, impitoyablement, les hommes, les oiseaux, les bêtes jusques aux poissons. Vous reconnaîtrez que le déluge est proche à ce signe, fixé par Samas lui-même : Dans la nuit qui précèdera un tel désastre, Celui qui assemble les nuages fera tomber sur vous une pluie d'orage. Donc, veillez, prenez bien vos précautions, tandis qu'il est encore temps... (1) »

« Le lendemain, dès que le jour parut, je m'empressai d'accomplir les ordres d'Ea, mon seigneur. Tout d'abord, je prévins de ce qui allait arriver, les habitants de Surippak. Mais ils m'écoutèrent d'une oreille distraite, et ne tinrent aucun compte de mes salutaires avertissements. (2) Puis, je me mis à l'œuvre. Ayant réuni sous ma main tous les matériaux nécessaires, je travaillai sans relâche, si bien, qu'en moins de cinq jours, je vis se dresser la charpente de mon navire. La hauteur des parois de la coque était de dix *gar*, les dimensions du toit mesuraient pareillement dix *gar*. Je prenais garde, en effet, de ne point m'écarter du plan tracé par le dieu Ea, et je me souvenais de sa parole : « Construis le vaisseau suivant des proportions réglées, de telle sorte que la longueur soit égale à la largeur. » « Une fois que j'eus ainsi disposé la charpente, j'en reliai les parties entre elles. Dans le vaisseau, je ménageai six étages, qui comprenaient chacun sept

(1) Tab. XI, l. 36-47.

(2) Ceci, quoique ne se trouvant pas sur le texte, mutilé à cet endroit, se laisse facilement suppléer et est exigé pour la suite naturelle du récit.

chambres séparées. Au milieu, je disposai un lit de roseaux épineux, que je fis fouler avec soin. Je passai en revue les avirons et les mis en état. Enfin, j'enduisis les parois, en répandant, à l'extérieur, six sares de bitume et trois sares de naphte, à l'intérieur (1).

« Le vaisseau une fois équipé, pour couronner l'œuvre, j'organisai une fête. Rien n'y manquait. Les hommes-canéphores me livrèrent, pour la circonstance, jusqu'à trois sares d'huile. Or, là-dessus, j'en prélevai un seulement pour servir au sacrifice, et je mis les deux autres à la disposition du pilote. Tous les jours, on égorgeait des bœufs et des moutons. Grande était la joie parmi mes hommes. Ils faisaient couler à longs flots le moût, l'huile et le vin. Ils en usaient comme de l'eau du fleuve. Une vraie fête de nouvel an... Pour moi, ayant achevé mon œuvre et mené à bonne fin une aussi difficile entreprise, je trempai mes mains, en guise de purification, dans l'huile sainte (2).

« La fête terminée, je fis mes derniers préparatifs. Après avoir, pour plus de précaution, garni de fascines, le haut et le bas du vaisseau, je procédai au chargement. Je le remplis de tout ce que je possédais, j'y entassai tout ce que j'avais en fait d'argent et d'or ; j'eus soin aussi, pour me conformer aux ordres d'Ea, mon seigneur, d'embarquer avec moi les différentes espèces d'êtres animés. Je fis monter en outre dans le vaisseau toute ma maisonnée, ma famille et mes gens ; bêtes et hommes je fis tout monter. (3)

« Puis, je me tins prêt à partir, n'attendant plus que

(1) Tab. XI, l. 55-67.
(2) Tab. XI, l. 68-78.
(3) Tab. XI, l. 79-86

le signal fixé par Samas lui-même. Elles retentissaient encore à mes oreilles, les paroles d'Ea, mon seigneur : « Dans la nuit qui précèdera le déluge, Celui qui assemble les nuages, fera tomber une pluie d'orage. Alors, entre dans le vaisseau et fermes-en la porte derrière-toi. (1) »

« Le signal annoncé ne tarda pas à paraître. Dans la nuit, en effet, Celui qui assemble les nuages fit tomber une pluie d'orage, d'où je compris que le déluge était proche. C'est pourquoi, dès la pointe du jour, saisi de frayeur, vite, j'entrai dans le vaisseau et en fermai la porte derrière moi. La porte une fois bien verrouillée, je commis aux soins du pilote, Puzur-Bel, le navire avec tout ce qu'il renfermait. (2)

« Or, voici qu'aux premières lueurs de l'aube, je vis de gros nuages noirs émerger peu à peu au-dessus de l'horizon, et s'avancer vers le haut du ciel, majestueusement. On eût dit d'une procession triomphale se déroulant dans les airs... Du sein de la nue, Ramman brandissait le tonnerre. Nabu et Marduk ouvraient la marche. A leur suite, allaient les dieux justiciers courant par monts et par vaux, à grandes enjambées, à la façon des géants : Nergal arrachant, brisant tout ce qui lui faisait obstacle, Ninib soulevant et faisant voler en tourbillon tout ce qui se rencontrait sur son passage. Bientôt les émissaires de Ramman, étant montés au ciel, chassèrent la lumière et répandirent les ténèbres sur la face de la terre. (3)

« Dès le premier jour, l'ouragan sévit avec une extrême violence. Ce fut comme une terrible mêlée,

(1) Tab. XI, l. 87-89.
(2) Tab. XI, l. 90-96.
(3) Tab. XI, l. 97-108.

aussitôt suivie d'une débandade effroyable. On eût dit d'une gigantesque bataille, où l'armée des vents ennemis se ruait, d'une ardeur insensée, sur l'humanité en déroute. Dans cette course folle, le frère ne reconnaissait plus son frère. Tous les hommes étaient emportés pêle-mêle par le noir tourbillon. Bientôt, du ciel on ne distingua plus la terre. Alors, les dieux eux-mêmes prirent peur... Craignant d'être atteints par les vagues montantes jusque dans leurs retraites inaccessibles, ils se réfugièrent dans les hauteurs du ciel, demeure d'Anu. Ils se tinrent là tremblants, accroupis, comme des chiens à l'attache dans un chenil. (1)

« A la vue du déluge immense, Istar se mit à geindre comme une femme en couche. Elle s'écria dans sa douleur, la reine des dieux, la bonne déesse : « Voici que l'humanité est retournée en poussière, par ma faute, car c'est moi qui ai médit de mon peuple dans l'assemblée des dieux ; oui, par ma faute, car c'est moi encore qui ai déclaré cette guerre de destruction. Hélas ! hélas ! où sont-ils ceux que j'ai enfantés ? Comme du menu fretin, il remplissent la vaste mer (2). »

« Les dieux, voire même les Anunnaki, se lamentèrent avec elle sur le sort de la pauvre humanité. Maintenant, ils se repentaient d'avoir fait le déluge. Ils étaient tous là immobiles, versant des larmes et se couvrant les lèvres en signe de deuil. (3)

« Durant six jours et six nuits, le vent ne cessa de souffler, la tempête redoubla de violence... Cependant aux approches du septième jour, le vent se ralentit, la tempête parut s'apaiser. Il touchait à sa fin, ce combat

(1) Tab. XI, l. 109-116.
(2) Tab. XI, l. 117-124.
(3) Tab. XI, l, 125-127.

fatal, qu'avait livré aux hommes l'ouragan en furie. Peu à peu la mer se calma. Maintenant, le vent était tombé, le déluge avait cessé. (1)

Alors, je pus contempler la mer. A sa vue, un cri s'échappa de ma poitrine oppressée... Voici que l'humanité était retournée en poussière, et que, devant moi, s'étendait la plaine liquide semblable à un plateau désert!... Maintenant, j'avais ouvert la lucarne du navire et le jour venait frapper en plein mon visage. Atterré, d'abord, par un aussi affligeant spectacle, je m'affaissai sur un siège et me pris à pleurer. Puis, étant un peu remis de ma première émotion, je parcourus l'horizon du regard... De toutes parts, la mer était ouverte ; seulement, dans le lointain, une terre, formant une sorte d'îlot isolé, émergeait de douze coudées au-dessus des flots. (2)

« C'est là que vint échouer le vaisseau, au pays de Nizir. Comme il s'était engagé dans la montagne, il s'y enlisa. Six jours se passèrent ainsi...Aux approches du septième jour, je lâchai d'abord une colombe : la colombe s'envola puis revint, car elle n'avait pas trouvé de place où se poser. Ensuite, je lâchai une hirondelle : l'hirondelle aussi s'envola puis revint, car elle non plus n'avait pas trouvé de place où se poser. Enfin, je lâchai un corbeau : le corbeau s'envola et, ayant trouvé des eaux stagnantes, il s'en approcha, pataugea dans la boue et ne revint pas. (3)

« Alors, je procédai au débarquement. Je dispersai aux quatre vents du ciel, toutes les espèces d'êtres animés renfermées dans l'arche. Puis, reconnaissant

(1) Tab. XI, l. 128-132.
(2) Tab. XI, l. 133-140.
(3) Tab. XI, l. 141-155.

envers les dieux qui m'avaient sauvé la vie, j'offris un sacrifice sur le sommet même de la montagne. J'avais disposé avec ordre et en nombre des vases propitiatoires, au-dessous desquels, je versai en abondance des grains de cannelle, de résine et des siliques. La fumée de mon holocauste monta droit jusqu'au ciel. Ce sacrifice fut pour les dieux un sacrifice d'agréable odeur. Je les vis, en effet, se ramasser en grappe, comme un essaim de mouches, au-dessus de l'autel et les narines dilatées, aspirer délicieusement ce parfum suave... Au moment où s'avança la grande déesse, revêtue de magnifiques ornements, chef-d'œuvre d'Anu, reflet de sa splendeur, — Oh ! non, ces dieux, pas plus que mon collier, je ne saurais les oublier ! Non, ce jour où je fus initié à la sagesse ne sortira jamais de ma mémoire ! — je dis à voix haute : « Oui, que les dieux accourent en foule à mon sacrifice, qu'ils y viennent tous, à l'exception de Bel, celui qui fit inconsidérément le déluge et voua mon peuple à la perdition (1). »

« Tous les dieux répondirent à mon appel. Parmi eux se trouvait aussi Bel, le guerrier... Dès qu'il aperçut le vaisseau, il entra dans une grande colère, digne des Igigi eux-mêmes : « Quel est celui d'entre les dieux, s'écria-t-il, qui a osé enfreindre mes ordres ? Qui donc s'est mêlé de conserver la vie sur la terre ? Qu'aucun homme ne survive à ce désastre ! (2) »

« Ninib, le premier, prit la parole et dit à Bel, le guerrier : « Qui donc a pu faire la chose, si ce n'est Ea ! Ea ne connaît-il pas tous les artifices ? (3) »

« Ea, se trouvant mis en cause, prit la parole à son tour. Tout d'abord, il adressa de vives objurgations au

(1) Tab. XI, l. 156-170.
(2) Tab. XI, l. 171-175.
(3) Tab. XI, l. 176-179.

dieu Bel, sur ce qu'il avait fait le déluge, sans y avoir mûrement réfléchi, puis il nia la vérité du fait allégué par Ninib contre lui : « Toi, s'écria-t-il, le chef des dieux, le puissant guerrier, pourquoi fis-tu le déluge inconsidérément ? Pourquoi envelopper ainsi dans une même ruine les bons et les méchants ? Est-il juste d'imputer la faute à qui ne l'a pas commise ? Que le pécheur expie lui-même son péché ! Que le coupable subisse tout seul le châtiment qu'il mérite ! Même envers le pécheur et le coupable, use d'indulgence et de longanimité ; ne le fais point périr ! Surtout ne fais pas de nouveau déluge ! Plutôt que de faire un nouveau déluge, que les lions et les léopards fassent irruption et diminuent la race nombreuse des hommes, que la famine et Nergal lui-même surviennent et ravagent la contrée !. . Quant au décret des grands dieux, ce n'est pas moi qui l'ai révélé. J'envoyai seulement à Atrahasis un songe, par où il devina, de lui-même, ce qui se tramait parmi les dieux contre les hommes (1). »

« Ea avait parlé avec adresse. Le dieu Bel, frappé par la vérité de ce raisonnement, rentra en lui-même. Un instant, il parut réfléchir, puis, prenant une résolution subite, il me saisit par la main et me fit monter avec ma femme sur le vaisseau. Alors, ayant ordonné à celle-ci de se tenir inclinée à côté de moi, il nous toucha tous deux au front, et, s'étant placé entre nous, il nous bénit, disant : « Auparavant, Samas-napistim était un homme, désormais, Samas-napistim et sa femme seront des dieux comme nous. Et ils demeureront au loin, à la bouche des fleuves. » Sur ce, Bel, le guerrier, nous emmena et lui-même nous établit au loin, à la bouche des fleuves. (2) »

(1) Tab. XI, l. 180-196.
(2) Tab. XI, l. 197-205.

Gilgamès avait écouté avidement, sans mot dire, cette merveilleuse histoire... Le récit du déluge une fois terminé, Samas-napistim continua : « Et maintenant, lequel d'entre les dieux te rendra toi aussi, Gilgamès, resplendissant de santé. Si tu veux obtenir, avec ta guérison, le don d'immortalité, ne t'embarque pas aussitôt, attends seulement... (1) »

« Alors Gilgamès, comme un voyageur harassé de fatigue après une longue course, succomba à un profond sommeil, qui le coucha à terre, à la façon d'un vent violent, durant six jours et sept nuits (2).

« Or, tandis qu'il dormait, Samas-napistim dit à sa femme : « Ce héros, vois-tu, est parti en quête du secret de la vie, et voilà que, au terme de son voyage, le sommeil l'a dompté et couché à terre, à la façon d'un vent violent. » Et sa femme de lui répondre : « Touche-le et fais-lui goûter l'aliment mystérieux, après quoi, il reprendra le chemin par où il est venu, et, dépassant la grande porte, s'en retournera dans son pays. » — « Tu souffres, je le vois bien, reprit Samas-napistim, de la souffrance de l'humanité. Or donc, apprête toi-même l'aliment mystérieux et pose-le sur sa tête pour qu'il l'emporte et s'en rassasie (3). »

« Au jour où Gilgamès monta sur le vaisseau, elle apprêta, en effet, le mystérieux aliment et le posa sur sa tête. Elle avait apporté à sa préparation un soin extrême... Après l'avoir successivement mélangé, travaillé, détrempé, elle le servit à point sur un vase, au préalable nettoyé, et tout reluisant. Alors, Samas-napistim, d'un geste brusque, toucha le héros et

(1) Tab. XI, l. 206-208.
(2) Tab. XI, l. 208-210.
(3) Tab. XI, 211-220.

celui-ci goûta de ce mets... Cet aliment mystérieux préparé par la femme de Samas-napistim à l'usage de Gilgamès, fait rêver involontairement de je ne sais quelles opérations magiques accompagnées d'étranges formules d'incantation. On croirait assister aux apprêts d'un repas, par une sorcière, sur une terre fantastique, vaguement éclairée d'un jour lunaire, où viendraient se mêler, parmi les bruits de vaisselle remuée, les signes cabalistiques et les paroles sacramentelles... Au cours du repas, Gilgamès devisait avec Samas-napistim, l'Éloigné. Comme il se réveillait à peine, il croyait continuer un rêve. Il essayait de renouer le fil de ses souvenirs : « Voyons, à mon arrivée, le sommeil m'a surpris... Puis, tu m'as touché, tu m'as frappé. » Sur quoi, Samas-napistim, tout en l'exhortant à prendre encore de la nourriture, lui raconta point par point la préparation du mystérieux aliment et le mit au courant de tout ce qui s'était passé (1).

« Gilgamès, cependant, se préoccupait de son retour. Comment ferait-il pour s'en aller ? Il ne fallait pas encore songer à partir, car son mal, loin de guérir, ne faisait qu'empirer. Pour combien de temps était-il retenu sur ces rivages ? Lui serait-il donné seulement de les quitter un jour ? « Comment sortirai-je d'ici, Samas-napistim ? La maladie s'est emparée de tous mes membres, et la mort, l'horrible mort est là debout devant mon lit à me guetter. Oh ! ce lieu que j'habite est un lieu mortel ! (2) »

« Samas-napistim prit le héros en pitié, et, s'adressant au pilote : « Amel-Ea, dit-il, la traversée a été funeste à Gilgamès. Voici qu'il se traîne languissam-

(1) Tab. XI, l. 221-242.
(2) Tab. XI, l. 243-247.

ment celui que tu as conduit, le corps couvert de pustules, les chairs rongées par la lèpre. Prends-le, Amel-Ea, mène-le au bain. Tout d'abord, qu'il lave lui-même sa plaie, jusqu'à la rendre brillante comme du métal, qu'il se défasse de sa lèpre et livre aux flots cette dépouille. Puis, qu'il ait soin d'entourer sa tête d'un bandeau neuf. Quant au voile qui recouvre sa nudité, qu'il ne le renouvelle point avant d'arriver à Uruk. Là seulement, il lui sera loisible de mettre un voile tout neuf. » Ce dont Amel-Ea s'acquitta avec un soin scrupuleux. Gilgamès d'ailleurs s'y prêta sans se faire prier et accomplit point par point les indications de Samas-napistim (1).

La purification une fois terminée, Gilgamès monta sur le vaisseau à côté d'Amel-Ea, et tous deux, de concert, mirent le bac à flot. Ils étaient prêts à partir, lorsque sa femme dit à Samas-napistim, l'Éloigné : « Voici que Gilgamès, à la suite d'un long voyage, durant sa halte, a été grièvement malade. Voyons, le laisseras-tu s'en retourner ainsi dans son pays sans lui avoir rien donné ? « Gilgamès, entendant cela, vite avait saisi l'aviron et poussé son bac vers la rive... Samas-napistim prit la parole à son tour et dit au héros : « Gilgamès, à la suite d'un long voyage, durant ta halte, tu as été grièvement malade. Allons, avant que tu retournes dans ton pays, que te faut-il donner ? Tiens, Gilgamès, je vais te découvrir le mystère et te révéler le décret des dieux. Cette plante, vois-tu, qui ressemble à l'épine et dont la baie a une forme pareille à la tête de la vipère, elle procure la vie à qui la possède (2). »

(1) Tab. XI, l. 248-271.

(2) Tab. XI, l. 272-286. — Les l. 287-293 sont incomplètes sur

Gilgamès, ne se contenant pas de joie, fit part aussitôt de son secret à son compagnon de voyage : « Cette plante, vois-tu, Amel-Ea, est la plante fameuse qui entretient la vie. Je vais l'emporter soigneusement à Uruk et y faire participer les miens. Elle a nom : Le rajeunissement du vieillard. J'en mangerai moi aussi, afin de revenir aux jours de ma jeunesse. (1)

Là-dessus, Amel-Ea et Gilgamès partirent. Après une première étape de quarante heures, ils firent halte un moment, puis, s'étant remis en route, après une nouvelle étape de vingt heures, ils répandirent une libation. C'était aux abords du puits aux eaux jaillissantes... Gilgamès était dans le puits occupé à verser de l'eau, lorsque tout à coup, surgit un serpent, qui, d'un élan rapide, se jeta sur la plante de vie et l'emporta précipitamment, non sans proférer, en s'enfuyant, une malédiction. Accablé par ce coup imprévu, Gilgamès s'affaissa sur lui-même, versant d'abondantes larmes et laissant échapper de telles plaintes : « Amel-Ea, les mains me tombent de fatigue, le sang a reflué de mon cœur. Hélas! que ne me suis-je assuré ce grand bienfait de la vie, au lieu de me laisser supplanter par le serpent ! Voici que, après une étape de quarante heures, au moment où j'ouvrais le vase pour en verser le contenu, il m'a ravi mon bien à l'improviste, et s'est approprié, à mon détriment, cette plante salutaire! Que du moins la mer ne déchaîne point ses flots irrités contre moi, que je puisse m'en retourner sain et sauf! (2) »

Tandis qu'il se lamentait ainsi, le bateau avait tou-

l'original. Ces lacunes empêchent de savoir exactement le rapport de leur contenu avec ce qui précède et ce qui suit.

(1) Tab XI, l. 294-299.

(2) Tab. XI, l. 300-316.

ché au rivage. Gilgamès et Amel-Ea ayant débarqué repartirent aussitôt Après une première étape de quarante heures, ils firent halte un moment, puis, s'étant remis en route, après une nouvelle étape de vingt heures, ils répandirent encore une libation. Maintenant ils étaient arrivés à Uruk. (1)

A peine rentré dans sa demeure, Gilgamès ordonna à Amel-Ea, le pilote, de monter sur le rempart d'Uruk et d'examiner à loisir le cylindre de fondation, sans doute, afin de le réviser, peut-être aussi, afin d'en ajouter un nouveau , relatant leur lointaine expédition aux terres inconnues. (2)

Voici maintenant notre traduction littérale.

IS-TU-BAR — GILGAMÈS

LE DÉLUGE (3) ; APOTHÉOSE DE SAMAS-NAPISTIM.
GUÉRISON DE GILGAMÈS ; L'ARBRE DE VIE ;
LE PARADIS PERDU ; LE RETOUR.

Gilgamès, s'adressant à Samas-napistim, l'Eloigné,
lui dit :
« A te regarder de près, Samas-napistim,
ton aspect n'est point changé, tu es pareil à moi ;
non, tu n'es point changé, tu es en tout pareil à
moi.

(1) Tab. XI, l. 317-320.

(2) Tab. XI, l. 321-323. — Les l. 324-328 qui terminent la onzième tablette sont très obscures.

(3) La première partie de la onzième tablette, contenant le récit du déluge, l. 8-205 (édit. Haupt) a été l'objet de nombreux travaux, en France, en Angleterre et en Allemagne. Après les premiers essais

5 Tu aurais encore assez de vigueur d'âme pour affronter la bataille,
à en juger par ta mine resplendissante.
. . . . comment sièges-tu dans l'assemblée des dieux, et as-tu obtenu l'immortalité ? »
Samas-napistim, s'adressant à Gilgamès, lui dit :
« Je vais, Gilgamès, te découvrir le mystère,
10 et te révéler le décret des dieux.
La ville de Surippak, tu sais, cette ville
assise sur le bord de l'Euphrate,
était déjà ancienne, lorsque les dieux qui l'habitaient,
les grands dieux, conçurent le dessein de faire le déluge.
15 Là se trouvaient assemblés, leur père, Anu,
leur conseiller, le guerrier Bel,
leur ministre, Ninib,
leur exécuteur, Nergal (1).
le dieu de la sagesse (2), Ea, délibérait aussi avec eux ;

de déchiffrement, dus à la sagacité de G. Smith (*Chaldean Account of the deluge*, 1872 ; *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1874 ; *Assyrian discoveries* ; *Chaldean Account of Genesis*, 1876. Cf. édit. Delitzsch, 1876 et Sayce, 1880), parurent successivement les traductions de J. Oppert (*Fragments de cosmogonie chaldéenne*, dans Ledrain : *Histoire d'Israël*, t. I, 1879), de Fr. Lenormant (*Origines de l'histoire*, t. I, 1880), de P. Haupt (*Derkeilins chriftliche Sintfluthbericht*, dans Schrader : *Die Keilinschriften und das Alte Testament*. 2 Aufl. 1883). Dans ces derniers temps, ce texte a été étudié à nouveau par Jensen (*Kosmologie*, 1890), Alf. Jeremias (*Izdubar-Nimrod*, 1891), J. Halévy (*Recherches bibliques*, 13e fasc. 1892), A. Loisy (*Les mythes chaldéens de la création et du déluge*, 1892).

(1) *An-en-nu-gi* « le seigneur du pays (où l'on s'engage) sans retour, le dieu des enfers. »

(2) *An-nin-igi-azag* « le seigneur des sources pures, le dieu de l'Océan et de la sagesse. »

20 ce fut lui qui annonça leur résolution à l'argile :
« Argile, argile ; amas de poussière, amas de poussière !
Argile, écoute ; amas de poussière, entends !
Homme de Surippak, fils de Ubara-Marduk,
fais un bâtiment, construis un vaisseau.
25 Quitte là tes biens, conserve l'existence ;
écarte ce qui t'est étranger, sauve la vie.
Fais monter, dans l'intérieur du vaisseau, toutes les espèces d'êtres animés (3).
Le vaisseau que tu dois construire
aura une surface de dimensions déterminées :
30 sa largeur sera égale à sa longueur.
(Le vaisseau une fois achevé), mets-le à flot. »
Moi, j'avais compris ; je dis lors à Ea, mon seigneur :
« . . . . . seigneur, comme tu l'ordonnes,
me confiant en toi, je ferai.
35 Mais que répondrai-je aux gens de la ville, au peuple et aux anciens ? »
Ea, ayant ouvert la bouche, parla
et me dit à moi, son serviteur :
« Voici ce que tu leur répondras :
Le dieu Bel m'a repoussé, il m'a rejeté ;
40 aussi, je ne veux point séjourner dans votre ville,
je ne veux point poser ma tête sur la terre de Bel.
Je vais descendre vers la mer, et demeurer auprès d'Ea, mon seigneur.
(Le dieu Bel) versera sur vous une pluie abondante,

(3) Mot à mot : « la semence de toutes les vies. »

. . . il détruira les oiseaux, les bêtes, jusqu'aux poissons,
45 . . . . . la moisson.
Samas a fixé ce signe : Celui qui assemble les nuages,
durant la nuit, fera tomber sur vous une pluie d'orage. »
Aux premières lueurs de l'aube,
. . . . . et . . . . . .
50 . . . . . .
. . . . . .

(Il manque ici quelques lignes).

. . . . . .
. . . . . .
55 l'éclat . . . . . la citadelle,
puissant, dans . . . j'apportai ce qui était nécessaire.
Le cinquième jour, je posai la charpente :
les parois de la coque (?) avaient une hauteur de dix *gar*,
les dimensions du toit étaient pareillement de dix *gar*.
60 Ayant disposé, d'après ce plan, la charpente, j'en reliai (les parties).
J'élevai six étages,
je divisai . . . . . en six sections,
je distribuai l'intérieur en sept compartiments.
Au milieu du vaisseau, je fis un lit pressé de roseaux épineux (?)
65 Ayant inspecté les avirons (?), j'ajoutai ce qui y manquait.
Je versai six sares de bitume à l'extérieur,
et trois sares de naphte à l'intérieur.

Les hommes-canéphores, ayant livré trois sares d'huile,
j'en réservai un pour le sacrifice,
70 et je fis don des deux autres au pilote.
. . . . . j'égorgeai des bœufs,
j'immolai des . . . . . chaque jour.
Les vases de liqueur, d'huile et de vin,
les ouvriers (les épanchèrent) comme (ils auraient fait) de l'eau du fleuve.
75 (Je célébrai) une fête, comme au jour de l'*Akit* (1).
Samas . . . . je plongeai ma main dans les vases d'onction (?).
. . . . . le vaisseau était achevé,
. . . . . difficile.
Dans le corps de vaisseau, en haut et en bas, on plaça des fascines (?).
80 . . . . . aux deux tiers.
Je le remplis de tout ce que je possédais,
j'amassai tout ce que j'avais d'argent,
je recueillis tout ce que j'avais d'or,
je réunis toutes les espèces d'êtres vivants.
85 Je fis monter dans le vaisseau, toute ma famille et mes serviteurs ;
bêtes des champs, animaux des champs, ouvriers, je fis tout monter.
Samas avait fixé ce signe :
Celui qui assemble les nuages, durant la nuit, fera tomber une pluie d'orage.
Alors, entre dans le vaisseau et ferme ta porte, »
90 Le signe fixé se manifesta :
Celui qui assemble les nuages, durant la nuit, fit tomber une pluie d'orage.

(1) On appelait ainsi, à Babylone, la fête du nouvel an.

Dès que le jour commença à poindre,
sa seule vue m'inspira la frayeur,
vite, j'entrai dans le vaisseau et fermai ma porte.
95 La porte une fois bien verrouillée, aux soins de Puzur-Bel, le pilote,
je commis le bâtiment, avec ce qu'il contenait
Aux premières lueurs de l'aube,
du fond du ciel, s'éleva un noir nuage,
au sein duquel tonnait Ramman.
100 Nabu et Marduk ouvraient la marche.
Les dieux justiciers allaient par monts et par vaux :
Nergal (1) arrachant [illegible],
Ninib chassant tout devant lui.
Les Anunnaki, portant des flambeaux,
105 éclairaient le pays de leurs feux.
Les émissaires (?) de Ramman montèrent aux cieux.
ils changèrent la lumière en ténèbres,
. . . la contrée comme . . . ils couvrirent.
Dès le premier jour, l'ouragan. . . . . .
110 souffla violemment sur (?). . la montagne. .
comme une armée rangée en bataille, fondit sur les hommes . . . . . .
Le frère ne vit plus son frère,
du ciel, on ne distingua plus les hommes.
Les dieux, eux-mêmes, pris de peur à la vue du déluge,
115 s'enfuirent et gagnèrent les hauteurs du ciel, demeure d'Anu.
Les dieux, comme des chiens à l'attache, étaient accroupis dans leur chenil.

(1) *Urru-ra-gal* « le grand ministre »

Istar se mit à geindre, comme une femme en couches,
elle dit tout haut, la reine des dieux, la bonne déesse, de telles paroles :
« L'humanité est retournée en poussière,
120 parce que j'ai médit d'elle dans l'assemblée des des dieux,
parce que, ayant ainsi médit d'elle dans l'assemblée des dieux,
j'ai ordonné ensuite le combat, pour faire périr mon peuple.
Ceux que j'ai enfantés, hélas ! où sont-ils ?
Comme du fretin j'en ai rempli la mer. »
125 Les dieux, voire même les Annunnaki, pleurèrent avec elle.
Les dieux restèrent en place, versant des larmes,
et couvrant leurs lèvres, . . . l'avenir.
Durant six jours et six nuits,
le vent souffla, le déluge et l'ouragan firent rage.
130 Mais, aux approches du septième jour, l'ouragan et le déluge cessèrent le combat,
qu'ils avaient combattu, pareils à une armée.
La mer se calma, le vent s'apaisa, le déluge s'arrêta.
Ayant contemplé la mer, je ne pus retenir un cri,
car voici que toute l'humanité était retournée en poussière,
135 et que (devant moi s'étendait) la plaine liquide, semblable à un plateau désert !
J'ouvris alors la lucarne et le jour vint frapper mon visage. (1)

(1) Mot à mot : « le mur de ma face. » De même un peu plus bas l. 138.

Je m'affaissai et m'assis en pleurant,
les larmes coulèrent sur mes joues.
Je parcourus du regard l'horizon : la mer était ouverte,
140 une terre seulement émergeait de douze (coudées).
Le vaisseau échoua enfin au pays de Nizir.
La montagne du pays de Nizir arrêta le navire et l'empêcha de se remettre à flot.
Le premier, le second jour, la montagne de Nizir, etc. ;
le troisième, le quatrième jour, la montagne de Nizir, etc.
145 le cinquième, le sixième jour, la montagne de Nizir, etc.
Aux approches du septième jour,
d'abord, je fis sortir une colombe, je la lâchai :
la colombe alla puis revint ;
n'ayant pas trouvé de place où se poser, elle s'en était retournée.
150 Ensuite, je fis sortir une hirondelle, je la lâchai :
l'hirondelle alla puis revint ;
n'ayant pas trouvé de place où se poser, elle s'en était retournée.
Enfin, je fis sortir un corbeau, je le lâchai :
le corbeau alla et ayant vu les eaux stagnantes,
155 il s'approcha, pataugea et partit pour ne plus revenir.
Ayant fait sortir aussi (tout le reste), aux quatre vents (du ciel), j'offris un sacrifice,
je fis une libation, sur le sommet de la montagne,
je rangeai sept et sept vases *adayuru*,
au-dessous desquels, je versai (des grains) de cannelle, de résine et des siliques.
160 Les dieux respirèrent cette odeur,

les dieux respirèrent cette odeur suave,
les dieux, comme des mouches, s'amassèrent au-dessus du sacrificateur.
Lorsque s'avança la grande déesse,
portant les grandes *elute*, chef-d'œuvre d'Anu, resplendissantes comme lui,
165 — Ces dieux, pas plus que l'ornement de mon cou, je ne les oublierai !
Ce jour-là où je fus initié à la sagesse, je ne l'oublierai jamais ! — (je dis) :
« Que les dieux accourent à mon sacrifice,
mais que Bel ne vienne pas à mon sacrifice,
car, inconsidérément, il a fait le déluge
170 et voué mon peuple à la destruction. »
Mais lorsque Bel arriva
et qu'il aperçut le vaisseau, il fut irrité Bel
et plein d'un courroux, digne des Igigi eux-mêmes:
« Qui donc, (dit-il), a conservé la vie ?
175 Qu'aucun homme ne survive à ce désastre ! »
Ninib, ayant ouvert la bouche, parla
et dit au guerrier Bel :
« Qui donc, si ce n'est Ea, a pu faire la chose,
Ea, en effet, connaît tous les artifices. »
180 Ea, ayant ouvert la bouche, parla
et dit au guerrier Bel :
« Toi, ô chef des dieux, guerrier,
pourquoi, inconsidérément, as-tu fait le déluge?
A l'auteur du péché, impute son péché ;
185 à l'auteur de la faute, impute sa faute.
Sois indulgent ; qu'il ne périsse pas ! Sois patient ; qu'il ne périsse pas !
Au lieu de faire le déluge,
que les lions fassent irruption et diminuent la race des hommes ;

au lieu de faire le déluge,
190 que les léopards fassent irruption et diminuent la race des hommes;
au lieu de faire le déluge,
que la famine survienne et ravage la contrée;
au lieu de faire le déluge,
que Nergal s'avance et ravage la contrée.
195 Moi, je n'ai point révélé le décret des grands dieux,
j'ai envoyé seulement à Atrahasis, un songe, d'où il a deviné lui-même le décret des dieux. »
Alors, se prenant à réfléchir,
le dieu Bel monta dans le vaisseau;
il me saisit par la main et me fit monter à mon tour;
200 il fit monter aussi et s'incliner ma femme à mon côté.
Il nous toucha au front, et, se plaçant entre nous, il nous bénit (disant) :
« Auparavant, Samas-napistim était un homme,
désormais, Samas-napistim et sa femme seront des dieux comme nous.
Samas-napistim demeurera au loin à la bouche des fleuves. »
205 Alors, il nous emmena et nous établit au loin, à la bouche des fleuves.
Et maintenant, lequel d'entre les dieux te rendra, toi asssi, resplendissant (de santé)!
Veux-tu obtenir la vie que tu recherches?
A cette fin, ne monte pas encore (sur le vaisseau). » Durant six jours et sept nuits,
comme sur quelqu'un qui fait halte au milieu de sa course,
210 sur lui fondit le sommeil (?), à la façon d'un vent violent.

Samas-napistim, s'adressant à sa femme, lui dit :
« Regarde le héros qui recherche la vie :
sur lui a fondu le sommeil (?), à la façon d'un vent violent. »
Sa femme s'adressant à Samas-napistim, l'Eloigné, lui dit :
215 « Touche-le et donne à manger à ce héros du *tâ* (1),
puis, qu'il s'en revienne guéri par le chemin qu'il a déjà parcouru,
qu'il passe par la grande porte et retourne dans son pays. »
Samas-napistim, s'adressant à sa femme, lui dit :
« Tu souffres de la souffrance de l'humanité.
220 Or donc, ayant apprêté la nourriture qui lui est destinée, pose-la sur sa tête. »
Et au jour où il monta sur le vaisseau,
ayant apprêté la nourriture qui lui était destinée, elle la posa sur sa tête.
Et au jour où il monta sur le vaisseau, ce jour-là même,
premièrement, son aliment fut mélangé (?),
225 deuxièmement, il fut travaillé (?), troisièmement, il fut détrempé,
quatrièmement, son vase (?) fut nettoyé (?),
cinquièmement, le vieux résidu (?) en fut rejeté,
sixièmement, l'aliment fut à point (?),
septièmement, (Samas-napistim) toucha inopinément le héros, et celui-ci mangea du *tâ*.
230 Gilgamès, s'adressant à Samas-napistim, l'Eloigné, lui dit :
« Etant allé, sur moi a fondu le sommeil (?),

(1) Une sorte d'aliment magique.

alors, inopinément, toi, tu m'as touché, tu m'as frappé. »

Samas-napistim, s'adressant à Gilgamès, lui dit :

« . Gilgamès, prends ta part de nourriture,

235 . . . . . certes, je t'ai frappé, toi

premièrement, ton aliment a été mélangé (?),

deuxièmement, il a été travaillé (?), troisièmement, il a été détrempé,

quatrièmement, ton vase (?) a été nettoyé (?),

cinquièmement, le vieux résidu (?) en a été rejeté,

240 sixièmement, l'aliment a été à point (?),

septièmement, moi, je t'ai touché inopinément,

et toi, tu as mangé du *tâ*. »

Gilgamès, s'adressant à Samas-napistim, l'Eloigné, lui dit :

« . . ferai-je, Samas-napistim, comment m'en irai-je?

245 L'*ikkim* (1) s'est emparé de mes . . . ;

dans ma chambre à coucher est assise la mort,

et le lieu . . tu as fixé est un lieu mortel. »

Samas-napistim, s'adressant à Amel-Ea, le pilote, lui dit :

« Amel-Ea, ... la traversée t'a été funeste (?),

250 car, à son côté . . . . . sa force (?) est privée.

Le héros que tu as conduit,

a le corps couvert de pustules (?),

la lèpre (?) a attaqué sa chair vive.

Prends-le, Amel-Ea, amène-le au bain.

255 Là, qu'il lave sa plaie (?) dans l'eau, jusqu'à la rendre brillante comme du métal ;

(1) Une sorte de démon.

qu'il jette, en outre, sa lèpre (?), pour que la mer l'emporte ;
que son corps, enfin, resplendisse de santé.
Puis, qu'il entoure sa tête d'un bandeau (?) neuf.
Quant au voile (?), qui sert de vêtement à sa nudité,
260 jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans sa ville (natale),
et qu'il ait été remis en son chemin,
qu'il ne dépouille pas le vieux voile (?) ; là, seulement, il remettra un voile neuf. »
Amel-Ea prit donc (le héros) et l'amena au bain.
Là, il lava sa plaie (?) dans l'eau, jusqu'à la rendre brillante comme du métal ;
265 il jeta, en outre, sa lèpre (?), que la mer emporta ;
son corps, enfin, resplendit de santé.
Puis, il entoura sa tête d'un bandeau (?) neuf,
Quant au voile (?), qui servait de vètement à sa nudité,
jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans sa ville (natale),
270 et qu'il eût été remis en son chemin,
il ne dépouilla pas le vieux voile (?) ; là, seulement, il remit un voile neuf.
Gilgamès et Amel-Ea montèrent sur le vaisseau,
ils mirent le bateau à flot, et eux montèrent.
Sa femme, s'adressant à Samas-napistim, l'Eloigné, lui dit :
275 « Gilgamès est venu, il s'est reposé, il a été frappé.
Que lui donneras-tu, avant qu'il ne retourne dans son pays ? »
Cependant, lui, Gilgamès prit l'aviron (?),
et poussa le bac vers le rivage.
Samas-napistim, s'adressant à Gilgamès, lui dit :
280 « Gilgamès, tu es venu, tu t'es reposé, tu as été frappé.

Que te donnerai-je, avant que tu ne retournes dans ton pays ?
Je vais, Gilgamès, te découvrir le mystère,
et te révéler le décret des dieux.
Cette plante est comme l'épine avec . . .
285 sa baie est pareille à la (tête) de la vipère, et . .
Si ta main s'empare de cette plante . . »
Gilgamès, ayant entendu cela,
ouvrit le vase, ...
il lia ensemble de grosses pierres, ...
290 il le traîna vers l'abîme, ...
lui, prit un animal, il saisit . . . . .
il brisa de grosses pierres, ...
troisièmement, il le saisit à bras le corps (?),
Gilgamès, s'adressant à Amel-Ea, le pilote, lui dit :
295 « Amel-Ea, cette plante est la plante renommée,
au cœur de laquelle l'homme trouve la vie.
Je veux l'emporter au milieu d'Uruk-supuri,
je veux en faire manger . . . qu'il coupe la plante.
Elle a nom : Le vieillard est rajeuni.
Moi, j'en mangerai à mon tour, ainsi reviendrai-je aux jours de ma jeunesse. »
300 Ils fournirent d'abord une étape de quarante heures,
puis, au bout de soixante heures de marche, ils firent une libation.
Gilgamès vit le puits aux eaux bouillonnantes (?).
Etant descendu au sein du puits, il répandait de l'eau,
lorsque un serpent sortit et lui ravit la plante ;
305 . , . . il s'élança et emporta la plante.
Tandis qu'il s'enfuyait, il jeta une malédiction.
Ce jour-là, Gilgamès s'assit et pleura ;
les larmes coulèrent sur ses joues.

. . . . d'Amel-Ea, le pilote :

310 « Pourquoi, Amel-Ea, les mains me tombent-elles de fatigue ?

Pourquoi le sang fuit-il de mon cœur?

Je ne me suis point fait de bien à moi-même ;

le serpent de la terre s'est fait du bien à lui-même!

Voici que, après une étape de quarante heures, pour lui tout seul il a emporté la plante,

315 tandis que j'ouvrais le vase et que j'en versais le contenu.

Que du moins la mer ne s'élève pas contre moi . . . . . .

. . . . . que je puisse m'en retourner! »

Or, il laissa le bateau sur le rivage.

Ils fournirent d'abord une étape de quarante heures,

puis, au bout de soixante heures de marche, ils firent une libation.

320 Ils étaient enfin arrivés au milieu d'Uruk supuri.

Gilgamès, s'adressant à Amel-Ea, le pilote, lui dit:

« Monte, Amel-Ea, sur le mur d'Uruk, allons ! va.

Examine le cylindre de fondation et prends la brique. La brique n'est pas moulée (?),

et ses fondements ne connaissent pas tes sept noms.

325 Un sare, ta cité, un sare, les jardins, un sare, le bois, étendue (?) du temple d'Istar.

Trois sares aussi l'étendue d'Uruk . . . .

Au jour où *bûkku* dans le temple le *namyar* je laissai,

Au jour où *bûkku* dans le temple le *namyar* je laissai,

330 Onzième tablette : celui qui a vu l'abîme. Histoire (?) de Gilgamès.

Copie certifiée conforme au texte ancien.

Propriété d'Assurbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assur.

. . . . . .
. . . certes . . . . . .
. . . comme la voûte (?) . . . . . .
. . je règlerai en haut et en bas . . .
5 . . . . ferme . . . . . .
. . . . . au signe que je t'enverrai,
. . . entre et tourne la porte du vaisseau,
. au milieu, tes provisions, tes biens, ta fortune,
. ta . . , ta famille, tes serviteurs et les ouvriers,
10 les bêtes des champs, les animaux des champs, tous je les ferai venir,
je les enverrai et ils garderont ta porte. »
Atrahasis, ayant ouvert la bouche, parla
et dit à Ea, son seigneur :
« . certes, je n'ai pas construit de vaisseau,
sur le sol, trace . . . . . .
. . . . que je voie le vaisseau . .
. . . . sur le sol je ferai . . . .
. . ainsi que tu m'ordonneras . .
. . . . . (1). »

J. Sauveplane,
Ancien élève de l'École des Hautes-Études.

---

(1) Ce morceau, relatif à la construction de l'arche, faisait partie d'une recension du déluge différente de celle que nous avons traduite, et, selon toute apparence, plus développée.

CHRONIQUE

I. La science des Religions. — Dans un article publié par la *Science catholique* (septembre 1892), sur la nécessité d'étudier les langues des peuples anciens, Mgr de Harlez fait ressortir en ces termes, l'importance de la science des religions.

« J'ose le dire sans hésitation, aujourd'hui les problèmes les plus graves en ce qui concerne les croyances religieuses sont résolus, tant dans le monde savant que parmi les profanes, en grande partie, au moyen de ce qu'on appelle la Science des religions. C'est à cette science que les vulgaires démolisseurs du christianisme demandent leurs armes de choix.... Elle n'est pour eux qu'un produit naturel, spontané qui exclut toute action, toute intervention d'une cause supérieure. D'après ce système la religion s'est développée dans l'homme, en vertu du principe naturel de l'évolution qui l'a fait naître, en premier lieu, dans les rudiments plus grossiers de l'adoration de la matière brute, pour l'élever successivement et fatalement aux divers degrés de l'animisme, du polythéisme, de l'hénothéisme et finalement du monothéisme. Dans cette évolution, le christianisme a sa place, comme toute autre doctrine, et cette place n'est pas des meilleures.

Ensuite, et ceci est le but final, on veut démontrer que le christianisme, le catholicisme surtout, n'est qu'un système éclectique emprunté aux religions païennes de l'Orient, réunissant en lui tout ce qu'il y a de plus absurde dans ces dernières et leur devant même, sans conteste, le peu de choses raisonnables qu'il professe. Le judaïsme et le catholicisme sont nés comme tous les autres cultes et ont pris rang parmi les plus bizarres et les moins élevés. On n'hésite nullement à proclamer bien haut que l'on

regrette le paganisme, à donner la préférence au bouddhisme, au mahométisme même sur les mythes et le polythéisme catholique...

L'assyriologie et l'égyptologie dont la relation avec les sciences bibliques est des plus étroites sont exploitées contre nous. il s'agit de savoir si les données fournies par les textes cunéiformes de Babylone et d'Assyrie n'ont point donné le coup de mort à l'autorité des livres historiques de la Bible, à cause des contradictions que l'on parvient à établir entre les assertions des monarques babyloniens ou assyriens et celle des historiographes bibliques; si, en outre, les croyances ressuscitées de ces peuples antiques ne démontrent pas que les enseignements de la Genèse étaient tout simplement les échos des fables inventées sur les bords de l'Euphrate ou du Tigre.

Les récits de la création divisée en époques déterminées, de la chute du premier couple humain, du déluge et de ses diverses péripéties par exemple, ont trouvé leurs pendants parmi les monuments religieux de la Chaldée. On en conclut que les premiers étaient purement mythiques aussi bien que les seconds et que les uns et les autres ne méritent aucune croyance.

L'égyptologie ne joue pas un rôle moins important dans le jugement à porter sur la véracité des livres bibliques. L'histoire de Joseph et de la famille de Jacob, celle du peuple d'Israel, de Moïse et de l'Exode, pour nous borner à ces traits spéciaux, reçoivent des vieux textes hiéroglyphiques un démenti solennel ou une confirmation indéniable.

Si l'on consulte les éranistes acatholiques, beaucoup diront que la plupart des croyances du peuple de Dieu ont été empruntées à Zoroastre et à l'Avesta. Si les juifs sont monothéistes, ils le doivent à la connaissance d'Ahura-Mazda qu'ils ont faite pendant la captivité de Babylone. S'ils croient à la spiritualité de l'âme, à son immortalité, à une rétribution future, spécialement au châtiment des fautes commises en cette vie, c'est à Zoroastre qu'ils le doivent. S'ils ont espéré en un Messie rédempteur et médiateur c'est qu'ils avaient appris à connaître, et Sôshyant le restaurateur du règne de la justice, après la fin du monde actuel, et Mithra le

médiateur entre les bons et les mauvais esprits qui se disputent l'âme de l'homme au sortir de cette vie.

L'Inde n'a pas moins d'importance en ces trois grandes phases : védique, brahmanique et bouddhique. Aux Védas on prend des arguments contre ou pour les évolutions religieuses, et ses dieux, on les compare avec le vrai Dieu, avec les personnages célestes vénérés des chrétiens; on assimile les céremonies, on donne une physionomie païenne au culte catholique. Du brahmanisme on vante la civilisation supérieure à celle que le christianisme a produite.

C'est dans l'Inde que l'on trouvera également et Krishna et Bouddha dont les légendes ont enfanté celles du Christ, avec tous leurs détails, dont les doctrines ont inspiré les fondateurs du christianisme, dont le culte a engendré leur culte, et dans leurs leçons, on nous montrera et les croyances et la morale chrétienne, mais sous une forme bien plus pure et bien plus rationnelle. Car la main contaminée du polythéisme chrétien a dégradé tout ce qu'elle a touché. On ira même, comme j'ai eu l'honneur de le dire, jusqu'à présenter le bouddhisme comme l'idéal religieux.

Un professeur de la nouvelle Sorbonne se vante, dans sa chaire, d'avoir de beaucoup surpassé le Christ. Jésus n'avait su gagner à lui que des pêcheurs et des gens du peuple. Lui, il a pu d'emblée gagner à la foi de Çâkiamûni les intelligences les plus élevées.

Les annales de la Chine ne sont pas moins exploitées dans un sens comme dans l'autre. On s'est efforcé de représenter la religion chinoise à son aurore comme purement animiste ou reproduisant même les charlataneries grossières du shamanisme; on se débarrassait ainsi, en un tour de main, d'un fait dont l'existence seule est la négation du système du développement, du progrès nécessaire et continu. Cela fait que la religion chinoise primitive est tout ce que l'on veut : monothéisme pur, animisme, polythéisme grossier, sorcellerie, selon l'auteur qui s'en est occupé et qui a cherché, dans cette étude, plutôt la confirmation de ses idées que la réalité pure.

Comme la religion chinoise a été exploitée pour avilir le christia-

nisme, l'auteur le montre ensuite, par quelques extraits d'un livre qui a eu un grand retentissement, qui a été publié en hollandais d'abord. puis en une traduction française dans les *Annales* du musée Guimet, d'un livre qui fait autorité et qui le mérite au point de vue linguistique. Je veux parler des fêtes annuelles célébrées à Emoui, décrites par M. de Groot, consul de Hollande, dans l'empire du Milieu. »

Concluons avec Mgr de Harlez, que devant une pareille conspiration, il ne suffit pas que nous soyons ce qu'on appelle « au courant de la science ». Appuyé sur cette autorité du savant professeur de Louvain, nous renouvellerons ici le vœu que nous avons déjà émis ailleurs, à savoir que la science des religions prenne dans nos grands séminaires la place qui lui convient. C'est de là que doit sortir cette jeune génération de savants dont parle Mgr de Harlez. Il nous faut être des « maitres de la science. »

II. Religion chrétienne. — L'œuvre de St-Jérome, que dirige M. le comte de Charençey, a pour but de venir en aide à la grande œuvre de la propagation de la Foi, en se chargeant de publier d'abord les notes grammaticales et les vocabulaires que les missionnaires veulent bien lui adresser, puis les livres de prières, et les autres ouvrages nécessaires aux écoles.

Dejà nous devons au généreux concours des deux premiers fondateurs la publication de deux vocabulaires de l'Océanie : celui de *Futuna*, par le R. P. Grézel, et celui de *Samoa*, par le R. P. Violette. L'Institut et le Ministère de l'instruction publique ont jugé ces travaux dignes de leurs encouragements.

L'œuvre de St-Jérôme a publié encore : *Les noirs peints par eux-mêmes*, de l'abbé Bouche. — *Essai de grammaire de la langue de Viti*, d'après les manuscrits des missionnaires maristes. — Un *dictionnaire toga-Français* et *français-toga-anglais*. — Un *dictionnaire latin-uvéa* et un *Katékismu l'Ède Yoruba*, traduction du catéchisme de Cambrai, par le P. Baudin.

— M. l'abbé Richard, curé de Bourbon-l'Archambault donne, dans un ouvrage récent, le fruit de ses recherches sur « l'histoire

de l'insigne relique de la vraie croix » qui existe en cette ville. Après quelques renseignements généraux sur l'historique du signe de notre salut, l'Invention par sainte Hélène, la perte et le recouvrement (Exaltation) par l'empereur Héraclius, le transport à Constantinople et la division en dix-neuf parties, il aborde l'étude spéciale de la relique. En 1241 l'empereur Baudoin en donne trois gros fragments à Saint-Louis, et c'est son fils Robert, comte de Clermont, qui en offre une partie à Bourbon.

— *A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 1er avril 1892, M. Louis Havet lit un travail sur les origines métriques du *cursus*. Le cursus est un agencement euphonique des mots de la prose latine, usité au moyen âge dans les bulles des papes. Il est rithmique c'est-à-dire fondé sur la considération de l'accent. Les règles de l'accent du cursus papal dérivent de règles plus anciennes qui étaient métriques, c'est-à-dire fondées sur la considération de la prosodie, et qu'on trouve observées à la fin du quatrième siècle dans la prose du païen Symmaque. M. Havet démontre qu'au milieu du cinquième siècle le pape Léon-le-Grand s'y est conformé dans ses bulles.

— On trouvera d'intéressants détails sur les divers problèmes que soulève l'histoire de St-Christophe, dans la vie de ce saint, que vient d'écrire M. Mainguet.

La vie de Saint-Christophe est surtout connue par la scène du passage du fleuve. Voici ce qu'en pense l'auteur : « Nous n'éprouverions aucune répugnance à l'admettre ; la seule raison pour laquelle on hésite n'est pas la présence du merveilleux, mais le manque d'une autorité considérable. Or, Ribadeneira, assez indulgent en ces sortes de choses, déclare qu'il n'en trouve aucune ; au contraire, P. de Natalibus (*Catalogus sanctorum*, Venetia, 1493) admet tout sans conteste. Le savant jésuite Serarius, que Baronius appelle *lumière de l'Église d'Allemagne*, regarde le fait comme absolument admissible, (*Litaneutici, seu de Litaniis libelli duo*, Cologne, 1607).

Le culte de saint Christophe fut en vogue durant tout le moyen âge. Jacques de Voragine a écrit sa vie dans sa *Légende dorée*; elle a été chantée par les trouvères et eut même les honneurs de la scène : le « Mystère de saint Christophe » joué pour

la première fois le 9 juin 1527, eut dans la suite un grand succès. Les images du saint étaient fort multipliées; on était, en effet, convaincu d'être à l'abri de tout danger dans la journée, quand le matin on avait jeté un regard sur une de ses images.

— Une des cérémomonies les plus intéressantes de la liturgie russe est la bénédiction des eaux. Elle a lieu le jour de l'Epiphanie. Voici la description qu'en donne un correspondant du *Soleil*.

A Pétersbourg, elle ne manque jamais d'attirer une foule considérable et d'exciter l'enthousiasme du peuple. Ce jour-là, tout le monde officiel est sur pied. Le tzar y apparait en grand uniforme militaire : il est salué par les hourras prolongés des soldats et du peuple.

L'empereur se rend à la cathédrale du palais, où il est reçu par l'archevêque métropolitain de Novgorod et de Pétersbourg, portant la croix et l'eau bénite. Une cérémonie religieuse est célébrée, pendant laquelle les troupes s'alignent sur le quai de la Néva. L'artillerie de la garde prend place au Vassili-Ostroff. Sur les remparts de la forteresse, toute la garnison est rangée en bataille; les canonniers sont à leurs pièces. A midi sonnant, l'empereur, suivi de son cortège de généraux et de ministres, descend le grand escalier du palais. Tout le corps diplomatique l'accompagne, et dans la foule, on se montre du doigt les uniformes éclatants des attachés militaires étrangers. Déjà le clergé russe orthodoxe a pris place le long du quai. Les drapeaux et les étendards de la garde flottent au vent et déploient leurs couleurs. A deux pas du palais, juste en face de la forteresse, sur les eaux glacées de la Néva s'élève un élégant pavillon en style byzantin, élevé à la hâte en vue de la cérémonie. Au milieu du pavillon, un large trou béant a été creusé dans la glace, épaisse de plusieurs centimètres. Le tzar descend au bord du fleuve et pénètre sous le pavillon richement décoré. Alors le métropolitain de Novgorod, au nom du clergé orthodoxe, bénit solennellement les eaux du fleuve, et, prenant un gobelet en argent, le remplit de cette eau glacée : il l'offre à l'empereur qui vide d'un trait la coupe et la remplit d'une poignée d'or qui sera distribué aux indigents par les soins du clergé. A ce moment une violente

salve d'artillerie éclate aux oreilles des assistants. C'est la forteresse de Pétropavlovsk qui fait feu de toutes ses grosses pièces. L'artillerie de la garde rangée devant la Bourse et le long des quais Vassili-Ostroff répond à ce tonnerre par une salve identique. Le grondement des pièces d'artillerie annonce à la ville entière que la bénédiction des eaux est terminée. Alors l'enthousiasme populaire ne connait plus de bornes. Des cris, des hourrahs s'élèvent; les musiques militaires se font entendre. Quelques fanatiques, rompant le cordon des sentinelles, se précipitent au pavillon impérial, se pressent, se culbutent autour du trou béant creusé dans la glace du fleuve, avides de boire à longs traits l'eau sacrée.

— M. le professeur Kihn, de Vurtzbourg a fait part au dernier congrès des savants catholiques de ses nouvelles publications patrologiques. Il y a fort peu d'éditions des Pères appropriées aux besoins des étudiants. Le *Corpus* de Vienne contient un grand *apparatus criticus*, mais c'est tout. Les volumes d'Hurter sont imprimés dans un format peu commode, les notes y sont rares, et le texte grec n'est jamais donné, comme cela devrait être, dans l'original. L'abbé Migne contient trop de choses, et ses volumes lourds, mal imprimés, sont encombrés d'une érudition vieillie. Le Dr Kihn, avec l'aide du Dr Ehrhard, professeur au grand séminaire de Strasbourg, se proposent de publier en latin, des éditions tenant le milieu entre Hurter et Migne, plus faciles à manier et plus conformes aux besoins des théologiens. On commence par un choix de traités historiques et dogmatiques : Les *Pères apostoliques*, les *Apologies de Justin*, le *Martyre de Polycarpe*, l'*Apologeticum* de Tertullien, etc.

— M. l'abbé Bigou nous annonce la prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain. L'ouvrage est publié chez Vic à Paris.

On sait en effet que ce fut une opinion très répandue parmi les chrétiens des premiers siècles que le Christ, revenant sur la terre, y établirait un règne glorieux de mille ans, dans lequel les justes ressuscités auraient une grande part de puissance et d'honneur. M. l'abbé Bigou s'efforce de ne pas tomber dans les exagérations du millénarisme ou chilicisme. Il admet toutefois un règne

surnaturel de Jésus-Christ dont l'avénement serait assez prochain. La prédication de l'Evangile au monde entier, l'apostasie générale de beaucoup de nations chrétiennes, le rapatriement imminent des Juifs lui en semblent les pronostics certains.

— Sous ce titre : *Essai sur l'action dans le passé et dans le présent des missionnaires franciscains en Terre Sainte*, le R. P. Marcelin de Civezza, auteur de nombreux ouvrages, retrace une des plus belles pages de l'histoire de son ordre.

A la date du 20 février 1891, Son Eminence le Cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée Congrégration de la Propagande, écrivait d'office, à tous les évêques du monde catholique, une lettre qui rend hommage au fécond ministère de ces religieux : « C'est « depuis des siècles, dit le Cardinal, qu'est confiée à l'*Ordre bien* « *méritant des Frères Mineurs* la gestion des aumônes re- « cueillies pour les Saints-Lieux, et ils les administrent avec une « fidélité et un zèle au-dessus de tout éloge, en même temps « que, supportant les rudes labeurs et versant leur sang, *ils* « *ont*, comme leur illustre fondateur, *répandu la foi chré-* « *tienne dans toute la Palestine*, *la Syrie et l'Égypte*. »

C'est qu'en effet, la Sacrée Congrégation sait ce qu'en 1274, à l'époque du Concile de Lyon, ont dépensé d'efforts les Franciscains pour le retour des Grecs à l'unité catholique ; elle sait qu'elle fut leur attitude au moment du concile de Florence et combien laborieux fut leur rôle dans l'union des Grecs, des Arméniens, des Coptes, etc. Elle sait encore leurs travaux à une époque postérieure pour la conversion des Chaldéens et des Syriens-unis ; *elle connaît en un mot*, ce qui est communément ignoré, *la grande part qui leur revient dans la formation et le développement des Églises-unies du Levant*. C'est ce que l'on retrouvera dans le livre du R. P. Civezza.

Nous devons encore au même auteur l'*Itenarium breve terræ-sanctæ*. Tel est le titre du manuscrit du XVIIe siècle absolument inédit que viennent de publier les TT. RR. PP. Marcelin de Civezza et Théophile Dominichelli. Authenticité des Lieux-Saints ; garde des Saint-Lieux par les Franciscains ; nombre des couvents, hospices et chapelles de la Custodie de Terre-Sainte et privilèges accordés par les Souverains Pontifes ; concessions d'Alexandre VII

au Gardien de Jérusalem ; Mont Sion et mystères qui s'y sont opérés ; Saint-Sépulcre et mystères du Calvaire ; détails sur l'institution des Franciscains comme gardiens officiels des Lieux-Saints; décrets de la Sacrée-Congrégation de la Propagande relatifs aux missionnaires de Terre-Sainte ; processions quotidiennes dans les sanctuaires ; Saint-Jean *in Montana* ; calendrier des saints dont on fait l'office à Saint-Sauveur, au Saint-Sépulcre et à Bethléem, et abrégé de leur vie ; résumé historique de l'empire turc ; description historique de la Terre-Sainte, depuis l'arrivée des Frères Mineurs; extrait relatif à la Terre-Sainte tiré de l'ouvrage du R^me^ P. François Gonzague sur l'origine et les progrès de l'ordre de Saint-François ; privilèges dont jouit le gardien du Mont-Sion, tels sont les sujets successivement traités en quinze chapitres et qui fournissent sur la Palestine à cette époque de très intéressantes données. Cinq planches intercalées dans le texte présentent l'ensemble des sanctuaires enfermés dans la ville sainte ainsi que la vue du Saint-Sépulcre et du Calvaire en particulier.

— La Vénérable Jeanne de Lestonac occupe une place distinguée parmi ces femmes d'élite que l'on vit, au XVIIe siècle, surgir dans tous les rangs de la société française, surtout dans les plus élevés. Le 19 mars dernier, Léon XIII a solennellement proclamé l'*héroïcité* des vertus de l'illustre servante de Dieu ; c'est à cette occasion qu'a été entreprise l'histoire de sa vie et de sa béatification par le R. P. Mercier. Grâce aux documents découverts la vie de la vénérable Jeanne de Lestonac a pu être racontée, dans la première partie du présent ouvrage, d'une manière plus exacte et plus complète qu'elle ne l'avait été par les précédents biographes. Quant à la seconde partie, qui comprend l'histoire de la béatification, elle est entièrement neuve.

— Avec le cardinal Manning, disparaît une grande figure qui incarnait, en Angleterre, la résurrection presque le triomphe du catholicisme, revivant et s'imposant comme un fait puissant, dans un pays où il semblait frappé de mort il y a cinquante ans. On sait comment il s'achemina vers le catholicisme par la voie de la doctrine puséïste. Archidiacre de Chichester, il subit, comme beaucoup des ecclésiastiques protestants connus au milieu de notre siècle, une frayeur religieuse en

présence des progrès du rationalisme. Il vit que le libre examen conduisait fatalement à l'incroyance les esprits livrés à eux-mêmes, il se rattacha aux pratiques et aux enseignements du docteur Pusey, qui tentait à cette époque une réforme à la fois théologique et liturgique au sein du culte anglican. Une pieuse et savante école se formait autour du rénovateur protestant, qui cherchait à renouer les traditions interrompues, à reprendre les cérémonies oubliées, à formuler la foi avec précision et dans des limites définies. Manning se rangea parmi les disciples les plus ardents de Pusey, avec Wiseman, Newman et les plus illustres élèves d'Oxford. Puis les disciples de Pusey dépassèrent le maître. Entraînés par l'implacable logique des choses, ils franchirent la barrière fragile qui séparait encore leur maître de l'Église romaine. Ils enseignaient comme elle, ils officiaient comme elle: pourquoi dès lors ne pas la saluer comme leur mère et s'unir à elle? Ce pas fut franchi. En 1851, Manning renonçait au revenu de son bénéfice et venait demander la consécration du sacerdoce catholique à son ami Wiseman, converti avant lui et déjà évêque catholique. Mgr Manning laisse un grand nombre d'ouvrages, qui ont été traduits en français. Ceux qui sont les plus connus sont relatifs au Concile et aux questions qui furent agitées dans cette assemblée. La même logique si droite qui avait entraîné Manning dans sa jeunesse, faisant du fervent puseïste un fervent catholique, fit plus tard du catholique, au milieu de divisions célèbres, un ardent promoteur de l'omnipotence doctrinale attribuée au Saint-Siège.

— *La papauté, le socialisme et la démocratie*, par Anatole Leroy-Beaulieu, est comme tous les ouvrages du même auteur, un livre de premier ordre.

Après une introduction historique, où il établit comment le XIXe siècle avait prétendu exclure l'Église des affaires de ce monde, M. Leroy-Beaulieu rappelle la tradition et la doctrine de l'Église. l'Évangile signifie charité et justice sociale. En se retournant vers le peuple, l'Église revient à son principe. Avant d'examiner l'Encyclique, l'auteur distingue entre la partie morale et la partie économique des enseignements pontificaux et il indique comment les catholiques entendent en pareille matière l'autorité et l'infaillibilité pontificales. Il pénètre ensuite dans le vif de la question.

Il démontre que, en réprouvant le socialisme, la papauté reste dans les traditions de l'Église, que les riches et les hautes classes n'entendent guère mieux la vertu sociale du christianisme que les classes ouvrières.

Les chapitres sur la législation sociale et sur la législation internationale, sur le rôle des corporations contiennent une foule d'aperçus neufs, dignes du savant, du penseur et du chrétien qu'est M. Leroy-Beaulieu. Les pages consacrées à ces thèses : que la papauté peut être un arbitre entre les classes en luttes, non l'alliée d'une classe contre les autres ; que l'Église représente supérieurement l'Internationale de la paix, et qu'avec la foi comme mobile et comme moyen, elle a ce qu'il faut aux « barbares de la civilisation » sont d'une remarquable élévation de pensée.

— M. le docteur Dauchez livre au public le résultat de ses études et de ses recherches sur le culte de saint Luc. On sait que saint Paul appelle par deux fois Luc « médecin », ἰατρός. Or au moyen-âge les facultés de médecine se réclamèrent de ce puissant patron et plusieurs lui vouèrent un culte qui a laissé des traces dans l'histoire. Jusqu'à la Révolution l'Université de Paris célébra la fête de saint Luc.

— L'Académie des inscriptions et belles lettres mit au concours, en 1885, pour le prix Bordin de 1891, l'*Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade*. Un seul mémoire fut déposé : il était de M. Rubens Duval. L'Académie le jugea digne d'être couronné.

L'histoire d'Edesse depuis les origines de la ville jusqu'aux croisades peut se diviser en trois parties : La première va de la reconstruction de la ville par Séleucus Nicanor, en 304 avant Jésus-Christ, jusqu'à la réduction de l'Osrhoène en province romaine, en 216 avant Jésus-Christ. La religion officielle, sauf pendant les dernières années, est le paganisme sous la forme d'adoration des astres. La littérature est presque entièrement inconnue ou perdue. La seconde période comprend l'histoire d'Edesse sous la domination romaine ou byzantine. La ville devenue chrétienne s'affirme d'abord comme orthodoxe, penche un moment vers le nestorianisme, et enfin verse dans le monophysisme. C'est l'âge d'or de la littérature syriaque. Enfin, durant la troisième période

(638-1097), Edesse vit sous la domination arabe : on y est musulman ou monophysite; la littérature est en pleine décadence. Tel est le cadre du travail de M. Rubens Duval.

—M. Gardair a eu l'honneur d'introduire à la Sorbonne l'enseignement de la philosophie scolastique. Fidèle à la mission qu'il s'est proposée, il a traité devant un auditoire nombreux, d'après les principes de la philosophie d'Aristote et de saint Thomas, les puissances de l'âme, la pensée et ses conditions d'exercice chez l'homme, l'origine et la nature de la connaissance en général et enfin le libre arbitre. Il publie aujourd hui le résumé de ses leçons, sous ce titre : *Corps et âme.*

—Le livre de M. Zimmer : *Denkschrift des Koniglich Preuszischen evangelisch-theologischen Seminars zu Herborn für das Jahr*, 1890-1891, est un commentaire court et succinct sur les deux Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens Selon l'auteur, saint Paul aurait enseigné dans ces deux Épîtres que la fin du monde et la venue de l'Antéchrist se réaliseraient durant la vie même de l'apôtre. Ce sentiment, qui ne saurait se concilier avec la doctrine de l'Église catholique sur l'inspiration de l'Écriture sainte, est rejetée par les meilleurs interprètes.

— Dans son ouvrage : *Eine vorkanonische Uberlieferung des Lukas in Evanglium und Apostelgeschichte*, M. Feine recherche, en se plaçant au point de vue protestant, à quelles sources ont été puisées les narrations qui forment l'évangile de saint Luc et les Actes des Apôtres. Il pense que saint Luc a puisé pour son Évangile dans saint Marc et dans un écrit beaucoup plus étendu qui sert de fondement aux trois synoptiques. C'est une pure conjecture, car aucun témoignage de l'antiquité chrétienne ne mentionne un tel écrit et le Prologue du 3e Évangile ne semble pas l'appuyer. Quant aux Actes des Apôtres, la source des douze premiers chapitres serait juive, celle du reste du livre viendrait de saint Paul. Il semble en effet que saint Luc a eu sous la main non seulement les renseignements fournis par saint Paul, mais encore les récits des autres Apôtres ou de l'Église de Jérusalem. L'auteur discute ces points scientifiquement.

— Mgr Ricard, connu par plusieurs monographies d'hommes célèbres, nos contemporains, La Mennais, Lacordaire, Gerbet, de

Salinis, nous a donné, moins de trois mois après le décès de l'évêque d'Angers, une vie de cet homme distingué.

— Une réforme, assez sérieuse, vient d'être proposée par le clergé orthodoxe russe. Il s'agit de l'augmentation du nombre des diocèses et, par conséquent, des sièges épiscopaux. Si le prêtre orthodoxe exerce une si grande puissance sur la société russe, ce n'est pas qu'il soit fréquemment en communication avec elle. Il y a en Russie, toute proportion gardée, trois fois moins d'évêques que n'en ont les pays catholiques, bien que la population soit beaucoup plus dispersée et le territoire beaucoup plus vaste que celui des peuples latins. L'empire russe, dans son ensemble, ne comprend que soixante-trois diocèses orthodoxes, de sorte que chacun des évêques compte en moyenne, sous sa direction spirituelle, 1,200,000 orthodoxes. Dans six diocèses la population orthodoxe dépasse même deux millions d'âmes, et cette population s'accroît formidablement chaque année. L'Église orthodoxe a toujours été fidèle à l'empire. Elle est profondément nationale et très gouvernementale. Tout fait donc supposer que la nouvelle répartition des diocèses, proposée par le Saint-Synode, s'accomplira à la satisfaction de tous.

— Signalons deux volumes : *Les Récits bibliques et leurs beautés littéraires* et *Les récits évangéliques et leurs beautés littéraires*, de M. l'abbé Verniolles.

Donner quelques notions exactes sur nos saints Livres et la manière dont il faut les étudier ; puis en extraire les récits principaux, par une traduction fidèle du texte lui-même ; en montrer l'élévation des pensées, les beautés littéraires ; enfin édifier le lecteur en l'instruisant ; tel est le but que s'est proposé et qu'a atteint l'auteur.

— Sous ce titre : Xenia Bernardina sancti Bernardi primi abbatis Claravallensis octavos natales sæculares pia mente celebrantes ediderunt antistites et conventus Cistercienses provinciæ Austriaco-Hungaricæ, vient de paraître une intéressante édition, sous la surveillance de deux religieux, le P. Benoît Gsell, profès du couvent d'Heiligen-Kreuz (Sanctæ Crucis), et le P. Léopold Janauscheck, profès de celui de Zwettl (Claræ Vallis Austriæ).

— Une association s'est fondée, il y a quelques années, sous le

nom de *Cultores martyrum*, pour honorer les martyrs dont les tombeaux se trouvent dans les catacombes. Le jour de la fête de saint Janvier, cette association a fait célébrer une messe solennelle en musique dans le cimetière de Saint Prétextat, dans la crypte de Saint-Janvier, brillamment ornée de fleurs et de lumières. Après l'évangile, on a donné lecture d'un rescrit spécial du Saint-Père, qui accorde au collège des *Cultores martyrum* de pouvoir faire dire la messe propre du saint dont on célèbre la fête dans les diverses catacombes, quel que soit le jour où tombe cette fête. Après la messe, M. le commandeur J.-B. de Rossi a fait une conférence sur les catacombes de Prétextat.

— On connaît Bernardin de Picquigny et sa triple exposition des Épitres de S. Paul, publiée au siècle dernier et plusieurs fois réimprimée depuis lors. Ce travail fait le fond de celui que nous annonçons. Le P. Michel Hetzenauer n'a épargné aucune peine pour l'agrandir et le perfectionner de manière à le mettre à la hauteur des exigences de la critique biblique actuelle.

— La seconde partie de l'*Introduction aux saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament* par le docteur Fr. Kaulen a paru : c'est la troisième édition. L'auteur l'a améliorée et mis au courant des récentes études critiques. Cet ouvrage n'est lui-même que la quintessence de nombreux travaux ; il suffira de dire qu'on y trouve discutées sommairement toutes les questions qui peuvent être soulevées à propos de l'Ancien Testament.

— D'après le conseil de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, et par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, va être publiée une édition complète des *Œuvres de saint François de Sales*. Les textes originaux sont reproduits en toute leur intégrité d'après les autographes et les premières éditions ; on y joindra d'importantes pièces inédites, ainsi que l'*Histoire de saint François de Sales*, d'après de nouveaux documents. Le premier volume contiendra les *Controverses*, prises intégralement sur le manuscrit autographe conservé à Rome dans la bibliothèque du prince Chigi, et complétées par des parties inédites très importantes. *La défense de l'Estendard de la Sainte Croix* formera le deuxième volume. Reproduisant l'édi-

tion princeps (Lyon, 1600), cette nouvelle édition sera augmentée des variantes d'un Ms. autographe.

— Voici la thèse que soutient M. Villecrose dans son livre : *Le Christ et sa réforme sociale* : « Me plaçant au point de vue purement historique, c'est-à-dire excluant systématiquement les phénomènes surnaturels dont l'Evangile est rempli, je prétends que le Christ reste, malgré tout, un personnage d'une stature surhumaine... Quel que soit le point de vue auquel on se place, par quelque côté qu'on regarde cette physionomie, on aboutit à la conclusion orthodoxe, qu'il y a dans le Christ quelque chose de surnaturel. » C'est à démontrer cette conclusion que notre auteur s'attache dans les 16 chapitres que renferme son travail.

— L'apologétique chrétienne prouve d'ordinaire par la raison l'existence de Dieu, créateur, infini, parfait et souverainement véridique, puis elle montre que c'est ce Dieu qui nous parle par les prophètes, par l'Évangile, par la voix de l'Église. C'est là l'ordre logique. Mais on peut suivre un autre ordre qui pourrait être nommé historique ou traditionnel, et rechercher comment l'idée de Dieu et de ses attributs est née dans l'esprit humain, et s'y est développée. C'est ce qu'a fait M. de Broglie dans sept conférences prêchées à l'église des Carmes en 1890, et dont voici les titres : Démonstration rationnelle et preuves traditionnelles de l'existence du vrai Dieu. — L'idée de Dieu dans la Genèse. — Les révélations faites aux patriarches — à Moïse. — L'alliance de Dieu avec le peuple d'Israël. — Les lois cérémonielles de Moïse. — Les lois sociales et civiles de Moïse. La croyance au Dieu infini, personnel et vivant qui est la loi suprême de la pensée chez les juifs, les chrétiens et les mahométans a pour origine les révélations divines authentiques, faites aux patriarches et à Moïse; elle s'est précisée par les faits et par les enseignements des Prophètes et de Jésus-Christ. Donc elle est légitime, puisqu'elle a pour base des faits et des monuments écrits, dont un peuple garantit l'authenticité et la véracité.

BIBLIOGRAPHIE

Le Rig-Veda. — *Paul Regnaud. Annales du Musée Guimet.*

Le Musée Guimet publie une *bibliothèque d'études*, dont le tome premier vient de paraître. C'est une étude de M. Paul Regnaud sur le Rig-Veda. Le savant professeur de sanscrit propose aux indianistes un système d'interprétation du livre sacré tout différent de ceux qui ont eu cours jusqu'ici. C'est ainsi que d'après M. P. Regnaud, il ne faut pas considérer le soma comme le suc clarifié d'une certaine plante formant le breuvage des dieux et des sacrificateurs, mais une huile ou une liqueur spiritueuse dont l'usage consistait à alimenter des flammes d'Agni ou le feu du sacrifice. C'est sur une nouvelle interprétation des textes qu'il appuie son opinion. « Au point de vue de l'interprétation générale des hymnes, écrit l'auteur, on m'accordera sans peine, je l'espère, qu'il n'y a rien d'essentiellement extraordinaire ou illogique dans la position que j'ai prise entre MM. Max Müller, Kuhn, Roth et Bergaigne, d'une part, et MM. Oldenberg, Pischel-Geldner et Bloomfield, de l'autre. Alors que les premiers expliquent le Véda par une hypothèse mythologique qui lui est antérieure et extérieure, et que les seconds font appel dans le même but à des documents moins anciens que ceux dont il s'agit de trouver le mot, je considère les textes des hymnes comme originaux dans toute la force du terme, et j'y puise directement les aliments d'interprétation que ceux-là demandent à leur imagination et ceux-ci à des documents équivoques, les uns et les autres à des données étrangères au domaine réel et propre des idées védiques. »

Les Prophètes d'Israel. — *James Darmesteter.*

La librairie Calman-Lévy a publié *les prophètes d'Israel* de M. James Darmesteter. C'est la réunion de différentes études parues depuis onze ans. Elles sont précédées d'une préface où l'auteur exprime sa manière de résoudre la crise religieuse que nous traversons.

M. Darmesteter combat la thèse de M. Havet qui ramenait les écrits des prophètes à l'époque où l'influence grecque a réagi sur le génie juif. Le prophétisme ne saurait s'expliquer par les qualités de la race sémitique, c'est au contraire la Bible qui a fait Israël. Malgré l'indépendance philosophique de son esprit, il y a chez M. Darmesteter une foi ardente et une admiration sans limites pour les principes religieux : « Malheur au savant, s'écrie-t-il, qui aborde les choses de Dieu sans avoir au fond de sa conscience, dans l'arrière-couche indestructible de son être, là où dort l'âme des ancêtres, un sanctuaire inconnu, d'où s'élance par instants un parfum d'encens, une ligne de psaume, un cri douloureux ou triomphal qu'enfant il a jeté vers le ciel, à la suite de ses pères, et qui le remet en communion soudaine avec les prophètes d'autrefois. » (p. 9).

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens. — Imprimerie ROUSSEAU-LEROY. 18, rue St-Fuscien.

DES NOMBRES SYMBOLIQUES

CHEZ LES TOLTÈQUES OCCIDENTAUX.

Nous rencontrons à peu près partout au sein des sociétés humaines, quelque séparées qu'elles soient les unes des autres par le temps et par l'espace, l'emploi de certains nombres auxquels est attribuée une signification plus ou moins religieuse. Les races de l'Amérique ne font pas, sur ce point, exception à la règle commune.

Toutefois, leurs nombres symboliques diffèrent souvent totalement de ceux que vénèrent les populations de l'Ancien Monde. L. Angrand avait déjà constaté les dissemblances qui, à cet égard, doivent être signalées entre chacun des deux courants civilisateurs, Occidental et Oriental (1). Les peuples appartenant au premier d'entre eux semblent avoir manifesté pour les groupements de chiffres et calculs cabalistiques, un goût aussi prononcé que les populations sémitiques.

Les nombres impairs et parmi ceux-ci le 3 et le 5, reviennent sans cesse dans leur symbolique. Ils leur accordent une importance capitale au triple point de vue religieux, politique et social. On rencontre surtout chez eux une combinaison fort originale de deux nombres 3 et 4 spécialement affectée à l'organisation nationale

(1) L. Angrand, *Notes manuscrites.*

et politique, sur laquelle nous aurons à revenir tout-à-l'heure

Faisons observer, tout d'abord, l'existence d'une sorte de triade à la tête de l'Olympe des Mexicains, peuple incontestablement de souche Toltèque occidentale ou à tête droite. Elle se composait de *Tezcatlipoca*, *Huitzilopochtli et Camaxtli*. Ajoutons, qu'au moins dans les derniers temps, Tezcatlipoca et Camaxtli, finirent par être considérés comme frères et fils de Huitzilopochtli (1). Ce dernier était vénéré d'une façon toute spéciale à Mexico, de même que Camaxtli à Tlaxcalla et le premier des personnages sus-mentionnés à Tezcuco. Ajoutons qu'à l'origine il n'en avait pas dû être ainsi. L'antique suprématie de Tezcatlipoca nous paraît ressortir du rôle même que la mythologie des peuples de la Nouvelle Espagne continua à lui faire jouer.

Le nom de cette déité qualifiée par un écrivain indigène, « de dieu Occidental », par opposition à Quetzatcohuatl qui était le « dieu Oriental (2) », c'est-à-dire des émigrants venus de l'Est, signifie litt. « Albâtre enfumée ». Nous n'avons pas à rechercher ici l'origine de cette bizarre appellation. La guerre constante que, d'après les récits de la mythologie mexicaine, se font ces deux habitants de l'Olympe, n'est sans doute que l'emblème des luttes qu'eurent à soutenir les unes contre les autres les tribus du courant Oriental et les tribus du courant Occidental.

D'après Sahagun, on vénérait Tezcatlipoca comme une divinité invisible, pénétrant en tous lieux, au ciel,

(1) Roman, *Republicas del mundo*; (Republicas de las Indias occidentales, lib. 1°, cap. 2e; folio 128).

(2) Domingo Nunez Camargo; *Histoire de la République de Taxtcallan*, trad. de Ternaux-Compans, pp. 146 et suiv. du tome 98 des *Nouvelles Annales des Voyages*; (Paris, 1843).

sur la terre et dans les enfers, comme le créateur de toutes choses. Il n'était qu'air et obscurité. Si parfois il se manifestait aux mortels, c'était comme une ombre. On le trouve parfois qualifié de « Tout-Puissant ». Il donnait la richesse à qui il voulait, mais ne manquait pas non plus de châtier rigoureusement quiconque avait encouru sa disgrâce. Une des fautes qu'il punissait de la façon la plus sévère, c'était l'oubli des vœux et promesses par lesquels on s'était engagé vis-à-vis des dieux. Son passe-temps favori, lorsqu'il descendait sur terre, consistait à susciter des guerres et des troubles parmi les nations. De là, son surnom de *Nécoc-Yaotl* ou « ennemi des deux parts, semeur de discorde de côté et d'autre (1). il apparait, d'ailleurs, fréquemment invoqué sous le nom de *Titlacahuan*, litt. « Nous sommes vos serviteurs (2)».

Tezcatlipoca constituait donc, on le constate, une déité d'un ordre élevé. Plusieurs de ses caractères conviendraient au Jéhovah de la Bible, et l'écrivain Veytia n'hésite pas à voir en lui un symbole de la divine providence (3). A d'autres égards, il rappellerait plutôt l'Odin scandinave, à la fois personnification de l'intelligence suprême et dieu de la guerre, toujours prêt, en cette qualité, à fomenter les querelles et les rixes parmi les mortels (4).

On ne saurait donc guère douter qu'à une époque plus ancienne, Tezcatlipoca n'ait été considéré comme chef de la hiérarchie divine, une sorte de *Zeus* Américain.

(1) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne;* traduct. de M. le docteur Jourdannet, livre 1er; chapitre III p. 14 et livre III ; chapitre II ; pp. 206 et 207.

(2) Abbé Brasseur, *Recherches sur les ruines du Palenque* ; chapitre VIII ; p. 69 (en note).

(3) Veytia, *Historia antigua de Mejico* ; tome 1er, cap. V , p. 43.

(4) M. R. C. Anderson, *Mythologie scandinave*, 2e partie; p. 59 et suivantes (Paris 1886). — M. E. Beauvois; *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes*; 1re partie, chap. VII, p. 99, (Paris 1867).

Plus tard, Huitzilopochtli l'aura supplanté à Ténochtitlan, en sa qualité de dieu de la guerre et de protecteur spécial de la tribu des *Mexicains*. Un motif analogue fit sans doute attribuer la primauté à Camaxtli chez les gens de Tlaxcallan. Quoi qu'il en soit, l'existence même de la triade en question remonte sans conteste aux origines de la civilisation chez les Toltèques Occidentaux. Nous la retrouvons d'ailleurs, chez les Quichés du Guatémala, peuple incontestablement de culture Toltèque-Nahuatle. Toutefois elle y apparaît sous des traits plus naturalistes, avec une physionomie plus archaïque. Le livre sacré nous la fait connaître sous le double nom de « cœur du ciel » et de « Hurakans ». Voici en quels termes il s'exprime :

« L'éclair est le premier *Hurakan* ; le second, c'est le « sillonnement de l'éclair, le troisième est la foudre, et « ces trois sont le cœur du ciel (1) ».

Ceci tendrait à prouver qu'originairement Tezcatlipoca et ses deux compagnons furent adorés sous un nom ou un autre, comme dieux de la foudre et de l'orage, comme autant de personnifications des phénomènes météorologiques. Que, maintenant, le rôle de Créateur, ou tout au moins d'organisateur de l'Univers, de Démiurge ait fini par être attribué à l'un d'entre eux, spécialement à celui qui symbolisait le tonnerre, cela s'explique sans peine. N'est-ce pas l'orage qui nettoie l'atmosphère, fait tomber sur la terre les eaux fécondantes, et présageant le retour du beau temps et du soleil, met un peu d'ordre dans la nature? Le *Phtah* Égyptien fut certainement à l'origine, un dieu de la foudre, puisqu'il a pour souffle l'éclair au moyen duquel il féconde une Génisse vierge

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg ; *Popol-vuh, le livre sacré*, 1re partie, chapitre 1er, p. 9.

et la rend mère du taureau Apis (1). Or, dès une époque assez reculée, nous voyons Phtah honoré en qualité de « Père du commencement, créateur de l'œuf du soleil et de la lune (2) », en un mot comme l'organisateur de l'Univers. Une observation analogue doit être faite à propos du Jupiter de la mythologie Italo-Hellénique, de l'Indra Védique. C'est parce qu'ils avaient débuté en qualité de personnages lançant la foudre, qu'on en fit plus tard, les chefs de la hiérarchie céleste (3).

Nous nous efforcerons dans un prochain travail de faire ressortir le contraste qui existe au point de vue de la conception religieuse entre Tezcatlipoca et Quetzalcoatl. Ce dernier dont le nom signifie « serpent Quetzal, serpent aux plumes vertes » est donné comme dieu du vent qui chasse devant lui les nuages chargés de pluie, comme inventeur de l'agriculture. L. Angrand nous paraît avoir défini d'une façon très exacte, le rôle attribué à ce personnage en disant qu'il représente « l'aptitude à la fécondation (4).

En tout cas, Tezcatlipoca et Quetzalcoatl sont les divinités principales de deux races distinctes ayant apparu au Mexique, à des époques différentes. Quoiqu'on ait pu dire à ce sujet, Tezcatlipoca, dieu de la nuit et de l'obscurité ne constitue pas plus, suivant nous, l'antithèse de Quetzalcohuatl regardé comme un génie lumineux (5)

(1) Herodoti *Historiar.* lib. III, cap. XXVIII — Pline, *Histoire naturelle*, lib. VII, cap. LXXI — Mariette, *Mémoire sur le bœuf Apis*, Paris 1856. — *Les traditions relatives aux fils de la Vierge*, p. 941 du tome IV, (Nouvelle série) des *Annales de Philosophie chrétienne*, (Paris 1871).

(2) M. Paul Pierret, *Le Panthéon Égyptien;* chap. 1er, p. 4 et suiv. (Paris 1881).

(3) M. Dréal, *Hercule et Cacus*, § III, p. 66; § V, p. 87 et suiv. § VI, p. 119 (Paris 1863).

(4) L. Angrand, *Notes manuscrites.*

(5) M. D. G. Brinton, *American Hero myths*; chap. III, § 3, p. 88 et suiv.

que le Jupiter des Grecs ne constitue la contre partie de *Yama*, le Pluton Indou.

Au reste, l'on sait que dans les civilisations primitives et rudimentaires, les mondes céleste et terrestre sont volontiers censés participer à la même organisation. La triade de l'olympe mexicain devait donc avoir son calque dans la constitution même de l'état. De là, sans doute, dès l'époque Toltèque, l'établissement d'une triarchie comprenant les trois états ou cités de *Tulan*, *Culhuacan* et *Otompan* (3). Et nous observons, par parenthèse, que la première de ces villes est, sans conteste, identique au *Tulan* en *Xocotitlan* de Sahagun, à quatorze lieues N. O. environ de Mexico, sur le *Coatépec*, litt. « A la montagne des serpents » (4). Quant à Culhuacan que nous devons soigneusement distinguer du *Hueycolhuacan* de la légende primitive, il a conservé, paraît-il, jusqu'à ce jour, son nom antique et se trouve situé au nord du lac de Xochimilco, à environ trois lieues sud de Mexico. Reste enfin Otompan, litt. « Etendard, métropole des Othomies » ou « du dieu Oton ». Nous le retrouvons dans la cité actuelle d'Otompan. Elle fait aujourd'hui partie de l'état de Puebla et du district de Tépéaca. Plus tard, après la chûte de l'empire plus ou moins mythique des Toltèques, une nouvelle triarchie s'élève sur les ruines de la précédente. C'était celle de Mexico ou Ténochtitlan, métropole de la tribu des Culhuas-Mexicas ; Tezcuco, capitale de l'état Chichimèque et, enfin, Tlacopan, aujourd' hui Tacuba (3), à une lieue

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, *Hist. des Nations civilisées du Mexique*, etc., t. 1er ; chap. 4e, §§ 248 et 250 — *De quelques idées symboliques se rattachant aux noms des douze fils de Jacob*, p. 210 du 3e vol. des *Actes de la Société philologique* (Paris, 1873-74).

(2) Sahagun. *Hist. gén. des choses de la Nouvelle Espagne* (Trad. de M. le Dr Jourdannet) ; Prologue du 1er livre, §§ 6 et 7.

(3) Abbé Brasseur de Bourbourg ; *Hist. des Nat. civil.* t. 3, livre 12, chap. IV, p. 576.

et demie ou deux lieues environ à l'est de Mexico. Cette ligue existait encore au moment de la conquête espagnole. Ce qui démontre bien le caractère hiératique attribué à ce nombre cabalistique de 3, c'est que Tlacopan n'avait été admise dans la confédération que pour le parfaire. En effet, ce dernier état, très inférieur en force et en population aux deux précédents, ne pouvait leur rendre de bien grands services. Aussi se trouvait-il, à certains égards, maintenu sur un pied incontestable d'infériorité. Lorsque, par ex. les trois états alliés qui devaient rester unis dans la paix comme dans la guerre, avaient fait une campagne heureuse, Tezcuco et Tenochtitlan se partageaient seuls les territoires conquis. Tlacopan n'était admis à réclamer, pour sa part, qu'un tiers du butin.

Toutefois, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le grand conseil des trois états se composait en réalité de quatre membres, et constituait une espèce de tétrarchie. On donnait aux chefs des cités confédérées, un collègue réputé peut-être supérieur aux précédents, sous le rapport religieux et mystique, bien qu'il leur fut certainement inférieur au point de vue politique. Eclaircissons tout ceci au moyen d'un exemple. Les chefs militaires de Ténochtitlan, Tezcuco et Tlacopan admettaient à leurs délibérations le lieutenant-général des armées mexicaines, qui était en même temps grand prêtre de Huitzilopochcli (1). On ne nous dit pas, d'ailleurs, s'il avait voix délibérative ou consultative. Ses fonctions sacerdotales le revêtaient visiblement d'un caractère plus sacré que les chefs militaires des trois états confédérés.

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol vuh*; Introduction, § VII, p. CXVII (en note).

Peut-être, mais nous n'émettons cette opinion que sous toutes réserves, conviendrait-il de voir une preuve des tendances gynécocratiques de la religion mexicaine et du rôle cabalistique attribué à la fois aux nombres 3 et 4 dans une mappe vraisemblablement antérieure à la conquête et conservée au musée de Mexico. Elle représente, dit-on, les tribus émigrantes à leur sortie de Colhuacan ou Huey-Colhuacan. Ce qui est certain, c'est qu'elles sont figurées par trois hommes que guide une femme portant un enfant sur son dos (1).

Passons maintenent aux Quichés du Guatémala. Outre la triade des Hurakans dont nous avons parlé plus haut, ils en connaissaient une autre composée des dieux *Tohil*, *Avilix* et *Hagavitz*, laquelle se trouve plus d'une fois citée dans le livre sacré (2). Toutefois, on doit l'avouer, le langage de l'écrivain indigène ne semble pas, sur ce point, d'une précision parfaite. En effet, il débute par donner comme compagnons aux déités ci-dessus mentionnées, *Victah-tagah*, protecteur spécial du chef *Iqi-balam*, litt. « Tigre de la lune » (3). Il est vrai qu'après l'avoir nommé une seule fois, il n'en fait plus mention par la suite. Doit-il être considéré comme supérieur, ou comme inférieur à ses trois compagnons ? C'est ce que le silence du narrateur ne nous permet pas même de conjecturer. Ne retrouverions-nous pas toutefois ici, ce même mélange de triarchie et de tétrarchie déjà signalé chez les Mexicains du plateau d'Anahuac ? Le système triarchique reparaît également chez les *Mams*,

(1) A. Garcia y Cubas, *Atlas geroglifico, estadistico*, etc., *de la republica mexicana, 2° Cuadro historico-geroglifico de la peregrinacion de los Aztecas*, etc. 1er registre, n° 1, *a*, *b*, *c* et *d*.

(2) Abbé Brasseur de Bourbourg ; *Popol vuh*, 3e partie, chap. 4e, p. 217 — chap. 5e, p. 223 — chap. 8, p. 239 — chap. 9, p. 243.

(3) *Ibid. ibid.* ; chap. 4e, p. 215.

autre peuple de civilisation Occidentale, lesquels, au dire de l'abbé Brasseur de Bourbourg, dominaient au Guatémala vers le XIIIe siècle de notre ère. Toutefois, on ne saurait déterminer d'une façon certaine, les noms des chefs ou des tribus qui en faisaient partie. Au premier rang d'entre eux, nous devons incontestablement placer le prince de la tribu de *Tamub*, dont la capitale *Amag-dan* ou mieux *Amac-tan*, litt. « Peuplade de Tan » était située, d'après toutes les apparences, entre les monts *Tohil* et *Mamah*, à trois lieues à peine au nord d'Utatlan ou Gumarcaah, l'antique métropole de l'état Quiché. Cette dernière se trouve elle-même tout près du Pueblo actuel de *Santa Cruz del Quiché*, au delà de Solola, à vingt-cinq lieues environ au N. O. de Guatémala. Ensuite venait Ilocab à l'ouest et au sud du précédent, avec sa capitale *Uquincat*, litt. « Avec le filet *à mettre le maïs* ». Cette cité avait été construite sur un plateau au N. O. d'Utatlan, dont elle n'était séparée que par des ravins. Les ruines d'Uquincat qui subsistent encore aujourd'hui sont désignées par les gens du pays, sous le nom de *P'ilocab* ; litt. « en Ilocab ».

La plus grande obscurité règne sur le point de savoir quel était le troisième membre de la ligue Mame. L'abbé Brasseur hésite entre le chef de la tribu d'*Ahau-Quiché*, litt. « Prince Quiché » qui aurait peut-être donné son nom à la nation Quichée et celui de la puissante nation des *Agaab*. Cette dernière était fixée sur la rive gauche du *Chixoy* ou Lacandon (Rio grande de Sacapulas). Peut-être enfin, ce troisième prince n'aurait-il été autre que le chef des *Canils* (Serpents) de Sacapulas, dont l'antiquité ajoute notre docte compatriote, remontait aux temps les plus reculés de l'histoire guatémalienne (1).

(1) *Ibid. Introd.* § XXV, pages 262 et 263.

Nous croyons, enfin, retrouver une trace du mélange des symboliques tertiaire et quaternaire dans divers passages du livre sacré relatifs aux chefs mythiques de la nation guatémalienne. On en cite quatre, à savoir : *Balam-Quitzé* dont l'abbé Brasseur traduit le nom par « Tigre au doux sourire » — *Balam-Agab*, litt. « Tigre de la nuit » — *Mahucutah* ou « nom signalé, illustre » et, enfin *Iqi-Balam* litt. « Tigre de la lune » (1). La situation de ce dernier ne se trouve pas avoir été la même que celle de ses trois autres compagnons. Ainsi, le dieu *Nictahtagah*, son protecteur, n'est, comme nous l'avons déjà dit plus haut, cité qu'une seule fois. Au contraire les noms de Tohil, Avilix et Hagavitz, patrons des autres chefs de tribus, le sont à plusieurs reprises. Or, les tendances hiératiques du livre sacré sont assez prononcées pour qu'une pareille omission mérite de passer pour significative. De plus, lorsque les chefs Quichés rendent leurs hommages au soleil levant, il se trouve que les trois premiers seuls ont apporté de l'encens ou du copal. Iqi Balam manque de cette précieuse substance et ne peut, par suite, faire son offrande au Dieu (2).

Plus loin, on nous parle des états ou familles princières fondés par les personnages en question. Les *Gentes* des *Cavek* tirent leur origine de Balam-Quitzé ; celles de Nihaïb reconnaissent pour leur auteur Balam-Agab. Enfin, Mahucutah serait le premier père des quatre grandes maisons d'Ahan-Quiché (3). Quant à Iqi-Balam, on ne nous dit point qu'il ait rien fondé du tout, et le silence de l'auteur indigène à cet égard, n'est certainement pas fortuit. De tout ceci, il me semble résulter que la triarchie guatémalienne était exactement fondée sur les

(1) *Ibid.* IIIe partie, chap. 2e, p. 199 (en note).
(2) *Ibid.* IIIe partie, chap. 9, p. 24.
(3) *Ibid.* III partie, chap. 3, p. 207.

mêmes principes que celles des Culhuas de Mexico, c'est-à-dire qu'Iqi-Balam et le lieutenant général des armées de Ténochtitlan remplissaient un rôle identique au sein du conseil fédéral de leur nation. D'ailleurs, le nom même d'Iqi-Balam semble justifier cette conjecture. C'est évidemment plutôt un titre de fonction que tout autre chose. Il signifie, nous l'avons vu, « Tigre de la lune ». Or, précisément, l'Ocelot ou tigre américain, tout aussi bien que l'astre des nuits, comme l'a établi L. Angrand, étaient chez les Toltèques occidentaux, les emblèmes du principe féminin, réputé plus sacré, plus divin que le principe mâle (1). Ceci n'a pas trop lieu de nous surprendre. Combien de peuples, en effet, à commencer par les Germains, ont vu spécialement dans le beau sexe, l'intermédiaire entre la divinité et les simples mortels (2) sans toutefois lui accorder une situation privilégiée sous le rapport des droits civils. Iqi-Balam, représentant du principe femelle, pouvait donc remplir, mais au point de vue religieux seulement, des fonctions supérieures à celles de ses collègues, et cela, sans être lui-même chef de tribu. Quoiqu'il en soit, au moment de la conquête espagnole, nous trouvons la contrée Quichée divisée en trois peuples ou *gentes*, unis entre eux par une sorte de lien fédératif; à savoir celui de Cavek dont Cotuha se considérait comme le fondateur, celui de Nihaïb ou Nimhaïb dont le chef résidait dans la cité de Momostenango et enfin, la peuplade d'Ahau-Quiché avec sa métropole de même nom à cinq ou six lieues à peine d'Izmachi et, par suite, tout près du village actuel de Rabinal (3).

(1) L. Angrand, *Lettre sur les antiquités de Tiaguanaco*. Extrait du 24e vol. de la *Revue de l'Architecture*, p. 28 et 35.

(2) Tacite, *de Moribus Germanorum*, § VIII.

(3) Abbé Brasseur de Bourbourg, *Popol vuh*, *Introd.* § XIV, p. 273.

Si nous tournons maintenant nos regards du côté de l'Amérique du sud, des traces d'influence Occidentale se manifestent chez les *Zénus* des bords du Rio Magdalena, au sud de l'isthme de Panama. Une de leurs villes, située dans les anciennes province et département de Carthagène, lesquelles dépendent aujourd'hui de l'état de la Nouvelle-Grenade, portait le nom de *Tolu*. Cette dénomination nous rappelle singulièrement les *Tula*, *Tulan* et *Toltèques* de la Nouvelle Espagne. Ajoutons, par parenthèse, que cette ville d'origine indienne et antérieure à la conquête, fut quelquefois qualifiée de *Vieja* pour la distinguer de St-Jago de Tolu, sise, elle aussi, dans les même province et département. Cette dernière fut bâtie en 1534 par Pedro de Heredia, sur les bords de la mer des Antilles. Il est vraisemblable qu'elle prit son nom de Tolu de la ville indiquée plus haut. Ajoutons que les Indiens habitant à l'ouest de Zénus, vers le Pacifique, s'appelaient eux-mêmes *Tules*.

Enfin, une ville du nom de *Tola* apparaît dans la carte publiée par l'abbé Brasseur, sur les rives du Rio Magdalena, au nord du pays des Chibchas ou Muyscas de la Cundinamarca. Une autre *Tola* d'ailleurs est encore mentionnée par Alcedo comme faisant partie du gouvernement et de la province de Esmeraldas, au royaume de Quito (1). Toute cette région, on le voit, apparaît pleine du souvenir des Toltèques Occidentaux, qui, du reste, ont dû, nous le verrons tout-à-l'heure, pousser leur migration bien plus loin encore vers le sud.

Or, précisement, chez les Zénus, nous retrouvons un système fédératif calqué sur le modèle de ceux du Plateau d'Anahuac et du Guatémala. Ils avaient à leur tête un conseil composé des chefs des trois états ou royaumes

(1) Alcedo, *Diccionario Historico geografico;* art. *Tola*, *Tolu-Popol Vuh*, introd. § XII, p. CCII et p. CCXLIX. (Madrid 1788).

du *Zénu*, *Panzénu* et *Tinzénu*, mais auquel s'adjoignait une femme chef. Cette nation, d'ailleurs, attribuait son origine à trois dieux, lesquels auraient apparu à une époque fort ancienne (1).

C'est egalement le système politique Toltèque occidental que l'on rencontrait en vigueur chez les Chibchas ou et Muyscas du Cundinamarca. Ce peuple, on le sait, habitait les environs de la cité de Santa Fé de Bogota. Le conseil suprême de la confédération était, ici encore, composé des chefs de trois états différents, à savoir le *Sogomoso*, héritier du prophète de ce nom, lequel passait pour le fondateur de l'état Chibcha; ensuite le *Zipu*, résident à *Muquéta*, aujourd'hui *Funza* ou *Funzha*, sur les bords de la grande rivière du même nom; enfin le *Zaque* de *Ramiriqui*, lequel transféra plus tard, le siège de sa domination à Hunza (2). On ne nous dit pas d'ailleurs qu'une femme chef ou qu'un Pontife quelconque ait pris part aux délibérations du conseil.

Nous n'oserions pas toutefois soutenir avec l'abbé Brasseur qu'un souvenir de la trinité ou mieux de la triade Nahuatle se retrouve dans la statue à trois têtes du temple de *Boyama*, près de *Tunja* ou *Tunga*, dans l'ancienne province et arrondissement de Pasto (Royaume de Quito), au nord-ouest de Bogota, non plus que dans la semaine de trois jours en vigueur chez les Muyscas (3).

Enfin, comme le fait observer le docte ecclésiastique, le suprême triarchique d'origine Nahuatle, se maintient chez les *Chanchas* de la côte Péruvienne, jusqu'au XIII°

(1) *Popol-Vuh*, introduction § VII, p. CXIX et § XIII, p. CCXLIX.

(2) *Popol-Vuh*, introd. § XIII, p. CCXLVII.

(3) *Pop-vuh*, Introd. § XIII, p. CCXLVIII. — Alcedo, *Dic. Hist.*, *geogr.* art, *Tunja*. Ajoutons à titre de simple bizarrerie, et sans prétendre tirer de ce fait, la moindre conclusion, l'existence au moins probable d'une période de trois jours chez les anciens Basques. Voir *Bulletin des actes de la société philologique*, t. Ier, p. 91.

siècle de notre ère, époque à laquelle ils furent assujettis par les Incas. A leur tête se trouvait un Sénat composé de trois chefs, à savoir *Huanca-Huallu*, *Tumai Huaraca* et *Aztu-Huaraca*. Le premier de ces personnages aima mieux, dit-on, s'exiler que de se soumettre à la domination Quichua (1).

Le docte M. Jimenes de la Espada signale avec beaucoup raison, l'affinité que présentent entre elles, les populations cotières du Pérou, et certaines populations Asiatiques au point de vue de la croyance à une vierge-mère et à une sorte de triade ou même de Trinité. Nous ne voulons pas aborder ici la question des rapports ayant pu exister entre les deux continents à des époques plus ou moins réculés: l'examen d'une pareille question nous entraînerait trop loin et nous nous réservons de la traiter plus en détail par la suite. Bornons-nous à le faire observer, les deux particularités mentionnées par le savant Américain, s'expliquent de la façon la plus satisfaisante par cette considération que des peuplades de civilisation mexicaine proprement dite, avaient sans doute visité ces régions. On sait que leur influence se fait sentir jusque dans le système architectural du fameux temple de Tiaguanaco, en Bolivie. Au contraire, l'influence floridienne ou Toltèque Orientale semble avoir dominée seule chez les Quichuas, originaires de Cusco et des rives du lac de Titicaca (2). En un mot, chez la plupart des tribus d'origine Nahuatle, nous trouvons en viguenr le système de fédération triarchique. Ce n'est guère que dans certains rameaux du groupe Toltèque Oriental, par exemple chez les Natchez de la Louisiane et les Péruviens proprement dits que règne l'absolutisme théocratique des en-

(1) *Popol-vuh*, introd. § XIII, p. CCXXX et CCXXXI.

(2) Angrand, *Lettres sur les antiquités de Tiaguanaco*. p. 44 et 45.

fants du soleil. Les habitants des rivages du grand Océan, compris entre Huira, au nord de Lima et Truxillo, dans l'ancien royaume de Chimu ou *Yuncas*, expliquaient ainsi l'origine de leur nation. *Vichama* ou *Huichama*, fils du Soleil et de l'Eve des Yuncas, ayant changé en pierres toutes les créatures formées par son frère *Pachacamac*, pria son père de fabriquer de nouveaux hommes, afin de repeupler le monde. Celui-ci aurait envoyé trois œufs, l'un d'or, l'autre d'argent, et enfin le troisième de cuivre. Du premier, sortirent les chefs, les *Curacas*, les notables. Les épouses de ces personnages sortirent de l'œuf d'argent. Enfin, l'œuf de cuivre donna le jour à la classe des *Mitayos* ou *Plébéiens* (1).

Le peu que nous savons des anciennes croyances des *Manacicas* du Paraguay offre également une physionomie nahuatle assez prononcée. Sans doute, cette nation composée d'une vingtaine de tribus indépendantes les unes des autres, ne formait point une confédération de trois principautés comme les Chancas ou les Zénus, mais le système triarchique s'y retrouvait en vigueur au sein de chaque peuplade en particulier. La première place dans le conseil appartenait au Cacique ou chef militaire, la seconde au *Mapono* ou prêtre des idoles. Le sorcier ou médecin ne venait qu'ensuite. Enfin, les chefs inférieurs figuraient seulement au quatrième rang. Du reste, cette constitution politique semblait comme chez les Mexicains et Quichés du Guatémala avoir été inspirée par les données même de la religion. Les Manacicas, en effet admettaient trois dieux supérieurs à tous les autres, le premier s'appelait *Omécaturiqui* ou *Uragosoriso* et avait pour épouse, la déesse *Quipoci*, laquelle, sans ces-

(1) M. Jimenes de la Espada, *Mitos de las Yuncas*, p. 132 du t. II du *Congreso international de Americanistas*, Madrid 1883.

ser d'être vierge, donna naissance à la seconde personne de leur trinité, le dieu *Ursana*. Quant au dernier membre de la triarchie divine, on l'appelait *Urapo*. Quipoci se montrait quelquefois aux hommes, toute resplendissante de lumière. *Uragosoriso* ou le dieu père avait pour attribut par excellence la justice. Aussi faisait-il sa principale occupation du soin de châtier les méchants. Mais son fils, son épouse, ainsi qu'*Urapo* intercédaient sans cesse auprès de lui pour qu'il consentit à pardonner. On affirme qu'*Uragosoriso* parlait d'une voix haute et claire, tandis que son fils parlait du nez et qu'Urapo se faisait entendre avec un bruit comparable à celui du tonnerre. Ne conviendrait-il pas de voir dans ces particularités une preuve que ces trois déités, comme les trois Hurakans des Quichés du Guatémala, constituaient autant de personnifications des phénomènes météorologiques? Uragosoriso aurait figuré le grondement du tonnerre; la voix nasillarde d'Ursana pouvait fort bien représenter les crépitements qui accompagnent l'éclair; enfin nous verrions volontiers dans le bruit haut et clair que faisait entendre Urapo, un symbole de la foudre qui éclate. Ajoutons que ces trois divinités des Manacicas portaient collectivement le nom de *Téniamicas* (1), de même, nous l'avons vu plus haut qu'au Guatémala, les dieux de l'orage recevaient, eux aussi, l'appellation collective de « Cœur du ciel ».

Si l'on ajoute à ce qui précède, ce fait que les Manacicas admettaient tout comme les Pimas, Mexicains, Quichés et Yuncas, l'existence d'un héros bienfaiteur, ou libérateur né d'une vierge, (2) on ne pourra s'empêcher de trouver que les croyances de ce peuple offraient

(1) Alcedo, *dic. geogr. hist*, t. III. *Adiciones y correcciones*, art. *Manacicas*, p. 438 et suiv.

(2) *Les Naissances miraculeuses d'apres les traditions Américaines*, voy. *Revue des Religions*, n° de juillet-août 1892,

une singulière saveur de christianisme. C'est à se demander si les Pères Jésuites qui l'évangilisèrent n'ont pas, à leur propre insu, quelque peu exagéré les ressemblances existant entre la religion des Manacicas et les dogmes évangéliques. Pour notre part, nous ne le pensons guère. C'est surtout en matière de croyance et de tradition que les similitudes peuvent être nombreuses sans que l'on soit toujours en droit de conclure à un emprunt direct. D'ailleurs, les affinités entre les données religieuses des Toltèques occidentaux et celles du christianisme semblent se manifester surtout dans ce que nous pourrions appeler les parties matérielle et extérieure du dogme. L'esprit en reste tout différent. Quel rapport réel peut-il s'établir entre la triade guatémalienne, personnification de l'orage et de la foudre et la Trinité, telle que nous l'entendons?

En tout cas, nous pouvons, ce semble, d'après ce qui vient d'être exposé, nous faire une idée de la genèse des principes sur lesquels reposait la théologie des peuples de civilisation nahuatle, aussi bien que leur organisation sociale et politique. A la triade symbolisant les phénomènes météorologiques, l'on attribuait sinon la création de l'univers, chose dont les indiens d'Amérique (1) ne semblent pas avoir plus eu l'idée que les philosophes de la Grèce antique, au moins, le débrouillement du chaos, la formation de l'espèce humaine et peut-être même l'institution de la vie policée. Au-dessus de la dite triade, néanmoins, se trouvait placée la puissance suprême, l'auteur mystérieux de la vie universelle représenté par le principe femelle et sans doute assimilé au soleil sous les noms du *Tloque Nahuaque*, litt. « créateur

(1) N. Perrot, *Mémoires sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages del'Amérique septentrionale* (publiés par le R. P. Tailhan), chap. I, p. 5, (Paris et Leipzig, 1864.)

de toutes choses « *Ipalnémohuani*, litt. « Celui par qui nous vivons et subsistons. (1) »

L'esprit hiératique de ces populations se plaisait à appliquer autant que possible, sur terre, les concepts de la théologie ; les trois chefs unis par un lien fédéral étaient, pour ainsi dire, les représentants des membres de la triarchie divine. Quant au quatrième collègue qui leur était adjoint, l'on doit, croyons-nous, voir en lui l'emblême, à la fois, de la puissance suprême et du principe femelle. Parfois, en effet, ce rôle était dévolu à une femme, mais plus souvent, il est vrai, à un personnage du sexe masculin. Ceci n'offre, du reste, rien qui nous doive surprendre. Est-ce la première fois qu'au sein des religions polythéistes, l'on rencontre une divinité mâle chargée de représenter ce même principe femelle. Inutile de rappeler ici sous quelle forme, les adorateurs du *Lingam* vénèrent Wischnou. (2)

Diverses légendes relatives à ce dieu nous le représentent, d'ailleurs, toujours disposé à se métamorphoser en femme. C'est sous ce déguisement notamment qu'il trompe les géants lorsque ceux-ci veulent ravir l'ambroisie aux dieux, qu'il séduit les pénitents dont Chiwa convoitait les épouses. (3).

Peut-être enfin, mais nous n'oserions rien affirmer à cet égard, est-ce la vénération de ce nombre 3, considéré comme le nombre politique par excellence, qui aura décidé les Mexicains à prendre pour hiéroglyphes des quatre années du lustre, les signes du troisième jour de

(1) Veytia, *Historia antigua de Mejico*, t. I., cap. I., p. 7.

(2) Sonnerat, *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine*, t. I, liv. 2, art. III, p. 319 (Paris, 1782.)

(3) Picart, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples*, t. VI, chap. IV, p. 71 (Paris 1808). — Sonnerat, *Voyage aux Indes Orientates, etc.* t. I, liv. 2, art. II, p. 278 et art. III, p. 314.

chacun des quints entre lesquels se répartissaient les vingt jours du mois Toltèque. On pourra juger de ceci par le tableau ci-joint :

Ier quint. 1° *Cipactli.* — 2° *Ehécatl.* — 3° TOCHTLI. — 4° *Cuetzpalin.* — 5° *Coatl.*

IIe quint. 1° *Miquiztli.* — 2° *Mazatl.* — 3° ACATL. — 4° *Atl.* — 5° *Itzcuintli.*

IIIe quint. 1° *Ozomatli.* — 2° *Malinalli.* — TECPATL. — 4° *Xolotl.* — 5° *Quauhtli.*

IVe quint. 1° *Cozquauhtli.* — 2° *Ollin.* — 3° CALLI. — 4° *Quiahvitl.* — 5° *Xochitl.*

Que la valeur cabalistique attribuée à certains nombres ait été jugée assez importante pour servir de base à toute une organisation sociale et politique, voilà ce qui peut, à bon droit, nous sembler étrange. Ne l'oublions pas cependant, les membres des sociétés primitives ont une bien autre autre façon de juger des choses que nous. Leurs tendances demeurent toutes empreintes de hiératisme. Les spéculations de l'ordre abstrait ne jouaient pas chez eux un rôle moins considérable peut-être que chez nos contemporains. Seulement, ils entendaient l'abstraction d'une façon bien différente. Tout ce qui touche au symbolisme revêt à leurs yeux une importance capitale et dont on ne saurait guère aujourd'hui se faire une idée. L'esprit hiératique, chez eux, fait sentir son influence, non seulement dans les détails du culte et le cérémonial religieux, mais encore dans les manifestations de la vie publique et la constitution de la cité. Cette tendance, on peut le dire, a été universelle à un moment donné de la civilisation. Ainsi, nous voyons les Ioniens de l'Achaïe fonder une dodécarchie sur les côtes de l'Asie-mineure, en souvenir de celle qu'ils avaient fondée dans le Péloponèse, avant d'être expulsés par les Achéens. Tel était pour eux, le caractère sacré attribué

à ce nombre douze, qu'ils ne consentirent jamais, en dépit de l'accroissement de la population, à augmenter le nombre des villes faisant partie de la ligue Ionienne (1).

Nous n'avons pas d'ailleurs à examiner la question de savoir si ce n'était pas la dodécarchie asiatique qui aurait servi de prototype à celle de la Grèce européenne. La seule chose qui nous importe ici, c'est la valeur cabalistique attribuée au nombre en question. Citons encore comme modèle d'application des mêmes données symboliques, l'Amphictyonie des Thermopyles composée, au dire de l'orateur Eschine, de douze cités ou peuplades du voisinage (2). Enfin, les confédérations formées par les Etrusques, l'une en Toscane, l'autre dans la vallée du Pô, comprenaient chacune également douze villes principales ou chefs-lieux (3). L'on croit d'ailleurs qu'il en avait été exactement de même pour la troisième ligue étrusque, celle de la Campanie, laquelle ne tarda pas à succomber sous les coups des Samnites. L'on tenait tellement à conserver ce nombre fatidique de douze, que lorsqu'une de ces métropoles venait à être conquise ou à perdre de son importance, une autre était immédiatement choisie pour la remplacer (4).

Suivant toutes les apparences, cette symbolique du nombre douze serait d'origine sémitique. On constate assez les traces profondes d'influence orientale qui se mani-

(1) Herodoti *histor.* I, 45-46. — M. H. Francotte, *Les populations primitives de la Grèce*, p. 42 de la section du *compte-rendu du Congrès scientifique international des catholiques*, (Paris, 1871).

(2) Clavier, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. II, p. 35, (Paris, 1809.)

(3) Tite-Live, *Hist.* lib. V, cap. XXXIII. — M. V. Duruy, *Histoire des romains et des peuples soumis à leur domination*, t. I, chap. II, § V, p. 37 et 38 (Paris, 1843.)

(4) Voy. art. *Etrusques* par M. Gobley, p. 208 et suiv. du t. X, de l'*Encyclopédie des gens du monde* (Paris, 1838).

festent dans la civilisation de l'antique Toscane. Rappelons-nous, d'ailleurs, les douze tribus d'Israël. La meilleure preuve que ce nombre n'avait pas été choisi au hasard, c'est que pour l'obtenir, il avait fallu attribuer une double part à la postérité de Joseph et reconnaître, comme phyllarques, ses deux fils Ephraïm et Manassé. Au contraire, les enfants des autres patriarches (Lévi excepté), n'avaient chacun qu'une seule portion du territoire conquis et ne comptaient que pour une seule tribu (1). Sans doute, les nombres cabalistiques diffèrent le plus souvent dans les deux continents, mais ne dérivent-ils pas des computs du calendrier, lesquels n'étaient point les mêmes dans chacun des hémisphères oriental et occidental, aussi bien que de l'adoration des phénomènes célestes ? Sémites, Hellènes, Etrusques avaient consacré le nombre douze, vraisemblablement comme étant celui des mois de l'année. Ne se trouvait-il pas d'ailleurs formé du sept, symbole du monde céleste et planétaire et de cinq, emblème des points de l'espace, (2) y compris, bien entendu, le point central ? Au contraire, le culte des phénomènes météorologiques aura conduit les Toltèques occidentaux à préférer le nombre trois. De part et d'autre, on n'est guère tombé d'accord que sur un point, mais celui-là d'importance capitale, à savoir, la valeur politique et sociale à attribuer aux nombres consacrés par la religion.

C'est surtout chez les Toltèques occidentaux que le nombre cinq parait avoir revêtu un caractère sacré. A

(1) *De quelques idées symboiques se rattachant au nom des douze fils de Jacob*, p. 191 et suiv. du 4e vol. des *Actes de la société philologique*, 1re série (Paris, 1873-74.)

(2) *Essai sur la symbolique planétaire ches les Sémites*, p. 381 et suiv. du t. XI de la *Revue de linguistique et de philologie comparée* (Paris, 1878.)

Mexico, le *Tianquiz* ou marché se tenait de cinq en cinq jours et cette période a parfois même été considérée comme une sorte de semaine, quelque peu analogue à notre semaine de sept jours (1). Ajoutons qu'à Meztitlan, chaque habitant était tenu à fournir, tous les cinq jours, quatre bûchettes ou morceaux de bois destinées à l'entretien d'un feu perpétuel dans le principal temple de la ville (2).

Enfin les peuples de civilisation occidentale admettaient cinq âges ou périodes cosmiques, tandis que les Toltèques orientaux n'en reconnaissaient que quatre. L. Angrand qui, le premier, a constaté ce fait, le regarde comme l'un des plus caractéristiques au point de vue des dogmes propres à chacun des deux grands courants civilisateurs de l'Amérique (3), et aussi, comme l'un de ceux sur lesquels reposait le grand schisme dont le mythique Quetzalcoatl aurait été le promoteur originel. Nous avons étudié assez longuement cette question dans un travail précédent pour n'avoir pas à y revenir ici (4).

On remarquera seulement que les habitants de Tlaxcallan, bien qu'apparentés de très près aux Mexicains par la langue, la religion et sans doute en partie du moins, par le sang, paraissent néanmoins n'avoir admis que quatre âges cosmiques, au lieu de cinq ; mais ceci ne doit pas nous étonner puisque leur pays avait été longtemps occupé par les Ulmêques, peuple incontestable-

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, *His. des nat. civil.*, etc., t. 3. liv. 12e, chap. 1er, p. 464.

(2) *Lettres diverses* p. 305 du 2e livre des *Pièces sur le Mexique*, de la collect. Ternaux-Compars.

(3) L. Angrand, *Lettres sur les antiquités de Tiaguanaco*, pages 35 et 36.

(4) *Des âges ou soleils*, chap. 13 et suiv. du tome II du *Congreso internacional de Americanistas* (Madrid 1881).

ment de civilisation orientale et qui a bien pu transmettre à ses vainqueurs, quelques éléments du symbolisme religieux (1).

Il convient d'ajouter qu'une certaine corrélation fût établie entre le nombre des âges cosmiques et celui des points de l'espace ; leur nombre était le même chez les peuples appartenant à chacun des deux courants en question, à savoir de quatre chez les Orientaux, de cinq chez les Occidentaux. Nous laissons de côté, bien entendu, les Zunis du Nouveau-Mexique dont la symbolique beaucoup plus compliquée faisait figurer au nombre des points cardinaux, le Nadir et le Zénith (2). Il s'agit, sans aucun doute, ici, d'une addition d'époque relativement récente. Du reste, les peuples du Mexique et du Centre-Amérique et d'autres encore s'étaient plu à attribuer à chacun de ces points, une couleur particulière et le génie qui y présidait avait également sous sa protection, une des années du cycle de quatre ans (3).

Une légende rapportée par Mendieta expose d'une façon fort pittoresque, les idées des Aztèques à cet égard. Le soleil n'existant pas encore, les dieux se placèrent aux quatre côtés d'un grand bûcher. L'homme ou la divinité qui aurait le courage de s'y précipiter serait, à la vérité, dévoré par les flammes, mais ensuite, jouirait de l'honneur d'être transformé en l'astre du jour (4). Le calendrier mexicain avec ses quatre signes dès points de l'espace et des années du lustre à chacun de ses cô-

(1) *Ibid.* §. II, n° 1, p. 88.

(2) M. Franck Hamilton Cushing, *Zuni fetiches*, pages 25 et suiv. du 2e *Annual report of the bureau of Ethnology to the secretary of Smithsonian institution*, 1880-81 (Washington, 1883)

(3) *Des couleurs considérées comme symboles des points de l'horizon chez les peuples du Nouveau-Monde*, p. 151 et suiv. du t. VIII des *Actes de la Société philologique* (Alençon 1879).

(4) Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana*, liv. 2e, cap. II, p. 79.

tés, et ayant au centre l'image du soleil, a, sans doute donné naissance à ce bizarre récit.

Vraisemblablement, nous retrouvons une trace de cette symbolique, jusque dans l'Amérique du Sud. D'après la tradition des habitants de Huaranchi et régions avoisinantes, sur la côte Péruvienne, recueillie par Avila, cinq œufs merveilleux auraient apparu sur la colline de Condorcato, à une époque fort ancienne (1). En ce qui concerne la symbolique des nombres sept et treize, chez les Toltèques occidentaux nous ne pouvons guère que renvoyer le lecteur à nos mémoires publiés antérieurement (2). Mais un mot nous reste à dire, au sujet du caractère sacré que revêtait le nombre quatre ; c'est celui des points de l'espace ; aussi, presque partout a-t-il été un objet de vénération. On le respectait chez les Toltèques occidentaux aussi bien que chez les Toltèques orientaux. Ainsi, dans le récit mythique de la fondation de Mexico, nous voyons le dieu prescrire à son peuple de se partager en quatre groupes qui devaient chacun avoir leurs idoles spéciales et habiter un quartier séparé (3). De même, au Mexique encore, les républiques aristocratiques de Tlaxcallan, de Tépéyacac et de Huexotzinco, apparaissent gouvernées par un conseil de quatre chefs dont chacun avait la direction

(1) M. J. de la Espada, *Mitos de los Iuncas* (Ubi suprà), p. 132 — *Pop. vuh*, Introd. § XIII, p. 241.

(2) *De quelques idées symboliques se rattachant aux noms des douze fils de Jacob*, p. 210 et suiv. du t. IV des *Actes de la société philologique* — *Les cités Votanidas*, p. 373 et suiv. du t. IV du *Muséon*, Louvain, 1834.

(3) Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans*, etc., etc. Trad. de l'Espagnol par M. de la Coste, p. 156 (Paris 1871) *apud* M. C. N. Starcke, *La famille primitive*, chap. II, p. 74 (Paris) 1891, t. LXXI de la *Bibliothèque scientifique internationale*, publiée par M. Englave.

spéciale de l'un des quartiers de la ville (1), mais il serait possible qu'ici une certaine influence des idées orientales se soit fait sentir.

Les peuples du rameau floridien ou toltèque oriental ne semblent point avoir eu pour la symbolique et les calculs cabalistiques un goût aussi vif que les Occidentaux. Ce qui est certain, c'est que chez eux, le nombre quatre a rempli parfois un rôle analogue à celui que jouait le trois parmi les nations Nahoas proprement dites.

Ainsi, au Yucatan, les signes du quatrième jour de chacun des Quints entre lesquels se répartissait le mois de vingt jours, servaient d'hiéroglyphes aux années du lustre. C'est ce que démontre clairement le tableau suivant.

1er quint. — 1° *Imox.* — 2° *Ik* —. 3° *Akbal* —. 4° KAN. — 5° *Chicchan.*

IIe quint. — 1° *Cimi.* — 2° *Manik.* — 3° *Lamat.* — 4° MULUC. — 5° *Oc.*

IIIe quint. — 1° *Chuen.* — 2° *Eb.* — 3° *Been.* — 4° IX. — 5° *Men.*

IVe quint. — 1° *Cib.* — 2° *Caban.* — 3° *Ezanab.* — 4° CAUAC. — 5° *Ahau,*

On se rappelle d'ailleurs la division quadripartite de l'empire des Quichuas, œuvre, dit-on, attribuée à *Sinchi-Rocha*, le deuxième inca. Elle mérite sans doute d'être déclarée plus ancienne que le monarque. L'empire se trouvait réparti en quatre grandes provinces ou régions répondant chacune à l'un des points de l'horizon. C'étaient ; à l'Est, l'*Anti-Suyu* ou « pays des Antis », peuple sauvage habitant la Cordilière des Andes ; au Nord, le *Chincha-Puyu* ; à l'Ouest, le *Cunti-Suyu* ; au Midi, enfin, le *Colla Suyu.* Toutes ces contrées réunies

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civil.*, etc., t. III, liv. 12, chap. 4e, p. 575 (en note).

formaient le *Tahuantin-Suyu*, litt. « les quatre régions » (1), c'est-à-dire non seulement les terres de l'empire Incacique, mais encore toutes celles qui restaient à conquérir ; en un mot, l'univers entier. Ajoutons, en terminant, que le même nombre dut être en honneur au sein des populations Votanides, qui, sans aucun doute, appartenaient au courant Toltèque oriental. Votan avait, d'après les anciennes traditions, établi une tétrarchie formée de quatre royaumes secondaires, à savoir, ceux de Yucathan, Guatémala, Tulhà et Na-Chan (2). Sans doute, cette légende nous semble bien fabuleuse : jamais la monarchie fondée par le prince de la lignée des Chans ou serpents n'a dû englober un territoire aussi étendu, mais enfin elle nous renseigne tout au moins sur les principes de symbolisme en vigueur chez ceux qui l'ont inventée. Disons enfin, en terminant, que l'on attribuait au même personnage, quatre voyages (aller et retour) de *Valum-Votan*, litt. « la Terre de Votan », le pays Tzendale dans la province de Chiapas » à *Valum-Chivim*, c'est-à-dire Xibalba (3). Cette ville célèbre était probablement identique à la cité actuelle de Xicalanco, au nord-ouest du Yucatan. Elle paraît avoir constitué le premier des établissements fondés en ces régions par les colons du rameau oriental (4).

COMTE DE CHARENCEY.

(1) E. Desjardins, *Le Pérou avant la conquête espagnole*, III, p. 49 et IV, p. 117 (Paris 1858) — M. D. J. Brinton, *American hero-myths*, chap. V, p. 179 et 180 (Philadelphia, 1882).

(2) *Le Mythe de Votan*, p. 10 (2e vol. des *Actes de la société philologique*), Alençon 1871. — *De quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob*, p. 210 du t. III des *Actes de la Soc. phil.*

(3) *Le Mythe de Votan*, p. 13 — Cabrera, *Description of the Ruins of an ancient city discovered near Palenque*, p. 33 et suiv.

(4) *Les cités Votanides*, III, p. 644 et suiv. du t. IV du *Muséon*.

UNE ÉPOPÉE BABYLONIENNE

IS-TU-BAR — GILGAMÈS

Cinquième article.

INTRODUCTION (*Suite*).

COMPLAINTE FUNÈBRE SUR EABANI ; SON ÉVOCATION ; LES ENFERS.

Rentré dans Uruk, après une aussi cruelle déception, Gilgamès ne paraît pas avoir repris goût à la vie. Dans son isolement, plus vive lui revint la douleur qu'il avait ressentie de la perte de son ami, plus grande aussi sa frayeur devant cette perspective d'une mort désormais inévitable. Dans son esprit inquiet, interminablement, il roulait les mêmes pensées sombres, pleurant tour à tour sur Eabani et sur lui-même, car, la pitié n'allait point en lui sans égoïsme, et le souvenir de son ami lui remettait sans cesse sous les yeux l'image de la mort. Plus de doute, il aurait lui aussi, Gilgamès, le même sort déplorable qu'Eabani. Mais quel était donc ce sort qui l'attendait? quelle était au juste la condition des morts dans l'autre vie? S'il pouvait savoir seulement... ! Ainsi, en cette âme primitive, aux sentiments mêlés de pitié et d'égoïsme, venait se joindre

encore cet instinct de curiosité, qui poussa l'homme, dès les premiers jours, à s'enquérir anxieusement des choses de l'autre monde.

Nous le voyons d'abord, absorbé tout entier dans sa douleur, entonner un chant de deuil en l'honneur de son ami, — une triste mélopée, modulée sur un rythme grave, où sans cesse revient, parmi les souvenirs glorieux et familiers, avec la monotonie d'un refrain, le thème éternel de la mort : « Hélas ! Eabani, nous ne te verrons plus te diriger vers le temple, revêtu de blancs vêtements, ni t'oindre de la graisse du taureau dont l'odeur exquise faisait courir après toi ! Nous ne te verrons plus tendre l'arc meurtrier contre tes ennemis, ni t'avancer majestueusement, le sceptre en main, car voici que t'enveloppent de toutes parts ceux que tu as frappés, et que les mânes te poursuivent de leurs malédictions ! Tu ne lieras plus à tes pieds des sandales, et tu n'adresseras plus de fière provocation à la terre ! Désormais, il ne te sera point donné d'embrasser la femme que tu aimes, ni de battre la femme que tu détestes ! Non, il ne te sera point donné d'embrasser le fils que tu aimes, ni de battre le fils que tu détestes ! Hélas, hélas ! la terre en rugissant s'est refermée sur toi ! Tu es devenu la proie de la sombre, de la noire mère, la déesse *Nin-a-zu*, la ténébreuse, d'aspect mystérieux et redoutable, avec son visage voilé et sa poitrine de taureau ! (1) »

Gilgamès, dans son affliction, cria sa plainte à tous les échos. Il courut de sanctuaire en sanctuaire s'adresser à tous ses dieux, espérant trouver auprès d'eux consolation et secours...

Prosterné aux pieds du dieu *Nin-gul*, il lui confia sa

(1) Tab. XII. Col. I, l. 11-31.

peine : « Autrefois, hélas ! il était loisible à Eabani d'embrasser la femme qu'il aimait, et de battre la femme qu'il détestait ! Oui, il lui était loisible d'embrasser le fils qu'il aimait, et de battre le fils qu'il détestait ! Hélas, hélas ! la terre en rugissant s'est refermée sur lui ! Il est devenu la proie de la sombre, de la noire mère, la déesse *Nin-a-zu*, la ténébreuse, d'aspect redoutable, avec son visage voilé et sa poitrine de taureau ! Voici que maintenant Eabani est descendu de la terre aux enfers... Il est mort d'une mort lamentable ! Ce n'est point le dieu Namtar qui l'a enlevé, ni un démon qui l'a emporté, la terre l'a pris ! Ce n'est point le ministre de Nergal impitoyable qui l'a ravi, la terre l'a pris ! Si, du moins, il avait été frappé avec les braves sur le champ de bataille, non, la terre l'a pris ! » Si émouvante était la prière de Gilgamès que le dieu *Nin-gul* en fut touché, et versa des larmes sur Eabani, son serviteur (1).

Sans doute, le dieu *Nin-gul* était impuissant à donner remède à sa peine, car, aussitôt après, nous voyons Gilgamès se diriger tout seul vers le temple de Bel, et recommencer sa supplication : « Mon père, ô dieu Bel, me voici à tes pieds, brisé, anéanti par la douleur ! Eabani est descendu de la terre aux enfers... Il est mort d'une mort lamentable ! Ce n'est point le dieu Namtar qui l'a enlevé, ni un démon qui l'a emporté, la terre l'a pris ! Ce n'est point le ministre de Nergal impitoyable qui l'a ravi, la terre l'a pris ! Si, du moins, il avait été frappé avec les braves sur le champ de bataille, non, la terre l'a pris ! » Sa supplication, hélas ! demeura encore une fois sans réponse. (2)

Alors, affolé, Gilgamès courut vers le dieu Sin, vers

(1) Tab. XII. Col. II, l. 15-27.
(2) Tab. XII. Col. II, l. 28-30 et Col III, l. 1-5.

le dieu Ea. Ainsi que Bel, Sin et Ea se montrèrent insensibles à ses larmes (1).

Enfin, dans son désespoir, il s'adressa au dieu des enfers lui-même, au guerrier, au héros Nergal : « O toi, Nergal, s'écria-t-il, guerrier, héros, relâche le cercle qui maintient l'univers, de grâce, entr'ouvre la terre, afin que l'ombre d'Eabani, s'élance, comme un souffle, hors du tombeau ! » Sa prière, cette fois, ne fut point vaine. En effet, le guerrier, le héros Nergal, ayant relâché le cercle qui maintient l'univers, la terre s'entr'ouvrit, et aussitôt, l'ombre d'Eabani s'élança, comme un souffle, hors du tombeau...(2)

Ainsi, ils se retrouvaient en présence l'un de l'autre Gilgamès et Eabani, ou plutôt, la pâle image, l'ombre de ce qui fut Eabani. Tout entier à ses préoccupations, le héros ne prit pas seulement le temps de manifester la joie qu'il éprouvait de revoir son ami, après une aussi longue séparation, et, allant droit au fait, sans autre préambule, il le supplia de lui révéler les mystères d'outre-tombe : « Dis-moi, mon ami, oh ! oui, mon ami, dis-le moi ; de grâce, entr'ouvre la terre sous mes yeux et raconte moi ce que tu as vu là-bas aux enfers ! » Eabani opposa d'abord quelque résistance : « Je ne te le dirai point, mon ami, non, je ne te le dirai point, car si j'entr'ouvrais la terre sous tes yeux et si je te racontais ce que j'ai vu là-bas aux enfers, que de pleurs, hélas ! tu verserais ! » Gilgamès insista : « Eh bien ! je pleurerai, qu'importe ? » Alors Eabani, sans se faire prier plus longtemps, se rendit à ses désirs... (3)

(1) Tab XII. Col III, l. 6-20.

(2) Tab. XII. Col. III, l. 21-28. Les l. 29-30 qui terminent cette colonne sont très obscures.

(3) Tab. XII. Col IV, l. 1-6. Les l. 7-13 sont fragmentaires et partant très obscures.

Mais, avant d'en venir au récit détaillé de ce qu'il avait vu aux enfers, il s'emporta, dans une violente imprécation, contre Zaïdu, le chasseur perfide, et contre Samhatu, la fallacieuse courtisane, qui avait causé son malheur : « Toi, Zaïdu, puissé-je te voir abattu et sans force ! Et toi aussi Samhatu, puissé-je te voir emmurée dans la vaste prison des enfers, traquée de toutes parts, dépouillée de tes charmes, privée d'abri, gisant énervée et sans vie ! (1) »

Après avoir ainsi déversé le trop plein de son cœur, Eabani entama la description des enfers — un morceau d'une haute portée religieuse, sur lequel vécurent sans doute de longues générations d'hommes, où se trouvent exprimées les croyances du vieux monde sémitique sur la vie future, ses craintes et ses espérances ; un vaste tableau sans perspective, partagé, à la façon d'un bas-relief antique, en deux registres, où s'étage au-dessus de la foule des morts misérables, le petit nombre des bienheureux : « Mon ami, le lieu où je suis descendu est un lieu de ténèbres, la demeure d'Irkalla. C'est la maison où l'on entre pour ne plus en sortir, le chemin où l'on s'engage sans retour. Malheureux sont ceux qui l'habitent ! Privés de lumière, ils sont réduits à se nourrir de poussière et de boue. Ils sont vêtus d'ailes, à la façon des oiseaux... Jamais ils ne voient le jour, toujours ils sont plongés dans la nuit. Je suis entré, mon ami, dans cette maison et j'y ai rencontré des rois, les anciens maîtres de la contrée, ceux à qui Anu et Bel ont assuré le renom et une gloire durable sur la terre, non loin de l'abîme d'où jaillissent les eaux vives. Dans cette même maison, j'ai vu s'agiter pêle-mêle le seigneur et le noble, le pontife et l'homme

(1) Tab. XII. Col. (?) a, l. 1-23.

puissant, le gardien de l'abîme des grands dieux, et Etana, et Ner, et Allat, la souveraine des enfers...(1) »

Peu à peu le récit s'anime... Maintenant Eabani déroule le merveilleux spectacle de ses souvenirs, nets et précis comme des visions, que Gilgamès, l'attention surexcitée, suit, pour ainsi dire, avec de grands yeux tout ébahis : « Vois-tu, Gilgamès ?—Oui, je vois!—Etendu sur un lit de repos, il boit l'eau pure, celui qui a été tué dans la bataille. Vois-tu, Gilgamès ? — Oui, je vois ! — Son père et sa mère soutiennent sa tête et sa femme se penche sur lui avec amour... Celui au contraire dont le cadavre gît sans sépulture dans la plaine, vois-tu, Gilgamès ? — Oui, je vois ! — celui dont l'ombre ne repose point dans la terre, et est laissée à l'abandon, vois-tu Gilgamès ? — oui, je vois ! — eh bien ! celui-là est réduit à manger les débris des plats, les reliefs de la table, tout ce qui est jeté à la voirie ! (2) » Ainsi, devant Gilgamès, une voie de salut restait ouverte : chercher une mort glorieuse dans de nouveaux combats, tout en ayant soin de se ménager des amis, dont le cœur lui restât fidèle jusque dans la mort (3).

Telle est la conclusion de ce poème, bien faite pour inspirer l'amour des vertus guerrières et le respect des morts, ces deux sentiments sur lesquels reposait toute la vie antique, digne couronnement d'une œuvre destinée à glorifier la race et la religion chaldéennes.

(1) Tab. XII. Col. (?) b, l. 29-47. Les l. 48-50 qui terminent cette colonne sont très obscures à cause de leur état fragmentaire.

(2) Tab. XII, Col. VI, l 4 10. Les 1-3 sont très obscures à cause de leur état fragmentaire.

(3) Ce morceau, à cause de sa forme lyrique même, pourrait être regardé comme une vision prophétique des félicités réservées à Gilgamès dans l'autre vie. Ainsi l'épopée se terminerait sur une sorte d'apothéose idéale du héros.

IS-TU-BAR — GILGAMÈS

COMPLAINTE FUNÈBRE SUR EABANI ; SON ÉVOCATION ; LES ENFERS. (1)

. XII.
l. I. . . . . .
10 . . . . . .
Gilgamès . . . . . .
si, à . . . . . .
au temple . . . . . .
un blanc vêtement . . . . . .
15 comme un ami . . . . . .
Tu ne te frotteras plus de la graisse onctueuse du taureau,

(1) La douzième tablette, à cause de son importance même, a été l'objet de plusieurs travaux en France, en Angleterre et en Allemagne. En dehors des essais de G. Smith (*Assyrian discoveries : Chaldean account of Genesis*, 1876. Cf. édit. Delitzsch, 1876 et Sayce, 1880), Chad Boscawen en a donné une étude complète (*Notes on the Religion and Mythology of the Assyrians* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876. Cf. *Records of the Past.* IX). Depuis, ce texte a été repris, en partie ou en totalité, par J. Halévy (*La croyance à l'immortalité de l'âme chez les peuples sémitiques* dans les *Mélanges de critique et d'histoire*, 1883), Alf. Jeremias (*Die babylonisch-assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode*, 1887), Cyrus Adler (*On the views of the Babylonians concerning Life after Death* dans les *Proceedings of the American Oriental Society*, 1887), P. Haupt (*Die zwölfte Tafel des babylonischen Nimrod-Epos* dans *Beiträge zur Assyriologie*, 1889, vol. I) enfin par Alf. Jeremias (*Izdubar-Nimrod*, 1891).

dont l'odeur suave rassemblait (les hommes) autour de toi !
Tu ne dirigeras plus l'arc contre la terre,
car, voici que (de toutes parts) t'enveloppent ceux que l'arc a frappés !
20 Tu ne porteras plus le sceptre en main,
l'*ekim* (1) te poursuit de sa malédiction !
Tu ne lieras plus à tes pieds des sandales,
tu n'adresseras plus de provocation à la terre !
Tu n'embrasseras plus la femme que tu aimes,
25 la femme que tu détestes, tu ne la battras plus !
Tu n'embrasseras plus le fils que tu aimes,
le fils que tu détestes, tu ne le battras plus !
La terre rugissante s'est emparée de toi,
la sombre, la noire mère, la déesse *Nin-a-zu*, la ténébreuse,
30 dont le front n'est point revêtu d'un voile brillant,
dont la poitrine ne crie point (?), comme celle du taureau, (sous la piqûre) du taon (?).

Tab. XII.
Col. II.

. . . . . .
. . . . . les (?) . .
. . . . . .
. . . . . .
5 . . . . . son . . .
. . . . . .
. . . . . son . . .
. . . . . ils sont revenus,
. . . . . son . . .
10 . . . . . .
. . . . . .

(1) L'*ekim* chez les Babyloniens correspond à l'*image* (εἴδωλον) des Grecs, à l'*ombre* (umbra) des Latins.

15 Il a embrassé la femme qu'il aime,
la femme qu'il déteste, il l'a battue !
Il a embrassé le fils qu'il aime,
le fils qu'il déteste, il l'a battu !
La terre rugissante s'est emparée de lui,
20 la sombre, la noire mère, la déesse *Nin-a-zu*, la ténébreuse,
dont le front n'est point revêtu d'un voile brillant,
dont la poitrine ne crie point (?), comme celle du taureau, (sous la piqûre) du taon (?).
Voici que Eabani (est descendu) de la terre vers les ténèbres !
Le dieu *Namtar* (2) ne l'a pas enlevé, l'*asak* ne l'a pas emporté, c'est la terre qui l'a pris !
25 Le *rabis* (3) de Nergal (4) impitoyable ne l'a pas ravi, c'est la terre qui l'a pris !
Il n'a point été frappé avec les braves sur le champ de bataille, c'est la terre qui l'a pris !
. . . le dieu *Nin-gul* (5) pleura sur le sort d'Eabani, son serviteur.
Vers . . le temple de Bel, il se rendit tout seul :
« Mon père, ô dieu Bel, le *tambûkku* m'a jeté à terre !
30 Le *mîkkê* (6) m'a jeté à terre !

(1) *An-nin-a-zu* « la maîtresse de l'eau profonde (?) »
(2) *An-nam-tar* « le dieu qui décide du sort. »
(3) Une espèce de démon au service de Nergal.
(4) *An-ugur* « seigneur du creux infernal (?) »
(5) *An-nin-gul* « seigneur de destruction (?) »
(6) Les mots *tambûkku* et *mikkê* paraissent être des personnifications de maladies particulières, dont Gilgamès se sert ici, pour exprimer la dissolution et l'anéantissement de tout son être dans la douleur. Comp. héb. בקק et ביקק.

Tab. XII. Col. III.

Eabani, celui qui (est descendu) vers les ombres, .
le dieu *Namtar* ne l'a pas enlevé, l'*asak* (?) ne l'a pas emporté, c'est la terre qui l'a pris !
Le *rabis* de Nergal impitoyable ne l'a pas ravi, c'est la terre qui l'a pris !
Il n'a point été frappé avec les braves sur le champ de bataille, c'est la terre qui l'a pris ! »
5 Le père Bel ne répondit pas . . . . . .
« Mon père, ô dieu Sin, le *tambûkku* m'a jeté à terre !
Le *mîkkê* m'a jeté à terre !
Eabani, celui qui (est descendu) vers les ombres, .
le dieu *Namtar* ne l'a pas enlevé, l'*asak* (?) ne l'a pas emporté, c'est la terre qui l'a pris !
10 Le *rabis* de Nergal impitoyable ne l'a pas ravi, c'est la terre qui l'a pris !
Il n'a point été frappé avec les braves sur le champ de bataille, c'est la terre qui l'a pris ! »
. . . . . .
Le dieu *Namtar* ne l'a pas enlevé, l'*asak* (?) ne l'a pas emporté, c'est la terre qui l'a pris !
Le *rabis* de Nergal impitoyable ne l'a pas ravi, c'est la terre qui l'a pris !
Il n'a point été frappé avec les braves sur le champ de bataille, c'est la terre qui l'a pris ! »
20 Le père Ea . . . . . .
Vers le guerrier, le héros, Nergal, ...
« Guerrier, héros, ô dieu Nergal, ...
détends (?) le cercle (du monde) (?), et entr'ouvre la terre, que l'ombre d'Eabani, comme un souffle (?), sorte de terre !
25 A côté (?) . . . . . »
Le guerrier, le héros, Nergal, ...
détendit (?) le cercle (du monde) (?), et entr'ouvrit

la terre; l'ombre d'Eabani, comme un souffle (?),
sortit de terre !
Ils rugirent et . . . . . .
30 ils résolurent, il s'opposa.

'ab XII. — « Dis-moi, mon ami, oh ! oui, mon ami, dis-le
ol IV. moi;
ouvre la terre (devant moi), raconte-moi ce que tu
as vu ! »
— « Je ne te le dirai pas, mon ami, non je ne te le
dirai pas;
si j'ouvrais la terre (devant toi), si je te racontais
ce que j'ai vu,
5 . . . . . assieds-toi, pleure ! »
— « . . que je m'asseoie, que je pleure !
Son . tu as touché et son cœur a été en joie,
. . . . . vieux le ver est entré,
. . . tu as touché et ton cœur a été en joie,
10 . . . . . rempli de poussière,
. . . . .]
. . . . .]
. . . . . je vois,
. . . . . .
. . . . . »

'ab. XII. Pareil à un beau *surînnu* . . . . .
ol. V. . . . . .
. . . . . .

'ab. XII. — « Celui qui avec un . . bariolé. . .
ol. VI. l'as-tu vu ? — Je le vois !
— J'affaiblis (?) pour (?) . . . .
qui . . . . . .

l'as-tu vu ? — Je le vois !
— Etendu sur un lit, il boit l'eau pure,
5 celui qui a été tué dans la mêlée,
l'as-tu vu ? — Je le vois !
— Son père et sa mère soutiennent sa tête,
et sa femme (penchée) au-dessus . . . .
Celui dont le cadavre gît dans la plaine,
l'as-tu vu ? — Je le vois !
— dont l'*ekim* ne repose pas dans la terre,
celui dont l'*ekim* n'a point de protecteur,
l'as-tu vu ? — Je le vois !
10 — (celui-là mange) les débris des plats, les reliefs
de la table, il mange ce qui est jeté à la voirie ! »

Douzième tablette. Histoire (?) de Gilgamès.

Copie certifiée conforme au texte ancien.
15 Palais . . . . . .

Tab. XII. Col. (?) a.

« . affaiblis-le, anéantis sa force [. .]
. . . . son . . en ta présence,
. . . . . qu'il sorte devant (?) ! »
. . Zaïdu . . le trop plein de son cœur.
5 . Samhatu . qui apporta la malédiction :
« . . Samhatu . . qu'elle te place,
. . ils n'ont pas frappé contre . . . .
. . . qu'elle t'enferme dans la vaste prison,
. . comme le glaive, que dans sa force elle te
serre de près,
10 . . . . bêtes, la demeure de ton choix,
. . . . . de ton approche,
. . . . . des servantes,
. . . . . qu'elle dépouille,

. . . . . qu'elle mêle,
15 . . . . eux de l'ensemble,
. . . . . elle,
. . . . placé (?) dans la maison,
. . . le chemin, que ce soit ta demeure,
. . . . . que ce soit ta résidence,
20 . . . . . tes pieds,
. . . . . ta puissance,
. . . . . qu'elle dise,
. . . . . ils ont donné,
. . . . . .
25 . . . . .
. . . . . .

Tab. XII. « . . . . . .
Col. (?) b. . . . . .
. . . . . il m'a ramené,
. . . . . comme un oiseau à mon côté,
. . il m'a fait descendre dans un lieu de ténèbres, la demeure d'Irkalla,
30 dans la maison où l'on entre pour ne plus en sortir,
dans le chemin où l'on s'engage sans retour.
Les habitants de ce lieu sont privés de lumière,
ils vivent de poussière et se nourrissent de boue.
ils sont vêtus d'ailes, à la façon des oiseaux,
35 ils ne voient pas le jour, ils sont assis dans la nuit.
. . . . . où je suis entré,
. . (ceux qui) ont ceint (?) la couronne,
. . . . les porteurs de couronnes qui,
aux jours antiques, gouvernèrent la contrée,
. . . . (à qui) Anu et Bel assurèrent

le renom et une gloire durable,
40 là (aussi) se trouvent les eaux bouillonnantes, s'épandent les eaux jaillissantes.
Dans la maison, mon ami, où je suis entré,
demeurent le seigneur et le noble,
le pontife et l'homme puissant,
le gardien de l'abîme des grands dieux
45 et Etana et le dieu Ner.
. . . . . la souveraine des enfers Allat (1),
. . . . la souveraine des enfers, prosternée devant elle.
. . . . . et elle parla en sa présence,
. . . . . sa tête, elle me vit,
50 . . . . . l'homme prit cela. »

APPENDICE

FRAGMENTS NON CLASSÉS

Tab. (?)
Col. (?) a.
. . . . . .
il mit en abondance de l'encens, ...
Eabani, l'essence aromatique . . . . . .
Eabani, le puissant, ne . . pas . . . .
35 maintenant, ...
avec le don du dieu (?) . . . . . .
toutes les déesses puissantes . . . . . .
il lança un trait (?) contre . . . . . .
tous les dieux il prit . . . . . .

(1) *An-nin-ki-gal* « la maîtresse de la grande terre. »

40 et la fille des dieux . . . . . :
« Moi, Eabani, ...
il prit pour . . . . . .
Eabani vers . . . . . .
Gilgamès . . . . . .
45 . . . . . .
. . . . . .
jusque (?) . . . . . .
. . . . . vers le bois . . . . . .
certes, ...
50 certes, le pays (?) . . . . . »

ab. (?)
ol. IIIE. . . . . .
. . . . . il abandonna son troupeau,
. . . ses . . et il descendit au fleuve,
. . . . . il mit à flot son bateau,
5 et étant . . . . . il pleura amèrement,
. . la ville de Ganganna qu'il avait détruite.
Les ânesses . . . . . leurs petits,
Les vaches délaissaient leurs veaux.
Les hommes étaient mornes comme des bêtes,
10 les femmes gémissaient comme des colombes.
Les dieux d'Uruk supuri
se changèrent en mouches, et essaimèrent dans les rues.
Les génies d'Uruk supuri
se changèrent en taons (?), et se répandirent parmi les plantations.
15 Durant trois ans, l'ennemi assiégea la ville d'Uruk.
Les portes étaient fermées, les verrous (?) étaient posés.
Istar ne put tenir tête à son ennemi.

Bel, ayant ouvert la bouche, parla
et manifesta sa volonté à la reine Istar :
20 « . . . au milieu de Nippur, mes mains,
. . mon . Babylone, demeure de joie,
. . mon . . . . . j'ai mis les mains,
. . . . . se voit le sanctuaire . .
. . . . . la mer (?),
25 . . . . . les grands dieux,
. . . . . Sin . . . .
. . . . . »

Tab. (?)
Col. (?) c.
« . . . . . .
45 . . . . . .
. . . . . deux fois,
. . . . . le bélier,
. . . . . en ta présence. »
. . . . . de Gilgamès son fils,
50 . . . . . elle entendit.

Tab. (?).
Col. (?) d.
. . . . . .
. . . . . .
. . et le dieu (?) . . . . . .
45 vers . . . . . .
les forêts . . . . . .
les bêtes de la plaine . . . . . .
il espéra . . . . . .
. . . . . .
50 dans (?) . . . . . .

Tab. (?).
Col. (?) e.
. . . . . qui (?) . . .
. . . l'hyène . . .
. . . . . et les pasteurs . . . .
. . Eabani, le pasteur, aux poils hérissés (?) .

5 . . dans la maison tu demeures . .
. . Uruk supuri sur . .
. . . . . .
. . . . . .

ab. (?).
l (?) t.
. . . . . .
. . . . . .
10 . . . . en présence . . . . . .
. . (le démon) de la maladie a maudit . .
. . . la jeunesse (?) et la vieillesse (?) . .
son . je te comblerai de maux dans la demeure .
15 . . certes, que le cœur confiant, dans la demeure de l'homme . . . . . .
. . je conduirai les bêtes, la semence . .
. . les murs pleins de . . . .
. . le champ rempli de fleurs . . . .
. . comme l'insecte *ri ribit*, produit du nord, le fils du palais . . . . . .
20 . . il a crié et le cheval (?) comme le feu . .
. . et tu iras vers le scorpion à la queue malfaisante . . . . . .
. . . mauvais, il a détruit . . . .
. . le possesseur a placé la brique . .
. . . . . .
. . . . . .

ab. (?)
l. (?) g. 10 . . . . . .
. . . qui . . . . . .
. . . ton dieu qui . . . . .
. . et la grande (?) chevelure (?) . .
. . certes, comme . . .
15 . . . le songe . . .

. . . . . il a laissé . . . . .
. . . . . la plainte . . . . . .
. . . . . qu'il glorifie les dieux . . .
. . . . ton dieu . . . . . .
20 . . . . . le père des dieux . . .
. . . . . ta face (?) . . .
. . . . . .

Tab. (?). « . . . . . .
Col. (? h. . . . . .
. . . . . son . . . . . .
. . . . . tu les as frappés . . .
. . . . il fit descendre, sa semence . .
10 . . . . . il se réjouit (à la vue) du sang .
. au milieu d'eux, douze guerriers se séparèrent de moi . . . . . .
. . . à leur suite, la valetaille courut avec empressement . . . . . .
. . . je pris ces guerriers . . . .
. . je fis revenir ces guerriers . .
15 . . . je parlai ainsi au milieu. . .
. . . . . »

Tab. (?). . . . . .
Col. (?) i. . . . . .
15 . . . . et le chemin . . . . .
. . . vers son pays . . . . . .
. . . trente jours (?), Gilgamès . .
. . . . . et . . . . . .
. . . . . il l'ouvrit . . . . . .
20 Gilgamès, roi puissant, ...
. . . deux tiers, large (mesure) (?) . .
. . Gilgamès, roi puissant, ...

. ses (?) . trente jours (?) . . . .
. . . . . dans la ville . . . . . .
25 . . . cinq sixièmes, large (mesure) (?) . .
. . . . . .
. . . . . .

ab. (?). « . . . . . .
ol. (?) j. . . . . .
. . . . . le dieu (?) . . . . . .
. . . . . le fauve . . . . .
5 qui sert de nourriture (?) au fauve . .
Quant à moi, ...
et moi, brillant . . . .
Samas . . . . . .
depuis ce jour-là, ...
10 Pourquoi, Eabani, ...
ce qu'il t'a donné à manger . . . .
il t'a donné à boire de l'hydromel . . .
il t'a recouvert d'un vêtement, . .
et propice, le dieu . . . . . .
15 . . . . . .
. . . . . »

ab. (?).
ol. (?) k.
Recto.

. . Gilgamès, l'œuvre . . . . . .
. . scribe de Borsippa, habitant au sein de la ville, habitant la ville d'Arbèles.
. . . . . d'Ekur, des temples de Nergal,
. . . . . les tablettes lie par le milieu,
5 . les . il plaça dans un étang (?) (au milieu) des roseaux, les tablettes lie par le milieu.
. . . . . à moi la couronne de ta tête,
. son grand . . . du chef du pays d'Assur,
. la souveraine des cieux parla, la pure (déesse)

. . . . . Gilgamès à . . . . .
10 . . . . . au chef . . . . .
. les . . tablette . . . . .
. . . . . .

Verso. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
40 . . dans . . . . .
. . le roi . . . . .
. . . qui . . . . . .

45 . . . l'homme de Ninive (1)

Tab. (?). « . . . . . .
Col. (?) I. . . . j'ai éloigné . . . . . .
. . . ce que tu as ordonné (?) . . . .
. . Babylone . . . . . .
. . grand ton côté (?) . . . . . .
. . . . pourquoi . . . . . .
10 . . j'ai pleuré et j'ai porté vers . . .
. . . la montagne de l'univers et . .
. son . . Cutha . . . . . .
. . . . Nippur (2) . . . . . .
. . . . . »

(1) Ce fragment ne fait point partie du poème de Gilgamès, ainsi que le reconnaît Haupt, *Das babylonische Nimrodepos*, p. 59. Nous le donnons ici parce qu'il y est question de ce héros

(2) Rien ne prouve non plus que ce fragment appartienne à l'épopée de Gilgamès. Cf. Haupt, *op. cit.* p. 150.

HYMNE A GILGAMÈS

Recto

— « Gilgamès, roi puissant, juge des Anunnaki,
le grand justicier, le maître des hommes,
toi qui veilles sur les régions de l'univers et administres la terre, seigneur d'ici-bas, . . .
tu exerces la justice, tu es aussi clairvoyant qu'un dieu ;
5 tu as établi ton siège sur la terre, tu rends là tes jugements ;
ta sentence est irrévocable, et ta décision ne saurait être annulée ;
tu interroges, tu examines, tu juges, tu sondes et tu fais régner l'équité.
Samas a remis dans tes mains le pouvoir et le droit.
Les rois, les princes et les grands s'inclinent devant toi,
10 tu révises leurs arrêts, tu inspires leurs décisions.
Moi, un tel, fils d'un tel, dont le dieu (est) un tel et la déesse une telle (1) ;
que la maladie a frappé, pour me soumettre à un jugement,
et obtenir un arrêt, je me présente devant toi.
Prononce la sentence, ...
15 extirpe la maladie . . . . . .
triomphe de toute espèce de mal, ...

(1) Cette formule indique que nous nous trouvons ici en présence d'une prière rituélique.

tout le mal qui est dans mon corps. . »
— « Dès ce jour . . . . . .
il fera briller . . . . . .
20 un gâteau pur . . . . .
Il t'offrira un sacrifice . . . . . .
il t'apportera un vêtement bariolé (?) . . .
la barque d'Ea (?), de bois de cèdre. . . .
d'or de toute espèce . . . . . .
25 . . . . . .
. . . . . »

Verso.

En présence des Anunnaki. . . . . .
Incantation : « Vous autres Anunnaki . . »

Copie certifiée conforme au texte ancien.
Suit la suscription : Palais d'Assurbanipal, etc., en 11 lignes.

TITRE DU POÈME

(inscrit au catalogue de la bibliothèque d'Assurbanipal)

Histoire (?) de Gilgamès : de la bouche de Sin-liqiunninni « ô Sin, reçois ma prière, » homme . . . . . .

J. Sauveplane,
Ancien élève de l'École des Hautes-Études.

FIN

LE BOUDDHISME

D'APRÈS LES BOUDDHISTES

Puisque le bouddhisme est plus en honneur au Collège de France et au musée Guimet qu'à Lhassa, messieurs les Bouddhaphiles devront me savoir gré de leur fournir quelques documents bouddhistes pur sang et inédits, mettant en plein jour l'idée que les sectateurs de Bouddha se forment de leur grand docteur, de ses principaux acolytes et de son œuvre. Les croire sur parole est bien aussi raisonnable, je pense, que de croire sur parole des savants européens qui habillent le vrai Bouddha à la française, à l'anglaise, à l'allemande, et lui prêtent leurs idées préconçues, puisées aux sources du puits de Grenelle bien plus qu'aux sources de l'Inde Gangétique, des himalayas ou du Pic d'Adam. Pour moi je ne puiserai qu'aux sources Himalayennes renommées pour leur limpidité et leur fraîcheur. Il est vrai que, primitivement, l'eau de ces sources était l'eau sacrée et déjà plus ou moins bourbeuse du Gange transportée par les docteurs indous sur les hauts plateaux du Thibet, mais en changeant de pays et de couleur elle n'a changé ni de nature ni de saveur. Jugez-en par ces deux titres : *La clef d'or expliquant en abrégé (le livre) qui donne le sens propre des noms. La guirlande de Nénuphar blanc enseignant (le livre) qui donne le sens propre des noms.* Voilà bien du style sanscrit. Pour le rendre

conforme à leur génie les Thibetains disent tout simplement : *autres noms par lesquels on peut exprimer* telle ou telle chose. Nous Français, nous dirions : dictionnaire des synonimes, ou bien en nous rappelant les années de notre enfance au collège : *Gradus ad Parnassum.* Un *Gradus ad Parnassum*, qu'il soit grec, latin, sanscrit ou thibetain, n'est pas, je l'avoue, un traité de théologie, pas plus que ne le sont les livres d'histoire et surtout de légendes, mais dans les questions religieuses, le Gradus devient de la théologie ornée, embellie des fleurs de la poésie. Ce n'est pas en ajoutant de nouvelles fleurs exotiques aux *guirlandes*, et de fausses pierres précieuses européennes *à la clef d'or* que l'on parviendra à une notion, je ne dirai pas précise mais approximative du bouddhisme ; c'est au contraire en élaguant, en retranchant ces ornements poétiques que la vérité pourra se dégager plus facilement. Je ne retrancherai rien cependant, je veux être généreux envers Bouddha et son Panthéon, les montrant dans leurs plus beaux atours. En grattant la dorure ou la peinture, les esprits de bonne foi trouveront facilement que les types bouddhiques ressemblent beaucoup aux idoles qui les représentent. Bien peu, et les plus petites, sont faites de métal précieux compact.

1° Bouddha en général.

En vingt ans de séjour continuel au milieu des Thibetains, je n'ai entendu prononcer le nom sanscrit de Bouddha qu'une seule fois, et encore, mon interlocuteur lama le prononçait avec tant d'hésitation que je le soupçonnai de ne pas trop savoir ce qu'il disait. En effet, en ce moment, il voulait seulement parler du Dalaï lama de Lhassa. Les géographes, se copiant tous mutuellement, disent que le nom de Thibet (qu'ils écrivent Bhod-youl) signifie :

le pays de Bouddha. S'il en était ainsi, c'est Bhou-yül qu'il fallait écrire ce nom géographique pour être d'accord avec le dictionnaire officiel de l'Académie thibétaine, et non Péu-yül comme tout le monde écrit et prononce. En réalité, cette explication est fausse et n'empêche pas le nom sanscrit de Bouddha d'être inconnu au Thibet.

Mais la traduction thibétaine de ce nom est au contraire très populaire. Tout le monde connait Sang-guié. Sang est le passé des verbes Tsàng et Sang qui l'un et l'autre signifient : émonder, purifier. Le mot Guié pris adjectivement signifie : abondant, nombreux, grand, et pris adverbialelement signifie : très, beaucoup. Réunis, ces deux mots signifient donc : *celui qui est grandement, abondamment, très purifié*, expression qui diffère essentiellement de celle-ci : *le très pur* ; la deuxième indiquant un état de pureté, de perfection *native* ; la première indiquant un état de pureté *acquise* et supposant un état antérieur de non pureté ou plutôt d'imperfection. Csoma a eu tort de traduire Sang-guié au présent par : parfait, saint. Il aurait dû traduire l'homme *devenu* parfait, saint. Burnouf lui, a eu raison de le traduire au passé : l'homme qui étant entièrement affranchi de l'Erreur est parvenu à la connaissance de la Vérité absolue. Mais il a eu le grand tort d'ajouter de lui-même ces mots : de *l'erreur*, et, *à la connaissance de la vérité absolue*, car si la purification d'un Bouddha consiste principalement dans l'affranchissement de l'erreur et dans l'acquisition de la connaissance de la vérité absolue, elle consiste également dans la purification des imperfections morales, comme nous le verrons bientôt. Etymologiquement parlant, un Bouddha quelconque n'est donc pas parfait par nature, mais il le devient. Dès lors il n'est plus comparable qu'aux *saints* du christianisme, mais il ne peut nullement être comparé à Dieu, pas même aux anges.

Cette étymologie est parfaitement justifiée par les épithètes ou synonimes attribués aux Bouddhas en général. Trois épithètes seulement se rapportent à la durée de leur existence : *Ceux qui ont vécu pendant dix terres ou mondes ; ceux qui ont possédé le gouvernement de dix mondes ; ceux qui ont eu les dix entrées de l'existence d'au-delà*, c'est-à-dire ceux qui ont été dix fois incarnés et délivrés. Si longue que soit l'existence de dix mondes, cette expression ne renferme pas l'idée d'éternité. Il y a donc eu un commencement, et avant ce commencement il ne pouvait y avoir que le néant, *mé-pa*, dont nous aurons à parler dans la suite. Comment alors expliquer l'origine des êtres spirituels et corporels ? Les bouddhistes ne savent donc pas qu'en bonne philosophie il n'y a pas d'effet sans cause ? Mais leurs livres ne parlant pas de cette cause première, l'idée ne leur vient même pas de se demander si elle existe ou non. Ils acceptent le fait accompli de l'existence des Bouddhas dont l'origine humaine est clairement indiquée par les synonimes suivants : *Le plus noble de la race des hommes ; le lion des hommes ou l'homme-lion, l'homme supérieur ou le lama (docteur) des hommes ; le chef des bipèdes* (des hommes) ; *l'homme de règle ; les trois nobles corps* (la doctrine, les biens ecclésiastiques, les bouddhas vivants) ; *celui qui est l'enveloppe des choses incorporelles.* — Par quel moyen deviennent-ils Bouddhas ? par la purification : *Celui qui fut vainqueur ; qui a vaincu les démons, le monde ; le vainqueur ; celui qui est sans désirs, sans concupiscence ; le grand ermite suivant la voie droite.* Entre parenthèse, me serait-il permis de demander aux apôtres du bouddhisme européen s'ils prêchent le même moyen de sanctification à leurs adeptes ? Il me semble que, sous ce point de vue, Bouddha est plus près de la chaire de Notre-Dame que des chaires du Collège de France ! — Pourquoi

Bouddha doit-il se purifier lui-même ? D'abord pour gouverner le monde et conduire les hommes à la délivrance finale par sa doctrine et son exemple. *En marchant comme ses prédécesseurs il devient le conducteur, le protecteur du monde ; il a une grande domination ; il est puissant, très puissant, il est doué de dix forces ; Il attire, conduit puissamment ; Il parle sans ambiguité ; Il est changé en conducteur des hommes ; c'est lui qui aide les hommes en les instruisant ; Il sauve les existences, les royaumes ; Il devient le docteur des génies et des hommes.* En un mot, Bouddha montre aux faibles mortels la voie qu'ils doivent suivre, mais nulle part on ne voit qu'il leur communique un secours efficace, une grâce qui, élevant la nature au-dessus de ses faiblesses, donne la force de les vaincre. En cela Bouddha ressemble assez à nos philosophes des XVIIIe et XIXe siècles et à tous les sages de l'antiquité païenne. — En se purifiant pour le bonheur du genre humain, Bouddha ne s'oublie pas lui-même. Quel est, pour lui, l'effet nécessaire de cette purification totale à laquelle il s'est soumis pendant sa vie ou ses vies consécutives ? *Il marche majestueusement à la paix, à la félicité ; il a trouvé le bonheur ; Il possède les six sciences ; Il contemple la sagesse absolue ; Il est omniscient ; sans ténèbres ; entièrement bon ; la purification parfaite ; l'origine, la source de toute vertu ; un océan de bonnes qualités.* Plusieurs de ces épithètes semblent ne convenir qu'au Dieu infiniment parfait, mais les poètes bouddhistes auront beau faire, on ne devient pas Dieu, l'Infini ne se forme pas. Dieu *est*, l'Infini *est* éternellement et immuablement. Il faut donc voir dans ces expressions ou de ces exagérations permises aux poètes à condition qu'on n'essaye pas de les presser dans le moule d'un syllogisme, ou un manque de logique et très probablement l'un et l'autre.

Il existe une catégorie différente de Bouddhas désignés par le nom de Rang-sang-guié, les parfaitement purifiés par eux-mêmes. Ce titre, remarquons-le en passant, pourrait convenir à tous les Bouddhas puisque tous ne parviennent à cet état de perfection que par leur propre énergie et constance à marcher dans la voie de la purification. Ce n'est pas un secours surhumain qui les y pousse et les fait triompher; ils ne comptent que sur eux-mêmes; c'est la présomption de leur excellence intrinsèque qui est leur seul mobile. Mais enfin, puisque les auteurs bouddhistes en ont fait une classe à part, quels caractères spécifiques leur donnent-ils ? *Se purifiant soi-même ; se vainquant soi-même; cherchant la tranquillité ou la mansuétude; méditant sur la connexion des causes et des effets ; administrant sa-propre félicité ; ne pensant qu'à un seul (*à leur propre*) avantage ; homme de rang moyen ; Bouddha solaire* (de la dynastie solaire ou dont la vie est comme celle du soleil). De ces huit synonimes, les trois premiers sont vagues et conviennent à tous les Bouddhas ; le quatrième indique le moyen de purification qu'ils emploient : la méditation sur la connexion des causes et des effets, c'est bien abstrait pour être efficace. Le cinquième et le sixième nous montrent des êtres qui se purifient pour leur seul avantage sans se soucier du genre humain ; aussi, pour les punir sans doute de leur égoïsme, sont-ils par le septième synonime, rangés dans un état de perfection *moyenne*, et cependant, par le huitième, leur vie étant une vie solaire, semblerait devoir être une vie bien supérieure à la vie terrestre des autres Bouddhas, fut-elle de dix terres ou mondes (1).

(1) Les mêmes synonimes étant attribués aux Rang-chiang-kioup, nous pouvons en conclure qu'ils ne diffèrent pas des Rang-sang-guié, et que Chiang-kioup-khiou est tout simplement un autre nom pour Sang-guié ou Bouddha, d'autant plus que le sens étymologique est le même.

Bien heureux ceux auxquels est donnée l'intelligence de ces mystères, et croient pouvoir expliquer ces contradictions ! Ces privilégiés ne se rencontrent pas au Thibet mais en Europe. Au Thibet on se contente de lire sans réfléchir et souvent même sans comprendre. C'est là surtout que le vieil adage est vrai : le maître l'a dit, donc c'est vrai. Une autre remarque que j'ai pu faire à loisir, c'est que la perspective de pouvoir devenir Bouddha, et par conséquent de parvenir au Nirvana, n'a absolument aucune influence pratique sur la conduite morale des bouddhistes thibetains. En songeant (ceux qui y songent) que pour arriver à ce sublime et heureux état de Bouddha, il faut vivre dix vies de mondes, et dans chaque vie de monde subir des milliers et peut-être des millions de transmigrations, toutes regardées comme un malheur en elles-mêmes et plus souvent malheureuses qu'heureuses, tous sans exception, même les Bouddhas vivants se disent : l'un qui dit : « tiens, » vaut, dit-on, mieux que deux : « tu l'auras, » et contrairement au principe de la purification continue et totale, c'est à qui jouira le mieux du présent sans se préoccuper de l'avenir. Sous ce rapport, nos épicuriens et nos libres penseurs modernes sont presque descendus au niveau des pieux bouddhistes thibetains. Je ne leur en ferai pas mon compliment.

2° *Des Bouddhas prédécesseurs.*

Il est probable, pour ne pas dire certain, que dans le principe il n'y avait qu'un seul Bouddha, Sha-kia-mou-ni, ou Sha-kia-Thoup-pa comme le nomment les Thibetains. Mais, pour lui faire honneur, l'imagination de ses sectateurs ne tarda pas à lui supposer sept prédécesseurs ayant vécu dans sept mondes précédents. C'est sans doute pour cela que Bouddha est souvent appelé : *Celui qui marche*

comme ses prédécesseurs, c'est-à-dire sur leurs traces. Ces sept Bouddhas antérieurs sont désignés par certains auteurs sous le nom générique de Sang-guié-rob-dun, les sept générations de Bouddhas. Le révérend H. A. Jaschke en cite six dont voici les noms : Nam-par-zig (qui voit parfaitement), Tsou-tor-kien (qui a les cheveux noués sur la tête), Tham-kié-shiop (qui aide, protège tout), Eu-song (gardien de la lumière), Ser-thoup (puissant en or, ou par l'or), Khor-oua-Guyik (qui détruit la transmigration). D'autres auteurs, en y comprenant Sha-kia, les nomment : Gnié-sen-guié, les huit auditeurs rapprochés, c'est-à-dire ceux qui ont le mieux entendu et compris la Sagesse absolue. Voici leurs noms : Té-chia-pa, Nam-par-zig, Tchrou-top-shiop, Lo-pa, Té-ser, Ser-thoup, Eu-song, Sha-kia-Thou-pa. Sur les six cités dans la première liste il y en a trois dont les noms ne ressemblent pas à ceux de la seconde, preuve qu'ils ne sont pas très authentiques même pour les docteurs bouddhistes. Le dictionnaire des synonimes était sans doute déjà composé quand ces sept Bouddhas prédécesseurs furent inventés car il ne fait à aucun d'eux l'honneur d'une seule épithète. Si c'est un oubli, il faut avouer qu'il est bien irrévérencieux !

Nous devons en dire autant de Thou-mé-Sang-guié, en sanscrit Adi-Boudha, expression qui peut signifier : Boudha primordial ou Bouddah supérieur (aux autres). Malgré sa supériorité en temps ou en dignité, le dictionnaire de l'académie bouddhique est complètement muet sur son compte et il est à peu près inconnu du vulgaire et même des savants.

Comme les sept prédécesseurs de Bouddha et Sha-Kia-mouni lui-même, sont aussi représentés comme formant la première série des êtres surnaturels après la trinité bouddhique, il est nécessaire de dire ici quelques mots de cette trinité. Son nom thibetain est : Kun-Khiou-som, les

trois nobles raretés ou excellences. D'abord Kun-Khiou, noble excellence, n'est qu'un adjectif, un attribut donné principalement aux êtres surnaturels mais aussi aux grands et puissants de ce monde. Nulle part on ne trouve dans les auteurs que ce soit un être personnel, distinct, supérieur à tous les autres par sa nature ou ses qualités. Aussi, à mon humble avis, les ministres protestants ont-ils eu grand tort de se servir de ce nom pour exprimer Dieu. Quelles sont les trois excellences d'après les auteurs bouddhiques ? Il y a deux explications. La première qui est de beaucoup la plus commune est ainsi formulée. Les Sang-guié (Bouddhas) 1re excellence ; la doctrine et les livres qui la contiennent, 2me excellence ; les sectateurs de Bouddha (religieux et laïcs) 3me excellence. Dans la seconde explication la trinité est appelée : Rigs-som-gum-po, les trois sortes de protecteurs qui sont : Chin-ré-zig, incarné dans le Dalaïlama de Lhas-sa ; Guiam-pé (ou pel) -yong, incarné dans l'empereur de Chine ; Chia-na-do-guié, incarné dans le grand lama de Tra-chi-thun-po. D'après ces deux explications, qui ne se ressemblent guère, il faudrait conclure que le grand Bouddha Sha-Kia-mouni, le fondateur du Bouddhisme, est en même temps et son propre supérieur et son propre inférieur. Son supérieur, comme membre de la trinité puisqu'il est Sang-guié, et son inférieur, puisqu'il n'est aussi qu'un des membres de la 1re série d'êtres surnaturels *après* la trinité. Bien plus, comme membre de cette série, il serait inférieur à la religion qu'il a établie et aux livres qui la contiennent, même à ses sectateurs qui font partie intégrante de la trinité. D'après la deuxième explication, il ne ferait pas même partie de la trinité et serait par conséquent inférieur au Dalaïlama, à l'empereur de Chine et au grand lama de Tra-chi-lhum-po qui sont la trinité. Le voilà relégué au quatrième rang dans la hiérarchie bouddhique et même au cinquième pour ceux qui admet-

tent l'existence de Thoug-mé-sang-guié, le Boüddha primordial ou supérieur à tous les autres.

Peut-être la *clef d'or* nous ouvrira-t-elle la porte qui ferme l'issue de ce labyrinthe et la *guirlande de nénuphars blancs* nous fournira-t-elle quelques fleurs de vérités qui éclaireront ces ténèbres ? Je cherche Kun-Khiou; pas un mot. Je cherche Kun-Khiou-Som; encore rien. Heureusement voici un petit article expliquant *clairement le sens propre* de Kun-Khiou-Kyi-nê, la demeure de la trinité. En sanscrit cette demeure se nomme Kon-dha-la, pagode, dont les qualités distinctives sont d'être : *le palais des parfums; le receptacle des parfums; la demeure de ceux qui sont parfaitement purifiés* (Bouddhas), *la maison des Lhas* (génies ou idoles) ; *l'école ; la bibliothèque ; le lieu de réunion*, et voilà tout. Evidemment l'auteur avait en vue la première explication de la trinité, les Bouddhas dans les pagodes parfumées, la doctrine à l'école et à la bibliothèque, la société des religieux et fidèles réunis dans les pagodes ; mais il ne fait qu'exprimer en termes poétiques ce que la théologie nous avait déjà enseigné dans son style technique ; il n'explique rien. Bon gré malgré il nous faut donc continuer de marcher dans le labyrinthe au milieu des ténèbres. Remarquons seulement que l'auteur semble mettre sur le même pied les Chiang-Kioup (Bouddhas) et les Lhas (génies ou idoles) puisqu'il les loge dans la même demeure. Nous parlerons plus loin de ces derniers qui diffèrent substantiellement des Bouddhas. Mais puisqu'ils se trouvent bien ensemble ici, soyons accommodants.

3° *Bouddha Sha-Kia-mouni.*

Théoriquement parlant, Sha-Kia-mouni, est sans contredit le premier, le plus grand et très probablement le seul

vrai Bouddha. C'est lui qui a fondé la religion bouddhique et qui a servi de type à tous les autres Bouddhas inventés depuis par les sectateurs et corrupteurs de sa religion. Il semble donc naturel que la lyre des poètes bouddhiques prodigue ses flots d'harmonie et ses plus beaux chants pour exalter un si saint, si éminent, si vénérable personnage. Écoutez d'abord ce qu'elle dit de son origine terrestre. C'est *Gootama* (nom sanscrit). C'est le *lion, le prince, le roi, la sommité, le plus noble de la famille Shā-Kia ; c'est le fils de Sè-tsong* (la nourriture pure), *le fils de Sè-tsong* (qui était de la famille) *pou-ram-ching* (canne à sucre). — Voici maintenant ses titres marquant la transition de l'état purement humain à la dignité de Bouddha. C'est *un fils transformé, le religieux de la famille Sha-Kia, le grand moine.* Voici son éloge comme Bouddha. *Il est né de la race du soleil, descendant du soleil, parent du soleil, le génie des génies, le plus ancien ou éminent des génies, il possède le trône de diamant.* J'ai cité tout ce qui caractérise la nature humaine et purifiée de Sha-Kia-thoup-pa. Mais ses Œuvres racontées dans les 108 volumes du Ka-gieur, et sa doctrine expliquée dans les 225 volumes du Tan-guieur et autres ouvrages seront sans doute portées aux nues et au-delà ? Oui, par un seul mot : *Il a accompli toutes œuvres.* Vraiment, Sha-Kia le puissant, Sha-Kia le fondateur de la religion bouddhique doit être bien jaloux de Brahma, Wishnu, Siwa, Indra, Kuvera, etc., etc., divinités brahmaniques s'il en fut jamais, auxquelles, dans le même volume, les poètes bouddhiques ont consacré des pages entières d'épithètes et de synonimes les plus élogieux !

Remarquons en passant que les trois synonimes qui font descendre Sha-Kia-Mouni du soleil, le réduisent à la condition de Rang-sang-guié (Bouddha par soi-même) dont nous avons parlé plus haut, lesquels forment une catégorie

de Bouddhas de perfection *moyenne* seulement, parce qu'ils ne songent qu'à leur propre avantage, ce qui est encore contraire à la notion qu'on nous a faite de la mission toute de charité de Sha-Kia-Mouni. Comment alors peut-on lui donner en même temps les titres de : Génie des Génies, le plus ancien ou éminent des génies ? En Asie, les peuples qui ont adopté le bouddhisme sans rien retrancher de leurs superstitions primitives (ce qui forme autant de bouddhismes différents qu'il y a de pays bouddhiques), ne se sont pas même aperçu de ces montagnes de contradictions. En Europe, chaque auteur patient et opiniâtre (car il faut être l'un et l'autre) fait dans les grandes compilations bouddhiques (et surtout dans les traductions partielles qui en ont été déjà faites) un choix de morceaux se rapportant le mieux à ses idées préconçues, laissant soigneusement les idées contraires dans l'ombre du texte, puis avec ces passages de choix composant un tout historique ou doctrinal, il s'écrie triomphalement : Eureka, j'ai trouvé le vrai Bouddha et sa doctrine ! D'autres, non moins patients, non moins opiniâtres, puisant aux mêmes sources, font aussi leur choix dans un esprit différent, et s'écrient pareillement : Eureka, j'ai trouvé le vrai Bouddha et sa doctrine ! Aux yeux du vulgaire tous paraissent aussi *savants*, puisque tous *sont censés* avoir puisé aux sources et qu'ils citent quantité de textes. Ils se contredisent cependant. Qu'importe ! Bref, Bouddha fut, est, restera un des grands inconnus de la science en Europe, comme il est un grand inconnu pour ses sectateurs en Asie, au moins au Thibet. Cette dernière assertion pourra paraître d'une exagération presque monstrueuse à ceux qui se figurent que Bouddha, et par conséquent Sha-Kia-Mouni est le tout des pensées, des affections et des aspirations de la religion bouddhique. Eh bien, je ne crains pas de l'affirmer sans crainte d'un démenti, sur 1,000 personnes qui connaissent

et honorent Chin-rè-zï il n'y en a peut-être pas une ou deux qui connaissent Sha-Kia, et beaucoup de Lamas en lisant sa légende sur les livres sacrés se figurent lire celle de Chin-rè-zi, légende qui, je le crois du moins, n'a pas été écrite. C'est ainsi que chaque secte, chaque peuple applique la légende typique de Sha-Kia-mouni au Bouddha particulier qu'ils vénèrent plus spécialement.

Voyons donc maintenant, ce qu'est Chin-rè-zi, le grand Bouddha des Thibetains.

4° *Chin-rè-zi.*

Chin-rè zi (celui qui regarde avec des yeux brillants) est le nom thibetain du Bodhisattwa, qui choisit pour sa 40e incarnation l'enfant qui devait devenir le 32e roi du Thibet sous le nom de Son-tsan-gam-bo, 627 à 707 de l'ère chrétienne. Depuis cette époque, il n'a plus quitté le séjour des neiges perpétuelles, et depuis l'an 1542 il s'est toujours incarné dans la personne du Guiel-oua-rine-po-Khié ou grand lama de Lhassa. C'est le même dont nous avons déjà dit deux mots en parlant de la trinité bouddhique.

Ces renseignements sont tirés d'une liste chronologique des incarnations de Chin-rè-zi dressée par Djrom-tun qui au commencement du XIe siècle était la 45e incarnation de Chin-rè-zi depuis le commencement, et la 8e depuis que le Thibet était devenu sa demeure fixe. Dans cette liste, il n'est pas fait la moindre allusion au nom de famille Sha-Kia, ni au nom de Gootama. Serait-ce parce que l'auteur regardait Chin-rè-zi comme différent de Sha-Kia-mouni ? Il n'est rien dit non plus de l'époque à laquelle il faudrait faire remonter la première incarnation dans l'Inde. Mais en accordant à chacune de ces 40 incarnations de Chin-rè-zi une durée moyenne d'environ 30 ans, ce qui n'a rien d'extraordinaire, on arriverait presque à l'année 625 avant Jésus-Christ, an-

née qui, selon l'opinion la plus commune parmi les savants, serait celle de la naissance de Sha-Kia-mouni. Est-ce que Djrom-tun aurait pris tout simplement la généalogie de Sha-Kia pour l'appliquer à Chin-rè-zi, ou les a-t-il confondus l'un avec l'autre ? Malheureusement il y a une difficulté insurmontable ; c'est que la 38e incarnation aurait eu lieu 250 ans *avant* Jésus-Christ, la 39e, 250 ans *après* Jésus-Christ, et la 40e, 627 ans après Jésus-Christ. Comment combler ces vides de 500 d'abord et 575 ans ensuite ? C'est aussi impossible que de faire concorder les divers auteurs bouddhiques sur l'époque de la mort de Sha-Kia-mouni, leurs divergences s'étendant sur une période de 1500 ans (voyez la grammaire de Csoma). Peut-être Djrom-tun se trouvant fort embarrassé de ces anachronismes, aura fait vivre l'un de ses héros et prédécesseurs pendant 400 ans, l'autre pendant 575 ans au moment où Chin-rè-zi cessait de s'incarner dans l'Inde pour s'établir au Thibet. Dans un voyage si difficile il est bien permis de s'égarer un peu. Le tour fut bien joué, car personne au Thibet ne se doute de cette mésaventure !

Que conclure de ces documents ? (les plus authentiques!!! cependant que possède la science bouddhique). Sha-Kia-mouni et Chin-rè-zi sont-ils une identité ? sont-ils une dualité ? Pour moi je n'ose me prononcer. Si je consulte le dictionnaire des synonimes j'inclinerais pour la dualité car les épithètes qui caractérisent les deux personnages ne se ressemblent guère. Qu'on veuille bien les comparer. *Le prince Chin-rè-zi ; le prince ou gouverneur du monde ; le protecteur du monde ; la grande miséricorde ; le bienveillant ; celui qui regarde ce qui est sans douleur, ce qui est heureux ; qui jouit de la paix, de la félicité ; qui est couronné d'une immense lumière ; qui a le nénuphar blanc pour symbole ; qui le porte dans la main* (exprimé de trois manières) ; qui domine sur la

montagne du port (Polata à Lhassa) ; qui aime le port (Polata) ; *le soleil de diamant*. — Chez Sha-Kia-mouni, ce sont surtout sa descendance du soleil, puis sa force, sa puissance comme fils de la famille Sha-Kia ; sa vie monastique, sa glorification comme Bouddha qui sont célébrées ; chez Chin-rè-zi, c'est sa miséricorde sur le monde entier symbolisée par le nénuphar blanc, c'est sa prédilection pour le Potala, d'où sans doute il rayonna sur le monde ; il n'est pas seulement le descendant du soleil mais le soleil lui-même et le soleil de diamant, c'est-à-dire le plus précieux et le plus riche des soleils ou Bouddhas solaires. Si Sha-Kia-Mouni et Chin-rè-zi sont deux personnages différents, nous voilà en présence de deux bouddhismes aussi différents dans leur principe que sont le christianisme et le mahométisme ; s'il y a identité de personnage il est considéré sous des points de vue si différents que nous aurons encore en pratique deux bouddhismes plus différents que sont le catholicisme et le protestantisme ou toute autre secte hérétique ou schismatique, car dans les divers bouddhismes qui dominent en Asie il y a hérésie et schismes, et surtout des schismes puisque tous sont indépendants et n'ont point d'autorité centrale qui les réunisse en un corps de religion.

A. Desgodins,
Provicaire du Thibet.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

I. Religion chrétienne. — La *Géographie* publie dans son numéro du 10 novembre dernier un intéressant travail sur *la question des Saints Lieux* par M. Castonnet des Fosses :

« Il y a quelques semaines, écrit l'auteur, le bruit s'est répandu que les Anglais songeaient à se rendre acquéreurs du Saint-Sépulcre, et qu'ils étaient en pourparlers à ce sujet, avec la Porte Ottomane. Déjà même, l'on indiquait le prix qui était offert, 30 à 40,000 livres sterlings. Cette nouvelle doit nous donner à réfléchir. L'on sait que l'Angleterre cherche à consolider sa puissance en Orient. La prise de possession de l'île de Chypre, l'occupation de l'Égypte, indiquent que nos voisins d'Outre-Manche veulent à tout prix établir leur prépondérance dans le bassin de la Méditerranée. Jérusalem est un centre de la plus grande importance. En 1841, un évêché anglican y a été créé, et depuis, les sociétés bibliques se sont mises à l'œuvre. Si l'Angleterre devenait propriétaire du Saint Sépulcre, elle s'assurerait une influence considérable chez toutes les populations chrétiennes de l'Orient. Sa prépondérance à Jérusalem serait établie, et pour elle Jérusalem complèterait Chypre et l'Égypte. La question des Saints-Lieux serait résolue à son profit. La France ne peut rester impassible à ce nouvel empiètement. Pour nous, Français, la question des Saints-Lieux est une question nationale, et il est de notre devoir de la défendre. La France est depuis des siècles la protectrice des Saints-Lieux, et renoncer à ce protectorat, l'abandonner, ce serait souscrire à une dépossession. Aussi, pour bien comprendre cette question, juger de son importance, il faut connaître les Saints-Lieux, le rôle que nous y jouons, et en même temps se tenir au

courant du mouvement qui se produit en Syrie. Qu'on le sache bien, Jérusalem a pris une partie de son ancienne importance, et dans cette ville, la France, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne s'y rencontrent. La question des Saints-Lieux a été le prétexte de la guerre de Crimée. Qui sait si elle ne sera pas encore la cause d'un conflit entre puissances européennes.

La question des Saints-Lieux n'est pas toute la question d'Orient, mais elle en est une partie considérable et tout à fait capitale. Elle se mêle à ses plus intimes profondeurs. Elle touche la France, et mérite constamment sa sollicitude et sa sympathie, non-seulement par son côté religieux, mais encore parce que sa politique et le rang qu'elle occupe dans ce monde lui en font une loi. La Palestine est une terre où se heurtent les intérêts les plus divers, et aussi, chaque nation, chaque communion chrétienne cherche-t-elle à agrandir son domaine religieux. Aussi, y a-t-il toujours des conflits, plus ou moins apparents, et qui parfois deviennent des causes de guerre.

Les Lieux-Saints de la Palestine sont placés sous la protection de toutes les puissances chrétiennes. Ils sont au nombre de quatorze. Trois sont communs à toutes les communions chrétiennes : 1° à Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre ; 2° à Bethléem, l'église de la Nativité ; 3° à Gethsémani, l'église où est le tombeau de la Vierge. Cinq appartiennent aux catholiques : 1° à Nazareth, l'église de l'Assomption ; 2° à Tibériade, l'église où saint Pierre reçut ses pouvoirs de Jésus-Christ ; 3° à Jérusalem, l'église de la Flagellation ; 4° à Gethsémani, la grotte de l'Agonie ; 5° l'église de Saint-Jean-Baptiste. Deux appartiennent aux Grecs : à Sichem, l'église de la Samaritaine, sur le puits de Jacob ; à Cana, l'église où Jésus changea l'eau en vin. Quatre des Saints-Lieux sont aux Musulmans : à Jérusalem, l'église de la Présentation ; l'église des Apôtres, sur le mont Sion ; l'église de l'Ascension. sur le mont des Oliviers, et à Sébaste, l'église de la Décollation.

Au premier abord, il semblerait que la suprématie appartient aux Catholiques, et, cependant, l'on se ferait d'étranges illusions, si on le croyait. Plus que jamais les intérêts catholiques sont menacés, et par la même, les intérets de la France. Nous ne saurions trop le répéter, la question des Saints-Lieux n'est pas seu-

lement une question religieuse, c'est une question nationale. Ne pas s'en préoccuper, la regarder comme chose négligeable, c'est souscrire d'avance à l'abandon de notre influence en Orient. A cette époque, où la politique coloniale s'impose, où nous nous établissons au Tonkin, en Tunisie, à Madagascar, au Dahomey, devons-nous abandonner une terre à moitié française, la Syrie. Telle est la question.

C'est Charlemagne qui, en recevant du Khalife Haroun-al-Raschid, les clefs du Saint-Sépulcre, inaugura, il y a onze cents ans, le protectorat des Saints-Lieux. Après l'existence éphémère du royaume latin de Jérusalem, les seuls Français, qui restèrent dans la ville sainte, furent des Franciscains qui, moyennant une rançon payée par Robert d'Anjou, roi de Sicile, eurent le droit de s'établir sur le mont Sion ; une bulle pontificale de 1342 leur donna la garde des Saints-Lieux. L'église des apôtres où s'accomplit le Cénacle, sur le mont Sion, leur appartenait au XVIe siècle. Contrairement aux capitulations accordées par le sultan Soliman à François Ier, les Turcs leur enlevèrent ce sanctuaire, et le convertirent en mosquée. L'on était à l'époque des guerres de religion, et la France accordait peu d'attention à ce qui se passait en Orient. Au XVIIe siècle, notre pays intervint de nouveau, et Louis XIV conclut avec la porte ottomane un traité dont l'article 33 garantissait aux Franciscains la possession de leurs sanctuaires, au-dedans, et au-dehors de la ville de Jérusalem. L'église des Apôtres devait en conséquence leur être restituée. Il n'en fut rien. Sous Louis XV, un traité était signé dans le même sens que le précédent. Si les Franciscains furent moins sujets aux vexations des pachas, le mont Sion ne leur fut pas rendu. Au XIXe siècle, a lieu la guerre de Crimée. La France victorieuse pouvait parler haut. Elle n'en fit rien. Si, elle obtint la cession de l'église Sainte-Anne, elle ne fit rien pour obtenir la restitution de l'église des Apôtres aux Franciscains, et pourtant nous n'avions qu'à parler. L'on eut dit que nous n'osions pas nous servir du prestige que nous donnait le succès de nos armes. En 1878, le traité de Berlin a reconnu le protectorat de la France sur les Lieux Saints. Malheureusement, ce protectorat est devenu plus nominal et honorifique que réel. Notre situation à Jérusalem est restée la

même, et autour de nous a grandi l'action de la Russie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Voilà ce qu'on ignore, et nous croyons qu'il est utile et nécessaire de faire connaître le mouvement qui s'accomplit à Jérusalem, et la transformation que subit la ville sainte.

Depuis une vingtaine d'années, Jérusalem a considérablement gagné comme importance. Sa population qui, il y a un siècle pouvait s'évaluer à 12 à 15 000 habitants, dépasse actuellement 75.000 dont environ 5 à 6.000 Musulmans, près de 60.000 Juifs, et plus de 10.000 Chrétiens qui se répartissent de la façon suivante : 3.000 Catholiques, 6.000 Grecs orthodoxes, 500 Arméniens, 450 Protestants, 150 Syriens, 100 Coptes et 50 Abyssins. Les Musulmans, à part les fonctionnaires qui sont Turcs, appartiennent à la race Arabe. Les Juifs ne cessent de s'accroître. A l'heure actuelle, une émigration israélite, venant de la Russie, se porte en Palestine; l'on compte près de 100.000 Juifs dans l'ancien royaume d'Israël, et tous les ans, des achats de terrain sont faits par ces nouveaux venus. A Jérusalem, les Juifs se divisent en trois groupes : 1° Les *Askénazim*, Juifs allemands, polonais et russes; 2° les *Séfardim*, venus d'Espagne et des différentes parties de l'Empire ottoman, et dont le Grand Rabbin est muni de l'autorité civile ; 3° les *Karaïtes*, qui repoussent l'autorité du Talmud. Les Catholiques se composent de descendants des Latins, restés après les Croisades, et de religieux, venus depuis peu. Les Grecs orthodoxes appartiennent à la race Syrienne pour la plupart, et reconnaissent pour chef spirituel, le patriarche œcuménique de Constantinople. Les Arméniens viennent généralement du Caucase. Quant aux Protestants, ce sont des convertis, anciens orthodoxes, anciens Juifs, et dont pour la plupart, la sincérité laisse à désirer. Telle est la population de Jérusalem.

Cette statistique suffit pour indiquer les luttes, qui peuvent se produire et se produisent journellement. Les Catholiques ont un patriarche. Malheureusement, il est à regretter que son titulaire ne soit pas Français et soit Italien. Les Franciscains sont Français, et leur patriotisme est ardent. Aussi, avec eux, nous pouvons être certains que nos intérêts seront défendus. Au premier abord, il semblerait que nous n'avons rien à craindre des Grecs

orthodoxes, d'autant plus qu'ils sont divisés. Les uns sont pour l'emploi du grec, comme langue liturgique, et les autres, pour celle de l'Arabe. Malheureusement, derrière les Grecs se trouve la Russie. Chaque année des pèlerins russes viennent, depuis longtemps, visiter les Lieux Saints, et leur nombre ne cesse de s'accroître. De plus le gouvernement de Pétersbourg protège énergiquement les oxthodoxes, et les soutient, dans leurs luttes contre les Latins. En outre, voulant affimer sa puissance, sa suprématie à Jérusalem, il a fait bâtir en dehors et à l'ouest de la ville, sur la route de Jaffa, un immense caravansérail, qui renferme tout à la fois le consulat, le palais de l'archimandrite, une superbe cathédrale, trois hospices, un hôpital et une pharmacie.

Ces vastes constructions, que dominent les cinq dômes dorès de la cathédrale s'imposent à l'étranger, dès son arrivée, et sont la preuve de la grandeur moscovite. Il y a quarante ans, il n'était pas question du Protestantisme à Jérusalem. En 1841, un évêché protestant, dont le titulaire était nommé alternativement par l'Angleterre et la Prusse, a été créé. Depuis peu, chacune de ces deux puissances a voulu avoir un évêque. La propagande anglaise est fort active : l'évêché anglican occupe l'emplacement du palais d'Hérode, une école anglicane a été organisée, et là on y enseigne la haine de la France. De son côté, l'Allemagne porte ses regards vers Jérusalem plus que jamais (1). Une petite colonie allemande s'est établie à Caïfa, et par ses empiètements, elle envahit peu à peu le mont Carmel. Telle est la situation, et elle n'a rien de rassurant pour notre influence.

N'oublions pas que Jérusalem a cessé d'être une ville isolée, où l'on ne pouvait se rendre que par caravanes. Depuis le mois d'août dernier, un chemin qui relie la ville sainte à Jaffa a été inauguré ; c'est une véritable révolution, et si nous n'y prenons garde, les conséquences des cet évènement, au lieu de nous servir, tourneront contre nous.

Il importe que la France conserve son influence d'autrefois, et il faut que nous sachions suivre une politique énergique.

Le traité de Berlin a reconnu notre protectorat sur les Saints-

(1) La Prusse donne une subvention de 15.000 francs à l'évêché évangélique.

lieux. Usons de nos droits que personne ne nous conteste. Opposons-nous aux empiètements des orthodoxes, encourageons les écoles des établissements catholiques où l'on enseigne le français, et obligeons la Porte Ottomane à exécuter les clauses d'un traité qu'elle n'a jamais tenu, à restituer l'église des Apôtres sur le mont Sion, aux Franciscains. Les Anglais veulent se rendre acquéreurs du Saint Sépulcre ; que notre diplomatie s'y oppose énergiquement, et au besoin, ouvrons une souscription, et que la France fasse ce que veut faire l'Angleterre. Cette souscription sera nationale ; il s'agit de combattre notre ennemi héréditaire.

Que l'on sache bien que Jérusalem va grandir, et de cette ville notre influence peut et doit rayonner dans la plus grande partie de la Syrie, où nous avons une clientèle politique formée par les Maronites et les Melchites. Sur deux millions d'habitants que peut compter la Syrie, il y a environ 800.000 Chrétiens, dont 250.000 Maronites, 150.000 Melchites, 50.000 Syriens-Unis et 30.000 Arméniens Unis. Les Maronites sont de véritables Français. Quant aux Melchites, ce sont des Grecs unis avec Rome et dont toutes les aspirations sont françaises. Leur patriarche qui réside à Damas fait une propagande des plus actives en faveur de notre langue. Que l'on soutienne ce mouvement, et la plus grande partie des orthodoxes de la Syrie, qui sont 200.000, se détacheront du patriarcat de Constantinople, et se réuniront aux Melchites. Le gouvernement français a compris l'*importance* des Melchites. Depuis peu, la vieille église de St-Julien le Pauvre à Paris, leur a été concédée pour y accomplir leurs rites ; une école y a été annexee, et chaque année quelques jeunes gens retournent en Syrie, après avoir passé leur jeunesse dans la capitale, et être devenus de vrais français. L'on peut dire que l'*œuvre des Melchites* est une *œuvre française*. Le ministère des affaires étrangères lui accorde une subvention annuelle de 4.000 f..

— Sous l'inspiration de M. l'abbé Duchesne, un comité vient de se constituer en vue de la publication d'un *Annuaire de l'histoire ecclésiastique*. Le but est de présenter tous les ans, en un volume, l'analyse des articles de revues et des publications d'Académies concernant l'histoire de l'Église, des origines à l'avènement de Pie IX. Les directeurs de l'entreprise se sont imposé

la règle de n'admettre aucune appréciation des travaux analysés. Le comité est composé de MM. Alfred Baudrillart, Clotet, Digard, Georges Goyau, Hemmer, Lejay, Léon Mirot. Des collaborateurs ont promis leur concours en France et à l'étranger. Le succès de l'œuvre ne saurait être douteux.

— Nous avons à signaler un important ouvrage de M. l'abbé de Broglie : *Le présent et l'avenir du catholicisme en France.* De vives controverses ont eu lieu depuis quelque temps sur l'avenir religieux et spécialement sur l'avenir catholique de notre pays. Les uns affirment la vitalité persistante de l'antique foi de nos pères; les autres prédisent la déchéance progressive. M. l'abbé de Broglie, vient de se prononcer dans le débat par un ouvrage d'une science remarquable. Ses conclusions, basées sur des statistiques, des observations certaines, des documents empruntés à ses adversaires mêmes, sont pleines d'espérances et démontrent la force inébranlable du christianisme en dépit des épreuves qu'il traverse. La majeure partie du volume est consacrée à M. Taine qui, dans une étude célèbre, constatait un actif imposant, mais prétendait avoir découvert un passif supérieur, et concluait, sinon à une faillite, du moins à une grande diminution d'importance et d'influence. M. l'abbé de Broglie suit son adversaire à travers les quatre parties dont se compose son étude, et passe les faits et les conclusions au crible d'une logique précise et savante. On lira cet ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir.

— Les *Mystères du moyen-âge, mystères liturgiques*, forment un intéressant opuscule. M. le baron d'Avril a entrepris de faire revivre les œuvres charmantes du moyen-âge. Cette fois, il s'agit des mystères religieux que l'on représentait jadis, tantôt dans les églises, tantôt sur les places publiques. L'auteur ne s'est pas contenté de traduire du latin et du vieux français les textes primitifs ; parfois il s'est donné la peine de les adapter aux exigences scéniques pour qu'on puisse les jouer dans les patronnages de jeunes gens, ce qui est notamment le cas de la pièce intitulée : L'*Adoration des Mages*. M. d'Avril applaudit au retour qui se manifeste aujourd'hui vers la littérature liturgique, et il explique comment le théâtre contemporain pourrait y puiser des œuvres saines et émouvantes.

— Sous ce titre : *Conférences de Notre-Dame* ; *Retraite de la Semaine Sainte* : *Les fondements de la moralité*, Mgr d'Hulst publie son carême de 1891. Déjà dans ses conférences à Notre-Dame, l'auteur avait abordé les grands problèmes de l'unité de la morale, du libre arbitre, du devoir, de la sanction. Dans sa publication écrite, Mgr d Hulst complète l'examen de diverses objections qu'il n'avait fait qu'effleurer en chaire. Les soixante-quinze pages de notes substantielles, parfois hardies, ajoutées à ses conférences, les complètent très heureusement.

— Les *Mélanges philosophiques* du même auteur constituent un recueil d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques. Tel est en effet le but que poursuit Mgr d'Hulst : « Défendre contre les aberrations pernicieuses de la pensée contemporaine les principes du spiritualisme » ; et il a toujours employé et propose pour l'atteindre le même moyen : « revenir à la tradition sans exclure le progrès ; redemander à Aristote et à saint Thomas la clef perdue de la vraie métaphysique et ouvrir avec cette clef les trésors de la science moderne. » Trois conférences sur la philosophie en général ; quatre sur la valeur scientifique de la philosophie scolastique ; cinq sur l'âme humaine et trois sur le vrai Dieu ; enfin quelques morceaux détachés, études critiques de la philosophie de Vacherot, de Renan, etc., tel est le résumé des *Mélanges philosophiques*.

L'éloge des œuvres du savant recteur de l'Institut catholique de Paris n'est plus à faire.

— Mme de Flavigny publie la *Vie de sainte Brigitte de Suède*. Cette vie est neuve et enrichie de documents nouveaux que l'auteur est allé chercher elle-même dans le pays de la sainte. Elle a eu la communication de précieux manuscrits du xve siècle, et de la première biographie de la Vénérable Veuve que les Pères Jésuites hollandais cherchèrent en vain et que l'historien danois a négligée ; l'auteur s'est aidée aussi d'études récentes sur le moyen-âge suédois où nul biographe de sainte Brigitte n'avait encore puisé.

— Le nom de M. Ulysse Chevalier est bien connu dans le monde savant. Il suffira de rappeler son *Répertoire des sources histo-*

riques du moyen-âge et son *Repertorium hymnologicum* qui paraît régulièrement dans les *Analecta* des bollandistes.

Mais nous devons une mention spéciale à la brochure, le *Bréviaire romain*. On sait que la Congrégation des Rites a fait publier chez Pustet à Ratisbonne des éditions typiques du bréviaire, du missel, du cérémonial et du pontifical. M. le chanoine Chevalier vient de faire dans cette courte notice une critique de ce travail à la suite du R. P. Schober, rédemptoriste. Celui ci a donné en 1891 une *Explanato critica editionis breviarii romani*, une sorte d'exposé des motifs où il veut justifier les leçons adoptées dans plus d'un passage discuté et discutable. Il faut bien le reconnaître, notre bréviaire actuel doit encore subir bien des corrections par suite des progrès de la critique historique et philologique. On en doutera encore moins après avoir lu le travail de M. U. Chevalier.

— Nous empruntons, à la revue des Pères franciscains, les intéressants détails qui suivent sur la cérémonie intitulée : Les Funérailles du Christ.

Le Vendredi-Saint a lieu la cérémonie des « funérailles du Christ, » *Ginâhzat-el-Messih*. A la tombée de la nuit les portes du Temple Saint s'ouvrent un moment pour livrer passage aux fidèles, puis se referment aussitôt, et l'on peut suivre en toute liberté la cérémonie qui commence sur-le-champ.

Il est vrai de dire que l'affluence considérable des pèlerins auxquels sont venus s'adjoindre les chrétiens de la ville, occasionne bien en cette occasion quelque agitation qui ne laisse pas à l'âme tout le calme qu'elle souhaiterait pour méditer à son aise le grand mystère de la croix.

Mais les Franciscains, de temps immémorial, profitent de cette circonstance exceptionnelle pour prêcher en diverses langues aux peuples accourus là des quatres points du monde, afin de vénérer les souvenirs de la Passion, aux lieux mêmes qui en furent les témoins.

Un premier discours en langue italienne ouvre la cérémonie dans la chapelle de l'Apparition, labuelle sert ici d'Église aux catholiques de Jérusalem. Puis la procession s'organise, et les assistants, tenant chacun à la main un cierge allumé, se dirigent

sur deux rangs vers le lieu de l'Invention de la Croix. Là se fait en langue turque un second sermon, que paraissent suivre attentivement les soldats convoqués pour maintenir le bon ordre. — Un troisième, en langue allemande, est prononcé sur le lieu du crucifiement, au sommet du Calvaire. Les catholiques allemands deviennent de jour en jour plus nombreux à Jérusalem. Après le quatrième en langue française, à l'endroit même où fut planté la croix, vient une cérémonie touchante, bien qu'elle puisse au premier abord sembler assez bizarre. Des religieux munis de tenailles, arrachent un à un les clous qui retiennent fixée à une croix de buis l'image du Sauveur, enlèvent la couronne d'épines qui entoure son chef sacré, et, repliant contre le corps les bras qui sont mobiles, ils le transportent dans un linceul blanc sur la pierre de l'onction Là, le Rme Custode, assisté de ses Frères, procède à l'embaumement, *sicut mos est Judæis sepelire*. Après quoi on prononce un discours en langue arabe qui est celle des Jérosolymitains. Enfin la procession se dirige vers le saint tombeau, où l'on dépose le corps du Sauveur. Là un des religieux présents termine par une allocution en langue espagnole. La cérémonie a bien duré quatre heures.

Une autre cérémonie non moins intéressante est celle du Feu sacré des Grecs.

Cette cérémonie sacrilège se fait, chaque année, le Samedi-Saint. On évalue de cinq à six mille le nombre des personnes qui viennent chaque année pour assister à cette solennité.

Toute cette foule se rue, agitée et bruyante, à l'intérieur et à l'extérieur de la vaste Basilique du Très Saint-Sépulcre. La rotonde est comble : une masse serrée, compacte, l'occupe tout entière. Les galeries hautes appartenant aux Grecs et aux Arméniens, sont remplies de femmes et d'enfants, installés là depuis plusieurs jours, avec leurs matelas et batteries de cuisine. Chaque assistant est muni d'un cierge ou d'un paquet de petites bougies : tous se pressent en dehors et sur la place extérieure. Un cordon de soldats turcs tâche de maintenir l'ordre ; à l'extérieur une compagnie stationne sur le parvis, l'arme au pied, prête à tout évènement. De temps en temps pour se désennuyer la foule pousse de longs cris, ou chante un refrain plein d'injures pour

les juifs. Bientôt le clergé sort du chœur réservé, avec les bannières: ses chants sont couverts par le mugissement de la multitude. L'évêque grec de Pétra, dit *Evêque du Feu*, et l'évêque Arménien, entrent tous deux, à la suite du Patriarche, dans le Saint-Sépulcre : on ferme les portes derrière eux, puis on attend le Pacha de Jérusalem, qui chaque année vient assister à la cérémonie, du haut des Galeries Latines. Il arrive vers une heure avec sa suite : il est reçu par le Procureur laïque du couvent de Terre-Sainte, avec le cérémonial accoutumé, et conduit à la tribune garnie de tapis, puis on lui apporte l'essence de rose pour se parfumer la barbe, le sorbet, le café, selon l'étiquette orientale. Il n'attend pas longtemps : déjà la foule assiège les deux ouvertures pratiquées dans les parois latérales de la « Chambre de l'Ange, » ou vestibule du Saint-Sépulcre. D'un côté sont les Arméniens, de l'autre les Grecs ; les premiers arrivés défendent leurs places avec acharnement, places privilégiées s'il en fut; car d'après la superstition généralement admise par toute cette foule: *celui qui parvient le premier à allumer son cierge à la flamme miraculeuse est assuré, quelle que soit sa vie, d'aller en Paradis.*

« A la lucarne du Nord, celle des Grecs, aboutit un petit passage libre, menant au-dehors : là se tient un diacre, prêt à recevoir le feu sacré pour le porter à un homme à cheval qui stationne à l'extérieur de l'église et doit l'emporter à bride abattue jusqu'au couvent grec de Bethléem. Tout à coup une lueur brille à l'entrée de cette lucarne: le diacre se précipite, reçoit des mains de l'évêque une lanterne allumée et sort à toute jambe avec son précieux dépôt. Un long frémissement parcourt l'assemblée : le miracle est consommé. L'évêque du feu passe pour la deuxième fois sa main par la lucarne, en tenant une torche allumée. L'évêque Arménien en fait autant de son côté: la foule se rue sur cette flamme. Les premiers allument les cierges qu'ils portent à la main et communiquent l'étincelle à leurs voisins de main en main, de cierge en cierge, elle parcourt toute l'assistance ; et, en un clin d'œil toute la basilique jusqu'au faîte, présente l'aspect d'une mer de feu. Alors commence une scène impossible à décrire. Pour se pénétrer des vertus surnatu-

relles de cette flamme miraculeuse, les uns l'étreignent dans leurs mains, se couvrant d'étincelles et de cire fondue; d'autres croyant se purifier de leurs fautes, se brûlent impitoyablement, en la promenant sur leurs corps, avec des cris, des chants, des gestes frénétiques. Peu à peu, toute cette masse s'enivre de bruit, de fumée ; c'est une confusion dont rien ne peut donner l idée. Elle danse, trépigne, rie, pleure, hurle, vocifère; les hommes s'étagent en pyramides vivantes et fendent la foule en secouant leurs torches embrasées. Le délire est à son comble: une ronde immense, infernale s'organise dans cette rotonde consacrée aux processions pieuses, emportant toute la multitude dans un tourbillonnement frénétique...On croirait voir confondus dans un même sabbat, des Ménades en furie, des Truands de la cour des Miracles, des Derviches Hurleurs et Tourneurs, des Peaux-Rouges dansant la danse du Scalp autour du Poteau de la Mort.

— L'éminent auteur de l'*Histoire du peuple allemand*, Mgr Janssen est décédé le 23 décembre 1891, à Francfort-sur-le-Mein. L Église pleure en lui un de ses défenseurs les plus illustres, après Doellinger le plus brillant apologiste du christianisme en Allemagne. La science historique perd en Mgr Janssen un chercheur impartial et infatigable qui, par la clarté de son style, l'amour du document, la pénétration de son esprit, occupera parmi les historiens de l'école moderne une place de premier ordre.

— On lira avec fruit et intérêt, *la Mission du Su-tchuen au XVIIIe siècle* ; Vie et apostolat de Mgr Pottier, son fondateur, par Léonide Guiot. La Chine attire de plus en plus notre attention. Dans cet immense empire, une province, le Su-tchuen, a éveillé l'attention de M. Guiot et dans l'histoire du christianisme en cette province, une époque: celle de sa fondation qui va de 1756 à 1792, pendant l'épiscospat d'un homme à peu près inconnu en France, mais très célèbre dans l'empire du Milieu, et dont le nom mérite d'être placé à côté des grands évêques fondateurs des premières églises chrétiennes : François Pottier, un Français, qui simple missionnaire, est demeuré pendant dix ans, seul Européen, aidé de quelques prêtres indigènes, au fond de la Chine, dans le Su-Tchuen, où l'on pénétrait après un voyage d'une année et où les bateaux à vapeurs anglais et américains remonteront bientôt. De-

venu évêque en 1767 il eut pour collaborateur des prêtres de haute valeur intellectuelle, d'initiative ardente, qu'il dirigea avec un tact parfait. Pour analyser leur vie l'auteur a puisé aux meilleures sources. Lorsqu'on voudra connaître à fond le christianisme en Extrême-Orient, il faudra nécessairement consulter cette monographie d'une mission particulière.

— La librairie Cattier à Tours publie l'*Invasion musulmane en Afrique*, suivie du Réveil de la foi chrétienne dans ces contrées et de la croisade des noirs entreprise par S. E. le cardinal Lavigerie, par J. Bournichon.

L'idée qui inspire ce livre est très ingénieuse: l'auteur rapproche deux dates: 646 et 1889, l'invasion mulsulmane en Afrique et la croisade anti-esclavagiste du cardinal Lavigerie. Il en résulte une division naturelle en deux parties : dans la première, l'auteur raconte, sous une forme dramatique et romanesque, la chûte de la domination grecque à Carthage sous les coups des sectateurs de l'Islam, dans la seconde, il expose la régénération de l'Afrique par le catholicisme et analyse les principaux discours du nouveau Pierre l'Ermite prêchant la croisade contre les musulmans esclavagistes. C'est la revanche de la croix sur le croissant. Les deux parties sont reliées entre elles par un court historique de la période intermédiaire.

— M. le Dr Monchamp, professeur de philosophie au séminaire Saint-Trond expose dans son livre : *Galilée et la Belgique*, l'accueil fait en Belgique aux théories de Copernic et de Galilée. En élucidant ces diverses questions, l'auteur s'est attaché d'une manière spéciale au mouvement des idées à l'Université de Louvain. Une grande partie de son ouvrage est même consacrée à l'exposé d'un double procès qui s'éleva, à propos de l'enseignement des doctrines copernicienne, entre un professeur de l'*Alma Mater*, Van Velden, et les autorités académiques. M. Monchamp a réuni sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, une foule de détails intéressants et peu connus.

— L'ouvrage de M. Padovani, *In S. Pauli Epistolas commentarius* est un commentaire complet et résumé des épitres de saint Paul. Ce premier volume contient les Épitres aux Ephésiens, aux Philippiens et aux Colossiens. Chacune de ces Épitres est

précédée d'une introduction dans laquelle sont résumées d'une façon succincte toutes les questions qui concernent l'authenticité, l'origine, le but, le caractère, la division du livre saint. Puis, abordant le texte lui-même, il en fait un exposé simple mais complet.

— Dans la revue anglaise d'Écriture sainte *The Expositor* M. Sanday a essayé de fixer les résultats, qu'il croit désormais acquis ou probables, sur les rapports des Évangiles synoptiques entre eux et de discuter les hypothèses qui ont été émises récemment. Il regarde comme prouvés ou probables les points suivants sur lesquels s'accordent des savants d'opinion diverse, travaillant indépendamment les uns des autres. A la base des synoptiques se trouvent deux documents qui leur ont fourni leur matière commune. Le premier serait cet écrit dans lequel, au dire de Papias, Marc a consigné la prédication de Pierre ; l'Évangile actuel selon saint Marc en serait le type le plus fidèle. Ce dernier point, dit M. Sanday, n'est pas définitivement fixé. Le second document contenait les discours du Seigneur que nous lisons dans le premier et dans le troisième évangile; ces *Logia* étaient reliés par de courts récits. Mais est-ce saint Mathieu ou saint Luc qui les reproduit le plus exactement? Chez le premier ce sont des discours suivis, où les idées semblables sont rapprochées, où les enseignements de même nature sont réunis; il semble bien que le plan est artificiel. Chez le second, au contraire, les sentences sont mélangées à la trame du récit, introduites pour ainsi dire par les faits eux-mêmes, tel que cela devait se passer dans la réalité. Et pourtant M. Sanday n'ose se prononcer, car dans saint Luc, il découvre aussi des traces d'arrangement. En définitive, tout ceci s'expliquerait facilement, si l'on acceptait l'hypothèse d'une tradition orale, sources des Évangiles écrits. (1)

— Le *Pouvoir Temporel* de M. P. Guérin est une étude sur la chute et sur le rétablissement de la souveraineté territoriale du Pape. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen des causes de la chute du pouvoir temporel. La seconde partie, la plus considérable et la plus importante traite du rétablissement

(1) *Revue Biblique.*

du pouvoir temporel du Pape. M. Guérin rappelle à grands traits les bienfaits de la Papauté, mère de la civilisation chrétienne. Elle a détruit le paganisme, aboli l'esclavage, sauvé la chrétienté des invasions barbares et des conquêtes des musulmans. Tous les peuples civilisés ont gagné dans le passé ; tous les peuples sans exception ont à gagner dans l'avenir à l'exercice libre du ministère de la Papauté.

— M. François Bournand a entrepris une histoire de l'art chrétien des origines à nos jours. C'est une synthèse qu'a essayé l'auteur. L'architecture, la sculpture, la peinture y tiennent la première place ; on y trouvera aussi des enseignements sur la musique, l'iconographie, l'orfèvrerie, les vitraux, la tapisserie et les différents arts décoratifs. Le premier volume ira jusqu'à la Renaissance (1).

— Même après les travaux du comte Roselly de Lorgues, sur Christophe Colomb, M. Josépha a su nous émouvoir au récit de cette vie admirable. Plus simplement, plus rapidement racontée, elle ne perd rien de son charme ni de sa grandeur.

— Le titre de l'ouvrage de M. Martinez : *El anticristo y il fin del mundo segun las revelaciones divinas*, dit assez son but, mais les preuves fournies par l'auteur, relativement à la venue prochaine de l'antechrist, sont loin d'être probantes.

— On prépare une nouvelle édition illustrée des ouvrages de M. Henri Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes*, — *les épisodes miraculeux de Lourdes*, — *Bernardette*.

— Les *Études d'histoire ecclésiastique* du P. Largent, ne sont que la reproduction de divers articles écrits par l'auteur, prêtre de l'Oratoire, dans la *Revue des questions historiques* et dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Voici les titres de ces études : Saint Cyrille d'Alexandrie et le Concile d'Ephèse ; saint Jean-Chrysostôme et la critique contemporaine ; le brigandage d'Ephèse et le Concile de Chalcédoine ; programme d'un cours de patrologie ; une histoire du siècle apostolique. L'auteur se montre constamment historien érudit et narrateur attrayant.

— Par ordre du Saint-Père, le jour de l'Annonciation de la

(1) Paris, Blond et Barral.

Vierge, a eu lieu au Vatican, la lecture solennelle des Décrets, par lesquels on approuve les miracles opérés par les vénérables Antoine Baldimucci, jésuite romain, François-Xavier Bianchi, barnabite napolitain, Gérard Maiella, rédemptoriste du diocèse de Mure Lucano (Italie méridionale). La cérémonie aura lieu en la présence du Pape, dans la salle du Trône. Outre le cardinal Aliosi Masella, préfet de la sacrée Congrégation et les officiers de la même congrégation, y assistaient les représentants des ordres religieux auxquels les trois Vénérables appartenaient. On sait que la lecture des Décrets approuvant les miracles est le dernier acte, après lequel, quelques formalités accomplies, on procède à la Béatification.

— Mgr Lamy est un des savants qui ont donné, dans notre siècle, une vive impulsion aux études syriaques. Il est l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique de Bar Hebræus*, faite avec la collaboration de Mgr Abbeloos, recteur magnifique de l'Université de Louvain, et des *Œuvres inédites de St-Ephrem*. Mgr Lamy croit, d'après le rapport de l'évêque d'Edesse, Mgr Rahmani, qu'il y a au monastère de Had Haltaï, près de Mossoul, un tas de manuscrits dans une grotte ou cave, et qu'il y a là probablement des écrits de la bibliothèque du célèbre grec Bar-Hebræus. Les familles jacobites de Tour-Abdin doivent posséder aussi d'autres manuscrits. La société scientifique de Bruxelles a envoyé deux jeunes professeurs de Louvain à la recherche de ces manuscrits.

— Voici en quels termes la *Revue Franciscaine* annonce à ses lecteurs la publication des œuvres de Scot dans son numéro de septembre 1891 : « Les œuvres du plus célèbre des docteurs franciscains le V. Jean Duns Scot, étaient devenues presque introuvables, et encore ne pouvait-on les acquérir qu'au prix de plus de trois mille francs tant elles étaient recherchées par les Universités, les séminaires, les couvents et les membres les plus studieux du clergé catholique, c'est donc pour répondre à une véritable nécessité dans ce moment où l'on sent un véritable renouveau des études scolastiques, que M. Louis Vivès a voulu joindre à ses splendides éditions de St-Thomas, de St-Bonaventure, d'Albert-le-Grand, etc., celle de notre maître révéré, le docteur subtil. Le V. Jean Duns Scot a occupé dans la science théologique,

sinon le premier rang comme je le pense avec ses disciples, du moins un des premiers rangs. Il a clos la brillante série des docteurs scolastiques commencé par Alexandre de Alès, franciscain comme lui, et dont il suit habituellement les doctrines, comme l'avaient déjà fait nos docteurs Jean de la Rochelle, St-Bonaventure, Richard de Middletown.

« ..... Après la mort de Scot (1308), l'histoire de la scolastique ne nous offre plus de ces hommes de génie qui ont fait école, mais au XIVe et au XVe siècle, les théologiens se rangent presque tous sous deux bannières différentes : Celle de Scot et celle de St-Thomas. L'ordre des Observants et celui des Conventuels est resté jusqu'en ces derniers temps fidèle à la doctrine scotiste qui triompha si merveilleusement, le 8 décembre 1854, par la définition du dogme de l'Immaculée Conception, et qui est appelée à avoir de nouveaux et brillants succès. De tous côtés on se retourne vers les sources théologiques. On ne se contente plus de manuels : on veut étudier les maîtres. Aussi cette édition nouvelle de Jean-Duns Scot vient à son heure, et nous félicitons sincèrement M. Vivès de l'avoir entreprise. Il reproduit, légèrement améliorée, celle qu'en 1629 publia à Lyon notre illustre Wadding, avec tous les commentaires qui y sont insérés et qui sont l'œuvre de théologiens de premier ordre, tels que les Cavellus, les Lychetus, etc. »

— Le 23 octobre 1885, M. Léopold Delisles communiquait à l'Académie des inscriptions et belles-lettes une note d'un manuscrit latin du Vatican, rédigée en 1429, par un clerc français, résidant à Rome, et relative à Jeanne d'Arc. Le 28 janvier 1891, M. Geffroy, directeur de l'école de Rome, écrivait de cette ville à la même académie que MM. Novati et Lafaye avaient trouvé, sur une anthologie italienne du XVe siècle, l'indication d'une « Epistola Cosmæ Raymundi Cremonensis super allatis in Italiam rumoribus de Jeanna puella pastorali. » Cette lettre faisait partie d'un manuscrit perdu, qu'il serait intéressant de rechercher. Cette indication paraîtra insuffisante à beaucoup ; néanmoins, elle a son intérêt ; car elle démontre que le bruit des exploits merveilleux de la Pucelle d'Orléans avait franchi les monts.

— M. Renan a publié sous ce titre : *Feuilles détachées*, faisant suite aux Souvenirs d'enfance et de jeunesse, un nouveau

volume dont aucune page n'est inédite. C'est un recueil de morceaux divers : discours, lettres, *Emma Kosilis*, une nouvelle bretonne, une lettre sur la catastrophe de Pompéï, des souvenirs sur le *Journal des Débats*, une dissertation sur les portraits de S. Paul, des *speech* prononcés à des banquets intimes, quelques articles de philosophie amusante, etc. M. Ledrain a vivement reproché à M. Renan, à propos de cette publication, de n'avoir aucunement le respect de la philosophie et de l'opinion publique, de se passer des familiarités outrageantes envers les grands problèmes qui sollicitent les vrais penseurs. Pour résumer le dédain que M. Renan inspire quand il se permet de trancher du philosophe et de l'historien, M. Ledrain lui dit : Vous n'êtes qu'un romancier !

— *Een woord van Protestansch verweer*, c'est le titre d'un volume publié par le Dr J.-H. Gunning à la suite de deux articles du journal « de Zuid-hollander ». L'auteur a reproduit les accusations portées d'ordinaire contre l'Église catholique. C'est pour y répondre que le Dr Schaepman a mis dans son vrai jour la vérité que son adversaire avait notablement dénaturée. Ignorance des faits, manque de critique, opinions préconçues, voilà les défauts que M. Gunning croit découvrir en particulier chez Janssen, l'auteur de l'ouvrage : *Geschichte des Deutschen Volkes*. Dans une réplique solide, le Dr Schaepman a montré comment ces attaques ne nuisent qu'à celui qui les a produites. En effet, ce sont ces mêmes défauts qui font commettre au Dr Cunning des erreurs manifestes à l'endroit où il parle de la conduite scandaleuse de certains Papes, de l'attitude de quelques Pontifes Romains à l'égard des Juifs, de leur manque de soin pour les monuments de l'antiquité. Deux points surtout font l'objet d'un examen sérieux pour M. Schaepman : *Luther auteur du Protestantisme et la vénération des reliques*.

— La petite brochure de M. Ulysse Robert sur le *Pontificat d'Etienne X*, avait déjà paru dans la *Revue des questions historiques* en 1876. L'auteur a retouché cette rédaction datant de quinze années et y a joint un codex diplomatique des bulles émanées de la chancellerie apostolique durant un court pontificat, de quelques

mois à peine. Cette brochure est une utile contribution à l'histoire si troublée de l'Eglise au XIe siècle.

II. Religion d'Israël. — M. Ebérhard Schrader avait entrepris de commenter les livres historiques et prophétiques de l'Ancien Testament à l'aide des inscriptions cunéiformes. Deux ans plus tard en 1883, il eut à refondre son travail à la suite de découvertes nouvelles. Un nouveau travail de refonte s'est fait sentir de nos jours : il a été entrepris par M. Pinches dans *The Expository Times* ; mais l'auteur n'a encore entrepris que la comparaison des dix-huit premiers versets Ce qui distingue surtout des deux traditions chaldéennes et bibliques, comme l'a si bien fait ressortir M. Loisy, c'est le caractère monothéiste de la première et le caractère polythéiste de la seconde.

— M. Meignan publie une nouvelle histoire des prophètes d'Israël. On a fait de ces grands hommes, des tribuns audacieux, des ennemis de la royauté. Il fallait donc remettre les choses à leur place. Monseigneur Meignan, ancien professeur d'écriture sainte à la Sorbonne, connu dans le monde savant par ses travaux marqués au coin d'une solide érudition, était indiqué pour montrer le vide de l'exégèse des Kuenen, des Reuss et des Wellhausen.

Les *prophètes* d'Israël sont des hommes extraordinaires, des thaumaturges suscités de Dieu pour conserver intacte dans la descendance de Jacob l'idée de monothéisme et la promesse du Messie. S'il est vrai que diverses causes mirent obstacle à la propagation des cultes égyptiens ou assyriens parmi les Hébreux, il n'en fut pas de même de l'idolâtrie syrienne surtout et phénicienne, Baal, Astarté, Moloch étaient les divinités qui eurent des temples durant plusieurs siècles, Les prophètes furent les véritables adversaires de ces cultes étrangers

— Le Dr Théodore Zahn avait publié en 1889 un premier volume où l'histoire du canon du Nouveau Testament était conduite jusqu'à Origène. Dans le deuxième volume, il discute quelques questions annexes, mais très importantes pour cette histoire : I. Recueils les plus importants des écrits du Nouveau Testament ; vingt-trois sont cités et étudiés depuis le canon de Muratori jusqu'à la Synopse dite d'Athanase; II, Nombre des livres bibliques ;

III. Ordre des livres du Nouveau Testament; IV. Stichométrie biblique; V. le Nouveau Testament de Marcion; VI. le Diatessaron de Tatien; VII. sur le texte des épitres de saint Paul dans Aphraat en comparaison avec la Peschittha; VIII. Epitre de saint Paul apocryphe; IX. Evangiles apocryphes. Le canon de Muratori est étudié très minutieusement au point de vue du manuscrit qui nous l'a transmis, de la langue du document original grec ou latin, prose ou vers, des résultats qu'il fournit et des problèmes qu'il soulève. Pour le Nouveau Testament de Marcion, M. Zahn critique les sources et essaye une reconstitution du texte.

— La question des *Races de l'Ancien Testament*, vient d'être étudiée avec compétence par M. A. H. Sayce, professeur à Oxford, dans un volume de la collection anglaise *By-Paths of Bible Knowledge*. (1) C'est l'ethnologie biblique que veut fonder M. Sayce. On s'était déjà, en ces dernières années, occupé à déterminer quelques-unes des races de l'Ancien Testament.

— M. Magnier, ancien professeur d'écriture sainte, a traité aussi de la canonicité des saintes Ecritures. Son livre est une thèse en trois parties : 1° L'inspiration, fondement de la canonicité des Livres saints ; 2° Démonstration de la canonicité des livres de l'Ancien Testament dans l'Église ancienne ou synagogue juive ; 3° Démonstration historique de la canonicité des Livres de l'Ancien Testament dans l'Église chrétienne depuis les Apôtres jusqu'au concile de Trente.

— Nous avons déjà parlé de l'édition de la Bible hébraïque que publiaient S. Baer et Frantz Delitzsch. Le premier était l'éditeur principal, Delitzsch révisait le travail. M. Baer reste seul et les livres de Josué et des Juges qui viennent de paraître ne portent que son nom. Le même soin a été donné à ce fascicule qu'aux précédents; il fait honneur à la science de M. Baer.

— M. Lévy vient de publier un *Essai sur la morale du Talmud*. Outre la *Thora* ou *Loi* écrite, les Juifs possèdent une *Tradition*, consignée dans le *Talmud* (12 volumes in-folio), auxquels ont travaillé successivement, les docteurs les plus ac-

(1) *The races of the old Testament by* A. H. Sayce, in-12 de 180 p.

crédités en Israël. L'auteur se plaint de ce que la prédication des Rabbins manque de nos jours, « de caractère *israélite*.» Il voudrait venir en aide à ses confrères en exposant la morale telle qu'elle est enseignée et commandée dans le Talmud. M. Lévy affirme « l'identité entre la morale juive et ce que nous appelons les vertus chrétiennes. Je demande à combattre, dit-il, à côté de vous et avec vous l'ennemi commun : le scepticisme matérialiste »; d'après lui, « La *loi nouvelle* ne se distinguerait pas de la *loi ancienne* et les miracles postérieurs à la promulgation sinaïque sont inutiles.

— L'*Introduction au livre des Psaumes* de M. Elie Philippe, est un livre d'enseignement; l'auteur expose en termes précis, les diverses opinions qui ont été émises sur chaque question, puis il établit sa thèse par les preuves les mieux appropriées. M. Philippe a voulu résumer ce que l'on savait de certain ou du moins de très probable sur les psaumes, leurs noms, leur nombre, l'ordre dans lequel ils ont été rangés, sur l'inspiration, les différentes classes, les auteurs des psaumes, sur la doctrine qui y est enseignée, sur les titres, leur valeur et leur signification, sur le texte, les versions et l'usage des psaumes chez les Juifs et dans l'Église chrétienne. Il ne recherche pas les opinions singulières, mais s'en tient le plus souvent aux données traditionnelles, éclairées par les travaux exégétiques et critiques les plus récents.

—A signaler l'examen historico-critique de la critique du Pentateuque du professeur Kuenen, par Jos. Schets, professeur au grand séminaire de Hoeven. — Cet ouvrage est le résumé d'une série d'articles publiés par l'auteur dans le journal hollandais : « De Katholick ». Le système de Kuénen est bien connu. Reuss, professeur à Strasbourg, s'en est fait l'ardent apôtre parmi nous : le Pentateuque n'a point Moïse pour auteur. Il est le produit des siècles, et ne reçut sa forme définitive qu'après la captivité de Babylone. Principalement ce qui concerne la législation est de cette dernière période. Le tout, enfin, fut constitué par un certain nombre de mémoires d'origines diverses, réunis en un seul tout d'une façon plus ou moins heureuse. Le Dr Schets a donc entrepris de réfuter ces erreurs, et il l'a fait non sans succès.

— Le travail de M. Manfrin: *Gli Ebei sotto la dominazione*

romana a pour but de démontrer l'influence juive sur les Romains ; influence qu'il regarde comme néfaste. L'auteur attribue aux Hébreux le plus grossier polythéisme, avec une tendance au monothéisme; mais, la remarque vaut la peine d'être faite, ce monothéisme a pour tendance le culte de la femme divinisée. La Bible n'est pas antérieure au siècle qui précède J.-C. ; elle est une allégorie, sans valeur historique. Le premier volume surtout se fait remarquer par un manque absolu de critique.

— *Moïse ou Darwin?* tel est le titre du livre de M. Dodel Arnold. L'auteur est vice-président de la société des libres-penseurs allemands. Son ouvrage a été traduit en français par M. Fulpius, président de la société des libres-penseurs de Genève. M. Dodel tient Darwin pour docteur infaillible, et déclare sa théorie au-dessus de toute controverse,

— M. Merminod, dans son *Essai sur l'idée de Dieu dans l'ancien Testament*, publié à Genève, prétend démontrer que les Hébreux ont commencé par le polythéisme, puis sont arrivés au monothéisme, en passant par l'hénothéisme. L'idolâtrie n'aurait disparu qu'après la captivité de Babylone. C'est la thèse rationaliste.

— Le compte-rendu du congrès international des catholiques de 1891 contient un intéressant travail de M. l'abbé Busson sur l'*Origine égyptienne de la Kabbale*. « Suivant les Kabbalistes, dit l'auteur, tout émane d'une source cachée, dont l'écoulement forme le fleuve de l'Eden, qui nourrit tout. Ce fleuve c'est le monde qui vient, car il vient sans cesse et ne s'arrête ni ne tarit jamais. Principe, idée, modèle et âme de notre monde inférieur, le monde qui vient part de l'indéfini confondu avec l'infini sous le nom d'*OEn sof* (sans limite) ou de *Aïn* (néant). Sa formation comporte dix degrés, tous compris dans le premier, qui est encore le Sans limite, le Néant primitif, considéré comme source de tous les êtres. Les deux degrés suivants constituent le père mâle et femelle, les sept autres appartiennent au fils, également mâle et femelle. « M. l'abbé Busson étudie ensuite *OEn sof* et sa formamation à dix degrés, puis l'idée du contenu et du contenant, avec les idées connexes de mâle et de femelle, de bon et de mal. L'auteur met en même temps en regard des parties correspondantes de

la mythologie égyptienne qui lui semble l'origine de la Kabbale.

— Le docteur Frants Buhl, professeur à Leipzig, publie un nouveau travail sur le canon et le texte de l'Ancien Testament. Primitivement écrit en danois, il a été revu et amélioré par l'auteur, qui l'a lui-même traduit en allemand.

— Le compte-rendu du dernier congrès des savants catholiques résume un travail de M. l'abbé de Moor sur *Quelques données chronologiques relatives au second livre des Rois*. L'auteur s'est proposé de défendre la chronologie des chap. XIV-XX du livre IV des Rois, contre les critiques qui l'attaquent en partant des documents cunéiformes et particulièrement contre M. Stade. Il essaie de justifier quelques-unes des dates de la Bible et d'en rectifier quelques autres qu'il considère comme altérées par les copistes.

— Le Dr Dalman a donné en appendice au livre de von H. Laible : *Jesus Christus in Thalmud*, le texte hébreu de ce livre : *Die thalmudischen texte*. On y trouvera toutes les abominations que les juifs ont écrites sur Jésus-Christ et sa mère. Les éditions postérieures à 1654 ont été expurgées, mais il n'en est pas de même des manuscrits anciens : c'est ce que montre von H. Laible (1).

— *Jerusalem, its history and hope*, tel est l'ouvrage que publie Mrs Oliphant, à Londres, chez Macmillan. Ce n'est pas une description topographique de Jérasalem, ou une histoire complète et détaillée de cette ville. Jérusalem est envisagée au point de vue de ses destinées messianiques, et l'auteur fait passer sous nos yeux tous les personnages qui ont joué un rôle actif dans cette histoire : David, Salomon et ses successeurs, puis les prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, les hommes de la restauration, Zorobabel, Esdras, Néhémie, les héros de l'indépendance, les Maccabées, enfin, Jésus-Christ, le Messie, fils de David. Le récit se termine au Calvaire. C'est une histoire du Messianisme, figuré par des événements dont Jérusalem a été le théâtre principal.

— Le 17° volume du *Cursus scripturæ sacræ* contient le commentaire sur la seconde épître aux Corinthiens et sur l'épître

(1) Reuther, Berlin.

aux Galates. Le R. P. Cornely nous y fait apprécier, une fois de plus, la profondeur de sa critique. La seconde épître aux Corinthiens peut être appelée à bon droit l'apologie de saint Paul. L'épître aux Galates est aussi un écrit apologétique ; mais celle-ci présente la défense du ministère extérieur de l'apôtre, celle-là justifie plutôt l'esprit intérieur qui anime son apostolat.

L'épître aux Galates est, d'un bout à l'autre, une œuvre de polémique contre les prétentions des judaïsants. Saint Paul enseigne formellement que la loi de Moïse a fait son temps, qu'elle a été remplacée par l'Évangile, que, partant, les observances légales n'ont plus aucune valeur. On se rend coupable en s'y attachant comme à des moyens nécessaires de salut.

Le R. P. Cornely a publié encore un résumé de ses quatre volumes d'introduction à l'Écriture sainte, sous le titre : *Historicæ et criticæ introductionis in utriusque Testamenti libros sacros.* A la seconde édition, l'auteur a ajouté un court traité sur l'inspiration. Ce *Compendium* est un excellent manuel pour l'enseignement de l'Ecriture sainte.

— Le livre de M. Tomkins : *The life and times of Joseph in the light of Egyptian lore* est un résumé de ce que l'archéologie biblique nous apprend sur les derniers chapitres de la Genèse. A en croire l'auteur, Jacob et Joseph étaient adorés déjà comme des dieux, un siècle avant l'Exode.

— M. Van Hoonacker, l'auteur de *Zorababel et le second temple* qui s'est rapidement fait un nom dans le monde de la critique biblique, notamment par sa remarquable étude sur *Néhémie et Esdras*, examine dans un nouveau travail les importants problèmes soulevés au sujet de l'origine littéraire des six premiers chapitres du livre d'Esdras et de la chronologie des événements que ces chapitres nous relatent.

Il établit que les fondements du second temple juif ont bien été posés à l'époque de Cyrus, ainsi que le rapporte le ch. III d'Esdras, et à cette occasion il démontre victorieusement l'autorité historique de ce chapitre, que bien des auteurs invoquaient comme un échantillon du procédé fantaisiste et ten lenciel du rédacteur et comme un argument décisif contre la valeur historique des relations attribuées au « Chroniste ». Le savant professeur me

vivement en lumière la parfaite concordance du récit de ce ch. III avec celui du ch. V, ainsi qu'avec les témoignages des prophètes Zacharie et Aggée. On lira avec un intérêt particulier le commentaire lumineux qu'il fait à ce sujet des ch. VII et VIII de Zacharie et du chapitre II d'Aggée, car ces passages de la bible ont toujours fait le tourment des interprètes. Commencé sous Cyrus, quand le second temple a-t-il été achevé? D'après M. Van Hoonacker, c'est en 516 : le Darius des ch. V et VI d'Esdras est bien Darius I et non Darius II. Cette thèse est aussi triomphalement démontrée. Pour finir, l'auteur étudie la question de l'origine et de la composition littéraires des ch. I-VI d'Esdras. Sa conclusion, c'est que la partie hébraïque de ces ch. a la même origine que la partie écrite en araméen, car ce n'est qu'une traduction de l'araméen en hébreu ; c'est encore que les six premiers chapitres d'Esdras nous offrent une relation contemporaine des événements mêmes. Voilà les principanx résultats, si importants pour l'autorité de la Bible et la faveur des sources relatives à une époque capitale de l'histoire de l'Orient, auxquels aboutit la critique pénétrante de l'auteur dans l'examen même des textes. Nous ne doutons pas que le monde savant ne fasse à cette étude un accueil aussi flatteur qu'à ses devancières. Même les profanes qui s'intéressent de loin aux controverses bibliques de notre temps la liront avec beaucoup de fruit et de plaisir (1)

— Dans son livre intitulé : *Canon de l'Ancien Testament*, M. Ed. Ryle, *Hulsean professor of Divinity*, à Cambridge, accepte comme démontrées toutes les théories de l'école critique moderne des Reuss, Kuenen, Wellhausen. C'est là une tendance qui s'accentue chez les théologiens anglais, et on peut prévoir le temps où la critique et l'exégèse traditionnelles ne compteront plus que de rares représentants en Angleterre.

— En 1888, le Dr Edwin Hatch avait annoncé qu'il préparait une concordance des Septante, ainsi qu'une des autres versions grecques de l'Ancien Testament, et il en avait exposé le plan. La mort l'a arrêté. Un de ses collaborateurs, M. Henry Redpath, a pris la suite de son entreprise et aujourd'hui il nous donne le premier fascicule de cette œuvre importante.

(1) *Revue bibliographique belge.*

Le but est d'établir une concordance complète de la version alexandrine de l'Ancien Testament, tant des livres proto-canoniques que des deutéro-canoniques, et des autres versions grecques qui entrèrent dans les Hexaples d'Origène. Cette *Concordance* est basée, pour la version des Septante sur les manuscrits *Alexandrinus*, *Vaticanus*, *Sinaïticus* et sur l'édition Sixtine de 1587, telle qu'elle a été réimprimée en 1875 par la Clarendon Press.

— Sous ce titre : *Der Masorah text des Koheleth, Kristisch untersucht*, M. Euringer fait une excellente application de critique textuelle conservatrice au livre de l'Ecclésiaste. L'auteur oppose à l'hypothèse de Bickell, un examen raisonné du texte massorétique d'après les citations rabbiniques, les Targums et les versions. Il ne propose que trente changements, plus deux douteux, au texte de Baer considéré comme la meilleure recension du texte des Massorètes. Dans l'ensemble, cette petite enquête est très favorable au texte hébreu.

— M. de Lantsheere, dans son travail *De la race et de la langue des Hittites*, mémoire présenté au second Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris au mois d'avril 1891, a voulu, « examiner à fond toutes les questions qui se rattachent à la race et à la langue des Hittites », Ce but a été complètement atteint; l'auteur a analysé et discuté toutes les informations que fournissent sur les Hittites la Bible, les documents égyptiens et assyriens, les inscriptions vanniques et les monuments hittites eux mêmes. L'auteur avait un second but, celui de « mettre de la méthode dans les faits que nous connaissons, d'écarter les hypothèses aventureuses et d'indiquer ainsi, par voie d'élimination, la direction dans laquelle des chercheurs plus heureux pourront trouver la solution du problème. » M. de Lantsheere aura, pour une large part, contribué à ce succès définitif.

— Un nouveau travail sur le canon de l'Ancien Testament a été publié par Mgr Tobias Mullen, évêque d'Erié : *The canon of the old Testament.*

— M. Schick a déjà retracé en divers plans la transformation du temple de Jérusalem. Son dernier ouvrage : *Beit el magdas, oder del alte Tempeplatz zu Jérusalem*, retrace avec une exactitude parfaite le temple dans son état actuel.

— Nous trouvons dans l'*Enseignement biblique*, les renseignements suivants, sur les travaux d'un savant anglais. « M. K. Cheyne a publié récemment un travail important sur l'origine et le contenu religieux des psaumes. (*The origin and religions contents of the Psalter in the light of Old Testament criticism, and the history of religions*. Londres 1891 : in-8, XXXVIII-517 pages : cet ouvrage sert de complément au commentaire publié par le même auteur, en 1888, *The book of Psalme. A new translation with commentary*). D'après M. Cheyne, tous les psaumes, à l'exception peut-être du ps. XVIII (Vulg. XVII), sont postérieurs à la captivité : il n'y a pas de psaumes antérieurs à la destruction du royaume de Juda et il n'y en a pas non non plus qui aient été composés durant l'exil. La conclusion est radicale. On la fonde sur les raisons suivantes : l'élévation et la pureté de la doctrine contenue dans les psaumes ne permettent pas de leur attribuer une date plus ancienne ; les psaumes ne sont pas des prières qui expriment les sentiments d'un individu, mais ils ont un caractère universel, ecclésiastique, et l'Église d'Israël n'a réellement existé qu'après la captivité ; enfin beaucoup de psaumes imitent des écrits bibliques dont la rédaction appartient aux derniers temps de la captivité, ou même à une époque plus récente.

M. Cheyne croit à une influence possible de la religion de Zoroastre sur la religion d'Israël en ce qui regarde la doctrine de la résurrection et de l'immortalité : les idées de Zoroastre étaient dans l'air et circulaient à travers l'empire persan. L'influence des idées qui sont dans l'air est quelque chose de réel sans doute, mais qu'il est difficile d'analyser. On ne doit pas songer, nous dit-on, à un emprunt direct, mais à un développement de germes doctrinaux antérieurement contenus dans le judaïsme et qui auraient grandi sous l'action insensible du milieu et des circonstances. Ainsi présentée, la thèse de M. Cheyne est tout aussi difficile à réfuter qu'à démontrer. En expliquant certains passages des psaumes « à la lumière des idées de Zoroastre », le savant auteur y trouve une doctrine très développée sur l'immortalité de l'âme. Malheureusement, ce n'est point par Zoroastre qu'on doit expliquer les Écritures hébraïques : les critiques prudents s'en tien-

dront longtemps encore au sens que fournissent les textes bibliques interprétés par la Bible même ».

— M. De Reiss a publié un *Atlas historique et géographique de la Bible*, à Fribourg en Brisgau, chez Herder. — Cet ouvrage sera bien utile à ceux qui veulent étudier sérieusement l'Écriture Sainte. Il suffit de citer le titre de quelques unes de ces cartes pour en indiquer l'importance: L'Égypte au temps de Moïse et des patriarches. La péninsule sinaïtique et le pays de Chanaan, à l'époque de la sortie d'Égypte, avec supplément pour les environs du Serbal et du Sinaï, et le profil des montagnes depuis le Sinaï jusqu'à Jérusalem. La Palestine à l'époque des Juges et des Rois. La terre de Chanaan, la Syrie, et les terres de l'Euphrate et du Tigre d'après les documents assyriens. L'Assyrie et la Babylonie avec supplément pour les champs de ruines de Babylone et de Ninive. La Palestine à l'époque de Jésus-Christ. Carte pour l'histoire des apôtres et les prédications de saint Paul. Sept plans de Jérusalem (sixième siècle avant Jésus-Christ au huitième siècle de l'ère chrétienne). Enfin la Palestine moderne. Cet ouvrage a reçu le plus favorable accueil parmi les savants allemands.

— Le correspondant viennois du « Times » apprend qu'un curieux document a été présenté au Congrès des Orientalistes, qui s'est réuni à Londres. C'est un manuscrit sur papyrus, découvert, il y a quelque mois en Égypte, et que des autorités compétentes supposent être la plus ancienne copie existante de parties de l'Ancien Testament, livres de Zacharie et de Malachie. Ces pages de papyrus, lorsqu'elles étaient intactes, avaient 10 pouces de haut sur 7 de large, chacune contenant 28 lignes d'écriture au recto et au verso. La ligne pleine renferme de 14 à 17 lettres. Les feuilles sont réunies en volume avec soin et à l'aide d'un procédé primitif, au moyen de ficelles et de bandes de vieux parchemins. Le grec de ce document est écrit sans intervalles entre les mots, selon la coutume en usage pour les vieux manuscrits grecs et hébreux. Le papyrus est dans un bon état de conservation: on croit qu'il remonte au IIIe ou au IVe siècle. Il est donc contemporain des plus vieux manuscrits de la version des Septante du vieux Testament qui se trouvent à Londres, à Rome et à Saint-

Pétersbourg. Plusieurs professeurs de l'Université de Vienne à qui il a été montré, le trouvent authentique.

— M. Euting a publié les *Sinaïtsche Inschriften*, à Berlin, chez Reiner. M. Clermont-Ganneau apprécie cet ouvrage en ces termes : « M. Euting, ancien compagnon de voyage du pauvre Huber, a exploré, au point de vue épigraphique, une partie du Sinaï. Avec une diligence que nous ne pouvons qu'admirer, il nous a donné le fruit de ses recherches, sous la forme d'un beau volume illustré de 40 planches autographiées. Son exploration a été courte. Entreprise pendant le printemps de 1889, elle n'a pas duré plus d'une quinzaine de jours, et n'a porté que sur quelques-uns seulement des gisements épigraphiques du Sinaï. Le nombre des inscriptions recueillies s'élève à 677 ».

— Sous le titre d'*Histoire sainte*, M. Maurice Vernes publie un petit volume, qui n'est que le résumé du *Précis d'histoire Juive* que nous avons analysé, et qu'il destine surtout aux élèves de l'enseignement primaire et secondaire. On y retrouve les mêmes erreurs que nous avons signalées dans le premier ouvrage.

— M. A. Westphal a publié la seconde partie de son étude sur *les Sources du Pentateuque* (Paris, Fischbacher, 1892). Il avait examiné dans une première partie le problème de la pluralité des sources, ce qu'il appelle *le problème littéraire*, il discute dans un second volume le *problème historique*, c'est-à-dire la question de date, le rapport des documents au points de vue chronologique, et les différentes phases du travail de compilation qui aboutit à la formation du Pentateuque. Il nous donne une analyse très remarquable des écrits qui sont entrés, selon lui, dans la composition du livre de la Loi. Trois résultats, nous dit-il, sont définitivement acquis à la science : « 1° l'existence désormais établie de quatre sources dans le Pentateuque : le premier Élohiste ou Code sacerdotal, le second Élohiste, le Jéhoviste et le Deutéronome ; 2° l'admission du fait que chacune de ces sources, avant d'entrer dans la composition de nos livres bibliques, a existé à l'état d'écrit indépendant ; 3° l'unanimité des savants touchant la manière dont il faut reconstruire, au moins dans leurs grandes lignes, les quatre sources que nous avons indiquées ».

— M. l'abbé Michel Bechis a composé une *Concordance* basée

sur l'ordre alphabétique d'abord, puis, et c'est ce qui en constitue l'originalité, sur l'ordre grammatical. Pour chaque nom l'auteur cite les textes où il est employé, d'abord au nominatif, puis au génitif, au datif, à l'accusatif, tant singuliers que pluriels. Pour les verbes il cite séparément, et dans leur ordre, le mot à ses temps divers, à ses modes et chacun à toutes les personnes du singulier et du pluriel. Par ce système les recherches sont considérablement abrégées. Quand même le terme a été très souvent employé dans la Bible, il ne se trouve jamais un grand nombre de fois au même temps et à la même personne. On a pour ainsi dire pour chaque mot une double concordance.

III. Religion de Mahomet. — *Les souvenirs du monde musulman* de Ch. Mismer, sont surtout une apologie du monde mahométan. M. Mismer admire beaucoup les Turcs, il en trace le portrait le plus flatteur, et nous les propose même comme modèles sur plus d'un point. Son éloge de l'islamisme est vraiment exagéré.

— Ibn-Ishak attaque dans la grande revue américaine *Arena* (septembre) la religion chrétienne d'une façon assez violente. Il lui reproche de n'avoir pu faire des renégats parmi les musulmans ! Par contre l'islamisme fait des conquêtes partout et surtout parmi les bouddhistes et parmi les Anglais. Notre religion, s'écrie Ibn-Ishak, compte à présent 220 millions de fidèles et il faudra y ajouter bientôt les peuplades de l'Afrique centrale, qui commencent à reconnaître Mahomet comme leur unique prophète. L'auteur s'efforce de prouver que le reproche adressé à l'Islam, d'avoir pris de l'extension grâce à la force armée, est mal fondé, et il cite à l'appui le calife Omar, qui a épargné la vie des chrétiens, lors de sa conquête de Jérusalem. Ibn-Ishak finit par nous dire que l'islamisme triomphera, et tout en supprimant les autres religions, réalisera sur la terre la fraternité universelle.

— Le chérif de Ouazzan, Si-El-Hadj-Abd-es-Selam-el-Ouazzani, grand chef religieux, est mort à Tanger. Ab-es-Selam était le maître de la puissante confrérie religieuse des Taïbya ou Ouazzani, dont la zaouïa principale, la maison-mère, si l'on veut, est située au Maroc, à une centaine de kilomètres au sud de Tanger.

Les Taïbya sont très nombreux au Maroc, au Touat et en Algérie. On compte dans le département d'Oran plus de dix mille adeptes. Le prestige du chérif est énorme sur tous ses fidèles. Quad Abd-es-Selam venait en Algérie faire ses quêtes religieuses, les ziara, la foule se précipitait vers lui, se bousculait pour baiser un pan de son burnous. Quand le chérif, assis dans une chambre d'auberge ou sous la tente d'un indigène, recevait les hommages des fidèles, il n'était pas rare de voir un misérable mendiant, couvert de vêtements en lambeaux, tirer de sa poche une pièce de cinq ou de deux francs, soigneusement enveloppée dans un morceau d'étoffe, fruit de longues et pénibles privations, et la jeter sur le tapis étendu devant le saint marabout. A l'obole du pauvre se joignaient les pièces d'or et les billets de banque des riches musulmans, et Abd-es-Selam récoltait souvent des dizaines de mille francs dans une seule journée. La charge de chef de la confrérie des Taïbya passe à son fils aîné Mouley el-Arbi.

— M. Chauvin, professeur à l'Université de Liège, publie la *Bibliographie des Ouvrages arabes ou relatifs aux arabes* publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885. Les arabisants accueilleront avec reconnaissance ce travail. Schnurrer, de 1799 à 1806, publia successivement la bibliographie des historiens et des géographes arabes, des poètes, des grammairiens, des lexicographes et des auteurs chrétiens qui ont écrit sur la Bible et le Coran. Une seconde édition beaucoup plus complète parut en 1811, mais il y manquait une table des matières. M. Chauvin comble cette lacune dans l'ouvrage que nous annonçons.

BIBLIOGRAPHIE

La perte d'une colonie, la révolution a St.-Domingue, par M. *Castonnet des Fosses*, chez Faivre (Librairie africaine et coloniale), 27-31, rue Bonaparte, un vol. in-12, 3 fr. 50.

M. Castonnet des Fosses, bien connu dans le monde historique et géographique, par ses publications et ses conférences, vient de faire paraître : La perte d'une Colonie, la Révolution de St-Domingue. Son livre comble une lacune. St Domingue est resté légendaire en France.

Comment avons-nous perdu cette riche colonie ? M. Castonnet des Fosses nous le dit. Après avoir fait un tableau aussi pittoresque qu'intéressant de la colonie de St-Domingue à la veille de la convocation des Etats-Généraux, il signale l'affaiblissement complet du sentiment chrétien dans la population blanche, et la pratique du culte de Voudoux universellement répandu chez les nègres, surtout depuis la suppression des Jésuites qui avaient commencé à moraliser les esclaves.

L'auteur nous fait connaître tous les évènements qui s'y accomplissent, la lutte des blancs contre la métropole, leur tendance séparatiste, le rôle que jouent les mulâtres, l'insurrection des nègres, leur affranchissement, l'occupation anglaise et espagnole, l'avènement de Toussaint-Louverture, son gouvernement, ses projets, l'expédition de Leclercq, ses désastres. M. Castonnet des Fosses consacre son dernier chapitre à l'histoire de notre ancienne colonie depuis son indépendance, et nous indique sa situation actuelle, tant au point de vue politique, social, que religieux ; en même temps, il nous dit quel est le sort qui attend la République d'Haïti, si elle ne cherche pas le moyen de se sauver. Ce moyen, il le lui montre.

On y trouvera d'intéressants détails sur le fétichisme des nègres et le culte de Vaudoux. « Les sectateurs de Vaudoux, dit l'auteur, possédaient une véritable organisation : ils tenaient la nuit des réunions mystérieuses, au milieu des bois. Dans chaque assemblée il y avait un roi et une reine que l'on reconnaissait à certains signes. La cérémonie commençait par des danses ; après quoi, tous les invités renouvelaient leur serment d'obéissance et s'agenouillaient devant une couleuvre qui personnifiait Vaudoux. » Cette association qui aurait fini par enrôler tous les esclaves joue un rôle important dans la révolution qui s'accomplit. On en jugera par le trait suivant. L'un des chefs de cette association était Boukman, un nègre originaire des Antilles anglaises. Sa qualité de prêtre de Vaudoux, son courage, ses relations avec plusieurs mulâtres libres lui donnaient un grand crédit. Boukman voulut frapper leur imagination. Il conduisit par une nuit d'orage, dans une épaisse forêt, les noirs de sa plantation et de plusieurs plantations voisines. Après diverses cérémonies rappelant les rites de la côte d'Afrique, il se présenta comme inspiré par Vaudoux et ayant reçu l'ordre d'égorger les blancs. Une négresse, faisant fonction de prêtresse, plongea son couteau dans les entrailles d'un cochon noir. La victime bondit, le sang ruissela et les conjurés en burent avec avidité à genoux. Boukman prêta le serment de diriger l'entreprise et tous les assistants jurèrent de lui obéir.

Ce livre est écrit avec élégance et d'une lecture facile. M. Castonnet des Fosses fait revivre les évènements qui se sont accomplis à St-Domingue, il y a cent ans et on semble en être le témoin. L'auteur se montre toujours impartial, qualité rare chez un historien. Aussi nous ne saurions trop engager le public à lire ce volume à qui les évènements contemporains donnent une véritable actualité. *La Révolution de Saint-Domingue* attirera certainement l'attention : c'est un livre à la portée de tous et nous ne doutons pas de son succès.

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens. - Imprimerie ROUSSEAU-LEROY. 18, rue St-Fuscien.

LE BOUDDHISME

D'APRÈS LES BOUDDHISTES

(Deuxième article)

5° *Chia-na-do-quiè ou Chia-deur.*

D'après Kopper, Schlaginthweil et le R. Jaschke qui les cite, Chia-deur (celui qui porte le sceptre en main) ne serait que le dieu Indra des brahmanistes. Adopté par la religion bouddhiste il serait devenu le Dhiani Bodhisatwa du Dhiani Boudha Aksobhya (qui potest capere capial !). Vulgairement il est considéré comme un génie bienfaisant combattant contre les mauvais qui cherchent à nuire aux hommes. C'est pour cela qu'il est toujours armé de pied en cap, avec un air et une posture terribles, peint en noir, pour épouvanter les ennemis des hommes, les mauvais génies. Voici le fait le plus remarquable que la légende *écrite* lui attribue. Dans sa grande bonté il avait cherché et trouvé une eau merveilleuse qui, répandue sur le monde devait procurer aux hommes une vie perpétuellement heureuse et sainte. Il la recueillit précieusement dans une jarre. Avant qu'il put la distribuer, pendant qu'il dormait ou vaquait à quelque bonne œuvre, Rahu vint en cachette, but l'eau, la remplaça par sa propre urine et s'enfuit au plus vite. Chia-deur ayant ensuite ouvert la jarre fut

suffoqué par l'odeur horrible du contenu. Mais que faire? S'il jette la jarre, le poison se répandra sur le monde qu'il voulait sanctifier et sauver, et le corrompra d'une manière irrémédiable. Il prend la jarre et d'un bond s'élance vers le soleil et lui demande s'il a vu Rahu? Le soleil ne voulant pas se compromettre répondit d'une manière évasive qu'il avait bien aperçu un esprit qui avait l'air fort troublé et se dirigeait vers la lune. D'un autre bond, Chia-deur arrive à la lune et lui demande : où est Rahu? Dans sa simplicité, celle-ci répond qu'il est caché dans tel endroit. Chia-deur s'y précipite, saisit Rahu, lui administre une terrible correction et le force à boire le contenu de la jarre, puis après s'être bien vengé retourne à sa demeure. C'est pour se venger lui-même de cette dure punition que, de temps en temps, Rahu dévore le soleil et la lune, mais la lune plus souvent, parce qu'elle avait eu la sottise de dire toute la vérité à Chia-deur. Aussi, actuellement encore, quand une éclipse est annoncée et commence à paraître au ciel, toute la population est-elle en mouvement pour effrayer Rahu par ses cris, ses roulements de tambour, de gongs, de coups de fusil, et prier Chia-deur de sauver la vie au soleil et à la lune. C'est là son principal rôle.

Un autre rôle plus pratique ou plus politique qui lui fut longtemps attribué, c'est d'être le Bouddha qui s'incarnait continuellement dans le grand lama de Tra-chi-Lhum-bo, et en faisait la troisième personne de la Trinité bouddhique, comme nous l'avons dit plus haut. Mais à une certaine époque assez moderne, une rivalité scandaleuse était sur le point d'éclater entre la première personne Chin-ré-zi, qui venait de s'incarner pour Lhassa, et la troisième Chia-deur, qui venait de s'incarner pour Tra-chi Lhum-bo, l'une et l'autre prétendant au premier rang. Mais la deuxième personne, Guiam-pel, incarnée dans l'empereur de Chine, trancha de haute autorité ce nœud gordien en décrétant

que c'était l'esprit seul de Chin-rè-zi qui s'était incarné pour Lhassa, tandis que son cœur seul (et non Chia-deur) s'était incarné pour Trachi-Lhum-bo. Par cet arrangement, les deux rivaux devinrent une portion du même Bouddha Chin-rè-zi. Avant d'être reconnus comme tels, ils doivent l'un et l'autre obtenir leur diplôme de divinité de la main du fils du Ciel de Pekin. Ce diplôme octroyé, le fils du Ciel s'empresse de leur envoyer ses présents respectueux, et son premier ambassadeur à Lhassa va leur présenter les adorations de son auguste maître, le grand empereur de Chine. Bien entendu que cette dernière explication ne se trouve pas dans les livres sacrés, mais dans les archives politiques. En fait, actuellement, Chia-deur est à peu près tombé en oubli comme personnage officiel et ne compte plus que comme génie bienfaisant et protecteur du soleil et de la lune en temps d'éclipse. Aussi le dictionnaire des synonimes est-il fort réservé sur son compte; voici tout ce qu'il en dit : *qui saisit, qui porte le sceptre, le prince du sceptre; le maître puissant; celui qui saisit, dompte, gouverne les choses secrètes; le roi du Neu-jine* (esprits malfaisants, démons) (1).

6° *Guiam-pé-yong, la douce harmonie, ou Guiam-pel, la noble douceur.*

J'avoue bien simplement que je ne connais pas beaucoup de détails sur ce grand Bouddha. Ce qui me console

(1) Je crois qu'il y a eu ici une erreur de typographie qui n'existe pas dans quelques éditions. Au lieu de Gciel-po, roi, il y avait seulement dans l'original Guiel, celui qui est vainqueur, et la vraie tradition est : le vainqueur des Neu-jine ou démons, ce qui concorde parfaitement avec le caractère général que la légende donne à Chia-deur. Cette erreur l'a fait confondre par quelques savants européens avec Nam-sé, le Kuvera ou dieu des richesses du sanscrit qui en effet est qualifié de roi du Neu-jin.

c'est que très probablement bien d'autres aussi ignorent ses faits et gestes. C'est lui, dit-on, qui se serait d'abord incarné au Thibet en la personne de Thou-mé-sambohdja le ministre du roi Songtseng-gambo qui introduisit l'écriture au Thibet pendant le VIIe siècle. Puis il se serait incarné en 750 (après J.-C.) en la personne de Tchré-song-déou-tsenh, successeur de Song-tsen-gambo, et comme tel il est la quarante-et-unième incarnation de Chin-rè-zi, de sorte que, si les légendes étaient vraies, ce trente-troisième roi du Thibet aurait été en même temps l'incarnation de deux Bouddhas, Chin-rè-zi et Guiam-pel. Enfin, comme je l'ai déjà noté, dans ces derniers siècles, Guiam-pel se serait incarné en la personne de l'empereur de Chine, la deuxième personne de la Trinité selon une opinion. Si l'on en croit le dictionnaire des synonimes, Guiam-pel serait encore, sous le nom de Guiam-pel-jun-nou-guieur-oua (Guiam-pel devenu jeune homme) le même que Manjusri du sanscrit ; sous le nom de Guiam-gum (le doux protecteur) le même que Manju-Natha ; sous le nom de Gun-Kyi-Guiel-oua (le vainqueur ancien), le même que Djina ; et sous le nom de Tang-peu-sang-guié (Bouddha primitif) le même que Adhi-Bouddha. Kopper (II. 22) prétend même, je ne sais sur quelle autorité, que Guiampel n'est que la moitié de Chin-rè-zi, et vice-versà (ne serait-ce pas une variante de la décision de l'empereur de Chine mettant d'accord l'esprit et le cœur de Chin-rè zi à l'exclusion de Chia-deur, (vid. sup.) Je laisse à de plus experts le soin de débrouiller toutes ces assertions contradictoires. Pour moi, je conclue que si Guiam-pel est tout cela, il ne fut jamais un être réel, qu'il n'est qu'un type purement imaginaire composé de plusieurs autres types moins imaginaires, et ne reflétant que des formes humaines de la pensée bouddhique mais non la religion bouddhique en elle-même, à peu près comme le bouddhisme européen ne repré-

sente que les idées philosophico-religieuses de tel ou tel professeur que je ne pourrais nommer.

A ce titre, Guiam-pel ne mériterait pas de nous attarder plus longtemps. Cependant, comme curiosité énumérons les titres donnés à ce type merveilleux. *C'est le miroir, le comble, le répertoire de la sagesse ; le noble trésor de l'intelligence ; le corps même de l'intelligence de tous les vainqueurs* (Bouddhas) *; le roi, la plus noble créature, le génie, le président du discours ; le prince de l'éloquence ; le sceptre doux ou de la douceur ; le sceptre aiguisé ; qui a la main comme un lotus bleu ; la roue ferme ; qui habite dans la terre de la jeunesse ; qui chevauche sur un lion.* Des auteurs européens ont comparé Guiam-pel à Apollon. Très bien, mais il n'était pas nécessaire d'aller à Rome pour lui trouver son semblable. Sans sortir du bouddhisme, Peurbou, Jupiter, Pa-sang, Vénus, Yong-Kien ou Yong-Lha-mo, la déesse de l'harmonie, la Swati du sanscrit, ont aussi le privilège d'être des trésors de sagesse, des princes de la parole, etc., etc.

7° Remarques sur ce qui précède.

Dans les pages précédentes, nous avons étudié Bouddha ou les Bouddhas en général, les Bouddhas prédécesseurs et la Trinité, puis en particulier les quatre principaux Bouddhas Sha-Kia-mouni, Chin-rè-zi, Chia-deur et Guiam-pel. Le même travail pourrait se continuer presque indéfiniment si l'on voulait étudier les Bouddhas plus spécialement honorés dans chaque secte, et surtout les Tchreul-ko ou personnes transformées qui le mériteraient au même titre et qui sous le nom de Bouddhas vivants pullulent au Thibet ; on en trouve, et souvent plusieurs, dans presque tous les monastères. Mais il me faudrait écrire un gros volume de mythologie bouddhique et tel n'est pas mon but.

D'ailleurs, souvent, et surtout pour les Tchreul-ko les matériaux authentiques feraient absolument défaut. Il faudrait s'en rapporter à la tradition orale qui pesée dans la balance de la Justice et de la Vérité, se résumerait en ces quelques mots : *C'est une bonne fortune matérielle pour un monastère de posséder un Bouddha vivant.* Si dans l'étude des grands Bouddhas nous avons rencontré de si profondes ténèbres et tant de contradictions insolubles, quel chaos ne trouverions-nous pas dans l'étude des Bouddhas inférieurs? *Ab uno disce omnes!* Franchement, je n'ai pas le courage ni assez de temps à perdre pour aborder un sujet si ingrat et si inutile.

Qu'on veuille bien aussi me dispenser de citer les dieux du Panthéon brahmanique qui ont été peu à peu, mais très anciennement, introduits dans le bouddhisme et ont changé en vrai polythéisme la philosophie morale de Shakia-mouni. Ce serait sortir de son sujet. Je ferai seulement une remarque ; c'est que le dictionnaire des synonimes qui est en général si parcimonieux d'épithètes envers les héros bouddhiques devient d'une prolixité et d'une verve intarissable quand il décrit les divinités brahmaniques, on dirait vraiment que c'est un brahme et non un docteur bouddhique qui a composé cet ouvrage. Ce fait prouve du moins combien la fusion entre les deux religions fut complète et combien il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de séparer maintenant des éléments si hétérogènes. Les bouddhistes thibétains n'ont pas essayé de faire ce triage, mais ne voulant pas non plus se donner la peine d'étudier en détail cette mythologie brahmanique si compliquée, ils l'ont en pratique condensée sous le nom générique de Lha par lequel ils traduisent le mot sanscrit Deva. Comme le culte des Lha est au moins aussi général et aussi en honneur que celui des Sang-guié (Bouddhas), nous devons en parler maintenant.

8°. *Des Lha.*

En 1890, dans la *Revue des religions*, j'ai déjà cité les deux légendes écrites se rapportant aux Lha, en voici le résumé en peu de mots. L'une et l'autre commencent ainsi : Dans le principe il n'y avait que des Lha et de l'Eau, ou une matière très subtile et succulente. Ensuite, l'une expliquant l'organisation du monde terrestre dit : que l'un des principaux Lha prit cinq pierres (où les prit-il, puisqu'il n'y avait que de l'eau ?), les disposa sur l'eau et par la puissance de ses enchantements et bénédictions, les développa en cinq continents. L'autre légende dit pour expliquer la formation de l'homme, que les Lha ayant mangé avec gloutonnerie de la matière subtile et succulente, perdirent de leur spiritualité et la matière commença à s'épaissir. Ce péché de gourmandise et ce phénomène de l'épaississement de la matière s'étant reproduit bien des fois, la terre devint solide tel que nous la voyons, et les Lha devinrent les hommes. Suivent un grand nombre de péripéties sur la séparation des sexes et ses conséquences, sur la formation des familles. La plus méchante et la plus puissante, celle qui parvint à dominer toutes les autres et à former un royaume est la famille des Sha-kia de laquelle est issu le grand Sha-kia-mouni.

Dans ces deux légendes il n'est pas dit un seul mot de l'origine de la matière première ni des Lha. Sont-ils éternels ? Sont-ils le produit d'une génération spontanée ? Ont-ils été créés et par qui ? Autant de questions oiseuses (!) auxquelles ni les livres ni les docteurs vivants ne donnent aucune réponse , c'est un point de départ accepté comme un fait accompli. Sous ce rapport les bouddhistes sont bien moins logiques que les brahmanistes qui, reconnais-

sant la nécessité d'une cause première, la trouvent dans Brahma.

D'après la deuxième légende, il est évident que les Lha, au moins les Lha primitifs, sont antérieurs à tous les Bouddhas, puisque les Lha ont été métamorphosés en hommes (Évolution certainement plus honorable pour notre race que l'évolution simienne et bestiale inventée par nos philosophes modernes), tandis que les Bouddhas ne sont que des hommes se purifiant, remontant ainsi vers la perfection et parvenant enfin à l'absorption complète dans l'intelligence absolue ou le néant. Tous les Lha primitifs ont-ils commis le péché originel de gourmandise et ont-ils été métamorphosés en hommes ? La légende écrite ne semble pas faire d'exception. Mais s'il en était ainsi il n'y aurait plus de Lha, car les hommes purifiés ne deviennent Lha que transitoirement pour devenir Bouddha, et par leur absorption dans l'intelligence absolue, finissent par perdre toute personnalité. Pour prêter un peu de notre logique au bouddhisme, nous devons donc supposer qu'une partie seulement des Lha se rendit coupable et fut punie comme nous avons vu. Punie par qui ? il n'en est pas question, c'est sans doute encore une punition spontanée ! Puis comment expliquer l'existence simultanée des Lha bons et des Lha-djré, démons ou esprits mauvais par nature ? C'est encore un mystère sur lequel le bouddhisme ne prend pas la peine de nous instruire. N'y aurait-il pas là une forte dose de manichéïsme oriental ? c'est très probable.

Ces Lha primitifs, esprits ou génies, bons et mauvais, apparaissent fréquemment dans la légende de Sha-kia-mouni, soit pour lui rendre leurs hommages, soit pour l'aider à remplir sa mission, soit au contraire pour le tenter et la lui faire abandonner. Sha-kia-mouni avait sans doute reçu dans son éducation brahmanique cette croyance aux Lha qui semble elle-même un reste de la tradition pri-

mitive relative aux bons et mauvais anges, et il la conserva dans sa religion avec cette différence que les bons génies qui passaient dans l'antique religion pour des êtres supernaturels devinrent ses très humbles serviteurs.

Dans la suite, quand les dieux du brahmanisme furent adoptés par le bouddhisme, ils y prirent rang sous le nom générique de Lha, chaque divinité ayant aussi son épithète particulière pour la distinguer. Par exemple, Brahma, est le grand génie ; Wishnu, le premier, le plus ancien des génies ; Siwa, le génie de l'Occident ; Cupidon, le génie des désirs ; Indra, le chef des génies ; Kuvera, le génie des richesses, etc., etc. Pourquoi ces dieux brahmaniques furent-ils introduits dans le bouddhisme ? Est-ce parce que l'ancienne religion redevenant prépondérante, la nouvelle voulut faire sa paix avec elle ? Est-ce pour retenir ses propres adeptes fatigués d'une religion sans culte extérieur, ne proposant que la contemplation de vérités abstraites, peu faite pour satisfaire les besoins et les aspirations de la nature humaine ? Les documents historiques font défaut et les savants ne peuvent appuyer leur sentiment que sur des suppositions. Peut-être les deux opinions sont-elles vraies car le bouddhisme ne s'est jamais montré intolérant sur les principes mais seulement envers les personnes. Toujours est-il que ces dieux brahmaniques furent relégués au deuxième rang par les docteurs, et dans les pagodes ils n'occupent jamais la place d'honneur réservée à Bouddha. Pour le vulgaire ces Lha brahmaniques pris en particulier, sont très peu connus, mais les Lhas en général sont autant, et peut-être plus honorés que Bouddha.

C'est qu'en se répandant en Asie le bouddhisme s'est aussi incorporé les génies, les dieux tutélaires, les héros ou saints qui dans chaque pays avaient mérité les honneurs de l'apothéose, les fétiches honorés dans les pays qu'il conquérait, les génies représentant les forces de la nature.

Ainsi les Sa-da ou Jé-da (dieux tutélaires), presque tous les fondateurs de sectes, les génies des quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et le vent ; les arbres fourchus, certains serpents et autres animaux, une petite roche superposée à une grosse, etc., etc., sont des Lha aux yeux des lettrés comme du vulgaire. Enfin les idoles elles-mêmes sont des Lha aussi bien que les prototypes qu'elles représentent.

On le voit quand il s'agit de la religion des Lha bouddhiques il y a bien des distinctions à faire, ce peut être ou le culte des génies, ou celui des forces de la nature personnifiées, ou le polythéisme brahmanique, ou l'honneur rendu aux saints et héros divinisés, ou le fétichisme grossier, ou l'idolâtrie pure. L'amalgame de tous les systèmes en un seul vient heurter violemment notre esprit méthodique et logique européen, le déconcerte, le jette dans une sorte de stupéfaction et il se surprend à douter du bon sens d'une grande partie du genre humain. Pour l'Asiatique, cette confusion semble une variété aussi pleine de charme que ces morceaux de musique appelés je crois pots pourris. Il y en a pour tous les goûts.

Qu'on veuille bien me permettre d'ajouter encore une petite strophe à ce pot pourri. Dans la hiérarchie des six voies de la transmigration, écrite dans tous les livres et connue de tout le monde, les Lha occupent le rang le plus heureux, le plus élevé, le plus rapproché de la dignité de Bouddha. Encore une seule transmigration et les Lha seront arrivés au terme, à l'union avec l'intelligence absolue, au Nirvana. D'après ce système, il est évident que les Lha de cette catégorie, les Lha modernes du bouddhisme, sont complètement différents des Lha primitifs et des Lha brahmaniques. Ce ne sont que des hommes purifiés, des Bouddhas en formation, presque entièrement formés. Ils diffèrent cependant des Boddhisatwas en ce que ceux-ci

sont réellement Bouddhas, et s'ils s'incarnent encore c'est de leur propre volonté pour le bonheur des hommes, tandis que les Lha après un séjour plus ou moins long au ciel (supposé qu'ils ne viennent pas à démériter, car même au ciel bouddhique on peut pécher), ne peuvent transmigrer qu'en Bouddha et arriver ainsi au terme du Nirvana.

Dans tout ce chapitre, je n'ai fait qu'analyser le moins obscurement possible, ce que les livres sacrés disent *passim* des Lha. Malgré toute la bonne volonté, malgré toutes les distinctions que j'ai faites pour tâcher d'être clair, il reste toujours une foule de contradictions inexpliquables et de ténèbres amoncelées sur cette question cependant très pratique. Voyons maintenant si la *clef d'or* nous ouvrira la porte de ce labyrinthe, et si la *guirlande de nénuphars* fera jaillir la lumière en expliquant clairement le sens propre des noms.

Voici comme les Lha en général sont caractérisés : 1° Quant à leur origine, ce sont *les fils d'Adhi ; ils sont nés de la lettre Ram ;* ils sont *nés du nectar, nés des Holocaustes.* De ces quatre synonymes, le 1er seul a un sens précis. Nés de Adhi Budha ou Thoug-mé-sang-guié, le plus grand ou le plus ancien Bouddha qui est cependant d'introduction récente dans le bouddhisme, et est resté presque inconnu. Les fils ont détrôné leur père. Le 2e synonime ne signifie rien, ou la lettre *Ram* a un sens à moi inconnu. Le 3e est-il une allusion au péché de gourmandise originel dont j'ai parlé ? le 4e ne peut signifier que ceci : En offrant des holocaustes les hommes s'imaginèrent qu'il y avait des Lha. Dès lors ils ne sont plus qu'une invention de la pensée humaine. — 2° Quant à leurs qualités naturelles, ils ont *la vie longue, vivent pendant les trois temps* (passé, présent, futur), *ne vieillissent pas, sont immortels, sont une essence subtile, esprit ou intellect bons, n'ont absolument aucun rêve, leurs yeux ne se*

ferment point, ont de bonnes articulations (sont forts), *ont la face de feu, sont bien dessinés ou peints.* — 3° Quant à leurs occupations, *ils se nourrissent de nectar, mangent les holocaustes, les offrandes, font un bon commerce, ont la parole comme des flèches, leurs armes sont la parole, ils s'amusent trois fois* (extrêmement), sont les ennemis des esprits qui ne sont encore que Jine (offrande), Jine-chié (nés des offrandes) et Lha-miné, ceux qui ne sont pas encore Lha mais les plus rapprochés de ce degré. — 4° Enfin, quant à leur demeure : *Ils vont au ciel, demeurent au ciel, jouissent du ciel.*

Quel est donc ce Ciel ou demeurent les Lha? Voici comme il est caractérisé. *Des lieux très élevés, la bonne habitation* (palais), *elle dure pendant les trois temps, au dessus de la terre, monde supérieur* (à la terre), *demeure de la musique ou des jeux et de la paix ou félicité, réceptacle des jeux, demeure sans défaut, sans péché, où l'on va à la paix, à la félicité, réjouie par les génies, la ville des génies, le monde de l'amour et des désirs, le lieu de la plus grande joie, demeure parfaite ou de perfection, demeure de la joie parfaite et de l'immortalité, palais vraiment royal divisé en trente-trois parties, bonne religion ou chose, lieu de réunion de tous les génies, bosquet mélangé* (de toutes sortes d'arbres); (voyez encore ci-dessus la demeure de la Trinité bouddhique).

Où est située la demeure des génies ? *Sur la montagne parfaite et noble, qui est brillante, une masse bien ordonnée, une montagne masse d'or, construite de pierres pulvérisées, le roi, le prince des montagnes, qui est le gond, le sommet des quatre continents, montagne des génies, demeure des génies, montagne immortelle ou de l'immortalité.*

Ce ciel, cette montagne parfaite est ombragée par le

bosquet des génies nommé en sanscrit : *Deva-dha-rou Mendara et Kooubidara,* où *l'arbre Pasam réjouit l'esprit,* c'est le lieu *né de l'océan, où tous se réunissent, où le bois de sandal rafraichit.*

Ce ciel, cette montagne, cette forêt sont arrosés par *le fleuve du génie* qui est *le Gange céleste, le fleuve des lieux supérieurs, dont le cours aqueux est très long,* c'est *le long réservoir d'eau des génies, il coule lentement.*

Ce qui caractérise surtout ce ciel bouddhique, la demeure des Lha, ce sont les richesses matérielles, la splendeur physique, les plaisirs sensuels. Pas une seule expression qui indique un état surnaturel, une gloire et un bonheur surnaturels, de sorte que ces habitants du ciel qui sont censés s'être purifiés pendant toute leur vie et avoir renoncé aux biens du corps et de ce monde, semblent ne s'être livrés à tant de mortifications que pour jouir au centuple dans le ciel de ces mêmes biens matériels auxquels ils avaient fait profession de renoncer pendant leur vie. Qu'on en juge.

La nourriture et la boisson des Lha est le *Nectar ou Ambroisie,* qui est *le breuvage, l'essence de l'immortalité, qui excite à boire, qui rassasie, qui a cent goûts différents, qui dissipe les chagrins, la tristesse.*

Le ciel bouddhique est la demeure de la musique, le chef de cette musique céleste est Tchré-sa qui est *l'antique serpent à tête d'homme, le serpent à tête d'homme rejeté, répudié, dont les paroles sont mauvaises, qui parle mal, le chanteur, l'harmonieux, le doux chant, la douce harmonie ; qui a le gosier agréable, qui rejette les sons durs, mauvais, qui juge de l'harmonie, le véhicule de tout, l'océan, la richesse universelle, la nature des sages, l'Être béni par les hommes.*

Le ciel bouddhique est le lieu de la plus grande joie (Sy-

nonime souvent répété pour exprimer le Coïtus carnalis). Aussi les Lha ont-ils des prostituées à leur service (1).

Voici leur caractéristique, elles sont : *le nénuphar blanc, l'huile de sésame noble,* elles ont *la main bonne, le véhicule féminin de l'amour,* elles sont : *l'Eclair de la foudre, l'arbre qui croît dans l'eau* (nénuphar ou lierre), elles sont *bien ornées, prostituées, ayant les cheveux superposés comme une construction, noble race, querelleuses, aux cheveux épars, très infatuées, folles, enragées, ayant une grande puissance.*

De leurs relations avec les Lha, ces prostituées ont des fils et des filles, les synonimes pour les filles sont : *Sperme noble, ayant des ailes de foudre, bon véhicule, vivant dans le lieu où se trouvent les perles* (l'océan), *belle race, ornées de lierre ou nénuphar, ayant les reins, la taille belle,* et plusieurs autres épithètes communes avec les prostituées humaines, ce qui n'est pas étonnant, telle mère, telle fille (2).

Quoique délivrés de toutes les misères de cette vie, et habitant le séjour de la félicité et de l'Immortalité, puisque les génies y mènent une vie si sensuelle et si dévergondée, il n'est pas étonnant qu'ils aient besoin d'un médecin qui est : *le jeune homme sachant tout faire,* Celui *qui sait parfaitement diviser, analyser, disséquer, le médecin*

(1) Le mot thibetain mè-tsong-ma par lequel est rendu le Mè-na-ka et Mou-dza-sa du sanscrit veut dire : qui vend la partie inférieure (de son corps) et ne peut s'appliquer qu'aux prostituées de plus bas étage, et non aux épouses Kiong-ma ; pas même aux concubines (Kieun-ma).

(2) La peinture est parfaitement d'accord avec la poésie pour représenter le ciel bouddhique, cette peinture on la rencontre étalée aux yeux du public dans toutes les pagodes et toujours la même, c'est-à-dire *Genii sunt in actu coïtionis carnalis cum meretricibus*. C'est la pornographie la plus éhontée sans le moindre voile.

des lieux supérieurs, qui est né d'une jument ; né de l'étoile Tha, qui a produit le Gingembre ou le Safran.

Conclusions.

Les deux grandes catégories de divinités, les Bouddha et les Lha ont été passées en revue. Cette revue, ce n'est pas moi qui l'ai faite, ce sont les auteurs sacrés et officiels du bouddhisme. Que mes lecteurs jugent maintenant et tirent les conclusions que leur bon sens leur suggèrera. Qu'on veuille bien me permettre trois remarques seulement.

1° D'après les autorités que j'ai citées, les Bouddhas semblent avoir un caractère encore assez honnête. Mais n'oublions pas qu'ayant été soumis aux lois de la purification et de la transmigration ils ont dû nécessairement passer par l'état de Lha avant de devenir Bouddha. Or les Lhas étant, de l'aveu des auteurs bouddhistes, la personnification du sensualisme et de l'immoralité, ne mériteraient-ils pas d'être expulsés du ciel pour renaître dans la classe des animaux plutôt que d'être élevés à la dignité de Bouddha ?

2° Certains auteurs européens ont prétendu qu'il faut prendre dans un sens allégorique les expressions, les théories, les faits, le culte des idoles qui sont trop choquants à notre raison et sans morale ; ils prétendent même que les esprits d'élite du bouddhisme l'interprètent ainsi. On vient de voir dans les pages précédentes si les auteurs et esprits d'élite du bouddhisme songeaient au sens allégorique. On pourrait soutenir cette théorie s'il ne s'agissait que de rares expressions dont le vrai sens est expliqué ailleurs, elles ne manquent pas même dans certaines litanies catholiques. Mais quand du commencement à la fin, dans les théories générales aussi bien que dans les détails et les faits, tout est illogique, incohérent ou futile, sensuel

ou immoral, il n'est plus possible d'admettre le sens allégorique, le vice est dans la nature même des choses. D'ailleurs cette théorie du sens allégorique ne fut adoptée que par un très petit nombre d'esprits choisis qui, dans ces derniers temps, ont été formés au contact des idées et de la civilisation européennes imprégnées de christianisme.

3° Pour pouvoir faire l'éloge du bouddhisme, les auteurs européens se sont surtout appliqués à faire ressortir, en les exagérant, les beautés de sa morale, son esprit de charité universelle, etc. Sous ce point de vue ils ont en partie raison. Moi-même, dans cette revue, j'ai reconnu que la morale de Bouddha est la moins incomplète et la plus pure des morales formulées par les hommes fondateurs de religion parce qu'elle se rapproche le plus de la morale complète du christianisme formulée par Dieu même ; qu'elle lui est infiniment inférieure parce qu'elle ne renferme que des préceptes négatifs et aucun précepte positif sur les devoirs envers Dieu et ses représentants sur la terre, les parents et les dépositaires de l'autorité. Pour le moment je ne ferai qu'une seule réflexion. Toute morale n'est que le dogme mis en pratique. Si le dogme est vrai, saint, divin, la morale qui en découle est bonne, sanctifiante, surnaturelle. Si le dogme est mauvais, incohérent, contraire à la saine raison et au sens moral, la morale ne sera plus qu'une agglomération de préceptes sans consistance, sans autorité, recommandant peut-être le bien, laissant toute liberté au mal. Tel arbre tel fruit. Un mauvais sauvageon ne peut produire de bon fruit que s'il a été greffé. Donc si la morale bouddhique présente à la vue quelques bons fruits c'est qu'elle a reçu la greffe du décalogue juif et chrétien, thèse dont j'ai montré la très grande probabilité dans les pages de cette revue en 1890. Inutile de recommencer la démonstration. Il suffit de répéter bien haut

que le bouddhisme n'ayant pas de vertu intrinsèque pour rendre ces beaux préceptes praticables, ni de sanction pour les rendre obligatoires, ils sont demeurés lettre morte dans les livres et n'ont eu aucune influence sur la moralisation et civilisation des peuples qui ont embrassé le bouddhisme.

A. Desgodins.

Provicaire apostolique du Thibet.

LE BRAHMANISME.

(3e article).

Lorsqu'il est question du brahmanisme, l'on songe immédiatement au régime des castes, devenu en quelque sorte légendaire. C'est une croyance à peu près universellement répandue, que, malgré les changements que le temps a forcément introduits, la population est toujours divisée en quatre classes, décrites par le code de Manou : les Brahmes, les Kchatryas, les Vaïçyas et les Çoudras, et qu'en dehors de ces quatre castes, il en existe une, formée par une population nombreuse, celle des Parias, que l'on considère comme impure, abjecte, et qui à vrai dire, ne compte pas, dans la société brahmanique. Avoir cette opinion sur l'Inde, telle qu'elle est aujourd'hui, c'est s'abuser étrangement. L'on ne saurait trop s'élever contre cette erreur, tellement répandue, qu'il semble impossible de la déraciner. Cela tient à ce que les Européens ont toujours cru que tout était invariable dans l'Inde et que ce pays était en quelque sorte condamné à l'immobilité la plus absolue. Cette opinion a été du reste encouragée par les brahmes, qui aiment à accréditer que l'organisation de la société hindoue est éternelle, et par conséquent d'origine divine. Mais disons-le bien haut, affirmons-le, l'organisation, donnée par le code de Manou au monde brahmanique, n'existe plus,

ou pour mieux dire, ce qu'il en existe aujourd'hui se réduit à fort peu de chose.

A l'heure actuelle, les brahmes seuls ont conservé leur situation exceptionelle ; quand aux autres castes, telles qu'elles sont décrites par Manou, elles ont disparu. Les castes ne sont plus maintenant que le résultat des professions héréditaires, ou souvent elles indiquent une origine commune de race ou de tribu. L'Inde est ainsi divisée en un grand nombre de groupes sociaux, organisés, indépendants, et séparés les uns des autres, groupes commerciaux, industriels et agricoles. Dans l'usage, l'on emploie ordinairement le mot caste, pour désigner un ensemble de pratiques suivies par chacun de ces groupes. Chaque groupe, en règle générale, chaque genre de commerce, chaque profession, chaque association, chaque tribu, chaque classe, constitue une caste.

L'Inde se subdivise ainsi en sociétés, plus ou moins importantes, qui vivent juxtaposées à côté les unes des autres, en menant chacune une existence particulière et indépendante. Ces castes sont nombreuses. Un indianiste, M. Kitts, a publié un livre fort curieux, *The compendium ob the castes and tribus of India* ; il a emprunté la plupart de ses documents au recensement de la population de l'Inde britannique, qui a eu lieu en 1881. M. Kitts énumère 1.929 castes différentes. Quarante-sept de ces castes comptent plus d'un million de membres chacune, vingt et une, plus de deux millions, et trois, plus de dix millions. La caste la plus importante, comme nombre, est celle des Brahmes qui compte plus de quinze millions d'individus. Viennent ensuite les Kumbis ou agriculteurs avec onze millions, les Tchoumars ou ouvriers en cuirs, qui dépassent dix millions, les Radjépoutes huit à neuf millions, les Kourmis ou petits cultivateurs, qui sont plus de quatre millions,

les Ahir qui élèvent du bétail et sont quatre millions et demi ; les Banians (marchands de grains, négociants, banquiers), avec trois millions et demi ; les Téis (presseurs d'huile, vendeurs d'huile), avec trois millions ; les Naïrs ou barbiers avec deux millions trois cents mille ; les Koumhars ou potiers avec deux millions, etc.

Chacun de ces groupes, chacune de ces sociétés a son administration, ses lois et ses coutumes ; aucun de ses membres ne peut se marier dans une caste étrangère, ni même manger en compagnie des personnes appartenant à une société d'un rang inférieur. Les moindres actes de la vie sont entourés de cérémonies et de prescriptions, tendant toujours à resserrer les liens de cet esclavage social. L'homme né dans une corporation de métier ne peut choisir une autre carrière, sans que la loi religieuse le frappe dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme peut l'abandonner ; ses enfants ne le reconnaissent plus pour père, et ses biens reviennent à la caste. Repentant, veut-il rejoindre les frères qu'il a quittés, il est reçu avec dureté, doit subir toutes les humiliations, et il ne reprend sa place qu'après avoir apaisé l'indignation des chefs et des prêtres, par de fortes amendes. D'autre part, celui qui reste fidèle aux lois de la caste, est protégé, soutenu ; partout où il va, à quelque distance du foyer qu'il soit, il trouve un toit et un foyer chez un de ses confrères. Absent pendant plusieurs années, il retrouvera le champ de ses pères intact, et sa maison telle qu'il l'avait laissée. Cette organisation sociale, quelque inique qu'elle nous paraisse, ne manque pas de certains avantages. C'est elle, qui a rendu possible la vie calme et tranquille que mènent les hommes de caste moyenne, et à laquelle ils sont sincèrement attachés ; mais aussi elle a fait disparaître du cœur de ces hommes tout sentiment

d'indépendance et de liberté. Aussi, il est résulté que dans l'Inde, la plus grande partie du peuple, pourvu qu'on lui laisse sa caste et ses privilèges, est restée impassible à ce qui se passait autour de lui, et a vu avec indifférence les différents envahisseurs se succéder les uns aux autres, et se disputer la prépondérance. Peu lui importe que le conquérant soit Musulman, Portugais, Hollandais, Français, Anglais ou Russe. L'idée de patrie, l'indépendance nationale est inconnue dans l'Inde, et il faut principalement en attribuer la cause au régime des castes.

Les brahmes ayant seuls conservé leur situation, en étant restés la caste telle que le code de Manou l'a définie, l'on peut dire qu'ils réprésentent encore la *vieille Inde Brahmanique*; ils ont scrupuleusement conservé la pratique des anciens rites, trouvant ainsi le moyen de se séparer du reste de la population. Le prestige dont ils jouissent est à peu près resté le même qu'autrefois. Tout brahme est entouré d'une vénération que, ni la pauvreté la plus abjecte, ni l'infamie de l'existence privée ne peuvent diminuer, et qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Quand on leur parle, on emploie les termes les plus serviles, les mots réservés à la divinité ; l'on s'honore de leur prodiguer les dons ou les aumônes, et l'on implore leur bénédiction, comme une grâce ou une faveur ; tous ceux qui appartiennent à cette caste privilégiée, quelque soit leur âge, fussent-ils des enfants, sont regardés comme des êtres sacrés. Aussi les brahmes se considèrent-ils comme infiniment au-dessus du reste de la population, et dans leurs rapports avec elle, ils usent d'une licence qui venant de tout autre, serait une injure mortelle. Le brahme se distingue facilement des autres Hindous ; il est blanc, ou tout au moins basané, a le front haut, développé, la face ovale

les yeux horizontaux, le nez saillant, busqué ; son profil, la couleur de son teint indiquent la pure descendance des anciens Aryas. Dans son costume, il montre sa supériorité, par certains signes extérieurs. C'est ainsi qu'il se rase complètement la face de la tête, à l'exception d'une étroite mèche de cheveux qu'il noue avec le plus grand soin.

Les divisions que nous avons signalées chez les autres castes, se retrouvent également chez les brahmes. Si nous nous en rapportons à M. Sherring, qui a publié *The Hindou tribus and castes*, il y a quelques années, l'on compterait plus de 1800 subdivisions brahmaniques. Mais néanmoins, ils constituent une véritable unité ; tous jouissent de la qualité commune d'être vénérés par les autres castes. C'est bien à tort, que souvent en Europe, l'on considère les brahmes, comme formant une classe sacerdotale. Rien n'est plus inexact à l'heure actuelle ; les brahmes nous offrent le singulier spectacle d'un peuple de plus de quinze millions d'hommes, vivant à part au milieu de populations qui leur sont de beaucoup supérieures par leur nombre, et dont le gouvernement leur a échappé, il y a plus de dix siècles. Les brahmes se sont de tout temps attribué le monopole des fonctions sacerdotales. Mais, ils sont si nombreux, qu'une faible partie d'entre eux peut seulement y être employée. La charité dont on use largement à leur égard ne peut suffire à leur entretien. Aussi, ils s'adonnent à toute sorte de métiers. Ils sont cultivateurs, marchands, domestiques ou soldats.

En 1885, dans l'armée indigène du Bengale, qui comptait 59,000 hommes, il y avait 3,000 brahmes. Dans les régiments, les hommes de chaque caste et de chaque race, sont réunis ensemble par compagnie. C'est ainsi qu'un même régiment peut avoir deux compagnies de

brahmes, deux compagnies de musulmans, deux compagie de sikhs, etc. Depuis quelques années, les brahmes sont surtout employés dans les services publics ; à l'heure actuelle, ils représentent près de 40 pour 100 du personnel administratif de l'Inde britannique. Le fonctionarisme envahit la vieille caste des brahmes, et le gouvernement anglais, jusqu'à présent, n'a eu qu'à se louer des fonctionnaires qu'il y recrute. L'on serait tenté de croire que les brahmes regrettent la souveraineté politique qu'ils ont autrefois exercée, et qu'ils aspirent à la reconquérir, et qu'ils pourraient à un moment donné causer des difficultés aux maîtres de l'Inde. Il n'en est rien ; ils ont depuis longtemps renoncé à jouer un rôle politique, et le prestige dont ils jouissent près des populations, ainsi que par le passé, suffit à leur ambition.

La veille caste des kchatryas, qui jadis disputa le pouvoir aux brahmes, a depuis longtemps disparu. Il existe bien encore une caste de guerriers, celle des radjépoutes, que l'on trouve principalement établie dans l'Inde occidentale, et qui compte plusieurs millions d'hommes. Mais ce serait s'abuser étrangement, si l'on voulait voir en ses représentants les descendants des kchatryas ; il n'y a rien de commun entre eux. Les radjépoutes sont des Djats, et d'origine touranienne, ainsi que leur type le démontre. Ils ont les yeux petits, les pommettes un peu saillantes, et les cheveux noirs et lisses. Le mouvement aryen les trouva à l'ouest de l'Indus ; ils vivaient à cette époque, divisés en tribus indépendantes les unes des autres. Lors de l'invasion musulmane, les Djats résistèrent vaillamment. Néanmoins, une partie d'entre eux finit par embrasser l'islamisme. Les groupes du Radjépoutanah restèrent fidèles au brahmanisme (d'où leur vient le nom, sous lequel on les désigne actuellement, les radjépoutes). Les habitudes guerrières qu'ils avaient

contractées dans leurs luttes contre les disciples du Koran, les amenèrent à jouer un rôle assez actif. Plusieurs de leurs chefs, qui prétendaient remonter aux anciennes dynasties de l'Inde, fondèrent plusieurs royaumes ; aujourd'hui les radjépoutes ont perdu leur ancienne puissance.

Les états auxquels ils ont donné naissance, et que les Mahrattes étaient, au siècle dernier, sur le point de détruire, n'ont sauvé leur indépendance que grâce à l'Angleterre, et ne peuvent plus vivre sans son protectorat. Sir Alfred Lyall a donné dans son livre la nomenclature des états du Radjépoutanah : on en compte une vingtaine avec près de douze millions d'habitants. Les Anglais ont su tirer parti des qualités belliqueuses des radjépoutes, et à l'heure actuelle, près de 10,000 d'entre eux servent dans les troupes indigènes, et jusqu'à présent, leur fidélité ne laisse rien à désirer.

Il serait intéressant de faire la monographie des principales castes, telles qu'elles existent dans l'Inde. Mais cette étude nous entrainerait beaucoup trop loin. Nous nous bornerons à parler des banians, qui comprennent trois millions et demi d'individus. Les banians, ou pour mieux dire les baniahs appartiennent à une tribu du Goudjérat (région occidentale de l'Inde) ; ils parlent une langue nommée le Foudjérat, et par leur type, indiquent qu'ils descendent de la race tourannienne, mélangée avec des peuplades indigènes. Ils sont pour la plupart vichnouistes. Les banians se trouvent principalement, dans la Présidence de Bombay ; néanmoins, on en trouve un certain nombre dans le pays de Madras. Ils s'adonnent au commerce et y montrent des qualités réellement supérieures, si bien que suivant une opinion répandue dans l'Extrême-Orient, le banian peut soutenir la concurrence du Chinois, et est assez habile pour tromper le Juif. Les

banians forment en quelque sorte une bourgeoisie marchande, et partout où ils s'établissent, ils s'emparent du négoce et l'accaparent à leur profit. Ce fut avec eux que les Européens entrèrent d'abord en rapport, lors de leur arrivée dans l'Inde. Ils servirent d'intermédiaires avec la population, aux Portugais, aux Hollandais, aux Anglais et aux Français. Tout naturellement le mot banian fut synonime de celui de marchand, et aujourd'hui c'est une opinion encore assez accréditée. Ainsi, partout ou l'émigration indienne s'est portée, en Afrique comme en Amérique, un Hindou qui s'adonne au négoce, qui tient une boutique, est nécessairement un banian, et désigné ainsi, quoique la plupart du temps, il n'ait rien de commun avec cette caste.

Une erreur contre laquelle nous ne saurions trop nous élever est celle des Parias. Il existe, à ce sujet, en Europe une véritable légende, qui s'est tellement accréditée, qu'elle a force de loi. Il n'existe pas de caste de parias. Cette expression est un nom général sous lequel les Européens englobent à tort les classes hors caste de l'Inde, et qui a passé dans la langue pour désigner les opprimés. Ce nom, ignoré à vrai dire des Hindous, est la contraction du mot *pahariah*, qui veut dire montagnards. Les aborigènes, rebelles au brahmanisme, ayant été refoulés dans les montagnes, les Aryas, conquérants du pays, les assimilèrent aux vaincus, placés en dehors de la hiérarchie sociale. Ces *Outlaws*, c'est le nom qui conviendrait de leur donner, plutôt que celui de parias, sont divisées en plusieurs classes ou en plusieurs peuplades, indépendantes les unes des autres, et diffèrent souvent entre elles par leurs origines. Les plus importantes sont les Nischadas, qui appartiennent à la race kouschite ; les Ambaschthas, les Tchantas, les Ougras dans le Peccan, les Djhallas, les Mollas, les Nitchivis,

les Natas, les Kanaras, les Khaças dans la région que traverse le Gange inférieur. Toutes ces peuplades appartiennent aux anciennes races ou jaunes ou noires, mais sont tant soit peu mélangées de sang aryen. Dans l'Inde centrale, il existe une tribu assez nombreuse, celle des Kalas, qui est d'origine mélanésienne, ainsi que l'indique son type assez accentué. Les hommes de cette caste viennent louer leurs services dans les villes, et leur nom est devenu sous la forme *coolies*, la commune appelation des gens de peine, des travailleurs, et même des émigrants, de même que chez nous les noms de savoyards et d'auvergnats, et en Espagne celui de *galliego*, sont presque devenus synonymes de ramoneur, de porteur d'eau, de commissionnaire. Aujourd'hui le nom de *coolie* désigne forcément un émigrant de l'Inde, se rendant dans une colonie européenne, en s'engageant à y travailler plusieurs années, moyennant certaines conditions réglées par un contrat.

Parmi les castes impures, il en est une, celle des Zingari, dont nous croyons devoir dire quelques mots. Les Zingari descendent des Tchandalas et des Çapakas dont le code de Manou parle, en leur jetant, en quelque sorte, l'anathème. « Leurs demeures » dit-il, « doivent être hors du village ; ils ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes ; qu'ils aient pour vêtements les habits des morts ; pour plats des pots brisés ; pour parure, du fer ; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre. » Les Zingaris habitent aujourd'hui principalement dans le voisinage des Mahrattes ; mais on en trouve dans toute l'Inde. Leur nombre peut s'estimer à douze à quinze cents mille, sans compter les nombreux essaims qu'ils ont envoyés dans le centre de l'Asie, en Europe, en Afrique et même dans les îles de de la Sonde. L'émigration des Zingaris, hors leur pays

remonte à une époque assez reculée. Hérodote, au Ve siècle avant J.-C. connaissait, au nord de la Thrace, des représentants de cette race étrange, qui vivaient de rapines et à l'état nomade. Mais, c'est beaucoup plus tard que les Zingari se répandirent dans l'Europe occidentale. Les premiers parurent au XIIIe siècle. Ce n'est qu'à la suite de la conquête de l'Inde par le terrible Tamerlan, qu'ils se montrèrent en grand nombre. Ce fut un véritable exode ; après avoir sillonné de leurs colonies errantes, la péninsule des Balkans, la Hongrie et la Pologne, les Zingari arrivèrent en Suisse en 1418, en Italie, en 1422, en France en 1429, en Espagne en 1447. Aujourd'hui, ils forment en Europe une population évaluée à près d'un million d'individus, et portant différents noms, Bohéniens en France, Egyptiens en Angleterre, Caïrds en Ecosse, Gitanos en Espagne, Heïdenen en Hollande, Fantes en Norwége, Gyptoi en Grèce, Pharaohnepek en Hongrie, Tziganes en Transylvanie et en Roumanie. L'on en compte 60,000 en Hongrie, 100,000 en Transylvanie, 200,000 en Roumanie, 50,000 en Espagne. On les retrouve en Perse sous le nom de Luri, en Arabie sous celui d'Arami, au Maroc sous celui de Djerkanes. Partout où ils se trouvent les Zingari ont conservé leurs habitudes nomades. Le vol est en quelque sorte leur industrie. Leurs notions religieuses sont à près nulles. Malgré leur existence vagabonde à travers l'Europe, depuis plusieurs siècles, ils ont gardé leur langage, leur type asiatique. C'est en vain que l'empereur Joseph II et les sociétés bibliques de l'Angleterre ont voulu les assimiler. Les Zingari sont restés ennemis des institutions et des mœurs de l'Europe moderne.

L'on ne sait à quelle époque, la distinction des quatre castes telles que les spécifie le livre de Manou a disparu

pour faire place à l'organisation sociale actuelle ; tout fait supposer que cette transformation remonte à une haute antiquité. A en croire les brahmes, les kchatryas auraient cessé d'exister comme caste privilégiée, il y plus de vingt siècles. Le géographe Strabon, qui nous parle de l'Inde, d'après le récit de Mégasthènes (1), nous dit que la population était divisée en sept classes, les philosophes, les cultivateurs, les pâtres, les artisans, les guerriers, les éphores et les fonctionnaires. La division établie par Manou n'existe déja plus. En outre, les guerriers dont Strabon fait mention, ne sont plus, à en juger d'après leurs mœurs, les anciens kchatryas, mais des troupes mercenaires, des soldats, ayant quelque analogie avec les radjépoutes. Ainsi, l'on peut dire qu'au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, le vieil édifice social, créé par Manou, avait cessé d'exister. Tout nous fait supposer que cette quasi-révolution a du s'accomplir, lentement, successivement, et que la cause en est due principalement à la lutte du brahmanisme et du boudhisme. Nous ne connaissons que vaguement cette lutte. Néanmoins, nous savons qu'elle a duré plusieurs siècles, qu'elle a ensanglanté la péninsule et qu'elle a donné lieu à une véritable crise sociale. Aussi il ne faut s'étonner si l'édifice social, élevé par le brahmanisme, s'est ressenti de ces secousses, et s'est tant soit peu modifié dans sa constitution.

Si, en tant qu'institution sociale, le brahmanisme s'est modifié, tant soit peu modifié, transformé dans une certaine mesure, il n'est pas resté immuable, dans le domaine religieux. Ce serait le méconnaitre, que de lui donner l'immutabilité comme caractère principal. Sans parler de la fusion qui s'est faite entre le culte de Brahma,

(1) Mégasthènes visita l'Inde au IIIe siècle av. J.-C.

le vichnouisme et le çivaïsme, dès la plus haute antiquité, différentes écoles se sont fondées, et sont entrées en lutte les unes contre les autres. Les commencements de la spéculation philosophique remontent chez les Aryas de l'Inde, à une époque fort éloignée. Plusieurs des hymnes du Rigvêda revèlent déjà une méditation d'une grande puissance. La doctrine fondamentete du brahmanisme était une doctrine abstraite, une philosophie. Mais cette philosophie était fort incomplète ; ses lacunes, l'obscurité de ses doctrines, enveloppées dans les voiles du mythe, et souvent susceptibles de plusieurs interprétations fort différentes, laissaient un champ assez vaste à la liberté de la spéculation métaphysique. Du reste, le brahmanisme a toujours accordé la plus parfaite tolérance aux théories philosophiques les plus hardies, tant qu'elles restèrent dans le domaine purement religieux, et qu'elles ne touchèrent pas à l'édifice de société qu'il était parvenu à construire. Grâce aux travaux de l'orientaliste Colebrooke, l'on connaît les écoles philosophiques de l'Inde antique. On en distingue six principales, appelées par les Hindous *Darsanani* ou théories. Ce sont d'après la classification de Colebrooke : 1° La première école *Mîmânsâ*, dont le fondateur serait Djaïmini : 2° La seconde école Mîmânsâ, ou Vèdanta, dont la fondation est attribuée à Veda-Vyàsa ; 3° L'école Nyâya ou logique, de Gotama : 4° L'école Vaiçeschika, ou atomistique, de Kanada ; 5° L'école Sânkhya athéiste de Kapila ; 6° L'école Sânkhya déiste, ou yoga, de Palandjali. Toutes ces écoles, quelque soit leur esprit, ont les deux mêmes objets : 1° résoudre la question d'origine du monde, le problème de l'existence de l'être et de la vie ; 2° trouver les moyens d'arriver à la certitude finale, c'est-à-dire d'obtenir l'exemption de toute nouvelle transmigation et la delivrance de toutes les douleurs,

qui résultent pour l'homme de l'existence corporelle. La forme, sous laquelle ces écoles ont produit leurs doctrines, est toujours la même. Ce sont des aphorismes (*soutras*) très concis, qui ne sont intelligibles que pour ceux qui en ont la clef, et demandent des commentaires. Après les commentaires sont venus les *Karikas*, ou vers commératifs, qui en soixante ou quatre-vingt distiques, renferment tout un système. Telle est la forme où la philosophie indienne s'est développée, et elle a toujours gardé ce mode d'exposition, comme étant le seul par lequel elle pouvait se faire comprendre.

Les deux premières écoles, connues sous le nom de Mîmânsâ, sont profondément soumises à l'orthodoxie brahmanique, aux Védas, à la révélation. Le mot Mimânsâ signifie étude, spéculation. La première école à laquelle on reserve plus spécialement l'application de Mîmânsâ a eu pour fondateur Djaïmini, personnage assez mystérieux. Sa doctrine est contenue dans des aphorismes, au nombre de 2652, où sont traités un millier de cas de conscience. Le devoir est étudié sous toutes ses faces, tels que les livres saints l'imposent. Cette école se propose avant tout d'interpréter les Védas, de les éclaircir, de les prendre comme règle unique. C'est en quelque sorte un code de morale religieuse, une casuistique : aussi son étude est infiniment curieuse sous les rapports des mœurs du peuple hindou. L'autre école orthodoxe, que l'on appelle aussi Mîmânsâ, mais plus spécialement Védânta, prétend donner la véritable théodicée des Védas. Son dogme principal est que Brahma est la cause toute puissante de l'existence, de la continuité et de la dissolution de l'univers. Les âmes individuelles sont des fractions de sa substance ; elles s'en échappent, comme les étincelles de la flamme, en retournant à lui. L'âme est enfermée dans une prison ; après

une succession de plusieurs captivités, c'est-à-dire de diverses transmigrations, elle reçoit la délivrance finale, qui consiste à être absorbée dans Brahma. L'école Védanta étend ses recherches aux questions de la liberté, de la gloire divine et de l'efficacité des œuvres. Elle se divise sur la question de savoir comment l'univers a été créé. Suivant les uns, tout ce qui existe vient de Brahma. Suivant les autres, rien n'existe que Brahma, et par conséquent, le monde créé se confond avec la divinité. Cette dernière opinion trouve actuellement chez les brahmes un assez grand nombre de partisans.

Nous nous bornerons à dire quelques mots des quatre autres écoles. L'école Nyaya se concentre dans le livre, ainsi nommé, que l'on attribue à Gotama et qui signifie « logique, raisonnement». Le Nyaya fournit un ensemble de règles, destinées à conduire ou à simplifier la discussion. Suivant Barthélemy Saint-Hilaire, il a eu dans le monde indien, la même fortune que l'*organum* d'Aristote s'est faite dans le monde occidental. Comme lui, le Nyaya a donné naissance à de nombreux commentaires; il a dominé et servi toutes les croyances et toutes les sectes, sans porter ombrage à aucune d'elle. L'école Vaiçeschika, tout en voulant se fonder sur un passage des Védas, se sépare de l'orthodoxie brahmanique sur des points d'une extrême gravité. Elle réduit l'ensemble des choses à six grandes catégories ou classes, à l'aide desquelles, elle veut expliquer le monde. Pour cette école, le monde est passager, composé d'agrégations d'atômes éternels. Mais, elle ne s'occupe pas de savoir si les agrégations temporaires dépendent des affinités naturelles aux atômes, ou de la puissance créatrice d'un Etre divin, distinct de la nature. Les deux écoles Sânkhya, quoique différentes entre elles, ont un point commun. Elles partent toutes les deux d'un système

de philosophie, qui prétend mener l'homme à la béatitude éternelle, avec la certitude d'un calcul mathématique, et l'y mener exclusivement par la science. Il y a trois sources de connaissance, la perception, l'induction et le témoignage. La nature est au-dessous de tout ; c'est la matière éternelle, productrice et non produite. L'âme n'est en quelque sorte qu'une superfluité. Ce système était l'indépendance la plus absolue. L'école de Kapila, le poussant jusqu'à ses dernières limites, arriva à l'athéisme. L'école Yoga, dont les doctrines sont résumées dans un livre appelé Patondjali, admet la divinité, mais, comme elle enseigne à ses disciples que la méditation doit être le but principal de la vie, elle est arrivée au mysticisme le plus complet, qui trop souvent se traduit, par des actes, dont le fanatisme dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Lorsqu'on étudie les différentes écoles qui ont brillé dans l'Inde, il est impossible de ne pas remarquer le rapport qui existe entre leurs philosophes et les premiers philosophes de l'ancienne Grèce. La ressemblance des doctrines professées dans des pays si différents et si éloignés, ne laisse pas d'étonner et de surprendre. La cause première, la relation de l'esprit à la matière, la destinée future, l'existence individuelle de l'Etre suprême ou son existence collective avec la nature, l'origine des âmes, les atômes, les révolutions périodiques des mondes ont donné lieu à des discussions, dans le bassin du Gange, tout aussi bien que sur les rivages de l'Attique et sous le beau ciel de l'Ionie. Mais n'oublions pas que la cité sainte du brahmanisme retentisssait de controverses animées, qui donnaient lieu à de véritables luttes, alors que la Grèce naissait à peine à la vie, et que les premiers éléments de civilisation y étaient encore inconnus.

Telle était sous l'influence toute puissante du brahmanisme, l'état religieux de l'Inde. Les brahmes n'avaient

pas tort de dire que le monde était un abîme de maux et de souffrances. Pour comble, l'on ne voyait pas comment l'on pourrait s'affranchir de tous ces maux, même par la mort, puisque l'homme se croyait condamné à renaître sans cesse d'une vie nouvelle, c'est-à-dire à des souffrances, à des tortures nouvelles. La perspective de cet avenir désespérant, pesait durement sur un peuple accablé déjà par l'oppression du système des castes et par un double despotisme politique et religieux. Tandis que tous les autres peuples redoutent la mort comme le plus grand de tous les maux, souhaitent de vivre longtemps, s'ingénient à se démontrer l'existence d'une autre vie, l'immortalité de l'âme, les indous avaient depuis longtemps renoncé au désir, si vivement exprimé dans les hymmes du Rig-Véda, « de vivre encore cent longs hivers » ; ils ne croyaient plus au ciel lumineux d'Yama: ils étaient au contraire tourmentés par la crainte de ne pouvoir jamais mourir, d'être condamnés à vivre éternellement. L'existence d'une vie nouvelle, après la mort, de renaissances à l'infini, les remplissait de terreur. Dans leur désespoir, ils n'avaient plus qu'une seule aspiration, se réfugier dans le sein du néant, afin d'échapper à la chaîne fatale des existences successives. Une telle situation ne pouvait se prolonger, une réaction devait nécessairement se produire contre le brahmanisme, d'autant plus que son système commençait à se décomposer par une action intérieure. Les discussions des différentes écoles avaient trouvé de l'écho. L'école Sankhya de Kapila, qui prêchait l'athéisme, comptait de nombreux partisans. L'orthodoxie était menacée, l'édifice social et politique attaqué. Les temps étaient mûrs pour une révolution religieuse.

H. Castonnet des Fosses,
Vice-Président de la Société de géographie commerciale de Paris.

(*A suivre*)

UNE EPOPÉE BABYLONIENNE

IS-TU-BAR — GILGAMÈS

Sixième article.

ÉTUDE SUR LE CARACTÈRE ET L'AGE DU POÈME

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Une telle œuvre nous frappe, au premier aspect, par son air d'étrangeté. Tout, en effet, dans ce poème est particulier : l'action, la scène et les personnages. L'action se déroule en un large tableau disposé sur deux plans. Au premier plan, une lutte de héros contre des monstres et des animaux fabuleux ; au second plan, un voyage à travers l'inconnu, à la poursuite de l'immortalité — une merveilleuse Odyssée faisant suite à une Iliade gigantesque. La scène est proportionnée à l'action. D'abord assez restreinte, tout d'un coup elle s'agrandit, au point de devenir aussi vaste que l'univers. Elle se passe, en partie à Uruk et dans la basse Chaldée, autour d'une source, sur la montagne de cèdres, le long de l'Euphrate ; en partie au milieu de contrées mystérieuses, dans la région de la nuit, aux portes du soleil, parmi des jardins enchantés, au bord de l'Océan et des eaux de la mort, à la bouche des fleuves, au sein des enfers. Dans ce cadre s'agitent des person-

nages surhumains : Gilgamès, le héros puissant, le monstre Eabani, le géant redoutable Humbaba, le taureau divin, les hommes-scorpions, la déesse Sabit, reine de la mer, le pilote Amel-Ea, Samas-napistim et sa femme, un couple immortel, et, derrière ces personnages, les faisant mouvoir par des ressorts cachés, la légion des dieux propices ou hostiles, Anu, Samas, Bel, Ea, Nergal, Istar... On se sent vraiment tout dépaysé, au cours d'incidents aussi extraordinaires, devant ce défilé de figures bizarres ou de surnaturelles apparitions, projetées sur un mobile décor, aux perspectives infinies. On a même quelque peine à s'y reconnaître d'abord ; l'œil, offusqué par la nouveauté des objets, dérouté par de perpétuels changements à vue, ne s'y fait qu'à la longue et par l'effet d'une lente accommodation. A l'issue du spectacle, l'impression très nette est que l'on vient de traverser un monde de féerie.

Ainsi se trouve résolu du premier coup, en ce qui concerne notre poème, le problème critique, parfois si embarrassant, qui s'impose au début de toute étude sur les épopées primitives, touchant la réalité des évènements qui en forment la trame. Fiction ou histoire ? Une telle question ici paraîtrait naïve. Au sortir d'une féerie, il n'y a que des enfants pour demander si cela est arrivé. Nul doute que nous ne soyons ici en plein dans le domaine du merveilleux. L'épopée de Gilgamès est une épopée essentiellement mythique.

Mais l'esprit, en ses créations les plus libres, emprunte ses éléments à la réalité, à ses sensations, à ses souvenirs. Une analyse minutieuse et subtile parviendrait, sans doute, à dégager les éléments réels dont se compose cette fantaisie, à démêler les images vécues dont est fait ce rêve.

Tout d'abord, nous rencontrons ici et là, engagés dans

les diverses parties du poème, des éléments d'un système cosmique dès longtemps disparu. En essayant de le reconstituer d'ensemble, à l'aide de tels fragments, on reconnaît sans peine que l'univers, d'après la vieille conception chaldéenne, comprenait, de haut en bas, quatre parties : le ciel, la terre, les enfers et l'abîme.

Le ciel (1) était conçu comme une voûte solide, dont le sommet « le ciel d'Anu » se trouve jeté à une grande hauteur dans l'espace et dont la base confine aux extrémités de la terre. Le long de cette voûte circulent, suivant des routes tracées, les étoiles et le soleil. On le divisait idéalement en quatre régions, dont la direction est marquée par les vents cardinaux. Des deux côtés opposés de l'horizon, à l'Orient et à l'Occident, formant le trait-d'union entre le monde supérieur et le monde inférieur, se dressent les monts Masu, percés d'une grande porte, par où se lève et se couche le soleil — une sorte d'Atlas dédoublé, reposant sur les fondements de la terre et supportant la coupole du ciel.

La terre (2), continent et mers, de forme circulaire, était représentée comme une immense montagne entourée

(1) Le ciel : II, II, 19 ; II, III, 3, 30 ; II, V, 27 ; III, III, 15 ; III, IV, 28 ; IV, (?), 15 ; VI, 81 (Cf. ibid. 82-83) ; IX, I, 8 ; IX, II, 1-2, 3, 4-5, 6, 9 ; IX, III, 9, 12-14 ; IX, IV, 40, 41, 43, 46 ; IX, V, 38, 45 ; X, VI, 31 ; XI, 98, 106, 113, 115, 156 ; (?), (?) f, 19.

(2) La terre : IV, (?) c, 15 ; IX, I, 8 ; IX, II, 1-2, 3, 4-5, 6, 9, 19, 21 ; IX, III, 9, 10, 11, 12-14, 20 ; IX, IV, 40, 41, 43, 46, 47-50 ; IX, V, 23-40, 44, 45, 46-51 ; IX, VI, 24-29, 32, 36 ; X, I, 1-2, 9, 15-16, 21-22 ; X, II, 16-17, 18-19, 21-24, 25-27, 31, 34, 42, 45, 47 ; X, III, 5, 33-34, 35, 41, 45, 49, 50 ; X, IV, 3 ; X, V, 25, 26, 27, 34 ; XI, 41, 42, 101, 105, 108, 110, 124, 132, 133, 135, 139, 192, 194, 204-205, 216-217, 245-247 (Cf. ibid. 248-253), 256, 260-261, 265, 269-270, 278, 300-303, 314, 316, 317, 318-320 ; XII, I, 18, 23 ; XII, II, 23 ; XII, III, 23, 27 ; XII, IV, 2, 4 ; (?), (?) b, 24 ; (?), (?) f, 19 ; (?), (?) l, 11. — Un fragment géographique, publié par F. E. Peiser (*Zeits. f. Assyr.* 1889, p. 361-370), nous a conservé une construction graphique de la terre, telle que l'avaient imaginée les Chaldéens, une sorte de mappemonde, dressée par un scribe babylonien d'après un

par l'Océan. De même que le ciel, on la divisait en quatre régions, suivant la direction même des points cardinaux. A son extrême limite, à l'Orient et à l'Occident, s'élèvent les monts Masu, qui, par leur grande porte, livrent passage au soleil, ces monts fameux, dont la cime atteint le ciel et dont le pied touche aux enfers. Au-delà des monts Masu, s'étend la région des ténèbres, si vaste qu'il ne faut pas moins de vingt-quatre heures pour la parcourir dans le sens de sa longueur. La région des ténèbres aboutit elle-même aux jardins enchantés, où, après une longue éclipse, réapparaît le soleil, et à la mer, le grand fleuve. Ces terres mystérieuses étaient comme l'*ultima Thule* des anciens Chaldéens. Du rivage, en suivant le chemin du soleil, c'est-à-dire en s'engageant dans la mer souterraine (1), on parvient à l'île de Samas-napistim, située au loin, à la bouche des fleuves, après une navigation de trente-cinq jours, — Gilgamès accompagné du pilote Amel-Ea l'accomplit en trois jours, — à travers l'Océan et les eaux de la mort. De cette île au puits des eaux jaillissantes, la distance est d'environ soixante heures, la même à peu près que celle qui sépare Uruk de la mer.

A l'intérieur de la terre, se place la région des enfers(2).

original ancien et accompagnée d'une légende explicative. On la dirait faite exprès pour servir d'illustration au poème de Gilgamès. Le tracé, dans ses lignes principales, correspond assez bien à notre description. Au cours de la légende, d'ailleurs, se trouvent mentionnés la terre avec ses quatre régions (*kibriti irbitti*), l'endroit où le soleil devient invisible (*asar an-par nu idi-lal*) et le fleuve Océan (*a-gir marratu*).

(1) Ceci résulte, du seul rapprochement des textes relatifs à l'itinéraire de Gilgamès, ainsi que de la comparaison de ces textes avec les autres documents babyloniens. Cf. en particulier l'*Hymne au Soleil*, publié et traduit par R. E. Brünnow dans *Zeits. f. Assyr.* 1889, p. 1 et suiv. Nous comptons revenir ailleurs sur ce sujet et en fournir une preuve complète.

(2) Les enfers : IX, II, 4-5 ; X, II, 14 ; X, III, 31 ; X, V, 22 ; XII, I, 28-31 ; XII, II, 19-22, 23, 24, 25, 26 ; XII, III, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10,

C'est là proprement l'Aral, auquel on donnait encore divers autres noms. Tantôt, en effet, il était pris pour la terre elle-même, tantôt, il était désigné comme le pays des ténèbres, le séjour des ombres (*sulu*), le *sheol* des Hébreux. On se le figurait bâti à la façon d'une forte citadelle ou d'une vaste prison, fermée de toutes parts à la lumière, éternellement plongée dans la nuit. Situé dans le voisinage des eaux de la mort, l'Aral semble bien avoir communiqué, par quelque endroit, avec l'abîme et le puits aux eaux jaillissantes.

Au-dessous de l'Aral, avec lequel il est relié par des couloirs secrets, s'étend l'abîme (1), qui ne paraît pas distinct et du puits aux eaux jaillissantes et de la bouche des fleuves.

Tel nous apparaît, d'après la vieille conception chaldéenne, l'univers pris dans son ensemble : une immense montagne creuse, reposant sur l'abîme, surmontée d'un pavillon étoilé, où, de l'Orient à l'Occident, chemine le soleil. Qu'on imagine un vaste édifice comprenant, au rez-de-chaussée, une salle spacieuse unique bien percée, au sous-sol, une cave obscure, assis sur des fondements, qui plongeraient jusque dans les eaux inférieures et terminé par un dôme, qui irait se perdre dans les nues. C'est, démesurément agrandie, une reproduction exacte de l'habitation des riverains de l'Euphrate et du Tigre ou de la tente des nomades, telles qu'elles sont représentées dans les antiques bas-reliefs. Conception primi-

11, 17, 18, 19, 23, 27 : XII, IV, 2, 4 : XII, VI, 8 ; XII, (?) a, 8; XII, (?) b, 29, 32, 35, 40, 44, 45, 46, 47.

(1) L'abîme : II, I, 1, 7 ; VI, 214; IX, VI, 38; X, VI, 42 ; XI, 204-205, 290, 300-308, 314, 330 ; XII, I, 28-31 ; XII, II, 19-22 ; XII, (?) b, 40, 44, 45. — Sur la communication des enfers avec l'abîme : X, II, 25-27, 42 ; X, III, 50 ; X, IV, 3 ; XI, 204-205, 245-247 (Cf. ibid. 248-253), 290, 300-303 : XII, I, 28-31 ; XII, II, 19-22 ; XII, (?) b, 40, 44, 45.

tive, toute fondée sur ce système d'apparence, où les choses sont ce qu'on les aperçoit : conception enfantine, qui rapetisse les choses à notre courte vue, échafaude l'infini entre quatre piliers et construit l'univers à l'image de nos taupinières.

Parmi ces éléments cosmographiques, on a cru démêler des fragments, faisant partie d'un ancien système astronomique. Dès l'abord, en effet, la relation a paru frappante, entre le cycle des aventures de Gilgamès et les vicissitudes du soleil dans sa révolution annuelle. Ainsi, n'a-t-on pas hésité à affirmer, que le héros de cette épopée était une personnification solaire et que les douze tablettes, dont se compose sa légende, correspondaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque (1).

H. C. Rawlinson a le premier émis une telle opinion (2). D'après ce savant, la victoire sur le taureau ailé doit se rapporter, à la fois, à la deuxième tablette et au signe zodiacal du Taureau. De même, la sixième tablette, où il est question d'Istar, représente le mois placé sous le signe de la Vierge et spécialement consacré à Vénus. Sur l'identification de la dixième tablette avec le dixième mois, il subsiste encore des doutes, à cause de l'obscurité même du nom attribué à ce mois par les Babyloniens. Mais, comme les divinités Pap-Suked et Mamit, auxquelles il était consacré, sont regardées comme les arbitres de la vie et de la mort, qui forment

(1) H. C. Rawlinson : *The Athenæum*, 7 décembre 1872.

(2) Dans l'exposé des opinions des divers savants à ce sujet, nous nous sommes attachés à reproduire exactement leur pensée. Même, nous avons poussé le scrupule, jusqu'à respecter la prononciation et l'orthographe attribuées aux noms propres par ces auteurs: Ainsi, qu'on ne s'étonne point de trouver ici des lectures aujourd'hui démodées, comme *Pap suked*, *Our-'heusche*, ou des transcriptions différentes du même mot, comme *Izdubar*, *Isdhubar*, *Gilgames*.

l'objet principal de la dixième tablette, il est à présumer que, dans la pensée des Babyloniens, l'idée de mort avait été associée avec le solstice d'hiver et le signe du Capricorne. Quant à la dernière tablette, qui, probablement, se terminait par la mort d'Izdubar et préludait à sa renaissance pour l'année qui allait s'ouvrir, elle était dans une connexion étroite avec le dernier mois, dont le nom babylonien rappelle l'époque de la moisson ou de la fin de toute végétation.

Ces vues ont été reprises et largement développées par A. H. Sayce et Fr. Lenormant (1). Voici, dans leur expression définitive, les conclusions de ce dernier savant, qui résument et complètent les résultats de tous les travaux antérieurs.

La première tablette manque. Dans la deuxième tablette Isdhubar envoie quérir Ea-bani, moitié homme et moitié taureau, c'est à savoir, dans « le mois du taureau propice, » présidé par Ea, le créateur d'un tel monstre. La troisième tablette, où nous voyons Ea-bani, séduit par Scham'hat et 'Harimat, se rendre à Uruk et lier amitié avec Isdhubar, demeure sans explication. Dans la quatrième tablette, Isdhubar entrant en campagne contre 'Houmbaba, se révèle comme un véritable Hercule, précisément dans le mois consacré à Adar, l'Hercule chaldéo-assyrien. Dans la cinquième tablette, Isdhubar, qui n'est autre chose qu'une forme du dieu Feu, triomphe de 'Houmbaba, c'est à savoir, au mois du Feu, sous le signe du lion terrassant le taureau, expression symbolique de la victoire de la lumière sur les ténèbres. La sixième tablette, dans laquelle Ischtar se propose elle même en

(1) A. H. Sayce : *Babylonian Literature*, p. 27 et suiv. ; Fr. Lenormant : *Les premières civilisations*, t. II, p. 67-84 ; *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 238-241 ; *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. V, p. 175-178.

mariage à Isdhubar, et, se voyant refusée, de dépit, exige d'Anou, son père, la création du taureau divin, lequel finit par être terrassé, correspond exactement au « mois du message d'Ischtar » et marque, par le triomphe du héros sur le monstre, le moment de plénitude de sa force. Dans la septième tablette, Isdhubar tombe malade et est privé de son ami, juste dans le mois qui suit l'équinoxe d'automne, où le soleil se trouve déjà sur son déclin. Dans la huitième tablette, Isdhubar parti à la recherche de 'Hasisatra, pour obtenir sa guérison et le secret de la vie, rencontre les deux hommes-scorpions sous le signe même du Scorpion. La neuvième tablette, où se trouve racontée la navigation d'Isdhubar, dans la barque d'Our-'hanschâ, à travers l'Océan et les eaux de la mort, est en rapport avec le solstice d'hiver et la fin du mois placé sous la garde de Nergal, le dieu de la mort. C'est dans la dixième tablette et au mois « de la caverne, » qu'Isdhubar parvient à l'embouchure des fleuves, dans l'endroit secret qu'habite 'Hasisatra. Les récits du déluge et de la guérison d'Isdhubar prennent place dans la onzième tablette, parce que le onzième mois est celui du signe du verseau, et, qu'à partir de ce moment, le soleil reprend sa marche ascendante. Enfin, dans la douzième tablette, l'ombre d'Ea-bani arrachée aux enfers, est transportée parmi les dieux, c'est à savoir, dans le mois de la constellation des deux poissons d'Ea, qui symbolisent la résurrection.

Nous reconnaîtrions sans peine, avec Fr. Lenormant, que « toutes ces coïncidences, qui s'enchaînent si régulièrement, ne sauraient être fortuites, » si, en réalité, elles étaient toutes également fondées. Mais, tant à cause de l'imperfection du texte, que de l'incertitude même des traductions, il s'est glissé, ici et là, des erreurs regrettables. Dans le court exposé que ce savant

nous a donné du contenu de l'épopée, l'ordre des tablettes a été plusieurs fois interverti, la septième tablette ayant pris la place de la huitième, et la huitième celle de la neuvième. Ainsi se trouve rompue cette chaîne si régulière et brisée l'harmonie d'une telle concordance. Il n'échappe d'ailleurs à personne que certains de ces rapprochements sont forcés, et qu'il s'y mêle trop de conjecture.

Grâce au texte critique publié par P. Haupt et aussi à une connaissance plus approfondie du poème, Alf. Jeremias a pu fixer avec une assez grande précision le sens astronomique des diverses tablettes (1).

D'après lui, la carrière héroïque d'Izdubar, qui, « tel qu'un buffle, » domine sur les hommes, s'ouvre dès le début de la première tablette et sous le signe du Bélier, qui, chez les Assyriens, est le symbole même de la royauté (*lilimu* = *sarru*). Le deuxième signe, celui du Taureau, paraît être en rapport avec la deuxième tablette, où le rôle principal est dévolu à Eabani, représenté comme l'homme-taureau, et le deuxième mois, dont le nom, écrit en signes idéographiques, signifie « le taureau qui se tient debout ». Le troisième signe, celui des Gémeaux, correspond à la troisième tablette, dans laquelle Eabani et Izdubar, après avoir lutté ensemble, se lient d'une étroite amitié. La sixième tablette, où se trouve racontée l'aventure amoureuse de la déesse Istar, est dans une relation évidente avec le signe de la Vierge, et le sixième mois, qui a nom « l'envoi de la déesse Istar ». Si le signe du Sagittaire est conçu sous la forme de l'homme-scorpion, ainsi que certaines représentations figurées semblent l'indiquer, un tel signe se trouverait dans une connexion étroite avec

(1) Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 66-68.

la neuvième tablette, dont l'événement capital est la rencontre d'Izdubar avec les hommes-scorpions. Enfin, si le signe du Verseau peut être considéré comme le symbole de la saison pluvieuse, ici encore, l'accord serait frappant d'un tel signe avec le récit du déluge, qui forme l'objet principal de la onzième tablette, et le onzième mois, désigné comme le mois « de la malédiction de la pluie. »

Au système ainsi présenté, à celui de H.C. Rawlinson, A.H. Sayce et Fr Lenormant comme à celui d'Alf. Jeremias, on a fait une objection : De ce que, a-t-on dit, le poème se trouve inscrit sur douze tablettes, on conclurait à tort qu'il ait été divisé en douze chants. Dans ce cas, en effet, chaque tablette devrait accuser, au début et à la fin, une division nette dans le récit, qui ne se trahit nulle part.

En s'appuyant sur de telles considérations, A. Loisy (1) prétend que Gilgamès doit être regardé comme une personnification solaire, non parce qu'il a accompli douze travaux en rapport avec les douze signes du zodiaque et les douze mois de l'année, mais bien parce que la carrière qu'il a fournie est parallèle, sinon identique, à la révolution annuelle du soleil. En effet, à ses débuts, Gilgamès, le héros solaire, cherche à nouer des relations avec Eabani, l'homme-taureau, symbole du Taureau zodiacal et conclut avec lui une alliance figurée par le signe des Gémeaux. A partir de ce moment, les deux amis courent d'exploits en exploits, jusqu'au jour où survient la mort d'Eabani, de même que le soleil croit en force et en vigueur, depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'été. La rencontre de Gilgamès avec les hommes scorpions, qui ne sont pas autre chose, sans doute, que le signe du Scorpion et du Sagittaire

(1) A. Loisy : *Les mythes chaldéens de la création et du déluge*, p. 66-71.

réunis, ces terribles gardiens placés à l'entrée de la région de la nuit, où tous les jours s'engage le soleil, paraît signifier l'entrée de la saison hivernale. Après le Scorpion-Sagittaire, Gilgamès rencontre Sabit, la déesse de la mer, dont le nom rappelle celui de la gazelle, de la chèvre-poisson qui est le signe du Capricorne et parvient enfin auprès de son aïeul, Samas-napistim, qui représente le signe du Verseau. Là, il reprend des forces, de même que le soleil après le solstice d'hiver, puis, la saison hivernale n'étant pas encore complètement terminée, il reprend sa course sur mer et traverse le signe des Poissons. Arrivé chez lui bien portant, il lui est donné de revoir Eabani, à la fin même de l'hiver, marquant le retour de l'année nouvelle. Ainsi, « le séjour d'Eabani aux enfers correspond aux six mois de l'automne et de l'hiver, tandis que la durée de sa carrière terrestre correspond aux six mois du printemps et de l'été. »

Les observations ajoutées par Alf. Jeremias et A. Loisy aux résultats déjà acquis par H.C. Rawlinson, A.H. Sayce et Fr. Lenormant, pour être ingénieuses, n'en paraissent pas moins solides. Tout au plus, pourrait-on opposer quelques réserves. Nous nous contenterons de faire remarquer que, jusqu'ici, l'on s'est préoccupé trop exclusivement de la révolution annuelle du soleil dans ses rapports avec le cycle de Gilgamès, alors que, au cours de notre épopée, les évènements se trouvent entremêlés, de façon à symboliser, par un jeu de combinaison savante, les vicissitudes du soleil, non seulement dans sa course annuelle, mais encore dans sa course diurne. On ne saurait trop insister sur ce dernier point.

Gilgamès passe par la grande porte qui livre passage au soleil (1), et, s'engageant sur son chemin, à travers

(1) Aucun texte, dans le poème, ne nous permet de déterminer avec précision, s'il s'agit ici de la porte de l'Orient ou de la porte de l'Oc-

la région de la nuit, parvient aux jardins enchantés et à la mer. Des bords de la mer, monté sur la barque de Samas-napistim, il se rend auprès de son aïeul, et aborde, vers le milieu de sa course, à l'île où il demeure. Du rivage de cette île, il s'en revient comme il était venu, en passant de nouveau par la grande porte du soleil. Ainsi, Gilgamès, moitié par voie de terre, moitié par voie de mer, fournit, du matin au soir, la même carrière que le soleil. Le voyage de Gilgamès est un symbole transparent de la révolution diurne du soleil (1).

Il y a plus encore : il est dit expressément dans notre poème que nul, en dehors de Samas, ne saurait franchir la mer (2). Or, à cet endroit même, nous voyons que Samas-napistim a à sa disposition une barque, conduite par le pilote Amel-Ea, sur laquelle il passe à son gré le grand fleuve de l'Océan (3). Puisqu'il en est ainsi, faut-il voir en Samas-napistim autre chose qu'une doublure de Samas ? Son nom même, « soleil de vie, » semble indiquer qu'il personnifie le soleil, se reposant, la nuit, des fatigues du jour, réparant ses forces et puisant une nouvelle vigueur dans le sommeil. Samas-napistim ne représenterait-il pas le soleil sous sa face nocturne, tandis que Samas serait le soleil vu sous sa face diurne ? Cet ancêtre immortel de Gilgamès, aussi vert malgré les ans, que son petit-fils, grâce à l'arbre de vie, paraît bien être le soleil éternellement rajeuni dans

cident. La chose d'ailleurs a peu d'importance, puisque, en réalité, cette *terra incognita*, aux côtés opposés, se trouve divisée avec symétrie et que les mêmes régions s'y succèdent dans le même ordre.

(1) Itinéraire de Samas et de Gilgamès : IX, I, 6-8 ; IX, II, 1-12 ; IX, III, 8-14, 20 ; IX, IV, 39-43, 44-50 ; IX, V, 23-51 ; IX, VI, 24-36 ; X, I, 1-21 ; X, II, 15-34 ; X, III, 32-35, 47-50 ; X, IV, 1-20 ; X, V, 25-27 ; XI, 204-205, 216 217, 243-247, 248-251, 256, 260-261, 265, 269-270, 272-273 ; 276-278, 281, 290, 300-302, 314, 316-317, 318-320.

(2) X, II, 20-24.

(3) X, II, 28-31.

l'Océan, à la source même de la vie. Si l'on considère, en outre, que Gilgamès est uni à Samas-napistim par les liens d'une parenté rapprochée (1), et à Samas lui-même par des relations étroites de dépendance (2), ne résulterait-il pas de là que Gilgamès, peut être regardé comme le substitut de l'un et de l'autre ? En tout cas, de telles connexions sont trop frappantes pour être dues au hasard.

A des observations astronomiques et cosmiques à la fois semble se rattacher le déluge, dont le récit constitue un épisode important de notre poème.

Si, en effet, la relation est réelle, que l'on a prétendu découvrir entre la onzième tablette de l'épopée et le mois « de la malédiction de la pluie » ou la constellation zodiacale du Verseau, il faudrait voir dans la version chaldéenne du déluge, la notation d'un phénomène astronomique se reproduisant à intervalles fixes, un signe marquant le retour périodique de la saison pluvieuse.

Mais ce phénomène astronomique n'allait point, assurément, sans perturbations terrestres. Le passage du soleil dans la constellation zodiacale du Verseau coïncidait avec des orages violents et des inondations redoutables. Parmi ces déluges, soit que l'un d'entre eux ait frappé vivement les esprits à l'exclusion des autres, soit que tous ensemble se soient fondus à la longue en une impression résultante unique, toujours est-il que le souvenir d'un tel événement resta profondément gravé dans la mémoire des antiques générations. Souvenir net et précis, qui ne saurait être expliqué à l'aide de simples combinaisons astronomiques, mais seulement d'après des données réelles. Le déluge chaldéen, malgré la forme mythique qu'il a revêtue, a son origine dans un fait historique.

(1) IX, III, 3.

(2) II, V, 21 ; IV, II, 10-18. Cf. *Hymne à Gilgamès* (Voir l'*Appendice*).

Quant à l'universalité du déluge, laquelle se trouve affirmée expressément dans notre récit, elle doit s'entendre évidemment, tout en faisant sa part à l'emphase orientale, du monde connu des Chaldéens. Mais bien restreinte fut la *terra cognita* pour ces anciens hommes. Elle ne s'étendait guère, en effet, au delà de leur vallée et de l'horizon de montagnes qui la terminaient. A l'Orient et à l'Occident se dressaient, ainsi que nous l'avons vu, les montagnes du soleil, ouvrant sur la région de la nuit, aboutissant aux jardins enchantés et à la mer. Or, cette mer, c'est à savoir l'Océan qui entoure la terre et forme, par conséquent, les dernières limites du monde, se trouvait à peine à soixante heures de marche d'Uruk. Dans la direction du nord-est, le point extrême paraît avoir été le mont Nizir (1). Il résulte de ces considérations que ce qui parut, autrefois, un déluge universel, n'est pour nous, aujourd'hui, qu'un déluge local. Le déluge, tel qu'il nous a été décrit par le poète chaldéen, resta circonscrit dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate.

L'épopée de Gilgamès n'est point un traité de cosmographie et d'astronomie, aussi, avons-nous eu quelque peine à reconstituer d'ensemble les idées des Chaldéens à ce sujet, d'après des vestiges recueillis çà et là, tout le long du poème. Il n'en est point de même pour les faits historiques et les données mythologiques, dont les traces subsistent encore visiblement à toutes les pages. L'épopée de Gilgamès, en effet, est avant tout un poème national et religieux.

La basse Chaldée (2) nous apparaît, à travers le

(1) Le mont Nizir fait partie de la chaîne du Zagros, la plus rapprochée de la Babylonie.

(2) La basse Chaldée : 1° Aspect général : II, II, 38, 40, 43 ; II, III, 5, 7, 12, 21, 32, 34, 39, 42, 47-48, 50, 51; II, IV, 2, 4, 7; II, V, 3, 23; III, VI, 9; IV, IV, 7; IV, (?) b, 36; IV, (?) c, 21; VI, 15,

poème, comme une vaste plaine, entrecoupée de collines, bornée au nord-est par le mont Nizir et au sud-est, du côté d'Elam, par la montagne de cèdres. Ses limites semblent s'être confondues avec les limites mêmes de la terre, tout entière comprise, ainsi que nous l'avons déjà dit, de l'Orient à l'Occident, entre les monts Masu, où se lève et se couche le soleil. Cette plaine était arrosée par de larges fleuves, tels que l'Euphrate, et d'autres cours d'eau moins importants. Elle possédait une faune et une flore variées.

Cette région se trouvait divisée, à cette époque, en trois pays distincts : le pays de Nizir, au nord-est, le pays d'Uruk, au sud, et le pays d'Elam, au sud-est; ces deux derniers, constitués déjà à l'état de royaumes indépendants et même, comme on l'a prétendu, rivaux. De ce que, en effet, l'adversaire principal de Gilgamès,

17, 194; IX, I, 8 ; IX, II, 1-9, 19-21 ; IX, III, 9 ; IX, IV, 40, 41 ; X, V, 6, 7, 8, 17, 18 ; X, VI b, 25 ; XI, 12, 101, 105, 108, 110, 140-145, 157, 192, 194, 217, 276, 281 ; XII, I, 18, 23 ; XII, (?) b, 38; (?), (?) a, 50 ; (?), III b, 3 ; (?), (?) i, 16.

2° La flore et la faune : II, II, 39, 40, 41, 46 ; II, III, 6, 11, 21, 24, 33, 38, 42, 45, 51 ; II, IV, 1, 3, 4, 5, 14, 23, 24, 25, 27, 35, 39, 46 ; II, V, 1, 9 ; III, III, 4, 5, 19 ; IV, I, 14, 16 ; IV, II, 16 ; IV, V, 1, 4, 5 ; IV, (?) c, 5 ; IV, VI, 41, 45 ; V, I, 1-3, 6-10 ; V, II, 44 ; V, VI, 42 ; VI, 12, 18, 19, 43, 48-50, 51, 52, 61, 63, 64 ; VIII, I, 16, 17, 22, 23, 27, 29, 30, 42, 43-46; IX, I, 9 ; IX, V, 47-51 ; IX, VI, 24, 27, 28 ; X, II, 3, 29 ; X, III, 41, 45; X, V, 3, 6, 7, 10, 11, 31 ; X, V b, 11, 14, 20, 21 ; X, V c, 46 ; X, VI, 30 ; X, VI b, 11, 15, 19, 22, 24 ; XI, 44, 45, 71, 86, 147-148, 150-151, 153-154, 159, 188, 190, 284, 285, 286, 291, 295, 297-299, 304-305, 313, 314 ; XI, b, 10 ; XII, I, 16, 31 ; XII, II, 22 ; XII, (?) a, 10 ; XII, (?) b, 34 ; (?), (?) a, 48; (?), III b, 2, 7, 8, 9, 10, 12, 14 ; (?), (?) c, 47 ; (?), (?) d, 46, 47 ; (?), (?) e, 2 ; (?), (?) f, 16, 18, 19, 20, 21 ; (?), (?) j, 4, 5.

3° Divisions géographiques : *a*) le pays d'Uruk : II, V, 31 ; IV, II, 38, 39, 49, 50. — *b*) le pays d'Elam : IV, I, 14 ; IV, II, 11-12, 14-16 ; IV, V, 1, 4, 5 ; IV, (?) b, 33, 40, 44-46 ; IV, VI, 45 ; V, I, 1-10 ; V, II, 44 ; X, V, 10 ; X, V b, 14 ; X, V , 46 ; X, VI b, 15. — *c*) le pays de Nizir : XI, 141, 142, 143-145.

Humbaba, est d'origine Élamitique (1), on a cru reconnaître, dans la lutte des deux héros, une personnification de la vieille rivalité qui exista entre Uruk et Elam.

Quoi qu'il en soit, la basse Chaldée (2) paraît avoir été, dès ce moment, assez florissante. Au milieu de la plaine, s'élevait Uruk supuri, « Uruk la bien gardée », une grande ville, fière de ses remparts, d'aspect pittoresque, d'ailleurs, avec ses maisons basses, aux rares ouvertures, bâties tout le long de rues bien tracées, avec ses palais et ses temples, se dressant au milieu de jardins et de bosquets. On y rencontrait, en outre, d'autres villes assez importantes : Nippur, l'antique Surippak, Ganganna, Babel et Cutha.

Dans ces divers centres, la famille et la cité elle-même revêtaient déjà des formes bien définies. La famille (3) y constituait un groupe, dont le père, son chef naturel, était regardé comme le maître absolu. Nous le voyons, en effet, entouré de ses femmes, de ses enfants, de tout un peuple de serviteurs et de servantes, distribuer à chacun, selon son bon plaisir, des caresses ou des coups.

(1) *Humba* est le nom d'un dieu elamite, qui est entré dans la composition de divers mots, servant à désigner des personnes ou des lieux : *Humbanigas*, *Tilḫumbi*, etc. Quant à la signification de l'élément syllabique *ba*, elle reste inconnue.

(2) Les villes de la basse Chaldée : 1° Uruk supuri : II, I, 9, 10 ; II, II, 19, 24, 32; II, III, 14, 27; II, IV, 36-39, 44-46; II, V, 1, 6, 24, III, III, 9; III, IV, 39; III, V, 6; IV, I, 22-23, 27-28; IV, II, 7, 35, 46, 48, 49; IV, IV, 3; VI, 13-14, 34-35, 174, 196, 197, 207; X, VI b, 17, 29; XI, 260, 269, 320, 322, 323-324, 325-326, 327, 328; XII, I, 13; XII, II, 28; (?), III b, 11-12, 13-14, 15-16; (?), (?) c, 6; (?), (?) i, 24. 2° Nippur : VIII, I, 46 ; (?), III b, 20; (?), (?) l, 13. 3° Surippak : XI, 11-13, 23, 35, 40. 4° Ganganna : (?), III b, 6. 5° Babel : (?), III b, 21 ; (?), (?) l, 7. 6° Cutha : (?), (?) l, 12.

(3) La famille : II, II, 16, 17, 20, 23, 27, 28; II, III, 25; III, VI, 3; IV, II, 46, 48; IV, (?) a, 4; VI, 6-9, 42, 46-79, 173; IX, III, 3; X, V b, 19; X, VI b, 21; XI, 85, 112; XI b, 9; XII, I, 24-27; XII, II, 15-18 ; XII, VI, 6-7 ; XII, (?) a, 12.

C'est là le régime patriarcal saisi dans sa pleine rigueur. Quant à la cité (1), elle était soumise, elle aussi, à une organisation régulière. A sa tête était un roi-pasteur, ayant pour attributs la couronne et le sceptre, une sorte de tyran, qui ne reconnaissait d'autres lois que son caprice. Immédiatement au dessous de lui, se plaçait une aristocratie puissante, comprenant plusieurs castes : celle des prêtres, des guerriers et des nobles. Il semble que ces divers corps, réunis en assemblée générale dans certaines circonstances extraordinaires, aient eu voix consultative. Enfin, tout au bas de l'échelle sociale, venait la foule obscure des artisans, des marchands et des laboureurs. C'est là, on le voit, une monarchie absolue déjà tempérée par un mélange d'oligarchie. Une telle constitution remontait sans doute à une époque fort reculée. Dans notre poème, en effet, il est question « des porteurs de couronnes, qui, jadis, gouvernèrent la contrée » et aussi, de la distinction établie, de temps immémorial, à Surippak, entre « le peuple et les anciens. »

Une telle société était déjà parvenue à un certain degré de civilisation (2). Les Chaldéens, en effet, semblent avoir possédé l'écriture de toute antiquité. Ils s'en

(1) La cité : II, II, 17, 22, 24, 25, 28; II, III, 20; II, IV, 47; II, V 7, 12, 29; III, III, 2; III, IV, 38; III, V, 5; IV, II, 40-43; IV, IV, 2; V, I, 13; VI, 15-16, 35, 58, 62, 64, 128, 130, 141, 168, 187, 197, 198-203; X, V b, 32, 33; XI, 35, 68, 86, 162; XI b, 9; XII, I, 29; XII, (?) b, 37-39, 42-43; (?), (?) e, 3, 4; (?), (?) h, 11-14

(2) La civilisation : 1° Ecriture : II, I, 8; XI, 323-324, (?), (?) f, 23.

2° Lettres : XI, 323-324.

3° Sciences : *a*) Système des nombres et mesures : II, II, 44; II, III, 48, 50; I V, (?) b, 44-45; V, I, 11, 12; V, II, 23, 24; V, VI, 44; VI, 52, 55, 104, 111, 130, 140, 141, 143, 187-188, 189-191; VIII, I, 41, 44-45; VIII, VI, 21, 23-24, 26; IX, III, 10; IX, IV, 47, 50; IX, V, 23, 26, 29, 32, 35, 38, 44; X, I, 3; X, III, 23, 41, 45, 49; X, IV, 4-7, 8, 15, 16; XI, 28-30, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 68-70.

servaient, dès cette époque, pour graver, sur des tablettes d'argile, de courtes inscriptions commémoratives ou même de longs poèmes, où se révélaient leurs aptitudes littéraires. Ils ne restaient pas non plus étrangers à la science. Ils étaient les inventeurs d'un système de nombres et de mesures, ingénieux et commode à la fois, à l'aide duquel ils appréciaient les grandeurs, supputaient le temps, mesuraient les distances, déterminaient la superficie, le poids et la capacité. Ils n'ignoraient pas absolument la physique et s'adonnaient avec passion à la cosmographie et à l'astronomie, mais, dans l'étude des phénomènes célestes et terrestres, ils se bornaient à noter les apparences et à les expliquer par l'action des dieux. Plus encore que les lettres et les sciences, l'art et l'industrie avaient pris parmi eux un développement considérable. Ils connaissaient les principes et la technique de l'architecture et de la plastique. Ils construisaient en brique ou en pierre de solides remparts, des habitations commodes, des palais et des temples magnifiques qu'ils décoraient de statues. Ils savaient également tisser de belles étoffes, travailler le

80, 128, 130, 140, 143-146, 156, 158, 208, 224-229, 236-241, 300-301, 314, 318-319, 325-326 ; (?) III, 15 ; (?), (?) c, 46 ; (?), (?) i, 17.

b) Physique : IV, (?) c, 15-20 ; XI, 97-108.

c) Pour la cosmographie et l'astronomie, voir plus haut p. 228-231.

4° Art et industrie : II, I, 9, 10, 11 ; II, II, 2, 34 ; II, III, 22, 43 ; II, IV, 10, 12, 17, 18 ; II, V, 14 ; III, III, 6, 9 ; III, IV, 30, 31, 32, 35, 36, 37 ; III, V, 3, 4, 9 ; IV, I, 22, 27 ; IV, II, 3-5, 7, 44, 46, 48 ; IV, IV, 3 ; IV, (?) a, 6 ; V, II, 36, 39, 40-41 ; VI, 1-5, 10-14, 20-21, 25, 27, 28, 31, 34, 35, 36, 39, 54, 66, 77, 174, 175, 192, 207, 208 ; VIII, I, 19, 32, 38, 39, 47 ; VIII, VI, 22, 27 ; IX, V, 48, 50 ; IX, VI, 25, 26, 29, 36 ; X, I, 1 ; X, II, 29 ; X, III, 38, 39 ; X, V, 30 ; X, V c, 46, 47, 48 ; X, VI, 26 ; XI, 68, 73, 76, 81-83, 158, 165, 226, 238, 255, 258, 259, 262, 264, 267, 268, 271, 288, 315, 322, 325, 327, 328 ; XII, I, 13, 14, 20, 22, 30 ; XII, II, 21, 28 ; XII, VI, 4 ; 10 ; XII, (?) b, 37, 38 ; (?), III b, 16, 23 ; (?), (?) e, 5 ; (?), (?) f, 14, 15, 17, 19 ; (?), (?) j, 13.

bois, le métal, l'or, l'argent et les pierres précieuses, dont ils fabriquaient toute sorte d'objets d'utilité ou de luxe.

Mais ce peuple, rude encore malgré son goût de civilisation, se plaisait surtout à la chasse et à la guerre (1). Contre les fauves il luttait de ruse ou de force, tendant des filets, creusant des fossés ou attaquant de face. Avec les hommes, déjà, la tactique était plus savante. L'armée paraît avoir été, dès cette époque, assez fortement constituée. Composée de troupes indigènes et auxiliaires, commandée par un seul chef, elle faisait des sièges en règle et essuyait de vraies batailles rangées. Comme armes défensives les guerriers portaient le casque et la cuirasse ; ils avaient pour armes offensives, l'arc, le glaive et la hache. Ils se montraient très ardents au combat et ne redoutaient point la mort, car, ils savaient le sort bienheureux qui attend dans l'Aral, les braves tombés sur le champ de bataille. Aussi ces anciennes guerres, sauvages et meurtrières, ne se terminaient guère que par l'extermination de l'ennemi.

Non moins que la passion de la chasse et de la guerre, les Chaldéens eurent le goût des aventures lointaines. Établis le long des rives du Tigre et de l'Euphrate, dans le voisinage même de la mer, ils furent marins autant par nécessité que par vocation. Ils excellèrent, de bonne heure, dans l'art de la navigation (2). De quels procédés

(1) La chasse et la guerre : II, I, 9; II, III, 9-10, 36-37; II, VI, 22; III, IV, 39; III, V, 6; IV, I, 15; IV, II, 13, 37-43; IV, VI, 33, 39; V, I, 13; V, II, 21, 42; V, VI, 41, 45, 46; VI, 1-5, 120-124, 128-147, 167-170, 174; VIII, VI, 31, 32, IX, I, 15, 16, 17; IX, V, 43; X, II, 4, 5; X, III, 40, 44; XI, 5, 55, 122, 130-131, 322; XII, I, 18-19; XII, II, 26; XII, III, 4, 11, 19; XII, VI, 4-7; XII, (?) a, 9; (?), (?) a, 38; (?), (?) h, 10-14.

(2) La navigation : X, II, 28, 41, 46, 48; X, III, 32, 41, 42, 45, 46, 47-49; X, IV, 4-7, 8-9, 11, 15-16; XI, 24, 27, 28-31, 56-67, 70,

ils usaient pour construire et équiper un vaisseau, nous l'apprenons, au cours de notre poème, par la description même de l'arche. Pour cela, ils dressaient d'abord la charpente d'après un plan, puis en adaptaient les diverses parties entre elles de façon à constituer un vaste coffre percé de portes et de lucarnes, protégé en haut et en bas par un lit de roseaux et muni d'avirons. Ils divisaient ensuite l'intérieur en plusieurs étages, et chaque étage en compartiments. Enfin, ils l'enduisaient de bitume et de naphte tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. De tels vaisseaux pouvaient supporter de lourdes cargaisons, et sous la conduite d'un pilote expérimenté, résister aux gros temps, puisque nous voyons l'arche de Samas-napistim surnager au-dessus des eaux du déluge.

Nul peuple ne fut plus profondément religieux que ce peuple de guerriers et de navigateurs. Les Chaldéens, en effet, avaient peuplé l'univers d'une infinité d'êtres surnaturels, dieux ou démons.

Leurs dieux (1) ne furent point d'abord distincts des forces de la nature. Ce caractère physique, qui est resté empreint dans la plupart des noms qui servaient à les dé-

77, 79, 85, 89, 94-96, 136, 141-145, 172, 198-200, 208, 221, 223, 248-249, 272-273, 277-278, 294, 309, 317, 321; XI b, 7, 11, 14-18; (?), III b, 4.

(1) Sur les dieux en général : II, II, 19 ; II, IV, 34 ; III, III, 9 ; IV, II, 45 ; IV, III, 44, 45 ; IV, (?) e, 5; V, I, 6; IX, I, 11 ; IX, II, 14, 16, 18 ; IX, V, 47 ; IX, 6, 35 ; X, I, 7 ; X, V, 38 ; XI, 10, 114, 116, 118, 125-126, 160-162, 165, 167, 203, 205, 283 ; (?), (?) a, 36, 37, 39, 40; (?), III b, 11 ; (?), (?) d, 44 ; (?), (?) g, 12, 18, 19, 20; (?), (?) j, 3, 14.

Leur nature : II, IV, 34 ; IV, II, 18, 21, 22 ; VI, 21-79, 80-114, 174-177 ; IX, II, 14 ; X, I, 7, X, II, 6, 23 ; XI, 97-108, 114-115, 116, 117-127, 160-162, 167-170, 171-175 ; 186-194 ; (?), (?) a, 37-40 ; (?), III b, 11-12.

Leur constitution familiale et hiérarchique : III, III, 10 ; IV, III, 49 ; VI, 82-83, 212 ; IX, III, 3-5; X, VI, 36-39; XI, 7, 13-14, 15, 120-

signer, se manifeste clairement, par des actions déterminées, en plusieurs endroits de notre poème. Mais, presque partout, ce mode primitif de représentation y fait place aux conceptions zoomorphiques et anthropomorphiques. Les dieux que nous rencontrons là, sont des dieux de chair, à peine dégagés des formes animales, déjà revêtus des belles proportions humaines. Ils participent, d'ailleurs, à toutes nos passions terrestres. Ils sont, comme nous, mobiles, tour à tour sages et inconsidérés, capricieux, irascibles, pitoyables, bons ou mauvais, suivant les circonstances, mais, en toute occasion, redoutables vengeurs de l'iniquité.

Ces dieux, mâles et femelles, forment entre eux des groupes, calqués sur le modèle de nos associations. Ils sont répartis par familles, distribués, suivant une hiérarchie savante, en dieux supérieurs et inférieurs. Parfois même, ils se constituent en assemblée, sous la haute présidence d'Anu.

Chacun d'eux a ses attributions particulières et une juridiction déterminée ; entre tous, ils se partagent le gouvernement de l'univers. Souverains maîtres des hommes et des choses, dispensateurs de la vie et de la mort, ils agissent en diverses manières : tantôt intervenant directement, par leurs actions et leurs discours, tantôt indirectement, par la voie mystérieuse des songes.

121, 195-196; XII, (?) b, 44 ; (?), (?) a, 40 ; (?), III b, 25; (?), (?) g, 20.

Leur action par intervention directe : II, II, 18, 29-35 ; III, IV, 28-43 ; IV, II, 10-18, 20 ; IV, V, 1-6 ; IV, (?) c, 12 ; VI, 21-79; IX, II, 18 ; XI, 21-31, 36-47, 87-88, 90-91 ; XI b, 1-11, 12-18 ; (?), III b, 17.

Leur action indirecte par les songes: II, V, 21-31; II, VI, 19, 20-29, 41; III, III, 12-23 ; IV, (?) b, 32-36, 37-42, 49, (Cf. IV, (?) c, 1); IV, (?) c, 18-21, 22; VI, 209-212; VIII, VI, 19, 20; IX, I, 13; IX, II, 16 ; X, V b, 15 ; XI, 195-196 ; (?), (?) g, 15.

Au-dessous des dieux, viennent les démons, (1) dont quelques-uns paraissent avoir été de vraies divinités, sortes de génies malfaisants, personnifications des maladies qui se logent en notre corps et jusque dans les arbres.

Entre les dieux et les démons, se place l'homme (2), créature de basse extraction et de tristes destinées. Il a été façonné par l'artiste suprême avec de l'argile, de même que la statuette, fabriquée par l'ouvrier avec le limon du fleuve. Il est poussière et doit retourner en poussière. Après une courte vie, il descend de la terre aux enfers, la vaste prison, la forte citadelle, où voltigent les ombres, pareilles à des chauves-souris, dans les ténèbres éternelles. Il va se perdre parmi les têtes banales des morts, qui vivent de boue, à moins qu'un sort illustre et la piété filiale ne lui aient valu une place de choix, où il boit l'eau pure en compagnie des siens. On se souvenait encore, il est vrai, d'un certain Samas-napistim, lequel avait été, par un privilège spécial, enlevé au ciel parmi les dieux. Mais le temps était passé de telles apothéoses.

(1) Sur les démons : II, V, 9; VI, 93; VIII, I, 22 ; X, V, 3, 40, 42-X, V b, 24; XI, 245; XII, I, 19, 21; XII, II, 24, 25, 29, 30; XII, III, 2, 3, 6, 7, 9, 10, 17, 18 ; XII, VI, 8, 9 ; (?), III b, 13-14 ; (?), (?) f, 11.

(2) Sur l'homme, son origine : II, II, 30-35; XI, 20-22.

Sa destinée : X, II b, 11, 12-14 ; X, III 29, 30-31; X, V, 20, 21-22 ; XI, 20-22, 119, 134, 197-205, 284-286, 295-299, 303-306, 310-314; XII, I, 28-31 ; XII, II, 19-22, 23; XII, III, 1, 8, 23, 27; XII, IV, 1-13; XII, VI, 1-10, XII, (?) a, 8 ; XII, (?) b, 27-50.

Sa situation vis à vis des démons : II, I, 12; VIII, VI, 21-27, IX, II, 16 ; X, I, 6-8 ; X, VI, 35 ; XI, 206-271.

Son attitude vis à vis des dieux : II, II, 16-18, 20-29 ; IV, I, 13; 19 ; IV, II, 10-22 ; VI, 22-79, 178 183 ; IX, I, 10-14 ; XI, 8-205; XII, II 15-27, 28-III, 5; XII, III, 6-11, 17-20, 21-25; (?), (?) e, 46-48.

Sa position en face des géants, des monstres et des fauves : II, V, 1 ; II, V, 9; IV- V; VI, 120-193 ; IX, I, 8-27 ; IX, II, 1-24 ; X, V, 3.

Gilgamès, le petit-fils de Samas-napistim, avait essayé d'atteindre l'immortalité à la suite de son aïeul. Un instant, il avait tenu entre ses mains l'arbre de vie, mais, hélas! un serpent de malheur le lui avait ravi... L'homme était condamné désormais à une destinée inéluctable.

De sa naissance à sa mort, il est en butte à la poursuite des démons, qui l'assaillent de toutes parts et le frappent de maladies étranges, auquelles il succombe, comme Eabani, ou dont il ne se relève qu'avec peine, comme Gilgamès, à l'aide d'aliments magiques et de purifications.

Se sentant faible et coupable il vit dans la crainte perpétuelle des dieux. Qu'il soit, en effet, l'objet de leurs faveurs, le jouet de leurs caprices, ou la victime de leur haine, toujours il nous apparaît vis à vis d'eux dans une posture humiliée, et si, parfois, il se redresse de sa fierté d'homme contre les dieux ennemis et le prend de haut avec eux, il paye cher de telles licences, ayant à subir leur colère.

Bien précaire et bien misérable est l'existence de l'homme ainsi placé entre les dieux et les démons, continuellement exposé d'ailleurs à de sauvages agressions, au sein d'une nature âpre peuplée de géants, de monstres et de fauves.

Contre de tels maux, il ne reste à l'homme qu'un seul recours, c'est à savoir de se rendre les dieux propices. Or, pour se concilier leurs faveurs, il n'est que de leur rendre le culte qui leur est dû.

Aussi, voyons-nous l'homme élever à ses dieux des temples, grands et beaux commes des palais, où se dressent leurs statues, revêtues d'ornements magnifiques, où se déployent à certains jours d'imposantes cérémonies, richement dotés d'ailleurs et servis par tout un peuple de fonctionnaires. En dehors de ces temples, certaines

montagnes, certaines villes paraissent leur avoir été spécialement consacrées.

L'homme honore encore la divinité par des offrandes et des sacrifices. Ces dieux antiques, ne sont point encore faits d'une matière si subtile qu'ils ne se plaisent à manger, à boire et à dormir, comme de simples mortels, à respirer l'odeur de l'encens et autres parfums exquis, voire même à recevoir de petits cadeaux (1).

Il lui rend aussi des hommages et lui adresse des prières. Il se tient devant sa divinité, la droite levée, ou se prosterne devant elle et lui baise les pieds. Il l'invoque en toute circonstance, pour être délivré d'un tyran, du fléau de la guerre, du danger ou de la maladie, pour obtenir de revoir l'ombre d'un ami. Il use dans ses prières de termes parfois très touchants, s'adressant à la divinité comme à un père ou à une mère (2).

Hommages et prières, offrandes et sacrifices sont des actes de religion essentiellement intéressés. Toute la théorie en est incluse dans cette formule : « Nous t'avons rendu des hommages, ô roi ! En retour, tu nous accorderas ta protection, ô roi ! » C'est là, entre les dieux et les hommes, un échange de bons procédés, une manière de contrat, un véritable prêté-rendu (3).

Mais l'épopée de Gilgamès n'est pas simplement un reflet des idées nationales et religieuses de la race chal-

(1) Sur le culte purement extérieur : II, I, 10 ; II, II, 22; II, IV, 36-37, 44; III, III, 9; III, IV, 30; IV, I, 22-23, 27-28; IV, II, 3-5, 7; V, I, 6; VI, 10-14, 27, 46-47, 175, 184-185, 192-193; XI, 75, 76, 164, 325, 327, 328 ; XII, I, 13 ; XII, II, 28 ; (?), III b, 23.

(2) Sur les offrandes et sacrifices : IV, II, 8 9, 44; IV, (?) b, 44-46 ; VI, 13, 17-19, 59-60, 64-66, 192-193 ; XI, 69, 71-72, 76, 156-159 (Cf. 167, 168), 301, 319 ; (?), (?) a, 32, 33.

(3) Sur les hommages et prières : II, II, 16-17, 29-28 ; IV, I, 13-19; IV, II, 10-22; VI, 15-16, 72; IX, I, 10-14; X, VI, 36 ; XII, II, 15-27, 28-III, 5; XII, III, 6-11, 17-20, 21-25; (?), (?) c, 46-48; (?), (?) g, 18.

déenne, a une époque déterminée de son histoire. Il arrive aussi, au cours du poème, que les sentiments particularistes font place à des vérités plus largement humaines. Un accent plus profond coupe heureusement, en maints endroits, le thème banal inspiré par la circonstance.

Ainsi, sur la femme, le poète chaldéen nous a-t-il fait part de l'expérience des antiques générations, qui fut aussi celle de tous les temps. Nul assurément, mieux que ce mage, ne nous a révélé cet être double et contradictoire, à la fois charmant et redoutable, nul ne nous a dévoilé d'une main plus sûre les mystères de ce cœur, où s'allient, en des proportions étranges, la douceur et la cruauté. Harimtu et Samhatu, si délicieusement perverses qu'elles arrachent à ses bêtes le monstre Eabani et l'attirent à elles, Istar, la Vénus inassouvie, abêtissant, paralysant ou tuant ceux qu'elle a séduits, dans sa furie d'amour, sont vraiment des créations éternelles.

De même, où trouver ailleurs une peinture plus vraie de l'amitié. L'amitié de Gilgamès et d'Eabani est au nœud même de l'action. Au début, Gilgamès envoie quérir Eabani, puis, une fois qu'il se l'est attaché, nous voyons les deux amis, toujours inséparables, courir les mêmes aventures, jusqu'au jour où la mort impitoyable vient les désunir ; alors, Gilgamès, inconsolable, part à la recherche d'Eabani, qu'il lui est donné enfin de revoir dans une suprême évocation. L'épopée de Gilgamès, on le voit, est à la lettre le poème de l'amitié. Qu'on relise en particulier, pour mieux s'en convaincre, cette scène familière, où les deux héros, après avoir terrassé le taureau divin, suscité contre eux par la colère d'Istar et lavé leurs mains dans l'Euphrate, s'asseoient à côté l'un de l'autre comme des frères, ou encore, cette lamen-

tation souvent répétée de Gilgamès sur Eabani, où revient le doux nom d'ami, avec une insistance si touchante.

Dans ces âmes antiques, partagées entre l'amour et l'amitié, déjà se fait jour aussi la pitié, sentiment mystérieux, né, s'il faut en croire ce sage de Chaldée, au cœur d'une femme, mais épelé d'une façon intelligible par une voix d'homme. A sa femme, visiblement émue de la souffrance de Gilgamès, Samas-napistim adresse cette parole, sublime dans sa simplicité : « Tu souffres, je le vois bien, de la souffrance de l'humanité ! »

Mais l'intérêt général du poème n'est point tout entier dans de tels sentiments. L'homme, en effet, ne s'y découvre pas à nous seulement par ce côté extérieur, mais encore dans ce qu'il a de plus intime, dans son fonds de religiosité native.

Aux temps anciens, l'homme sans cesse aux prises avec une nature rebelle, peuplée de monstres et de bêtes féroces, toujours en guerre avec ses semblables, ses pires ennemis, eut beaucoup à peiner et à souffrir. Ainsi voyons-nous Gilgamès et Eabani lutter sans paix ni trêve contre Humbaba, le taureau divin, les lions... Dès cette époque d'ailleurs, l'homme était divisé avec lui-même. Toujours désireux du bien, souvent il faisait le mal, où l'entraînait sa nature violente. Aussi vécut-il longtemps sous le coup d'une menace perpétuelle, car, il se reconnaissait coupable et n'ignorait point que les pécheurs encourent de terribles châtiments de la part des dieux. On racontait, en effet, qu'autrefois, à cause de la corruption de la ville de Surippak, la terre entière avait été noyée, de par le dieu Bel, dans un déluge, auquel Samas-napistim n'avait échappé, que grâce au dieu Ea, à cause qu'il était juste .. Que faire, en cette extrémité, sinon se tourner vers les dieux et tenter de les apitoyer

par des supplications et des offrandes ? Ainsi, voyons-nous encore Gilgamès et Eabani, adresser des prières à Samas, à Sin, suspendre un ex-voto dans le temple du dieu de Marad, et Samas-napistim, sauvé du déluge, offrir un sacrifice d'action de grâces... Or, de telles prières et de tels sacrifices, malgré les formes caduques qu'ils ont revêtues, ne sont-ils pas, à leur manière, une preuve vivante de cet instinct d'adoration, qui, de tout temps, a fait brûler de l'encens et pousser des cris vers le ciel ? N'est-ce pas là ce même besoin d'infini qui nous tourmente, alors que nous sortons de la lutte humaine, le corps et l'âme endoloris ?

Mais il y a plus encore : ces mêmes hommes, harcelés sans cesse par le démon de la maladie, parfois avertis par ces coups subits qui les frappaient dans ce qu'ils avaient de plus cher, connurent cette étrange torture du condamné, calculant les heures qui le séparent de sa fin. Gilgamès, privé tout d'un coup d'Eabani, déjà atteint lui-même d'un mal secret, goûta par avance, avec les tristesses de la séparation, l'amertume de la mort. Oh ! ce cri arraché tout ensemble à l'amitié et à la peur : « Mon ami, celui que j'aimais tant, est retourné en poussière ; moi, je ne veux point mourir comme lui... » quelle âme a jamais rendu un son plus humain ! N'était-il donc pas possible de se soustraire à cette dure fatalité ? La science n'avait-elle pas de remède à opposer à ce mal de la mort ? Gilgamès accomplit un long voyage en quête de l'arbre de vie qui devait le rendre immortel. Il avait enfin découvert la plante salutaire, et s'en revenait joyeux, lorsque, tout d'un coup, par une amère ironie, un serpent sortit la terre et la lui ravit. Hélas ! il s'était fatigué en pure perte, la science n'avait point tenu ses promesses ! Que faire, en de telles conjonctures, sinon se tourner encore une fois vers les dieux et de-

mander à la religion ce que la science ne donne pas, la certitude d'une vie meilleure ? Gilgamès, en effet, frustré dans ses recherches, vint se jeter éperdu dans les bras de ses dieux, qui, pris de pitié, lui dévoilèrent, dans une évocation, un coin du royaume mystérieux de la mort et lui mirent au cœur l'espérance.

Ainsi, d'un côté, joies et déceptions de l'amour, douceur de l'amitié, goût de la pitié, de l'autre, besoin d'adoration né de la souffrance, peur du néant, désir inquiet d'immortalité, qu'une science décevante exaspère et qui ne s'apaise que dans la croyance, n'est-ce pas là l'expression même de la vie sociale universelle et de la vérité religieuse éternelle ?

(*A suivre*).

J. Sauveplane,
Ancien élève de l'École des Hautes Études.

CHRONIQUE

I. — La Science des Religions. — La Revue des Facultés catholiques d'Angers, publie dans un de ses derniers numéros, un article sur *la science des religions*, par Mgr Jude de Kernaëret, professeur à la faculté de théologie.

« La science de la religion, écrit l'auteur, la théologie, est aujourd'hui combattue par toutes les forces liguées de la libre-pensée et de l'hérésie.

Pourtant, par le fait même de cette persécution, il s'est produit, de l'aveu de tous, dans l'enseignement supérieur surtout, une fâcheuse lacune. On a beau être libre-penseur, si l'on n'a pas perdu tout bon sens et toute bonne foi, on est bien forcé de convenir que les « phénomènes religieux » ont joué et jouent encore un certain rôle dans l'histoire du genre humain. On ne pouvait pas supprimer entièrement tout cet ordre de « phénomènes ». On les a classés sous une dénomination particulière et on a ainsi obtenu, sinon une science nouvelle, du moins un mot nouveau. Ces faits sont l'objet de la science, aujourd'hui fort à la mode, dite « l'hiérologie. » Nous l'appellerons plus simplement : la science des religions.

Cette science, avons-nous dit, se propose de remplacer dans les programmes la vieille théologie. De fait, en Hollande, par exemple, la patrie de M. Tiele, une des lumières « hiérologiques », la substitution a eu lieu sans peine dans les Universités. En Angleterre, les *Hibbert's lectures*, conférences faites en vertu de la fondation *Hibbert*, affectent la forme de cours de facultés. En France, la nouvelle science est cultivée non seulement à l'École des Hautes Études et au Collège de France, mais aussi à la faculté de théologie protestante et à la Sorbonne. Des manuels sont publiés,

des articles de revues paraissent, une revue même a vu le jour, la *Revue de l'histoire des religions*. A cette revue, écrite dans un esprit rationaliste, un prêtre distingué du clergé de Paris, M. l'abbé Peisson, a eu l'heureuse idée d'opposer la *Revue des religions*.

Il y a encore le musée Guimet. Qui n'a entendu parler du musée Guimet? On y voit quelques beaux dieux classiques de la Grèce et de Rome, quelques *Ra*, quelques *Amon*, quelques *Neith* de l'Égypte, mais surtout des *Vichnou* et des *Siva*, des déesses *Kali* et des *Bouddha* à foison. Car Bouddha, le *Sakia-Mouni*, le solitaire des Sakias, *Gautama*, pour l'appeler de son nom le plus vraisemblable, Bouddha est devenu l'idole de l'Occident comme de l'Orient : on compte à Paris seulement une vingtaine de sectes plus ou moins bouddhistes ; et M. de Rosny, un homme de science — et d'imagination, — s'est fait son apôtre.

A propos de M. de Rosny, parlerons-nous des belles dames cosmopolites qui occupent leurs loisirs à acclimater parmi nous le « pessimime » et le *Nirvana* ? Non. Disons seulement, en deux mots, que l'initiative de ce mouvement est due au colonel Olcott, un Américain, — et passons.

Le musée Guimet n'est pas seulement un musée, c'est encore un centre littéraire. Il y a là une bibliothèque, et l'on y publie des *Annales* fort érudites, commme aussi des livres de vulgarisation, dus à la plume du directeur, fort complaisant du reste, du fameux musée. D'ailleurs tout se fait de ce côté avec une impartialité parfaite. M. Guimet, un riche négociant de Lyon, n'a, paraît-il, jamais eu l'intention de se joindre aux ennemis du christianisme. Le Conseil municipal de Paris a même craint un instant que la vue des *poussahs* ne donnât aux Parisiens quelque idée religieuse, et il y a eu à ce sujet, au sein de cette célèbre assemblée, une curieuse discussion. La majorité a pensé que, à tout prendre, les susdits *poussahs* pourraient devenir des auxiliaires de la libre-pensée ; grâce à cet avis judicieux, l'hospitalité de la ville-lumière leur a été gracieusement accordée. Des bonzes ont même donné une représentation, — pardon, ils ont célébré un office, — auquel ont assisté les plus éminents personnages de la République !

Tout cela attire de plus en plus l'attention sur les diverses manifestations de la pensée religieuse et nous décide à donner ici à grands traits le plan de l'enseignement nouveau, à indiquer les idées principales qui s'y font jour et les faits considérables qu'il constate. Cet enseignement, d'ailleurs, s'imposera bientôt à toutes les grandes écoles catholiques. Déjà, à l'Institut catholique de Paris, un maître éminent, M. l'abbé de Broglie, a été chargé de débrouiller ce chaos. Il s'en est tiré avec grand honneur, et nous ne connaissons rien de plus clair et de plus substantiel que son opuscule : *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions.*

Nous n'avons pas la prétention de rivaliser avec notre savant ami, et nous nous nous plaisons à avouer que ses enseignements nous ont servi de guide dans nos recherches personnelles, comme en définitive ses conclusions sont les nôtres.

Examinons successivement les divers systèmes généraux qui prétendent expliquer « l'évolution religieuse » de l'humanité. Nous verrons ensuite ce que l'on peut avancer de certain ou de probable sur les diverses formes que la religion a revêtues chez les différents peuples . . . . . .

Voici maintenant les conclusions de l'auteur :

« D'abord, rien, dans les données historiques que nous avons rappelées, rien n'exclut le monothéisme primitif ; tout, au contraire, rend son existence probable, tandis que l'hypothèse opposée reste une pure création de parti-pris.

De plus, nous devons conclure, après l'examen de toutes les croyances religieuses de l'humanité, à leur infériorité à l'égard du christianisme. Tout ce qu'elles contiennent de bon, le christianisme le possède. Toutes leurs lacunes, le christianisme les comble. Monothéisme précis, espérances positives, morale complète, il a tout ce qui manque aux plus grandes religions.

Rien donc de plus inoffensif, rien même de plus utile que la nouvelle science, fort vieille d'ailleurs, dont on mène si grand bruit. Elle ne peut servir aux dessins de la libre-pensée qu'à la condition d'être traitée avec un esprit préconçu, avec un esprit anti-scientifique. Il y a donc là un champ à cultiver pour les hommes d'étude qui joignent le bonheur de croire à l'avantage de

savoir. Leurs travaux contribueront à faire la lumière au milieu de ces ténèbres palpables que les ennemis de la vérité entretiennent soigneusement et défendent de toutes leurs forces contre les rayons du soleil. »

— *La Revue des Revues* mentionne à son tour les travaux récents sur la science des religions et fait ressortir son importance.

« Nos lecteurs, lisons-nous dans un de ses derniers numéros, ont eu l'occasion de constater, a plusieurs reprises, le grand mouvement qui se manifeste dans le domaine religieux. Il a été donné à notre fin de siècle, si incrédule et si railleuse, de développer d'une façon prodigieuse cet invincible besoin du mystérieux, qui réside au fond de nos âmes. Dans les articles consacrés à l'*Avenir de la religion* et à l'*Evolution religieuse*, nous avons fait ressortir ce fait surprenant, que cette activité fiévreuse, non seulement règne dans le domaine purement religieux, mais s'efforce également d'envahir le domaine des sciences. Ce mouvement prend de telles proportions que la *Revue des Revues* ne saurait s'en désintéresser. Fidèles à notre principe d'*impartialité et de tolérance absolues*, nous relevons au même titre les articles des croyants et ceux des non croyants. C'est en vertu de ces principes, que nous offrons à nos lecteurs le résumé d'un article remarquable que M. J. Fontaine vient de consacrer dans les *Études* redigées par les Jésuites, à la *science des religions* (*hiérographie*). Rappelons à ce propos que le même périodique a déjà publié un travail du même auteur (janvier 1892), sur l'état actuel de l'*hiérographie*. M. Fontaine reconnait avant tout l'utilité de cette science et admet que son enseignement ne disparaîtra plus du programme des hautes études, car elle se rattache par trop de liens au progrès qui s'est opéré dans toutes les branches des sciences historiques. Cet aveu est du meilleur augure pour cette nouvelle science, qui gagne de sérieux alliés dans les personnes des successeurs des pères Ricci, Gaubil et tant d'autres, qui ont contribué d'une façon si puissante au progrès de la philologie comparée, cette base solide de la science des religions. » L'auteur analyse ensuite l'article publiéé par les études religieuses au mois d'octobre dernier.

Il y a un siècle, nous dit le grand périodique dirigé par les

Pères de la compagnie de Jésus, on ne connaissait guère de l'antiquité que les civilisations brillantes qui s'étaient épanouies sur les rivages de la Méditerranée. Les littératures grecque et latine nous faisaient cependant entrevoir les civilisations beaucoup plus anciennes de l'Égypte et du bassin de l'Euphrate et du Tigre. Mais les documents qu'elles nous fournissaient étaient des plus incomplets. L'origine et les progrès de l'égyptologie, les découvertes merveilleuses faites dans le bassin de l'Euphrate, les innombrables et précieux manuscrits que des chercheurs patients et sagaces ont rencontrés dans les bibliothèques européennes et les monuments de l'architecture ancienne, mis au jour tout récemment, ont révolutionné les études du passé.

Le palais de Rhorsaba, bâti par Sargon, père de Sennachérib, résidence d'été des rois assyriens, offre à l'admiration des archéologues des peintures et des sculptures couvrant à peu près 6,000 mètres carrés de superficie. Les murailles sont ornées de bas-reliefs et d'inscriptions innombrables... Les Anglais firent une trouvaille qui devait avoir des résultats plus considérables encore. Ils mirent au jour la bibliothèque d'Assurbanipal, composée, prétend-on, de 20,000 volumes... Cette bibliothèque a été transportée en grande partie au British Museum. On travaille encore à sa reconstitution et à son déchiffrement... Selon M. Lenormant, les matériaux qu'on y retrouve, relatifs au passé religieux de l'Assyrie et de la Babylonie, sont inappréciables... D'autre part, la philologie nous a révélé cet extrême Orient, dont les hiérographes étudient les religions avec tant d'ardeur... La philologie comparée, dont Leibnitz eut le premier l'idée, et qui doit tant au père Cœurdoux, le célèbre missionnaire jésuite, les études des langues orientales, l'apparition de la *Grammaire comparée* de Bopp, voilà les éléments de la science de religions.

A mesure que les deux Schlegel, Wilkins, Eugène Burnouf, Bopp et bien d'autres décomposaient, en quelque sorte, le mécanisme grammatical et logique des langues indo-européennes, on tâchait peu à peu d'arriver à une complète résurrection du passé, dans lequel les religions ont joué un rôle si prépondérant. Les érudits ont été amenés, de cette sorte, à déchiffrer les livres sacrés de l'Inde : les Védas, les lois de Manou, les manuscrits

bouddhiques, etc... La richesse des manuscrits découverts dans les différentes régions exotiques, est tout à fait incalculable... Ainsi, Hodgson a reçu d'un bonze de Patan les livres canoniques de la doctrine de Cakia-Mouni, et il est arrivé à pouvoir offrir à la société asiatique du Bengale 60 volumes bouddhiques en sanscrit, et 250 en thibétain... G. Turnour obtint en même temps des prêtres singhalais une collection en langue *pâli* des livres bouddhiques; un Hongrois, C. de Koros, a découvert de son côté une véritable encyclopédie bouddhique .. Ajoutons-y les travaux chinois laissés par le missionnaire Ricci et ses élèves, les pères Prémare et Gaubil (XVIIe et XVIIIe siècles) qui ont découvert le monde chinois à la stupéfaction des savants européens...

Voilà une série de causes qui devaient nécessairement contribuer à l'éclosion et au développement de la *science des religions*.

Sagement comprise et étudiée en dehors de tout esprit sectaire, elle éclairerait d'une lumière spéciale l'état passé et présent des peuples païens De larges horizons s'ouvrent, à cet effet devant les *hiérographes*. Inutile d'insister sur l'influence que les religions exercent, non seulement sur l'esprit et le cœur des individus, mais encore sur les mœurs, les coutumes et les institutions politiques et sociales. On pourrait ainsi reprendre et faire, à l'égard des différents peuples orientaux, ce que Fustel de Coulanges a si bien fait pour les Grecs et les Romains, et établir comment et de quelle façon la famille et la société se sont constituées sous l'influence des idées religieuses. L'œuvre serait sans doute plus compliquée et plus difficile que celle faite par l'auteur de la *Cité antique*. Quelle part attribuer à chacune de ces religions si disparates, qui ont dominé en même temps les vastes empires de l'Orient ? Comment dégager les mille liens qui unissent les croyances avec les mœurs et les institutions du pays ?

La science des religions est devenue également nécessaire pour les missionnaires. « Jamais on ne combattra efficacement le confucianisme auprès des lettrés chinois, le bouddhisme auprès des bonzes, le brahmanisme auprès de la caste orgueilleuse qui opprime l'Inde, si on n'a étudié les Kings, les lois de Manou et la Tripitaka. »

En finissant l'auteur relève cette remarque judicieuse du P. Fontaine, que les catholiques feraient bien, au lieu d'élever contre cette science des récriminations inutiles, de s'en emparer, et de lui donner à leur tour une place convenable, dans leurs plans d'études et dans l'enseignement de leurs universités.

— Voici les principaux cours faite cette année à l'école des Hautes-Études. M. Marillier y a traité du tabou océanien et des diverses théories relatives au totémisme. M. Léon de Rosny s'est occupé des religions de l'Extrême-Orient et de l'Amérique indienne ; il a étudié le mythe de Sosa-Noo, les origines du taoïsme, les religions du Pérou, les textes bouddhiques, chinois, siamois et japonais, le qquipou, et le Tonalcualt américain. M. Sylvain Lévi a traité du bouddhisme septentrional et expliqué l'Abhidharma-Koça. M. Amélineau a donné une explicaiion des textes coptes et du livre des funérailles des anciens Égyptiens. M. Maurice Vernes a fait l'histoire d'Israël depuis les origines jusqu'à David et expliqué la première parti du lieu d'Isaïe. M. Hartvig Derenbourg a continué l'explication du Coran et donné une classification des divinités de l'Arabie méridionale, d'après les inscriptions sabéennes et himyarites. M. André Berthelot a traité de la religion à l'époque homérique et hésiodique. M. Sabatier a retracé l'histoire des conflits de l'apôtre Saint Paul avec les chrétiens judaïsants. M. Albert Réville a continué l'histoire des dogmes chrétiens. M. Picavet a étudié la scolastique au temps de St-Thomas.

A la faculté des lettres, M. Croiset a étudié l'histoire des idées morales dans la littérature antique ; M. Bouché-Leclercq, la religion grecque dans ses rapports avec les institutions politiques ; M. Henry, divers textes védiques ; M. Brochard a fait l'histoire des théories morales dans la philosophie grecque.

A l'école des Hautes-Études, M. l'abbé Duchesne a étudié les sources du droit canonique en France avant les fausses décrétales ; M. James Darmesteter a expliqué des textes zends ; M. Carrière a fait une étude critique du livre de la Genèse.

M. Albert Réville, a fait au Collège de France un cours sur la *Vie de Jésus* ; M. Foucart y a étudié, les Mystères d'Eleusis ; M. Clermont Ganneau, les inscriptions hébraïques de Jérusalem ;

M. Maspéro les textes des pyramides relatifs à l'ancienne religion de l'Égypte ; M. James Darmesteter des fragments inédits du Zend-Avesta ; M. Foucaux, des extraits du Mahâbhârata et le Lalita-Vistara.

— L'exposition de Chicago verra en 1893 au *Parlement des religions*, comme disent les américains, c'est-à-dire un congrès ou seront représentées les différentes religions de l'Univers. Un comité organisateur a été fondé dans ce but sous la présidence du Révérend John Henry Barrows.

— L'Université de Pennsylvanie a organisé l'année dernière une exposition des différents objets propres aux cultes orientaux, avec un catalogue contenant un exposé succint des différentes religions.

— M. Toy, professeur de l'Université d'Harvard, a publié à Boston un œuvre de vulgarisation intitulée : *Judaism and Christianity*. L'auteur étudie d'abord la religion en général, puis il décrit l'évolution qui va des origines religieuses d'Israël à l'Evangile et au christianisme. M. Toy est tout-à-fait en contradiction avec l'école traditionnelle.

— M. Otto Pfleiderer a fait cette année à Edimbourg les cours de la fondation Gifford.

— La science des religions fait cette année son entrée officielle à l'Université de Copenhague. M. le Dr. Oscar Hansen y fera un cours sur la Méthode de la science générale des religions

— A la fin de l'année dernière, *la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études* a publié un résumé de ses travaux pendant les trois dernières années. Désormais chaque section aura son rapport particulier.

— Le docteur Breyer, d'Utrecht, publie une série d'études d'histoire religieuse sous le titre de : *Nieuwe bijdragen op het gebied van godgeleerdheit en wijsbegeerte*. Le manuel d'histoire des religions de M. Lamers, dont nous avons déjà parlé, fait partie de cette collection.

— M. l'abbé Delfour, professeur à l'École St-Nicolas de Nimes, a fait ressortir dans sa remarquable thèse, *la Bible dans Racine*, l'importance des études religieuses. Il se plaint avec raison que

notre critique littéraire ne tient pas assez compte de l'Orient et de ses antiques religions.

— La chronique de la *Revue de l'Histoire des religions* apprécie en ces termes la part qu'a prise M. Ernest Renan au mouvement actuel de la science qui nous occupe ici : « Dans le deuil national provoqué par la mort de l'illustre écrivain, il y a une part plus spéciale et plus intime pour ceux qui se consacrent aux études d'histoire et de critique religieuses, dont il a été le restaurateur en France et dans laquelle il a si puissamment marqué l'empreinte de son esprit pour le monde scientifique tout entier. La cause à laquelle la rédaction de la *Revue de l'Histoire des religions* travaille sans relâche depuis treize ans, était une de celles qui lui tenaient le plus à cœur. Par le prestige de son talent littéraire, il avait forcé le public à comprendre l'importance et l'intérêt de ces études, sur un domaine que, en dehors des pays protestants, on considérait comme soustrait à l'enquête scientifique et propre seulement à provoquer des apologies ou des attaques dédaigneuses et violentes. Ernest Renan a été le principal artisan de la nouvelle disposition de l'esprit public qui a rendu possible la création des chaires consacrées à l'enseignement de l'histoire des religions, celle des institutions destinées à faire connaître les mouvements religieux de tous les temps et de tous les peuples, celle de notre *Revue* elle-même. En adressant à sa mémoire l'hommage de notre admiration et de notre reconaissance, nous accomplissons le plus élémentaire de nos devoirs. »

— Les travaux de la *Mission archéologique française du Caire* se succèdent avec rapidité. Le 4e volume, comme nous l'avons annoncé est l'œuvre de M. Amélineau, et a pour objet *les monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne au IV et V siècles.* M. Maspero et ses collaborateurs, MM. Virey, Benedicte, Bouriant, Boussac et Chassinat nous ont donné dans le suivant la description des tombeaux thébains. Le sixième volume contient les *fragments de la version thébaine de l'ancien Testament* publiées par M. Maspero. Le septième est dû à M. Bourgoin, et contient un précis de l'art arabe. Le suivant contient des fragments d'un texte que M. Bouriant fait re-

monter au VIIe siècle et relatif au concile d'Éphèse. On annonce pour paraître encore la description du *temple d'Edfou* par M. de Rochemonteix, que la mort vient de ravir, mais dont M. Maspero continue l'œuvre.

— Sir Alfred Russel Wallace est un partisan décidé du spiritisme. On s'en convaincra en lisant son livre sur *les miracles et le moderne spiritisme*, que publie la librairie des sciences psychologiques. D'après lui on ne saurait révoquer en doute les phénomènes qui se produisent dans les sciences spirites, comme apparitions, déplacement d'objets, etc. Le nombre et la valeur des témoignages en font un fait d'une vérité indiscutable.

— M. Fr. Paulhan a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er novembre dernier, une étude sur les *Hallucinations véridiques et la suggestion mentale*. Il y résume les principaux travaux publiés sur cette matière, aussi importante que difficile, et il conclut qu'il n'est pas possible de nier certaines manifestations de la vie psychique, quelques contraires qu'elles soient aux données de la science.

— Les conclusions de l'école d'anthropologie criminelle fondée par Lambroso ont trouvé une réfutation complète dans l'excellent livre de M. le Dr Francotte, et qui a pour titre : *L'Antropologie criminelle*. Il a été publié à *Liège* chez *Nierstras*. Ecrit avec impartialité, ce livre sera un guide excellent pour tous ceux qui désirent aborder l'examen du problème de la criminalité. Ils y trouveront dans une première partie la description du prétendu « type criminel » dont l'existence n'est aucunement démontrée. Les affirmations de l'école anthropologique en ce qui concerne les criminels *incorrigibles* ne sont pas mieux fondées. Dans la troisième partie du livre, l'auteur indique les principales applications que les partisans de l'école entendent faire de leurs doctrines en matière de législation pénale. Un *appendice* renferme l'exposé de la méthode des signalements anthropométriques de Bertillon. Les résultats en sont merveilleux : sur plus de 31,000 individus examinés en 1889 à Paris, la statistique ne signale que 4 échecs.

— Le même sujet a été abordé par M. Laurent dans son livre : *l'Anthropologie criminelle et les nouvelles théories du*

crime. L'auteur s'est proposé de vulgariser les recherches de l'école positiviste en ce qui concerne l'anthropologie criminelle. Dans ce but, il a résumé en un volume les diverses théories émises au sujet du problème de la criminalité. La lecture de ce volume n'est pas faite pour gagner aux idées positivistes le lecteur impartial.

— Les musées du Vatican viennent de s'enrichir d'une nouvelle salle : la salle assyrienne qui sera adjointe au musée égyptien. On y placera des inscriptions et des débris de monuments provenant des fouilles de Ninive.

— Il s'est formé au Pérou une société dont le but est d'organiser des fouilles importantes sur l'emplacement du fameux temple du Soleil, dont la réputation était si grande chez les Incas.

— M. Goodyear a publié chez Sampson à Londres, une histoire du lotus : *The Grammar of the Lotus*. Ses appréciations sur les significations mystiques de la plante sacrée ne reposent pas toujours sur des preuves suffisantes. Il nie qu'il y eut en Égypte deux plantes sacrées, le lotus et le papyrus. Le papyrus est rarement représenté sur des monuments ; il y aurait en outre deux formes adoptées pour le lotus, l'une dans l'Égypte du Nord, l'autre dans l'Égypte du Sud.

— M. Picard a publié sur l'antisémitisme un recueil de conférences. L'auteur a traité aussi dans des revues diverses questions qu'il rattache à l'Antisémitisme : la Bible et le Coran, les Hymnes védiques, l'Art arabe, les Juifs au Maroc (le Mellah de Méquinez, le Mellah de Fez).

Les thèses de M. Picard sont audacieusement novatrices en ethnographie et en religion et ont déjà rencontré des contradicteurs.

— La librairie Maissonneuve à Paris publie sous un nom d'emprunt, (Viçwa Mitra) une étude sur *Les Chamites* : Indes pré-aryennes (berceau). Origines des Égyptiens, Libyens, Sabéens, Chananéens et Phéniciens, des Polynésiens, de la civilisation chaldéo-babylonienne, de celle de l'Amérique centrale, du calendrier, des mégalithes, des noms de nombre, de la métallurgie, etc., etc. Site du Paradis terrestre. L'auteur de ce remar-

quable travail, le R. P. Étienne Brosse de l'Ordre de Saint-Dominique, s'est consacré depuis de longues années aux missions des Antilles dans le diocèse de Port d'Espagne, et il s'occupe spécialement de l'évangélisation des lépreux réunis en grand nombre dans l'hôpital de Cocorite.

— M. Jean Spiro a fait à l'Université de Lausanne une série de cours sur les langues et les littératures orientales.

— Ainsi que nous l'avons annoncé, le conseil municipal de Saint-Denis confère le *baptême civil*. A la place du *Credo* on chante la *Marseillaise*, puis le président prononce une courte allocution et donné lecture de l'acte de Baptême ainsi conçu : « Le ..., an 101, de la République française, en la maison commune, par devant moi X... président de la société des baptêmes civils à St-Denis, ont comparu les citoyens L..., père et mère de l'enfant ; lesquels nous ont représenté le bulletin de naissance de l'enfant L... né à Saint-Denis. D'une part le citoyen L... et la citoyenne M... d'autre part... voulant pour le présent et pour l'avenir affranchir leur enfant de la tutelle de l'Église et désirant lui assurer une seconde famille au cas où ils viendraient à décéder avant que cet enfant ne soit en état de suffire à ses propres besoins, ils le recommandent aux bons soins des citoyens L... et M... Au nom de l'humanité, les citoyens désignés ci-dessus prennent l'engagement de subvenir, dans la mesure de leurs moyens, aux besoins de cet enfant, dans le cas où ses parents viendraient à lui faire défaut, et promettent de l'élever dans l'amour du travail et de la liberté ; ils s'engagent, en outre, à lui inculquer des sentiments de fraternité propres à en faire un bon citoyen et un bon républicain. » Que l'on vienne nous dire après cela que l'on trouve des sauvages sans religion.

II. Religion chrétienne. — M Pfleiderer a publié l'année dernière une histoire de la théologie allemande. L'auteur y a ajouté en appendice une esquisse de l'histoire de la théologie anglaise depuis 1825. L'ouvrage comprend trois livres. Le premier a pour objet la philosophie idéaliste de Kant, Fichte, Herder, etc. L'auteur y trouve l'origine de la théologie moderne. Le second livre expose le développement de la théologie philoso-

phique. Dans le troisième on trouve résumée les travaux relatifs à la critique biblique et à l'histoire de l'Église. Nous avons déjà signalé les tendances de M. Pfleiderer : nous les retrouvons dans cet ouvrage.

— Encore un peu de temps et il ne manquera plus à l'Église anglicane qu'a changer son nom en celui de catholique. Depuis le fameux jugement en faveur de l'évêque anglican de Lincoln, les rétables et statues des saints ont fait leur rentrée dans ses églises ; la messe y est chantée avec diacre et sous-diacre et la notation catholique (la préface est cependant encore chantée en *anglais*), les cierges, l'encens et l'ensemble des cérémonies romaines y est introduit. Les ornements sacrés, les vêtements des ministres, jusqu'à ceux qu'ils portent en public, sont les mêmes. Au dernier carême, à Saint-Alban, les protestants ont fait le chemin de la Croix tous les vendredis, avec le chant du *Stabat*. Le Vendredi Saint, les trois heures d'agonie ont été prêchées dans beaucoup de leurs églises.

— M. Farrer appartient à l'école de E. Havet qui attribuait à la civilisation greco-romaine tout ce qu'il y avait de supérieur dans le christianisme. On pourra s'en convaincre en lisant son livre : *Paganism and Christianity*, publié à Londres chez Black.

— La librairie Mohr de Fribourg-en-Brisgau, publie en quatre volumes un commentaire du Nouveau Testament : *Handcommentar zum Neuen Testament*. Cet ouvrage a pour but de résumer les résultats scientifiquement acquis dans l'interprétation du Nouveau Testament. Deux volumes sont l'œuvre de M. Holtzmann, professeur à l'Université de Strasbourg.

— Les 5e et 6e fascicules des *Jesuiten-Fabeln* par le P. Bernhard Duhr, traitent des questions suivantes :

Empoisonneurs jésuites. — Les Jésuites falsificateurs de documents. — Les confesseurs de la cour de l'ordre des Jésuites. — Le renoncement à leur patrie par les Jésuites. — Les crimes des Jésuites en Saxe. — Un meurtre des Jésuites à Dresde. — Le massacre de Thorn. — L'infâme morale des Jésuites. — Bûchers flambloyants. — Ce seul exposé dispense de tout commentaire.

— M. Chevalier a publié une étude sur la poésie liturgique au moyen-âge. La poésie liturgique au moyen âge était tenue en médiocre estime sous le règne des Médicis et longtemps encore plus tard. C'est sous l'empire de ces idées erronées que le Pape Urbain VIII, poète latin à ses heures, chargea les Jésuites Strada, Petrucci et Galuzzi de corriger les hymnes du breviaire romain. Cette réforme est sévèrement jugée aujourd'hui comme le fait bien ressortir l'auteur.

— Il était bien permis de s'étonner qu'Hermas ayant écrit son livre probablement vers 140-150, n'ait pas reproduit un seul passage des Evangiles, et l'on pouvait se demander s'il les avait connus. Il ne cite pas davantage l'Ancien Testament. En fait, il n'existe dans le *Pasteur*, qu'une citation directe, et elle est empruntée à un apocryphe inconnu, *Eldad et Modat* (Vis. II, III. M. Taylor croit cependant qu'on y peut trouver une foule d'allusions aux Évangiles et à d'autres écrits encore. Hermas connaissait la littérature chrétienne de son temps, s'en sert fréquemment, il s'était assimilé l'Épître de saint Jacques pour en reproduire presque fidèlement plusieurs passages dans son *Pasteur*. Le symbolisme de ses visions est clairement emprunté à l'Apocalypse. M. Taylor étudie donc minutieusement le *Pasteur* d'Hermas, il en fait l'analyse, la synthèse, et par des procédés assez compliqués il y retrouve des allusions aux quatre Évangiles, aux événements principaux de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ et il montre qu'à chaque page de son livre Hermas s'est souvenu de l'Evangile selon saint Jean. (1)

— Sous ce titre : *Aubrac, son ancien hôpital, ses montagnes, etc.*, M. le curé de cette paroisse, l'abbé Deltour, publie un intéressant travail d'histoire locale et ecclésiastique.

Dans une courte introduction, il nous transporte sur le sommet de la plus haute montagne, 1.435 mètres. De là, il nous montre l'incomparable panorama qui se déroule à nos regards. Puis il arrête votre vue sur le tout petit village d'Aubrac et nous raconte l'origine et l'histoire de ce célèbre hôpital, le plus célèbre de la

(1) *The Witness of Hermas to the four Gospels* by C. TAYLOR : Londres, Clay and Sons.

France entière. Rien de plus dramatique que l'histoire des origines de ce monastère-hôpital fondé par un seigneur flamand. Puis vous voyez comme il grandit et prospère. Vous assistez avec intérêt aux luttes qu'il soutient et contre divers ordres puissants qui attentent à son indépendance et contre les Anglais, les malandrins et les protestants, qui s'efforcent de le détruire, et contre maints nobles seigneurs qui lui disputent le terrain, et contre la décadence qui menace plusieurs fois de le dissoudre.

Il devient si florissant, si célèbre, qu'il mérite de recevoir la visite de François Ier. L'histoire de l'hôpital d'Aubrac nous montre ce que c'est que la vraie charité et ce que c'est que le pauvre. Le pauvre, c'était le maître de l'hôpital-monastère, c'était le roi, c'était Jésus Christ. Le monastère portait glorieusement le nom de *Notre Dame des pauvres d'Aubrac*. Outre les soins donnés aux pauvres de l'hôpital, on distribuait, à la porte du monastère, un pain à tous les passants : c'était la célèbre aumône de la *Miche*. Or le nombre s'en élevait jusqu'à *cinq mille* tous les jours.

— Le *Seamen's Bethel* est un navire consacré au culte évangélique. Il appartient à un riche Anglais, qui le livre à différentes compagnies ou sociétés religieuses, dans le but de catéchiser les populations maritimes ; à cet effet, le *Seamen's-Bethel* parcourt les côtes, s'arrêtant dans chaque ville pendant deux ou trois jours, y distribuant des livres et y célébrant des offices qui sont publics. Comme il ne sert absolument qu'à cet usage, il est monté seulement par quelques hommes d'équipage et habité par trois pasteurs. La cale est installée en chapelle et tous les soirs on y chante des cantiques.

— Les *Fasti Mariani, sive Calendarium festorum sanctæ Mariæ Virginis Deiparæ, memoriis historicis illustratum*, sont l'œuvre d'un prêtre américain du diocèse de Saint-Louis, M. Holweck. Ce catalogue parut d'abord dans une revue d'Amérique, le *Pastoralblatt* (1888).

M. Holweck nous déclare que son *Calendarium* vise à être universel, comprenant toutes les fêtes de toute église, catholique ou non, celles du moins qui sont mentionnées, comme s'étant célébrées ou se célébrant encore, dans les livres officiels *diaria*,

ordines, *ménées*, *martyrologes*, *ménologes*, etc. Le commentaire qui accompagne chaque fête est strictement historique. Son but est d'élucider par des notes succintes l'objet, les cérémonies et l'histoire des fêtes ; il n'emprunte à l'histoire de la sainte Vierge ou de son culte que ce qui est nécessaire à l'intelligence de chaque fête en particulier. L'ouvrage ainsi délimité se distingue des ouvrages similaires, notamment de ceux de Colvener et d'Escola, par le caractère purement objectif, qui en fait l'exposé du culte officiel de la sainte Vierge dans toutes les Églises de l'univers chrétien. L'idée de signaler les fêtes consacrées à Marie dans les Églises dissidentes est une idée heureuse ; la persistance de ce culte chez les hétérodoxes fait ressortir la place qu'occupe la Mère de Dieu dans le cœur chrétien, et, conséquemment, l'isolement complet du protestantisme.

— Sous ce titre : *Le Dogme de la vie future et la libre-pensée contemporaine*, le R. P. Lescœur, de l'Oratoire, publie un très remarquable ouvrage d'apologétique religieuse, qui est tout à la fois et une lumineuse réfutation du matérialisme contemporain et une démonstration sans réplique possible du dogme de la vie future.

— *Die Therapeuten* : Qu'était-ce que les Thérapeutes ? C'est à cette question que M. Nirschl a consacré son opuscule. Après avoir examiné le *de Vita contemplentiva* de Philon et conclu à son authenticité avec M. Massebiau, l'auteur passe en revue les diverses opinions qui ont été émises au sujet des Thérapeutes. Etaient-ils une branche des Esséniens, ou des philosophes de l'école de Philon, des néopythagoriciens, des philosophes et des ascètes juifs, des ascètes chrétiens ? Il croit que ce sont des ascètes chrétiens. Pour expliquer leurs pratiques singulières, il suppose que les Thérapeutes étaient d'anciens prêtres juifs que les Apôtres avaient convertis à Jérusalem. Tout en étant chrétiens, ils avaient conservé et pratiquaient leurs usages juifs.

— M. La Mantia a publié les formules relatives aux jugements par l'eau froide, l'eau bouillante, le fer chaud, le pain et le fromage, formules retrouvées à la cathédrale de Palerme sur un missel du XIIe siècle.

— Après l'édition de la *Catéchèse* de saint Théodore Studite, donnée par le P. Cozza-Luzi, M. l'abbé Auvray en publie une nouvelle

qui paraît supérieure à la première; elle a paru à la librairie Lecoffre, sous le titre latin : *Sancti patris nostri et confessoris Theodori Studitis praepositi Parva Catechesis*. Græcum textum e codicibus multis nunc primum critice descriptum, uti et latinam P. J. Harduini S. J. interpretationem nondum vulgatam edidit Emmanuel Auvray et annotacione historica instruxit A Tougard, in litteris doctor grand in-8, CXII-675 pag.). M. Tougard et M. Auvray se sont donc partagés le travail. Voici le détail de ce que ce volume contient. Les *Prolegomènes* comprennent : 1° une notice historique, *pars historica*, de saint Théodore, en latin ; 2° une *Introduction* en français ; 3° un tableau synoptique des manuscrits, présentant des catéchèses dans l'ordre alphabétique ; 4° une revue des manuscrits, 5° le texte grec des catéchèses, suivi de la traduction latine inédite du P. Hardoin (pp. 1-471) ; 6° les variantes, *Variantes lectiones et notæ* ; 7° une annotation historique, *Notæ historicæ*, 8° enfin des *Indices*, I. Rerum séries ; II. Ordo Catechesium ; III. Loca scripturæ sacræ; IV. Index nominum et rerum. Trois gravures de saint Théodore, deux fac-similes de manuscrits, Colbert, n° 1018 (Xe siècle), et Coislin n° 271 (XIe siècle), ornent ce volume. M. Auvray a établi son édition sur treize manuscrits qu'il a divisés en deux groupes ; le plus ancien de ces manuscrits est le Colbert,, n° 1018 (Xe siècle). Les copies ne méritent pas toutes une égale confiance. Il discute leur valeur respective et en retient les variantes, quand elles en valent la peine. Les manuscrits qu'il a suivis de préférence, tant à cause de leur âge que de leur état, sont le Colbert, n° 1018 et le Coislin, n° 271.

— Le Nestorianisme, cette hérésie qui remonte à l'an 428, et qui, après avoir été si florissante en Orient, existe encore en Turquie et surtout en Perse, est sur le point de disparaître. Le patriarche nestorien, Mar Chisnoun, vient de se convertir au catholicisme. Ce qui rendait cette conversion plus difficile, c'est que le patriarcat se perpétuait dans sa famille depuis des siècles. C'est Mgr Thomas Audou, archevêque d'Ourmsah, du rite chaldéen, qui a reçu l'adjuration du patriarche hérétique. Cet événement a porté un coup fatal au nestorianisme, et on annonce la conversion de plusieurs évêques nestoriens.

— *Le Socialisme chrétien*, par Henri Joly, est un ouvrage plus que hardi. Par le temps qui court, où presque toutes les confessions se réclament du socialisme, l'auteur conteste ce droit à la religion chrétienne et à la religion juive. Selon M. Joly, ni la Bible, ni les Pères de l'Eglise ne leur donnent le droit de s'ériger en précurseurs du socialisme. L'auteur combat par conséquent, et le socialisme de M. de Mun, et celui des protestants français.

Ces conclusions sont contredites dans l'*Evangelische Freiheit*, du Dr I. Gmelin de Tübingen. L'auteur qui occupe les fonctions de pasteur évangélique, s'efforce d'annexer le mouvement social au profit du protestantisme. Si l'église en général, nous dit M. Gmelin, peut et doit s'emparer de la question sociale, l'église protestante, grâce à l'essence de ses croyances, peut facilement arriver à distancer les autres religions et donner au mouvement la direction voulue.

— Un journal protestant du Canada a résumé d'après le dernier recensement, les chiffres des diverses Communions religieuses. Voici le total donné pour chacune d'elles :

Baptistes	303,749
Anglicans	644,106
Presbytériens	755,199
Méthodistes	847,469
Catholiques	1,990,465

On voit que les catholiques sont deux fois plus nombreux que n'importe quelle communion protestante.

— Sous ce titre : *Jesus van Nazareth naar Père Didon's*, M. Kaag ne s'est pas proposé de faire une traduction, mais un abrégé en langue néerlandaise de la grande œuvre du P. Didon. Le bel ouvrage du dominicain français contient des pages que l'on peut retrancher de son œuvre tout en lui laissant ses grandes et fortes proportions. C'est ce que l'éditeur a essayé de faire.

— L'*Histoire de l'Église chrétienne* par M. Naef, ancien pasteur de l'Église de Genève, n'est qu'un résumé rapide de l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours. Le séjour de Pierre à-

Rome, contrairement à l'opinion des écrivains de son école, ne lui semble pas devoir être rejeté.

— M. A. Rébelliau a mérité le titre de docteur ès-lettres en Sorbonne par une étude considérable, publiée chez Hachette, sur *Bossuet, histoirien du Protestantisme*. Son but et de démontrer que l'*Histoire des variations des Églises protestantes* est un ouvrage vraiment scientifique, un exposé exact et sincère de de la controverse entre catholiques et protestants au XVIIe siècle. « Bossuet, écrit l'auteur, a fait un récit d'une exactitude presque irréprochable, d'une clairvoyance toujours judicieuse, parfois d'une originalité encore aujourd'hui méritoire. L'*Histoire des variations* est pour la connaissance de la réforme allemande, française et anglaise, un de ces ouvrages de seconde main qui, même dépassés par une science plus ample, conservent une utilité durable, parce qu'ils ont été à leur heure l'expression loyale et précise, sur des évènements malaisés à éclaircir et faits pour être longtemps discutés, d'un jugement perspicace et solidement instruits. » L'ouvrage comprend trois parties : les origines, la composition et les résultats L'auteur expose d'abord l'histoire de la controverse entre catholiques et protestants. Dans la seconde partie il démontre que Bossuet a bien choisi ses informations et ne s'appuie que sur des documents sûrs. Enfin il prouve l'importance de l'ouvrage par la multitude de réponses qu'il provoque.

— L'imprimerie Paul Hoffmann, de Montbéliard, fait paraître la seconde partie du *Répertoire des sources historiques du Moyen-Age*, de M. U. Chevalier. Le nouveau volume contiendra 200 feuilles in-4° à deux colonnes.

— M l'abbé Chabot nous a donné comme thèse de doctorat une étude intitulée : *De S. Issaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina*, publiée chez Leroux à Paris. Elle nous initie à l'histoire de la vie monastique chez les Syriens. Issac de Ninive vivait dans la seconde moitié du Ve siècle.

— M. Haureau a étudié les mœurs et croyances du Moyen-Age dans les souvenirs du temps. Ses *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* renferment la description de 52 volumes de l'abbaye de Saint-Victor.

— M. Fabre, ancien élève de l'École française de Rome, publie le *Liber Censuum* ou grand livre des redevances dues au Saint-Siège.

III. Religions de la Chine. — Mgr de Harlez a publié dans le *Museon* une série d'études sur les *Religions en Chine*. Le savant sinologue expose d'abord les difficultés des questions qu'il étudie.

« Retracer les fastes religieux de la Chine, dit-il, semble, au premier aspect, une tâche bien facile à remplir. Les monuments abondent, en effet; les Chinois nous ont transmis des récits historiques qui remontent à l'aurore de leur nation; leur littérature est l'une des plus riches du monde ; il semble qu'il n'y ait d'autre peine à prendre que d'y puiser.

Mais si l'on consulte les auteurs qui ont traité cet important sujet, on reste stupéfait en voyant qu'il règne parmi eux le désaccord le plus complet, le plus absolu, non seulement quant aux détails, mais sur les points essentiels de la question. On dirait qu'il s'agit d'un peuple placé en dehors des investigations sûres de la science par son éloignement et l'accès difficile du pays qu'il habite ; d'un peuple dont on ne connaît rien pour ainsi dire au commencement de l'époque historique, qui n'a presque point laissé de souvenirs de ses antiquités et dont on ne peut que deviner les fastes par des conjectures plus ou moins habiles.

Qui le croirait ? En ce peuple chinois qui s'est dévoilé tout entier dans ses monuments littéraires, les uns ont vu « des monothéistes qui n'auraient rien eu à apprendre d'une révélation semblable à celle qui éclaira le peuple d'Israël » ; les autres ont reconnu des matérialistes consommés, ne voyant partout que ciel, terre et êtres matériels, adorant ceux-ci mêmes et leur attribuant l'origine de toutes choses, la toute puissance; ou bien des fétichistes dégradés, des animistes de l'espèce la plus grossière pour qui la pierre, la terre et le bois animé étaient le terme final de tout culte. »

Mgr de Harlez ne croit pas cependant la question insoluble, et il se refuse à voir dans les monuments antiques de cette nation, « une sorte d'hiéroglyphe ou d'énigmes dont l'explication pou-

vait donner lieu à ces vues contradictoires. On connait les théories de l'auteur sur le monothéisme des anciens chinois ; nous en avons parlé ailleurs.

Mais jusqu'où s'étendaient ces connaissances religieuses et d'où venaient-elles ? « Les Missionnaires qui se sont distingués par leurs travaux sinologiques, les PP. Amiot, Prémare et autres, ont cru trouver dans les livres sacrés de la Chine les preuves d'une connaissance explicite, quoique imparfaite de deux dogmes fondamentaux de la religion chrétienne : *la trinité et le messie rédempteur*. Et ce ne sont pas seulement les missionnaires qui ont enseigné cela, l'illustre sinologue français, Abel Rémusat, entre autres, consacre de l'autorité de son nom la première de ces thèses. A ses yeux comme à ceux du P. Amiot, la Trinité divine était clairement indiquée dans un passage du livre fameux du philosophe Lao-tsé, le Tao té-king ou livre canonique du Tao et de la vertu. Lao-tsé voulant expliquer le mode de production des êtres dit : « *un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit tous les êtres* ». C'est la Trinité en Dieu (cap. 42). Puis, énonçant les qualités du premier principe, le même philosophe les exprimait par ces trois mots I. Hi-Oui, que l'on prit sérieusement pour une déformation du nom de Jéhova, et cela parce que, d'une part, on voyait une ressemblance de sens entre ces termes et, de l'autre, on ne savait attribuer aucun son aux trois termes chinois, employés par le vieux philosophe. Ce devaient donc être des mots exotiques et rien, en ce cas, ne les expliquait mieux qu'un emprunt fait à la Bible.

Mgr de Harlez repousse cette interprétation donnée par les anciens missionnaires de la Chine et par A. Rémusat ; c'est le sentiment le plus généralement admis aujourd'hui. Les derniers numéros des *Nouvelles Annales de Philosophie catholique* ont cependant repris et soutenu la thèse contraire. A l'objection que les Juifs, à ce compte, auraient été moins favorisés que les Chinois, les *Nouvelles Annales* répondent :

« Pourquoi, dans l'Ancien Testament, les vestiges des deux dogmes fondamentaux du christianisme ne s'y trouvent-ils pas clairement exprimés, nous voulons parler de la Trinité divine et de l'immortalité de l'âme ? Ce dernier dogme principalement est

l'un des pivots de la religion. Nous pensons, avec la plupart des exégètes, que la connaissance de ces deux dogmes était si explicitement connue et répandue que Moïse ne jugeait pas à propos d'en faire mention. Ce qui prouve qu'il a été possible de retrouver dans les traditions écrites et orales de la Chine les vestiges des dogmes de la Trinité et du messie futur, c'est qu'on trouve, ainsi que le sait fort bien Mgr de Harlez, les vestiges de ces mêmes croyances, mais plus défigurées, chez presque tous les anciens peuples. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que l'on trouvât ces vestiges de la *révélation primitive* mieux conservés chez les Chinois ? »

On a voulu trouver aussi dans les ouvrages de Confucius la notion du Rédempteur. Voici comment s'en explique Mgr de Harlez :

« Quant à la notion d'un messie rédempteur et de la promesse divine faite à l'homme au 1er jour de sa chute fatale, on prétendait la trouver dans une phrase mise dans la bouche de Confucius par un auteur dont on n'avait, du reste, qu'une connaissance obscure et incertaine, mais auquel on ajoutait foi parce qu'on trouvait dans son assertion une confirmation éclatante d'un dogme catholique. Confucius, disait-on, avait un jour, dans une circonstance solennelle prononcé ces paroles bien significatives « Il « viendra de l'Occident un saint (ou plutôt le saint) qui sera le « modèle du monde, et l'attendre 50 âges ce ne serait pas de « trop ». — Point de doute, ce saint, c'est le messie venant à l'occident par rapport à la Chine et les 50 âges forment 500 ans, l'espace de temps compris entre l'époque où vécut le grand philosophe et la naissance de Jésus-Chris. Confucius avait été le prophète du Très-Haut.

Malheureusement les missionnaires, auteurs de cette découverte, avaient commis une erreur bien pardonnable à cette époque, il est vrai, mais non moins incontestable. Les paroles que l'on attribuait à Confucius ne se trouvent qu'en un seul endroit, dans un livre qui ne vient point de ses disciples, livre destiné à exalter la doctrine du premier maître et élever Lao-tsé bien au dessus de son rival. Or au chapitre III de ce livre l'auteur met en scène Confucius et le gouverneur de Chang. Celui-

ci demanda au grand réformateur s'il existe quelque part un saint digne de ce nom, s'il y en a jamais eu en ce monde. Il pose cette question relativement aux anciens souverains de la Chine qui ont conservé une réputation de sagesse surhumaine et à chaque demande, Confucius répond invariablement : Ils étaient bons, justes, etc. Etaient-ils des Saints ? Confucius ne le sait nullement.

Alors le gouverneur de Chang surpris et interdit s'écrie : *Mais qui donc est saint* ?

Coufucius, ajoute notre auteur, se tut un instant ; puis, d'un air troublé, reprit : Les hommes de l'Ouest ont un saint. Là il n'y a ni gouvernement ni désordre, on n'y parle pas et l'on y croit spontanément. Sans que rien influe, tout y va de soi-même. Il est incommensurable, incompréhensible ; le peuple ne sait lui donner aucun nom. Confucius présume qu'il est saint, mais il ne le sait pas avec certitude

On voit par cette citation complètement littérale : 1° qu'il n'est nullement question d'âge, d'attente, d'une période de 500 ans ou autres. 2° Qu'il s'agit d'un saint existant alors et non d'un personnage futur. 3° Que la description du lieu où vit ce saint personnage est empruntée au Livre de Lao tsé ; en conséquence, qu'il s'agit de Lao-tsé lui-même qui vivait dans un état de l'Ouest et nullement du rédempteur futur de l'humanité.

— Nous publierons dans notre prochain numéro un travail de Mgr de Harlez.

IV. Mythologie comparée et Folklore. — M. Cosquin a publié sous ce titre : l'*Origine des contes européens et les théories de M. Lang*, une réponse aux théories de ce dernier :

« Mon honorable contradicteur, dit il, se place en réalité, sur un terrain tout différent du mien. Il étudie les contes principalement au point de vue *anthropologique*, ou si l'on préfère un terme plus précis que cette expression à la mode, au point de vue de la *psychologie* ; il aime à rechercher ce qui a pu donner naissance aux idées plus ou moins bizarres qui constituent les éléments des contes dans les divers pays ; c'est à vrai dire, de ces idées qu'il s'occupe plutôt que des récits où elles sont mises en œuvre. Mon

point de vue, au contraire, est tout *historique*. J'examine uniquement s'il y a moyen de découvrir où ont été composés, où ont pris leur forme actuelle, tous ces contes dont les différentes nations européennes, pour ne parler que de celles-là, possèdent des exemplaires identiques au fond. Je laisse de côté l'origine des matériaux, des éléments divers qui sont entrés dans la fabrication de chaque type de conte ; je prends le *produit fabriqué* lui-même, et le retrouvant partout avec ses combinaisons caractéristiques, je me demande s'il n'y aurait pas eu quelque part un grand centre de production, une grande manufacture, qui, grâce à des circonstances favorables, aurait fait adopter, aurait naturalisé, presque dans le monde entier, ses types spéciaux, ses créations où la marque de fabrique est reconnaissable pour un œil un peu attentif. Ce centre c'est l'Inde.

— M. Joly, dans son livre sur l'*Homme avant les métaux*, donne une intéressante légende australienne relative à l'origine du feu. La voici :

« Un petit *handicot* (animal assez semblable au cochon d'Inde), « était d'abord seul possesseur du feu, et il refusait obstinément « de le partager avec les autres animaux. Ceux-ci lui envoyèrent « le pigeon et le faucon, pour obtenir, par leurs prières, l'effet « de leur convoitise. Voyant ses supplications inutiles, le pigeon « recourut à la force ouverte. Le *handicot* en se défendant, « laissa tomber le feu, qui allait s'éteindre pour toujours dans la « rivière, quand le faucon, d'un coup d'aile le lança sur les « herbes sèches de la rive opposée. Les flammes jaillirent, et « l'homme put entrer en possession du feu. »

Les Tasmaniens et les Australiens ne connaissaient donc pas la manière de se procurer du feu ; leurs femmes avaient pour mission spéciale de porter des torches jour et nuit allumées, et destinées à guider la marche de la tribu dans la forêt. Presque toujours, chaque famille australienne emporte avec elle un cône de bunksia dont la combustion lente permet de conserver le feu. Quand il vient à s'éteindre, on entreprend des voyages assez longs pour aller le rallumer dans une autre tribu.

— MM. Aug. Gittée et Jules Lemoine ont publié dernièrement une série de *Contes populaires du pays wallon*. — Les con-

tes sont reproduits, nous dit-on, presque sous la dictée des conteurs. Il y a dans ce volume une saveur agreste bien ravissante.

— Le volume que publie M. Victor Devogel (*Légendes bruxelloises*) appartient, au folk-lore et à la littérature. L'auteur s'est proposé de faire revivre les anciennes traditions bruxelloises, aujourd'hui presque oubliées : le *Manneken-Pis*, la *légende de Sainte-Gudule*, les *Hosties sanglantes*. Pour terminer le volume, il a fait appel aux vieux souvenirs historiques, aux récits des fêtes d'autrefois.

— MM. Nudèle et Zirbt font paraître à Prague une nouvelle revue d'antropologie et de folk-lore, la *Cesky-Lid*.

— Terminons par une vieille légende bretonne. Lorsque les Mages arrivèrent à l'étable de Bethléem, ils y trouvèrent les bergers qui n'ayant rien d'autre à offrir au divin enfant, enguirlandaient, avec des fleurs des champs, la crèche où il était couché; les Mages étalèrent leurs riches présents, ce que voyant les bergers se disaient entr'eux : « Nous voilà bien ! à côté de ces belles choses d'or et d'argent, que vont devenir nos pauvres fleurs ? L'Enfant ne les regardera seulement pas ! » Mais voilà que l'Enfant Jésus, repoussant doucement du pied les trésors entassées devant lui, étendit sa petite main vers les fleurs, cueillit une marguerite des champs et la portant à ses lèvres, y posa un baiser. C'est depuis ce temps que les marguerites, qui, jusqu'alors étaient toutes blanches, ont au bout des feuilles une belle couleur rosée qui semble un reflet de l'aurore, et au cœur ce rayon d'or tombé des lèvres divines.

BIBLIOGRAPHIE

Le Culte de la Raison et de l'Être suprême. — *A. Aulard.* Alcan, Paris.

Le culte de la Raison et celui de l'Être suprême forment dans l'histoire de la Révolution deux épisodes distincts et des plus curieux. M. Aulard nous retrace l'historique très circonstancié de ce double mouvement. C'est le 17 brumaire an II que le département et la commune de Paris, décrétèrent de célébrer une fête de la Liberté et de la Raison, à Notre-Dame, devant la statue de la Liberté « élevée au lieu et place de la ci-devant Ste-Vierge ». La cathédrale de Paris fut appelée le temple de la Raison. M. Aulard suit ce mouvement dans les différentes parties de la France : il peint le nouveau culte avec ses fêtes civiques, ses temples, ses autels, ses cérémonies, ses sacrements, ses mystères et ses saints. La religion nouvelle s'appuyait sur les matérialistes de la philosophie encyclopédiste et sur les déistes qui procédaient de Rousseau et de Voltaire. Robespierre voulut éliminer l'élément matérialiste en remplaçant le culte abstrait de la Raison par celui de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. L'auteur suit pas à pas à Paris et en province le développement du nouveau culte ; d'après lui cette campagne de Rosbespierre sauva le catholicisme en France. Quoiqu'il en soit, la nouvelle religion ne dura pas longtemps : elle disparut avec son fondateur.

La Religion — *A. Lefebvre* — Paris — Reinwald.

Voici la table des matières : 1° Zoolâtrie. 2° Phytolâtrie. 3° Litholâtrie 4° Hydrolâtrie. 5° Pyrolâtrie. 6° Le culte de la génération. 7° L'animisme. 8° Les dieux de l'atmosphère. 9° Astrolâ-

trie. 10° Les dieux et les mythes cosmiques. 11° Les concepts divinisés. 12° La liturgie. C'est donc un manuel de mythologie comparée que nous donne M. Lefèvre. Son but est de jeter le discrédit sur toutes les croyances religieuses, en montrant l'identité de toutes, sous les divers costumes qu'elles ont revêtu : il veut guérir les âmes de la superstition et de l'erreur, et les conquérir à la religion nouvelle, la seule digne de ce nom, la science. On est peu apte à écrire sur un tel sujet quand on est animé de sentiments pareils Nous sommes non moins surpris qu'un ami si décidé de la science, comme l'est M. Lefèvre, ait manqué aux règles les plus élémentaires de la méthode scientifique qui demande que l'on indique ses références, ce que l'auteur ne fait presque jamais : voudrait-il nous obliger à faire des actes de foi ?

L'Inde avant le Buddha. — La vie de Buddha suivie du Bouddhisme dans l'Indo-Chine. — L'Inde après le Buddha. — *E. Lamairesse.* — Paris, *George Carré*, 1892.

L'auteur après avoir exposé la géographie et l'ethnographie de l'Inde, retrace l'histoire des Aryens. Il signale les changements apportés dans leurs mœurs et leur religion pendant la longue période de l'invasion. Il arrive ensuite à l'âge héroïque qui comprend trois grands faits : 1° la lutte acharnée des deux castes sacerdotale et guerrière. — 2° la guerre étrangère dont le héros fut Rama, et 3° les guerres civiles entre les deux races royales. Le Mahâbhârata est le recueil de toutes les traditions brahmaniques. L'auteur croit y trouver des traces de la lutte entre le bouddhisme et le brahmanisme. Il étudie ensuite les six systèmes dont se compose la philosophie brahmanique. Pour lui la théologie des brahmes se réduit au panthéisme. Ils auraient aussi emprunté au Zoroastrisme, affirmation qui paraît plus difficile à justifier. Le chapitre consacré aux pénitences, ablutions et purifications est un long exposé des lois de Manou. L'auteur termine par un tableau de l'hindouisme tel qu'il est aujourd'hui.

M. Feer a rendu compte de ce livre dans la *Revue de l'histoire des religions*. Il félicite l'auteur de n'avoir donné dans aucune des erreurs de l'ésotérisme moderne : il est convaincu néanmoins que M. Lamairesse fait encore du bouddhisme un trop

grand éloge. Il ne croit pas que le Bouddha se soit attribué, au moins d'une manière bien consciente, le rôle de réformateur. Il a raison de vouloir donner à tous la science religieuse, mais il a éteint les énergies et détruit la famille, en prêchant la mendicité et la fainéantise obligatoires. M. Feer ne pense pas non plus que le Bouddha ait été persécuté pendant sa vie ; il n'est même pas sûr que le bouddhisme ait été persécuté par le brahmanisme. D'après le *Journal of the Mahabodhi Society*, il disparut sous les coups des musulmans. — Le livre de M. Lamairesse n'en est pas moins intéressant. L'auteur nous a donné d'ailleurs des preuves de sa valeur scientifique dans une série d'études sur la littérature tamoule.

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DANS LES DIVERSES RACES HUMAINES. — *Ch. Letourneau*. — Paris, 1892 (Reinwald).

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en disant que le livre que nous annonçons n'est qu'une diatribe contre toutes les croyances humaines. Le sentiment religieux qui différencie essentiellement l'homme de la bête, manque à M. Letourneau. Les différents tableaux qu'il nous retrace des différentes religions, se terminent par la conclusion fatale, que ces diverses religions ont été la cause de tous les maux dont ont souffert les peuples qui les ont pratiquées. Le judaïsme et le christianisme surtout ont le privilège d'attirer la haine de M. Letourneau : ils ont nui toutes les deux au progrès intellectuel comme au progrès moral et se sont toujours montrées « aussi inintelligents que féroces ». L'auteur confond le monothéisme qu'il rejette avec la monolâtrie et ne semble même pas comprendre le panthéisme qu'il préfère. La *Revue de l'histoire des Religions* a elle-même jugé sévèrement cet ouvrage. « Que penser, dit-elle dans son numéro de novembre-décembre dernier, d'un auteur qui, dans cet ouvrage bourré de références, a consacré près de cent pages à résumer les religions de l'Inde et qui ne cite ni Max Müller, ni même parmi ses compatriotes, Bergaigne, Barth, Sénart? En revanche il invoque *l'origine des cultes* de Dupuis et la *science des religions* d'Eugène Burnouf. De même il cite fréquemment l'excellent *Manuel* de M. Tiele, mais il ne paraît pas connaître l'ouvrage du même auteur, traduit en français par

M. Collins, sur l'histoire comparée des religions sémitiques. Champollion et M. Maspero sont seuls invoqués en ce qui concerne la religion de l'Égypte ; d'autre part, M. Darmesteter n'est même pas cité à propos de la religion iranienne. Faut-il s'étonner dans ces conditions de l'entendre présenter, comme des faits acquis, que le catholicisme a copié le lamaïsme (p. 264) : que les Jaïnas de l'Inde représentent les bouddhistes primitifs ou du moins intransigeants (p. 463) ; que le panthéïsme gréco-romain venait sans doute de l'Inde p. 495). Il nous semble que nous avons déjà lu tout cela dans l'ouvrage de Jacolliot. »

L'Idée de Dieu d'après l'Anthropologie et l'Histoire. — *Goblet d'Alviella.* — Paris, Alcan.

M. Goblet d'Alviella a essayé dans ce travail de nous retracer un tableau de l'évolution religieuse dans l'humanité. Nous connaissons les principes de l'auteur. Pour lui les formes religieuses les plus élevées se rattachent aux manifestations les plus infimes de la culture religieuse. « L'histoire, l'archéologie préhistorique, le folk-lore, l'ethnographie comparée, écrit l'auteur, se joignent à la linguistique et à la psychologie pour nous dire que si nous voulons reconstituer les premières formes et les premiers développements de la religion, force est de nous adresser aux peuples non civilisés, en rapprochant leurs croyances des éléments similaires qui se constatent dans les cultes historiques et dans les survivances populaires. Là où ces trois espèces de sources nous fournissent des renseignements identiques, et surtout s'ils proviennent des régions et des races les plus diverses, nous pouvons présumer avoir devant nous, non des faits accidentels, passagers, particuliers à tel ou tel climat, mais des faits généraux, *humains*, propres à toutes les populations placées dans les mêmes conditions de développement social, et, par suite, communs aussi à nos ancêtres dans une certaine période de leur évolution. » L'auteur expose ensuite les méthodes qui permettent de juger le développement préhistorique des religions dont il admet la continuité. Le naturisme et l'animisme produisent le polydémonisme. Celui-ci produit à son tour le polythéisme. Enfin le monothéisme sort du polythéisme produit tantôt par la monolâtrie, tantôt par

la hiérarchisation des dieux, tantôt par une conception plus élevée du principe de causalité et de l'idée de substance. Dans un dernier chapitre, M. Goblet d'Alviella retrace les modifications qu'a subies le culte à mesure que se sont modifiées les idées de la divinité. L'auteur est de ceux qui reconnaissent l'importance du sentiment religieux dans le passé comme dans l'avenir. « Les dieux meurent, écrit-il, mais ce qui ne peut périr, c'est la conception enfermée dans ce vocable d'un pouvoir surhumain, qui, se réalisant suivant des lois, se révèle à l'homme dans la voix de la conscience et le spectacle de l'univers. » L'erreur de M. Goblet d'Alviella est, comme nous l'avons si souvent signalé, de croire à une évolution régulière et mathématique du sentiment religieux, évolution qui est condamnée par l'expérience et par les faits. C'est encore une erreur d'enseigner, comme l'a fait l'auteur, que la morale n'a rien à voir dans la conception de Dieu, que l'éthique et la religion sont absolument indépendantes l'une de l'autre. M. Jean Réville condamne lui-même cette thèse dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (n° juillet-août 92) : « Toute religion, dit-il, si grossière soit-elle, implique le sentiment d'une dépendance et d'une relation à l'égard d'une volonté supérieure, ou d'un pouvoir surhumain, et comporte par conséquent des obligations à l'égard des protégés de la divinité qui sont comme son bien ou sa propriété. Or, n'est-ce pas là l'essence même de la morale ? » Tout en admettant le principe de l'évolution en religion, M. Jean Réville reproche encore à l'auteur de nous présenter cette évolution comme s'accomplissant d'une manière uniforme et mécanique, alors qu'elle a dû subir les épreuves des temps et des lieux où elle s'est accomplie.

La Révolution dans la Société chrétienne, par *Charles* ***. — Paris, Victor Retaux et Fils, 82, rue Bonaparte. In-18 jésus, 445 pages. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur indique la pensée de son livre dans un court avant-propos dont nous extrayons les lignes suivantes :

« On se trompe généralement sur ce qui constitue l'essence de la *Révolution* ainsi que sur sa date.

« De là l'impossibilité de porter un jugement vrai sur notre siècle et sur la situation présente.

« Ni la *Déclaration des droits de l'homme*, ni les évènements dont le point de départ fut la prise de la Bastille et le dénouement, l'échafaud de Louis XVI, ne furent la *Révolution* : elle a une origine *plus haute* et plus ancienne, 1789 et 1793 avec toutes leurs erreurs et toutes leurs horreurs n'en furent que la conséquence et le châtiment : — conséquence fatale, que nulle force humaine n'était capable d'empêcher ; châtiment terrible et miséricordieux à la fois, qui arracha la France à une ruine certaine et commença la régénération de notre pays ..

La *Révolution* est la négation de *l'ordre chrétien*. En quoi consiste *l'ordre chrétien*, c'est ce que je me propose d'établir tout d'abord ; j'en marquerai ensuite la décadence et la fin ; puis, j'essaierai de montrer par quels moyens il me semble que Dieu ne cesse, depuis un siècle, de travailler à son rétablissement. »

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT, OU LES DEUX PUISSANCES AU XVIIIe SIÈCLE, par *P. de Crousaz-Crétet*. — Paris, Victor Retaux et Fils, 82, rue Bonaparte. 1 vol. in 18 jésus, Prix : 3 fr. 50.

Indépendance des deux puissances, ont dit nos pères avant 1789 ; l'Église libre dans l'État libre, séparation de l'Église et de l'État, a-t-on dit plus tard. Le problème est toujours là, ardu, inquiétant, irritant, réclamant une solution. Il date de loin, mais au XVIIIe siècle il se formule plus nettement. Le conflit s'aggrave. Qu'en sortira-t-il ? Servitude ou liberté ? M. de Crousaz Crétet nous fait assister à toutes les péripéties de la lutte : il nous montre l'Église persécutée par ses ennemis, abandonnée par ses amis, se retournant vers le Souverain Pontife, le gouvernement lui-même sollicitant le concours d'un aussi puissant allié, fait historique considérable, trop négligé jusqu'à ce jour, et qui marque le point de départ d'une politique nouvelle dans les rapports de l'Église et de l'État. L'auteur a banni toute préoccupation des évènements contemporains, mais les rapprochements s'imposent à l'esprit du lecteur et donnent à l'ouvrage un vivant intérêt.

LE SURNATUREL DANS LES CONTES POPULAIRES — *Ch. Ploix.* — Leroux, Paris.

D'après M Ploix tous les contes ne sont que les variantes d'un récit primitif et le même mode d'interprétation peut s'appliquer à tous. L'auteur commence par appliquer son système aux mythes grecs et aux contes des frères Grim. Nous avons plusieurs fois déjà fait mention de cette méthode d'explication qui ne tient pas debout devant la critique et mène à toutes les absurdités. C'est ainsi que pour M. Ploix, le fond de tout conte étant la lutte de la lumière contre les ténèbres, tout héros qui porte des ornements d'or est un héros lumineux ; la forêt représente la nuit, parce qu'elle est sombre : l'eau de même parce qu'elle est renfermée dans le nuage, etc. etc.

LA MORALE ÉGYPTIENNE QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ERE. — *E. Amélineau.* — Leroux, Paris.

Ce livre contient le texte du papyrus de Boulaq, n° 4, avec traduction et commentaire et une étude générale sur la morale égyptienne. Les préceptes que le scribe rappelle à son fils ont pour objet, les devoirs domestiques, la religion, l'étude des livres sacrés, l'activité, l'ivresse, la luxure, la modestie, le courage, les relations sociales, etc., etc. M. Amélineau est moins enthousiasmé que M. Révillout de la sagesse des Égyptiens et il fait ressortir ce qu'il y avait chez eux d'égoïsme et de superstition. Elle a manqué surtout de principes généraux et de ce souffle élevé qui distingue la morale des grandes religions.

MELEKDIENST EN VEREERING VAN HEMELLIGCHAMEN IN ISRAEL'S ASSYRISCHE PERIODE. — *B. Eerdmans.* — Leyde.

D'après M. Eerdmans la religion d'Israël dont les légendes ont la même origine que celle des Chaldéens, contient encore des pratiques empruntées à la religion de Babylone. C'est à l'influence de cette dernière que le culte de Moloch et celui des astres prit une si grande extension en Judée au VIIe et VIIIe siècles. Pour lui le culte de Jahvé a la même origine que celui des Moloch ; aussi le progrès de ce dernier culte en Judée ne fut que le réveil de

l'orthodoxie jahviste contre le jahvéisme des prophètes. S'il fallait encore en croire M. Eerdmans, le sacrifice des enfants était très fréquent dans le culte primitif de Jahvé, et le culte des astres serait d'origine assyrienne.

THE MELANESIANS ; STUDIES ON THEIR ANTHROPOLOGY AND FOLK-LORE. — *H. Codrington*. — Oxford.

Voici les principaux chapitres de ce livre : Coutumes relatives au mariage et à la parenté ; les sociétés secrètes et les mystères ; les esprits ; les sacrifices : les prières ; les lieux, les objets sacrés ; la magie ; rapports des hommes et des esprits ; coutumes relatives à la naissance et aux premières années de l'enfant ; les cérémonies funéraires ; la destinée des âmes après la mort C'est un résumé des coutumes et des croyances de la Mélanésie. L'auteur a déjà publié en 1881 une étude sur les religions mélanésiennes.

LE FOLKLORE WALLON. — *E. Monseur*, professeur à l'Université de Bruxelles, président de la société du Folklore Wallon. Bruxelles, C. Rozes, 1892.

Nous empruntons à *la Tradition* les renseignements suivants sur cet ouvrage : En 1889, la *Société du Folklore Wallon*, dont le siège est à Liège, publia, pour faciliter les enquêtes de ses membres sur les coutumes et les traditions populaires, un *questionnaire de Folklore*, dont les divisions par chapitres et les subdivisions par numéros, fournissaient un cadre commode et complet pour les recherches. M. Monseur eut la direction de cette publication dont la rédaction est son œuvre ; et, au lieu de présenter une série aride d'interrogations, il joignit à chacune un exemple pris, bien entendu, dans le Folklore Wallon. Ce sont ces exemples qu'il publie aujourd'hui en un volume séparé, formant à lui seul une excellente contribution, non pas seulement au folklore de la Belgique, mais aux recherches sur le folklore en général. Je citerai par exemple le conte de *Marie-Madeleine* (VII, § 843), la randonnée de *Potais et Frasais* (VII, § 846) dont plusieurs termes se rencontrent dans la *Chanson de Bricou* ; *la Belle et la Laide* (VII, § 848) variante du conte des *Fées* ;

Misère et Pauvreté (VII, § 850); *le Renard et l'Écureuil* (VII, § 851) qui jouent le même rôle que le Renard et le Coq dans le *Roman de Renart*, et la Grenouille et la Couleuvre dans un conte malgache ; *le Diable et le Paysan* (VII, § 31), dont j'ai étudié les variantes dans une note de mes *contes populaires berbères* (1re série, note 10, p. 137-139). Après la préface, la première partie est consacrée à donner une définition du mot *folklore* et à exposer les procédés et l'importance de cette science plus ancienne qu'on ne croit sous un nouveau nom ; la seconde partie comprend les chapitres suivants : I. Etres merveilleux — II. Animaux — III. Agriculture (ce chapitre aurait pu être fondu avec le sixième) — IV. Plantes — V. Médecine populaire — VI. Mœurs et coutumes — VII. Contes et fables — VIII. Astronomie et météorologie — IX. Chansons populaires (un des plus importants du livre : presque toutes les chansons citées sont accompagnées de la musique) — X. Sorcellerie, magie et divination — XI. Enfantines et jeux — XII. Blason populaire — XIII. Coutumes diverses (ce chapitre pouvait sans inconvénient être réuni au sixième) — XIV. Le calendrier (sa place était tout indiquée dans le chapitre XIII) On remarquera l'absence de traditions sur les mines : le pays Wallon devait, ce semble, fournir une abondante récolte méritant de former un chapitre spécial. Un index complet termine ce petit livre qui, par son exactitude et sa méthode mérite d'être cité pour modèle aux monographies du même genre qu'on voudrait voir publier sur chacun des *pays*, et non pas seulement des *provinces* de l'ancienne France. »

TABLEAU HISTORIQUE DU MONACHISME OCCIDENTAL, par *Dom Th. Berengier*, *O. S. B.*, deuxième édition. — Solesmes.

La savante Revue que viennent de fonder les Pères de Ligugé, apprécie en ces termes ce travail : « Il n'existe pas d'histoire proprement dite de l'Ordre bénédictin. L'heure d'écrire un pareil ouvrage n'est pas encore venue. Il faut au préalable étudier par le détail tout le passé monastique et mettre en pleine lumière une multitude de points encore obscurs. Des travailleurs courageux, patients, préparent les éléments nécessaires pour écrire cette his-

toire. Quelques années encore, et le *Monasticon benedictinum Gallicanum* sera, non plus un projet, mais un fait accompli. Faudra-t-il attendre jusque-là pour écrire sur l'ordre monastique? Non, certes. Depuis Mabillon, la science possède de véritables trésors. Un grand nombre de monographies lui ont apporté, depuis quarante ans, de précieux matériaux. C'est un résumé succinct, méthodique et clair de tous ces faits que dom Bérengier présente à ses lecteurs. En même temps qu'il esquisse l'histoire de la postérité spirituelle de saint Benoît, il résume une des parties les plus importantes de l'histoire ecclesiastique pendant quatorze siècles. Il ne se borne pas à une énumération sèche de noms, de faits et de dates ; dans la mesure où son cadre restreint le lui permet, il fait constater l'activité féconde et l'étonnante influence des enfants du cloître.

Dom Bérengier nous permettra d'émettre un regret : pourquoi n'a-t-il pas complété son tableau historique du monachisme occidental par un autre tableau non moins intéressant et important? Nous voulons parler d'une statistique de l'Ordre bénédictin. Il n'existe rien de semblable. Certainement les moines, ses frères et leurs nombreux amis, lui sauraient gré de leur donner dans une troisième édition, avec le nombre des religieux groupés par congrégation et pays, la liste de tous les monastères d'hommes et de femmes qui militent sous la règle de saint Benoît. »

SAINT PAUL. — *M. l'abbé Fouard*, — Paris, Lecoffre.

M. l'abbé Fouard continue son histoire des origines du christianisme. Le volume qu'il publie sous le titre : *Saint Paul, ses missions*, prend saint Paul à sa première mission en Cypre, et le conduit jusqu'à sa captivité à Rome. C'est à proprement parler le récit de ses missions. M. Fouard s'est proposé avant tout de mettre sous les yeux du lecteur l'œuvre de l'évangélisation des gentils dans l'Asie Mineure, en Grèce, dans l'Asie proconsulaire. Pour mieux atteindre ce but il a laissé de côté la partie doctrinale des *Épîtres* et a fait une large place à la description des villes, topographie, mœurs, religion, où saint Paul porta son ministère. Peut-être M. Fouard est-il même tombé dans quelque exagération. L'auteur est au courant des derniers travaux ; quatre cartes d'une excellente gravure qui accompagnent le récit permettent de le suivre sans peine. Si ce volume ne se distingue pas par une critique profonde, il n'en est pas moins l'œuvre d'un écrivain distingué.

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, rue Saint-Fuscien, 18.

MISCELLANÉES CHINOIS

I. — Le Rêve dans les croyances chinoises.

Les rêves ont toujours été considérés en Chine comme l'œuvre d'une puissance surhumaine et l'on y a toujours vu, en ces apparitions, en ces vues nocturnes, un pronostic d'événements d'une certaine importance. Cela ne doit point nous étonner ; cette conclusion, toute fausse qu'elle est, fut le résultat d'un raisonnement qui ne manquait de logique que dans sa majeure. Les anciens ne pouvaient soupçonner les opérations du cerveau, ni croire à la production spontanée d'images dans le système cérébro-psychique de l'homme. D'autre part ils voyaient que pendant le sommeil, toutes les portes des sens étaient fermées aux objets du dehors, il ne leur restait donc, pour expliquer les rêves, que de supposer l'action d'une puissance extérieure à l'homme, des esprits et du Créateur même. Certaines relations qu'ils avaient pu remarquer entre les songes et des faits dûment constatés avaient rendu probablement cette conviction invincible.

Mais une fois que les rêves provenaient des Esprits supérieurs il ne pouvait plus être question de les traiter comme des œuvres du caprice ou de la fortuité. On ne pouvait plus les considérer que comme des avertissements d'êtres surhumains parfaitement intelligents et bienveillants pour l'homme.

Ils devaient donc tous avoir une signification ; cette signification devait être cherchée si l'on voulait profiter des avertissements célestes. Mais comme ils étaient généralement pleins de mystère, leur explication n'était pas le fait du premier venu ; il devait donc se former une classe d'hommes qui s'appliquaient à l'étudier et à constituer des principes d'interprétation qui permissent de résoudre la plupart des cas. Ainsi s'éleva la caste des devins, interprètes des songes, que nous voyons fortement constituée dans le Tcheou-li. Cette organisation ne fut cependant qu'assez tardive, nous ne la trouvons pas encore aux deux grands Kings, bien que la signification des rêves y ait déjà certaines règles reconnues des classes lettrées.

A cette époque lointaine, on ne se préoccupait point encore de la nature intrinsèque du rêve, on le prenait comme un fait dont on cherchait à reconnaître la valeur en tant que présage ; c'était tout. Plus tard, lorsque le vieux maître de Tchou eut dôté la Chine de principes philosophiques et de recherches métaphysiques ; lorsque surtout, on eut pris, comme base de l'ontologie, la notion des deux principes, du Yin et du Yang qui donnent à tous les êtres leur matière et leur forme, on commença à se demander ce que pouvait être ce phénomène étrange, quelle en était la cause productive. Ce furent surtout les Tao-she qui visèrent à résoudre le problème et commencèrent vers le Ve ou IVe siècle avant notre ère.

Nous ne trouvons d'abord chez eux que des phrases incidentes ; telle que celle-ci de Tchuang-Tze : Le rêve est le produit de l'action réflexe (1) du principe animal Yun. L'éveil est l'acte du corps s'ouvrant aux influences extérieures.

(1) C'est-à-dire opérant sur soi-même.

Toutefois la croyance au côté surnaturel du rêve resta prévalente et de même que Wen-Wang pensait avoir reçu de Dieu les neufs *lings* (1) (Voir le Li ki, VI, 1 3), ainsi l'empereur Wei, seize siècles après, croyait que son rêve était dû à une action interne des esprits qui avaient provoqué en lui ces représentations comme celles du chien de paille, du grand feu et autres qui avaient troublé l'esprit de Siuen des Tcheou (Voir le Wei-tchi). Cela ne doit pas nous étonner. Les spéculations métaphysiques n'ont guère exercé d'influence sur la conduite des Chinois en général. Ceux-ci, gens pratiques avant tout, ne se préoccupaient que des maximes morales, laissant les philosophes disserter et disputer à leur aise, mais veillant à ce que leurs élucubrations n'aient point d'influence notable sur la vie de la nation. Aussi allons-nous voir les chercheurs continuer les investigations scientifiques à leur manière, tandis que le grand public persévérait dans ses appels à la science divinatoire. Nous ne reproduirons ici, du reste, que quelques faits, les plus significatifs.

D'après Lie-tze la nature des rêves dépend de la prépondérance chez l'homme, du principe actif, spontané, ou du principe passif, réactif, du Yang ou du Yin. La plénitude ou le vide du corps, dit-il, son développement ou sa diminution, son extinction, ont pour cause unique la manière dont le ciel et la terre agissent sur les êtres et répondent à leurs besoins. Quand le principe du Yin prédomine alors dans les rêves on traverse de grandes eaux et l'on est saisi de crainte. Si c'est le principe du Yang, au contraire, on rêve que l'on traverse un grand feu et l'on est brûlé. Quand les deux principes ont une force égale, on rêve de vie ou de mort.

Est-on rassasié on rêve de dons généreux ; a-t-on faim, on prend dans le vide et le flottant. Si l'on est malade

(1) Mot de sens incertain. Peut-être : dixaine d'années.

légèrement, on se voit flottant à la surface. Si la maladie est grave, on s'enfonce dans les flots. Si l'on se couche sur sa ceinture, on voit des serpents, des oiseaux volants. Si l'on a eu une plume en bouche, on rêve que l'on vole

Quand on se dispose à se retirer dans la condition privée, on rêve de feu. Si l'on est menacé d'une maladie, on rêve de manger. Les gens qui boivent de la liqueur aiment à chanter, dans leurs songes ils se lamentent.

Si l'on a médité le matin, la nuit on rencontre des formes d'esprit. D'après Tchuang-tze, l'homme sage, s'il ne dort pas, ne rêve pas et son réveil est sans aucun souci. Le rêve est l'œuvre de la substance du Yang. En tout ce que le cœur aime ou craint l'essence active le suit.

Le rêve est comme un oiseau volant dans le ciel, dit Hoei-nân-tze ou comme un oiseau qui se plonge dans l'abîme des eaux.

Pendant le rêve on ne sait point qu'on rêve, on ne le connaît qu'éveillé.

Le rêve est une image, c'est la substance atomique et pure qui s'agite ; c'est que le *Huan* et le *Pe* (1) quittent le corps et que l'âme va et vient. Le Yin et le Yang mis en mouvement font constater le bonheur et le malheur, le bien et le mal.

Les songes font connaître, à l'avance, les événements, le sage en comprend les leçons et en profite pour sa conduite qu'il change ainsi à propos.

Le rêve fait connaître ce qu'il annonce ; il montre des formes sans que l'œil voie, que l'oreille entende, que le nez sente, ou que la bouche profère une parole.

Le *huan* sort et se promène, le corps reste seul, le cœur en ses pensées l'oublie complètement. L'âme instruite par le ciel avertit l'homme des volontés divines. L'homme

(1) L'âme et l'esprit vital.

reçoit ses avertissements et n'oublie pas les leçons de l'esprit.

Jadis il y avait des magistrats interprètes des songes ; les générations successives se sont transmis leurs enseignements.

Ainsi parle le *Mong-shu,* ou « Livre des Songes ».

Tu-mu dans ses Rêves d'automne *(Tsiu-mong)* attribue également les songes au *huan*, ou esprit animal détaché du corps pendant le sommeil. Je rêvai, dit-il, et mon esprit animal se détacha : *Meng huan t'ün*, et de la même manière Hiang-mu disait : Hier soir, mon huan a rêvé des immortels. (V. le Meng-shen-shi).

Tu-Tchen des Tangs donna à notre phénomène une explication un peu différente. Dans une ode relative à ce sujet, nous trouvons la phrase suivante : « L'épouse est la substance la plus pure du ciel et de la terre, le rêve est la complétion, la perfection de l'essence intelligente. »

Voilà les quatre genres d'explications que les Chinois ont risquées du phénomène nocturne : action directe des esprits, influence du Yang et du Yin, opération du huan, illumination de la substance intellectuelle. Mais même dans ces trois dernières, l'intervention des esprits n'est pas mise à l'écart, ce sont eux qui mettent en mouvement ces divers principes et leur font produire leur effet. Il en est ainsi du moins dans les rêves significatifs, mais plus on approche des temps modernes, plus les rêves perdent de leur caractère surnaturel dans l'esprit des Chinois.

Nous disions en commençant que le caractère surnaturel attribué aux rêves se constate déjà dans les plus anciens livres de la Chine antique. Nous le trouvons, en effet, bien défini dans le Shu et le Shi-King.

Dans le Livre des Annales nous voyons le roi Shang, Wu-ting (1324-1365), au milieu de ses conseillers et gardant le silence jusqu'à ce qu'un rêve envoyé par Shang-ti

lui montre l'image du ministre destiné par le ciel à soutenir son trône. Ce ministre il le cherche partout et le reconnaît comme l'objet de son rêve dans la personne de Yue. (VI-8, p. 1-4.) Puis c'est Wu-Wang qui annonce à ses généraux que ses rêves coïncident avec les horoscopes, qu'il triomphera de Sheou. (V. 1, p. 2-5.)

Au Livre des vers il est surtout question des présages à tirer des songes; au L. II-4, ode 5, § 6-3, il est dit que l'apparition d'ours dans un rêve annonce la naissance d'un fils, que celle des serpents indique la naissance d'une fille. L'ode 6, § 4 du même livre nous apprend que la vue d'une multitude de gens se transformant en poissons est un signe d'années d'abondance et que celle de bannières à faucons succédant à des tortues promet l'augmentation de la population du pays. Par contre l'ode VIII nous apprend que la science des devins a des bornes et ne peut pénétrer les mystères de la nature.

Les quatre livres confucéens ne mentionnent qu'un seul cas de rêve, c'est au Lun-Yu VII, § 5, où Kong-tze se lamente de l'insuccès que lui annonce ce fait que depuis quelque temps il n'a plus rêvé Tcheou-Kong. Ces paroles semblent indiquer que le Sage lui-même croyait à l'origine céleste des songes.

Si de là nous passons au rituel qui porte le nom de la dynastie tcheou, au Tcheou-li, nous allons nous trouver dans un nouvel ordre d'idées que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. Nous y verrons, en effet, tout un corps de devins et un système pour l'explication des visions nocturnes.

Ce corps était composé d'un *Kou-mong* ou devin des songes, de deux assistants *Tchong-shi,* ou lettrés de grade moyen, de deux secrétaires annalistes rédigeant les procès-verbaux des consultations et de quatre *tous* ou servants. (Voir Tcheou-li, XVII, § 48.)

La fonction du *Kou-mong* et de ses assistants était double. Ils avaient à étudier les principes de l'interprétation des songes et à rendre réponse aux consultants. A ce dernier point de vue ils avaient une mission privée ordinaire et une autre publique en vertu de laquelle ils devaient à la fin de l'hiver se rendre auprès de l'empereur pour s'informer des songes que Sa Magesté aurait pu avoir pendant l'année. Puis les ayant étudiés ils revenaient expliquer au Souverain le présage heureux. L'empereur devait les recevoir en s'inclinant profondément, témoignant ainsi de son respect pour les bienveillants avertissements du ciel.

Les principes de la distinction des songes nous sont donnés par le Tcheou-li. C'étaient le temps de l'année, la position de la terre par rapport au soleil, à la lune et aux autres astres, les relations des principes du Yin et du Yang, qui se fortifient ou s'affaiblissent selon que l'on approche de l'été ou de l'hiver. La position et la marche des astres déterminent le présage heureux ou malheureux. D'après ces mêmes principes, le Tcheou-li distingue six espèces de songes qui tous, selon les circonstances, peuvent faire présager le bonheur ou le malheur. Ce sont : 1° les rêves réguliers, c'est-à-dire tranquilles, sans agitation aucune ; 2° les rêves effrayants ; 3° les rêves de souvenir quand on y voit ce à quoi on a pensé en état de veille ; 4° les rêves de veille où l'on pense à ce que l'on a fait éveillé ; 5° les rêves joyeux et 6° les rêves d'appréhension produits par les craintes qu'on a éprouvées pendant le jour (1).

Quant à la mission du *Kou-mong* au palais le texte dit plutôt qu'il va annoncer à l'empereur les rêves heureux

(1) Ce ne sont point les rêves effrayants déjà mentionnés sous le n° 2, ni les rêves des personnes craintives qui peuvent en avoir aussi de joyeux.

qu'ont eus les magistrats. Il porte en effet : « Il va à l'audience royale, il présente les songes heureux. »

Mais le Kou-mong et son collègue n'étaient pas seuls à se préoccuper des songes, le Ta-pou, ou grand augure, d'après les écailles de tortue, avait aussi droit à leur interprétation. Il avait, pour cela, trois règles principales, selon que les songes avaient leur source dans les pensées du sujet, ou dans des événements extérieurs merveilleux ou dans les faits de la vie ordinaire.

Tels sont les principes énoncés dans le Tcheou-li, mais il ne semble pas qu'ils aient été jamais appliqués et que toutes ces distinctions et fonctions aient existé réellement. Du moins l'histoire n'en porte guère de traces. Les commentateurs renvoient même, en cet endroit, à un trait du Tso-tchuen qui nous montre un système de divination tout différent de celui que nous venons de voir, dans le Tcheou-li.

C'était en l'an 510, la 31e du prince Tchao de Lou. Le Souverain avait rêvé, la veille d'une éclipse de soleil, d'un jeune homme qui se présentait à lui sans vêtements et chantant mélodieusement.

Pour en comprendre le sens Tchao s'adresse non à un Kou-mong mais au grand historiographe astrologue et celui-ci lui explique le présage sans se soucier le moins du monde des règles tracées par le Rituel des Tcheous. Il lui déclare que, dans six ans, à pareil mois, le prince de Wu l'attaquera sans réussir. Wu entrera à Ying, dit-il, le jour keng-shin. Mais le jour de l'éclipse est Kang-Wu qui représente le feu. Wu appartient au métal ; le feu l'emportera sur celui-ci.

Dans tous les autres faits que nous rapportent les historiens chinois, règne la même liberté d'allure chez les interprètes et la même ignorance ou le même dédain des principes du rituel prétendu authentique, mais auquel, je l'avoue, je ne pourrais attribuer ce caractère.

Mais ceci est en dehors de notre sujet.

Les livres des moralistes et des annalistes chinois sont pleins de récits donnés comme authentiques, où les rêves jouent un rôle important. Les plus graves historiens ne dédaignent pas de les relater comme annonce d'événements prochains, ou révélations de faits inconnus. Nous n'allons point sans doute feuilleter tous les manuscrits de la littérature sérieuse des Chinois pour y recueillir tous les traits appartenant au sujet qui nous occupe.

Nous nous bornerons aux principaux que nous avons recueillis spécialement dans le Yuen-Kien-lei-han et d'autres ouvrages. Les voici sans ordre ni liaison. Ils commencent naturellement par Hoang-ti, le père, le promoteur obligé de toute conception chinoise.

Hoang-ti était occupé à méditer avec douleur sur l'absence d'ordre qui régnait dans le gouvernement du monde. Il en était tout affligé et ses entrailles en étaient émues. Il se retira dans un appartement isolé de son jardin et pendant trois mois il réprima son cœur, se purifiant intérieurement, mortifiant son corps et ne s'occupant plus des affaires du gouvernement.

Un beau matin, épuisé de fatigue, il s'endormit et eut un songe. Il se promenait au royaume de Hua-su. Il s'éveilla tout réjoui et reprenant possession de lui-même, il dit : maintenant le Tao ne peut s'atteindre par les efforts de sa propre substance. Ayant ainsi compris les choses il tint le monde en ordre parfait pendant vingt-neuf ans en suivant le modèle de ce qu'il avait vu dans son rêve. Après quoi le sage empereur s'éleva dans les régions lointaines (V. Lie-tze).

Un autre jour, dit le Shi-ki, le même souverain rêva qu'un grand vent soulevait la poussière et en débarrassait la terre complètement. Puis il vit un homme armé d'une

arbalète d'un poids des plus lourds et conduisant d'innombrables troupeaux de moutons.

Réveillé, le docte empereur se mit à soupirer et à réfléchir sur la signification de ce songe. Argumentant des mots *fong,* vent et *heou* poussière, il se dit que cette vision lui indiquait un personnage qui pourrait lui servir de ministre. La poussière balayée, la force et le poids de l'arc, annonçaient à ses yeux l'habileté gouvernementale de cet individu ; la conduite des troupeaux si nombreux renforçait cette idée. Mais ceci indiquait en outre les mots *li* (force) comme nom de famille et *mu* pasteur, comme prénom.

Il lui restait à découvrir les hommes de mérite qui portaient ces deux noms. Hoang-ti consulta un devin et le sort lui *désigna les endroits* où ces personnages se trouvaient. Ainsi guidé il découvrit Fong-heou en un habitant des îles. Aussi fit-il de celui-ci son ministre assistant. Il trouva également un Li-mu près des grands lacs et en fit son général.

Tai-sze l'épouse vertueuse du grand Wen-Wang vit un jour en songe un datier poussant dans la cour du palais des Shangs. Le prince héritier survint alors, prit des euphorbia du jardin des Tcheous et les planta dans le parvis du palais. Ces arbres se transformèrent aussitôt et devinrent des sapins, des cèdres, des épines. Bientôt après elle se réveilla. Aussitôt elle alla en avertir Wen-Wang. Ce prince appela son fils et quand il fut venu il fit consulter le sort dans le Ming-tang. Il en apprit que ce songe était heureux, qu'il recevrait le mandat céleste que Shang-ti du ciel brillant avait transféré des Shangs sur sa tête. Le roi et son fils se prosternèrent pour vénérer le décret du ciel (Voir le Tcheou-Shu).

Un jour Confucius se trouvait entre les pays du Tchen et de Tsai dépourvu de toutes provisions de bouche. Pendant sept jours il ne goûta pas même un légume. Un

matin à son réveil Hoei, son disciple chéri, s'étant procuré du riz et l'ayant fait cuire, vint pour le lui présenter. Kong-tze voyant Hoei en prendre dans la marmite pour le goûter se leva et lui dit : J'ai rêvé aujourd'hui que je voyais nos anciens princes manger du riz pur ; je voudrais en avoir. Son disciple lui répondit que ce n'était plus que de la poussière et de la cendre dont on ne pouvait manger ; que ce qui tombait des plats était un manger de mauvais augure. Alors Kong-tze se résigna et prit de ce que lui offrait Hoei.

Yi-zho étudiait la conduite des chars depuis trois ans et n'avait point encore réussi à l'apprendre. Une nuit il rêva qu'il avait reçu les règles de cet art. Il courut, dès le matin, pour saluer son maître. Celui-ci lui dit qu'il n'avait pas encore atteint son but, mais qu'aujourd'hui il voulait lui enseigner les principes de cette science. Yi-zho s'approchant du maître et se tournant vers le Nord, s'inclina profondément devant lui et dit : Aujourd'hui votre ancien serviteur a rêvé qu'elles lui étaient révélées et qu'il voulait vous prévenir en vous indiquant ce qu'il avait rêvé. C'était bien, en effet, les règles de la conduite des chars.

Ces deux traits sont empruntés au Tchun-tsiou de Liu-Shi.

Suivant le Sze-ki, Wen-kong de Tsi vit en songe un serpent jaune qui descendait du ciel sur la terre et qui tenait sa gueule dans le courant du Fu. Il demandait au grand historiographe ce que cela signifiait. C'est un messager de Shang-ti, répondit celui-ci, attestant que le prince doit l'honorer.

Tcheng-Yuen, dit le Han-Shu, rêva que Kong-tze s'approchait de lui et lui disait : « Lève-toi, lève-toi, l'année présente est en *Tchen* L'an prochain sera en Sze. » Tcheng réveillé combina ces paroles prophétiques et comprit que sa destinée y était indiquée. En effet il tomba malade, se mit au lit et mourut peu après.

Huan-ti aimait beaucoup le livre de Lao-tze. Une nuit il le vit en songe. Aussi dès son réveil il appela un de ses ministres et lui ordonna d'élever un temple au Sage.

Les exemples d'ordres semblables, donnés pendant des rêves sont très nombreux; on en trouvera un grand nombre dans notre Mythologie chinoise.

Les naissances des personnages extraordinaires sont fréquemment annoncées de la même façon. Ainsi la mère du célèbre poète Li-tài-pé avait vu l'étoile de Vénus (*Tai-pe*) projeter des rayons sur elle et pour ce motif avait donné le nom de cet astre au fils conçu sous son influence.

On connait l'histoire analogue de Lao-tze, de Tchang-tao-ling et de beaucoup d'autres. La mère de Tchang-tao-ling, dit le *Shen-sièn-tong-Kien* (1) vit en rêve un esprit qui descendait de la grande ourse vêtu d'une longue robe brodée et portant à la main, une fleur parfumée. Ce parfum se répandit sur elle et quand elle se réveilla elle se sentit enceinte.

L'*Immortel* honoré sous le nom de *Wen-Yuen-Shvai* « Le général Wen » fut obtenu par sa mère Tchang-Shi d'une façon analogue. Cette dame priait instamment *Hou-tou*, l'esprit de la terre pour obtenir un fils. Un jour elle vit en songe un esprit couvert d'une cuirasse d'or et armé d'une grande hache. Il tenait de la main droite une perle magnifique et dit à la dame endormie : Je suis l'esprit Lu-Kia l'envoyé du Maître suprême. Je désire que vous soyez mère, y consentez-vous ? Tchang-shi répondit qu'elle était soumise aux ordres du ciel. Là-dessus l'esprit déposa la perle dans son sein et douze mois après (2), notre héros voyait le jour (3).

(1) Voir ma *Mythologie chinoise*, p. 295.

(2) Voir notre *Mythologie*, p. 367.

(3) Les Mythologues chinois aiment à prolonger le temps de gestation de leurs grands hommes.

Des traits de ce genre abondent dans les livres chinois ; mais ces exemples suffiront à notre tâche.

C'est à la suite d'un songe pendant lequel il avait vu le soleil, que l'empereur Kao-sin (25e siècle, A. C.) eut huit fils, tous parfaitement sages, à ce point que le peuple les appela les huit *Yuen* ou les huit principes, ou *Yuen-Wang-tze*, les huit fils de roi principiels, à la tête des êtres.

L'empereur Ti-Kou (24e siècle av. J.-C.) vit également en rêve, l'astre du jour et l'avala, ce qui lui procura la conception et la naissance d'un fils (Voir Silei-fou, IV, I 20, 1).

D'après le Sze-Ki, King-ti des Hans rêva d'un esprit femelle qui lui remit en mains le soleil lui-même pour le donner à son épouse impériale. Celle-ci l'avala sans aucune façon et devint mère d'un prince, après quatorze mois de gestation. Cet enfant merveilleux fut Wu-ti. (Voir le Han-Wu-ti-tchuen.)

D'après le Pe-sze Wei-Kao-heou-tchouen, l'impératrice épouse Hiao-Wen rêva qu'elle se trouvait debout au milieu du Tang et que le soleil vint projeter ses rayons sur elle par la fenêtre, et la brûler. En vain cherchait-elle à s'y soustraire, allant à droite et à gauche.

Le lendemain, elle interrogea Song-nien sur la signification de ce rêve et celui-ci lui dit que c'était un présage merveilleux. Aussi peu après la princesse conçut en son sein l'enfant qui fut Siuen-Wu-ti et elle vit en rêve le soleil se transformant en un dragon qui enveloppait l'impératrice. Celle-ci conséquemment enfanta le prince héritier du trône.

Le soleil joue le même rôle dans la naissance de Huang-King des Tao. Sa mère vit un jour l'essence du grand luminaire céleste qui s'arrêtait en son sein, puis deux hommes célestes (Tien-jin) qui descendirent vers elle tenant en main, une cassolette d'or à encens. Aussitôt elle sentit

en elle une douce commotion dont rien n'expliquait la cause et conçut Huang-King.

La lune intervient parfois aussi dans ces conceptions miraculeuses. C'est elle, par exemple, que l'épouse de Wu-ti des Liangs vit descendre dans son sein et le féconder.

Ce ne sont point seulement les grands personnages, ceux qui ont joué dans l'histoire de leur patrie un rôle important, qui ont été les objets de semblables faveurs.

Ainsi un certain Tchong-touk, personnage peu connu, reçut son nom d'honneur à la suite du fait suivant. Dans sa jeunesse, il rêva un jour qu'un grand oiseau de couleur rouge à lignes de cinq couleurs, tracées régulièrement, descendait dans la cour de la maison de ses parents. Son grand père auquel il raconta la chose lui dit : Ces cinq couleurs sont celles du phenix bigarré ; ces lignes rouges appartiennent au tsu. Ce jeune homme sera l'assistant des phénix. Il se distinguera en littérature et pour ce motif paraîtra à la Cour. Puis en raison de ce fait il lui donna le nom d'honneur de *Sheng-Wen*, d'art parfait.

Un homme de Liu-tchuen nommé Kien-Shi, habitant au bord du torrent de Ki, y vit deux pierres blanches qui se pressaient l'une contre l'autre; il les prit, les porta chez lui, et les mit dans un coffre. La nuit suivante il vit en rêve deux belles jeunes filles vêtues de blanc qui se traitaient de sœurs et qui vinrent se placer à ses deux côtés. Quand il fut éveillé, il comprit que c'était une manifestation merveilleuse des deux pierres. Il prit celles-ci et se les inséra dans sa ceinture. Cela lui porta tellement bonheur que son étoffe se développa au point de lui donner trente mille morceaux de toile pour des vêtements de ses amis.

Cette histoire tirée du Tsu-huien-ki-shen-luk, nous transporte sur un autre terrain, celui des rêves servant à récompenser des actions vertueuses. Cette catégorie est tout

aussi nombreuse que les autres, mais il suffit d'en avoir donné un exemple. Ajoutons un dernier trait.

Tchao, roi de Yen, vit un jour en songe un homme ailé qui volait parmi les nuages puis descendit, s'approcha de lui et lui fit de la main un signe sur le cœur qui s'entrouvrit. Effrayé, le roi s'éveilla et se trouva le cœur malade. Quelque temps après, le même personnage lui apparut de nouveau et pressa la poitrine du roi. Celui-ci insista pour savoir d'où venait cette apparition. Mais le mystérieux personnage se transforma en un oiseau bleu et disparut.

Nous ne multiplierons pas ces traits davantage, il nous suffit d'en avoir donné une idée exacte. Il est un point cependant qui mérite une attention spéciale. C'est que les rêves des souverains ont créé bon nombre de personnages célestes et multiplié les habitants supposés de l'olympe chinois en y introduisant des êtres souvent imaginaires.

En voici deux exemples :

Les Chinois honorent un personnage du nom de Tchong-Kuei, considéré, ainsi que son nom l'indique, comme le protecteur des hommes contre les démons. Or, l'existence de cet Immortel ne repose que sur un rêve de l'empereur Huen-tsong des Tang qui régna de 713-756. Ce prince pris un jour d'un accès de fièvre, vit en songe un petit démon portant un pantalon rouge, un pied chaussé l'autre tout nu, un éventail d'une main, une flûte de l'autre et se jouant dans sa chambre comme un esprit follet. Saisi de crainte l'empereur appelait sa garde à son secours lorsqu'un autre esprit terrestre d'une taille gigantesque entra dans l'appartement impérial, saisit le petit démon et le chassa après lui avoir arraché un œil.

Réveillé, Huen-tsong se sentit plein de reconnaissance pour son libérateur. Le matin arrivé il fit venir un peintre pour tracer le portrait exact du grand démon et depuis lors celui-ci reçut les honneurs du culte sous le titre de

Tchong-Kuei ou l'expulseur des mauvais esprits. (Voir ma *Mythologie*, p. 305).

Tchang-sien ou Tchang l'immortel, le patron des gens sans enfants est aussi le produit d'un rêve impérial. Il apparut à Jin-Tsong de la dynastie Song (1025 à 1064 ap. J.-C.) sous la forme d'un beau jeune homme tenant une arbalète sous le bras et lui révéla qu'il était l'adversaire victorieux d'un démon qui dévore les petits enfants. (Voir *Mythologie,* p. 327).

Deux autres personnages insignifiants ont été élevés à la dignité de *Shang-ti* ou « souverain empereur » par un impérial rêveur auquel leur apparence avait plu. Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Les poètes chinois emploient fréquemment le rêve comme artifice de style, image ou tableau. Parfois un songe forme toute la matière d'un morceau lyrique comme dans l'ode célèbre où le poète Thou-fou feint de voir en rêve son ami Li-tai-pe exilé et prisonnier sur les rives du Kiang. Inquiet, anxieux, il se demande quels dangers le menacent ; il voudrait courir auprès de lui, le serrer contre sa poitrine, le protéger de son corps. Il le voit les fers aux mains, gémissant, mais plutôt sur les malheurs de sa patrie que sur sa disgrâce personnelle. Son regard calme, imperturbable se rit des efforts de ses ennemis...

Mais la plupart du temps les rêves ne sont que des incidents dans les pièces poétiques.

Au même genre appartiennent par exemple l'ode de Liaug-tchin-go ayant pour titre *Mong-Kien-mei-jin-shi*. « Ode du songe faisant voir un personnage d'une grande beauté » et celle de Tang-Wang-pho intitulée *Mong-yu-shen-shi* « Ode du rêve de l'Immortel circulant à l'aise ».

Dans la première le poète nous dit qu'il entendit d'abord un profond et fort soupir, qu'il connut par là les anxiétés de son prince. Puis tout-à-coup le ciel s'ouvrit, il aper-

çut devant lui un personnage aux brillantes couleurs qui lui présenta un bois du mont Wu et le regardait fixement. S'éveillant subitement, il ne vit plus rien de cette apparition ; il comprit que c'était un esprit méchant, hostile à son prince. Aussi les larmes coulèrent de ses yeux et mouillèrent sa poitrine.

Dans la seconde nous voyons un esprit se placer devant le chantre inspiré, s'élever dans l'éther, marcher sur les nuages, puis se faisant traîner par des dragons, chevauchant sur la lune, portant un manteau d'or et des ornements d'étoiles. Le poète s'étonne de la présence d'un si brillant esprit dans une si sombre localité, etc., etc.

Des pièces de ce genre ne sont pas rares (1), mais dans la plupart, les rêves ne constituent que des incidents plus ou moins importants dans l'ensemble du sujet et pour le but de l'auteur.

Citons seulement celui de Wang-Yin des Hans postérieurs qui s'étant endormi paisiblement vit tout-à-coup en songe les transformations merveilleuses des esprits terrestres et des êtres vivants ; puis aperçut une tête de serpent, un front de poisson à quatre cornes, un oiseau à trois pieds et six yeux, un corps de dragon et beaucoup d'autres merveilles.

Nous nous en tiendrons là ; nos lecteurs ne nous en demanderons pas davantage, certainement.

L'importance que les Chinois attachaient à l'interprétation des songes n'a fait que grandir avec les siècles. Aujourd'hui surtout ils y font la plus grande attention et s'efforcent d'en trouver la vraie signification, l'intention des esprits qui les envoient.

(1) Citons encore pour mémoire, de Li-tai-pe, le *Yeou-tien-lao-yin-lao-pie-shi* « Le chant de la vieille qui se promène dans le ciel en chantant », de Thou-fou le *Kuei-mong-shi*. Le Rêve du retour, etc., etc., on en trouve une quinzaine dans le *Yuen-Kien*.

Voici deux faits relatés par un journal de Sang-hai. On y verra ce que les Chinois attendent de leurs songes.

C'est d'abord un riche bourgeois de Shang-hai qui se vit en rêve derrière un temple de la cité et aperçut dans le sol entr'ouvert un trésor caché depuis des siècles. A son réveil il courut en toute hâte au lieu de sa vision et y trouva, à deux pieds sous terre, une caisse pleine de lingots d'or.

Le second fait est plus remarquable encore. Un jour l'équipage d'un vaisseau forma un complot pour assassiner le capitaine et s'emparer de ses écus. Les conjurés réussirent complètement dans leur sinistre projet. Mais la nuit qui suivit le crime, un commerçant de Macao vit en songe le capitaine qui lui révéla les circonstances de sa mort. Le commerçant dénonça les coupables aux autorités portugaises qui firent poursuivre et arrêter les coupables; ceux-ci, jugés et convaincus de leur forfait, subirent le dernier supplice.

Mais les Chinois ne se contentent pas de recevoir des songes des esprits et d'en interpréter le sens. Ils en demandent aussi aux êtres célestes pour connaître leurs volontés ou le sort qui les attend eux-mêmes.

Lorsqu'un chinois ne sait quel parti prendre dans une circonstance assez importante, il se rend dans un temple voisin, y brûle de l'encens et des chandelles et prie le génie invoqué dans ce sanctuaire de lui envoyer un songe qui lui indique ce qu'il doit faire en l'occurence; puis souvent il se met à dormir devant l'image et attend le songe désiré. Lorsque son vœu est exaucé il consulte le sort pour savoir si le songe survenu est dû au hasard ou bien au génie dont il a sollicité l'intervention. Si le sort lui dit de l'attribuer aux êtres célestes il consulte l'interprète attitré des visions nocturnes et reçoit de sa bouche la solution de la question. Les plus hardis la résolvent d'eux-

mêmes (*Ch. Dennys*, Folklore of the Chinese ; *Doolittle*, Social life of Chinese).

II. *Le Huan et le Pe, les deux esprits de l'homme.*

Dans notre explication du rêve chez les Chinois, il a été plusieurs fois mention de ces deux esprits qui animent le corps humain. Nous n'en avons alors donné qu'une explication brève et sommaire, nous réservant d'y revenir dans une courte monographie spéciale ; c'est ce que nous allons faire ici en réunissant les traits principaux que nous avons pu recueillir dans les auteurs chinois.

Nous n'avons point trouvé de traité *ex-professo* du sujet, chez les philosophes de l'Empire des Fleurs ; ce n'est guère que dans les Encyclopédies que l'on peut s'instruire suffisamment de ce qui concerne ces conceptions. Il ne semble guère que les philosophes aient songé à les distinguer ou à les définir.

Les caractères qui représentent ces deux puissances de l'être humain, datent d'une haute antiquité, car on les trouve déjà dans le système Ku-Wen qui fut aboli au IX° siècle avant notre ère. Alors comme maintenant le signe représentatif de *Huan* figurait un Kouei, un esprit humain avec celui des ondes éthérées qui représentent la parole. Le second était déjà composé du même *Kuei* avec l'hiéroglyphe de blanc. Parfois aussi du complexe « main, bouche et blanc ».

Le premier semblait donc désigner le principe humain de la parole, l'autre celui des manifestations sensibles, du corps, l'un et l'autre et le dernier même supérieurs à la matière, l'informant.

Le mot *Huan* ne se trouve pas aux vieux kings ni dans les livres confucéens. *Pe* se recontre au *Shu-King*, mais dans le sens de « lune décroissante. » C'est au *Li-Ki* et au *Tso-Tchuen* que l'on trouve pour la première fois la men-

tion de ces deux agents de l'être humain. Il serait assez difficile de dire lequel de ces deux textes est le plus ancien (1). Le Ei-ki porte : que « le prince et son épouse offrent la liqueur au mort pour réjouir le *Huan* et le *Pe*. Cela s'appelle concilier, apaiser. »

Le Rituel ne nous explique pas la signification de ces termes. Mais en revanche le Tso-tchuen la donne de la manière la plus explicite. C'est au livre X, règne du prince Tchao, an VII, 4e mois. Pi-Yeu, prince de Tcheng avait révolté ses sujets par sa vie désordonnée, il se livrait à la boisson tout le long du jour. Des grands conjurés contre lui l'attaquèrent en sa ville même et Pi-Yeu fut tué sur le marché. Mais après sa mort, des farceurs s'amusaient à effrayer le peuple en racontant des apparitions du prince assassiné. Tze-tchan le grand astrologue étant allé à Tsin, Tchao-King-tze lui demanda si Pi-Yeu pouvait réellement revenir, s'il pouvait être un Kouei, un esprit. Certainement répondit Tze-tchan. Quand un homme naît, ses premières modifications, ses premiers mouvements sont (formés par) ce qu'on appelle le *Pe*.

Après que le *Pe* s'est produit ce qui est (en lui) d'éthéréal actif est le *Huan*. Par l'usage des choses sa substance se multiplie, le *Huan* et le *Pe* se fortifient. Ainsi s'assimilant la substance éthéréale et lumineuse il arrive à être un esprit intelligent.

Quand un homme ou une femme meurt en pleine vigueur, leurs *Huan* et *Pe* peuvent s'attacher aux vivants, les hanter et être pour eux des apparitions funestes.

Tel est l'enseignement du voyant de Tsin. Il a bien tous les caractères des explications chinoises. Il veut expliquer les choses à fond mais vous abandonne à mi-chemin, vous laissant dans le vague et l'incertain. Si l'on

(1) Ils ne dépassent pas le IVe siècle avant notre ère. L'un est le Rituel chinois, l'autre une série d'Annales.

prend le texte à la lettre, on devra voir dans le *Pe*, le *Huan* et le *Ming-shen* (l'Intelligence achevée) trois états successifs du principe actif de l'homme, l'un disparaissant quand l'autre se forme ou chacun d'eux se perdant dans celui qui le suit. Il n'en est rien cependant, car nous voyons par la suite que le *Pe* et le *Huan* subsistent tous deux après la mort et séparément du Ming-shen.

En outre Tze-tchan ne nous apprend nullement de quelle nature sont ces trois principes et comment s'opèrent ces formations successives. Précédemment il avait dit que quand un Kuei a un lieu où il peut se rendre et habiter agréablement, un *home*, alors il ne vient pas inquiéter les habitants de la terre.

Ce Kouei est l'âme humaine séparée du corps par la mort. L'astrologue ne distingue plus en elle le *Huan*, du *Pe* ou du *Ming-shen*. Mais le Li-ki au L. II, 2, § 18, nous apprend qu'après la mort le cadavre reste en terre, tandis que *Huan* s'élève dans l'air et va partout où il veut. — Le Huan-Khi, dit le livre, c'est-à-dire la substance pure, active, éthérée). Ce qui ne nous dit rien par rapport au *Pe* ; mais au L. VII, 1-7, nous lisons que le corps et le *Pe* descendent en terre tandis que le principe de connaissance s'élève dans les régions supérieures. (*Tchi-Khi*). Et au Kiao il est dit que la substance du Huan retourne au ciel.

Nous avons vu qu'ailleurs, le Li-ki parle du *Pe* et du *Huan*. Comme ce rituel est l'œuvre de différentes mains et de différentes époques, nous devons y rencontrer des systèmes différents. Il ne faut point chercher à identifier toutes ces conceptions. Nous pouvons et devons admettre que les uns reconnaissent trois principes et les autres deux seulement. Le même fait s'est produit, d'ailleurs, parmi les philosophes modernes, et l'on peut, ce me semble, distinguer en Chine comme en Europe soit un principe de vie matérielle (*pe*), un esprit animal (*huan*) et une intelli-

gence, une âme (*ming-shen*, ou *tchi-khi*); ou bien un principe de vie corporelle et un principe de connaissance, spirituel. (*Pe* et *tchi-khi*) (1).

Ce n'est pas la seule divergence que nous avons à signaler. Le grand traité philosophique adjoint à l'I-king sous le nom de Hi-sze porte ces paroles : « La substance élémentaire et active produit les êtres vivants ; les mouvements du Huan opèrent leurs changements (2). » Connaissant cela on connaît l'immatériel (l'esprit) et la forme corporelle des Kuei et des Esprits. Ici encore nous n'avons que la matière et l'esprit (Huan). Les derniers mots prouvent que pour l'auteur du Hi-sze le Huan était la partie spirituelle de l'homme et la substance intellectuelle, les esprits.

Tout ce que nous venons de voir est postérieur à l'époque de Kong-tze. Le Li-ki, le Hi-sze, lui-même, dont on s'efforce de reculer la date le plus possible est composé en grande partie, de paroles attribuées au philosophe, ce qui nous reporte à une époque même beaucoup plus récente que l'âge de Kong-tze ; car on n'a pu lui attribuer de semblables discours que longtemps après lui.

Depuis lors, bon nombre de philosophes et lexicographes ont voulu donner leur définition du *Pe* et du *Huan* mais d'une manière qui ne jette pas une très grande lumière sur cette double question. Donnons-en, toutefois, les principales afin de faire mieux connaître comment les Chinois traitent ce genre de sujet.

Le Yo-tchuen nous apprend que le *Pe* et le *Huan* sont le principe éthéré et la puissance d'action du cœur.

Hoei-nan-tze, penseur (!) du IIIe siècle A. C., enseigne

(1) Au L. Tchi-i du Li-ki il est dit que le *Pe* est la perfection du *Kuei*, mais ici nous nous trouvons devant des idées particulières que les plus savants commentateurs chinois eux-mêmes ne peuvent expliquer.

(2) *Hi-tze*, P. I., § 21.

que le *Pe* est du Khi, de la substance de la terre et le *Huan* de la substance du ciel; ce qui revient à dire des substances matérielles et spirituelles, car le ciel n'est point ici la voute matérielle qui nous recouvre, mais le monde des esprits.

Ce *Pe-hu-tong* de Pan-Ku (+ 95 P. C.) contient en forme de définition, les explications suivantes. Le *Huan* est comme une onde mobile, il va toujours sans s'arrêter. Il agit à l'extérieur et domine les sentiments intimes, les mouvements des passions. Le *Pe* est inférieur, de qualité commune, c'est ce qui rend l'homme visible ; il domime la nature en ses qualités. Ce qui revient à dire que le *Pe* constitue le corps et le *Huan*, l'esprit, l'âme. Aussi c'est ce que dit expressément le commentaire Sou du Tsotchuen, en ces termes : le *Pe* est le principe immatériel attaché au corps, le *Huan* est le principe spirituel (*Shen*) base des sentiments (*ling*) des tendances de la volonté.

Par contre, l'auteur du *Shuo-Wen* contemporain de Pan-kou nous dit gravement que le *Pe* est la substance du Yin et le *Huan* celle du Yang. Ce que cela signifie le docte écrivain n'en a cure. Au fond il est d'accord avec le précédent qui, seul, s'exprime d'une manière raisonnable et satisfait complètement si l'on rapproche de son langage, celui d'un autre livre chinois bien connu. Car celui-ci nous explique que le *Pe* est ce par quoi l'œil voit, l'oreille entend, la bouche goûte, etc. Ce qui revient à dire que le *Pe* est l'âme sensitive et le *Huan*, l'âme spirituelle, l'esprit pensant et voulant.

Naturellement les définitions de nos deux principes se multiplièrent avec les siècles; ce qui multiplie également leurs variétés. Nous ne pouvons les citer toutes ; ce serait d'ailleurs prétendre à l'impossible que de vouloir connaître tout ce qu'en a été dit. En voici seulement quelques-unes des principales.

Huang-shan est celui qui s'exprime avec le plus de détails. L'homme naissant, dit-il, n'a d'abord que son essence éthérée, se joignant à la substance humaine (Khi); celle-ci produit le corps et toutes ses parties, chair, os, cheveux, sang, etc. Quand l'être humain commence à parler ce qui l'anime est le Khi. L'esprit de la substance humaine est le *Pe* ; celui du Khi est le *Huan*. Le *Pe* et le *Huan* sont réunis par l'esprit du Yin et du Yang, alors la nature rationnelle, le *li*, la vérité règne en l'homme. La réunion, l'accord du *Pe* et du *Huan* c'est la vie, leur désunion c'est la mort. Aussi les rites des sacrifices funèbres ont pour but et pour effet de les réunir de nouveau. C'est pourquoi le Li-ki dit que cette réunion est l'acte suprême de la piété filiale.

Cela est très beau sans doute ; mais, comprenne qui pourra. Les philosophes de l'Empire du Milieu se contentent d'accoupler des mots sans se préoccuper du sens précis que leur ensemble peut présenter. Plus rationnelles sont les paroles du Po-pu-tze et du Yue-tsiue-shu. « Tout le monde, dit le premier, instruit ou grossier, sait que son corps est doué d'un *Huan* et d'un *Pe*. Quand ces deux principes s'en séparent partiellement l'homme devient malade ; s'ils le quittent tout à fait, l'homme meurt. C'est pourquoi quand cet abandon partiel a lieu, les magiciens ont leurs formules pour les arrêter ; quand leur départ est achevé le Li-ki prescrit l'usage de rappeler le *Huan*.

L'histoire de Yue, raconte que le prince de cet état fit un jour cette question à Fan-tze : quand l'homme possède le *Pe* et le *Huan* il vit ; s'il les perd, il meurt. Ainsi tous les êtres vivants les possèdent comme l'homme ?

Fan-tze répondit : oui ils en sont tous possesseurs, les les animaux comme les hommes. Entre le ciel et la terre, l'homme est l'être supérieur. Pour la vie des animaux le

khi élémentaire est la chose essentille. Pour la vie de l'homme le *Pe* et le *Huan* jouent le même rôle.

Pour des européens méticuleux, cet exposé paraîtra quelque peu incohérent. Les Chinois moins soucieux de la logique acceptent cela comme de l'or en barre. Plusieurs même prennent au sérieux une ode de Song-Yü dans laquelle le poète raconte comment il fut rappelé à la vie par une magicienne qui fit rentrer en son corps le huan fugitif et réanimer la substance élémentaire de son être (*tsing*).

La poésie s'est aussi emparée de ces conceptions pour en tirer des images et des tableaux, des sujets de morceaux lyriques même. Mais comme ils ne nous en apprennent rien, nous les laissons entièrement de côté, à part le seul exemple que voici :

Liang-tchin-kiong a pris le rappel du Huan ou de l'âme après la mort pour sujet d'une longue pièce intitulée *Kuei-huan-fu* « Chant du rappel de l'âme ». Mais il n'ajoute rien aux notions que nous possédons déjà. Il n'y a guère de mention du Huan que dans un passage où il dit que pendant un rêve, son Huan était occupé à méditer, à penser à son endroit, et un autre où il rappelle qu'à la mort la substance se détruit, le *Pe* se dissout et le *Huan* s'en va mais peut revenir.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici appartient aux doctrines des lettrés et du public instruit. Les Tao-she modernes ont imaginé de nouvelles notions et reconnaissent trois principes à l'homme, à savoir : le *Ling-hwun* principe de vie végétative commun même aux plantes, le *Hio-hwun* ou principe de perception, âme sensitive appartenant à tous les animaux et le *Ling-hwun* ou principe intellectuel sachant discerner le vrai et le faux partage de l'homme seul, l'âme, seul immortel.

Quelques-uns les figurent comme les principes de la respiration, des sentiments et des facultés intellectuelles.

Certains Tao-she distinguent trois *Huan* et sept *Pe* différents. Mais cela est entièrement en dehors de notre sujet, que nous avons développé surabondamment.

C. DE HARLEZ.

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, rue Saint-Fuscien, 18.

UNE EPOPÉE BABYLONIENNE

IS-TU-BAR — GILGAMÈS

Septième article.

CARACTÈRES PARTICULIERS

I. LES DIEUX.

Bien que les dieux multiples, dont l'ensemble constitue le panthéon babylonien, soient organisés en une société savante de dieux supérieurs et inférieurs, il n'est pas toujours facile d'assigner à chacun son rang dans la hiérarchie. Aussi avons-nous préféré, pour plus de clarté, les classer, suivant le domaine même où s'exerce leur action, en divinités célestes, divinités terrestres ou marines, divinités atmosphériques et divinités infernales, réservant seulement pour la fin, certaines divinités secondaires, dont la place dans telle ou telle catégorie ne se laisse pas aisément deviner. Pour établir une telle classification, nous n'avons tenu compte que des traits, qui servent à représenter les dieux dans l'épopée de Gilgamès, et nullement des caractères, qu'ils peuvent avoir revêtu dans une théologie postérieure. Ceci est une simple monographie sur les dieux, tels qu'ils nous apparaissent d'après un antique document.

Parmi les divinités célestes, Anu et Antu (1) occupent le premier rang. De leur union, est issue la déesse Istar. Le couple divin habite le sommet du ciel. Anu est regardé comme le père des dieux. Il est l'auteur de la vie et de l'intelligence. Il ordonne, en effet, à la déesse Aruru de créer Eabani, son serviteur (2), et, lui-même, crée de ses propres mains le taureau divin; il inspire, en outre, à Gilgamès, l'esprit de sagesse. D'humeur débonnaire, puisque, sur la prière des gens d'Uruk, il procure à Gilgamès un compagnon, il est faible, seulement, et ne sait pas résister aux caprices de sa fille, Istar. Anu était à Uruk l'objet d'un culte particulier. Dans cette ville, son séjour favori, son sanctuaire préféré, il possédait un verger, auquel un maître jardinier était spécialement préposé. Quant à la déesse Antu, on ne la séparait pas, sans doute, de son mari, dans les honneurs qui lui étaient rendus. Mais elle paraît, en outre, avoir été honorée dans l'antique Surippak.

Istar (3), désignée aussi sous le nom de Nana, la fille d'Anu et d'Antu, est la déesse de la guerre. Mais elle apparaît, avant tout, comme la Vénus babylonienne : une déesse fantasque, unissant en elle tous les contrastes, à la fois tendre et cruelle, accessible à la colère comme à la pitié. Ainsi, voyons-nous cette déesse,

(1) Anu et Antu : II, II, 16-32, 33 ; II, III, 4, 31 ; II, IV, 36-37, 44 ; II, V, 22, 27-28 ; VI, 64, 82-86, 87-91, 92-100, 101-106, 107-114 ; XI, 15, 115, 163-164 ; (?), (?) *g*, 20.

(2) Eabani est qualifié à la fois de *kiṣir an-ninib* II, II, 35, et de *kiṣ i šu an-anim* II, III, 4, 31. Il semble, d'après cela, que l'on pourrait établir une équation entre Anu et Ninib. Cf. Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 46.

(3) Istar : II, IV, 36-37, 44; VI, 6-21, 22-79, 80-81, 82-86, 87-91, 92-100, 101-106, 107-114, 174-177, 178-183, 184-186 ; XI, 117-124, 325, 327, 328 ; (?), III *b*, 17, 18-26. Cf. Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 57-66.

qui, déjà, s'était éprise tour à tour de Tammuz, le bel adolescent, d'un oiseau aux vives couleurs, d'un lion superbe, d'un cheval fringant, d'un maître berger et du jardinier de son père, concevoir tout d'un coup une folle passion pour Gilgamès, vainqueur de Humbaba. Or, celui-ci l'ayant refusée, non sans lui reprocher hautement les raffinements et les cruautés, dont avait usé sa volupté savante envers ses nombreux amants, de colère, elle suscita contre Gilgamès, et Eabani le taureau divin, et, après la victoire des deux héros sur le monstre, éclata contre eux en violentes imprécations, qui lui attirèrent, de la part d'Eabani, une vive riposte. Cette même déesse, qui causa en partie le déluge, pour avoir médit des hommes dans l'assemblée des dieux, par un retour subit, se prend à pleurer sur la pauvre humanité détruite, et, toute repentante, prononce son *meà-culpà*, d'une voix si plaintive, que les dieux et les Anunnaki eux-mêmes en sont attendris.

Istar était déjà honorée, sans doute, dans l'antique Surippak, mais, le centre principal de son culte, paraît avoir été Uruk. Cette cité était la demeure de son choix, son sanctuaire de prédilection, où, à certains jours de fête, elle faisait son entrée solennelle, assise sur un char de triomphe, tout étincelant d'or, de pierreries et de diamants, attelé de grands mulets blancs. Elle possédait là un temple magnifique, entouré de jardins et de bosquets, servi par un collège de prêtresses, les Harimtu et les Samhatu. Elle y avait aussi de nombreux dévots, qui lui apportaient, avec leurs hommages, le tribut de leurs offrandes, de l'encens, des fruits exquis et de grasses victimes.

Mais, malgré tous les égards dont elle était l'objet, la bonne déesse avait à souffrir certaines irrévérences, de la part de ses adorateurs. De bonne heure, elle était tombée

au rang des divinités familières. On sent, à travers notre poème, que la malice populaire commençait à s'égayer à ses dépens. Déjà, sa légende touchait de près à la parodie.

Au-dessous de cette triade suprême, se place Samas (1). Ce dieu, par un singulier mélange, revêt à la fois une nature physique et un caractère moral. Dieu-Soleil, qui, tous les jours, franchit l'Océan, et fixe le signe avant-coureur du déluge, il est en même temps le dieu vengeur de l'iniquité. Il nous apparaît comme l'inspirateur et le protecteur naturel de Gilgamès. C'est lui, qui achève de concilier à Gilgamès l'amitié d'Eabani, c'est lui encore, qui souffle au héros sa haine contre Humbaba. En retour les deux amis l'honorent de leurs libations et de leurs sacrifices.

Comme Samas, Sin (2), le dieu-lune paraît avoir été propice à Gilgamès. C'est à lui, en effet, que le héros s'adresse, alors que, de nuit, inopinément, il se trouve face à face avec des lions, aux abords de la montagne, et encore, lorsqu'il souhaite de voir Eabani revenir un instant à la lumière.

Bel (3), la grande divinité de la terre fait pendant à Ea (4), la grande divinité de la mer. Le rôle attribué à ces dieux, dans notre poème, est similaire, quoique en partie opposé. L'un et l'autre se montrent d'abord favorables à Gilgamès et lui soufflent l'esprit de divination.

(1) Samas : II, V, 21 ; III, IV, 29 43 ; IV, II, 7-22 ; IV, (?) b, 44-46 ; VI, 171-172 ; X, II b, 23 ; XI, 46-47, 76, 87-89 ; (?), (?) j, 8.

(2) Sin : IX, I, 10 ; XII, III, 6-11 ; (?), III b, 26.

(3) Bel : II, V, 22 ; IV, V, 1-6 ; V, II, 16 ; XI, 16, 39-41, 43-45, 167-170, 171-175, 176-179, 180-196, 197-205 ; XII, II, 28 III, 5 ; (?), III b, 18-26.

(4) Ea : II, V, 22 ; XI, 19-20, 21-31, 32-35, 36-47, 178-179, 180-196; XI b, 1-11, 12-18 ; XII, III, 17-20.

Seulement, au jour où Gilgamès, poussé par Samas, entre en expédition contre Humbaba, celui que Bel a préposé à la garde de la forêt de cèdres, ce dieu se retourne contre le héros. Aussi, plus tard, lorsque Gilgamès, de retour de son long voyage, supplie tour à tour Bel et Ea, de ramener des enfers sur la terre Eabani, le dieu Bel, qui lui avait gardé rancune, ne daigne pas seulement répondre, tandis que Ea, qui n'avait pas les mêmes raisons de lui en vouloir, sans toutefois lui accorder sa demande, l'écoute sans doute avec bienveillance. Mais, c'est surtout dans le récit du déluge, que s'accusent la similitude et l'opposition de leurs rôles respectifs. Bel, le conseiller des dieux, le guerrier, est l'ennemi déclaré de l'humanité, qu'il veut exterminer toute entière. Ea, au contraire, le dieu de la sagesse, le héraut, en est le défenseur attitré, en la personne de Samas-napistim, qu'il sauve du déluge, sur un vaisseau, dont il a tracé lui-même le plan. Aussi, Samas-napistim, dans le sacrifice d'action de grâces qu'il offre sur la montagne, après le déluge, convoque-t-il tous les dieux, à l'exception de Bel. De même, voyons-nous Bel, irrité tout d'abord, à la vue du vaisseau échappé au déluge, ensuite calmé, par les discours artificieux d'Ea, bénir Samas-napistim et l'élever au rang des dieux. D'un bout à l'autre du récit, Bel est aux prises avec Ea, la force brutale avec la sagesse rusée, qui finit par triompher.

Le dieu Ea paraît avoir eu son complément dans la déesse Siduri Sabitum (1), la reine de la mer. Préposée à la porte de l'Océan, elle la ferme d'abord, à la vue de Gilgamès qui approche, puis, finit par l'ouvrir sur ses instances.

(1) Siduri Sabitum : IX, VI, 36 ; X, I, 1-2, 9-16, 19-22 ; X, II b, 15-19, 20-31 ; X, V, 30.

Entre ciel et terre, sont suspendues les divinités atmosphériques, que l'on voit s'avancer, toutes à la fois, dans les airs, aux jours d'orage : Nabu (1) et Marduk (2), ouvrant la marche, Ramman (3) brandissant le tonnerre au sein d'un nuage et dépêchant au ciel ses émissaires, introducteurs de ténèbres, Ninib (4) et Nergal, ministres et exécuteurs des grands dieux, allant à travers la plaine, balayant tout devant eux.

Avec Nergal (5), nous sommes transportés parmi les divinités infernales. Nergal, en effet, désigné aussi à un endroit sous le nom d'Irkalla, est non-seulement le dieu de l'orage, mais encore le souverain des enfers, dont il se partage la domination avec la déesse Allat (6), laquelle se confondait, sans doute, avec la sombre, la noire mère, la déesse Nin-a zu (7), la ténébreuse, au visage voilé et à la poitrine de taureau. Seul, parmi les dieux, Nergal peut entr'ouvrir la terre et exaucer la prière de Gilgamès, qui désire revoir l'ombre d'Eabani. Il est aussi le dieu de la mort, qui s'avance, impitoyable, à travers la contrée, escorté d'auxiliaires redoutables. Dans les enfers, à côté de Nergal et d'Allat, se trouvaient encore d'autres dieux, Etana (8), Ner (9), qui nous est donné ailleurs comme une divinité champêtre, et aussi, sans doute, Tammuz (10), le premier amant et la première victime

(1) Nabu : XI, 100.
(2) Marduk : XI, 100.
(3) Ramman : XI, 99 ; 106-108.
(4) Ninib : II, II, 35 (Voir plus haut, p. 320, not. 2) ; XI, 17, 101, 103, 176-179.
(5) Nergal ou Irkalla : XI, 18, 101-102, 194 ; XII, II, 25 ; XII, III, 3, 10, 18, 21-25, 26-28 ; XII, (?) b, 29.
(6) Allat : XII, (?) b, 46, 47.
(7) Nin-a zu : XII, I, 28-31 ; XII, II, 19-22.
(8) Etana : XII, (?) b, 45.
(9) Ner : II, II, 38 ; XII, (?) b, 45.
(10) Tammuz : VI, 46-47.

d'Istar, en l'honneur duquel se célébrait régulièrement un funèbre anniversaire.

Parmi cette multitude de dieux, nous voyons figurer encore, dans notre épopée, d'autres divinités secondaires, mâles et femelles : Nirba (1), à la chevelure ondoyante, le dieu du Zénith (2), Irnini (3), l'habitant de la forêt de cèdres, le dieu de Marad (4), le patron de Gilgamès, le pitoyable Nin-gul (5), la grande déesse Aruru (6) créatrice d'Eabani, sans doute aussi mère de Gilgamès, sage conseillère, qui paraît avoir eu un temple superbe comme un palais, orné d'une statue magnifique, la puissante Malkat (7), Ishara (8), Silili (9), la mère du cheval que rendit fourbu, dans son intempérance de passion, la reine Istar. A côté de ces divinités, caractérisées d'un seul trait, nous en voyons encore apparaître d'autres, représentées par un nom ou même par un chiffre (10).

Au dessous de ces divinités supérieures et secondaires prennent place les génies : les Igigi (11), génies du ciel, à l'humeur colère, les Anunnaki (12), génies de la terre, lançant des éclairs dans l'orage, décidant de la vie et

(1) Nirba : II, II, 37.

(2) *An-usan* : IV, II, 22.

(3) Irnini : V, I, 6.

(4) Le dieu de Marad : VI, 192.

(5) *An-nin gul* : XII, II, 15-26, 27.

(6) Aruru : II, II, 30-35 ; II, V, 25, 26 ; II, VI, 20, 26, 28, 29-36, 37 ; IV, I, 22-23, 24, 27-28 ; IV, II, 3-5 ; IV, III, 47 ; X, V, 39 ; (?), (?) c, 46-50.

(7) *An-a-a* : IV, II, 20.

(8) Ishara : IV, II, 44.

(9) Silili : VI, 57.

(10) Ainsi, le dieu bélier : III, III (?), 46 ; *An-da* : X, V, 44 ; la mère 7 : III, III, 10 ; les dieux *sanab* et *parap* : (?), (?) i, 21 et 25.

(11) Igigi : XI, 173.

(12) Anunnaki : IV, III, 4 ; X, V c, 42 ; X, VI, 36-39 ; XI, 104-105, 125.

de la mort avec les grands dieux, et Mammit (1), la maîtresse du destin, à la fois durs et pitoyables, les grands génies de la nuit (2) et les génies de la cité (3).

II. LES HÉROS

Gilgamès (4), dont le nom est transcrit en signes idéographiques *Is-ṭu-bar*, apparaît d'abord, dans le poème, comme le personnage principal, qui est présent à tous les évènements, auquel est suspendue toute l'action. C'est aussi le seul caractère qui offre un certain développement régulier. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'attendre à rencontrer ici l'analyse savante d'une âme, où se découvrent une idée et une volonté toujours les mêmes à travers les diverses situations, où la foule

(1) Mammit : X, VI, 37-39.

(2) *En-nun-meš ša mi* : IV, II, 21.

(3) *šêdu :* (?), III b, 13-14.

(4) Gilgamès : 1° Ses origines : II, II, 30-32 ; II, V, 25-26 ; II, VI, 20, 26, 28, 29-36, 37 ; IV, I, 22-24, 27-28 ; IV, II, 3-5 ; IV, III, 47 ; VI, 192 ; IX, III, 3 ; X, V, 39 ; (?), (?) c, 49-50.

2° Sa physionomie : II, II, 22, 26 ; II, IV, 39-40, 45-46 ; II, V, 14-15 ; IV, II, 45 ; IV, (?) a, 6 ; IV, (?) c, 6, 10-12 ; V, VI, 46 ; VI, 1-6 ; VIII, VI, 18 ; IX, I, 15-17 ; IX, II, 10-11, 13-15 ; X, I, 18 ; X, II, 4-5 ; X, II b, 30, 34 ; X, III, 2, 40, 44 ; X, IV, 17 ; X, V, 29 ; XI, 1-6, 206-280 ; XII, II, 29-30 ; XII, III, 6-7 ; (?), (?) i, 20, 22.

3° Ses exploits : II, II-III ; VI ; IV-V ; VI ; X, V, 1-13, X, V b, 13-14. — Leur caractère physique et moral : II, V, 21 ; III, IV, 28-44 ; IV, II, 7-18. Voir, en outre, l'*Hymne à Gilgamès*. Quant au nom *an-is-ṭu-bar*, on peut le décomposer ainsi : *an* = « dieu », *is* (*giš*) = « homme » *ṭu-bar* = *šaptu šaplitum* II R 62, 69 ab « juge inférieur ». Il semble, d'après cela, qu'il faille le traduire : « demi-dieu juge d'ici-bas. » Cf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 5.

4° Ses voyages : IX-XI. — Leur caractère physique et moral : II, I, 1-7 ; IX, I, 3-5 ; IX, VI, 38 ; X, II b, 11-14, 23 ; X, III, 4, 11, 29-31 ; X, V, 20-22 ; X, VI, 42 ; XI, 206-316, 330. Cf. l'*Hymne à Gilgamès*.

tumultueuse des sentiments est commandée par une passion maîtresse. Tout au plus pouvons-nous prétendre à y trouver la simple histoire d'un cœur, où se manifestent des idées et des volontés successives, qui se révèle par à-coup, au fur et à mesure des circonstances. La règle classique,

> Servetur ad imum
> Qualis ab incepto processerit et sibi constet,

resta toujours inconnue au génie oriental. Ils ne surent point ces vieux mages, comme les poètes grecs, créer des caractères, grouper des éléments multiples en une harmonieuse unité, mais seulement les juxtaposer et les répartir, pour ainsi dire, par tranches. Aussi, pour saisir dans son relief le caractère de Gilgamès, n'avons-nous qu'à étudier une à une ses manifestations, au cours des diverses péripéties de l'action.

Gilgamès paraît être originaire de Marad, ville de la basse Chaldée. Il appartient à la race des demi-dieux. Dieu humanisé ou bien héros divinisé? Nous ne saurions le déterminer avec certitude. Toutefois, nous inclinons à croire que Gilgamès est un dieu tombé au rang des héros. Si l'on considère, en effet, que Gilgamès, en même temps qu'il représente l'action solaire, est un personnage historique et un type idéal, on se trouve amené à penser qu'un tel caractère a été créé, suivant cette tendance naturelle de l'esprit, qui porta les primitifs à personnifier les forces de la nature, à transformer des faits physiques en des êtres réels et moraux. Ainsi s'expliquerait la présence, dans une création unique, d'éléments aussi disparates. Quoiqu'il en soit, la filiation divine de Gilgamès est bien authentique. Il était issu d'un père demeuré inconnu et d'une déesse, « sage et connaissant toutes choses, » sans

doute Aruru, la même qui créa de ses propres mains Eabani. Par ses ancêtres, il se rattachait à Samas-napistim, le héros sauvé du déluge, élevé par un privilège spécial au rang des dieux.

Son extérieur était bien d'ailleurs celui d'un demi-dieu. *Incessu patuit...* D'une part, on le figure beau et fort comme un dieu. Il était en effet superbe à voir, ce dominateur d'hommes, fort comme un buffle, dans son équipement de guerrier, ceint de la hache et du glaive, portant en main la *zukat*, qui lui sert d'attribut, ou dans son costume de parade, avec ses armes et sa cuirasse étincelantes, sa blanche tunique serrée au corps et sa tiare ornée de brides riches. D'autre part, on le représente faible comme un homme. Son visage, ainsi que toute son attitude, trahissaient les moindres émotions de son âme, ses joies et ses souffrances. Sujet à maladie, d'ailleurs, comme le dernier des mortels, on le vit, tout couvert de lèpre, traîner un corps délabré vers les îles lointaines, en quête du remède souverain.

Un tel héros se présente à nous, dès l'abord, comme une sorte de tyran, voluptueux et capricieux à la fois, tournant sa puissance au profit de ses passions. Il promène sa fantaisie, d'une allure souveraine, à travers la ville d'Uruk, sur tous ses sujets, hommes et femmes indistinctement, se faisant redouter également des pères, des mères et des maris. Mais ce goût effréné du plaisir n'était point, chez lui, signe de mollesse, mais plutôt d'un excès de force. Aussitôt, en effet, que les dieux, à la prière des habitants d'Uruk, lui ont donné un compagnon d'armes, il se révèle comme un redoutable guerroyeur. Personne ne saurait lui résister : tour à tour, il fait la conquête d'Eabani, l'homme-taureau et triomphe de Humbaba, l'Elamite, du taureau divin, des lions. L'homme voluptueux a disparu, le héros seul reste. La

déesse Istar, ayant conçu une folle passion pour Gilgamès, après la victoire du héros sur Humbaba, celui-ci repousse dédaigneusement ses propositions, et, dans un suprême effort, triomphe même de l'amour.

Ces exploits ne sont point, comme on pourrait le croire, un simple déploiement de force physique, mais déjà une vraie manifestation de valeur morale. Ce vainqueur de géants, ce dompteur de monstres, ce tueur de lions est mû par des motifs élevés. Il apparaît comme un instrument, dont les dieux se servent pour civiliser l'humanité barbare, pour purger la terre et extirper le mal. Gilgamès ne nous est-il pas donné, en effet, dans la conquête qu'il fait d'Eabani, l'homme-taureau, comme le favori de Samas, et, dans la victoire qu'il remporte sur Humbaba, comme son représentant chargé de venger en son nom l'iniquité ? Ainsi tient-il, par une sorte de cumulation, le double rôle de bienfaiteur et de justicier. Ces traits, déjà fortement marqués dans notre épopée, se sont accusés encore dans certaines œuvres d'un caractère plus particulièrement religieux, comme l'*Hymne à Gilgamès*, où le héros est invoqué, comme un dieu guérisseur, contre toute espèce de maladie, et même, semblent s'être imprimés profondément, jusque dans le nom hiératique *Is-tu-bar*, qui servait à le désigner. C'est là le côté attachant d'un tel personnage, ce qui donne à ce type son véritable sens.

Mais, en outre, ce guerrier invincible est doublé d'un voyageur intrépide. Gilgamès joint, au courage d'Achille, les ressources d'Ulysse. Frappé au cœur par la perte d'un ami, qu'il a vu succomber sous ses yeux, se sentant d'ailleurs atteint lui-même d'un mal étrange, il entreprend un lointain voyage. Ayant franchi d'abord les portes du soleil, gardées par les hommes-scorpions, et traversé l'immense région de la nuit, il se trouve tout

d'un coup parmi des jardins enchantés, au bord de la mer, le vaste domaine de la déesse Sabit. Ensuite, s'étant embarqué, il vogue, en compagnie du pilote Amel-Ea, à travers l'Océan et les eaux de la mort. Il parvient enfin à l'île mystérieuse de Samas-napistim, où croît l'arbre de vie. Mais une cruelle déception lui était réservée à son retour. Il se vit ravir, hélas ! par un serpent, cette plante de vie, qu'un instant il avait tenue dans ses mains. Ainsi ses efforts étaient vains et inutiles ses recherches...

Ici encore, Gilgamès n'agit point par simple goût d'aventure, mais il poursuit des fins supérieures. Sans doute, en entreprenant un aussi lointain voyage, il désire, avant tout, obtenir sa guérison, mais, de plus, il veut surprendre le secret d'immortalité, cueillir le fruit de l'arbre de vie. Arriver au bonheur par la science, tel est le but de ses rêves. Gilgamès est un dieu souffrant, entêté de chimères infinies.

Après Gilgamès, le personnage le plus important est Eabani (1). Comme lui, il est de la race des demi-dieux. Aruru, la grande déesse, le façonna de ses mains, à la requête des gens d'Uruk, avec de l'argile. On le qualifie, au cours du poème, de rejeton illustre, serviteur d'Anu, suivant de Ninib, même, on le compare quelque part à une étoile tombée du ciel.

(1) Eabani : 1° Ses origines : II, II, 30-35 ; II, III, 1-4, 29-31 ; II, V, 27-28.

2° Sa physionomie : II, II, 36-41 ; II, III, 4-7, 31-34, 51 ; II, IV, 1-7, 26-30, 34 ; IV, IV, 6-7, 11 ; IV, (?) a, 6 ; XII, I, 13-27 ; XII, II, 15-18 ; (?), (?) a, 34 ; (?), (?) c, 4 ; (?), (?) j, 10-13.

3° Ses exploits : II, III-III, VI ; IV-V ; VI ; X, V, 1-13 ; X, V b, 13-14.

4° Sa mort : VIII, VI, 20-29 ; IX, I, 1-5 ; X, II b, 11-14 ; X, III, 29-31 ; X, V, 14, 20-22 ; XII, I, 16-31 ; XII, II, 15-27 ; XII, III, 1-4 ; 8-11, 17-19.

La déesse Aruru l'avait pétri d'étrange sorte. Eabani, en effet, est un être singulier, fait de tous les contrastes, une sorte de monstre. Sa physionomie tient à la fois de celle de l'animal, de l'homme et du dieu. Toute sa personne offre un mélange bizarre de beauté et de laideur, de force et de faiblesse. D'aspect inculte, il vivait à la façon d'un sauvage. On le dépeint, en effet, sous les traits d'un mâle vigoureux, au corps velu, à la chevelure flottante, à la mise rustique, qui prenait un plaisir extrême à courir par monts et par vaux et à vivre parmi les bêtes. Un véritable enfant de la montagne, nature forte et faible à la fois, capable d'ardeurs et de défaillances.

La vie d'Eabani va comme de pair avec celle de Gilgamès. Elle est remplie par les mêmes exploits, dirigée toute entière vers le même but idéal. Nous voyons, en effet, Eabani, une fois subjugué par Gilgamès, accompagner le héros dans ses diverses expéditions, se mêler activement à ses luttes contre Humbaba, Istar et le taureau divin, jusqu'au jour où il succomba à une mort prématurée.

Nous n'aurions qu'une idée incomplète des caractères de Gilgamès et d'Eabani, si nous ne rappelions ici l'étroite amitié (1) qui unit les deux héros. Un sentiment, aussi fort que l'était l'amitié en ces âmes antiques, pouvait seul leur donner la force d'accomplir de tels travaux. Il ne faut donc point s'étonner, si ce sentiment absorbe à lui seul toute l'action, s'il en régit la marche et en commande les diverses parties. Notre poème se trouve divisé, suivant les vicissitudes mêmes que subit l'amitié de ces héros, en deux parties, dont l'une, est remplie par la présence de l'ami, l'autre, toute imprégnée encore

(1) Sur l'amitié de Gilgamès et d'Eabani, voir *passim*, d'un bout à l'autre du poème.

de son souvenir. Joies et regrets de l'amitié, c'est là tout le poème.

Autour de Gilgamès et d'Eabani, viennent se grouper des personnages secondaires: Zaïdu, Harimtu et Samhatu, Humbaba, Amel-Ea, Samas-napistim et sa femme.

Zaïdu (1) est un type de chasseur. Sa réputation sur ce point était si bien établie, qu'on l'avait surnommé « le destructeur ». Seigneur incontesté de la montagne et de la plaine, dès longtemps, déjà, il tendait ses filets et creusait des fossés tout à loisir, lorsqu'un jour, s'étant trouvé tout d'un coup face à face avec le monstre Eabani, il dut rentrer vitement en son gîte. Apeuré à la suite d'une telle rencontre, jaloux, d'ailleurs, de voir un intrus chasser sur ses terres, il s'en vint se plaindre et demander conseil auprès de son père et de Gilgamès, qui, d'un commun accord, lui conseillèrent de chercher à capter Eabani, en s'aidant de Harimtu et de Samhatu (2). Ce qui fut fait : les deux courtisanes, d'après les indications de Zaïdu, ayant abordé le monstre, s'acquittèrent si bien de leur rôle, celle-ci provocante, celle-là insinuante, elles firent à Eabani si douce violence, qu'il se laissa enjôler, et, quittant là ses bêtes, se rendit avec elles à Uruk, auprès de Gilgamès.

Une fois qu'ils eurent été ainsi rapprochés par les artifices de deux femmes, Gilgamès et Eabani rencontrèrent un adversaire redoutable en Humbaba (3). Ce chef élamite, retranché dans la forêt de cèdres, était d'un abord difficile. D'aspect farouche, d'ailleurs, son rugissement, disait-on, était pareil à celui de la tempête et son haleine empestée soufflait la mort. Représentant du dieu

(1) Zaïdu : II, II, 42-50; II, III ; II, IV, 8-15 ; XII, (?) a, 1-4.

(2) Harimtu et Samhatu : II, III, 19-24, 40-50 ; II, IV, 6-22, 30-47; II, VI, 27, 32 ; III, IV, 29 ; VI, 184-186 ; XII, (?) a, 5-23.

(3) Humbaba : IV-V ; X, V, 10 ; X, V b, 14.

Bel, il semble avoir été regardé, en outre, comme une personnification du mal. A la suite d'une expédition périlleuse, Gilgamès et Eabani, étant parvenus à se rendre maîtres de Humbaba, lui tranchèrent la tête.

Après la mort d'Eabani, Gilgamés, au cours de son voyage, rencontre Amel-Ea (1). Ce personnage n'apparaît pas, dans notre poème, sous des traits bien distincts. Il est pour nous simplement le pilote de Samas-napistim. Matelot expérimenté, d'ailleurs, puisqu'il fait en trois jours le chemin de trente-cinq jours, connaissant à fond ces parages mystérieux de l'Océan et des eaux de la mort, à l'occasion, capable d'un sage conseil et prêt à tous les bons offices.

Quant à Samas-napistim et à sa femme (2), leur physionomie reste pour nous aussi indécise que celle d'Amel-Ea. Nous savons seulement qu'ils gardaient une apparence d'éternelle jeunesse. Nous sommes mieux renseignés sur leur histoire. Samas-napistim, désigné aussi sous le nom d'Atrahasis était originaire de Surippak et fils de Ubara-Marduk. A la suite du déluge, auquel il n'avait échappé avec sa femme que par miracle, grâce à l'intervention du dieu Ea, ils furent élevés tous deux au rang des dieux et transportés au loin, à la bouche des fleuves, dans l'île mystérieuse où croît l'arbre de vie. C'est là que vint les trouver Gilgamès, leur petit-fils, sous la conduite d'Amel-Ea. De nature pitoyable, Samas-napistim et sa femme, après l'avoir guéri, lui firent part de cet arbre de vie, qui l'aurait rendu lui aussi immortel, si, chemin faisant, un serpent ne le lui avait dérobé.

(1) Amel-Ea : X, II b, 28-31, 48 ; X, III, 1-6, 32-50 ; X, IV, 1-7 ; XI, 248-273, 294-301, 309-328.

(2) Samas-napistim et sa femme : IX, 6-7 ; X, II b, 15-28 ; X, III, 32-35 ; X, IV, 12-20 ; X, V, 23-45 ; X, VI, 23-40 ; XI, 1-7, 8-205, 206-299 ; XI b, 1-18.

A côté de ces divers personnages, principaux ou secondaires, il faut au moins mentionner ici les monstres, tels que le taureau divin (1) et les hommes-scorpions (2), êtres vivants et agissants, constituant, dans notre poème, de vraies personnalités.

III. — LA COMPOSITION ET LE STYLE.

Si l'on compare l'épopée de Gilgamès aux œuvres poétiques analogues que nous a léguées l'antiquité, elle nous frappe d'abord par sa brièveté relative. Elle est incomparablement moins prolixe que les vastes épopées de l'Inde, plus courte même que l'Iliade et l'Odyssée (3). Elle comprend en tout douze tablettes, dont chacune, divisée en six colonnes, contient de deux cents à trois cents vers (4). Cette brièveté ne provient pas, comme on pourrait le croire, de la pauvreté d'invention ou de la sécheresse des développements, elle dénote déjà, au contraire, dans le poète qui composa une telle œuvre, comme dans le public auquel elle était destinée, un certain sens de la mesure.

Ce goût de la proportion se manifeste également dans les divisions générales de l'épopée et jusque dans les divers épisodes. Notre poème, en effet, se trouve partagé en deux parties à peu près égales par la mort d'Eabani,

(1) Le taureau divin : VI, 94, 120-123, 128-158, 167-193 ; X, V, 9, X, V b, 13.

(2) Les hommes-scorpions : IX, II ; IX, III, 6-20 ; IX, IV, 37-43 ; (?), (?) f, 21.

(3) Le *Ramayana* compte environ quarante mille vers ; le *Mahabharata* n'en compte pas moins de deux cent mille ; l'*Iliade* en a moins de seize mille et l'*Odyssée* un peu plus de douze mille.

(4) La sixième et la onzième tablettes, qui seules ont pu être reconstituées d'ensemble, comprennent, l'une deux cent vingt vers, et l'autre, trois cent trente-cinq.

qui, placée au centre même de l'action, clôt le cycle des exploits et ouvre la série des voyages. Ainsi, d'un côté, des chants héroïques constituant une sorte d'Iliade, de l'autre, un roman d'aventures formant une manière d'Odyssée. On dirait d'un immense bas-relief distribué en deux larges panneaux, où seraient dépeintes des scènes de combat vis-à-vis de paysages variés. Chaque morceau, d'ailleurs, bien délimité et en harmonie avec l'ensemble.

L'épopée de Gilgamès, on le voit, n'est pas, pour employer le langage d'Aristote, εὐσύνοπτον. Elle ne se laisse pas, en effet, aisément embrasser d'un seul coup d'œil. On ne peut la saisir dans son ensemble que d'une vue successive, en promenant, pour ainsi dire, alternativement ses regards sur deux plans. Il en résulte qu'elle n'offre pas la belle unité des œuvres classiques. L'esprit oriental usa, dès ses débuts, de cette libre manière des conteurs dont il ne se départit jamais. Il ne sut, en aucun temps, s'astreindre à cette rigueur logique, qui fait les œuvres savamment ordonnées. Le *simplex dumtaxat et unum* est la découverte propre du génie grec. Ce n'est pas à dire cependant que, dans notre poème, l'unité fasse absolument défaut. L'amitié de Gilgamès et d'Eabani établit une liaison et sert comme de point d'attache entre les deux parties. Elle est l'âme même de l'action. Tout s'explique, en effet, par la présence ou l'absence de l'ami. Gilgamès n'accomplit d'abord d'aussi grands exploits, que parce qu'Eabani est à ses côtés, il n'entreprend ensuite un aussi long voyage, que parce qu'il est séparé de lui. Cette amitié nouée entre les deux héros est le fil ténu, qui relie les uns aux autres les divers épisodes dont se compose le poème, depuis l'entrée en scène d'Eabani, jusqu'au moment suprême de son évocation.

Entre ces deux points extrêmes, se déroulent des tableaux variés. Au premier plan, des scènes mouvementées et pleines de vie, empreintes à la fois de grandeur et de familiarité : l'amitié de Gilgamès et d'Eabani, l'expédition contre Humbaba, l'amour et la vengeance d'Istar, la lutte contre le taureau divin et contre les lions. Au second plan, un défilé de paysages, aux contours indécis, sur le fond desquels se détachent en relief des personnages fabuleux : les portes du soleil et les hommes-scorpions, la région de la nuit et les jardins enchantés, l'Océan, la déesse Sabit et le pilote Amel-Ea, les eaux de la mort, l'île lointaine habitée par Samas napistim, enfin une échappée sur les enfers.

Mais une telle variété n'est-elle pas plus extérieure que profonde ? Ne résulte-t-elle pas de la diversité des évènements plutôt que de l'originalité de l'invention ? On serait tout d'abord tenté de le croire, mais, à y regarder de plus près, on s'aperçoit bien vite qu'elle tient au fond même du récit.

Dans cette épopée, en effet, le récit offre un ensemble de qualités, qui, par leur mélange, forment une contexture riche et variée.

Une qualité qui frappe d'abord, est la clarté du récit. L'auteur de ce poème possèda, à un haut degré, le don de vision. Placé en regard des choses extérieures, il les réfléchit en images lumineuses. Toutefois, il ne reproduit point les objets, d'une manière absolument passive, à la façon d'un miroir. Il semble bien qu'il ait eu la conscience nette que l'art est un choix. Aussi s'attachet-il à rendre les choses, non point dans leur masse confuse et indistincte, mais plutôt dans leurs traits essentiels, avec leurs contours définis. Il use dans le choix des détails d'une discrétion, qui est déjà, chez lui, la marque d'un

véritable goût. C'est un poète objectif, mais nullement réaliste.

Une qualité non moins frappante que la clarté, est la grandeur merveilleuse du récit. L'auteur de ce poème eut, avec le don de vision, une rare puissance d'imagination. Dans le lointain du temps et de l'espace, où se déroulent les évènements qu'il raconte, il entrevoit les hommes et les choses, comme à travers un miroir grossissant. Toutefois, les objets, dans cet éloignement, lui apparaissent agrandis, mais non déformés. Son imagination, en effet, est toute pénétrée de raison et garde, jusque dans ses plus libres fantaisies, le sens de la mesure. Certaines de ses créations, il est vrai, nous semblent aujourd'hui étranges et disproportionnées. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces images ont été, un moment, l'expression de la réalité. C'est ainsi que la représentation d'un monde fantastique, tel qu'il nous apparaît dans ce poème, a été pour ces anciens hommes le système scientifique de l'univers, et que des monstres, tels que le taureau divin et les hommes-scorpions, n'ont été sans doute pour eux que la personnification d'une conception astronomique. Cette grandeur est, d'ailleurs, tempérée par un vif sentiment de la faiblesse humaine. Dans ce poème, les héros sentent et souffrent comme nous. Ne voyons-nous pas Gilgamès pleurer comme un enfant, sur le sort malheureux d'Eabani et trembler à la seule pensée de la mort ?

Si, de cette vue d'ensemble, nous passions à l'examen des détails, nous retrouverions dans les différentes parties du récit, descriptions, comparaisons, discours, les mêmes qualités de clarté et de grandeur réunies. Parmi les descriptions, en effet, les unes sont calmes et unies, les autres, vives et colorées. Il en est de même pour les comparaisons. Parfois nobles et un peu vagues,

le plus souvent elles sont familières et expressives. Enfin les discours placés, dans la bouche des divers personnages, sont tour à tour d'une grande simplicité ou d'une haute élévation.

Ces qualités de clarté et de grandeur se trouvent inégalement réparties dans le poème. C'est, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces éléments qui domine, suivant les circonstances.

De là, entre les divers chants, ces différences de ton, qui nous font passer successivement par toutes les gradations du style poétique, du mode le plus humble au mode le plus élevé. Qu'on relise, pour s'en rendre compte, la description de l'orage, tel que le décrit Gilgamès à Eabani (IVe chant) :

Mon ami, j'ai eu un troisième songe.
Or, le songe que j'ai eu est tout à fait effroyable.
(J'ai entendu) le ciel gronder et la terre gémir,
puis, le jour s'étant retiré, (j'ai vu) s'avancer les ténèbres,
alors, l'éclair a brillé, la foudre a éclaté,
. . a paru, une pluie meurtrière est tombée à verse,
. . . . l'éclat, le feu a détruit,
. . . sont tombés, s'est tourné en fumée,
. . . . né dans la plaine, ton seigneur est étendu. »

Qu'on place, maintenant, à côté de ce morceau, la peinture de l'orage qui amena le déluge (XIe chant):

Aux premières lueurs de l'aube,
du fond du ciel, s'éleva un noir nuage,
au sein duquel tonnait Ramman.
Nabu et Marduk ouvraient la marche.
Les dieux justiciers allaient par monts et par vaux :
Nergal arrachant [. .] ,
Ninib chassant tout devant lui.
Les Anunnaki, portant des flambeaux,
éclairaient le pays de leurs feux.
Les émissaires(?) de Ramman montèrent aux cieux,

ils changèrent la lumière en ténèbres,
. . . la contrée comme . . . . ils couvrirent.
Dès le premier jour, l'ouragan . . . . . .
souffla violemment sur (?) . . . la montagne . . . . . .
comme une armée rangée en bataille, fondit sur les
hommes . . . . . .
Le frère ne vit plus son frère,
du ciel, on ne distingua plus les hommes.
Les dieux, eux-mêmes, pris de peur à la vue du déluge,
s'enfuirent et gagnèrent les hauteurs du ciel, demeure d'Anu.
Les dieux, comme des chiens à l'attache, étaient accroupis dans
leur chenil, etc.

Quoiqu'il en soit de ces inégalités de ton, c'est, précisément, du mélange de ce double élément de clarté et de grandeur, que résulte l'intérêt littéraire du poème. L'auteur de ce poème a bien vu la réalité, mais il la transforme en l'idéalisant. Ainsi a-t-il fait une œuvre vivante et humaine, résumant à la fois ce que nous sommes et ce que nous tendons à être, faite de nos expériences et de nos aspirations. Il faut avouer, toutefois, pour faire aux défauts leur part, que s'il a représenté la vie dans sa vérité, il ne l'a pas saisie pourtant dans son libre mouvement, mais plutôt dans des poses un peu raides. L'imperfection de l'analyse et un certain manque de souplesse, l'ont empêché de la rendre dans sa fuyante complexité Cette œuvre est une copie d'après nature, mais traitée avec une certaine gaucherie. Ce n'est point ici une statue grecque, de l'époque de Périclès, aux membres déliés, transparaissant sous la tunique flottante, mais une statue chaldéenne, du temps de Gudea, à la forte musculature, effacée et comme écrasée sous la lourdeur des draperies.

(*A suivre*).

J. Sauveplane,
Ancien élève de l'École des Hautes Études.

LE BOUDDHISME

Troisième article.

VII. L'Éclairé.

32). *En quel appareil le Bôdhisattva s'achemina-t-il vers « l'arbre de la connaissance », Bodhimanda?*

« Ainsi donc, Religieux, le Bôdhisattva s'étant baigné dans la rivière Nâiranjana, ayant mangé et ayant fait renaître la force et la vigueur de son corps, il se dirigea vers le pied du grand arbre de l'intelligence, à l'endroit de la terre qui a seize formes, afin de triompher complètement du démon. »

La marche vers Bôdhimanda, l'arbre Bodhi, l'arbre de l'Intelligence, remplit tout le chapitre XIX du Lalita. Les fils des dieux aplanissent et embellissent la route sous les pas de Sakya-Mouni. Chemin faisant le héros laisse échapper de son corps une lumière qui apaise toutes les souffrances du monde. « Tous les êtres, furent, en ce moment, remplis de sentiments de bienveillance, de sentiment secourables les uns pour les autres, comme ceux d'un père et d'une mère, (1). » — Sur le point d'arriver « cela vint à la pensée du Bôdhisattva : sur quoi étant assis, les Tathâgatas antérieurs se sont-ils revêtus de l'intelligence parfaite et accomplie? Il

(1) P. 240.

pensa alors : c'est en étant assis sur un tapis de gazon. (1) » Et alors, continue le texte sacré, « le Bôdhisattva aperçut sur le côté droit de la route Svastika l'herbager qui coupait des gazons verts, tendres, tout nouveaux, agréables, réunis en tresses, tournés à droite, pareils au cou des paons, doux au toucher comme l'étoffe de Kâtchilindi, à l'odeur douce, colorés et réjouissants à l'esprit. » Sakya lui en demande une poignée, et « comme un être possédant son achèvement, ayant pris la posture des jambes croisées, il s'assit sur ce tapis d'herbe, le visage vers l'orient, en tenant son corps droit ; et, après avoir bien tenu présente sa mémoire, il fit cette déclaration d'une voix ferme : — « Ici, sur ce siège, que mon corps se dessèche, que ma peau, mes os, ma chair se dissolvent ! Mais, sans avoir obtenu l'Intelligence difficile à obtenir dans l'espace de plusieurs Kalpas, mon corps ne bougera pas de ce siège même (2) ».

33). *Pourquoi vint-il à la pensée du Bôdhisattva, après avoir reçu les hommages des dieux, de faire une provocation à Mara Pâpiyân?*

A peine assis sous l'arbre Bòdhi, Sakya devint resplendissant comme le soleil, si bien que par un seul de ses rayons, « de toutes parts, aux dix points de l'espace, furent éclairés tous les champs de Bouddha inconmmensurables, innombrables, qui ont pour limite les éléments de l'atmosphère et sont formés des meilleurs éléments des substances. »

Et voici qu'excités par cette lumière, des millions et des millions de Bòdhisattvas, venus de tous les points

(1) P. 244.
(2) *Lalita*, c. XIX, p. 248.

de l'espace, accourus de toutes les profondeurs obscures des champs de Bouddha, se pressent en foules profondes, infinies, autour de l'arbre Bôdhi, et font apparaître les choses les plus précieuses, qu'à tour de rôle, avec des protestations de respect et d'amour, ils viennent offrir au Tathâgata Sakya-Mouni. Les dieux se joignent à eux, et font tomber du ciel une pluie phénoménale, « une grande pluie de fleurs qui produisait la joie, chez tous les êtres, et ne blessait pas un être. (1) »

Et alors, il vint à la pensée de Bôdhisattva ce qui suit : « Ici, certainement, dans la région du désir, le démon Mâra est le seigneur et maître qui exerce l'empire, il ne serait pas convenable que, sans être aperçu par lui, je me revêtisse de la qualité parfaite et accomplie de l'intelligence. Je dois donc faire une *provocation* à Mârâ Pâpiyân. (2) »

Et, ayant ainsi réfléchi, « il lança du milieu de ses sourcils, de la touffe Ournâ, un rayon... (par lequel) dans la réunion tout entière des trois mille grands millions de mondes, toutes les demeures de Mâra furent obscurcies et fortement ébranlées (3) ». En même temps, une voix retentit dans l'espace immense, qui, distincte, effrayante, publie le triomphe de Bouddha, et prédit la ruine de Mâra Pâpiyân.

« Il rendra vides, sans restes, les trois voies mauvaises, il rendra pleine la ville des dieux et des hommes.

« ... Entré dans le Nirvâna, il fera entrer les autres dans le Nirvâna... Il rendra vide la ville allié de celui qui est noir. Rendu sans forces, privé de ton armée, partisan sans partisans, tu ne sauras, ô Mâra, où aller, ni

(1) Ibid. c. XX, p. 254, lire p. 253-4.
(2) *Lalita*, c. XXI, p. 257.
(3) Ibid.

quoi faire, quand il versera la pluie de la loi, l'être existant par lui-même. (1) »

34) *A quel parti s'arrêta le conseil des démons réuni par Mâra?*

Mâra Pâpiyân dormait. Sous l'influence de ce rayon et sur l'excitation de cette voix terrible, il fait « un rêve à trente-deux aspects » tous plus effrayants les uns que les autres, à la suite duquel il se réveille tout tremblant. Jamais il ne s'est senti si près de la ruine. Vite il assemble son conseil, vite il appelle aux armes le ban et l'arrière ban de ses troupes. Ce ne sera pas trop de toutes les lumières pour combiner l'attaque, contre un pareil ennemi ; ce ne sera pas trop de toutes les forces pour lui livrer l'assaut et le vaincre. Le conseil est agité. Deux parties s'y dessinent. L'un pousse à la guerre ; l'autre veut la paix. Pâpiyân veut et prédit la ruine de Bouddha. Sârthavâha annonce que Pâpiyân va entraîner les démons à une défaite certaine.

« Alors, Religieux, un fils du démon, nommé Sârthavâha, adressa cette Gâthâ au démon Pâpiyân :

Pourquoi, frère, as-tu le visage triste et coloré ? Pourquoi ton cœur palpite-t-il ? Pourquoi chacun de tes membres tremble-t-il ? Qu'as-tu entendu ? Qu'as-tu vu ? parle vite. Après avoir réfléchi, nous saurons ce qu'il convient de faire.

« Le démon, ayant mis de côté l'orgueil dit : écoute moi, cher fils. J'ai vu en songe des choses terribles, effrayantes à l'excès. Si je vous disais tout ici sans rien omettre, vous tomberiez à la renverse à terre.

Sârthavâha dit :

« Si le temps du combat est arrivé, il n'y a pas de mal

(1) Ibid. 258.

à vaincre, mais c'est d'y être vaincu qui est le mal. Si tu as vu de pareils signes en rêve, mieux vaut la patience pour ne pas être méprisé dans la bataille.

Mâra dit :

« Pour l'homme qui a une pensée énergique, le succès viendra dans le combat. En s'appuyant sur le courage si nous faisons de belles actions, la victoire sera à nous. Quelle est donc la force de celui-ci, qui, m'ayant vu avec mon armée, ne s'est pas levé pour saluer mes pieds avec sa tête ?

Sârthavâha dit :

« Qu'une armée soit grande, mais pas forte, si elle rencontre un seul héros puissant, il sera vainqueur dans le combat. Quand même les trois milles mondes seraient remplis de vers luisants, le soleil seul les éclipserait et les plongerait dans le néant. (1) »

En majorité cependant, le conseil se prononce pour la guerre. Pâpiyân a deux corps d'armées, celui de ses *compagnons*, et celui de ses *filles*. Il les fera donner l'un après l'autre contre Bouddha.

35. *Comment, après avoir fait les rodomonts, les compagnons de Mâra prirent honteusement la fuite?*

L'armée des démons, « la grande armée de quatre corps de troupes, » accourt à la voix de son chef redouté, « très forte et vaillante dans le combat, formidable, faisant dresser les cheveux, comme les dieux et les hommes n'en avaient pas vu auparavant ni entendu parler ; douée de la faculté de changer diversement de visage, et de se transformer de cent millions de manières ; ayant les mains, le corps et les pieds enveloppés dans les replis de cent mille serpents ; tenant des épées,

(1) C. XXI, p. 260.

des arcs, des flèches, des piques, des masses, des haches, des fusées, des pilons, des bâtons, des chaînes, des massues, des disques, des foudres ; ayant le corps protégé par d'excellentes cuirasses ; ayant des têtes, des pieds, des mains contournés ; des têtes, des yeux et des visages flamboyants ; des ventres, des pieds et des mains difformes ; des visages étincelants d'une splendeur terrible ; des dents canines énormes et effroyables ; des langues épaisses et pendantes, des langues rugueuses comme des nattes ; des yeux rouges et étincelants, comme ceux du serpent noir, rempli de venin (1) ».

Cette effroyable armée s'avance désordonnée, hurlante, féroce, vers l'arbre Bodhi. Ses hideux escadrons emplissent le ciel. « De côté et en l'air tout était complètement rempli par les armées des démons Pâpiyâns qui occupaient en entier les trois mille mondes, par centaines de millions (2). »

L'épouvante est partout ; « de vieilles femmes éplorées s'étant approchées du Bôdhisattva lui parlaient ainsi : « Ah ! mon fils, ah ! mon fils, lève-toi ! vite sauve-toi ».

Lui cependant, impassible, et souriant dans sa force, attendait.

Avant de fondre sur lui, l'ennemi s'arrête. L'armée des démons se dédouble : à droite se groupent en tumulte les partisans de Mâra, à gauche se pressent ceux de Sârthavâha, et à l'instant, les délibérations recommencent. Conseil effrayant ! dialogue terrible !

A gauche :

« A ma vue, les cœurs se fendent dans les mondes, même ceux des arbres qui ont une grande sève ; quelle est donc la force de celui-ci frappé par ma vue comme s'il l'était par la mort, pour vivre dans le monde. »

(1) Pag. 261.
(2) Pag. 263.

A droite :

« Tu dis : la sève qui est ici-bas dans les arbres, en la regardant, je la divise ; quelle est en pareil cas la condition des hommes? Quant même tu briserais le mont Mérou, rien qu'en le regardant, tes yeux ne s'ouvriraient même pas en présence de celui-ci. »

. . . . . .

A gauche :

« Entré en lui, je brûlerai son beau corps après y avoir pénétré, comme le feu de la forêt brûle un arbre desséché avec le tronc et les parties les plus menues. »

A droite :

« Quand même tu pourrais brûler le Mérou et la terre en y pénétrant, celui-ci ne pourrait être brûlé, lui, à l'intelligence de diamant, par tes pareils, égaux en nombre aux sables de la Gangâ. Toutes les montagnes s'écrouleraient, le grand océan serait anéanti, le soleil et la lune tomberaient sur la terre, et la terre arriverait à la dissolution, que celui qui s'est mis à l'œuvre à cause du monde et s'est engagé par une promesse, ne se lèverait pas d'auprès du grand arbre, sans avoir obtenu l'Intelligence suprême ! »

. . . . . .

A gauche :

« Le feu de la forêt ne se détourne pas de l'herbe qui brûle ; la flèche lancée par un habile archer ne se retourne pas ; la foudre tombée du ciel, ne se détourne pas ; il n'y a pas de repos pour moi tant que je n'aurai pas vaincu le fils des Sakyas. »

A droite :

« En rencontrant de l'herbe humide le feu recule ; après avoir frappé le sommet d'une montagne la flèche recule ; en rencontrant la terre la foudre s'enfonce en bas ; avant d'avoir obtenu l'Amrita paisible, il ne recu-

lera pas. Pour quelle raison? C'est que, ô mon père, on pourrait tracer des figures dans l'air, faire que tous les êtres quels qu'ils soient s'unissent dans une seule pensée; on pourrait attacher avec un lien la lune, le soleil et le vent, qu'on ne pourrait éloigner le Bôdhisattva de Bôdhimanda (1). »

Les légions infernales continuent longtemps encore ce dialogue solennel, et, à mesure qu'ils avancent, l'inquiétude grandit au cœur des compagnons de Mâra. Si bien que le chef même de l'armée de Pâpiyân, qui, le dernier, prend la parole, termine par ces mots, le discours dans lequel il tire la conclusion de ces longs débats :

« Comme un éléphant brise un pot de terre, un lion un chacal, le soleil un ver luisant, Sougata mettra de même cette armée en pièces (2). »

Les troupes de Mâra sont démoralisées, puisqu'elles commencent la lutte avec la certitude d'être vaincues. D'un signe Sakya les arrête; d'un mouvement de tête, il les met en fuite. Les projectiles qu'ils lancent contre lui se convertissent en fleurs, et, celles-ci, fraîches et parfumées, jonchent le sol ou restent suspendues en guirlandes aux branches de l'arbre sacré. L'armée infernale s'enfuit en désordre, et Pâpiyân, dévoré de colère et d'envie, dit au Bodhisattva : Lève-toi, lève-toi, ô fils de roi, jouis de la royauté, puisque ton mérite est tel que, par lui, tu as obtenu la délivrance (3). »

36. *Comment fut repoussée l'attaque des filles du démon?*

Il ne lui reste plus que la ressource de faire donner ses filles. Sur son ordre, elles accourent, et, plus confiantes

(1) Pag. 267.
(2) Pag. 270.
(3) C. XXI, p. 271.

que les démons, elles attaquent hardiment le Bouddha, lui faisant voir toute « la magie des femmes qui est de trente-deux espèces (1) ».

Peines perdues. Elles ont beau se montrer à lui sous le jour le plus favorable, lui détailler complaisamment leur beauté, lui vanter leurs vertus, lui promettre un dévouement à toute épreuve ; il ne daigne même pas les regarder, et, fatigué de les entendre : « Votre corps, dit-il, est égal et pareil à l'écume, à la bulle d'eau..., vos beaux yeux sont comme une pendule ronde, gonflés de sang condensé... Et un peu plus loin : « Je vois le corps malpropre et impur, rempli d'une famille de vers, combustible qui se consume, fragile et enveloppé de douleur ; j'obtiendrai la dignité impérissable et révérée par les gens sages, qui produit le bonheur suprême du monde mobile et immobile (2). »

Tout est bien fini. Le triomphe de Sakya est complet : Il a vaincu la peur, il a vaincu l'amour. Mâra est anéanti. Ses deux armées sont en déroute.

Et tandis que les huit divinités de l'arbre d'Intelligence, entonnent, d'une voix mélodieuse, un hymne en l'honneur de Sakya, les fils des dieux célèbrent d'un ton moqueur l'abaissement de Mâra.

GLOIRE A SAKYA !

« Tu brilles, être pur, comme la lune dans la quinzaine claire ; tu resplendis, être à l'intelligence pure, comme le soleil qui se lève.

« Tu resplendis, être pur, comme le lotus au milieu des eaux ; tu fais entendre ta voix, être pur, comme le lion qui se promène en roi dans la forêt.

(1) Pag. 225.
(2) Pag. 278.

« Tu brilles, premier des êtres, comme le roi des montagnes au milieu de l'Océan ; tu t'élèves, être pur, comme le mont Tchakravâda.

« Tu es difficile à sonder, être pur, comme la mer remplie de choses précieuses. Ton intelligence est étendue, guide du monde, comme le ciel sans limite.

« Tu as une intelligence ferme, être pur, comme le sol de la terre qui fait vivre tous les êtres ; tu es doué d'une intelligence sans trouble, premier des êtres, comme le lac Anavatapta qui est toujours calme.

« Tu as une pensée sans demeure fixe, premier des êtres, comme le vent, qui, dans le monde entier, n'est jamais fixé. Tu es difficile à approcher, premier des êtres, comme le roi de la splendeur, ayant abandonné toute pensée d'orgueil.

« Tu es fort, premier des êtres, comme Nârâyana qui est difficile à vaincre. Tu es ferme dans l'observance des pratiques, guide du monde, qui ne te lèves pas de Bôdhimanda.

HONTE A MARA

« Vaincu par le Bôdhisattva, Pâpiyân, tu es rêveur comme un vieux héron. Tu es sans force, Pâpiyân, comme un vieil éléphant enfoncé dans un marais.

« Tu es seul, Pâpiyân, comme après être vaincu, celui qui se vantait d'être un héros. Tu es sans second, Pâpiyân, comme le malade abandonné dans la forêt.

« Tu es sans force, Pâpiyân, comme un jeune taureau accablé par un fardeau. Tu es renversé, Pâpiyân, comme un arbre secoué par le vent.

« Tu es dans la mauvaise route, Pâpiyân, comme un voyageur égaré ; tu es le misérable des misérables, Pâpiyân, comme un homme pauvre et envieux.

« Tu es parleur, Pâpiyân, comme une corneille insolente ; tu es vaincu par l'orgueil, Pâpiyân, comme un ingrat indiscipliné.

« Tu seras mis en fuite aujourd'hui, Pâpiyân, comme un chacal par la voix du lion. Tu seras secoué, Pâpiyân, comme un oiseau ballotté par le vent.

« Tu ne connais pas le temps convenable, Pâpiyân, comme le religieux mendiant dont les mérites sont épuisés. Tu seras abandonné aujourd'hui, Pâpiyân, comme un pot brisé tout plein de poussière !

« Tu seras saisi aujourd'hui, Pâpiyân, par le Bôdhisattva, comme un serpent à l'aide d'un charme ; tu es privé de toutes tes forces, Pâpiyân, comme un homme qui a les mains et les pieds coupés.

Un professeur de grand séminaire.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

I. — La Science des Religions. — *La Revue de l'histoire des religions*, dans son numéro de juillet-août 1892, étudie le mouvement imprimé à la science des religions.

« Depuis quelques années, dit-elle, il semble que la situation se modifie. Le premier branle a été donné par les hommes les plus éclairés du monde scientifique et par les hommes politiques capables d'envisager les choses à un point de vue philosophique. Des institutions ont été créées pour introduire l'étude des religions dans le haut enseignement. Des périodiques ont été fondés pour propager des connaissances scientifiques sur les religions et pour attirer l'attention du public instruit sur l'importance et l'étendue des recherches qui, dans le monde entier, ont les religions pour objet. De divers côtés, parmi les adversaires de la religion, comme parmi les partisans les plus absolus de l'Église romaine, à l'École d'anthropologie comme à l'Institut catholique, des travaux importants ont été consacrés à l'étude scientifique des phénomènes religieux. Le nombre des thèses de doctorat qui, à la Sorbonne, portent sur l'histoire religieuse de notre pays ou du monde antique a considérablement augmenté. Dans le monde scientifique et dans la jeune Université, de grands progrès se sont accomplis. On a compris que la condition préalable pour traiter les graves questions du jour d'une manière sérieuse et digne de leur importance, c'était de commencer par soumettre les religions et la religion elle-même à une étude vraiment scientifique. Sans doute, il reste encore beaucoup à faire sur ce point ; mais les débuts sont encourageants. Ces questions, parfois délicates, épineuses, sont traitées aujourd'hui avec une liberté d'esprit, avec une abondance de recherches et avec une méthode

surtout qui répondent vraiment aux exigences de la science moderne. C'est là un grand progrès »... « Les études d'histoire religieuse ne devraient pas seulement être plus connues du public qui traite les questions religieuses et politico-ecclésiastiques du jour; elles devraient être aussi plus répandues parmi les hommes d'église. Et ici nous n'entendons pas tant les études d'histoire ecclésiastique, car celles-ci tiennent le haut bout dans le monde théologique actuel ; nous entendons les études d'histoire générale des religions. L'essor de plus en plus vaste de l'histoire des religions doit nécessairement provoquer une modification de la culture théologique et une évolution de la philosophie religieuse. Bien souvent déjà nous avons signalé ce phénomène. L'un de nos collaborateurs, M. C. Piepenbring, de Strasbourg, dans un remarquable article sur « l'autorité dogmatique », publié dans une revue protestante « La vie chrétienne » vient de développer cette même idée en des termes qui méritent d'être cités textuellement : « De nos jours, le monde chrétien a été mis en possession de la riche littérature des peuples de l'Orient. Nous avons ainsi appris à connaître l'ancienne religion des Égyptiens, des Assyriens, des Perses, des Hindous et des Chinois. Ces découvertes produiront une révolution inévitable dans la science religieuse, en brisant les étroitesses de la théologie traditionnelle, en corrigeant les principaux défauts et du catholicisme et du protestantisme. Elles confirment d'une manière éclatante, ce que nous avons déjà dit, savoir que la vie religieuse et morale s'est développée et a produit d'excellents fruits ailleurs que chez les juifs et les chrétiens, tout en restant loin derrière le christianisme évangélique, et que d'un autre côté, elle est soumise à des lois et constitue un ensemble de faits historiques qui peuvent et doivent être pris en sérieuse considération par ceux qui veulent se rendre compte de la vérité religieuse. » (*La vie chrétienne*, IX, 1, p. 28-89).

Voici la conclusion de la *Revue de l'histoire des Religions* :

« Il est certain que l'universalisme religieux fait aujourd'hui des progrès énormes dans tout le monde cultivé ; que, en dehors des cercles proprement ecclésiastiques, la religion est de plus en plus envisagée comme un fait humain, sans aucune restriction

de race, de temps ou de confession ; que l'histoire des religions ou la science des phénomènes religieux est de plus en plus pour tout homme instruit le fondement nécessaire de toute spéculation religieuse et de toute conception scientifique sur la religion. Et il faudra bien que les théologiens finissent par s'en rendre compte, s'ils ne veulent pas rester en arrière dans l'évolution générale des esprits cultivés du monde moderne. »

— Dans un récent travail sur le progrès de la civilisation et des arts que publie la *Revue scientifique* du mois d'octobre dernier, M. Gustave Le Bon, s'efforce de résoudre le problème de la théorie du progrès religieux. Pour lui l'évolution religieuse, politique et sociale n'est que l'effet des siècles, d'une transformation, qui n'est ordinairement que le résultat d'une très lente évolution.

Toutes les grandes religions, le brahmanisme, le bouddhisme, le christianisme, l'islamisme, ont provoqué des conversions en masse chez des races entières... Mais, en réalité, ce que les peuples ont changé partout, c'est le nom de leur religion, et non la religion elle-même... Le boudhisme, transporté en Chine, y est devenu à ce point méconnaissable que les savants l'ont pris d'abord pour une religion indépendante ... L'islamisme lui-même, malgré la simplicité de son monothéisme, n'a pas échappé à cette loi : il y a loin de l'islamisme de la Perse à celui de l'Arabie et à celui de l'Inde... Pour les 50 millions de musulmans hindous, Mahomet et les saints de l'Islam ne sont que des *dieux nouveaux, ajoutés* à des milliers d'autres... L'Islamisme même des Arabes est différent de celui des Berbères (Algérie). La polygamie du Coran est devenue monogamie chez les Berbères .. Ce qui est vrai pour les croyances l'est également pour les autres *institutions*. L'histoire de la civilisation se compose ainsi de lentes adaptations. Si elles nous paraissent soudaines et considérables, c'est parce que, comme en géologie, nous supprimons les phases intermédiaires pour n'envisager que des phases extrêmes... »

— La science des religions a fait une nouvelle apparition dans la chaire chrétienne par l'organe du P. Etourneau, dominicain, qui a prêché à Saint-Honoré d'Eylau, à Paris, pendant le carême de 1893, une série de conférences pour les hommes, sur ce sujet. L'éloquent orateur a pris à témoin du sentiment reli-

gieux universel, des coutumes rituelles universelles, de la croyance au surnaturel dans toutes les civilisations, dans l'âme de tous les peuples, ce *musée Guimet*, ce *musée des religions*, tout voisin précisément de Saint-Honoré d'Eylau. Cette collection considérée à tort avec défaveur par certains catholiques, est précieuse cependant comme arsenal des livres et des objets qui démontrent invinciblement l'universalité d'un culte, le concert unanime des peuples dans une pensée religieuse : livres et objets qui, chose plus frappante encore, accusent une similitude indiscutable entre les anciennes théogonies, parfois convaincues, par leur commune estampille, de remonter à une origine unique. Nous sommes convaincus que l'exemple du P. Etourneau aura de nombreux imitateurs. Les orateurs chrétiens ont là un large et intéressant sujet à exploiter.

— M. Ravaisson vient de publier aussi une étude sur l'histoire des religions, étude qui recherche dans les religions, en apparence les plus opposées, les points de contact et les ressemblances : « c'est que c'est une chose universelle et éternelle, dit l'auteur, que le système d'idées et de pratiques qui fit dans le paganisme, dans le judaïsme, puis dans le christianisme, et enfin partout ailleurs, le fond et des dogmes et du culte, ces idées et ces pratiques répondant point pour point aux phases successives qui vont du début de la vie au comble de sa perfection. Les différences qui s'y sont rencontrées se réduisent en définitive à des degrés différents de pureté et de clarté, le paganisme et le judaïsme offrant, pour ainsi dire, des ébauches dont le christianisme annonce, dans le règne à venir de l'Esprit pur, le suprême achèvement. »

— M. Paul Regnaud, professeur de sanscrit à la Faculté de Lyon, a donné une série de huit conférences sur l'*Origine et le développement de la religion et de la mythologie chez les Indo-Européens, et principalement dans l'Inde et la Grèce*. Ces conférences ont eu lieu au musée Guimet, salle de la Bibliothèque.

— Depuis quelques mois sont ouvertes au public, au musée Guimet, les nouvelles et fort belles collections rapportées d'Asie par les voyageurs français. Nous citerons, au rez-de-chaussée,

les objets cambodgiens, siamois et laotiens dus à MM. Aymonier, Delaporte et Fournereau. Au premier étage, ce sont les envois de MM. de Groot, de Morgan, le prince Henri d'Orléans, Benvalot, Capus, Harmand, Pépin, Rabot, Dumoutier, Laffitte, Pavie, Ulfavi de Mezo-Kovesd, Ernest Chantre, le comte de Landsberg, Martin, Lemaire, Neis Gouin, Hubert, Morel, Rey, de Bouteillier, Brau de Saint-Pol-Lias et James Darmesteter, ayant trait à la Sibérie, la Perse, l'Arménie russe, l'Asie russe, l'Indo-Chine, la Chine, Ceylan, la Birmanie, etc. Enfin, au second étage, l'Exposition coréenne, unique au monde, de M. Varat, celle de M. Colin de Plancy, dans la même région, et enfin les raretés rapportées du Japon par M. Frandon.

— Ceux qui aiment les sciences historiques étudiées au flambeau de la véritable critique et de l'érudition la plus consciencieuse apprendront avec joie la fondation, à Paris, d'une *Celle*, ou maison d'étude par les Pères bénédictins de l'abbaye de Ligugé. Cette œuvre a été encouragée par un bref très flatteur de Sa Sainteté Léon XIII qui, on s'en souvient, a recommandé de sa souveraine autorité et par des actes solennels, les études historiques. Son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris, a favorisé cette grande œuvre de toute son autorité. Mgr d'Hulst et toutes les sommités du monde savant chrétien ont honoré cette fondation de leur sympathie et de leur bienveillance. Elle est établie rue Garancière, n° 4, à Paris. C'est dans cette maison de la science que les religieux de l'abbaye de Ligugé iront successivement travailler. Le R. P. Dom de la Tremblaye est à la tête de cette colonie d'érudits. C'est dans les riches bibliothèques de la capitale et dans les dépôts d'archives qui contiennent d'incomparables trésors qu'iront puiser les religieux bénédictins pour élever à la science historique un magnifique monument. Car ils ont pour but principal de continuer ou plutôt de reprendre le *Monasticum benedictinum gallicanum*, que Dom Germain avait commencé au dernier siècle et qu'on n'avait pu poursuivre depuis. C'est une grande entreprise qui intéresse la France chrétienne qui trouvera tout bénéfice dans cet ouvrage dont l'exécution prouvera que les fils de saint Benoit se sont maintenus au niveau de leurs saints et glorieux

ancêtres. Les Bénédictins de Paris, viennent de fonder un *Bulletin catholique des livres et des Revues* paraissant tous les mois, en livraison in-8° de 48 pages, au prix de 5 fr. par an, chez M. Oudin, éditeur à Poitiers, ou à Paris, rue de Mézières 11.

— Le R. P. Gruber, savant autrichien, de la Compagnie de Jésus vient de publier un ouvraye sur *Auguste Comte, fondateur du Positivisme*. M. Ollé-Laprune y a ajouté une préface, et l'abbé Mazoyer nous en a donné une traduction. On lira avec fruit et intérêt ce volume, même après les traveaux de Stuart Mill et de M. Ravaisson. L'auteur commence par nous faire connaître la vie d'Auguste Comte. Quoiqu'il n'y ait pas un rapport nécessaire entre les doctrines d'un écrivain et sa vie privée, l'un jette souvent sur l'autre un jour précieux ; il y avait d'ailleurs des détails très intéressants à faire connaître sur son caractère, son incroyable orgueil, son fanatisme et même sa folie. Le P. Gruber n'a oublié aucun de ses détails. Il nous en donne une exposition aussi complète que celle du Positivisme, car son livre se distingue par le travail minutieux des choses. Mais passons au seul côté qui nous intéresse ici, le côté religieux.

La religion d'Auguste Comte essaie d'allier le mysticisme à la science; à la place d'une divinité que nous pouvons seulement honorer, mais non atteindre efficacement par nos actes, elle place l'humanité avec tout le cortège des êtres inférieurs qui lui appartiennent : l'Être suprême est ainsi rappelé par le Grand Etre. A ce grand Être il faut joindre le grand Milieu et l'espace, et le Grand Fétiche, c'est-à-dire la terre. Telle est la Trinité positiviste. Cette Trinité a un pendant dans lequel s'incarnent en quelque sorte les grands attributs de Dieu, sa puissance, son intelligence, sa bonté ; ce sont la femme, les prêtres et les banquiers. La prière occupe une grande place dans la religion positiviste Elle doit durer au moins deux heures par jour : il est bon surtout de s'endormir en priant. A la place du *Pater* on récitera la prière suivante : L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but. On peut faire en même temps un signe de croix en touchant successivement les organes où résident ces trois facultés. On ne s'étonnera pas après cela si les admirateurs eux-

mêmes du fondateur du positivisme se sont demandés si la raison d'Auguste Comte n'avait pas fini par sombrer.

Auguste Comte se proclame le grand pontife de l'humanité. Le monde entier devait se convertir en 33 ans ; il comptait sept ans pour la conversion des monothéistes, treize pour celle des polythéistes et tout autant pour celle des fétichistes. — Admirateur des Jésuites et de leur discipline, il envoya un de ses disciples au général de l'Ordre pour lui proposer une alliance. Malgré ces extravagances, Auguste Comte réussit à fonder à Paris une petite église. Il y a encore, paraît-il, des fidèles qui ont conservé le culte du maître. Des fêtes positivistes se célèbrent tous les ans à Paris, à Londres, à New-York, etc. Le Brésil est en train de lui élever un temple.

— Nous trouvons dans un des périodiques russes du mois d'octobre dernier, *la Niedelina*, un article curieux, qu'analyse la *Revue des Revues*, sur les origines d'une nouvelle secte religieuse, qui fondée en Russie depuis plusieurs années, semble prendre chaque jour une plus grande extension. On sait, du reste, que l'orthodoxie, si rigide et si sévère dans le pays du Tzar, n'a jamais pu empêcher l'éclosion de différents schismes et sous-chismes. La Russie est peut-être, en dehors de l'Angleterre, le seul pays où chaque année voit éclore plusieurs sectes et plusieurs religions. Mais, tandis que l'Angleterre nous offre le spectacle des *vérités* importées du dehors, nous trouvons en Russie des principes originaux, fruits directs de la culture et des mœurs locales.

Un paysan russe du village de Skibina, dans le gouvernement de Kiëv, nommé Douzenkowskij, a posé un jour le problème suivant à ses voisins : « S'il est vrai que Jésus-Christ soit venu pour amener le royaume du ciel sur la terre, comment se fait-il que nous voyions autour de nous les mensonges et les péchés prendre le dessus et que les misères et la mort déciment le peuple. » ? Et comme personne ne pouvait résoudre cette douloureuse charade, le paysan philosophe est arrivé à la conclusion que visiblement le Sauveur du monde n'est pas encore venu, et que par conséquent la chrétienté est basée sur une fiction. On a condamné le prophète Douzenkowshij à la déportation en Sibérie,

et les paysans, voyant le triste sort de leur chef, se sont efforcés de renfermer leurs doutes dans le fond de leurs âmes. La misère, la maladie et les mensonges persistant, les habitants, tout en s'en cachant, attendaient impatiemment l'arrivée du Sauveur.

La joie fut grande dans l'arrondissement de Tarastschansk, lorsqu'en 1889 le bruit se répandit que le Sauveur si impatiemment attendu venait de faire son apparition dans la ville de Tarastscha et cela en la personne même de Kondrate Malewannyj, un pauvre charron. Malewannyj était comme il fallait s'y attendre, un illettré, victime de l'alcoolisme et à quelques pas de la mort. Il parlait tout bas et par phrases allégoriques, complètement dénuées de sens, mais qui, par cela même, avaient un cachet de mystère et attiraient les foules. Les paysans affluaient de toutes parts, et le pauvre ivrogne fut proclamé Sauveur. Ses discours, le tremblement de ses membres, son visage empourpré, l'attendrissement perpétuel que trahissait la voix de Malewannyj, produisaient un effet surprenant sur les paysans. Le prétendu Sauveur fonda une sorte de communauté qui habitait une seule et même maison, et dont les membres s'occupaient exclusivement à boire du thé *en attendant la fin du monde*. Les nombreux adeptes de la nouvelle religion ne ménageaient point les cadeaux à celui qui devait racheter leurs péchés, et Malewannyj put continuer tranquillement sa vie de prophète. La police intervint. On intente un procès au prophète et les juges devant qui il est amené le déclarent malade et irresponsable. Toutefois, la police le surveille attentivement et lui défend de quitter la ville. Mais le nombre des adeptes de la nouvelle religion augmente chaque jour et, vers la fin de 1891, la contagion gagne plusieurs autres arrondissements. Le gouverneur général du pays envoie son délégué, avec l'ordre d'étudier l'état des esprits du peuple. Le rapport officiel constate que la conversion au *néo-schtoundisme* devient de plus en plus menaçante et que la nouvelle secte est sur le point de s'emparer de toute la population du rayon. Le rapporteur ajoute que, tandis que les uns se laissent influencer par les adeptes atteints d'un *mysticisme maladif*, par les visions désordonnées, les autres

arrivent aux mêmes resultats en raisonnant à la Douzenkowskij. Voici quelques données officielles des plus typiques :

Dans le village de Kozanka, une femme nommé Mélanie se trouvait à la tête des sectaires. Les croyants mangeaient et buvaient dans la maison, tout en se livrant à des pratiques inavouables. Mélanie et son sous-chef Zacharij, un jeune et vigoureux gaillard, ont fini par devenir fous. Les hommes s'habillaient en femmes, celles-ci revêtaient les costumes des hommes, et tous, criant, pleurant et sanglottant, évanouis et en proie à des visions horribles, attendaient la fin du monde. Vers le mois de mars, Mélanie ordonna que tout le monde allât laver ses péchés dans le fleuve. Environ quarante personnes se dirigèrent vers l'endroit désigné par la prophétesse. Il faisait un froid intense, le fleuve était encore gelé, mais les croyants ne s'en jetèrent pas moins dans l'eau, suivis de leurs enfants. Les pauvres petits en moururent. Mélanie, sujette à des hallucinations, voulant chasser les mauvais esprits, finit par tuer sa fille, âgée de six ans... Les maladies psychiques se répandaient de plus en plus et il y avait des villages où presque tous les habitants en étaient atteints.

Quelques mois après, un paysan de Jachna, nommé Moisiej s'en va à Saint-Pétersbourg afin de convertir le gouvernement et de « délivrer le peuple de son esclavage égyptien ». Mal lui en prit, car, arrêté aux abords du palais du tzar, il fut mis au cachot. Le nombre des prophètes augmente continuellement. Ainsi un paysan a été couronné de l'auréole de la sainteté pour un exploit digne de Succi. Il s'est abstenu de manger pendant 50 jours. Du reste, les sectaires évitent jusqu'à présent de se nourrir de viande et mangent en général aussi peu que possible. Il arrive très souvent que les *néo-schtoundistes* jeûnent pendant plusieurs jours dans la semaine et le végétérianisme semble être chez eux une règle obligatoire. Chose étonnante, les enfants eux-mêmes suivent l'exemple de leurs parents. Ils mangent très peu et il n'est pas rare de les voir jeûner pendant des jours entiers. Le service religieux est, chez les sectaires, des plus simples! Ils n'admettent même pas la Bible, en disant que ce n'est qu'une mer où se noient la raison et le bon sens des croyants ! S'ils mentionnent de temps en temps les saintes Écritures, ce n'est que

pour prouver avec leur aide la véracité de leurs croyances. A la place de la Bible, ils ont recours à des évangiles de Malewannij et à de prétendues *révélations des prophètes et des prophétesses*, qui ont suivi la voie désignée par le saint ivrogne Tarastchansk.

— *Le problème de la vie*, par le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut, est un livre in-18 de 295 pages. Quelle est la valeur des systèmes émis en ces dernières années sur l'origine de la vie de l'homme et des différents animaux ? Pour répondre à cette question, M. de Nadaillac ne se contente pas d'hypothèses, il interroge les faits. Il étudie d'abord la formation du globe terrestre, recherche à quel moment la vie a fait son apparition, puis il suit celle ci dans son développement, depuis les animaux les plus rudimentaires jusqu'à l'homme, à travers les terrains des époques primaire, secondaire, tertiaire et quarternaire. Il recherche enfin à quelle date remonte l'homme, quelle antiquité il faut lui assigner, et si, tant au point de vue physique qu'intellectuel, l'homme a été identique à travers les siècles. C'est à l'épreuve de ces faits que M. de Nadaillac soumet les hypothèses de la génération spontanée, du transformisme, de l'évolution, de la descendance animale de l'homme, et les faits répondent que ce sont de pures hypothèses, et qu'à chaque instant les phénomènes de la nature les contredisent formellement.

— D'après les dernières statistiques la population du Nouveau-Monde, est au point de vue de la religion, classée comme suit : Amérique du Nord, Etats-Unis : Catholiques, 13,000.000 ; non-Catholiques, 50.000.000. Possessions britanniques : Catholiques, 2.000,000 ; non-Catholiques, 3.000.000 ; Mexique, Catholiques, 12.000 000 ; Amérique Centrale et Antilles, Catholiques, 5.000.000 Amérique du Sud, Catholiques, 24.000 000. Total général : Catholiques, 56 000 000 ; non-Catholiques, 53.000.000.

Quant à Ceylan en 1871, il y avait dans cette Ile 55 000 à 56,000 Protestants de toute nuance. Le recensement en 1891 a donné à peu près les mêmes chiffres. D'autre part, le nombre des Catholiques, dans cette période de vingt ans, s'est accru de 61.000. Ils étaient 184.000 ; ils sont maintenant 246,000. Tandis que la population croissait à raison de 25 p. 100, le

nombre des catholiques s'augmentait de 33 p. 0[0. De sorte qu'il y avait maintenant, dans la population entière, un catholique par 12 personnes et un protestant par 53.

— M. Nizet publie sur l'*Hypnotisme* une étude critique qui ne manque pas d'intérêt. Dès le premier chapitre, l'auteur définit l'hypnotisme et fait connaître le différend qui sépare l'école de la Salpétrière et l'école de Nancy. Il aborde ensuite un terrain des plus délicats : celui du surnaturel, du spiritisme, et se permet d'assimiler les miracles racontés par les Évangiles avec des faits d'hypnotisme M. Nizet est trop complaisant aussi pour les auteurs qui racontent les faits de télépathie et de spiritisme. Le dernier chapitre est consacré à exposer l'avenir de l'hypnotisme. L'auteur s'y laisse aller aux rêveries et aux illusions les plus fantastiques.

— Les spirites reconnaissaient en France pour chef principal M. P.-G. Leymarie, directeur de la *Revue spirite* et successeur d'Allen-Kardec. Dernièrement, afin de contrebalancer l'autorité de leur grand-prêtre, qui commençait à leur déplaire, les spirites avaient décidé de se grouper en une sorte de fédération. M. Laurent de Faget en est provisoirement le président. D'où colère du pontife, qui a prononcé des mots offensants pour M. de Faget, lesquels mots ont amené une intervention du juge de paix. A la suite de ces faits, les spirites, réunis en assemblée extraordinaire, ont déclaré continuer leur confiance à M. de Faget et blâmer la conduite de M. Leymarie. Ce dernier leur a immédiatement envoyé sa démission qui a été acceptée.

II. — Religion chrétienne. — La Société des missions étrangères compte 31 évêques, 881 prêtres et 472 prêtres indigènes affiliés, 2 218 catéchistes, pour desservir 3.155 églises. En outre, elle compte 1 690 séminaristes répartis en 33 séminaires et 64.844 élèves répartis en 2.242 écoles ou orphelinats. Les catholiques des différentes missions confiées à la société sont 1.009.265, et il y reste à convertir 225 millions d'infidèles et 55.290 hérétiques. En 1891, on a baptisé 38.101 païens adultes et 182 376 enfants païens *in articulo mortis*. On a converti 462 hérétiques. La mission qui compte le plus de ca-

tholiques est celle du Tonkin : Tonkin occidental 220.000 et Tonkin méridional 84.000. Puis vient celle de Pondichéry avec 218.362 catholiques et les Indes anglaises 60.000. Notre Cochinchine et le Cambodge, 133.000 catholiques. En tout, la Société des Missions étrangères a compté en 1891, 1.009.265 chrétiens. C'est la première fois qu'elle dépasse le million.

Nous lisons dans le dernier rapport des travaux de ces missionnaires :

« Les travaux de cette Société, fécondés par la bénédiction divine, ont donné, pendant le dernier exercice, des résultats un tant soit peu inférieurs, il est vrai, à ceux de 1891, mais néanmoins très consolants. En voici les chiffres : 37.495 baptêmes d'adultes ; 464 conversions d'hérétiques ; 181.757 baptêmes d'enfants de païens. L'année 1892 a donc été bonne, très bonne même : il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau général des résultats obtenus et d'en comparer les chiffres avec ceux du tableau de 1891 pour constater que la plupart de nos Missions sont en progrès. Ne l'oublions pas, ces résultats, que nous sommes si heureux d'enregistrer, nous les devons en grande partie à la Propagation de la Foi ; et c'est chose merveilleuse que le développement pris par nos missions, depuis l'origine de cette OEuvre vraiment providentielle, c'est-à-dire depuis 1822. A ce propos, laissez-nous mettre sous vos yeux, le tableau que, pour la satisfaction des directeurs de l'OEuvre, comme pour la nôtre, nous avons adressé dernièrement, avec notre rapport annuel, aux Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Tableau comparatif du personnel et des travaux de la Société des Missions étrangères de 1822 *à* 1862 *et de* 1862 *à* 1892.

	1822	1862	1892
Nombre des Missions.	5	22	27
Population paienne .	100 000.000	200.000.000	236.224 700
Population chrétienne	360.000	568.925	1.030.701
Evêques.....	5	10	28
Missionnaires.....	21	287	899
Prêtres indigènes....	120	250	487
Aspirants au séminaire des Mis étrangères.	7	60	260

	1822	1862	1892
Séminaires dans les M.	5	32	35
Elèves dans ces Sémin.	250	1.000	1.760
Ecoles et collèges....	50	350	2.320
Elèves dans ces écoles.	1.000	10.000	67.716
Imprimeries	2	7	15
Eglises et chapelles...	10	450	3.575
Baptêmes d'adultes..	300	8.500	37.495
Conversions d'hérétiques.....	3	19	464
Baptêmes d'enfants de paiens	45.008	.....	181.757

« En présence de pareils chiffres, vous éprouverez, nous n'en doutons pas, le double sentiment que nous avons éprouvé nous-mêmes : sentiment de profonde gratitude envers Dieu et les associés de la Propagation de la Foi. »

— L'année 1897 ramènera le treizième centenaire du jour où l'Angleterre se convertit au christianisme sous le roi Ethelbert. Mgr l'Evêque de Northampton, dans le diocèse duquel se trouve un sanctuaire dédié au saint roi Ethelbert, se propose de célébrer ce glorieux centenaire par l'érection d'un temple magnifique au premier roi catholique de l'Angleterre. Le Saint-Père a adressé, à cette occasion, à Mgr l'évêque de Northampton, une lettre où se trouve exprimée l'espérance de voir « l'île des saints » revenir à la foi catholique.

— Le troisième volume des : *Acta martyrum et sanctorum* de M. Bedjan a paru.

Ce volume contient un assez grand nombre de courtes monographies ; les principales sont les biographies de saint Thomas, apôtre ; des saints Cyprien et Justine, de saint Miaha, de saint Placide, de saint Cyr ; — les actes du martyre de Saint Ignace, l'histoire de saint Eugène, la vie de saint Daniel, l'histoire des quarante martyrs de Sébaste, l'histoire de saint Ephrem, le récit du martyre d'Eléazar et des sept frères Macchabées. Sur ce nombre, trois seulement avaient été déjà éditées, à savoir : les vies de saint Thomas, de saint Ephrem et des frères Macchabées. Ces biographies méritent, sans contredit, toute l'attention des savants.

— M. l'abbé Chapot, publie à Paris, chez Poussielgue, l'*histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, première supérieure du Monastère des Ursulines de Québec. La vénérable Marie de l Incarnation a été l'un des apôtres de la Nouvelle-France avec l'évêque Montmorency-Laval et le R. P. Soguet et autres jésuites, morts martyrs ceux là. On trouvera dans ce livre des passages pleins d'intérêt relatifs aux luttes entre les tribus des Hurons et des cruels Iroquois. On verra comment l'éducation des Ursulines réussit auprès des Huronnes, en fit d'excellentes chrétiennes et même des apôtres.

— A *l'Académie des inscriptions et belles lettres, séance du 7 avril* 1893, après que M. de Lasteyrie a donné une seconde lecture de son mémoire sur l'origine des basiliques chrétiennes, à la suite de laquelle MM. Derenbourg, Boissier, Ravaisson et Müntz présentent quelques observations, M. l'abbé Duchesne lit une étude sur la *Vie de sainte Geneviève de Paris*, qui a toujours été considérée comme rédigée au sixième siècle, peu de temps après la mort de cette sainte. M. Bruno Krusch, archiviste à Hanovre, vient de soutenir que cette biographie est l'œuvre d'un faussaire, de la fin du huitième siècle. M. l'abbé Duchesne critique cette opinion. Il démontre qu'il n'y a pas lieu de renoncer à la date précédemment acceptée et de contester l'authenticité du manuscrit en discussion.

— De toutes les vies de saint Ignace celle du P. Daniel Bartoli, est, sans contredit, la plus complète. L'auteur a raconté, en un style classique, la vie de son héros, et il a su mettre en un saisissant relief sa vraie physionomie. Son œuvre parut en 1650, à Rome : elle fut successivement traduite en allemand, en anglais et en espagnol. La traduction française fut publiée à Paris, en 1844, et plusieurs fois rééditée ensuite en France et en Belgique ; depuis plusieurs années, elle était épuisée.

La Société Saint-Augustin a voulu donner une nouvelle édition de cette vie. Le R. P. Michel, a revu ou plutôt refondu et complété la traduction. Au texte il a ajouté de nombreuses notes sur la vie de Saint Ignace, des notices sur les Pères contemporains du saint Fondateur qui jetèrent un éclat particulier sur le

berceau de la Compagnie. Enfin, des documents inédits du plus haut intérêt donnent à cette édition un nouveau prix.

— Au moi de mai dernier, a été célébré à Rome, le quatrième anniversaire de la venue à Rome de la Lance de la Passion.

Le sultan Bajazet II, fils et successeur de Mahomet, après s'être trouvé en guerre avec son émule Zizyme, conclut la paix sous les auspices d'Innocent VIII, en assurant le libre séjour à Zizyme à Rome, avec riche dotation, et en offrant au Pape, entre autres dons précieux, l'insigne relique de la Lance de Notre-Seigneur qui, à deux reprises, avait été transportée de Jérusalem à Constantinople.

Rien n'est plus touchant que le récit des solennités qui eurent lieu à Rome lorsque la Lance du Sauveur y arriva le 31 mai 1492, apportée en grande pompe par l'ambassadeur de Bajazet, et reçue avec la plus grande vénération, sur la voie Flaminienne, par Innocent VIII qui, de là, escorté par tous les dignitaires ecclésiastiques, la porta en procession jusqu'à la basilique de Saint-Pierre.

Le souvenir de cet événement est indiqué par l'inscription qui, dans cette même basilique, orne le tombeau d'Innocent VIII, presque en face la chapelle du Saint-Sacrement. Elle rappelle aussi trois autres événements survenus sous le règne de ce grand Pontife, à savoir : la découverte du Nouveau-Monde, la fin de la domination des Maures en Espagne, dont les souverains prirent le titre de catholiques, et l'*inventio*, ou découverte du titre authentique de la vraie Croix dans la basilique Sessorienne où il avait été déposé depuis l'époque de sainte Hélène.

— S. Isaac le Ninivite, vivait dans la seconde moitié du Ve siècle, d'abord moine au couvent de Mar Matthaï, il fut ensuite promu au siège épiscopal de Ninive, qu'il abandonna bientôt pour le désert de Nitrie, où il mourut (1).

S. Isaac a laissé un grand nombre d'écrits ascétiques si estimés en Orient qu'on les traduisit du syriaque, en copte, en éthiopien, en arabe, en arménien, en grec et même en latin. M. l'abbé Chabot a voulu, par la dissertation qu'il vient d'écrire pour le

(1) *De S. Isaaci Ninivitae Vita, Scriptis et Doctrina.*

doctorat en théologie, tirer cet écrivain de l'oubli ; il a, le premier, publié dans le texte original syriaque trois discours choisis de S. Isaac avec une traduction latine et des notes très érudites. Le texte est tiré de la précieuse collection des manuscrits syriaques du Musée britannique et imprimé d'après une copie des écrits de S. Isaac destinée à la *Patrologie syriaque* qu'a entreprise M. l'abbé Graffin.

— *Christus bei Josephus Flavius*, de M. Muller, n'est qu'une brochure de 53 pages.

Les historiens ont beaucoup discuté le fameux texte des *Antiquités judaïques* (XVIII, III) où Josèphe parle de Jésus. Il y déclare nettement que Jésus était le Christ : « Ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν ». Doit-on même l'appeler un homme ? « εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. » Quoique l'on dût s'attendre à ce que Josèphe parlât de Jésus, ce ne sont pas des affirmations aussi chrétiennes, que l'on pouvait espérer. D'un autre côté ce texte est reproduit par tous les manuscrits. La conclusion qui s'impose, d'après M. Muller, est que Josèphe a parlé de Jésus, mais que son texte a été remanié par une main chrétienne. Il étudie donc ce passage dans toutes ses parties, il le compare avec les différentes recensions que nous en avons, et le rétablit de la manière suivante : « En ce temps-là il y avait (un certain) Jésus, faisant des œuvres merveilleuses, qui avait attiré à lui beaucoup de Juifs et d'Hellénistes ; celui-ci était celui qui a été appelé le Christ. Sur la dénonciation des principaux hommes d'entre nous, il fut condamné à la croix par Pilate, mais ceux qui l'avaient aimé dès le commencement ne l'oublièrent pas, et la tribu des chrétiens, ainsi appelée d'après son nom, n'a pas encore jusqu'à présent cessé d'exister. »

— On lira avec le plus grand intérêt le travail de *M. l'abbé Battifol, sur l'Histoire du Bréviaire romain*. On ne saurait assez louer la réforme de bréviaire romain de S. Pie V en 1568. M. Battifol déplore avec tous les critiques les changements malheureux introduits dans l'hymnaire par Urbain VIII. La tentative de Benoît XIV pour la refonte du bréviaire n'aboutit point. Les procès-verbaux de la commission de 1741 et années subséquentes, ont été retrouvés et assez récemment, dans la bibliothèque Corsini. Le livre de M. Battifol est un ouvrage de science

liturgique et d'histoire littéraire. Il est écrit en dehors des préoccupations polémiques. Il constate la nécessité de mettre certaines légendes de saints au point de la saine critique.

— Quelques écrivains, entre autres l'hérésiarque Calvin, ont prétendu que le nombre des parcelles distribuées dans le monde entier est notablement supérieur au volume qu'avait la croix. M. Rohault de Fleury a fait des calculs très précis, desquels il résulte que le volume de la croix devait être de 178 millions de millimètres cubes, que d'un côté, le volume des fragments aujourd hui conservés, est de cinq millions de millimètres cubes, et qu'en triplant ce dernier chiffre, pour y comprendre les parcelles restées inconnues ou détruites, on arrivera à un total de 15 millions de millimètres, ce qui ne forme pas le dixième du volume total de la Croix.

— Le livre de *M. Baumer*, *Johannes Mabillon* nous fait connaître la célèbre congrégation de S. Maur si intéressante à plus d'un point de vue dans l'intéressante monographie de Mabillon, le plus illustre représentant de la congrégation. Il fait précéder son travail d'une *Literatur* très détaillée; il le fait suivre d'une nomenclature complète des productions littéraires du savant bénédictin; en même temps, il nous montre l'esprit qui l'animait.

— La librairie Retaux, à Paris, publie les études de *M. Freppel*, évêque d'Angers, sur *Commodien*, *Arnobe*, *Lactance* et autres fragments inédits. Appelé à Rome en 1869, il avait déjà rédigé ses leçons sur Commodien, Arnobe et Lactance; il n'eut pas le temps de les publier. Elles sont en tête de ce volume et forment le couronnement de l'œuvre scientifique de l'évêque d'Angers. Avant d'être professeur à la Sorbonne Mgr Freppel avait enseigné la philosophie à l'École des Carmes. Ses leçons n'avaient jamais été publiées non plus. Elles ne sont, ni complètes ni parfaites. Treize leçons ont pour objet la philosophie de l'Ecole d'Alexandrie et exposent les idées philosophiques de Potamon, d'Ammonius Saccas, de Platon, d'Aristote, de Plotin, de Philon, de la Cabale, des Ecoles gnostiques de Syrie, d'Égypte et d'Asie Mineure et des écoles chrétiennes du premier siècle sur lesquelles nous avons peu de données. Tout en faisant l'histoire de ces écoles, il combat le panthéisme des Allemands et l'éclectisme de

M. Cousin. Les sept leçons suivantes traitent de la raison, de ses forces, de ses limites, de ses droits et de ses devoirs.

— A l'Académie des inscription et belles-lettres, à la séance publique annuelle du 24 octobre dernier, M. l'abbé Duchesne, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu une monographie sur *Jean d'Asie, historien ecclésiastique*. Il retrace la vie mouvementée de l'évêque historien de la secte monophysite ; il le montre persécuté, traqué, écrivant et prenant des notes un peu partout, en voyage, en prison, dans les cachettes où il devait se blottir pour échapper à ses persécuteurs : « Ses écrits sont régulièrement attachants, dit M. l'abbé Duchesne, en terminant : ils ressemblent à la vie de leur auteur, toujours inquiète, toujours militante. La critique a le devoir de faire ses réserves sur ces récits d'un Oriental, et d'un Oriental surchauffé par l'ascétisme, la controverse et la persécution. Mais nul n'entrera en rapport avec cet historien d'accès difficile sans être ému et de ce qu'il dit et de la façon simple, sincère, touchante, dont il le dit. L'histoire ecclésiastique a été traitée quelque part de genre béat. Je n'oserai contester qu'il y ait des livres où elle donne en effet cette impression ; assurément ce ne sont pas ceux de Jean d'Asie. »

— *M. Tyck*, vicaire de Saint-Quentin, à Louvain, publie ses *Notices historiques sur les Congrégations et communautés religieuses* et les instituts de missionnaires du XIXe siècle.

C'est le bilan des œuvres nouvelles que la foi catholique a produites à notre époque. Au sortir de la Révolution du siècle passé, nombre d'anciennes institutions disparurent sans retour ; d'autres durent subir des adaptations qui les rendissent propres à satisfaire des aspirations nouvelles d'une société transformée. Mais la floraison n'a pas été moins belle que par le passé.

— *La Science catholique*, dans un de ses derniers numéros, résume en ces termes l'œuvre de M. de Rossi : « Quand, il y a trente ans, M. de Rossi publia le premier volume de ses *Inscriptiones christianæ*, le célèbre historien Mommsen prononça cette parole : « Aujourd'hui se termine la période du dilettantisme dans l'archéologie chrétienne, et commence la vraie science. » Tous ceux qui, depuis le XVIIe siècle,

avaient étudié les monuments chrétiens de Rome, soit sur terre, soit sous terre, l'avaient fait d'une manière empirique, rassemblant des faits, combinant des hypothèses, inventant des explications, se montrant soit des apologistes systématiques de la religion, soit des curieux et des littérateurs, mais n'ayant pas la pensée que, par une étude préliminaire des sources, par un classement rigoureux des faits, on pourrait déterminer des principes et constituer une science. Seul, Bosio avait compris ce qu'il fallait faire, et montré la voie ; mais, après lui, ses successeurs s'étaient dispersés dans mille chemins de traverse, où ils avaient erré à l'aventure. Deux siècles après Bosio, M. de Rossi reprit, avec des ressources immensément accrues, le plan de celui-ci, traça toutes les grandes lignes, ouvrit toutes les routes, et fit de l'archéologie chrétienne, pays naguère obscur et couvert de broussailles, une contrée claire que lui-même ne parviendra pas à décrire toute entière, mais où tous les horizons sont dégagés, toutes les perspectives visibles, et dans laquelle les explorateurs qui lui succèderont ne courront plus, grâce à lui, aucun risque de s'égarer.

Comme toutes les œuvres de génie, celle de M. de Rossi, quand on essaie de la résumer, paraît simple : quelques principes conducteurs, qu'un seul avant lui avait entrevus plutôt qu'établis, suffirent à dissiper les ténèbres de Rome souterraine et à en démêler les labyrinthes. Détermination topographique des cimetières, d'après les documents écrits ; dans chaque cimetière, détermination des centres historiques, uns ou multiples, autour desquels il s'est développé ; établissement, par une observation patiente et un rapprochement attentif de tous les faits, de critères chronologiques assez certains pour pouvoir dater non seulement les peintures ou les inscriptions, mais même les formes architecturales et les matériaux de construction : telle fut, en quelque sorte, la base critique sur laquelle s'éleva l'édifice scientifique créé par M. de Rossi ; telle fut la méthode par laquelle il fut construit. L'événement n'a pas tardé à montrer la solidité de cette base. »

— Les *Cultores martyrum*, association dont le *but est l'étude* des catacombes romaines, ont célébré la fête de saint Damase

dans la catacombe de Domitille. La grand'messe a été chantée dans la Chambre célèbre du fossoyeur Diogène. Après la messe, l'illustre archéologue, M. le commandeur de Rossi, complètement remis d'une chute qui avait alarmé ses amis, a fait, devant un nombreux auditoire, réuni dans la basilique des saints Nérée et Achillée une conférence sur saint Damase et la part qu'il a prise à la conservation des catacombes. Le soir, une procession aux flambeaux s'est déroulée dans les corridors souterrains, au chant des litanies des Saints. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette pieuse cérémonie, où les Français étaient en grande majorité, ont été vivement émus.

— L'année dernière, M. Bouriant publia dans les *Mémoires de la Société française d'Archéologie du Caire*, trois fragments grecs, qui avaient été trouvés, en 1886, dans un tombeau à Akhmîm, dans la Haute-Egypte. C'étaient des fragments du *Livre d'Enoch*, de l'*Evangile de Pierre* et de l'*Apocalypse de Pierre*. L'attention des savants s'est portée immédiatement sur cette heureuse trouvaille, et déjà, en Angleterre et en Allemagne, on a étudié surtout l'Evangile de Pierre dans les Revues spéciales et même des ouvrages lui ont été consacrés.

— Nous signalerons l'ouvrage suivant : *Die Bücher des Neuen Testaments erklæert* von Dr Aloys Schæfer. I. Band : *Die Briefe Pauli an die Thessalonicher un and die Galater*. — II. Band : *Der Brief Pauli an die Rœmer*, publié chez Aschendorff. Le docteur Aloys Schæfer est professeur à l'Académie impériale de Münster. Le plan de son œuvre est de présenter une vue d'ensemble des livres du Nouveau Testament, et pour cela de les replacer dans leur cadre historique ; c'est donc une exposition tout à fait historique, critique, exégétique et dogmatique.

C'est par saint Paul qu'il commence ; il raconte la vie du grand Apôtre, et à mesure que, dans son récit, il rencontre une des épîtres de saint Paul, il l'explique en détail. Avant chaque épître, il discute tout ce qui regarde l'authenticité, et l'historique de celle-ci, il en donne le plan et le contenu, enfin il cite les travaux les plus importants qui ont été faits sur cette lettre. Après les explications des épîtres de saint Paul, il traite les trois synop-

tiques, Matthieu, Marc et Luc, de l'Évangile de saint Jean, des Actes des Apôtres, des Épîtres catholiques.

— On n'a pas oublié le don de 500 acres que les Sulpiciens de Montréal firent aux trappistes pour établir un monastère : c'est cet établissement que le *Cosmopolitan* nous dépeint sous ce titre : *les Moines silencieux d'Oka*. Le monastère d'Oka, avec ses soixante-trois trappistes, est de beaucoup le plus important des quatre du même ordre en Amérique.

— Les *Analecta juris pontificii* avaient cessé de paraître en avril 1891 ; les voici qui renaissent sous un titre un peu modifié : *Analecta ecclesiastica*, Revue romaine, théorique et pratique de théologie, droit canonique, jurisprudence, administration, liturgie, histoire, etc.

— Le Pape a décidé d'établir à Rome un grand séminaire indien pour la formation du clergé des diocèses des Indes et de Ceylan. Le nouvel établissement aura une dotation de 500.000 francs et contient cent élèves de théologie et de philosophie. Le Saint-Père prend à sa charge les dépenses des bâtisses et les frais de voyage des élèves.

— *La vie de la bienheureuse Mère de Chantal*, par la R. M. Françoise-Madeleine de Chaugy, est une biographie remplie de renseignements précieux, fournis par la famille de la sainte, par ses écrits et la correspondance. C'est une parente, une amie, une religieuse, qui nous parle de la bienheureuse Mère de Chantal, de sa vie laborieuse et active et des fondations des premières communautés de la Visitation. Le style un peu vieilli a cependant son charme.

— Le R P. dom Cabrol, prieur de l'abbaye de Solesmes, a inauguré à l'Université catholique d'Angers son cours d'histoire ecclésiastique et de patristique. La présence du savant bénédictin au milieu du corps professoral, en resserrant les liens qui unissent déjà Solesmes à Angers, attestera une fois de plus l'intérêt que porte aux travaux et au succès des facultés catholiques l'illustre famille de saint Benoît, et elle jettera un nouvel éclat sur la grande œuvre d'enseignement supérieur chrétien fondée, il y a dix-sept ans, par Mgr Freppel.

— Nous recommandons le livre que vient de publier Mgr Meu-

rin. Le titre du livre, la *Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*, en indique en deux mots la portée. C'est la démonstration rigoureuse, fondée sur la double science que l'auteur possède à un degré rare, des religions et des langues anciennes, des rapports étroits de la Kabbale Juive avec la tradition anti-divine ou luciférienne qui, partie du *non serviam*, se perpétue de nos jours dans les sociétés occultes organisées contre l'église. Déjà des travaux remarquables avaient fait ressortir le caractère satanique de la Franc-Maçonnerie. Mais jamais la synthèse de l'anti-théisme n'avait été établie d'une manière aussi absolue.

La Revue Bibliographique belge apprécie ce livre en ces termes : « La découverte du secret le plus intime de la Franc-Maçonnerie, la preuve de l'existence de ce secret dans les 33 degrés de la société maçonnique, sa connexion évidente avec les religions antiques, avec les initiations ésotériques, les hérésies principales des premiers siècles du christianisme et surtout avec la Kabbale juive, donnent à cet ouvrage une portée exceptionnelle. Il n'est pas seulement descriptif, anecdotique ou historique, mais rigoureusement scientifique ; toutes ses parties s'enchaînent et se déduisent les unes des autres, avec une surprenante logique.

L'auteur a été mis sur la trace du grand mystère maçonnique par le nombre kabbalistique 33 ou 3 fois 11. Il est extrêmement curieux de voir ce nombre jouer un si grand rôle dans les mythologies des anciens Indiens, Perses, Babyloniens, Assyriens, Égyptiens, et dans le mythe de l'Hermès trismégiste, chez les Gnostiques, les Ophites, les Manichéens et les Francs-Maçons.

Pendant la captivité de Babylone, les Juifs, ayant connu les doctrines des anciens Perses, les judaïsèrent et les adaptèrent à leurs espérances politiques. Dans l'*Homme-archétype*, ou le *Juif idéal* de la Kabbale, Mgr Meurin a trouvé la clef de la Franc-Maçonnerie. Les 11 nombres ou attributs de cet *Adam Kadmon* constitue l'initiation maçonnique et lui donnent son caractère. »

— *Dix années en Mélanésie, étude historique et religieuse*, est l'œuvre du R. P. Monfat de la Société de Marie.

On peut dire que le R. P. Monfat est l'historiographe des missions de Marie. Nous avions de lui deux ouvrages : *Les Samoa* et

Mgr Elloy. Son livre sur la Mélanésie n'est pas moins édifiant que les précédents. On y suit les pénibles épreuves par lesquelles ont passé les hommes intrépides appelés à évangéliser les archipels d'anthropophages qui s'étendent à l'est de la Nouvelle-Guinée.

— On lira avec plaisir l'intéressant écrit de Mgr Perraud, de l'Académie française : *A propos de la Mort et des funérailles de M. Ernest Renan*, publié à *Paris, chez Chapelliez*.

En quelques pages le savant prélat, membre de l'Académie française, met le lecteur à même de juger la valeur scientifique du professeur du Collège de France. Un seul exemple suffit. « C'est, dit Renan, seulement dans l'Évangile de S. Jean que Jésus se sert de l'expression de « Fils de Dieu » ou de Fils en parlant de lui-même. » Or, la vérité est que cette expression se trouve dite de lui-même par le Sauveur quatre fois dans S. Matthieu, une fois dans S. Marc et une fois dans S. Luc.

Et comme l'observe Mgr Perraud, aucun historien n'admettra la méthode historique de Renan : « Il ne s'agit pas, en de pareilles histoires, dit-il, de savoir comment les choses se sont passées ; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. En pareil cas, toute phrase doit être accompagnée d'un peut-être. Je crois faire un usage suffisant de cette particule. Si on n'en trouve pas assez, que l'on en suppose les marges couvertes à profusion ; on aura alors la mesure exacte de ma pensée. (*Hist. d'Israël* préf.). » Avec une telle méthode, il n'y a plus d'histoire.

— La *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre dernier a publié une étude sur le nihiliste allemand du Dr Friedrich Nietzche.

Personne ne veut plus de mal à la société moderne que le docteur Friedrich Nietzche... Il professe un égal mépris pour les réactionnaires et pour les socialistes .. Le christianisme n'est à ses yeux qu'un platonisme accommodé à l'usage de la populace, et il l'accuse d'avoir abêti l'Europe. Il considère les prêtres, à quelque confession qu'ils appartiennent, comme des gens qui vivent de la maladie de leurs clients et qui n'auraient plus rien à faire, si le genre humain venait à bien se porter... Si la croix est, selon son expression, le plus vénéneux de tous les arbres qui aient pris racine ici-bas, les arbres de liberté, qu'on s'efforce de

planter à sa place, ne répandent pas autour d'eux une ombre moins funeste... Ce qu'il voudrait supprimer avant tout, c'est la morale; et il se plaint qu'aucun siècle n'ait été aussi moralisant que le nôtre. Selon Nietzche, il faut *obéir à nos instincts* et toute morale qui les contredit n'est qu'un mensonge. Les prétendus saints, nous dit Nietzche, ne sont que des casuistes. Si nos mœurs se sont adoucies, il n'y a pas là de quoi nous vanter; c'est le triste symptôme d'un amoindrissement des caractères; notre douceur n'est qu'une faiblesse mal déguisée; notre progrès n'est qu'une honteuse décadence, etc.

— *M. Pératé* publie une étude d'*Archéologie chrétienne, à Paris, chez Quantin*. L'auteur s'y occupe beaucoup de l'histoire de l'art décoratif; il nous décrit avec une compétence parfaite les compositions tant antérieures que postérieures à la Paix de l'Eglise. Outre la description des principales mosaïques, il nous parle du symbolisme et surtout des cycles historisques dont ces œuvres magistrales étaient le développement. La sculpture chrétienne resta longtemps inférieure à la peinture à cause du danger de l'idolâtrie qui était grand au premier âge du christianisme. Mais dès le VIe siècle, Rome était un vrai musée, et la primitive Église, plus tolérante qu'on ne le croit, laissait exposer ces dieux que l'on n'adorait plus.

— *M. l'abbé Casabianca* publie *la glorification religieuse de Christophe Colomb*. Il croit la béatification possible et il travaille dans la mesure de ses forces à la réalisation de cette idée. Le caractère surnaturel de la mission de Colomb est attesté par sa lettre au Pape Alexandre VI. On y a cru généralement. Dans la deuxième partie de son travail, l'auteur examine à quel degré Colomb a pratiqué les vertus théologales et cardinales : il nous entretient des miracles qu'on attribue à son intercession et nous trace le tableau de sa grande charité envers sa famille et envers es pauvres.

— Le Danemarck possède, depuis quelque mois, un évêque catholique, le premier depuis la Réforme. Le nouveau prélat est allemand de naissance; sa résidence est fixée à Copenhague, et sa juridiction s'étend sur les trois pays scandinaves. Mgr Johannes

Von Euch habite le Danemarch depuis trente-deux ans, et a été sacré évêque à Osnabruk, le 8 septembre dernier.

— *Les Grands Evêques de l'Église de France au XIXe siècle*, par Mgr Ricard, renferme sept notices biographiques. Ce sont celles de NN. SS. Mathieu, de Bonnechose, de Mazenod, Berthaud, Dupanloup, Besson et Parisis. On y trouve rassemblés des renseignements sur la naissance et la jeunesse de ces prélats, sur leurs études, leurs vocations et leurs travaux apostoliques. L'ouvrage de Mgr Ricard est, en quelque sorte, l'histoire de l'Église de France de 1830 à 1870.

III. — Religion d'Israël. *Les Juifs dans le monde entier.* — Suivant l'*Annuaire Israélite*, le nombre des Juifs répandus sur le globe serait plus de six millions et demi ; et voici la répartition : Allemagne 562,000, dont 39,000 en Alsace-Lorraine. — Autriche Hongrie 1,644,000 dont 688,000, en Galicie. — Angleterre 70,000. — France 130,000. — Italie 40,000. — Hollande 82,000. — Roumanie 265,000. — Russie 2,552,000, dont 768,000 en Pologne. — Turquie d'Europe 104,000. — Belgique 3,000. — Suisse 7,000. — Bulgarie 10,000. — Danemarck 4,000. — Espagne 1,900. — Portugal 1,000. — Gibraltar 1,500. — Grèce 3,000. — Serbie 3,500. — Suède 3,000. — Egypte 8,000. — Tunisie 60,000. — Algérie 40,000. — Maroc 200,000. — Tripolitaine 6,000. — Abyssinie 200,000. — Etats-Unis 300,000. — Reste de l'Amérique 50,000. — Turquie d'Asie 200,000. — Russie d'Asie 47,000. — Perse 18,000. — Asie centrale 14,000. — Inde 19,000. — Chine 4,000. — Océanie 12,000.

Les villes où l'on compte le plus de Juifs sont : New-York, plus de 100,000 ; Berlin 80,000 : Salonique 75,000 ; Jérusalem 60,000, etc. C'est dans la grande cité américaine, à New-York que les enfants d'Israël sont le plus nombreux.

— M. James Robertson nous donne une nouvelle histoire de la religion d'Israël : *The early religion of Israel as set forth by biblical writers and by modern critical historians.* Pour l'auteur le problème historique que soulève l'étude des livres d'Israël ne dépend pas absolument du problème littéraire. Quoique la

date de ces écrits soit incertaine, ils n'en sont pas moins l'écho de traditions plus anciennes; ils permettent donc de remonter avec sûreté assez loin dans les commencements des siècles passés.

— Le troisième fascicule du premier volume des *Texts and Studies*, publiés par M. Armitage Robinson à Cambridge, contient une étude de M. Chase sur l'*Oraison dominicale: The Lord's prayer in the early Church*. D'après l'auteur nous ne tenons pas assez compte de la liturgie de la synagogue juive dans nos études de critique biblique. C'est sur l'examen de ces liturgies et sur celles des premières communautés chrétiennes, qu'il s'appuie principalement pour reconstituer le texte primitif de l'Oraison dominicale.

— M. F. Schwally publie une histoire des croyances israélites : *Das Leben nach dem Tode, nach den Vorstellungen des alten Israel und des Judentums*. Ce travail comprend trois parties : 1° les croyances des anciens Israélites; 2° la destruction de ces croyances par le Jahvisme ; 3° les croyances des Juifs à l'époque des Macchabées et au temps de Jésus Christ. Il nous suffira de dire que l'auteur a secoué complètement le joug des idées traditionnelles.

— La *Revue de l'histoire des religions* a publié dans son numéro de mars-avril 1892, une étude de M. Horst sur la modernité des prophètes. Nous connaissons déjà la thèse de l'auteur. « Joël, dit-il, est descendu du IXe siècle à l'époque perse et Zacharie (IX XIV) même plus bas. Abdias, que M. Renan considère encore comme très ancien, est allé rejoindre Joël..... La critique a cru constater dans Isaïe, Jérémie, Osée, Amos, Michée, Habacuc, Zophonie toute une série d'interpolations de très basse époque, dont quelques unes équivalent à un véritable remaniement du texte primitif. » Bien plus radicales encore sont les hypothèses de M. Havet et de M. Maurice Vernes. Nos lecteurs les connaissent. On trouvera dans les *Etudes religieuses* (n° mai 1892), une réfutation de ces théories par le P. Brucker.

— La *Revue biblique*, dans son numéro de juillet, donne une étude fort intéressante du R. P. Savi, barnabite, sur un fragment évangélique trouvé récemment au Fayoum, en Egypte. Il contient la prédiction du Sauveur par rapport à la dispersion des apôtres

et au reniement de saint Pierre. On est assez d'accord à restituer ainsi le texte fragmentaire.

...[μετα το] φαγειν ως εξ εθους πα[ντες εν ταυτη] τη νυκτι σκανδα-λισ[θησεσθε κατα] το γραφεν παταξω τον [ποιμενα και τα] προβατα διασκορπισθη[σεται ειποντος το]υ πετρου και ει παντες σ]υκ εγω πριν η] ο αλεκτρυων δις κοκ[κυσει σημερον συ τρις με α]παρν[ηση].

« Tous ceux qui ont parlé de ce fragment l'assignent d'un commun accord au IIIe siècle, et cette date, depuis la note publiée par M. Wessely (qui découvrit le manuscrit), est devenue à peu près certaine. » La découverte fit sensation. L'école en particulier, l'accueillit avec une satisfaction marquée. D'après M. Reinach « le papyrus de Vienne (notre texte) est la première preuve manuscrite que nos évangiles de Mathieu et de Marc ne sont pas des œuvres originales. » Le docteur Hilgenfeld, au contraire, déclare nettement que le texte fragmentaire n'est qu'une citation libre de nos évangiles synoptiques. Cette hypothèse a été favorablement accueillie en Angleterre et en Amérique, généralement rejetée ailleurs. On a proposé aussi l'hypothèse d'un essai d'harmonie évangélique.

— Dernièrement, le docteur Adler, grand rabbin d'Angleterre, a ouvert une synagogue nouvelle dans le riche faubourg de South Hampstead. Les Juifs sont très nombreux dans ce quartier. La communauté israélite de Londres se divise en deux parties : le parti orthodoxe et le parti réformiste. Ce dernier se rapproche beaucoup du rationalisme. On voulait faire de la nouvelle synagogue une sorte de compromis entre les deux factions ; mais le grand rabbin, qui tient pour l'orthodoxie, s'y est opposé, et les réformistes ont été repoussés sur toute la ligne.

— L'authenticité des quatres grandes épîtres de St. Paul était généralement acceptée par l'ecole critique malgré les attaques de Bruno Bauer en 1852. Mais, depuis plusieurs années, une réaction s'est produite : deux au moins des quatres grandes épîtres, celles aux Galates et aux Romains, sont vivement battues en brèche. Un critique hollandais, le Dr Loman, a ouvert le feu, d'autres écrivains, MM. Vœlter, Steck, van Manen, pour ne citer que les plus connus, ont imité son exemple. Les répliques n'ont pas manqué. Deux ouvrages récents méritent surtout d'être signalés, celui du

Dr Gloël, professeur à Erlangen, où se trouvent discutées et réfutées magistralement les théories de Steck, et celui du Dr Victor Schmidt, qui répond à Loman, et par occasion à Steck. M. l'abbé Jacquier nous révèle dans *l'Université* catholique le secret de cette lutte :

« Il en est, écrit-il, qui s'étonneront de l'acharnement avec lequel on poursuit les épîtres pauliniennes, des efforts que l'on fait pour en ébranler l'authenticité. Quelques critiques sont certainement désintéressés dans leurs recherches, mais il en est plus d'un qui sont amenés à ces attaques par leurs hypothèses, sur les origines du christianisme. Pour eux, Jésus-Christ, tel que se le réprésente la tradition chrétienne, est une figure symbolique. C'est un personnage réel, mais sa physionomie définitive a été formée par la conscience chrétienne qui, par couches successives, lui a attribué tous les caractères du Messie, et a formulé ces croyances en récits, recueillis dans les Evangiles vers la fin du 1er siècle ou au commencement du second. Mais dans leurs hypothèses ces historiens audacieux rencontrent les épîtres pauliniennes, très exactement datées, toutes écrites de vingt à trente ans après la mort de Jésus-Christ, sinon par un témoin oculaire, du moins par un homme qui a vu et entendu des témoins oculaires. Toute la vie de cet homme est un témoignage de la personnalité historique de Jésus-Christ. Il ne faut plus parler de croyances sorties du cœur des fidèles et réalisées dans les récits évangéliques. Non, saint Paul nous parle de Jésus-Christ, comme, dans l'ensemble, en parlent les synoptiques. Comme eux, il sait que Jésus-Christ était fils de David, qu'il était né d'une femme et né sous la Loi, que son ministère se borna aux Juifs, qu'il vécut dans la pauvreté, qu'il était doux et bon, qu'il fut trahi par un de ses disciples, abreuvé d'outrages par ses ennemis, qu'il fut mis à mort au temps de Pâques, qu'il est ressuscité et qu'il a apparu à plusieurs de ses apôtres et de ses disciples. Il rappelle en détail l'institution de l'Eucharistie, il cite des paroles du Seigneur, il en appelle à l'autorité de Jésus-Christ pour appuyer ses ordres. Ce témoignage de l'Apôtre est écrasant, car il établit aussi nettement que possible la réalité historique de Jésus-Christ telle que nous la représentent les Evangiles. Il faut donc à tout

prix rejeter les lettres pauliniennes, ainsi que celles de Clément Romain et de saint Ignace, vers le milieu du IIe siècle, au moment où la tradition chrétienne aurait achevé son œuvre constructive. Et alors ces critiques s'épuisent en efforts toujours vains, quelquefois ridicules, pour disséquer les épîtres de saint Paul, pour y chercher des doctrines contradictoires, y signaler des emprunts à des écrits de date récente, afin d'arriver à en nier l'authenticité. Et l'on en vient à nier presque l'évidence ; ce n'est plus de la critique sérieuse, c'est l'arbitraire érigé en principe. »

— M. Van Zeebroek, prêtre du diocèse de Malines, publie *Les Sciences modernes en regard de la Genèse de Moïse*. L'auteur est un hébraïsant qui a étudié les *onze* premiers chapitres de la Genèse sur les textes originaux. Il a ensuite comparé les résultats de l'exégèse avec les investigations de la science. L'auteur n'a négligé aucun renseignement.

L'*Introduction* contient un résumé de géologie très précis, très clair, puisé dans le beau *Traité de Géologie* de M. Lapparent, professeur à l'Université catholique de Paris et l'une des autorités incontestées de la science comtemporaine. Dans le cours de l'ouvrage, M. Van Zeebroek suit une marche à peu près uniforme pour chacun des onze chapitres qu'il étudie. D'abord le commentaire littéral du texte sacré. Puis vient l'étude exégétique du texte, d'après les Pères ; enfin l'explication scientifique du texte, d'après les théories et les découvertes modernes.

— M. Cheyne a publié un travail sur la destruction de Sodome et de Gomorrhe : *The origine and meaning of the story of Sodom*. L'auteur énumère un grand nombre de récits analogues. Des éruptions qui ont dû être nombreuses aux environs de la Mer morte ont produit la destruction de ces villes. La tradition a ensuite transformé le fait en apologue moral.

— M. Innes Frip a publié chez Nutt le texte de la Genèse, en colonnes parallèles et avec des caractères distints, disséqué et classé selon ses éléments constitutifs : *The composition of the Book of Genesis*. M. Lenormant avait eu le premier l'idée de ce travail.

— En 1892, M. Claude G. Montefiore a traité aux *Hibbert Lectures* de la religion des anciens Hébreux.

— M. Van Hoonacker, publie sous ce titre *Le Vœu de Jephté*, une étude sur le chapitre XI du livre des Juges. On a prétendu que *le sacrifice humain*, aurait été en honneur dans le culte antique de Jéhova. Rien n'est plus faux, comme le demontre l'auteur. M. Van Hoonacker, a rendu un véritable service à la cause de la science et à celle de la religion par l'étude qu'il vient de publier sur cet intéressant sujet et que nous sommes heureux d'annoncer au public. Il y propose pour l'histoire du vœu de Jephté une explication qui, pour être nouvelle, n'en semble pas moins solide; en même temps, il examine et discute à fond la question des sacrifices humains sous l'Ancien Testament. Un passage obscur du prophète Ézéchiel, auquel certains auteurs en appellent avec trop de confiance en cette matière, fait l'objet d'une étude distincte. L'auteur expose et détruit l'une après l'autre les nombreuses interprétations erronées ou peu probables que les exégètes de toutes les écoles en ont tenté au cours des dernières années, et nous donne pour finir un commentaire lumineux de ce texte difficile.

— Dans son travail : *de Bibliorum sacrorum Ulgatæ editionis Græcitate*, le Dr Saalfeld se propose de donner une suite à son *Tensaurus italogræcus*. En réalité, son livre est un vocabulaire des mots de la Bible, noms propres ou noms communs, empruntés intégralement au grec, ou dérivés du grec, ou bien encore qui n'ont pris au grec que le suffixe.

— M. Mercati publie à Fribourg, chez Herder, un travail intitulé : *L'età di Simmaco l'interprete e S. Epifanio, ossia se Simmaco tradusse in greco la Biblia sotto M. Aurelio il filosofo*. C'est une opinion aujourd'hui communément admise que Symmaque est postérieur en date à Théodotien. Cette opinion d'après G. Mercati, n'a pu se maintenir que grâce à l'horrible état dans lequel nous est conservé le texte de S. Epiphane (*de ponderibus et mensuris*, ch. XVI). Après avoir exposé la valeur intrinsèque de ce témoignage et montré comment les écrivains postérieurs ne peuvent pas lui être opposés ou préférés, il fait ressortir avec beaucoup de précision que l'empereur Sévère dont parle S. Epiphane n'est pas, comme on l'a toujours cru, Septime Sévère, mais Marc Aurèle le Philosophe. Il arrive

ainsi à cette conclusion : D'après S. Epiphane, dont nous ne pouvons pas jusqu'ici contester les données, Symmaque a traduit la Bible sous Marc Aurèle surnommé Sévère, après Théodotien donc, qui fit sa traduction sous l'empire de Commode.

IV — Religion Assyrienne. — La librairie Welter a publié *Les Inscriptions de Salmanasar II, roi d'Assyrie* (860 824), transcrites, coordonnées, traduites et commentées par A. Amiaud, directeur adjoint de l'Ecole pratique des hautes études, et le R. P. Scheil, lecteur en théologie. Ce travail a pour but de compléter les essais antérieurs sur l'une ou l'autre de ces inscriptions, qui laissaient à désirer au point de vue philologique.

— On a donné dans Oxford Mansions une exposition des objets trouvés par M. Flinders Petric à Tel-el-Amarna, en Egypte, l'ancienne Klumaten. Cette ville fut fondée l'an 1400 avant J.-C., par le roi dont elle porte le nom. Ce prince, entre autres réformes, modifia profondément le système religieux des Égyptiens, en introduisant parmi eux le culte du Soleil. L'exposition en question a offert des preuves nombreuses de cette révolution religieuse.

— M. Arthur Strong a publié dans l'*Academy* du 11 juin dernier une édude sur la déesse Eriskigal des tablettes de Tel-el-Amarna. Cette déesse n'est pour lui que Ninkigal.

V. — Religions de l'Inde. — M. Charles Byse nous a retracé l'histoire de Babou Keshoul Chauder Sen, le représentant du théisme hindou. L'enthousiasme de l'auteur pour son héros touche parfois à l'exagération. Les lignes suivantes nous feront apprécier l'esprit qui anime le livre tout entier : « Depuis un certain nombre d'années, écrit M. Byse, nous avons noué des relations, aux extrémités de l'Orient, avec des pays jusqu'alors fermés ; et cette connaissance féconde à plus d'un titre, nous suggère de profitables mais humiliantes réflexions. Nous commençons, à contre-cœur, à nous avouer que cette civilisation occidentale et soi-disant chrétienne, dont nous étions si fiers, n'a pas sur toute la ligne une supériorité bien évidente ; que les Indiens, les Japonais, les Chinois même, ces peuples sur lesquels nous laissons

tomber des regards de dédain, ont certaines leçons à nous donner. Leurs institutions domestiques et civiles, leurs procédés scientifiques, leur littérature et leur philosophie, leur culte et leurs croyances, toute leur façon d'envisager le monde nous a surpris d'abord comme quelque chose d'inférieur, d'arriéré où l'absurde se mêle à l'enfantin. Quand pourtant nous prenons la peine de creuser au-dessous des apparences qui nous choquent, pour nous rendre sérieusement compte du point de vue de ces frères étrangers et longtemps inconnus, nous arrivons bientôt à comprendre qu'il a eu sa raison d'être, sa vérité relative, ses avantages ; qu'il correspond à un certain côté des choses ordinairement ignoré chez nous, ou laissé à l'arrière plan. » L'auteur termine en invitant les brahmoïstes à fonder une chrétienté nouvelle.

— Voici une description de l'enfer bouddhique telle que la publie M. Feer dans le *journal asiatique* de septembre octobre dernier.

1° Tous les bouddhistes sont d'accord pour reconnaître l'existence de huit enfers brûlants.

2° Ces huit enfers, dont quelques-uns se dédoublent ou se sectionnent, correspondent à une gradation ascendante dans l'intensité de la peine, la durée du supplice et la criminalité des coupables ; mais, sur aucun point, cette gradation n'est présentée d'une manière uniforme, clairement et d'une façon saisissable.

3° Les huit enfers sont entourés d'enfers secondaires, dont le nombre incertain ne doit être ni inférieur à quatre, ni supérieur à seize, et dont on ne peut dire avec certitude s'ils sont destinés à une aggravation ou à une diminution de peine, où s'ils suppléent à l'insuffisance des grands enfers.

4° Outre les huit enfers brûlants, on en compte huit glacés, mais seulement au nord. Les noms de ces huit enfers glacés ne sont considérés au sud que comme exprimant les différentes durées de séjour infligées aux coupables dans le huitième enfer, l'Avici. Ces différentes durées de séjour sont même portées à dix au lieu de huit, et il est permis d'inférer qu'elles peuvent l'être jusqu'à treize.

5° Le nombre des enfers paraît être de trente-deux au plus et de douze au moins ; le premier compte s'appliquant à huit enfers

chauds, autant d'enfers froids et seize petits enfers. Les supputations qui portent à plus de cent le nombre des enfers semblent être le résultat d'une erreur; celles qui les comptent par milliers et millions sont des extravagances auxquelles il n'y a pas lieu de s'arrêter...

« 6° La gradation dans la durée des séjours n'est pas mieux établie que celle de l'intensité des peines et de la criminalité des coupables. Il y a des systèmes différents qu'il est impossible de faire concorder. »

— *A l'Académie des sciences morales et politiques*, séance du 25 février 1893, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a lu un travail sur le *néobouddhisme*. Cette étude est une protestation contre l'engouement que quelques esprits, parmi nous, ont conçu pour le bouddhisme indien. M. Barthélemy-Saint-Hilaire établit, d'après les préceptes de Bouddha, que sous une surface séduisante, sa doctrine cache un système déplorable, aboutissant à l'anéantissement du corps et de l'âme, qu'il ne distingue pas l'un de l'autre. Pour les bouddhistes, tout phénomène recouvre le vide et aboutit au néant. Ils constatent seulement que la vie est un cours de douleur et que cette douleur provient de nos passions et de nos désirs. C'est pour cela qu'ils s'imposent une vie d'austérités. Cet ascétisme n'a d'autre but que d'améliorer le produit. L'avenir est inconnu. Le bouddhisme ne le nie pas, il n'en a pas conscience. C'est, sous une forme spéciale, l'absence de toute idée de Dieu. M. Barthélemy-Saint-Hilaire fait ressortir tout ce qu'il y a de paradoxal dans cette privation de tout bien-être, en vue d'échapper aux peines morales qui peuvent en être la conséquence. Il ne regarde donc pas comme une tentative sérieuse la réhabilitation du bouddhisme. C'est tout au plus une fantaisie littéraire, qui sera certainement passagère. Il y a lieu de s'en louer, car le pessimisme n'est pas une saine doctrine sociale. Que le bouddhisme entre dans l'histoire, à la place qui lui est due, mais qu'il se garde bien d'entrer dans nos mœurs.

— M. Sylvain Lévi a publié dans un des derniers rapports de la section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études un travail sur *la Science des religions et les religieux de l'Inde*. L'auteur, à l'encontre de ses prédécesseurs, attache plus d'impor-

tance au bouddhisme indien qu'au bouddhisme pâli. « Sorti du brahmanisme védisant, écrit-il, en rapport d'origine avec le jaïnisme, retombé dans l'hindouisme après quinze siècles d'activité, le bouddhisme offre aux recherches religieuses un terrain solide, un espace limité, et leur ménage des issues pour passer de plain-pied sur les autres domaines de la vie religieuse. »

— M. Hillebrand se propose d'embrasser dans une série de volumes qu'il publie tous les problèmes que soulève la religion védique. Pour l'auteur Soma représente la lune ; Varana-Mitra représente un dieu solaire et un dieu lunaire (1).

— Les travaux de MM. Penka, Schrader et autres ont depuis longtemps infirmé la thèse de Pictet sur l'origine des Aryens. Leur origine asiatique est même contestée. M. S. Reinach a fait, d'une manière très intéressante, l'*histoire de cette controverse*. C'est un résumé de ses leçons données à l'École du Louvre que vient de publier la librairie E. Leroux, de Paris.

— M. Budolf Hoernh a publié l'année dernière dans l'*Indian antiquary* une étude sur des grands pontifes jaïns. La société jaïne demeure unie jusqu'au milieu des premiers siècles de notre ère ; elle se divise ensuite en Digamboras et Svetambaras, sectes qui se sont subdivisées à leur tour.

— Une Revue mensuelle, consacrée à la littérature jaïne, doit paraître à Bangalore, sous la direction du Padmoraja Pandit.

VI. — Religion de la Perse. — On sait que M. James Darmesteter avait déjà publié en 1880 et 1883 une traduction anglaise du Vendidad, des Sirôzas et des Yarhts dans la grande collection des « Sacred Books of the East » (t. IV et XXIII). Mais il se désista en faveur d'un autre lorsqu'il fallut traduire le Yasna et le Vispéred, parce qu'il lui paraissait indispensable pour une juste interprétation de ces textes liturgiques, de connaître le cérémonial des sacrifices auxquels ils se rapportent. Or la liturgie et l'organisation du culte correspondantes étaient alors à peu près inconnues en Europe. Le seul endroit où il y eût chance de trouver des renseignements à cet égard était

(1) *Vedische Mythologie, I : Soma und verwandte Gætter, Alfred Hillebrand, Breslau. Koebner.*

Bombay. M. Darmesteter fit le voyage de l'Inde, convaincu que soit pour la connaissance de l'ancien culte zend, soit pour l'intelligence et la restitution de l'Avesta, c'était chez les Parsis et dans la littérature pehlvie qu'il fallait étudier ce qu'ils ont conservé du passé. Même pour les Gâthas, ces poèmes archaïques où l'on trouve, semble t-il, l'essence du Zoroastrisme, les doctrines parsies sous leur forme moderne, sont à ses yeux un meilleur commentaire que les explications fondées sur la philologie comparée. Après toutes ces études préliminaires, après ces voyages d'initiation, après avoir profité des ressources toutes récentes et encore en partie inédites de la littérature pehlvie, M. Darmesteter s'est enfin senti suffisamment armé pour entreprendre la traduction des textes qu'il avait laissés de côté et présenter maintenant à l'étudiant français une traduction complète et raisonnée de l'Avesta dans son ensemble. Le premier volume, déjà paru, renferme les textes liturgiques proprement dits : Yasna et Vispéred. Il est précédé d'une longue introduction, pleine de renseignements précieux, indispensables pour l'intelligence de l'œuvre. L'auteur y trace d'abord l'histoire des études zoroastriennes, expose ce qu'il faut entendre par l'Avesta et quelles sont les ressources dont on dispose pour l'interprétation. Ensuite il décrit le culte, le sacerdoce, les temples du feu, les offrandes, les opérations préparatoires des sacrifices ou la « paragra », la préparation et l'offrande du Haoma qui constitue à proprement parler le Yasna. Les deux rituels, archaïque irani et moderne indien, sont analysés ; les deux sectes parsies, les Rasmis et les Qudemis, sont étudiés ; un paragraphe spécial est consacré aux Gâthas et l'introduction se termine par une étude des matériaux du Yasna et du Vispéred. Le second volume contient les textes déjà traduits une première fois en anglais par M. Darmesteter. La nouvelle traduction diffère peu de l'ancienne, nous dit-il, c'est le commentaire qui a changé en devenant plus technique. Mais l'auteur y ajoute de nombreux fragments de textes zends inédits qui ont été retrouvés dans l'ancienne littérature pehlvie. En outre, ce second volume nous donne l'histoire de la littérature avestéenne et de la doctrine qu'elle exprime. Il ne le cède donc pas en intérêt au premier, alors même que la traduction proprement dite n'a pas

l'originalité de celle du Yasna. Nous laissons à d'autres le soin de juger cette traduction au point de vue philologique ; pour les étudiants de l'histoire générale des religions nous apprécions vivement l'avantage de posséder un texte français de l'Avesta qui soit clair et qui soit mis en rapport avec les cérémonies du culte auquel il se rapporte. M. Darmesteter a mené ainsi à bon terme une œuvre colossale et il peut se dire, que lui aussi, il a élevé son monument scientifique.

VII. — Religions grecque et romaine. — A signaler un savant travail de M. Waltzing, professeur à l'Université de Liège, à propos d'*une inscription latine inédite*, découverte à Foy, en mai 1892.

Cette inscription latine inédite du 1er siècle de notre ère, datant probablement du règne des Flaviens, contient six lignes tracées en beaux caractères de la meilleure époque. Dans un excellent commentaire de vingt-huit pages, M. Waltzing constate les résultats suivants : Il y avait dès le 1er siècle une station militaire à Foy, près Bastogne. Un dieu local Entarabus ou Intarabus avait là un sanctuaire. Cette dédicace à un dieu local confirme, par un nouvel exemple, l'opinion des savants admettant dans les armées romaines un double culte : celui du dieu militaire officiel, puis celui d'un dieu particulier auquel le dévot faisait son offrande.

— M. J. Wissowa a publié une savante dissertation sur la mythologie romaine : *De dis romanorum indigetibus et novensidibus disputatio*. L'auteur y établit d'abord qu'il n'y a aucun rapport entre les *indigitamenta* et les *di indigetes*. Les *di indigestes* sont des dieux nationaux de la Rome primitive. Les *di novensides* sont les dieux nouvellement admis dans le panthéon. Le moyen de les distinguer est facile d'après M. Wissowa. Les *di indigetes* dont la liste a été close avant le règne de Servius Tullius ont seuls des fêtes spéciales et des prêtres spéciaux ; les *di novensides* n'ont reçu de culte que plus tard après l'organisation du sacerdoce.

BIBLIOGRAPHIE

Geschichte des Untergangs des griechisch-roemischen Heidentums. — Victor Schultze. — Iéna, Costenoble, 1892.

Dans les deux volumes qui composent cet ouvrage, M. Schultze étudie de préférence le conflit entre le christianisme et le paganisme aux IVe, Ve et VIe siècles, après la victoire officielle du premier. Quoique traitant le même sujet, ce volume se distingue de celui de M. Gaston Boissier, *La fin du paganisme*. M. Schultze ne s'occupe pas seulement de l'Occident, mais de l'empire tout entier ; il ne s'intéresse pas seulement aux hautes classes, mais aux peuples ; il préfère le témoignage des inscriptions et des monuments contemporains à celui des philosophes et des théologiens du temps. L'auteur a recueilli tout ce qu'il a pu des traditions locales sur la disposition des temples, des autels, des rites païens et la substitution du culte chrétien. C'est l'histoire de la fin du paganisme non pas d'après des généralités, mais province par province, ville par ville. Il est dès lors facile de voir combien cette lutte entre les deux religions a été variée, selon les temps et les lieux, et la diversité des moyens par lesquels s'est faite cette transformation religieuse. Il s'en faut que l'impiété soit complète, mais la voix est ouverte et elle peut se compléter tous les jours. M. Schultze croit pouvoir tirer les conclusions suivantes : 1° La législation dirigée par l'empire chrétien contre le paganisme fut sévère en théorie, mais tempérée dans l'application. 2° La lutte entre le christianisme et le paganisme après Constantin ne présenta guère de violences que dans les petites villes et les campagnes. 3° Les formes indigènes du paganisme offrirent plus de résistance que les cultes proprement grecs et romains. Les religions sémitiques furent de toutes les religions antérieures les plus réfractaires. L'auteur entreprend ensuite de montrer que

les éléments païens se transformèrent de façon à faire partie intégrante du christianisme. Il y aurait sur ce point de nombreuses réserves à faire.

Les Yézidiz. — J. Menant. — Annales du musée Guimet. — Bibliothèque de vulgarisation. — E. Leroux, Paris.

Les Yézidiz ou adorateurs du diable sont répandus dans le Kurditsan, le Diarbekr et la province russe d'Erivan. Leur origine est aussi obscure que celle de leur religion. Celle-ci semble un mélange de traditions mazdéennes et zoroastriennes : ils vénèrent le feu, et évitent de le souiller et ils croient à la métempsycose. Ils confondent dans une même vénération le Koran, l'Ancien et le Nouveau Testament. On s'accorde à croire qu'ils vénèrent un être souverainement bon nommé *Ayed*, mais ils ne le prient pas et ne le nomment pas ; ils vénèrent aussi un être mauvais, Satan, dont ils évitent aussi de parler. Leur cosmogonie est puérile. Dieu, d'après eux, se tint pendant des siècles sous la forme d'un oiseau, sous un arbre au milieu de l'Océan, et y créa le monde dans un accès de colère. Ils ne possèdent pas de livres religieux, mais un simple fragment d'hymnes religieux d'où l'on ne saurait extraire le moindre système philosophique ou religieux. Leur *Mélektaous* n'est point une idole, comme on l'a prétendu, mais un simple étendard.

Les Yézidis ont une double hiérarchie, temporelle et spirituelle. Le sacerdoce comprend trois degrés : les *sheikhs*, les *pirs* et les *fakirs*. Le sanctuaire de la tribu est à Sheikh-Adi, près de Tabban-Hormuzd. Il y a là des fêtes célèbres. Sir Henry Layard nous en a retracé un intéressant tableau. Il n'y a rien vu de contraire à la morale, quoique leur fête de nuit, avec les chants et les hurlements qu'elle comporte, ait pu donner lieu aux plus graves accusations sur la moralité des Yézidiz. Elles ne semblent cependant avoir d'autre fondement que la haine de leurs ennemis traditionnels, les Musulmans. On lira avec le plus vif intérêt ce travail de M. Menant.

Le Gerant : Z. Peisson.

Amiens. — Imprimerie Rousseau-Leroy, 18, rue Saint-Fuscien.

LE BRAHMANISME

Fin.

Le brahmanisme avait encore d'autres causes de faiblesse. En se fusionnant avec le vichnouisme et le çivaisme, il avait perdu son unité. La plupart des brahmes regardaient les sectateurs de Çiva, comme pratiquant une religion fausse, tout au plus tolérée, et des luttes avaient lieu à chaque instant. Ce ne fut que beaucoup plus tard, qu'un compromis devait avoir lieu entre la doctrine de Brahma et les adorateurs du *lingam*. De plus, pour les castes inférieures, la domination des brahmes allait perdre son caractère d'éternité que les diverses écoles affectaient de lui donner. Au IX° siècle avant Jésus-Christ, les Assyriens avaient paru et conquis plusieurs provinces. En 736, le roi d'Assyrie, Téglathphalasar II, faisait une expédition et pénétrait dans la région arrosée par la Koubha, et l'asservissait. Au siècle suivant, la puissannce de Ninive était abattue, et ses possessions sur les rives de l'Indus, tombaient en partage aux Mèdes. La présence d'étrangers sur le sol indien était de nature à affaiblir, dans l'esprit des masses, le prestige dont les brahmes avaient joui jusqu'alors. Du reste, les différents souverains et leurs ministres, qui se partagaient l'autorité suprême dans la péninsule, ne faisaient rien pour s'attacher les populations. Ils les traitaient avec une dureté extrême,

les pressuraient sans pitié, les écrasaient d'impôts, et disaient hautement que le *peuple était comme le grain de sésame, qui ne rend son huile, qu'à la condition d'être pressé, écrasé.* Les abus pullulaient, les exactions se multipliaient, et la misère était extrême. Partout les haines s'accumulaient. L'Inde brahmanique semblait marcher à une décomposition complète. C'est alors que parut le Bouddha, qui devait s'élever contre le système du brahmanisme et le régime des castes, et fonder, dans l'Inde, une religion nouvelle, qui s'est répandue dans tout l'Extrême-Orient, et étend aujourd'hui son empire sur autant de millions d'âmes que le christianisme.

Le Bouddha naquit en 622 avant Jésus-Christ, dans la ville de Kapilavastou, capitale d'un petit royaume de même nom, entre le pays de Koçala et les montagnes du Népaul. Son père Çouddhadama était roi de la contrée, et vassal du puissant monarque de Magadha. Le jeune prince reçut, en venant au monde, le nom de Siddhartha (celui qui réussit). Il montra de bonne heure une intelligence tout à fait extraordinaire ; sa conduite n'était pas celle des enfants de son âge. Elle révélait un singulier penchant à la méditation et à la solitude, une noble préoccupation de la recherche du bien moral, une ardente compassion pour toutes les souffrances. A l'âge de seize ans, son père le maria et lui donna pour femme la belle Gopa. Mais, absorbé par la pensée des misères humaines, dont la cause, pour lui, se trouvait dans la doctrine brahmanique de la transmigration des âmes, Siddhartha résolut de rompre avec les splendeurs de la vie royale, qui l'entouraient. A vingt-huit ans, il quittait furtivement sa femme et ses enfants, et sortait, pendant la nuit, de la ville, qui l'avait vu naître. Le jeune prince se coupa les cheveux, se revêtit d'une robe de religieux mendiant, et se dirigea, en vivant d'aumônes, vers la ville de Vaiccali. Dans cette cité

enseignait le brahme Arata Kalama, l'un des maîtres les plus célèbres. Siddharta se mit à son école ; mais il le quitta bientôt, et se fit le disciple d'un autre brahme, nommé Roudraka, qui habitait Radjagriha, la capitale du Magadha, et qui passait pour être plus savant qu'Arata. Il l'abandonna, et se retira avec cinq disciples dans la forêt de Radjagriha, près de Patna, et ensuite aux environs de Gaya, où s'élève encore un temple consacré à son nom. Il vécut là plusieurs années dans la retraite la plus complète, se livrant à de nombreuses austérités. Il mérita ainsi le nom de *Bouddha, l'éclairé, l'intelligence suprême.* Quand il eut formulé sa doctrine, il résolut de la prêcher, et entreprit cette œuvre grandiose avec ses disciples au nombre de soixante. Il avait alors trente-six ans, et les paroles qu'il prononça en quittant sa solitude pour commencer son apostolat : « Je mettrai fin à la douleur de ce monde ; la terre qui est impartiale, témoignera que je ne mens pas, » montrent combien il avait foi dans sa mission.

La nouvelle religion, le bouddhisme, se propagea rapidement, et le secret de son succès consistait en ce qu'elle annonçait le salut au peuple, sans distinction de castes, ni de races. En outre, elle disait que ce salut pouvait être atteint rien que par la conduite de l'homme, sans l'intervention de dieux quelconques. Elle niait ainsi et l'influence des dieux, et l'existence d'une caste intermédiaire entre ces derniers et ces hommes. D'après le bouddhisme, tous les péchés, les malheurs et le salut étaient les conséquences des actes passés, présents et à venir de l'homme lui-même. L'existence était considérée comme une épreuve. Tous les hommes, égaux en principe, étaient appelés, selon leur mérite moral, à atteindre le même salut, et à s'élever par les mêmes voies jusqu'à la délivrance, qui les arracherait à la douleur, et les ferait sortir d'une manière définitive du

cercle fatal et incessant des transmigrations. De là, pour eux, le devoir de se traiter en frères, avec une mutuelle bienveillance, de ne commettre aucune action répréhensible, de pratiquer la vertu, de maîtriser entièrement leurs penchants, d'employer, en un mot, tous leurs efforts pour arriver à la perfection morale et intellectuelle que résume le terme de *bodhi* (intelligence suprême). Ceux qui menaient une vie conforme à cette doctrine, aux préceptes de la loi éternelle, devenaient *Bouddha,* et parvenaient, à leur mort, à plonger leur âme dans l'âme universelle, dans le *Nirvâna*, but final de toutes les vertus, suivant la théorie bouddhiste.

Le Bouddha assembla bientôt autour de lui un grand nombre de disciples. On écoutait avidement sa parole, bien faite pour consoler les malheureux et les déshérités de la société brahmanique. Entendre dire que tous les hommes étaient égaux, qu'ils pouvaient, sans distinction de castes, jouir des mêmes avantages moraux, que le salut de chacun dépendait de sa vertu et de ses mérites personnels, étaient des nouveautés, qui devaient exciter une profonde colère dans la caste des privilégiés, mais répandre, en même temps, l'enthousiasme parmi ceux qui n'en étaient pas. Ce qui n'était pas moins nouveau, c'était la forme sous laquelle le Bouddha présentait son enseignement. Il prêchait sa doctrine à la foule, et la prédication était chose inconnue dans le brahmanisme. Les brahmes ne donnaient leur enseignement qu'à un petit nombre de disciples, choisis dans la caste sacrée. De plus, cet enseignement portait sur des matières que l'exposition concise et presque algébrique des aphorismes auxquels ils réduisaient leurs doctrines, ne rendaient abordables qu'à un petit nombre d'esprits. Elles restaient lettre close pour les intelligences ordinaires. Le Bouddha, au contraire, parlait au grand jour, et d'abondance et de cœur. Tandis que les brahmes n'employaient

pour leur enseignement que le sanscrit, la langue des purs Aryas, des classes dominantes, qui ne fut jamais, quoiqu'on ait dit, parlée universellement dans l'Inde, le Bouddha se servait des idiômes vulgaires, du *pâli,* du *prakrit.* Au lieu d'aborder les problèmes de la philosophie spéculative, il exposait un sujet de religion ou de morale, à la portée de tout le monde, et il le développait jusqu'à ce que les esprits les plus lents l'eussent saisi, et que les cœurs les plus rebelles s'en fussent pénétrés. Ainsi, tous ceux, qui venaient pour l'entendre, hommes ou femmes, s'en retournaient grandement édifiés et consolés ; et on l'avait surnommé *sougata,* c'est-à-dire *le bienvenu.*

Comme la plupart de ceux qui formaient le cortège au Bouddha étaient pauvres, les brahmes affectaient de les appeler *bhikchous,* ou *mendiants*. Le Bouddha releva ce nom pour en faire le titre de ceux qui, sous ses auspices, embrassaient la vie religieuse. Le Bouddha faisait affluer autour de lui les aumônes et trouvait ainsi le moyen de nourrir tous les *bhikchous,* attachés à ses pas. Ce fut avec eux qu'il fonda les communautés ou monastères, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire du bouddhisme, et tant contribué à son développement. C'était pendant la saison pluvieuse que le Bouddha procédait à l'organisation de ces communautés, alors que l'état de l'atmosphère le forçait d'interrompre ses prédications ambulantes. Réunissant, dans quelque *vihara* ou monastère, les plus zélés des *bhikchous,* il leur enseignait les méditations extatiques où l'âme s'affranchit de la matière, ou bien élucidant un point quelconque de sa doctrine, il se répandait avec eux en dialogues, qui les façonnaient à l'apostolat, et les rendaient aptes à prêcher, comme le maître, la bienveillance, l'aumône, la patience, l'énergie, la morale et la science. Puis, quand revenait la saison sèche, il recommençait ses pérégrinations. C'est ainsi qu'il parcourut tous les pays

de l'Inde centrale et occidentale, proportionnant son langage au sujet et à l'intelligence de ses auditeurs, et parlant au peuple, en paraboles, parce que, disait-il : « *c'est au moyen de la parabole que les hommes comprennent le sens de ce qu'on leur enseigne.* » Aussi, faisait-il partout des merveilles de conversion ; telle était la sympathie que l'aspect de sa personne et la chaleur entraînante de sa parole inspiraient à la foule, que l'on disait, en parlant de lui : « *les dieux descendent du ciel pour le voir et l'entendre.* »

C'est en vain que les brahmes essayaient de porter entraves aux prédications du Bouddha, et de prendre des mesures violentes contre lui et ses auditeurs. Les rois, issus, pour la plupart, de la caste des Kchatriyas, fatigués de la domination orgueilleuse des brahmes, étaient heureux de voir battre en brèche leurs privilèges et leur autorité, et quand ils n'embrassaient pas ouvertement la nouvelle doctrine, ils la favorisaient et protégeaient ceux qui la propageaient, par leurs prédications. Le peuple se prononçait en majorité pour le bouddhisme. Les brahmes étaient impuissants, et la rage dans le cœur, ils devaient se résigner à laisser passer le torrent, et à assister à la chute de l'édifice religieux, social et politique, qui jusqu'alors leur avait donné la suprématie.

La mort du Bouddha, qui mourut en 543, à l'âge de 80 ans, n'arrêta pas le succès de la religion qu'il prêchait. Sa propagande continua d'être aussi rapide, et les conversions devenaient de plus en plus nombreuses. Dans l'Inde, le bouddhisme avait deux centres principaux, Kachemire et Patna. De la première de ces villes, il se propagea surtout dans l'Asie centrale et en Chine, où il entra dès le VIe siècle avant J.-C ; mais ce n'est guère qu'à partir du commencement de l'ère chrétienne, qu'il y fut établi définitivement. Il gagna ensuite l'Afghanistan, le Turkestan,

le Thibet, la Corée et le Japon. De Patna, il se répandit dans l'Inde méridionale, à Ceylan, dans la Birmanie, le Siam et à Java. Ses doctrines pénétrèrent même en Egypte, à l'école d'Alexandrie, en Afrique, et eurent probablement des représentants, en Occident, en Italie ; elles gagnèrent même quelques polémistes chrétiens. Origène, par ses théories sur la délivrance finale de tous les êtres, montre qu'il a subi peut-être leur influence. Au IIIe siècle avant J.-C. le bouddhisme avait définitivement triomphé dans l'Inde, et l'un de ceux qui assurèrent sa victoire, fut le roi de Magadha ou Béhar, Açoka. Ce fut le grand protecteur des bouddhistes ; il fit de la nouvelle religion, la religion d'État, et en l'an 244, avant J.-C., il convoqua un concile, qui fut le troisième, pour régler les différends, qui s'étaient élevés entre les interprètes et les missionnaires de la doctrine. Deux siècles auparavant s'était tenu le second concile, dont les délibérations avaient duré huit mois, et qui comptait plus de sept cents religieux de rang supérieur. L'Inde semblait devoir être appelée et devenir un pays entièrement bouddhique.

Malgré son grand développement, le bouddhisme n'avait pas étouffé ou remplacé le brahmanisme. Cependant l'on peut dire que durant l'époque où il fut le plus florissant dans l'Inde, c'est-à-dire depuis le troisième concile jusqu'au VIIIe siècle de l'ère chrétienne, il avait la majorité dans la plupart des provinces. Le voyageur chinois Hiouen-Thsang, qui visita l'Inde, au VIIe siècle après J.-C. et y résida plusieurs années, nous donne de curieux renseignements sur la situation religieuse du pays. Bénarès était toujours la cité sainte du brahmanisme, et dans ses murs, les bouddhistes étaient peu nombreux. Presque partout, les brahmanistes étaient en minorité ; mais, néanmoins, ils constituaient une masse imposante. Hiouen-Thsang nous parle assez longuement du bouddhisme. Cette religion, à

laquelle il appartenait, comptait dans l'Inde de nombreux monastères, dont quelques-uns formaient de véritables villes, et étaient peuplés de sept à huit mille religieux. Le sanctuaire le plus vénéré du bouddhisme hindou était Gaya où le Bouddha avait vécu dans la retraite, durant plusieurs années, avant de commencer son apostolat. Les pèlerins s'y pressaient en grand nombre. L'on y voyait un temple en forme de pyramide, ayant vingt étages, et à chaque étage, des niches, qui contenaient, chacune, des statues d'argent du Bouddha. Hiouen-Tshang nous donne une description complète de cette *Jérusalem* bouddhique, qui, aujourd'hui, n'est plus qu'un amas de ruines, et où depuis plusieurs années, le gouvernement anglais fait exécuter des fouilles dont le résultat a été couronné de succès.

Au début, la lutte entre les deux religions avait été vive et ardente. Les brahmes avaient voulu faire dire aux bouddhistes, ne fut-ce qu'implicitement, que la doctrine de leur maître était la négation religieuse, que *bouddhisme*, était synonyme *d'athéisme*, et si de cette déclaration, il ne résultait pour le moment aucun succès réel pour eux, ils pouvaient du moins battre en brèche par de bons arguments les doctrines nouvelles, et se donner la satisfaction de flétrir leurs adversaires, non seulement de la qualification d'hérétiques, qui abolissaient les sacrifices, mais encore de celle plus grave d'athées, (*Nastikas*). Pour répondre à ces attaques, le bouddhisme s'était créé une mythologie bien étrangère à l'esprit de ses premiers enseignements. De plus il avait une morale infiniment supérieure à celle du brahmanisme, et par sa tolérance, il s'était efforcé de faire bon ménage avec les dieux populaires. Au plus fort de son triomphe, le peuple avait gardé ses pagodes brahmaniques sans que les religieux bouddhistes y fissent aucune objection. Les deux religions avaient fini par vivre en bonne

harmonie, prospérant côte à côte, et souvent les souverains bouddhistes protégeaient également les brahmanistes. Il arrivait fréquemment qu'ils convoquaient des conciles où les représentants des deux religions tenaient de longues discussions sur les dogmes, et se livraient à des controverses des plus animées. Le voyageur chinois Hiou-en-Thsang nous dit avoir assisté et pris part à ces *tournois* théologiques. Lorsqu'on sait qu'à cette époque, l'Europe était bouleversée par les invasions, et semblait retourner à la barbarie, l'on est plus qu'étonné de ce qui se passait dans l'Inde, et obligé d'avouer que la civilisation dont elle jouissait était de beaucoup supérieure à celle qu'elle possède aujourd'hui.

Le VIIIe siècle marque le déclin du bouddhisme dans l'Inde. Cette religion avait dû son succès à la libéralité de ses principes et à l'humilité de ses fondateurs. Sa puissance la perdit ; le clergé, devenu outre-puissant, dévora le sol et fit trembler les rois ; l'égalité proclamée par le Bouddha était devenue un mot. Les vichnouistes et les çivaistes commencèrent la lutte, et les brahmes, qui n'avaient jamais perdu l'espoir de reconquérir la suprématie, se joignirent à eux. Le vichnouisme eut soin d'adopter tous les traits populaires du bouddhisme, l'amour universel, la bienveillance, la libéralité ; le çivaïsme, affectait de représenter son dieu suprême Çiva, sous les traits du Bouddha, et en même temps, il encourageait la méditation abstraite que l'on croyait être le monopole des monastères bouddhiques. De leur côté, les brahmes se livraient à l'étude, avec plus d'ardeur que jamais ; ils popularisèrent les grandes épopées du brahmanisme, et renouvelèrent leurs hymnes, poèmes épiques, codes de lois, etc. Ils accordaient aux peuples toutes les concessions : absorption des fétiches primitifs, exaltation des passions les plus viles, s'alliaient avec les Djaïnas, dont ils méprisaient la

religion, ils savaient exploiter leurs haines contre les bouddhistes, appelaient à eux les races guerrières du désert, et leur offraient la place, occupée jadis par les Kchatryas. C'était une coalition redoutable, qui s'organisait, et devenait de plus en plus redoutable, Le bouddhisme, qui n'avait plus son ancienne vigueur, et dont les religieux avaient perdu l'esprit de prosélytisme, qui autrefois les caractérisait à un haut degré, était incapable de résister à ses nombreux ennemis. Peu à peu, les brahmes regagnèrent le terrain perdu, dans la faveur des princes et des peuples. Quand ils furent les plus forts, ils commencèrent la guerre, et alors fut inaugurée une ère de persécutions. Les bouddhistes étaient chassés de leurs temples, de leurs couvents, de leurs terres, dans une grande partie de l'Inde. Beaucoup d'entre eux émigraient au Thibet, en Afghanistan, en Chine. Le fanatisme fit de nombreuses victimes et aujourd'hui encore, l'on peut voir sur les murs de quelques pagodes, des bas-reliefs représentant les supplices que les brahmanistes firent subir aux religieux bouddhistes ; les uns sont pendus, les autres taillés en pièce ; d'autres broyés entre des tables de pierres ou dans des moulins à huile. Partout les brahmanistes s'appliquaient à détruire tous les restes du bouddhisme, monuments, écrits, et à en effacer jusqu'au souvenir. Les bouddhistes ne formèrent bientôt plus que des minorités, diminuant partout, comme nombre et comme puissance. L'arrivée des musulmans acheva leur ruine. Les disciples du Koran leur firent une guerre acharnée et les poursuivirent pendant plusieurs siècles, sans trève et sans merci. Ils furent beaucoup plus sanguinaires et dévastateurs que les brahmes. Le bouddhisme devait nécessairement disparaître, sous leurs coups. Aujourd'hui, il n'est plus représenté dans l'Inde que par des ruines, et à peine y compte-t-il quelques rares adhérents, le plus ordinairement d'origine

étrangère (1). L'île de Ceylan, la dernière terre indienne conquise par le bouddhisme, est restée en dehors de cette révolution religieuse. Actuellement, la majorité de ses habitants professe le culte bouddhique, et ses vîharas sont aussi nombreux et autant peuplés de moines, que par le passé. Sans que l'on puisse en découvrir la cause, Ceylan a échappé au brahmanisme (1).

Le bouddhisme avait été vaincu, et chassé de l'Inde. Mais dans la longue lutte qu'il avait soutenue, le brahmanisme s'était transformé, ou plutôt corrompu. Au point de vue religieux, c'était un mélange de l'ancien culte de Brahma avec le vichounisme, le çivaïsme, avec les croyances de peuples Pré-Aryas, avec le bouddhisme. Entre toutes, l'influence du bouddhisme est la moins contestable. L'on peut citer plusieurs faits à l'appui de cette asssertion: les règlements de la vie dans les couvents hindous sont calqués sur celui des monastères bouddiques; le dogme de la triade, le respect pour la vie de tout être vivant, homme ou animal, est emprunté au bouddhisme; le rite même présente beaucoup de ressemblance avec le rite bouddhiste; les ornements des temples, leur architecture, les pèlerinages, les reliques, tout cela rappelle la religion du Bouddha. Le culte du serpent, l'adoration des arbres, comme siège des esprits, la croyance aux dieux domestiques, qui sont les restes de l'ancien fétichisme, pratiqué par les populations aborigènes, prirent, à partir de cette époque, un grand développement. Le véritable brahmanisme s'était profondément altéré, ou plutôt il était devenu une nouvelle religion, que les Orientalistes appellent,

(1) Le dernier recensement de la population de l'Inde Anglaise donne 9.000.000 de bouddhistes, qui en grande majorité, se trouvent dans l'Assam et la Birmanie.

(1) Les deux tiers des habitants de Ceylan sont bouddhistes et un cinquième chrétien.

non sans raison, l'*hindouisme*, et qui n'est pas autre chose qu'un mélange de trois religions principales. Au point de vue politique, la vieille organisation des castes, qui, depuis l'origine, s'était profondément modifiée, fut maintenue telle qu'elle existait. Dès le IVe siècle av. J. C., le sanscrit était devenue une langue morte, ou seulement employée par les brahmes. La langue, la plus usitée par les populations aryennes était alors le *prâkrit*. Avec les bouddhistes, le prâkrit était tombé en désuétude, et devenu une langue morte. Le *pâli*, qui en dérivait, prit sa place, et devint l'idiôme le plus usité, d'autant plus que d'habitude, les bouddhistes s'en étaient servi pour leurs prédications. L'on peut dire que le bouddhisme avait bouleversé l'Inde, et quand il s'écroula ce ne fut pas le brahmanisme, qui prit sa place ; (il avait subi une transformation complète,) ce fut l'hindouisme. C'était la période de décadence, qui commençait. Du reste l'hindouisme, qui n'acheva de se consolider qu'à la fin du XIIe siècle, n'eut pas le temps de se développer. Il fut, en quelque sorte, étouffé dès son essort, par la conquête musulmane.

Au VIIe siècle, dès les premiers temps de l'Islam, sous le Khalifat d'Omar, les sectateurs du prophète envahissaient la vallée de l'Indus. L'Oman vit de bonne heure s'équiper des flottes, chargées d'aventuriers qui, sous couleur de religion, couraient au pillage de contrées opulentes. Au début, les Khalifes, redoutant de trop éparpiller les forces peu compactes qu'ils avaient si rapidement acquises, refusaient leur approbation à ces projets d'expéditions lointaines. Mais l'ardeur des chefs de bande, surexcitée par l'enthousiasme de succès constants, empêchait d'obéir aux conseils d'une prudence timide. Toutefois, ces incursions multipliées où les missionnaires de l'Islam présentaient le Koran entre l'épée qui égorge et la torche qui incendie, ces expéditions sans cesse renouvelées, mais

d'abord irrégulières comme des razzias dans le désert, ne devaient pas de longtemps entamer les vastes profondeurs de la péninsule. Cependant dès le VIIIe siècle, il y avait des musulmans, et en assez grand nombre, dans *l'île des rubis*, c'est-à-dire à Ceylan. Au Xe siècle, le géographe arabe, Ibnhaucal visitait la vallée du Sind et les côtes occidentales, et disait en énumérant un certain nombre de villes : « Voilà des villes que je connais. L'Inde en ren-
« ferme beaucoup d'autres, dans l'intérieur des terres. Mais,
« elles sont entourées de déserts. Les marchands indigènes
« peuvent seuls y pénétrer, tant ces régions sont isolées
« de toute communication avec les contrées voisines, tant
« elles offrent de dangers à quiconque voudrait s'y frayer
« une route. » Ce ne fut qu'au siècle suivant, à partir de l'an 1001, que commença la conquête.

A cette époque, l'Inde du nord-ouest était partagée en plusieurs royaumes radjépoutes, reconnaissant plus ou moins la suprématie du radjah de Delhy, de même que le souverain de Kanoudj, considéré comme le successeur de Rama, dominait les principautés de l'Aoude et de la vallée du Gange. Le Béhar et le Bengale obéissaient à la dynastie des *Pal*, d'origine bouddhiste, et plus au sud, le Malva était gouverné par les successeurs de Vikramaditya. Quand au sud de l'Inde, il se partageait entre les trois dynasties des Tchéras, des Tcholas et des Pandias. Les royaumes du nord, les premiers attaqués, opposèrent une résistance opiniâtre aux envahisseurs. Ils furent néanmoins vaincus, et le chef des musulmans, qui était originaire du pays de Kandahar, Mahmoud de Ghazni, poussait ses incursions jusque dans le Goudjerat. Il fondait une dynastie celle des Ghaznévides dont l'empire dura jusqu'à la fin du XIIe siècle. A cette époque, elle fut remplacée par la famille des Gourides, originaire du Khoraçan, et avec ces nouveaux conquérants, l'islamisme s'établissait d'une ma-

nière définitive dans l'Inde, et y recrutait de nombreux adhérents.

Les Gourides s'établirent dans le Pendjab, envahirent le Bengale et entrèrent dans le Deccan ; leur capitale était Delhy. Leur domination devait être éphémère ; elle ne dura que jusqu'au XIIIe siècle. L'Inde devint alors un champ de bataille. Elle fut envahie par des tribus tartares du Kharism, les Afghans, les Gengiskanides, les Mongols qui y fondèrent diverses principautés, et s'y firent une guerre acharnée. En 1398, le terrible Tamerlan s'emparait de Delhy, et dominait la plus grande partie de la péninsule qu'il couvrait de ruines. A sa mort, arrivée en 1405, le vaste empire qu'il avait fondé, disparaissait, et l'Inde se fractionnait en plusieurs états, sans cesse en lutte les uns contre les autres. C'était l'anarchie la plus complète. Telle était la situation, lorsque le 20 mai 1498, Vasco de Gama jetait l'ancre au rivage de Calicut, et mettait la vieille terre brahmanique en communication directe avec l'Europe. Une ère nouvelle allait s'ouvrir pour l'Inde ; on peut l'appeler la *période européenne*.

Malgré les bouleversements dont l'Inde était le théâtre, le brahmanisme, tout altéré et corrompu qu'il était, devenu l'*hindouisme*, fit tout d'abord preuve d'une certaine vitalité. L'on eut dit que la race hindoue allait se réveiller au milieu du VIIIe siècle. Alors que la lutte contre le bouddhisme commençait à peine, un brahme de Bérar, Koumarita s'était mis à prêcher une nouvelle doctrine : l'idée d'un dieu personnel, basée sur la vieille conception brahmanique, et l'égalité spirituelle des hommes. Il obtint un immense succès, et la tradition raconte qu'il fut l'auteur de nombreux miracles. Au siècle suivant, un autre apôtre, Sankara Atcharya, enseignait qu'il n'y avait qu'un seul Dieu (Brahma Para Brahma) et admettait la croyance en plusieurs incarnations de ce dieu. L'on devait honorer ce

dieu, non par des sacrifices, mais par la méditation et la contemplation. Le vulgaire pouvait adorer tel dieu qu'il lui plaisait, mais surtout Çiva. L'un des mérites de Sankara Atcharya, c'est d'avoir donné au védantisme sa forme définitive, de l'avoir popularisé. Au XIe siècle, Bassava, qui se donnait comme le continuateur de Sankara, accentua sa doctrine, en rejetant la suprématie des brahmes et le vichnouisme, en abolissant les castes, les pèlerinages, les pénitences publiques, et en faisant de nombreux emprunts à la morale du Bouddha. Cette secte que l'on peut considérer comme une secte du bouddhisme, compte aujourd'hui des partisans assez nombreux, principalement dans le Carnatic et le Mysore. Ils sont connus sous le nom de *Dandys*. La plupart sont des solitaires : quelques-uns vivent en communauté, dans des monastères ; tous se consacrent, soit à la méditation, soit à l'étude des Védas. Une secte que nous pensons ne pas devoir passer sous silence est celle qui fut fondée au XIIe siècle par Senathi Radja. Elle compte surtout des adeptes dans l'Inde méridionale, chez les peuples d'origine dravidienne. Cette école prétend être revenue au çivaïsme primitif, et enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Çiva, que l'âme est immortelle, en union intime avec la divinité, et que la matière est éternelle, et que Çiva, en étant son époux, lui donne la fécondité. L'on retrouve là la vieille théorie brahmanique. Le culte de Çiva avait aussi donné naissance à diverses sectes dont les rites exigeaient des sacrifices humains, et qu'on pratiquait encore, jusqu'en 1866, aux environs de Calcutta.

A la suite de la révolution produite par le bouddhisme, le vichnouisme vit se former, parmi ses adeptes, diverses écoles, qui toutes ont pour lien commun, que Vichnou est le dieu suprême, et repoussent, pour la plupart, la doctrine de l'identité de l'âme suprême et de l'âme humaine. L'une des

plus importantes est celle que Ramanujas fondait au XIIe siècle. Il reconnaissait trois principes, ayant une existence distincte l'un de l'autre : l'être suprême qui est Vichnou, l'âme humaine et l'univers. Les disciples de Ramanujas sont assez nombreux actuellement, et au sujet de la grâce, ils se divisent en deux sectes rivales. Ils possèdent plusieurs monastères. Peu après Ramanujas, le brahme Mahadava, qui avait subi l'influence persane, prêchait le dualisme, et sa doctrine se recrutait principalement parmi les ascètes. Au XVe siècle, Vallabha-Souami régularisait le culte de Krichna, incarnation de Vichnou, qui jusqu'alors n'avait existé que sous forme de légende, parmi les tribus djates ou touraniennes. C'était en quelque sorte un néovichnouisme. Ses sectateurs se rencontrent surtout dans la présidence de Bombay. Ils se font remarquer par un sensualisme grossier, et affectent de porter de longs cheveux et des habits de femmes. Au XVIe siècle, Tchaïtanya fondait une secte où dominait le mysticisme, et se faisait remarquer par la place relativement élevée qu'il assignait à la femme ; il avait créé un ordre religieux de femmes, qui gardaient le célibat, vivaient en communauté, et devaient visiter les pauvres. Cette secte prit un assez grand développement, et de nos jours, ses adeptes divisés en deux écoles, celle des *Baïnabs* et celle des *Satanis*, habitent le plus souvent le Bengale et la présidence de Madras. L'islamisme devait nécessairement exercer une certaine influence. Au XVe siècle avait paru un prophète, Kabir, qui avait essayé de rallier à sa religion, appelée d'après lui le Kabirisme, non seulement toutes les castes, mais encore les musulmans. Il prétendait que Rama et Ali étaient au même titre les sources de la vie, qu'au-dessus d'eux, il y avait un dieu suprême. Il condamnait les pèlerinages de Bénarès et de la Mecque. Il recommandait la fraternité et enseignait que le vrai moyen d'assurer le salut

de l'âme était la foi. Cette nouvelle religion ne pouvait réussir dans l'Inde ; il n'y avait pas place pour elle, alors que le brahmanisme et l'islamisme étaient en présence l'un de l'autre. Le Kabirisme ne put jamais réunir qu'un nombre insignifiant de fidèles, et actuellement leur nombre ne dépasse guère 400.000.

Il n'en est pas de même de l'islamisme, et l'on est surpris de la rapidité avec laquelle il se propagea. Le dernier recensement de l'Inde, qui a eu lieu, en 1891, nous dit que sur 290 millions d'habitants que compte cette vaste région, 208 millions appartiennent au brahmanisme et aux sectes qui s'y rattachent, et que 58 millions sont musulmans. Il est impossible de dire combien d'entre eux représentent, à l'heure actuelle, les anciens envahisseurs, les dominateurs d'autrefois. Sir Georges Campbell, qui jouit en ces questions d'une autorité incontestable, dit que les descendants des conquérants ne doivent guère dépasser six millions, et sont pour les deux tiers d'origine afghane. Quoique en minorité, parmi leurs coreligionnaires, ces disciples du Koran sont les seuls, qui jouissent d'une influence politique sérieuse. La plupart d'entre eux habitent la ville. Quant à la masse des musulmans, ils méritent à peine cette désignation. Leur religion et leurs coutumes diffèrent peu de celles de leurs voisins hindous, et ils pratiquent les mêmes distinctions de castes. Leurs restrictions sociales sont aussi étroites. Les règles de mariage et d'héritage sont restées les mêmes. Presque toutes les différences qui distinguent le musulman, consistent en son habitude de se raser la tête, en laissant sur le sommet, une mèche de cheveux, de se raser le bord de la moustache, à aller à la mosquée répéter les prières musulmanes, et à ajouter aux cérémonies nuptiales celles des musulmans. Les saints locaux, les divinités particulières conservent leurs autels, même dans les villages entièrement musulmans, et conti-

nuent à recevoir régulièrement l'adoration de la majorité des habitants, quoique cependant cette pratique diminue peu à peu. Les femmes surtout persistent dans ces coutumes, et une mère musulmane qui aurait négligé de sacrifier à la déesse de la petite vérole, croirait avoir compromis la vie de son enfant. Les musulmans continuent, comme autrefois, à consulter les brahmes, à les nourrir, et à chaque occasion, et très souvent, à leur demander d'officier dans leurs cérémonies matrimoniales, sur le même pied que les imans et les mollahs. Quant aux superstitions, qu'il ne faut pas confondre avec le culte proprement dit, elles sont toutes communes aux musulmans et aux brahmanistes. En somme, la grande masse musulmane, surtout dans les campagnes, est nominalement convertie à l'Islam, et est dépourvue de tout fanatisme religieux. Les dix à douze mille pèlerins, qui se rendent chaque année à la Mecque, se recrutent principalement dans la population des villes, et leur action se réduit à peu de choses, depuis plusieurs années. N'oublions pas que depuis la fameuse insurrection de 1857, il s'est passé plus d'un tiers de siècle.

L'islamisme a paru dans l'Inde, au XIe siècle, et deux cents ans plus tard, il s'y était définitivement établi. Mais il ne devient dominant qu'à partir du XIVe siècle, lorsqu'un petit-fils de Tamerlan, Babour, se fut emparé de Delhy et eût fondé le célèbre *empire du Grand Mogol*, dont le nom est resté légendaire. Ses successeurs marchèrent sur ses traces et asservirent la plus grande partie de l'Inde. Avec Aureng-Zeyb, qui régna de 1659 à 1707, cet empire était à son apogée. A l'intérieur, l'agriculture et le commerce étaient protégés. La puissance et les richesses du Grand Mogol étaient proverbiales dans tout l'Orient. Il commandait à quarante royaumes, et l'on estimait ses revenus à près d'un milliard. Dans toute l'Asie on parlait de son trésor, de ses pierres précieuses, de son palais qui avait

quatre lieues de tour, de son trône resplendissant d'or et d'argent, de ses écuries où étaient entretenus de nombreux chevaux, qui étaient nourris avec des galettes faites de beurre et de froment. Au siècle suivant, commença la décadence, et l'empire du Grand Mogol finit par devenir une possession anglaise. Mais, pendant tout le temps qu'il brilla, et qui forme ce qu'on pourrait appeler la *belle période musulmane* de l'Inde, l'islamisme gagna beaucoup de terrain. Quoique les souverains de Delhy eussent coutume, le plus ordinairement, de traiter leurs sujets, en matière religieuse, avec une grande tolérance, on les vit à plusieurs reprises, exercer une pression plus ou moins forte sur les Hindous, pour les forcer à embrasser la foi professée par les chefs du gouvernement. C'est surtout dans la région du Gange, que les missionnaires du Koran firent une propagande active, et aujourd'hui, près de la moitié de la population du Bengale est musulmane. La domination mongole a laissé de nombreuses traces de son passage ; ce fut elle qui enleva aux brahmes les derniers restes de leur influence politique, et enfin son action se fit sentir dans l'ordre religieux. Les musulmans de l'Inde brillèrent dans l'architecture ; les sectateurs du brahmanisme les imitèrent, et aujourd'hui l'on constate que la plupart des pagodes, qui ne datent pas de plusieurs siècles, rappellent les mosquées, par leurs constructions. C'est ainsi que beaucoup d'entre elles ont la forme de la coupole musulmane, renflée vers son milieu, se terminant en dôme écrasé, et souvent recouverte d'ornements en or. Cette innovation est d'importation musulmane.

Pendant que se fondait l'empire du Grand Mogol, presque au moment où le protestantisme enlevait la moitié de l'Europe à l'église catholique, une tentative de réforme religieuse se produisait dans l'Inde. Indépendante à la fois du brahmanisme et de l'islamisme, leur faisant de nom-

breux emprunts, la nouvelle religion n'a pu arriver, malgré les efforts de ses adeptes, qu'à donner naissance à une nation militaire, qui ne dépasse guère deux millions d'hommes, celle des Sikhs. L'origine de ce peuple ou plutôt de cette secte, son rôle dans les évènements contemporains, constituent l'une des pages les plus curieuses de l'histoire de l'Inde. Aussi, croyons-nous devoir en dire quelques mots.

Naneck, le fondateur de cette nouvelle religion naquit en 1469, près de Lahore, dans la caste commerçante des Khatris. Une partie de son existence fut errante, et dans le cours de ses voyages, il entra en rapports avec des Kabiristes, et c'est alors qu'il eut l'idée d'une réforme religieuse. La doctrine qu'il prêchait était fondée sur le monothéisme et la pureté morale. Ce Dieu unique était Vichnou ou Hari, comme Naneck l'appelait, et il en donnait une définition brahmanique. Selon le nouveau prophète, la connaissance et la répétition du nom de Hari étaient plus efficaces pour le salut final que les œuvres de charité et de dévotion. La croyance à la transmigration était maintenue, et il y avait 8,400,000 formes d'existence à travers lesquelles l'âme, qui est une flamme, issue de la source ignée de la vie, pouvait être condamnée à passer, avant d'y retourner. Naneck rejetait les Vedâs, les Puranas, tout aussi bien que le Koran, mais il retenait la plupart des cérémonies privées du brahmanisme et eut bientôt réuni un certain nombre de disciples auxquels il donna le nom de *sikhs*, disciples. Comme il réunissait à la fois les pouvoirs spirituel et politique, le titre qu'on lui donnait le plus habituellement était celui de *Grand Gourou, Pontife suprême*. Il mourut en 1539.

Son fils et successeur, Angad composa le *granth*, le livre sacré des Sikhs, qui respire un panthéisme mystique. Le quatrième Grand Gourou, Ram Das fit creuser ou plutôt

agrandir dans la ville de Tcheka un magnifique bassin, qui fut nommé *Amritasara, le lac de l'immortalité*, d'où la cité prit son nom actuel, d'Amritsar. Il construisit sur un îlot, au centre de ce lac, un temple, le sanctuaire de la secte, qui est un monument remarquable de marbre et d'or. Le cinquième Grand Gourou, Arjun, écrivit *l'adigranth*, qui complétait le premier livre sacré. C'est un recueil de poésies religieuses, laissées par les Gourous, ses prédécesseurs, auxquelles, il ajouta ses propres compositions, ainsi qu'un grand nombre de sentences et de pièces de Ramavanda, de Kabir, du poète marhatte Namder, et d'autres saints personnages. Le dixième Grand Gourou, Govind qui régna de 1675 à 1708, fut le législateur des Sikhs dont il fit un peuple, dans la véritable acception du mot, et auxquels il donna des habitudes militaires. Il composa un deuxième *Granth*. Ces divers livres sacrés sont rédigés en une forme vieillie de l'ancienne langue du Pendjab ; avec des biographies des Gourous, des saints et un certain nombre d'instructions rituelles et disciplinaires, ils forment la littérature sacrée de la secte. Ce fut Govind qui supprima les castes ; mais néanmoins la secte n'a jamais cessé de témoigner beaucoup de respect aux brahmes, qu'elle considère comme des êtres de race supérieure. A la mort de Govind, la dignité de Grand Gourou, qui depuis quelque temps, était devenue héréditaire, fut abolie. Tout d'abord, elle s'était transmise par voie de consécration du titulaire mourant au plus digne de ses disciples. C'est ainsi que Naneck avait désigné l'un de ses fils Angad pour lui succéder. Cette suppression modifiait la doctrine primitive. Le Grand Gourou était infaillible, et ses disciples lui devaient une obéissance absolue. Sa mission était toute divine ; c'était suivant la formule consacrée, le *médiateur*, le *sauveur*, ce qui revient à dire qu'on le considérait comme une incarnation de Hari, de Vichnou.

Pendant près d'un siècle, les Sikhs restèrent une communauté purement religieuse de puritains, se composant principalement de commerçants, de laboureurs et de marchands. Avec le grand Gourou Govind, la secte changea de caractère. Aussitôt initié, le Sikh devenait soldat, et la *guerre sainte* était désormais son occupation permanente. Il lui était ordonné d'être toujours en armes, ou tout au moins de porter sur lui de l'acier, comme signe de sa vocation. Il adressait ses prières à son sabre, comme représentant la divinité; aucun rapport ne pouvait être toléré avec l'infidèle. Il était défendu de rendre le salut à un brahmaniste et au musulman. En le tuant, l'on accomplissait un acte méritoire. La direction de la secte, à la suite de la suppression de la dignité de Grand Gourou, était passée à une milice, celle des *akalis, les fidèles de l'Éternel*, dont le fanatisme ne laissait rien à désirer. Pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle, les Sikhs furent constamment en guerre avec les Afghans, l'empire du grand Mogol et les états musulmans, leurs voisins. Pendant la première partie du XIXe siècle, ils résistèrent vaillamment aux Anglais, et furent néanmoins obligés de reconnaître leur suprématie. Les nouveaux maîtres de l'Inde ont su s'attacher cette nation guerrière, et y recrutent pour leurs troupes indigènes, des soldats dont la fidélité ne s'est jamais démentie. Aujourd'hui les Sikhs ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Agglomérés, pour la plupart, dans le Pendjab où ils forment cinq ou six petites principautés, on les trouve aussi répandus par petits groupes, dans toute l'Inde, principalement dans le Deccan. Beaucoup d'entre eux s'adonnent à la culture et possèdent des troupeaux. Ils ont même quelques industries, et se distinguent dans la fabrication des draps. Le fanatisme d'autrefois avait fait place à une grande tolérance, sous laquelle se cache beaucoup de tiédeur ; si bien que le doc-

teur Trumpp, qui a vécu parmi eux, a pu dire que le *Sikhisme était une religion qui s'en allait.* Diverses communautés religieuses se sont formées dans son sein. Les *Akalis* subsistent toujours, mais leur action se réduit à peu de chose. Les *Ninnalè sadhus* « les *saints purs* » mènent une existence cénobitique. Le culte est simple ; à l'exception d'Amritsar, qui est le centre religieux de la nation et de quelques sanctuaires, aux endroits consacrés par la vie ou par la mort des gourous et des martyrs, les Sikhs n'ont pas de lieux saints. Leurs temples sont des maisons de prières. L'on y récite des morceaux de poésie, l'on y chante des hymmes, et l'assemblée se sépare, après que chaque fidèle a reçu une portion du *Karah prasad* de « l'oblation efficace » une sorte de patisserie consacrée au nom d'un grand Gourou, le plus habituellement Naneck. Le livre sacré, le *Granth*, que l'on considère comme le *représentant de la divinité*, le *prophète*, est l'objet d'hommages personnels. Tous les matins, il est revêtu d'un riche habillement de brocard, et on le place sur un trône, surmonté d'un riche dais. Durant tout le jour, on l'évente, et le soir, il est transféré, en grande pompe, dans un autre appartement, et déposé sur un lit d'or, pour y passer la nuit. Ce culte rappelle les honneurs que les Juifs rendaient à leur arche d'alliance. Le respect témoigné aux vaches, et qui est aussi grand que par le passé, est le principal rite brahmanique qui se soit maintenu. Un détail assez curieux, c'est que les Sikhs croient encore que leur dieu Hari descend fréquemment sur la terre, et de temps à autre, l'on annonce qu'une nouvelle incarnation de la divinité a eu lieu ; de nouvelles sectes se forment quelquefois. Ces manifestations montrent que ce peuple sent le besoin d'une révélation plus qu'aucune autre race asiatique. Si les Sikhs ne sont plus les guerriers d'autrefois, ils ont conservé leurs mœurs et leurs usages. Le costume qui avait été régle-

menté par le Grand Gourou Govind, et qui consiste à se laisser pousser la barbe et les cheveux, à porter un pantalon et un manteau de couleur, et un turban orné de chaînettes d'or est resté le même. Notons que les femmes ne sont pas enfermées, qu'elles sont beaucoup plus libres que les musulmanes ; leur condition sociale rappelle beaucoup plus l'Europe que l'Asie. En somme, la réforme de Naneck, qui a donné lieu au *Sikhisme* a constitué un véritable progrès, et ses adeptes, dans l'Inde, se montrent bien supérieurs aux brahmanistes et même aux musulmans.

La présence dans l'Inde des Européens, qui y vinrent d'abord comme marchands, sans autre but que de faire du commerce, et finirent par subjuguer les populations, devait nécessairement produire un mouvement dans les idées. Cette influence se fit sentir dès le commencement du XIXe siècle. Un brahme vichnouiste, Sahajananda, qui appartenait à une famille considérable, et se distinguait par son savoir, résolut de combattre la secte fondée par Vallabha-Souami, dont le sensualisme avait tant d'attraits pour les masses. Sahajananda ne se proposait pas de fonder une nouvelle religion : il voulait simplement réformer le brahmanisme, et le ramener à sa pureté primitive. Il n'a rien innové en matière de dogme. Pour lui Brahma est le dieu suprême ; Vichnou et Çiva n'en sont que des parties. L'incarnation de Vichnou dans Krichna mérite une dévotion toute particulière, et dans les explications que donne Sahajananda, l'on dirait qu'il a eu connaissance des mystères du christianisme. Mais ce qui distingue sa doctrine, c'est sa morale. L'amour du prochain est recommandé, et visiter les pauvres, les assister est une œuvre méritoire. Les sacrifices humains sont interdits ainsi que le suicide et l'adultère. Le vol est défendu. Cet enseignement recruta un certain nombre de disciples, connus sous le nom de

Svami Narayanas, et l'on estime qu'ils doivent être près de 300.000. Ils sont divisés en deux classes, les *Sadhus* et les *Grahastas*. Les premiers, afin d'observer plus fidèlement la doctrine du maître, observent le célibat, et sont des espèces de religieux, tandis que les *Grahastas* sont ce que nous appellerions en Europe des *laïques*. Sahajananda est mort en odeur de sainteté. Sa statue se trouve dans quelques temples, et les fervents de sa secte le regardent comme une incarnation de Vichnou.

L'influence des idées chrétiennes n'allait pas se borner à exercer son action sur la secte de Sahajananda. Un mouvement religieux allait bientôt se produire, et l'on demande s'il n'est pas le commencement d'une révolution, dont le résultat serait de transformer la vieille Inde brahmanique. Nous voulons parler du *Brahma Samaj*. Son fondateur, Ram Mohun Roy, naquit en 1775 à Rahnagar, d'une famille de brahmes. Sa doctrine dérive du Védanta, et après en avoir condamné le grossier polythéisme, il fait consister l'essence de sa religion dans la reconnaissance de l'unité divine, panthéisme ou monothéisme, peu lui importe. Ram Mahun Roy n'admet pas ainsi un Dieu personnel. Il connaissait le christianisme, l'avait même étudié, ainsi que le prouve un livre qu'il publia sous ce titre : « *Les préceptes de Jésus, guides de la paix et du bonheur* », où il rendait hommage à la valeur morale de la religion chrétienne, tout en contestant la divinité du Christ. Quand il mourut en 1833, il avait créé une secte qu'il avait désignée sous le nom de *Brahma Samaj*, *société de Dieu*. En 1830, il avait édifié une sorte de temple pour y rassembler ses disciples, afin d'y réciter des prières et d'y entendre des prédications, des conférences sur l'amour du prochain, la vertu et les moyens de rapprocher les uns des autres les hommes de toutes croyances.

Le successeur de Ram Mohun Roy, Mohun Roy, s'écarta

de la doctrine primitive, et tendit au dogme d'un dieu personnel. Pour répondre à l'opposition que rencontrait son enseignement, il remonta jusqu'aux Védas et s'efforça d'y trouver le Dieu personnel. Puis, s'affirmant de plus en plus, la nouvelle secte rompit avec la tradition du brahmanisme, repoussa toute révélation, et publia sa profession de foi, qui peut se résumer ainsi : *l'unité et la personnalité de Dieu*; *l'immortalité de l'âme; l'efficacité morale de la prière; la nécessité du repentir pour le rachat de la faute.* C'était le pur déisme. La nouvelle religion dont les adeptes se distinguaient par leur esprit de prosélytisme, se lança bientôt dans des tentatives de réformes radicales. Elle demandait que les brahmes renonçassent à porter le cordon, emblème de leur suprématie, que les cérémonies funèbres fussent réformées ainsi que celles du mariage, la suppression de la polygamie, celle de l'interdiction aux personnes de différentes castes de se marier entre elles, etc. L'on parlait aussi de la nécessité de s'occuper de l'éducation de la femme. C'était le programme d'une véritable révolution sociale, et il s'en suivit une certaine agitation, si bien qu'en 1872, le gouvernement anglais rendit plusieurs lois, qui donnaient, en partie, satisfaction aux demandes formulées par le *Brahma Samaj.*

Une scission avait eu lieu dans le *Brahma Samaj*, en 1865. Parmi les partisans de la nouvelle doctrine, le fils d'un brahme vichnouiste, Keshak Chandra Sen, se distinguait tout particulièrement par son ardeur et la hardiesse de ses idées. Selon lui, la réforme que l'on tentait devait être à la fois religieuse et sociale, et en même temps, il trouvait que le pur déisme tel que l'avait enseigné Mohun Roy avait des formes trop sévères pour l'imagination des Hindous, et que l'absence de culte était un obstacle à la propagande. Le *Brahma Samaj* se divisa alors. Un cer-

tain nombre de ses adeptes ne voulut en rien modifier l'enseignement primitif, et resta ce qu'il avait été une secte purement déiste. Mais la majorité se prononça en faveur de Keshak Chandar Sen, et bientôt la nouvelle société fit paraître sa profession de foi que nous croyons devoir reproduire.

« Dieu est la cause première de l'univers qu'il a créé « de rien, et qu'il soutient ; il est pur esprit, parfait, « infini, tout puissant, tout miséricordieux, notre père, « notre maître, notre sauveur ; il ne s'est jamais incarné. « La divinité réside dans chaque homme, et rayonne plus « particulièrement dans quelques-uns, tels que Moïse, « Jésus-Christ, Mahomet, Naneck, Tchaïtanya, etc. Ce « sont de grands bienfaiteurs de l'humanité. L'âme est « immortelle. Il n'y a pas de nouvelle naissance après la « mort. La vie future est la continuation et le développe- « ment de la vie présente. Tout pécheur supportera les « conséquences de ses péchés, tôt ou tard, dans ce monde « ou dans l'autre. L'homme doit travailler à sa sanctifi- « cation par les hommages rendus à Dieu, par la répres- « sion de ses passions, par le repentir, par l'étude de la « nature. C'est ainsi qu'il obtiendra le salut à l'aide de la « grâce divine. Le salut pour l'âme est la délivrance de « la corruption, et alors elle deviendra sainte et heureuse « dans le paradis. Les écritures sacrées sont de deux « sortes, le livre de la nature et les idées innées sur la « vie future et la morale. La religion de Brahma est l'es- « sence de toute religion, quoiqu'elle en soit distincte. « Elle n'est hostile à aucune autre croyance. Elle accepte « ce qui est vrai dans les autres. Elle est basée sur la « constitution humaine, éternelle, universelle. Tout le « genre humain est une famille; il ne doit y avoir aucune « distinction de castes. Il y a quatre sortes de devoirs : « les devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers le

« prochain, envers les animaux. » La nouvelle doctrine n'était pas seulement une réforme ; c'était une religion, qui se fondait et qui rompait complètement avec les traditions de la vieille Inde. On reconnaissait l'influence des idées chrétiennes, mais aussi, celles de la Franc-Maçonnerie, qui depuis quelques années avait recruté un certain nombre d'adhérents parmi les populations de l'Extrême-Orient.

Keshak Chandar Sen ne négligea rien pour assurer le succès de sa doctrine, et montra un zèle d'apôtre. Il parcourut l'Inde, à diverses reprises, portant partout sa prédication, et en 1870, il se rendait en Angleterre, dans l'espoir qu'il serait secondé dans son œuvre par les sociétés bibliques. A son retour, il acheva d'organiser son culte, et à l'heure actuelle, le *Brahma samaj* est constitué à l'état de religion. Chaque semaine, un jour est consacré à Dieu, et à différentes époques, reviennent des fêtes périodiques. L'office se fait remarquer par sa simplicité, et rappelle le protestantisme. Il consiste à chanter des hymnes, à réciter des textes sanscrits, empruntés aux livres sacrés de l'Inde, et à écouter un sermon ou une conférence du brahme, qui remplit les fonctions de ministre officiant. A un moment donné, le silence le plus complet se fait, et pendant quelques minutes toute l'assemblée se recueille ; c'est ce qu'on appelle la *communion spirituelle*. Pour entrer dans le *Brahma Samaj*, il faut subir *l'initiation*, et alors a lieu une cérémoie, qui n'a rien de particulier. L'aspirant subit un interrogatoire, et au moment de sa réception, les chants se font entendre, et des prières particulières sont ensuite récitées à son intention. Le *Brahma Samaj*, tel que Keshak Chandar Sen l'a organisé, semble être appelé à un certain avenir. Son principal centre est Madras, et il y possède un certain nombre de journaux, qui font une propagande assez active. Ses adhé-

rents se montrent plein d'ardeur, et à l'heure actuelle l'on estime qu'ils sont plus de cent mille dans toute l'Inde. Ils sont divisés en petites sociétés, qui commencent à se répandre un peu partout, et l'appui qu'elles trouvent dans l'autorité anglaise, la bienveillance que leur témoignent beaucoup de brahmes, favorisent leur développement. Quand au *Brahma samaj primitif*, qui en est resté au pur déïsme, c'est une secte sans importance, incapable d'action, et dont le rôle sera toujours fort effacé.

Le *Brahma samaj* est la preuve qu'une révolution morale et peut-être politique commence à se faire dans l'Inde ; mais elle ne s'accomplira que fort lentement et il faudra des siècles pour que les croyances de la vieille terre bramanique puissent disparaître. Cependant un progrès réel commence à s'accomplir. Il existe des Universités à Calcutta, à Bombay, à Madras, Allahabad, fréquentés par les indigènes. Des collèges secondaires; des écoles primaires où se donne l'instruction, et à divers degrés, existent, et en grand nombre. Le pays a été couvert d'hôpitaux et de dispensaires, et par suite de leur contact avec les Européens, il s'est produit parmi les classes élevées de la population, un courant, si non vers le christianisme, du moins vers les idées chrétiennes. Les musulmans seuls restent étrangers à ce mouvement. Ce qui ne s'était jamais vu, des notables indigènes et des Européens se sont associés, dans plusieurs villes, pour fonder des comités, dans le but de soutenir des écoles primaires. De tout temps, les femmes dans l'Inde, ont pris aux travaux de l'existence une part beaucoup plus grande et plus active qu'on ne l'imagine généralement. Souvent, elles administrent des propriétés, s'occupent d'affaires commerciales importantes, et presque toujours elles font preuve de beaucoup d'intelligence. L'on a songé à améliorer leur situation sociale, en élevant leur niveau intellectuel, et des résultats

encourageants ont été obtenus. En 1870, 10.000 filles fréquentaient les écoles dans la province de Madras ; en 1889 il y en avait 70.000. Dans la présidence de Bombay, leur nombre a augmenté de 9.000 à 50.000. Dans le Bengale, il y avait en 1871, 6.000 filles allant aux écoles, et 90.000 en 1889. C'est dans cette partie de l'Inde que les idées européennes semblent se faire le plus jour jusqu'à présent. Des loges maçonniques y ont été créées; et les indigènes, qui s'y font initier, deviennent de plus en plus nombreux, et de la fusion de leurs rites avec les vieilles coutumes brahmaniques, nous verrons d'ici peu surgir de nouvelles sectes religieuses. Depuis quelques années, une agitation politique a lieu au Bengale. Les indigènes ont une presse périodique, et tiennent des réunions, des assemblées, des *congrès*. L'on est stupéfait de leurs réclamations et de leur demandes, et l'on voit combien leurs idées se sont modifiées depuis cent ans. Un esprit public commence à se créer. L'on ne peut le nier, un travail commence à s'accomplir dans l'Inde, et le brahmanisme aura tôt où tard à soutenir un assaut autrement redoutable que celui que lui ont livré le bouddhisme et l'islamisme (1).

H. Castonnet des Fosses,
Vice-Président de la Société de Géographie commerciale de Paris.

---

(1) Il serait fort intéressant d'étudier l'action que le catholicisme et le protestantisme exercent dans l'Inde. La fameuse armée du salut y a fait son apparition et ses processions se sont montrées à Bombay, à Madras, à Ceylan.

LE BOUDDHISME

Quatrième article.

37. *Comment le vainqueur du démon reçut enfin, sous l'arbre Bôdhi, l'illumination suprême, et fut introduit dans la « cité de l'omniscience »*

Libre enfin de toute entrave, le sage, plus que jamais impatient de résoudre le grand problème de la vie, de la douleur et de la mort, s'enferme, s'absorbe et se perd dans la contemplation du monde et de son âme. Tout s'agite, tout change, tout passe. Rien ne naît que pour mourir, et la vie n'est que le voile transparent de la mort à laquelle tout aboutit. « Misérable certainement est ce monde qui est produit, qui naît, qui vieillit, meurt, disparaît et est reproduit. Mais on ne sait pas le moyen de sortir de ce monde qui n'est qu'un grand amas de douleurs : Vieillesse, maladie, mort et le reste, hélas ! ce qui peut mettre fin à ce monde qui n'est qu'un grand amas de douleurs, on ne le sait pas ! » (1)

Tout à coup le souvenir vivant et clair de ses innombrables vies antérieures se présente à son esprit. La vue de cette suite interminable d'existences agitées, toutes chargées de continuelles douleurs, toutes terminées par une mort qui ne finit rien, cette vue le plonge dans une tristesse accablante, désespérée ; la perspective de recom-

(1) Lalita, c. XXII p. 289.

mencer encore, et de continuer sans repos ni trêve à travers des siècles sans nombre la série de ces migrations forcées, de ces transformations laborieuses, le fait frissonner de crainte et d'horreur. Plutôt l'arrêt dans l'anéantissement que cette perpétuelle et douloureuse agitation dans le vide. Le malheur suprême est de vivre et de sentir que l'on vit. Le seul bien est l'inconscience, la seule vérité subsistante est la mort. Le vrai sage sait que tout n'est rien, que les dieux et les hommes, le ciel et la terre ne sont qu'une apparence, une illusion, un peu d'écume, sur les vagues de l'océan des douleurs, et son rêve est d'arriver un jour à perdre conscience même de ce néant pour s'abîmer dans l'anéantissement absolu.

L'heure à laquelle se formula nettement dans l'esprit de Sakya cette désolante doctrine, marque pour le bouddhisme une date sacrée. L'illumination définitive, le revêtement de l'intelligence, l'initiation complète à la bonne Loi, eurent lieu, « à la dernière veille de la nuit, à l'aurore, au moment où l'on bat le tambour, à l'heure de la nuit où l'on est très-endormi (1). »

Désormais le fils de Maya, entré pour n'en plus sortir dans la « cité de l'Omniscience » (2) et, mêlé à tous les Bouddhas, dont il a reçu l'intelligence parfaite, illuminera par sa prédication, le vide immense et total dans lequel roule toute l'existence, mais dont l'homme doit avoir conscience pour échapper aux troubles de ce mirage qui s'appelle la vie du monde. « La réunion des trois mondes est brûlée par les douleurs de la vieillesse et de la maladie. Le monde sans protection est consumé par le feu de la mort. La créature ne court pas à sa délivrance :

(1) C. XXII p. 293.
(2) P. 294.

toujours affolée, elle s'agite, comme une abeille dans un vase. »

C'est cette sombre vision des choses qui le fit apôtre.

VIII. LE PRÉDICATEUR

38. *Le Bouddha écouta-t-il les paroles de Mara lui conseillant d'entrer immédiatement dans la paix éternelle ?*

Le voilà donc en possession du grand secret, le solitaire de Bôdhimanda ; le voilà parvenu à la science des sciences ; elle est trouvée enfin, la voie parfaite qui mène au Nirvana.

Que fera maintenant le Tathâgata ? gardera-t-il son secret pour lui seul ? — emprisonnera-t-il, en son cœur, la lumière ? — oublieux de ses frères, entrera-t-il, empressé et solitaire, dans les joies suprêmes du complet anéantissement ?

L'égoïsme et le démon voudraient qu'il en fût ainsi. Mais le Tathâgata repousse avec mépris les suggestions de l'égoïsme et se souvient à propos qu'il a vaincu le démon. « Cependant le démon Pâpiyân, s'étant approché de l'endroit où était le Tathâgata, adresse ce discours au Tathagâta : Que Bhagavat entre dans le Parinirvâna ! Que Sougata entre dans le Parinirvâna ! C'est le temps maintenant pour Bhagavat d'aller au Parinirvâna ! — Cela dit, religieux, Tathâgata répondit ceci au démon Pâpiyân : ... Non, Pâpiyân, je n'entrerai pas dans le Parinirvâna tant que la renommée du Bouddha, de la Loi et de l'Assemblée des fidèles ne sera pas solidement établie dans le monde...

Ayant entendu ce discours, Pâpiyân se retira d'un

côté et resta immobile. Triste, abattu, la tête basse, traçant avec un bâton des figures sur la terre, il dit: «Il a surpassé mon empire (1). »

39. *Comment la pitié fit du Bouddha, malgré les répugnances de la nature, le prédicateur de la délivrance* !

Ira-t-il donc, lui, l'initié par excellence, initier à son tour les créatures au secret sauveur ? Se fera-t-il, lui, le savant, l'illuminé, le sage accompli, le maître et l'illuminateur des pauvres humains ? Consentira-t-il à devenir, lui, qui sait le chemin de la félicité, le guide de ses frères, égarés, aveugles et malheureux ?

Mais à quoi bon se donner tant de peine ? Le secret qu'il possède est si mystérieux, la science qu'il a acquise si profonde, la voie qu'il suit si ardue. Les hommes l'écouteront-ils seulement ? et s'ils l'écoutent, le comprendront-ils ? et s'ils le comprennent le suivront ils ? Dans cette incertitude n'est il pas meilleur de se taire et plus sage de se reposer !

Encore, si pour stimuler son zèle, et enflammer son dévouement, le Tathâgata voyait s'ouvrir devant lui la perspective merveilleuse d'un ciel lumineux et chaud à ouvrir aux déshérités de ce monde, s'il entrevoyait, au terme de l'évolution humaine, l'entrée dans la joie de la vision et de l'amour de Dieu ! mais non, pour lui l'avenir est dans le vide glacé du néant, dans les ténèbres désespérantes de l'inconscience et de la mort. — Est-ce bien la peine vraiment, de donner sa vie à une œuvre si désespérante, et le repos du néant vaut-il le travail qu'on doit s'imposer pour l'obtenir ?

Ces considérations, la première surtout, firent sur

(1) C. XXIV, p. 374.

Sakya, une impression profonde. « Si j'enseignais cette loi aux autres, dit-il, et s'ils ne la reconnaissaient pas, ce serait pour moi de la fatigue et un inutile effort : je resterai donc silencieux, dans mon peu d'empressement (1). »

Une seule chose le touche, le remue, et finalement l'entraîne dans la carrière de l'apostolat, c'est le souvenir ou plutôt le spectacle des maux qui accablent les créatures. Ces maux, les dieux eux-mêmes et, à leur tête, Brâhma, les lui rappellent en termes émus, et il ne peut pas ne pas les voir, lui, qui a la science parfaite, et l'expérience de tant de vies dont il se souvient. « Hélas! ce monde est perdu. Bhagavat! hélas! ce monde est complètement perdu, ô Bhagavat, puisque le Tathâgata, qui a revêtu la qualité d'un Bouddha parfait et accompli, a l'esprit porté à ne pas enseigner la loi (2). » Ainsi parle le roi des dieux, et il ajoute pour triompher des dernières tentations du futur apôtre: « Que Bhagavat ait la bonté d'enseigner la loi! Que Sougata enseigne la loi ! Ils sont bien disposés les êtres, faciles à instruire, sincères, forts et capables de comprendre le sens de l'enseignement de Bhagavat (3). »

Bhagavat, lui, ne voit qu'une chose: les créatures sont malheureuses, et le seul moyen de finir leurs souffrances est de les introduire dans l'anéantissement. Lui seul connaît le chemin du Nirvâna.

Il n'est au pouvoir de personne de donner le bonheur à la créature, mais il dépend de lui de faire cesser sa souffrance. Le mobile de son apostolat ce n'est pas l'amour qui incline le cœur charitable vers le malheureux

(1) C. XXIV. 326-327.
(2) C. XXV. p. 329.
(3) Ibid.

pour le consoler, le relever, l'annoblir, c'est bien plutôt la pitié qui porte le médecin à anesthésier un malade pour adoucir ses souffrances, c'est la compassion qui fait souhaiter aux âmes sensibles, la mort de la créature dont elles n'espèrent plus voir finir les maux. « Alors le Tathâgata, en voyant les êtres qui faisaient partie de l'agglomération des êtres sans fixité commença à concevoir une grande pitié pour eux (1). »

Et, comme entraîné irrésistiblement par le besoin de soulager tant de misère, «je vais maintenant, s'écria-t-il, tourner la roue de la loi, je vais à Bénarès pour donner la lumière à ceux qui sont dans l'obscurité (2). »

Que son unique désir soit d'entraîner à sa suite les créatures dans l'anéantissement, que son seul mobile soit la pitié, c'est ce que reconnaissent et proclament à l'envie, les dieux de la terre et les dieux de l'atmosphère, se renvoyant mutuellement avec des chants de joie la grande nouvelle : « Aujourd'hui, amis, par le Tathâgata a été faite la promesse de tourner la roue de la loi. Ce sera pour venir au secours des nombreuses créatures, pour leur bonheur, par pitié pour le monde, au profit de la grande foule des créatures, pour le salut et le bonheur des dieux et des hommes. Elles diminueront assurément, amis, les classes des Asouras ; les classes des dieux arriveront à la perfection, et, en grand nombre, dans le monde, *les êtres entreront dans le Nirvâna complet* (3). »

40. *A qui s'adressa-t-il tout d'abord ?*

« En faveur de qui tout d'abord, pourrais-je ensei-

(1) C. XXV p. 333.
(2) Rhys Davids, *Buddhisme*, p. 37 sqq.
(3) Lalita, c. XXV, p. 333.

gner la loi ? (1) » Et, en effet, le premier devoir d'un prédicateur est de chercher un auditoire. La pensée de faire ses débuts au milieu de ses anciens compagnons de vie ascétique se présente naturellement à l'esprit de Bouddha. Boudraka et Arâta Kâlama sont morts. Quel dommage ! quel malheur ! Ils auraient si bien profité de la doctrine du nouveau maître. Mais les cinq disciples « de bonne caste » qui l'ont abandonné peu de temps avant son illumination, vivent encore. « Le Tathâgata examinant le monde tout entier avec l'œil de Bouddha les aperçut et vit qu'ils demeuraient dans la ville de Vârânam (Bénarès), dans le bois des gazelles, à Richipatana (2) ». Il part aussitôt pour aller les rejoindre. Le Gange traverse son chemin. On exige un droit de péage. Il passe à l'autre rive à travers les airs.

Arrivé à Bénarès, il court au bois des gazelles. Ses anciens disciples qui l'aperçoivent de loin, complotent de recevoir avec froideur, celui qu'ils appellent avec mépris « ce relâché, ce gourmand (3) ». Mais à mesure que Bouddha s'approche, une force irrésistible les oblige à se lever et à lui faire amende honorable en se jetant à ses pieds pour l'adorer et le servir. « A mesure que le Tathâgata s'avançait vers l'endroit où étaient les cinq de bonne caste, ceux-ci étaient de plus en plus mal à l'aise sur leur siège, et voulaient se lever. C'est ainsi, par exemple, qu'un oiseau, ayant ses ailes, qui serait entré dans une cage, et qui serait brûlé par un feu placé sous cette cage aurait envie de s'envoler vite, à cause du feu qui le tourmenterait..... Aussi, à mesure que le Tathâgata s'approchait des cinq hommes de bonne caste,

(1) La'ita, c. XXVI, 3, 5.
(2) Pag. 337.
(3) Pag. 339.

ceux-ci, de plus en plus incapables de supporter la splendeur et la majesté du Tathâgata, agités sur leurs sièges, tous, rompant la convention, chacun d'eux va au devant de lui. L'un s'avançant, a pris sa sébile et son manteau; l'autre lui présente un siège; celui-ci a un appui pour ses pieds; celui-là apporte de l'eau pour laver ses pieds. « Vous êtes le bienvenu Ayouchmat Gâutama! Vous êtes le bienvenu! Asseyez-vous Ayouchmat Gâutama, sur ce siège préparé pour vous! (1) »

40. *Quel est le sujet ordinaire de ses prédications?*

A peine installé sur le siège d'honneur que lui ont préparé ses anciens disciples, « Tathâgata laisse sortir de son corps une lumière telle, que, par cette lumière, cette région des trois mille grands milliers de monde fut enveloppée d'une grande splendeur (2) ». Et aussitôt d'accourir « des régions de l'orient, du midi, du couchant, du nord, du zénith, du nadir, de toutes parts, des dix points de l'espace, plusieurs dizaines de millions de Bôdhisattvas, en possession de l'insigne prière, » qui, le saluant avec la tête et tombant à ses pieds, le conjurent, « pour venir en aide à la grande multitude des créatures... pour le bonheur des dieux et des hommes, de tourner la roue de la loi, de faire pleuvoir la grande pluie de la loi, de déployer le grand étendard de la loi, de faire résonner la grande conque de la loi, de battre le grand tambour de la loi (3). »

Bouddha parut d'abord ne pas entendre. « Le Tathâgata passa la première veille de la nuit en ne disant rien, » puis il se mit à parler avec animation. « A la

(1) Lalita, c. XXVI, p. 340.
(2) Lalita, c. XXVI, p. 341.
(3) Pag. 344.

veille du milieu de la nuit, il prononça un discours propre à enflammer. » Enfin il exposa les points essentiels de la nouvelle doctrine. « A la dernière veille de la nuit, après avoir appelé les cinq de bonne caste il dit ceci :... Voici, Religieux, les quatre vénérables vérités. Lesquelles, au nombre de quatre ? 1° la douleur ; 2° l'origine de la douleur ; 3° l'empêchement de la douleur ; 4° la voie qui conduit à l'empêchement de la douleur (1). »

42. *Quelle en est la forme ?*

Le Bouddha parlait souvent en paraboles (2). « La foi, disait-il un jour, est la semence que je sème ; les bonnes actions sont la pluie qui la fertilise. La sagesse et la modestie sont les étais de la charrue que guide mon esprit avec la poignée de la loi. La diligence est un bœuf de labour. Ma charrue détruit l'illusion et ma moisson est l'embroisie. Mon labeur met fin à toute peine (3). » La plus belle de ces paraboles est celle de la perle précieuse. En voici le résumé : « Nous portons caché en nous-mêmes le joyau de la vérité. Nous l'oublions comme l'homme qui porterait une bague cachée dans un nœud attaché à l'extrémité de son vêtement supérieur. Il n'y pense plus et il s'est fait mendiant. Il se contente d'un morceau de pain jusqu'au jour où un ami lui rappelle qu'il possède une pierre précieuse. C'est ainsi que nous ne connaissons pas le bien suprême que nous apportons des existences antérieures (4). »

Il savait envelopper sa désolante doctrine de formes poétiques. L'enchantement produit par sa parole est

(1) Pag. 346.
(2) Burnouf. *Le Lotus de la bonne loi*, c. III-V.
(3) Rhys Davids, p. 60.
(4) De Pressensé. *L'Ancien monde et le Christianisme*, 345.

bien rendu par le passage qu'on va lire et qui est emprunté à un des Soutras de l'âge suivant : « Le soir était comme une vierge au charme souverain, les étoiles semblaient les perles couvrant son cou, sa noire chevelure flottait dans les nuages sombres, et, en voyant l'espace immense, on eut dit sa barque flottante. Le ciel était sa couronne ; les trois mondes formaient son corps, ses yeux ressemblaient à la fleur du lotus qui s'ouvre au lever de la lune et sa voix était comme le bourdonnement de l'abeille. » Cette vierge idéale personnification des beaux soirs de l'Inde, fit silence pour honorer et entendre la première prédication de Bouddha (1). »

43. — *A qui s'adressait la prédication de Bouddha ?*

A tous les hommes, sans distinction, à toutes les créatures sans exception. Plus de castes dans son église. « Le don de la loi, surpasse tous les dons, sa douceur surpasse toute douceur, ses délices toutes délices. L'extinction de toute soif, de tout désir chasse la peine. Ce n'est pas par la naissance qu'on appartient à la basse classe ; ce n'est pas elle qui fait le brahmane. C'est par des actes qu'on appartient à la basse classe ; c'est par des actes aussi qu'on devient brahmane. » Sa commisération s'étend sur tous les misérables, il prend en pitié tous les malheureux : dieux du ciel, dieux de la terre, hommes de toute race, animaux de toute espèce, êtres de toute nature, tout l'intéresse, tout l'émeut, tout l'attire. A tout et à tous il annonce la délivrance. Il croit à la transmigration des êtres ; il sait que seule l'entrée dans le Nirvâna peut arrêter ce douloureux et continuel devenir des créatures ; il est persuadé qu'il possède seul la science qui mène à l'immortalité finale.

(1) Rhys Davids, p. 46.

Dès lors pourquoi ne s'adresserait-il pas à la création tout entière : les dieux, hier, étaient des hommes, les hommes seront peut-être des dieux demain ; hommes et dieux peuvent devenir, ou redevenir bêtes ; toujours le mouvement, toujours la souffrance, toujours le besoin inassouvi de repos, source intarissable de tous les maux, cause unique de cet « amas de douleurs » qu'on appelle le monde. Bouddha les appelle tous à profiter de ses leçons. La légende nous le montre, entouré de millions de dieux, suivi par des multitudes infinies d'hommes de toute condition, écouté des animaux, servi par toutes les créatures animées et inanimées.

« Et pendant qu'il parlait, disent les légendes du Sud, bien qu'il n'usât en réalité que de la langue de Magadha, chacun des auditeurs croyait l'entendre parler en sa propre langue, et les animaux eux-mêmes, les plus petits aussi bien que les plus grands, accourus de toutes parts et fort attentifs à son discours, le comprenaient sans effort (1). »

44). *Qui convertissaient-elles?*

Le récit des conversions innombrables et miraculeuses obtenues par la parole du maître remplit les livres sacrés du bouddhisme. Princes, mendiants, brahmanes, parias, fils des dieux, et fils des hommes, toutes les créatures subissent le charme de sa voix, et s'engagent à sa suite sur le chemin de la délivrance. Il n'est pas jusqu'aux personnes les plus prévenues contre son entreprise qui ne finissent par se proclamer ses disciples.

(1) Hardy *Manual of Buddhism* (1853), p. 187.
Avec le discours de Bénarès finit le récit du *Lalita*. Plus de biographie ancienne, pour nous faire connaître la vie et les œuvres du Bouddha jusqu'à sa mort, mais les détails épars, presque infinis, dans tous les livres du Nord et du Sud.

Son père lui-même embrasse le bouddhisme. L'entrevue du fils et du père, à Kapilavastou, forme l'épisode le plus touchant du ministère public de Sakya-Mouni. Souddhodana a fait prier son fils de visiter sa ville natale, et de ne pas négliger sa blanche vieillesse. Gâutama se rend à sa demande, mais il s'arrête d'abord dans une caverne près de la ville et n'en sort que pour mendier de porte en porte. A cette nouvelle, son père indigné se précipite vers lui et lui demande pourquoi il lui fait cette honte : « C'est la coutume de notre race répond Gâutama. — Mais ne sommes-nous pas d'une race illustre, reprend le père, d'une race qu'on n'a jamais vu mendier ? — Vous et votre famille, dit Bouddha, vous pouvez descendre des rois ; pour moi, je descends des anciens prophètes qui ont toujours mendié leur nourriture. Quand un homme a trouvé un trésor secret, c'est son devoir de donner à son père son joyau le plus précieux. » Ce joyau c'était sa doctrine. Il a la joie de le convertir ainsi que Yarodhara, l'épouse de sa jeunesse qui n'a jamais cessé de l'aimer et de le pleurer (1). »

45. *Bouddha était il seul à prêcher la délivrance ?*

Non. Il s'attacha comme collaborateurs ses premiers disciples, et de bonne heure les envoya annoncer en tous lieux « la doctrine libératrice. »

« Vous êtes libres, disait-il à ses premiers envoyés, libres de tous liens humains ou divins. Partez donc, frères, allez et prêchez partout la doctrine pour la délivrance de tous les êtres vivants ; par pitié pour le monde, pour la joie, la bénédiction et le salut des hommes et des dieux. Beaucoup ont le cœur pur et sont de bonne volonté, qui se perdront cependant, s'ils n'entendent

(1) Rhys David, p. 64 6.

pas la doctrine libératrice. Ils deviendront vos adhérents, et les confesseurs de la vérité (1). »

IX. LE MORIBOND.

46. Quelles furent les dernières paroles du Bouddha ?

Longtemps encore, après la conversion de son père, le Bouddha poursuivit sa mission de prédicateur. Il consacrait, dit la tradition, le mois des fleurs à la méditation, et le reste du temps à l'enseignement.

Quand il sentit approcher l'heure de sa fin dans le village de Wesali, il réunit autour de lui ses disciples, et tint aux mendiants le discours qui institue définitivement leur ordre. Ce discours se termine ainsi : « O mendiants, apprenez complètement, pratiquez sans réserve, appliquez et répandez cette loi sainte révélée par moi, afin que cette religion de pureté se maintienne et se perpétue pour le bien et le bonheur des grandes multitudes dont il faut avoir pitié, pour l'avantage et la prospérité des dieux et des hommes (2). »

Il se rendit ensuite à Kusi-Nagara, à 120 milles de Bénarès et passa la nuit dans une grotte sur les bords du Gange. Ananda, son disciple bien-aimé recueillit ses suprêmes paroles. « Je suis loin de la perfection, s'écriait-il, et mon maître va me quitter, lui, si plein de bonté. » Gâutama ranime son courage par l'espérance du Nirvana : « O Ananda, lui dit-il, ne te laisse pas troubler, ne pleure pas. Ne t'ai-je pas dit que tu dois te détacher de tout ce qui t'est cher et précieux ? Nul être

(1) Catéchisme Bouddhique, p. 32.
(2) Rhys David, p. 170-171.

qui est né ne peut éviter la dissolution qui lui est inhérente. Pour un longtemps, ô Ananda, tu as été très près de moi par ta bonté en actes, en paroles et en pensées ; tu as toujours bien agi. Persévère et tu seras bientôt libre de cette soif de la vie, qui est la chaîne de l'ignorance (1). »

Authentiques ou non, les paroles suivantes données par la tradition comme les *novissima verba* de Sakya-Mouni, résument admirablement la pensée inspiratrice de l'œuvre du Bouddha. « Souvenez-vous que la destruction est la condition de toutes choses composées. Travaillez à votre salut avec diligence. Efforcez-vous sans relâche d'arriver à la délivrance. »

« Ce furent les dernières paroles du Bouddha. Son esprit s'enfonça dans les profondeurs de l'absorption mystique, et, lorsqu'il eut atteint ce degré, où toute pensée, toute notion s'éteint et où la conscience de l'individualité cesse, il entra dans le suprême Nirvâna.

« Devant la porte de Kusi-Nagara, qui s'ouvre vers l'Orient, les nobles des Mallas brûlèrent le corps du Bouddha avec des honneurs royaux (2). »

46. *De quelle maladie mourut-il?*

Toutes les biographies du Bouddha, s'accordent à dire qu'il mourut d'une maladie d'estomac à la suite d'un repas où il avait mangé un plat tout entier de porc et de riz offert par un de ses plus dévots sectateurs. « Les brahmanes, dit M. de Broglie, se sont moqués de cette fin, et ont accusé leur adversaire d'avoir commis un acte de gourmandise. Les bouddhistes justifient leur patriarche, le déclarant incapable d'une telle

(1) id p. 81.
(2) *Catéch. bouddhique*, 50-51.

faiblesse, et disent que c'était un plat magique, qu'aucun homme ni dieu n'aurait pu digérer mieux que lui ; qu'il a mangé cette nourriture parce que son heure était venue, et qu'il voulait donner l'exemple de la patience à supporter une maladie de ce genre (1). »

Le *catéchisme bouddhique* donne de cette fin prosaïque de notre héros l'explication suivante : « Tchoundea, le forgeron, servit au Bouddha et à ses disciples ce qu'il avait de meilleur, du riz, du gâteau et du sanglier cuit au four. Lorsque le Bouddha s'en aperçut, il dit à Tchounda : « Tu ne donneras qu'à moi du sanglier, que tu as préparé, Tchounda. Les frères auront le riz et les gâteaux. » Le forgeron fit suivant la volonté du maître. Lorsque celui-ci eut mangé, il se tourna de nouveau vers Tchounda et lui dit : « Enterre dans une fosse ce qui reste de la viande, car, à part le Bouddha, il n'y a sur terre ni dans les mondes célestes, ni parmi les Sramanas, ni parmi les Brahmanes, les dieux ou les hommes, un seul être qui puisse prendre cette nourriture sans se nuire. »

Le Bouddha voulait ainsi montrer clairement aux adhérents laïques que la chair des animaux n'était pas une nourriture pour les hommes ou les êtres d'une nature supérieure ; mais que celui qui mange de la viande nuit à son corps et à son esprit. C'est pour cela qu'il défendit au forgeron d'en donner aux disciples. » S'il en mangea lui-même, c'est uniquement parce qu'il ne voulait pas violer « un précepte qu'il avait donné, en recommandant aux Frères de ne jamais repousser ce qui leur serait offert de bon cœur (2). »

(1) De Broglie, *Problèmes et conclusions*, p. 167-8.
(2) P. 45-46.

LE BOUDDHA DE L'HISTOIRE

47. *Le Bouddha Sakya-Mouni est-il un personnage réel?*

Jamais assurément, esprit réfléchi n'aura la pensée de prendre au sérieux le long récit qu'on vient de lire. C'est de l'imagination, du rêve, de la fantasmagorie, de l'absurde, tout ce qu'on voudra, sauf du réel, du vrai, de l'histoire. Le caractère mythique de la vie du Bouddha ne se prouve pas. On ne prouve pas l'évidence même : d'un bout à l'autre, la légende règne sans rivale, le mythe s'étale et resplendit. Les seules questions que soulève la lecture de ce fatras mythique sont les suivantes : la légende du Bouddha a-t-elle une signification philosophique quelconque et peut-on en déterminer avec quelque précision le sens et la portée? Le héros de si extraordinaires aventures est-il un personnage fictif, un être idéal, un type, ou bien un personnage réel, un hindou célèbre dont l'histoire a été envahie et dramatisée par la légende et pour le besoin d'une cause religieuse ou philosophique ? Et, si cette seconde hypothèse est la vraie, est-il possible de reconstituer avec leurs traits essentiels, malgré les surcharges légendaires qui les défigurent, la vie et la physionomie du Bouddha ?

La réponse à ces trois questions, en l'état actuel des études bouddhiques, n'est ni aisée ni péremptoire. Enregistrons simplement les vues des maîtres les plus autorisés.

1. Et d'abord M. Senart, dans son remarquable *Essai sur la légende de Bouddha*, affirme et s'efforce

de prouver que l'histoire de Sakya-Mouni n'est qu'une légende. Après l'avoir lu, on ne peut pas ne pas retrouver dans la biographie légendaire de Bouddha tout un cycle de mythes solaires, qui reparaissent sous une autre forme dans l'histoire purement mythologique de Krishna, et qui ont des analogies avec les récits des poètes grecs sur Hercule.

Dans son *Histoire du Bouddhisme indien*, M. Kern développe, de son côté, avec beaucoup de science et d'esprit une thèse à peu près identique. D'après lui, l'histoire entière du Bouddha se résout en un récit mythique de la course accomplie par le soleil dans une révolution annuelle. « Bien que j'admette, dit M. Tiele, en général sa proposition, l'explication qu'il donne des détails me paraît à maintes reprises plus ingénieuse que vraisemblable (1). »

2. M. Wilson révoque en doute l'existence du Bouddha. M. Senart plus réservé et plus sage se contente de dire que le héros de la légende bouddhique, eût-il existé, nous serions hors d'état de reconstituer, même à grands traits, sa physionomie historique, tant est profonde et définitive, dans le *Lalita* et partout, la fusion de l'histoire avec la légende, de la réalité avec la fiction. M. Tiele trouve qu'il convient d'examiner si la conclusion de M. Senart n'est pas « trop négative », et, après examen, il croit pouvoir sans témérité tenter de décrire à grands traits la vie et le caractère de celui qu'il appelle le « Bouddha de l'histoire ». L'abbé de Broglie arrive aux mêmes conclusions que le célèbre professeurs de l'Université de Leyde. Il admet : 1° Que le Bouddha a réellement existé ; 2° que les grandes lignes de sa biographie sont encore visibles, sous les sur-

(1) *Manuel de l'histoire des Religions*, p. 189.

charges de la légende; 3° que la légende elle-même donne du jour et du relief au caractère de Sakya-Mouni (1).

48. *Que fut exactement le « Bouddha de l'histoire »!*

Nous sommes convaincus que pas un des faits si nombreux, dont le récit forme la légende bouddhique, n'est vrai dans tous ses détails, que pas une des paroles que la légende prête au Bouddha n'a une authenticité incontestable. Il faut donc renoncer à rien serrer de trop près et se contenter d'indications générales, de grandes lignes, d'à-peu-près. M. Tiele nous fait remarquer tout d'abord, que les récits concernant la naissance et l'enfance sont douteux au plus haut point. « Mayà est une entité mythique, Kapilavastou une ville entièrement inconnue, dont le nom fait penser à Kapila, l'illustre fondateur de la philosophie Sankhya, qui offre quelques points de ressemblance avec la doctrine bouddique de date récente (2). »

Il se pourrait cependant que la tradition qui fait du fondateur du bouddhisme un fils de roi, eut quelque fondement dans l'histoire; mais ce qu'on peut tenir pour avéré, c'est qu'il ne faisait pas partie de la caste des brahmanes. — De bonne heure, en pleine jeunesse, à la suite d'une crise morale, il quitta tout : fortune, famille, espérances, pour embrasser l'état d'ascète ou de sannyasin. — Il chercha la paix d'abord auprès des brahmanes, puis dans une pénitence solitaire ; il ne la trouva que dans la contemplation absorbante qui est devenue la marque caractéristique de ses disciples. — « Ses périgrinations dans le costume du mendiant, sa prédication, consistant à annoncer à tous ceux qui le

(1) *Problèmes et Conclusions*, p. 166-199.
(2) *L. c.*, p. 189.

suivaient ainsi la délivrance de la maladie, de la souffrance, de la vieillesse et de la mort, et à recommander à tous comme le but suprême la poursuite du Nirvâna, l'impression profonde que fit cette doctrine, non pas encore dans l'Inde entière, mais, comme l'assure la tradition la plus ancienne, dans quelques districts, sur des hommes de toute classe ; la résistance qu'elle rencontre chez beaucoup d'autres ; le fidèle dévouement de son disciple Ananda... tous ces éléments ne peuvent pas appartenir au royaume de la poésie (1) » — Rien de moins poétique on l'a vu plus haut que plusieurs des particularités qui nous ont été rapportées sur sa mort. Il est donc fort probable que Bouddha mourut d'une indigestion. — Il confia à l'ordre des religieux mendiants, dont il fut le législateur et le père, la mission de conserver et de propager sa doctrine. La règle qu'il leur donna prescrit le célibat et la pauvreté absolue : les disciples de Sakya-Mouni devaient recevoir exclusivement de l'aumône la nourriture et le vêtement. Défense formelle leur était faite, non-seulement de posséder de l'argent, mais même de toucher matériellement les espèces monnayées.

49. *A quelle époque vivait le fondateur du bouddhisme ?*

« La date de la mort de Sakya-Mouni qui est rapportée différemment par les diverses traditions bouddhiques et par toutes d'une manière inexacte, n'a été déterminée avec une exactitude à peu près complète que dans ces derniers temps, grâce à trois nouvelles inscriptions de l'empereur Açoka. Il résulte de ces textes, que dans la 37e année du règne de ce prince, on comptait 256 ans depuis le départ du Maître, et cela dans le

(1) Tiele, *l. c.* p. 190.

Magadha même, le pays d'origine du bouddhisme. Rapportée à notre chronologie, cette donnée fournit pour le Nirvana une des années qui tombent entre 482 et 472 avant Jésus-Christ. C'est la première date que nous rencontrons dans l'histoire de l'Inde et, si on excepte celles qui en dépendent, les dix siècles qui vont suivre n'en fournissent pas, pris ensemble, une demi-douzaine de nouvelles (1). »

Le Bouddha quitta sa famille à l'âge de 29 ans, fut illuminé à 36 et mourut octogénaire.

50. *Quel fut le principal théâtre de cette prédication?*

Sakya-Mouni prêcha sa doctrine sur les deux rives du Gange, dans la province de Benarès et dans le Bihar, pendant quarante-quatre années. Il partagea, semble-t-il, son temps entre Sravaste, dans le Kosaba, et Rajagriha dans le Bihar méridional. Les rois de ces deux villes Frasenajit et Bimbisara, furent ses partisans et ses protecteurs avoués. Rajagriha, lors de la visite des pèlerins chinois, possédait encore d'innombrables monuments destinés à rappeler les moindres détails de sa vie ; et les Soutras comme les Avadanas, font presque toujours de cette ville et de ses environs le théâtre des discours et des exploits légendaires de leur héros. — C'est à Sravaste qu'était le fameux jardin Jetevana, offert à Bouddha par un riche marchand, son disciple, Analha Pindada, où fut lu, pour la première fois, le *Lalita-Vistara*. Hiauen-Thsang vit encore dans les environs de cette ville, deux monuments célèbres dans les annales bouddhistes : le tombeau de Maha-Prajapati, la tante maternelle qui servit de mère à Siddartha, et la

(1) Barth., *Les Religions de l'Inde*, p. 65-6.

tour destinée à perpétuer le souvenir de la rencontre du Bouddha avec son père, après la conversion de ce dernier.

La légende nous montre Bouddha en route pour le Deckan, pour l'Indus, pour Ceylan. La Péninsule entière aurait ainsi entendu de sa bouche la bonne nouvelle. Toutes les traditions le font mourir à Kusinagara (1), au pied d'un arbre, sur un grand chemin.

31. *Peut-on encore apercevoir, sous les surcharges de la légende, les traits essentiels du caractère de Sakya-Mouni?*

Chose étonnante à première vue, et pourtant au fond très naturelle, la légende qui a presque effacé l'histoire du Bouddha, a donné à son caractère un relief saisissant. Elle n'a pour ainsi dire altéré ses actions que pour idéaliser ses vertus et obscurci sa vie que pour éclairer son âme. Le Bouddha dogmatique et légendaire c'est le Bouddha réel, poussé au mieux. L'étude de la légende bouddhique a donc le double avantage de nous livrer, avec le moyen le plus sûr de savoir ce que fut Sakya-Mouni, la facilité de connaître les tendances idéales de ses fidèles disciples.

Le Bouddha de la légende, le Bouddha *idéal*, est en perfection, un *pessimiste miséricordieux*. Ces deux mots sont clairs et disent tout pour ceux qui ont eu la patience de nous lire; nous n'insisterons pas. Il a connu tous les enivrements de la fortune, du pouvoir, du plaisir. Il a expérimenté dans la solitude, les voluptés douloureuses du dépouillement absolu. Il a savouré les

(1) Le général Cunningham identifie Kusinagara avec les ruines de Kasia, à 35 mille à l'est de Gorakhpour, dont un des remparts porte encore le nom de « Fort de la mort du Prince », *Anc. Geog, of India*, I, p. 431.

émotions troublantes de la contemplation intense et muette de l'univers. La conclusion est toujours la même. Tout est illusion : tout est souffrance, tout est vanité. Seul, l'anéantissement peut arrêter nos désirs insatiables. Notre seul et dernier asile est le Nirvana. Un pessimiste à l'âme froide, se serait contenté de formuler du haut de sa tête cette désespérante doctrine, et aurait attendu impassible la fin de ses rêves. Un pessimiste aigri et savant aurait proposé des moyens violents de hâter la solution nécessaire. Mais l'hindou n'est ni froid, ni aigri, ni savant. Il a de l'imagination, du cœur, de la compassion. Bouddha s'inclinera vers ceux qui souffrent, et doucement, affectueusement, les engagera à le suivre sur le chemin qui mène au néant. Je le répète, Bouddha est un pessimiste miséricordieux. Là est le secret de l'empire irrésistible qu'il a exercé sur l'âme imaginative et tendre des peuples enfants qu'il a entraînés à sa suite.

« Gautama, dit M. S. Pressensé fut jusqu'à son dernier jour un homme de paix, on peut ajouter un homme tendre à la misère et à la souffrance. » Sa main ne fut levée contre personne, et cependant il fit toutes choses nouvelles sous ce souffle étrange et puissant qui émanait de lui. On eut dit ces vents du sud pleins de parfums et de langueur qui viennent du désert. « Aux deux points de l'espace, lisons-nous, dans le *Lalita Vistara*, vibre dans l'air l'accent du Bouddha, son mélodieux et doux qui va au cœur (1). » Rien ne rend mieux le charme pénétrant et morbide de son enseignement qui ne pense qu'au néant, mais en s'enveloppant de bonté et de charité. La roue qu'il tourne est la roue de la vacuité, « la roue sans signes, sans désirs, la roue de

(1) *Lalita Vistara*, p. 332.

l'idée non formée (1) ». Celui qui a ceint le diadème de la délivrance complète qui est aussi celui de la grande science sans passion, a beau jeter sur tous les êtres un coup d'œil bienveillant comme un père et une mère sur leur fils unique, l'apaisement qu'il promet ne se réalise que dans l'anéantissement (2). C'est à cette fin dernière qu'aboutissent toute cette élévation morale, toute cette charité. Là est l'invincible contradiction du bouddhisme. Le chemin où il conduit ses sectateurs vaut mieux que le but. Aussi comprend-on que des milliers d'hommes s'y soient attardés en oubliant le terme fatal où tout devait se perdre avec eux-mêmes (3). »

Quant au Bouddha réel ou historique, personne, à notre avis, n'en a mieux rendu le caractère que l'abbé de Broglie, dans le passage suivant de son beau livre déjà cité : « En premier lieu, le Bouddha a mené une vie austère, il a été un religieux exemplaire, sans cela il n'aurait pas conservé son autorité ni son prestige. En second lieu, il avait une profonde conviction de sa propre sagesse et de la vérité de la doctrine qu'il enseignait. Il croyait, comme tout Hindou de son temps, à la métempsycose, au besoin de la délivrance de l'âme ; il croyait avoir trouvé les moyens sûrs d'obtenir cette délivrance. En troisième lieu, il était animé d'un vif sentiment de compassion pour les misères de l'humanité et d'un grand désir de faire participer les hommes aux bienfaits de sa doctrine. Il avait, sous ce rapport, des sentiments d'apôtre. Le désir de sauver tous les hommes est un des traits propres du bouddhisme. Il serait incroyable qu'il n'ait pas existé chez le fondateur

(1) *Id.*, p. 351.
(2) *Id.*, p. 361.
(3) *L'ancien monde et le Christianisme*, p. 349.

et que ce ne soit pas lui qui l'ait transmis à ses disciples Dans ce même étrange récit de la mort du Bouddha, nous voyons que la dernière nuit, il ramène un hérétique à la vraie doctrine. Ces traits de caractère sont beaux, mais ils ne suffisent pas pour constituer un saint, ni un héros tout à fait exceptionnel. Ils se sont rencontrés dans bien des chrétiens. Saint Vincent de Paul a toutes les vertus du Bouddha, et en possède d'autres que nous ne voyons pas chez notre héros (1). »

Un professeur de grand séminaire.

(*A suivre*).

(1) *L. c.*, p. 168-9.

UNE ÉPOPÉE BABYLONIENNE

IS-ṬU-BAR — GILGAMÈS

Huitième article.

IV. — L'ÉCRITURE, LA LANGUE ET LA VERSIFICATION.

L'écriture, employée dans la transcription de l'épopée de Gilgamès, est l'écriture cursive ordinaire babylonienne et assyrienne. Assurbanipal, en effet, avait pris soin d'en faire rédiger plusieurs exemplaires, les uns, en caractères babyloniens, les autres, en caractères assyriens, sans doute pour les diverses catégories de lecteurs.

Le poème tout entier est conçu dans le dialecte babylonien, lequel diffère du dialecte ninivite, par la prédominance des consonnes douces (*b*, *d*, *z*, *g*), sur les consonnes fortes (*p*, *t*, *s*, *k*).

Quant à la versification, on chercherait vainement ici quelque chose, qui ressemblât de près ou de loin à la mesure et au rhythme. Le poème se compose de versets coupés en général suivant le sens, dont l'ensemble constitue une sorte de récitatif. L'allure poétique est marquée par les répétitions, qui, tantôt, forment une simple reprise, tantôt, tombent en cadence, à la manière d'un refrain. On y trouve, en outre, des traces nombreuses de parallélisme, non de ce parallélisme savant, tel

qu'on le rencontre chez les poètes hébreux, fondé sur la gradation et l'alternance habilement ménagées des idées et des mots, mais d'un parallélisme encore rudimentaire, consistant à peu près uniquement dans la répétition de la même pensée sous une forme différente. Voici, d'ailleurs, quelques exemples empruntés à la onzième tablette :

Je vais, Gilgamès te découvrir le mystère,
et te révéler le décret des dieux. XI, 9-10.

Argile, argile; amas de poussière, amas de poussière !
Argile, écoute ; amas de poussière, entends !
XI, 21-22.

Le Dieu Bel m'a repoussé, il m'a rejeté ;
aussi, je ne veux point séjourner dans votre ville,
je ne veux point poser ma tête sur la terre de Bel
Je vais descendre vers la mer, et demeurer auprès d'Ea, mon seigneur. XI, 39-42.

Je m'affaissai et m'assis en pleurant,
les larmes coulèrent sur mes joues.
XI, 137-138.

III.

ÉTUDE SUR L'AGE DU POÈME

Les tablettes, sur lesquelles se trouve inscrite l'épopée de Gilgamès, faisaient partie de la bibliothèque d'Assurbanipal. Notre poème pourrait donc, à la rigueur, ne pas remonter au-delà de 650 av. J. C. Mais un tel document n'est, nous le savons de source certaine, que la reproduction d'un document plus ancien. Assurbanipal, en effet, avait fait copier, par ses soins, l'épopée de Gilgamès, en même temps que les principales œuvres littéraires, qui constituaient la richesse des villes sacerdota-

les de la Basse-Chaldée, pour en doter sa bibliothèque. Afin que personne n'en ignorât, et que la gloire lui en revînt dans la postérité la plus reculée, il avait fait graver au bas de chaque tablette la suscription suivante : « *Copie certifiée conforme au texte ancien. Propriété d'Assurbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assur.* » C'était là une manière de garantir l'authenticité de l'œuvre et de s'en assurer la propriété. Or, malgré l'état fragmentaire dans lequel nous sont parvenues les tablettes, nous retrouvons à plusieurs endroits, conservée en tout ou en partie, une telle suscription. (1)

Ainsi, l'épopée de Gilgamès dut être rédigée à une époque fort reculée, puisque déjà, au temps d'Assurbanipal, on attribuait à l'original une antiquité vénérable. Mais quelle est au juste la date de la composition d'un tel poème ? C'est là un problème de critique complexe et difficile à résoudre.

Il ne peut pas être question ici, évidemment, de fournir une date précise, mais seulement vague et oscillant entre plusieurs siècles. Même, en se mouvant dans d'aussi larges limites, la tâche n'en reste pas moins ardue. Toutefois, elle ne défie point, sans doute, les ressources d'une critique sagace et minutieuse. A supposer, en effet, que nous ne possédions pas, sur le moment probable, où furent composés les poèmes homériques, le témoignage d'Hérodote, nous n'hésiterions pas, cependant, à y voir des œuvres de l'âge héroïque. Il en va de même, en ce qui concerne notre épopée. Si nous n'avions pas sur la haute antiquité du poème chaldéen le témoignage d'Assurbanipal, toutefois, nous y reconnaîtrions sans peine une œuvre des temps primitifs. Il ne peut venir à

(1) II, VI, 46-50 ; V, VI, 47 ; VI, 216-220 ; IX, VI, 38-42 ; IX, VI b, 46-54 ; X, VI, 42-45 ; X, VI b, 46-48 ; XI, 330-334 ; XII, VI, 12-15.

l'esprit de personne de placer l'épopée de Gilgamès dans la période pleinement historique, pas plus qu'on ne saurait songer à faire descendre l'Iliade et l'Odyssée jusqu'à l'époque classique. L'examen du texte lui-même est ici la meilleure preuve et tout à fait convaincante.

A ne considérer d'abord que le système scientifique de l'univers, tel qu'il se trouve impliqué dans notre épopée, on se sent reporté tout d'un coup à une grande distance en arrière. La description de ce monde, confiné dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate, limité à l'horizon par les montagnes du Soleil, entouré de toutes parts par le fleuve Océan, paraît bien avoir été calquée sur quelque mappemonde rudimentaire, œuvre des géographes primitifs. En tout cas, des conceptions si enfantines sont assurément fort anciennes.

Si, de cette vue d'ensemble sur l'univers, nous passons à l'examen du système astronomique en particulier, nous arrivons au même résultat. Ici, certains savants (1) ont essayé d'introduire un élément de précision dans le débat. Prenant comme point de départ la concordance, qui paraît exister entre le cycle des exploits de Gilgamès et la révolution annuelle du soleil, s'appuyant en particulier sur les coïncidences remarquables, que l'on a cru saisir, dans notre poème, entre certains signes du zodiaque, tels que le Taureau, le Scorpion, le Verseau et l'équinoxe du printemps, l'équinoxe d'automne, le solstice d'hiver, ils ont cherché à établir une relation entre l'époque où eurent lieu ces phénomènes et la date de la composition de l'épopée. Or,

(1) Jensen : *Kosmologie*, p. 318-320; Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 66-67 ; A. Loisy : *Les mythes chaldéens de la création et du déluge*, p. 71.

on a pu vérifier, d'après des calculs astronomiques, que le passage du soleil dans la constellation zodiacale du Taureau a coïncidé avec l'équinoxe du printemps, plus de deux mille ans avant notre ère, comme limite inférieure. On a conclu de là que l'épopée de Gilgamès, où se trouve noté un tel phénomène, doit remonter à peu près à la même époque.

Mais de telles preuves restent toujours un peu conjecturales. Une étude détaillée des éléments historiques et religieux, qui constituent le fonds du poème, semble devoir nous fournir des arguments moins contestables.

Dans la lutte de Gilgamès contre Humbaba, on a cru reconnaître, ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs, un souvenir de l'antique rivalité qui divisa la Chaldée et Elam. Or, cette vieille hostilité entre deux peuples voisins a laissé des traces dans les documents historiques qui nous ont été conservés. Ainsi voyons-nous, dans la liste des rois cités par Bérose (1), à la suite d'une dynastie mède ou élamite, qui se maintint durant plus de deux cents ans, à peine séparée d'elle par une série de onze rois de race inconnue, qui auraient régné près de cinquante ans, une dynastie chaldéenne, qui resta dominante pendant une période de quatre cent cinquante ans. De même, Assurbanipal, dans le récit qu'il nous a laissé de ses diverses expéditions (2), raconte qu'il ramena de Suze et réintégra solennellement dans le temple d'Anu, à Uruk, la statue de la déesse Nanâ, qui en avait été arrachée, 1635 ans auparavant, par Kudurnahunti, l'Elamite. Or, en combinant ce double témoignage, on a cal-

(1) Dans C. Müller, *Fragm. historic. græc.*, t. II, p. 509 (éd. Didot).
(2) III R. 23, 9-13 a ; VR. 6, 107-124 b. Cf. Schrader: *Sammlung von assyrischen und babylonischen Texten*. II, p. 208.

culé que la chute de la puissance d'Uruk, causée par les Elamites, et en particulier par Kudurnahunti et sa restauration, accomplie par Gilgamès, auraient eu lieu dans l'intervalle compris entre 2450 et 2250 avant J.-C. L'épopée de Gilgamès, où se retrouve encore vivant le souvenir de tels évènements, remonterait à peu près à la même époque (1). Mais le plus sûr témoignage est sans doute ici celui du poème lui-même. A un endroit (2), se trouve mentionnée la ville de Surippak, comme la cité antique par excellence. Il est question, à un autre endroit (3), « des porteurs de couronnes qui, jadis, gouvernèrent la contrée. » En outre, la situation politique et sociale de la basse Chaldée, telle qu'elle est décrite dans notre poème, nous reporte par delà l'époque historique.

Quant au système religieux, on a fait remarquer (4), avec raison, qu'il était constitué, dès cette époque reculée, comme au temps de Nabonide, que déjà, dans l'épopée de Gilgamès, se retrouve toute entière la double triade des dieux cosmiques et sidéraux : Anu, Bel et Ea, Samas, Sin et Istar. On ne saurait donc tirer de là un nouvel argument, en faveur de l'antiquité de notre poème. Tout au plus pourrait-on faire valoir, dans les divers caractères que l'on prête aux dieux, caractères tantôt physiques, tantôt zoomorphiques et anthropomorphiques, une certaine indécision, qui paraît appartenir à l'époque de transition, sans doute fort ancienne, où s'opérèrent de telles transformations.

(1) G. Smith : *Chaldean Account of Genesis*, p. 184-191 (Cf. p. 25) et p. 292-294 ; Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 9 : A. Loisy : *Les mythes chaldéens de la création et du déluge*, p. 72-73.

(2) XI, 11-13.

(3) XII (?) b, 38.

(4) Alf. Jeremias : *Izdubar-Nimrod*, p. 9-10.

Plus encore que le fonds d'idées mythologiques, l'écriture, la langue et la versification sont impuissantes à nous fournir un moyen de vérifier la date, même probable, de l'épopée. La copie que nous en possédons, a été transcrite, suivant le type ordinaire des caractères babyloniens et assyriens, par un scribe du temps d'Assurbanipal. On sait, en outre, que la langue assyro-babylonienne a persisté pendant quarante siècles presque sans subir de variations, de telle sorte que, dans l'état actuel de nos connaissances, la langue de Sargon d'Agadé et de Naram-Sin (vers 3.800 av. J.-C.) ne nous paraît pas différente de celle de Nabonide (538 av. J.-C.) C'est dire que, pour nous, la langue de l'épopée de Gilgamès ressemble à toutes les deux à la fois, et pourrait, par suite, si l'on se fondait sur ce seul criterium, être regardée indifféremment comme une œuvre très ancienne ou relativement récente. Enfin, les règles de la versification, si tant est qu'il y en eût, sont trop inconnues pour que l'on essaye de fonder là-dessus un raisonnement solide.

De telles considérations et d'autres encore que l'on pourrait ajouter (1), assurent à l'épopée de Gilgamès une antiquité vénérable. Tout, en effet, dans ce poème, nous transporte par-delà l'époque historique, telle qu'elle nous est connue par les annales des rois de Babel et d'Assur. La date de la composition d'une telle œuvre ne saurait être placée au-dessous de l'an 2.000 av. J.-C. et il est possible qu'elle doive être reportée encore plus

(1) Ainsi, les observations tirées d'un examen minutieux des cachets-cylindres, où se trouvent reproduites les principales scènes de notre poème. Nous ne les apportons point ici, les réservant pour une étude spéciale.

haut. L'épopée de Gilgamès est antérieure à l'époque de Moïse et sans doute aussi à celle d'Abraham (1).

J. Sauveplane,
Ancien élève de l'École des Hautes Études.

(1) Nous arrêtons ici cette introduction, déjà trop longue. Ce n'est pas cependant que la matière soit épuisée. Il nous resterait encore à illustrer les divers épisodes de l'épopée, à l'aide des représentations figurées, qui se rencontrent si fréquemment sur les cachets-cylindres, à accompagner le commentaire littéraire d'un commentaire archéologique. Ceci sera l'objet d'un travail spécial, qui paraîtra prochainement. Enfin, pour être complet, il nous faudrait rendre compte du succès littéraire de notre poème, en suivre pas à pas les traces à travers la Judée, la Phénicie, l'Asie Mineure et la Grèce. Un tel sujet mérite, par son importance même, une étude séparée, qui sera publiée un peu plus tard sous ce titre : *Essai sur les origines du mythe d'Hercule.*

CHRONIQUE

I. — L'enseignement et la science des Religions. Nous avons déjà annoncé que le parlement des Religions doit se réunir à Chicago, pendant l'exposition universelle. En voici le programme :

Première journée. — Lundi 11 septembre 1894. Réception officielle des membres par les autorités.

Deuxième journée. — *Dieu*. Origine et extension de l'idée de Dieu. La croyance à la paternité divine. Tendances du théisme moderne.

Troisième journée. — *L'homme*. Sa nature, sa place dans l'univers, ses rapports avec la divinité. Diverses conceptions de la vie future. La fraternité humaine d'après les différentes religions.

Quatrième journée. — *La religion, caractère essentiel de l'humanité*. — But et fonction de la religion Conceptions différentes du culte. Ce qui distingue la religion de la morale. Les vérités acquises en religion.

Cinquième journée. — *Systèmes de religion*. Importance et conditions d'une étude sérieuse de tous les systèmes religieux. Des services rendus par chaque religion historique. Principales lacunes de chaque religion au point de vue pratique.

Sixième journée. — *Livres sacrés de tous les peuples*. Leur étude par les procédés littéraires. De la religion interprétée par la poésie. Ce qu'ils ont apporté à l'humanité. Influence de leurs dénonciations du péché.

Septième journée. (Dimanche).— *La religion et la famille*. Le mariage. — L'éducation domestique. — L'atmosphère reli-

gieuse du foyer. — Nécessité d'un jour de repos consacré par la religion.

Huitième journée — *Réformateurs religieux.* L'idée d'incarnation dans les différents cultes. — La sympathie entre les religions.

Neuvième journée.— *Rapports de la religion avec les sciences, les arts et les lettres.* — La connaissance de la religion peut-elle être scientifique ? — Assistance fournie par la philosophie et les sciences naturelles à la science des religions : assistance fournie par cette dernière aux autres sciences. La religion et la musique.

Dixième journée.— *Rapports de la religion avec la morale.* —Unité essentielle des idées morales. — Notions non religieuses de la conscience, du devoir et du droit. — Rôle de la religion dans le perfectionnement de la nature humaine. — Différents plans pour le relèvement des coupables.

Onzième journée.— *Rapports de la religion avec les problèmes sociaux.* — La religion en présence du Travail, de la Richesse, de la Pauvreté et de la Tempérance. La religion et les classes criminelles. — Services rendus par la religion à la femme.

Douzième journée.— *Rapports de la religion avec la société civile.* — La religion et le patriotisme. — La religion et l'observation des lois. — La religion est-elle actuellement à même de satisfaire les exigences de la vie moderne ?

Treizième journée.— *La religion et l'amour de l'humanité.* — La fraternité des peuples. — La justice internationale. — Substitution de l'arbitrage à la guerre. — La mission religieuse des peuples anglo-saxons.

Quatorzième journée. (Dimanche) — *Condition actuelle de la chrétienté.* Ce que la religion a fait pour l'Amérique.

Quinzième journée.— *De l'union religieuse de la chrétienté.* Est-elle désirable, sur quels principes, et quels y sont les obstacles ?

Seizième journée.— *De l'union religieuse de toute la famille humaine.* Ce que le monde doit aux mouvements religieux de l'Asie, de l'Europe, et de l'Amérique. — Quels sont, entre

les différentes religions, les points de contact et les points de divergence qui ressortent des exposés précédents ?

Dix-septième journée. (27 septembre). — *De la perfection religieuse suivant les différentes religions.* — Quel sera le centre de la future unité religieuse de l'humanité ?

La circulaire d'envoi ajoute qu'à ce parlement seront représentés, outre toutes les grandes confessions historiques du christianisme, le bouddhisme du Nord et du Sud, le confucianisme, le shinto, les différentes formes de l'hindouisme, les Parsis, les Mahométans et les Juifs. Il est difficile de dire ce qui sortira de ce contact.

—La librairie Leroux a publié les *Actes du congrès international des Américanistes*, (8e session). Mgr de Harlez en a publié un résumé dans la *Science Catholique*. La science américaniste, dit le savant professeur, n'excitait, naguère, encore, que les dédains et les défiances des savants européens ; elle leur semblait être sans base, sans principe fixe, une œuvre de dillettante qui ne méritait que peu ou point d'attention. Mais la jeune science, un peu indécise ou téméraire, à son début, il est vrai, a fait depuis des progrès si considérables que l'on peut répéter, sans hésitation, après le savant ethnologue et linguiste américain Daniel Brinton, que « le Congrès des Américanistes est devenu une puissante société internationale, que la poursuite, organisée par lui, des conquêtes scientifiques et l'investigation de la vérité parviendront à grouper dans un avenir prochain les savants de tous les pays ». Dans ce congrès on a réuni dans une même pensée, avec une même ardeur scientifique, les hommes qui portent les noms les plus distingués dans le monde de la science. Qu'il nous suffise de citer les noms de MM. de Quatrefages, de Nadaillac, Charnay, Hamy, Beauvois, Brinton, H. Cordier, Gaffarel, Adam, de Charencey, de la Grasserie, Prince Bonaparte, etc., gages certains de la valeur des travaux présentés. — Et à ce propos, Mgr Harlez fait justement remarquer que le peu d'intérêt que l'on témoigne dans l'Europe centrale pour les choses des pays éloignés et situés en dehors du champ des études vulgaires est un fait véritablement regrettable. Rome et la Grèce absorbent toute l'attention et tout ce qui les concerne semble être hautement inté-

ressant, depuis les boutons du couvre jambe du soldat romain jusqu'au moindre mot d'un auteur classique. Sur de semblables sujets on peut discuter avec chaleur et sans fin. Pour tout le reste un regard furtif et à moitié distrait suffit amplement. Il semblerait que l'humanité est entièrement concentrée dans le monde hellénique et romain.

Les travaux présentés au congrès ont été nombreux. Nous ne pouvons les citer tous.

Les études anthropologiques ont été en particulier des plus intéressantes.

La première, due aux recherches de M. Ten Kate, traite de cet important sujet de l'unité et des conditions anthropologiques des races américaines. Le savant anthropologue y constate différents faits d'une grande conséquence. C'est d'abord l'impossibilité de déterminer un type universel et commun à tous les indigènes américains. « Au lieu d'un type général, l'on en trouve un certain nombre entre lesquels il y a autant de différences qu'entre les autres races jaunes. »

M. Charnay a passé en revue les analogies constatées entre des traits de mœurs, des usages, des croyances asiatiques et américaines.

Ce sont : 1° la forme et le rôle attribué au premier souverain civilisateur des chinois, Fou-hi, représenté comme un serpent à tête humaine apprenant aux hommes à pêcher et à cuire la viande, tout comme le Quetzalcoalt mexicain.

2° C'est un chant du Slir King implorant la faveur du ciel pour faire cesser une sécheresse qui produisait la famine et dont on retrouve à peu près les termes dans une prière du rituel mexicain adressée au dieu Tlaloc, à la même occasion.

3° Les conseils d'une mère cambdogienne à sa fille qui rappellent ceux d'une mère toltèque dans les même circonstances et que nous lisons au l. 2. ch. 18 de J. de Sahagun.

4° Les cérémonies du jour de l'an et celles qui les préparent, en Chine et au Mexique ancien.

5° L'emploi du papier de couleurs découpé en diverses formes pour chasser les mauvais esprits, celui des noms de fleurs comme appellatifs des femmes et des jeunes filles, la ressemblance de

certains génies chinois et des dieux mexicains des manuscrits aztecs.

6° La ressemblance des textes bouddhiques japonais avec celui du soleil à Palanqué ; la bénédiction donnée par les prêtres au moyen d'une palme usitée des deux côtés de l'Océan.

7° Le patoi vêtement national du Cambodge identique au maxth des régions toltèques, le vêtement des femmes identiques dans les deux pays.

8° Les armes, les insignes guerriers du casque, les jeux de paume et les cariatides du palais tout semblables dans l'une comme dans l'autre contrée.

M. Charnay trouve des rapprochements de plus en plus nombreux et frappants. Le savant anthropologue les expose en détail ; nous ne pouvons que les indiquer sommairement. Citons le dieu poisson à la tête humaine, la position élevée des palais sans raison d'être au Mexique, l'astrologie judiciaire pratiquée d'une manière analogue, le globe ailé symbole de la toute-puissance, les habits royaux, les constructions à briques crues faites exactement de la même manière et avec les mêmes instruments, malgré l'abondance des pierres au Mexique, la forme de parallélipipède rectangle donnée aux palais, celle des étages, les principes d'architecture qui s'appliquent également dans ces régions si éloignées l'une de l'autre, le culte du soleil pratiqué d'une manière analogue, le mode de construction des colonnes, celui de l'ensevelissement dans les classes élevées au moyen de jarres en terres cuite, les pyramides à degrés qui couvraient le sol de la Mésopotamie comme on en voyait dans la plaine du Mexique et qui servaient de lieu de refuge comme celles de l'Égypte ou de l'Éthiopie, au rapport d'Hérodote, etc , etc.

Le Congrès américaniste de Paris n'a pas été au-dessous de la plupart des autres Congrès savants. Nous souhaitons qu'ils servent à développer le goût de ces études dont l'utilité n'est plus contestable et dont les résultats s'apprécient chaque année de plus en plus. Ce n'est point connaître l'homme, ses attributs, son langage, ses œuvres, que de ne les connaître qu'en partie, et une science pleine de lacunes est propre à engendrer les plus funestes erreurs.

— Voici d'après la *Revue de l'Histoire des Religions* quel est en Amérique l'état actuel de l'Enseignement de l'histoire des religions. « M. Moriss Fastrow, professeur à l'Université de Pensylvanie, a fait paraître une courte revue des progrès accomplis ces dernières années dans l'histoire religieuse générale aux Etats-Unis : *Recent movements in the historical study of religions in America*. Ce tableau est des plus réjouissants. Voici d'abord l'Université de Harvard, la première qui ait officiellement institué un cours d'histoire des religions, professé depuis quatre ans par M. Charles Everett. Cette année il ne s'y fait pas moins de six cours d'histoire religieuse : M. Toy, traite de la religion hébraïque comparée aux autres religions sémitiques, et fait des conférences sur l'Islam et le Coran; M. Lanman initie ses auditeurs aux livres sacrés du bouddhisme; le professeur Allen s'occupe du culte et de la religion chez les grecs; le professeur Kittredge étudie les Sagas d'Islande, l'Edda et la mythologie germanique. Ajoutons le cours de M. Emerton sur l'histoire chrétienne des huit premiers siècles, où les rapports du christianisme et du paganisme sont étudiés et le cours du professeur Lyon, qui fait une large part aux religions assyro-babyloniennes. A l'Université de Pensylvanie, l'histoire des religions, sous l'active impulsion de M. Iastrow, a été tout d'abord introduite dans des conférences par la « University Lecture association », dont nous avons parlé dans de précédentes chroniques. Cette année, pour la première fois, elle figure sur les programmes officiels de la section de Philosophie, Psychologie et Morale : M. Hilprecht enseigne la religion de l'Assyrie et de la Babylonie ; M. Iastrow, la religion d'Israël et l'Islamisme; M. Easton, les religions de l'Inde et de la Perse ; et M. Brinton, les éléments et l'évolution des religions primitives.

A Cornell's University, la création de la *Susan Linn Sage School of philosophy*, que nous avons signalée jadis, a assuré depuis quatre ans l'enseignement de l'histoire des religions sous la direction du Rev. Charles Melen Tyler.

M. Iastrow nous apprend que les cours organisés en été par la *School of applied ethics* dans la station balnéaire de Plymouth, ont été couronnés d'un plein succès. Il nous rappelle la

réunion de collections destinées à devenir des musées de religions au National Museum et à l'Université de Pensylvanie, la fondation d'un *History of religions club*, à Cambridge, dont les membres se réunissent une fois par mois pour entendre des travaux sur l'histoire des religions ; l'organisation de l'*American Committee for lectures in the history and the comparative study of religions*, sous la présidence du professeur Toy, le pendant du comité des Hibbert Lectures en Angleterre. Nous félicitons vivement nos amis d'Amérique du brillant succès de leurs efforts. L'histoire des religions espère beaucoup de leur intelligente initiative. »

— L'enseignement des religions a été aussi organisée à l'Université de Boston : nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

— Nous avions mentionné déjà l'*Évolution religieuse dans les diverses races humaines*, par Ch. Letourneau, secrétaire général de la Société d'anthropologie. Rien n'empêche d'y revenir. L'auteur représente une école aussi nombreuse que peu forte en hiérologie.

M. Letourneau nous dit, dans sa préface, que ce volume fait partie d'une série à laquelle on pourrait donner le titre de « l'Évolution des sociétés ». Si les autres ouvrages ont la même valeur que celui-ci, nous pouvons dire sans hésiter que la série complète n'ajoutera rien à la science réelle de l'humanité, comme le font remarquer les *Études* que nous citons.

La méthode comparative adoptée par l'auteur peut être bonne, mais elle demande à être employée sans esprit préconçu. En effet, c'est en parcourant les idées, les mœurs des divers peuples, que nous pouvons constater l'universalité des sentiments religieux.

Pour M. Letourneau, la religion des Juifs n'offre qu'un intérêt secondaire : il est mal à l'aise dans ses grossières interprétations de la Bible. Le christianime n'est pas une religion monothéiste, mais plutôt polythéiste, parce que les catholiques admettent l'intervention des anges et des saints ; il le range côte à côte avec le mazdéïsme, dans la catégorie des religions dualistes.

Il prend soin d'ailleurs de nous avertir, dès les premières lignes

de sa préface, qu'il s'agit pour lui d'étudier sous le nom de *religion* « la somme des illusions dont le genre humain s'est leurré et se leurre encore à propos du surnaturel », de réagir contre l'erreur instinctive où nos générations, séduites par les arguties des théologiens, domptées par le bras séculier ou circonvenues par une éducation pieuse jusqu'à l'excès, sont invinciblement tombées. Pour elles, le mot *religion* représente tout un idéal à la fois mystérieux et vénérable qui plane au-dessus de l'examen, quelque chose comme un sanctuaire fermé et inviolable. Il faut détruire ces antiques préjugés si funestes à la liberté de penser, et la méthode comparative, dextrement employée par M Letourneau, doit nous mettre à l'abri de ces erreurs de jugement. « Guidés par elle, nous voyons à n'en pouvoir douter que les grandes religions sont simplement l'épanouissement des petites, de ces grossiers fétichismes dont nos doctes exégètes ne daignent pas même s'occuper. »

Les contradictions ne manquent pas dans ce livre. C'est ainsi que M. Letourneau constate à chaque page, et chez tous les peuples dont il nous parle, la croyance à la vie future, à la *survie du double*, pour employer son expression. Vous penseriez qu'il va de là conclure à la vérité objective de cette croyance : erreur; qu'il va au moins la discuter, en analyser les éléments : point du tout. On se contente de nous déclarer que c'est là une preuve de l'*animisme* toujours vivant chez tous les peuples, animisme que du reste on vous définit en disant que c'est « cette illusion primaire qui porte l'homme peu développé à prêter à tels objets ou êtres du monde ambiant sa volonté, ses sentiments, ses idées ». (Préface.) C'est une illusion, comme l'illustion du rêve. Entre la croyance ferme et absolue par laquelle vous, catholique, vous affirmez la vie future, et le procédé littéraire par lequel les poètes animent les êtres qui nous entourent et leur prêtent leurs sentiments, l'auteur ne voit aucune différence : animisme et pur animisme, illusion toujours dans les deux cas.

Si cette réponse ne vous satisfait pas, si vous désirez de plus amples explications, vous pouvez fermer le livre : M. Letourneau ne vous en donnera point.

Ennemi déclaré de toute religion, l'auteur consacre plusieurs

pages à démolir la définition d'ailleurs incomplète que M. de Quatrefarges avait donné du règne humain, en disant qu'il était caractérisé par la religiosité ; il paraît que, pour certains professeurs d'anthropologie, c'est là une erreur capitale : le chien adorerait son maître avec beaucoup plus de ferveur que les plus pieux d'entre les hommes n'adorent Dieu : « Le chien, comme on l'a dit plus d'une fois, a sûrement la religion de l'homme : c'est un animal anthropolâtre. Comme il admire et redoute son maître ! Comme il le regarde avec amour et vénération ! Comme il le flatte et le caresse ! Comme il l'implore ! Comme il s'humilie, s'avilit, se prosterne devant lui ! » Peut-être pour M. Letourneau l'instinct religieux est-il ce qui nous rapproche le plus de l'animal. »

— « Décidément, des tendances abstraites, indéfinies, flottent dans l'air, dit dans un de ses derniers articles la *Revue des Revues*. Voici après Huxley, Ernest Haeckel le grand matérialiste allemand, qui juge à propos de discuter publiquement sa religion, sa profession de foi. On aurait le droit de se montrer surpris, en présence de l'importance que semble attacher le plus ardent et le plus connu parmi les élèves de Darwin à ses croyances religieuses. Et cependant la chose est, au fond, des plus naturelles. Une sorte de mouvement mystique parcourt en ce moment l'Europe entière. L'humanité désillusionnée tend à réformer les bases de son existence morale. Les uns créent de nouveaux dieux ; les autres retournent aux anciennes croyances ; les troisièmes s'efforcent de mettre d'accord la religion du passé avec celle du présent, pour en former une sorte de religion de l'avenir. Le mouvement est si fort qu'il a englobé, non seulement les esprits moyens, mais aussi les esprits supérieurs qui semblaient s'en désintéresser.

Rien d'étonnant à cela, quand on songe que, pendant le récent congrès des naturalistes allemands qui a eu lieu à Altenbourg (octobre 1892), les nombreux assistants n'avaient rien de mieux à faire que de discuter les *dogmes* religieux de la *science naturaliste*. Un discours prononcé dans ce sens par le professeur Ichlesinger, a été développé dans la même direction par les savants allemands y compris Haeckel lui-même.

Pour lui la matière est tout ! C'est elle qui forme la base et le sommet du développement matériel et moral de l'homme (voir son *Anthropogénie*, *La création naturelle*, etc). La religion de Haeckel s'en est ressentie forcément et nous aurons par conséquent sous les yeux les *dogmes* de la *religion matérialiste*. Nous aurons une idée de ce qu'est cette nouvelle religion matérialiste dans le résumé suivant d'un article publié par Haeckel dans la *Freie Buhne*, n° novembre dernier.

« Le besoin, dit-il, de créer une nouvelle synthèse, une nouvelle théorie cosmogénique, se fait vivement sentir. Il est hors de doute que cette synthèse ne peut pas être créée sur la base des *révélations surnaturelles*, car il faut, avant tout, qu'elle soit d'accord avec les conquêtes de la science moderne.

Plusieurs grands esprits se sont efforcés de nous donner cette *vérité* dans les derniers dix ans... Inutile d'insister sur tous les dangers dont ces tentatives sont menacées de la part des religions orthodoxes et des gouvernements myopes et bornés. Du reste, les naturalistes eux-mêmes mettent des entraves dans les roues, en déclarant vouloir garder leurs vérités sous le boisseau. Selon eux, la science n'a à s'occuper que des données concrètes, positives, et elle doit laisser la synthèse, la création de nos croyances scientifiques, aux spéculations des philosophes.

Et cependant rien de plus faux que ces opinions étroites... La philosophie et la science naturelle ne peuvent pas plus être séparées que l'observation et la réflexion. Chaque homme intelligent s'efforce de mettre en concordance sa science, ses notions concrètes de la vie et de ses phénomènes, avec les conceptions des sphères abstraites et les plus élevées, que nous désignons par le mot de *Religion*...

Quant à moi, je me déclare partisan résolu de la philosophie de l'*unité* de la nature. Il n'y a *qu'une âme dans toutes les choses*.

On essaie de combattre notre système en nous disant que nous ne sommes que des *matérialistes*. Mais ces mots ne prouvent rien. On pourrait également nous appeler spiritistes. Qu'importe ! Notre croyance est partagée, à l'heure qu'il est, par *les neuf dixièmes des naturalistes du monde entier*... J'irai

même plus loin ; je crois que c'est là la religion unique de *tous* les naturalistes qui : 1° sont au courant du mouvement scientifique moderne; 2° possèdent assez d'esprit critique pour pouvoir déduire la conclusion logique des données empiriques fournies par la science ; 3° ont assez de courage pour défendre les convictions ainsi acquises contre les attaques des adversaires ; 4° qui possèdent enfin assez de puissance de caractère pour se délivrer de tous les dogmes qu'on nous a imposés pendant notre jeunesse. Envisagées au point de vue de la science, toutes les religions perdent du terrain. Les révélations et les dogmes s'évanouissent et cessent d'inspirer la confiance .. De toutes les religions que nous a léguées le passé, le christianisme et le bouddhisme semblent être les plus fortes. L'éthique chrétienne nous apparaît à présent au-dessus de toutes les autres. Mais nous devons reconnaître que les perles les plus précieuses : l'amour de son prochain, l'obéissance aux lois, l'idée du devoir, se trouvent bien au delà des origines du christianisme. Comme Darwin l'a démontré, tous ces principes se retrouvent dans *l'instinct social* des animaux... Il est incontestable que l'humanité doit beaucoup à la religion chrétienne, quoiqu'il soit regrettable que les *révélations* aient diminué l'importance de ces services... La morale de la science moderne (voir les travaux de Spencer, Carneri, etc), ne présentera point ces défauts... Grâce à l'influence de la science, l'idée anthropomorphiste d'un Dieu personnel s'en ira bientôt et le destin de notre siècle en sera la disparition, comme le siècle précédent a vu disparaître le *Diable personnel*... Nous arriverons tous forcément à l'idée de l'unité de Dieu et de l'Univers, à l'idée de l'unité de l'âme et de la matière. »

— Le spiritisme est à l'ordre du jour. Le nouvel ouvrage de M. Jeanniard du Dot (1) l'a mise à la portée de tous les esprits. Le bon sens parle dans cet écrit. La première partie intitulée : Notions fondamentales, expose avec une lucidité parfaite ce qu'est le spiritisme. L'auteur divise ensuite les faits spirites en trois catégories, qu'il substitue aux treize classes confuses du docteur Croo-

(1) *Le spiritisme dévoilé* ou les faits spirites constatés et commentés. *Paris, Bloud et Barral.*

kes. La seconde partie reproduit et commente les récits recueillis par le docteur Gibier sur le spiritisme en Europe, en Hindoustan et en Amérique : tables philosophes, devineresses ou farceuses, sorciers et mediums conscients et inconscients, etc. La troisième partie passe en revue les expériences des savants reproduisant le même genre de faits, mais les passant au crible de l'observation la plus minutieuse. Chacun des faits amène la théorie spéciale qui l'explique dans une certaine mesure, sans que l'auteur s'écarte jamais de la doctrine de saint Thomas relative aux esprits : miracles et prestiges, extase vraie ou fausse, levitation, envoûtement, sabbat, etc.

— M. le Dr Netter défend les doctrines spiritualistes dans sa brochure intitulée : *La parole intérieure et l'âme* (1). Il conclut par des considérations tirées de ce langage intérieur qui est en nous, que ce ne sont pas nos cellules cérébrales qui, en nous, pensent, réfléchissent, raisonnent, mais qu'il faut en revenir à la tradition d'après laquelle chacun de nous a son *moi*, son moi métaphysique, pensant, réfléchissant, raisonnant avec le concours du cerveau, tout comme nous exprimons nos pensées au dehors avec le larynx et la langue, organes inconscients de la parole articulée.

— *Le Rêve en tant que révélation* tel est le titre d'un article publié par la *Fortnightly Revievv*, n° mars dernier. « Il y a, dit l'auteur, M. James Sully, l'éminent psychologue anglais, deux manières distinctes de considérer les rêves. Selon l'une d'elles, le rêve est le résultat d'un degré d'intelligence et d'une perspicacité de beaucoup supérieures à ceux dont nous disposons à l'état de veille. Cette façon d'envisager le rêve a été plus répandue qu'elle ne l'est actuellement, et c'est à elle que nous devons nombre de mythes, voire même de religions, ou du moins de croyances religieuses, et d'actes prétendus inspirés. La genèse en est simple : un homme, ou une femme, parfois un enfant, rêve et croit entendre des voix qui lui ordonnent de faire telle ou chose, ou bien il aperçoit un monde tout différent de celui où il se meut quotidiennement, un monde extraordinaire, et il conserve

(1) Alcan, Paris.

du tout un souvenir aussi net, aussi vivace que s'il eût réellement, à l'état de veille, entendu des voies humaines, ou vu des choses réelles La facilité avec laquelle il convaincra ses semblables de la réalité de son rêve dépendra du prestige qu'il peut avoir, de sa chaleur de persuasion, du degré de crédulité des auditeurs aussi bien que de l'intensité de conviction du narrateur. Les auditeurs sont déjà préparés, surtout si ce sont des âmes simples. Eux aussi, ils ont rêvé ; ils ont vu des choses qui leur paraissent extraordinaires ; ils croyent volontiers à un autre monde, y étant allés en rêve, s'étant en quelque sorte dédoublés, et comme ils y ont partois vu s'agiter les morts de leur connaissance, ils sont disposés à admettre un séjour des morts. Comme le rêve leur fournit un grand nombre de spectacles relativement extraordinaires, ils sont persuadés avoir pénétré dans un monde surnaturel, et de là à expliquer les voix et spectacles par un agent surnaturel, il n'y a qu'un pas Voilà, conclut l'auteur, de quelle façon le rêve peut être regardé comme une révélation.

— M. Georges Perrot a publié un travail sur les découvertes de Schlieman. Les fouilles de 1876 à Mycènes nous montrèrent tout d'un coup une Grèce qui confirmait tous les détails de l'épopée homérique. Schliemann mit au jour les trésors vantés par Homère, et révéla au monde une Grèce en relations avec l'Egypte. L'emplacement de Troie fut fixé et on retrouva à Mycènes les tombes des héros d'Homère

M. Perrot se trompe en donnant une antiquité prodigieuse à l'espèce humaine qu'il croit pouvoir tirer des découvertes modernes en histoire et en géologie; d'autre part il conclut avec raison avec la Bible que les foyers primitifs de la civilisation ont été allumés en Égypte et en Chaldée. C'est ce qui a été confirmé par les Champollion et les Mariette, les Rougé et les Maspero, pour l'Égypte, les Botta et les Layard, les Rawlinson, les Oppert et les Sarzec, pour la Chaldée et l'Assyrie.

— La découverte d'une sépulture dolménique à Mareuil lès Meaux dans le courant de l'année dernière, a été l'occasion de l'étude que nous présente M l'abbé Petitot. L'auteur attribue cette sépulture à l'ère néolithique ou ère de la pierre polie. Mais il a poussé

plus loin ses investigations. Il a voulu connaître le peuple auquel appartinrent cet outillage, ces ossements et ce tombeau. Par l'examen des outils, il a constaté que cette sépulture est antérieure à l'époque gallo romaine, à l'invasion cimbrique, et même à l'influence celtique (1). D'autre part, l'examen des ossements lui a révélé en ceux-ci les caractères anthropométriques qui conviennent à la famille ibéro ligure, mélangée à la famille atlante-berbère.

— *Le principe de la morale*, par M. Ch. Secrétan est à sa seconde édition. L'auteur s'est efforcé de dégager un principe de morale, qui fut universel et invariable, en conciliant suivant les indications du sens commun les prétentions rivales de l'empirisme et du rationalisme à tracer une règle de vie. Il constate d'une part que nous sommes libres et d'autre part que nous sommes solidaires les uns des autres. La contradiction entre la liberté et la solidarité de l'individu n'est qu'apparente, puisqu'en cherchant la réalisation de son propre bien, chacun cherche en même temps celle du bonheur du tout dont il fait partie. Dans ces conditions, toutes les morales se confondent, la liberté et la solidarité des individus convergent spontanément vers un idéal commun.

— La polémique entre M. Huxley et M. Hartington continue à passionner l'opinion en Angleterre. Nos lecteurs se rappellent que M. Hartington, le chef des *néo-positivistes*, a attaqué les *croyances* de M. Huxley. Il s'agissait de l'*agnosticisme* de l'illustre savant, dont la théorie religieuse, réduite à son dernier mot consiste en ceci : « Je ne sais rien, je ne vois et ne veux voir rien au delà. Je me contente du présent, je crois au paradis et à l'enfer intérieurs qui nous suivent et nous accompagnent partout ; je préfère en somme 24 heures de la vie réelle aux 24 siècles de *souvenirs* ou d'immortalité. » M. Huxley a attaqué avec vivacité les rêveries des néo-positivistes en général et celles de M. Hartington en particulier. Dans le premier numéro de la *Fortnightly*, ce dernier répond avec une violence égale aux assertions *fantaisistes* de M. Huxley. Les deux savants ne se ménagent point les compliments les plus amers. M. Hartington s'efforce de

(1) *La Sépulture dolménique de Mareuil-lès-Meaux*, Paris, 1892.

prouver qu'il n'a point trahi Auguste Comte, le grand prophète de la chapelle, et que Huxley a dénaturé les citations prises dans les ouvrages néo-positivistes de M. Hartington. On trouvera, un résumé détaillé de cette partie de l'étude de M. Hartington, où le philosophe anglais essaye de démontrer la véracité de son *culte néo-positiviste*, avec tout ce qu'il y a eu en lui de noble et généreux, dans la *Fortnightly Review* du mois de décembre dernier.

— Nous avons eu l'occasion de mentionner le nom de M. Adler qui déjà, vers l'année 1876, a fondé à New-York la *Société pour le développement moral*. William-M. Salter, Stanton Coit, et tant d'autres se sont efforcés, après lui, de transplanter le mouvement théorique dans le domaine de la vie réelle. Ils ne se sont pas contentés, du reste, de prêter seulement le concours de leurs ouvrages. Ils ont fait plus, car ils se sont rendus en personne à Berlin et dans les autres villes pour y prêcher la *nouvelle parole*, qui devait rajeunir l'humanité. Tandis que M. Gizycki répandait par voie de traduction les ouvrages de Stanton Coit sur *Le mouvement moral dans le domaine religieux*, et de Salter sur *La religion de la morale*, M Adler est arrivé expressément de New York pour fonder, à Berlin, une *société allemande* pour le développement moral. Les conférences de M. Félix Adler ont été très suivies. Autour de lui et de son adhérent principal et le plus actif, M. Gizycki, se sont bientôt groupés de nombreux disciples.

L'ouvrage de M. Egidy, *Les pensées sérieuses* publié en 1890, a contribué aussi pour beaucoup au triomphe des nouvelles idées. Un article publié, dans la revue *Nord und Süd*, par L Kretschmar, pourra initier nos lecteurs à la propagande et au rôle joué, sous ce rapport, par M. Gizycki qui, à l'heure qu'il est, semble incarner, dans son œuvre et dans sa personne, les principaux côtés de ce mouvement.

D'après le *Nord und Süd*, le professeur Adler a manifesté dans ses conférences, à plusieurs reprises, le désir de voir fonder une société *éthique* en Allemagne. Selon lui, l'état actuel de ce pays, les incidents douloureux de la lutte sociale et religieuse, rendaient nécessaires le groupement moral, le développement de

l'idée du devoir et la création de liens fraternels entre ses enfants désunis. *La culture morale* n'a en vue que d'obtenir que les hommes s'aiment mutuellement ; au lieu de diviser, elle s'efforce d'unir les hommes et l'humanité. Voilà la synthèse du mouvement qui a provoqué la fondation de la *Société pour le développement moral* en Allemagne. Une assemblée générale a été convoquée pour le 18 octobre 1892, mais ses séances se sont prolongées pendant quatre jours au milieu d'une grande animation de tous les assistants. Le discours prononcé à cette occasion par le professeur Dr Forster, élu président par acclamation, est des plus significatifs. Après avoir parlé de la *misère morale* dans laquelle se trouve l'humanité de notre temps, l'orateur a constaté que, nonobstant l'influence de la religion chrétienne et de la philosophie, nous restons toujours et quand même de vrais sauvages. La raison en est bien simple : les nobles données de la religion chrétienne se sont transformées en dogmes morts que nous enseignent les églises, et quant aux sciences, malgré leur développement brillant, elles ne pouvaient rien pour notre progrès moral, car l'*éthique* s'est enfermée dans les livres et n'exerce aucune influence sur notre vie, etc.

On ne prétend pas d'ailleurs attaquer la religion. Aussi, lorsque Ernest Haeckel se mit à attaquer les religions au nom de l'éthique, le président Forster lui répondit que la Société se propose, non point de détruire les églises, mais de les moraliser : « Nous ne voulons point attaquer les religions qui restent en dehors de notre action, car nous nous bornons à nous occuper exclusivement de l'éthique. »

La Société a décidé de publier un organe périodique pour défendre ses idées et mettre en contact les hommes partageant les mêmes opinions. Le colonel Gizycki a été chargé de rédiger une sorte de revue hebdomadaire, qui paraît à Berlin depuis plusieurs mois sous le titre : *La culture éthique*.

Il paraît que le succès de la *Société* a dépassé toutes les prévisions. A l'heure qu'il est, elle a ses ramifications et succursales à Kiel, Magdebourg, Strasbourg, Francfort et Mülhouse. Le siège social se trouve à Berlin et y est représenté par quatre groupes différents : groupes de l'éducation éthique et de l'instruction

éthique, groupe social et groupe littéraire. En ce qui concerne l'éducation éthique, le Dr M. Keibel vient de fonder une école spéciale de morale, où la morale sera enseignée conformément à la méthode inaugurée par M. Adler à New-York. Le groupe de l'instruction éthique organise des conférences, etc. Le groupe littéraire agit par la presse, par voie de livres et de brochures.

— Nous trouvons dans la *Revue des Sommaires*, les considérations suivantes sur l'école théosophique à propos du livre : *Le secret de l'Absolu*, par E.-J. Coulomb.

« L'auteur de cet ouvrage est certainement un philosophe très fort ; mais je déplore sincèrement qu'il se soit laissé entraîner dans le préjugé orientaliste. Ils sont comme cela à Paris quelques douzaines de braves gens, à l'esprit échauffé, composant la loge *Amanta* de la Société Théosophique, groupés autour du vénérable M. Arthur Arnould, et affiliés aux branches indienne, anglaise, américaine, allemande, etc., de la même Société, qui veulent absolument nous convertir au bouddhisme, au brahmanisme, au taoïsme, au shintoïsme, religions extrêmement orientales.

« Jamais, dit M. Coulomb, dans un passage de son livre, la philosophie occidentale n'a atteint ces hauteurs. » Et à propos de quoi cette exclamation enthousiaste ? Le voici : « Thaï-ki. » (C'est de la philosophie chinoise, quelque chose tout à fait à part et en dehors de tout). Il est le Yin et le Yang ; il est dans le Yin et dans le Yang ; il est les cinq éléments, il est les myriades des choses. Il n'y a qu'un Thaï-ki, mais chacune des myriades d'êtres a en lui un Thaï-ki entier et complet ; de même qu'il n'y a qu'une lune au ciel, mais on la voit dans chaque rivière et chaque canal. La génération des grandes choses comme le ciel et la terre, et celle des petites comme les fourmis, est la même. Pour comprendre la racine de Yin et de Yang, nous ne devons pas montrer les choses existantes et les appeler lumière et obscurité, nous ne devons pas non plus chercher celles-ci quelque part en dehors des choses visibles. Chaque personne et chaque chose a son Thaï-ki... Cela se trouve dans le *Thaï-ki tchou chouo.* » L'auteur de ce compte-rendu est encore bien indulgent de ne pas trouver cela absolument incompréhensible.

— La revue que nous venons de citer se distingue souvent par

des appréciations peu ordinaires. On en jugera par le compte-rendu qu'elle donne du livre du colonel Frey : *L'Annamite, mère des langues.*

« Vous verrez, y lisons-nous, que les idées des auteurs qui ont prétendu que la civilisation était d'origine occidentale et non orientale, européenne et non asiatique, finiront par l'emporter. M. le colonel Frey y aura pour sa part contribué par la démonstration qu'il vient de faire, que toutes les langues parlées sur la surface du globe, sont parentes et parentes très rapprochées, même celles usitées dans l'Afrique sauvage et celles parlées dans l'Extrême Orient. Du même coup, il détruit la fameuse thèse des souches, aryenne, sémitique, touranienne, mongolique, etc. Il prouve que ce ne sont là que des groupes d'une série unique. La principale démonstration de notre auteur porte sur la parenté des idiomes des Mandés, Peuhls, Dahoméens, et autres peuples de la côte occidentale d'Afrique, avec l'Annamite, et sa démonstration est, je le répète, péremptoire. Il montre ensuite une parenté non moins certaine, quoique plus éloignée, du même annamite avec le français, le breton, l'anglais, le latin, le grec, l'hébreu, le basque et les idiomes américains. Mais à quoi M. Frey attribue t-il cette parenté linguistique ? A une parenté ethnique. Il voit dans les Peuhls et les Mandés africains, qui sont de teint rougeâtre, des descendants d'un peuple venu d'Extrême-Orient. Ici, je me sépare de lui. A quoi, alors, attribuer la parenté incontestable des langues ? Tout simplement à la cause indiquée par M. Cailleux pour la parenté des religions ; à l'action d'une race, la race blanche, la nôtre, partie des pays que nous habitons nous-mêmes, hardie, pourvue de l'esprit d'initiative, créatrice et transformatrice de la civilisation, qui aux époques les plus reculées comme aujourd'hui, avec des moyens plus imparfaits sans doute, mais avec plus de courage, s'est répandue sur le globe pour y commercer, créer des colonies, répandre sa religion ; s'épandant soit par terre, de l'Occident à l'Orient, à travers l'Europe et l'Asie, soit par mer, le long des côtes océaniques et même traversant les océans.

Tels nos ancêtres les laissèrent, tels nous les avons retrouvés. Ils nous montrent notre ancienne langue, notre ancienne religion,

notre ancienne civilisation — mais dégénérées. A ce dernier point de vue, le livre du colonel Frey contient de bien curieux renseignements sur les orgies, le culte du lingam et du *yoni*, tant dans l'Inde qu'au Dahomey, — pays colonisé par les juifs anté-mosaïques ou esdrasiens, — et il rappelle que ce culte exista en Phénicie, en Grèce, à Rome, en Gaule...

Ce qui est particulièrement bizarre, c'est la force du préjugé, — ce mot étant pris dans son bon sens Il est admis que les peuples, les langues, les religions sont d'origine orientale ; rien ne le prouve, la vraisemblance est au contraire inverse, quand on veut faire un moment abstraction de toute opinion préconçue et cependant, on n'en veut pas démordre. La simple hypothèse contraire provoque des haussements d'épaules ; on entasse le Pélion du merveilleux sur l'Ossa de l'invraisemblance, on fait des hypothèses bien autrement inadmissibles que celle de l'origine occidentale de la civilisation, afin de ne pas examiner celle-ci. Mais l'évidence finira par s'imposer. Il faut démolir l'erreur avant de faire admettre la vérité. Le livre de M le colonel Frey est un rude coup de pioche. »

II. — Religion chrétienne. — Nous avons mentionné le bruit fait autour de l'ouvrage du P. Vanutelli qui croit à la possibilité de la conversion de la Russie orthodoxe à la religion catholique. Lady Herbert, rendant compte du volume du P. Vanutelli dans la *Dublin Review*, a cru possible, de son côté, de prendre les allégations du Père pour des faits accomplis, tout en prêtant à M. Pobedonostzeff, le président du Saint Synode russe, les propos les plus favorables à ce sujet. La *Review of Reviews*, ayant reproduit le passage de l'article de Lady Herbert dans son numéro de février, a reçu une lettre de M. Pobedonostzeff, formelle, qui contient une dénégation.

« Tout au contraire, écrit-il, j'ai dit au P. Vanutelli que le *peuple* russe ne consentira jamais à se mettre sous *le joug* de l'autorité papale ; que la liberté de notre église nous est précieuse par dessus tout, que *notre foi* ne comporte pas la croyance au pouvoir discrétionnaire du vicaire de Jésus-Christ... et que *celle-ci* met et mettra toujours un obstacle *insurmontable* à la réunion

dans laquelle nous devrions renier notre liberté spirituelle. Voilà ce que j'ai dit à M. Vanutelli. »

Mme Olga Novikoff, la femme de lettres russe, vient d'intervenir dans le débat. On sait que Mme Novikoff s'est imposée le rôle de défendre le gouvernement de son pays contre toutes les attaques dirigées contre lui dans la presse européenne en général et dans celle de l'Angleterre en particulier. Ses relations avec le parti slavophile, l'appui que lui prête à chaque occasion la *Gazette de Moscou*, donnent un certain caractère de gravité à son étude, publiée par la *New Review* (avril). Or, Mme Novikoff ne se borne point à réfuter les allégations du P. Vanutelli ; elle va beaucoup plus loin : elle nous dévoile une *alliance* de l'église russe avec les vieux catholiques.

Selon Mme Novikoff, le schisme ne se trouve point en Russie, car le schisme se trouve à Rome, et là-dessus elle nous offre une série de considérations théologiques que nous nous permettrons de passer sous silence. Notre auteur combat d'une façon fort énergique cette allégation du P. Vanutelli : que l'union avec l'église romaine s'opèrerait très facilement en Russie, si tel était le désir du *gouvernement russe*. Mme Novikoff traite cette allégation de grotesque et d'inouïe !

Le dévouement à la religion orthodoxe l'emporte en Russie sur tous les autres calculs de ce bas monde. *Nous sommes avant tout orthodoxes*, s'écrie-t-elle, et seulement après Slaves et Russes. La Russie est plutôt une Eglise qu'un Etat : elle incarne plutôt une *Religion* qu'une nationalité. Notre nationalité, ce n'est que notre religion. Nous sommes, non pas seulement très religieux, mais nous sommes aussi foncièrement conservateurs en tout ce qui a rapport à l'église orthodoxe grecque. Notre ténacité à ce sujet est proverbiale, et il y a chez nous des millions d'hommes qui préféreraient plutôt mourir que d'abandonner l'orthodoxie. »

« ... La conférence de Lucerne a dévoilé le fait qu'il y a d'autres catholiques en Europe que ceux qui appartiennent à l'ultramontanisme romain et qu'une entente et une sympathie profonde pourraient bien s'établir entre eux et l'orthodoxie russe. Il y a déjà vingt ans que le mouvement vieux catholique nous a autori-

sés à croire à la possibilité d'un retour des catholiques raisonnables de l'Occident à la chrétienté primitive... Nos préoccupations vers l'Orient ont détourné notre attention de ce mouvement... Le dernier grand congrès international des vieux catholiques, qui comptait tant d'illustres représentants de cette croyance, vient de raviver les espoirs... A côté des vieux catholiques, on y voyait les cinq millions de Grecs représentés par le pieux et le savant archevêque Nikiphoros, de Patras... Les cinq millions d'Arméniens ont offert leur sympathie dans la personne du savant professeur Isaak de Jérusalem, qui a été envoyé par son métropolite... La grande église russe y a envoyé le prêtre Yanisheff, ci-devant Président de l'Académie ecclésiastique de St-Pétersbourg, et le général Kireef .. Ainsi les vieux catholiques se trouvent en contact sympathique avec nous autres de l'église orthodoxe... Il n'y a que quatre barrières qui séparent l'église de l'Occident de celle de l'Orient .. Or, presque toutes sont déjà franchies par les vieux catholiques, et de cette façon, nous voilà presque tout à fait d'accord. *Un comité des plus influents* vient d'être constitué en Russie, sous le patronage du Saint Synode, pour étudier les liens communs qui nous unissent avec les vieux catholiques... Nous ferons tout ce que nous pourrons pour les aider. »

Rappelons à ce sujet que le professeur Friedrich, l'ami et collaborateur du Dr Dollinger, a exprimé lors du dernier congrès de Lucerne, le désir des vieux catholiques d'entrer en communication officielle avec l'église orthodoxe.

L'avenir se chargera de démontrer tout ce qu'il y a de peu fondé dans ces espérances.

—*A Dictionary of hymnology* tel est le titre d'un savant travail édité par M. Julian, à Londres chez John Murray.

Le plan du livre comprend deux parties. La première donne l'histoire de l'hymnographie chrétienne depuis son origine, de ses transformations successives et de ses perfectionnements à travers les âges dans les différentes nations. La seconde spécifie davantage, et s'attache de préférence à la critique des hymnes de langue anglaise. Le nombre de toutes les hymnes composées dans les diverses langues du globe ne s'élève guère à moins de quatre cent mille : il était impossible de les citer toutes. Les au-

teurs appartenant à la religion anglicane ont traité plus particulièrement ce qui concernait l'hymnologie protestante, cependant la grecque et la latine n'en ont pas moins une large part, surtout cette dernière. La majeure partie des hymnes du Bréviaire romain, principalement celles qui furent composées par les saint Ambroise, les saint Grégoire, les Prudence, etc , y sont étudiées avec soin.

— *Christophe Colomb*, a trouvé un nouvel historien dans Mgr Ricard, prélat de la Maison de Sa Sainteté.

Pour ce bel ouvrage, publié chez Mame à Tours, Mgr Ricard a emprunté les documents réunis par M. le comte Roselly de Lorgues et il les a mis en œuvre avec le talent d'écrivain qui lui est propre. C'est donc une apologie absolue du grand navigateur et un plaidoyer en faveur de sa béatification. Le volume commence par une reproduction complète de l'encyclique de sa Sainteté Léon XIII à propos du quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde et se termine par le texte du témoignage rendu au zèle évangélique de Christophe Colomb par le pape Pie IX.

— Signalons aussi une conférence faite sur le même sujet par M. Costonnet des Fosses et publié à Lille, chez Danel.

—*Liber comitis*, ou simplement *comes*, est un recueil dans lequel se trouvaient autrefois signalés et reproduits intégralement l'ordre et le texte des lectures de l'ancien et du Nouveau Testament qui devaient accompagner la célébration du saint sacrifice pendant tout le cours de l'année ecclésiastique. On l'a attribué à saint Jérôme pendant tout le moyen âge, bien que ce ne soit pas certain. C'est un exemplaire d'un document de ce genre, que D. Germain Morin a eu la bonne fortune de retrouver, et dont il gratifie aujourd'hui le public savant. Ce qui donne une véritable importance à la publication de Dom Morin, c'est que son *Liber Comitis* est le plus ancien pour l'étendue qui ait été donné jusqu'ici au public. Il embrasse, en effet, toutes les lectures de la messe sans exception.

— Léon XIII répète, avec une insistance qui commande l'attention que nous devons revenir à S. Thomas, que ses principes peuvent seuls préserver la science humaine de la ruine et lui assurer le vrai progrès ; que sa doctrine seule renferme le secret de

réconcilier la Raison et la Foi et de résoudre les difficultés les plus graves de l'heure présente, soit dans l'ordre théorique, soit dans l'ordre pratique.

Ce sont ces réflexions qui ont déterminé la fondation de *La Revue Thomiste*, qui a paru cette année, en lui marquant du même coup le but à atteindre et les moyens à prendre pour y parvenir. Le but à atteindre est celui-ci : aider la science à demeurer ou à redevenir chrétienne, aider les savants à rester ou devenir croyants ; contribuer pour une part, si modeste qu'elle soit, à procurer aux esprits cultivés de notre temps la possession plus certaine et plus large du bien précieux entre tous : la Vérité, la Vérité sur les réalités les plus hautes, la Vérité telle que la donnent la Science et la Foi réunies.

— Le livre d'Hénoch est une Apocalypse, et comme la plupart des ouvrages de ce genre il a dû être écrit dans un moment de grande fermentation religieuse ou de grandes souffrances (1).

Il est probable que l'auteur de ce livre vivait sous les Machabées, et il aura voulu probablement relever le courage de ses compatriotes par le spectacle de la justice divine poursuivant les coupables durant l'éternité et donnant aux justes une félicité qui ne doit pas finir. Pour cela, il a insisté sur le dogme de la vie future. L'homme, après sa mort, n'est plus seulement, comme dans les traditions rabbiniques, une ombre qui s'en va dans le *Scheol*, c'est un esprit qui, sorti du corps, conserve toute la vie individuelle. Voici l'historique de cette découverte.

Durant l'hiver de 1886-87, M. Grébaut, directeur des musées d'Égypte, en faisant creuser dans l'antique cimetière chrétien d'Akhmin, trouva dans le tombeau d'un moine deux manuscrits grecs. (1) Un livre de calcul, des fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse apocryphe de l'apôtre saint Pierre, et une portion

(1) *Le livre d'Hénoch*, fragments grecs découverts à Akhmin (Haute Egypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés par Adolphe Lods. 1 vol. in-8°, LXVI-198 pages, Paris, E. Leroux, 1892.

1. *Evangelium secundum Petrum*, ad fidem codicis in Ægipto nuper inventi, edd. cum latina versione et dissert. critica. A. Lods. — 1 vol. in-8°, 59 pages, Paris, E. Leroux, 1892.

considérable du livre d'Hénoch. Une partie de ce dernier ouvrage était déjà connue par le texte éthiopien ; mais le grec qui, selon toute conjecture, semblait être l'original, était perdu : quant aux deux autres opuscules, on n'en possédait que de rares et courtes citations éparses dans les Pères des premiers siècles.

Ce fut M. Bouriant qui le premier publia le texte du manuscrit d'Akhmin. Les travaux sur ce sujet se multiplièrent aussitôt. Cependant c'est à M. Lods que nous devons la meilleure édition critique du livre d'Hénoch et des apocryphes de Pierre, qui ait encore paru.

L'Évangile de Pierre tel qu'il nous est parvenu, contient environ 60 versets. Le fragment commence au milieu de la Passion du Sauveur et se termine après la Résurrection. A part certains faits croyables, il nous donne peu de renseignements nouveaux sur les évènements qu'il raconte. Tout ce qui paraît vraisemblable, comme il arrive pour les autres apocryphes, a été évidemment puisé dans les Évangiles canoniques ; le reste n'est qu'un mélange de fictions plus ou moins bien combinées, mais en tout cas écrites par un auteur étranger aux évènements qu'il raconte, et peu au courant des mœurs juives.

L'Apocalypse contenue dans le manuscrit d'Akhmin est un nouveau fragment apocryphe de saint Pierre.

Cette Apocalypse semble avoir joui dans les premiers siècles d'une assez grande autorité. Plusieurs Églises la regardaient comme authentique. Le canon de Muratori qui date de la seconde moitié du IIe siècle mentionne l'Apocalypse de Pierre avec celle de Jean, avec cette réserve toutefois pour la première que « plusieurs n'admettaient pas qu'on la lise dans l'Eglise. »

Elle était composée d'à peu près deux cents versets et se divisait en deux parties. Dans la première le Christ parlait à ses Apôtres de la fin des temps. Nous n'en possédons plus que les derniers mots. La seconde partie dépeignait le lieu de félicité des justes et l'enfer où sont tourmentés les pécheurs. On y trouve des peintures qu'il serait intéressant de comparer avec celles du livre d'Hénoch dont elles paraissent en plus d'un endroit inspirées. Toutefois il faut reconnaître que ces descriptions parfois très réalistes semblent plutôt tirer leur origine des fables grec-

ques ou égyptiennes, que des traditions juives et chrétiennes. Voici un passage sur les élus :

« Les corps des justes étaient plus blancs que toute neige et plus roses que toute rose, et le rose en était mélangé avec le blanc ; bref, je ne puis décrire leur beauté... Le Seigneur me montra un lieu très étendu situé en dehors de ce monde, tout resplendissant de lumière et dont l'air était illuminé par les rayons du soleil, tandis que le sol était couvert de fleurs qui ne se flétrissent jamais, et rempli de parfums et d'arbres aux fleurs toujours fraîches, aux fruits bénis. Le parfum des fleurs était tel qu'il venait jusqu'à moi. »

— *L'Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation* (*Apologie des Christenthums vom Standpunkte der Sitte und Cultur*), par le P. Weiss, est une œuvre de longue haleine et nouvelle à certain points de vue.

L'ouvrage n'embrasse pas moins de cinq volumes, dont chacun compte, en moyenne, un millier de pages. Le savant dominicain y expose, depuis les préceptes élémentaires de la morale naturelle, jusqu'aux règles du plus haut ascétisme ; toutes les questions sont traitées avec ampleur ; il les appuie de toutes les confirmations que sa vaste érudition lui fournit.

Les *Apologies du christianisme* ne manquent pas. Mais peu, dans le nombre, se sont proposé spécialement de faire ressortir la puissance moralisatrice et civilisatrice de la religion du Christ. Pour donner à son sujet tous les développements qu'il comporte, il ne suffisait pas à l'auteur de considérer le catholiscisme en lui-même : il fallait partout le mettre en regard des autres systèmes religieux qui ont des prétentions à favoriser le progrès moral. C'est ce que l'auteur a fait avec succès.

— Les *Conférences théologiques*, par le P. Olivier, S. J. forment deux beaux volumes et contiennent cent quatre *conférences* prêchées depuis 1876 jusqu'à 1886 dans l'église du collège Saint-Gervais, à Liège.

L'ouvrage est partagé en dix séries. Rapports de la Raison et de la foi et preuves de l'existence de Dieu ; — nécessité de la religion pour l'individu et pour la société, nature du culte religieux ; devoirs de l'État envers la religion, « libertés modernes » envi-

sagées au point de vue de la thèse et de l'hypothèse ; — possibilité et nécessité d'une révélation surnaturelle, ses critériums, authenticité et véracité des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui contiennent son histoire et ses preuves ; — mission divine de Jésus-Christ prouvée par ses prophéties, ses miracles, ses doctrines, sa vie, le témoignage des martyrs ; — l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, certainement reconnaissable à ses marques négatives et positives ; — prérogatives de cette Eglise, notamment, son infaillibilité et son pouvoir législatif indépendant de la puissance temporelle ; — primauté du Pontife romain, emportant la plénitude de la puissance pour le gouvernement et l'infaillibilité dans l'enseignement ; — règle de foi, soit éloignée, soit prochaine : voilà, par ordre, les principaux objets traités dans les huit premières séries. Les deux dernières présentent un cachet spécial d'actualité ; elles sont intitulées respectivement : *Le catholicisme et la science*, — *Le catholicisme et le progrès*, ce que l'auteur appelle justement une « démonstration indirecte du catholicisme ».

Dans la neuvième, le savant conférencier a réfuté les objections qu'on a récemment soulevées contre nos croyances au nom des diverses sciences. Cosmogonie et géogonie mosaïques, nature et durée des jours génésiaques, pluralité des mondes habités, génération spontanée, transformisme, unité et origine de l'espèce humaine, son antiquité, rapports entre l'âme et le cerveau, universalité du déluge ; toutes ces questions et plusieurs autres sont ici exposées et discutées de manière à justifier pleinement cette thèse générale : « La foi aux données bibliques non seulement peut accueillir sans peine toutes les données certaines de la science, mais encore laisse aux savants toute liberté dans leurs recherches. »

— M. le Dr Sepp vient de publier une nouvelle édition de la *Vita SS. Marini et Anniani authentica ex pervetusta quadam charta quam Priamus presbyter, circa a. 750, jussu Tolusii episcopi concept. stilo barbaro transcripta*. Le prêtre Priam y raconte que, du temps de l'empereur Léonce, les Vandales envahirent la haute Bavière, brûlèrent vivant un ermite nommé Marin, dont le compagnon Anienne put partager le martyre ; plus

tard les corps des deux saints furent transportés à Irschenberg ou Ursinperg. — L'auteur y a ajouté la *Legenda SS. Marini et Anniani circa a. 1100 in versiculos reducta*. Le texte, établi surtout à l'aide d'un manuscrit du XIIe siècle, n'est que l'amplification de la *vita* précédente avec quelques erreurs et anachronismes provenant des additions. En 1723, on découvrit dans l'église paroissiale d Irschenberg les corps des deux martyrs on reconnut sur les ossements la trace du feu dont l'un avait souffert le supplice.

— En 1882, M. Mayer découvrit, à Grætz, en Styrie, dans un manuscrit du Xe siècle, une vie de saint Hrodbert, communément appelé Rupert ou Robert, évêque de Worms (696), de Salzbourg (697-718), et apôtre de la Bavière. Il crut se trouver en présence de la vie primitive et authentique du saint, écrite du temps de Virgile, évêque de Salzbourg (765-84). M. Friedrich, de Munich, attaqua cette thèse et soutint que ce texte était moins pur et plus récent que celui déjà publié par Wattenbach (*Monum. Germ. Script.* XI. 4.) Le docteur Sepp, à son tour, étudie longuement la question, et se range à l'avis de M. Mayer. « Entre deux textes, dit-il, dont l'un est plus court et de style moins élégant que l'autre, il n'y a pas à hésiter ; c'est presque toujours le plus ancien. » Il démontre en outre que partout l'auteur du remaniement édité par Wattenbach a cherché à allonger le texte et à le corriger, qu'il est tombé dans des erreurs historiques et géographiques.

— Sous ce titre : *Der heilige Cyrillus, Bischof von Jérusalem*, M. Mader a publié un travail intéressant sur ce grand évêque de Jérusalem. Une théorie récente de M. Sanday, attribue une grande part à l'Église de Jérusalem dans la formation du Canon du Nouveau Testament. M. Mader sans aborder la question fait sentir qu'il la résoudrait par la négative puisqu'il refuse à saint Cyrille la rédaction du symbole de Constantinople. M. Sanday conclut en effet de l'influence de l'Église de Jérusalem sur les confessions de foi, à son autorité dans les questions de canon du Nouveau Testament. M. Mader explique l'opinion de saint Cyrille sur les livres deutérocaniques qu'il considère comme douteux par les origines juives de l'Église de Jérusalem.

— Le Dr Hahn, professeur de théologie à l'Université de Breslau, a entrepris un nouveau travail sur l'Évangile de saint Luc, même après ceux des savants allemands, catholiques, protestants, rationalistes qui l'ont précédé. D'après lui les critiques ont jusqu'à présent méconnu le vrai caractère du troisième Evangile, et on a mal interprété les passages les plus importants ; après avoir lu les opinions de M. Hahn sur l'auteur, les sources, les caractéristiques, la date du troisième Évangile, on reconnaît volontiers que sur toutes ces questions il a des vues nouvelles et souvent originales. Avec la très grande majorité des critiques il croit que l'auteur du troisième Evangile et celui des Actes des Apôtres sont un seul et même personnage.

— Nous avons déjà parlé de l'édition de la Vulgate (Nouveau Testament) qu'a commencé à publier l'évêque de Salisbury, Wordsworth, avec l'aide de M. H. J. White. L'auteur se propose de donner le texte de saint Jérôme, tel qu'il est sorti de ses mains, autant du moins qu'il est possible de le reconstituer. Le troisième fascicule, qui contient l'*Évangile de saint Luc*, vient de paraître. Comme pour les deux précédents, le texte est établi sur vingt-neuf manuscrits ; en outre, sont citées en notes des variantes, extraites d'autres manuscrits et d'éditions anciennes. Le *codex Brixanius*, se rapprochant le plus, croit-on, de la version ancienne qu'a connue saint Jérôme, est cité en entier. On ne saurait trop admirer le soin qui est donné à ce travail, tant au point de vue de l'établissement du texte, de la collation des variantes que de la netteté et de la beauté de l'impression.

— Le *Catholic Mirorr* de Baltimore publiait dernièrement une statistique sur les progrès du catholicisme aux États-Unis, dans les quarante dernières années. Elle montre, pour les vingt-sept anciens diocèses, le nombre des fidèles parfois double en 1891 de ce qu'il était en 1850, le plus souvent triple, quadruple, et plus encore : ainsi pour New-York, 800.000 au lieu de 200.000; pour Chicago, 460.000 au lieu de 53.000. Quant aux nombreux diocèses formés depuis lors, ils en renferment 3.400 000. En tout

(1) *Das Evangelium des Lucas*, erklæret von Dr G.-L, Hahn. Erster Band. Breslau, Morgenstern. 1892.

nous voyons (en nombres ronds) 9.000000 de catholiques au lieu de 1 200 000 ; 8.300 prêtres au lieu de 1.100 ; 7.500 églises au lieu de 1.000 et quelques. Sans doute on peut se demander pour quelle part entrent dans ce progrès si frappant, soit le développement naturel de la population catholique, soit le mouvement de conversion, soit l'apport incessant de l immigration, surtout irlandaise et allemande.

On pourrait calculer aussi si ces trois causes réunies, principalement la dernière, n'aurait pas dû amener des résultats encore plus beaux, et si, par suite, il n'y a pas lieu de déplorer beaucoup d'apostasies parmi ces nouveaux citoyens venus de l'Europe. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que dans tous ces vastes et florissants Etats, l'Eglise catholique a grandi et prospéré avec tout le reste et plus que tout le reste.

— La Synopse (1) que vient de publier M. C. James a toutes les qualités du genre. L'auteur, au lieu de ranger ses récits parallèles en colonne, les place les uns sous les autres dans une même page ou double page, ce qui permet de lire plus facilement le texte, le récit le plus long, qui est placé le premier; de cette disposition, il ressort assez nettement que l'Evangile de saint Marc n'a pas été un abrégé de celui de saint Matthieu. Le texte adopté est celui de la version anglaise revisée.

— L'ouvrage annoncé sous ce titre : *A Concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament*, aura six parties. C'est encore une tentative de familariser le public avec la connaissance des manuscrits onciaux et cette fois sous la forme d'une concordance. De plus, on mentionne les restes des autres versions d'après l'édition de Field. Par l'emploi des sigles A V S R on sait quelle est la leçon du manuscrit Alexandrin, de celui du Vatican, du Sinaïtique et de l'édition Romaine de Sixte-Quint. Ce travail considérable entrepris par M. Hatch et interrompu par sa mort, sera continué par M. Redpath.

(1) *A Harmony of the Gospels*, in the words of the revised Version, with copious references, tables, etc., arranged by C. C. James. — London, Clay and Sons, Cambridge University Press. 1892.

— La *Revue biblique* recommande encore et analyse l'ouvrage suivant : *The old Testament in Greeck, According to the Septuagint*, ed. by H. Barclay Swete, vol. II. Ce qu'est la version syriaque pour la critique textuelle du Nouveau Testament, lisons-nous dans un de ses derniers numéros, les Septante le sont, et beaucoup plus encore, pour la plus grande partie de l'Ancien, puisque cette traduction, et peut être ses manuscrits, sont antérieurs à la Massore qui a immobilisé le texte hébreu. L'école anglaise a toujours attaché une grande importance à leur témoignage, même à l'époque où les protestants conservateurs allemands adhéraient avec une fidélité superstitieuse au texte massorétique. Le volume qui vient de paraître est le deuxième de l'édition critique manuelle publiée par l'Université de Cambridge. Comme la *Revue biblique* n'a pas eu occasion de parler du 1er volume paru en 1887, il ne lui paraît pas inutile de dire un mot de la manière dont l'œuvre est conçue (1).

« Les syndics de l'Université se proposent de donner le même texte en deux éditions qui ne diffèreront par conséquent que par l'*apparatus criticus*. On imprime le texte du manuscrit du Vatican ; à son défaut, le manuscrit alexandrin ; à défaut de tous deux, le manuscrit oncial le plus important. Grâce à un système très simple et très ingénieux d'indications typographiques, on sait toujours quel est le manuscrit dont on a le texte sous les yeux. Des notes placées au bas des pages indiquent les variantes des manuscrits dont on ne suit pas le texte. On essaye même de préciser les corrections de première, seconde, troisième, et quatrième main. Une double numérotation des versets se réfère à l'usage grec et à l'usage hébreu. Dans le 2e volume on a imprimé le texte complet du manuscrit sinaïtique du livre de Tobie au dessous du texte du manuscrit du Vatican. Édition vraiment remarquable, qui remplacera Tischendorf si les espérances des savants anglais ne sont pas exagérées Sans doute on ne doit pas perdre de vue une édition critique des Septante, dans laquelle il faudra choisir entre les meilleures leçons, mais les temps ne sont pas venus, et ce qu'on peut faire de plus utile aux travailleurs, c'est de mettre à la portée de tous l'étude des grands manuscrits dont les éditions phototypiques sont inabordables à la plupart des bourses.

(1) *Revue biblique*.

— Le R. P. Scheil nous donne les détails suivants sur l'ouvrage de M. Schrader : *Keilinschriftliche Bibliothek herausgegeben*, publié chez Reuther à Berlin. Ce nouveau fascicule contient les textes historiques se rapportant à l'ancien Empire babylonien. La part principale est due à M. Jensen qui a abordé, le premier *après* Armand, l'ensemble des textes de Gudea, dont il faut cependant excepter les deux grands Cylindres du Louvre. Sa préface exprime une opinion nouvelle et sans doute juste sur le caractère du sumérien employé par Gudéa. Sa traduction des textes est inédite en maints endroits, et souvent heureuse. Des notes concises et très nombreuses enrichissent particulièrement ce travail. La suite de l'ouvrage est due partie au même, partie aux autres collaborateurs de M. Schrader, et n'est pas de moindre mérite. Il restera néanmoins beaucoup à dire de la critique spécifiquement assyriologique. Par exemple, *Nin-gul*, nom de déesse, est une fausse lecture pour *Nin-Sun*, qui est prouvée par cyl. B, 23 20 ou la désinence *na* impose *Nin-Sun* (*na*). On ne peut admettre que le pays de Lullubi se trouvât à l'ouest ; c'était une nation chaldaïsante, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme il appert par l'inscription du roi de Lullubi, *Anubanini*. Une montagne de Hânu pouvait se trouver dans un pays autre que le pays de Hâna. M. Jensen n'a pas connaissance de l'article de M. Heuzey (*Revue archéologique*, 1891), où est bien précisée la nature de l'objet allégué dans la statue B de Gudea VI, 31, 36, et qui est une sorte de masse, ou *casse-tête*. M. Peiser (p 175) ignore l'existence d'une traduction de Nabûabiliddin que j'ai publiée dans la Zeitschrift fur Assyriologie en 1889 ou 1890, etc., etc. »

BIBLIOGRAPHIE

Les évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'a 1801, *par le P. Armand Jean*, de la Compagnie de Jésus. Paris, Picard.

Les séries d'évêques que contient le *Gallia christiana* s'arrêtent vers 1730, et souvent même plus tôt. Les listes appartenant aux provinces de Tours, de Besançon et de Vienne, seules publiées de nos jours, par M. Hauréau (1856-1865), vont jusqu'à 1790. Le R. P. Armand Jean nous offre aujourd'hui une suite du *Gallia christiana* pour la période de 1682 à 1801. Il remonte à mars 1682, date de la fameuse assemblée du clergé qui proclama les quatre articles, et il pousse jusqu'à l'année 1801, où Pie VII fit une répartition toute nouvelle des diocèses de France. Le P. Jean procède par provinces ecclésiastiques, en suivant l'ordre alphabétique des noms de sièges archiépiscopaux.

D'abord le nom complet de chaque évêque ; les dates de sa naissance, de sa nomination et de son sacre, ses antécédents, finalement, la date de sa mort. Il porte ensuite un jugement court équitable et caractéristique sur chaque prélat.

Dans le portrait sommaire qu'il joint à chaque nom, le P. Jean s'attache surtout à caractériser la position prise par le personnage dans les grandes affaires ecclésiastiques du temps : la déclaration de 1682, l'acceptation de la constitution *Unigenitus*, les luttes contre les parlements usurpateurs des droits de l'Église, contre la philosophie incrédule et enfin contre la Révolution.

Cet ouvrage n'est donc pas une pure énumération de noms et de dates. On y trouvera les éléments d'un tableau exact de l'action épiscopale, durant la dernière période de l'ancienne Église de France.

— Discussions on the Apocalypse, *by William Milligan*. Londres, Macmillan, 1893.

Ces dissertations, au nombre de six, étudient les questions importantes de l'Apocalypse Dans la première, M. Milligan examine les rapports entre l'Apocalypse de Jean et les autres apocalypses du temps ; il signale les ressemblances et les différences et montre par diverses considérations que l'Apocalypse de Jean diffère aussi profondément des autres que les Evangiles canoniques de leurs similaires apocryphes. La seconde dissertation traite de l'unité de l'Apocalypse Weizsæcker, Wœlter et Vischer avaient cru retrouver des traces d'interpolation dans ce livre, mais leurs explications ne s'accordaient pas. M. Milligan les discute en passant, car ces hypothèses sont actuellement presque abandonnées. L'Apocalypse a des caractères évidents d'unité dans le plan, dans le langage, dans le ton et dans la doctrine.

Quel est l'auteur de l'Apocalypse ? Tel est le sujet de la quatrième dissertation ; dans la cinquième, l'auteur discute les relations entre l'Apocalypse et le quatrième Évangile. On a prétendu que l'Apocalypse et le quatrième Évangile ne pouvaient être du même auteur, parce que le style, la langue et la théologie en sont profondément différents. Les uns attribuent donc l'Apocalypse à saint Jean, mais l'Apocalypse seul. D'autres l'attribuent au fameux Jean le presbytre, ce disciple du Seigneur, dont il est impossible de préciser la personnalité. M. Milligan prouve que l'apôtre Jean a réellement habité Éphèse. Il compare ensuite très en détail le style, la langue et les doctrines de l'Apocalypse et du quatrième Évangile. Il prouve que s'il y a des différences entre les deux écrits, elles s'expliquent par la diversite des sujets traités.

— Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte. *Eine Untersuchung von Dr Paul Feine*. Gotha, Fr. Perthes, 1891.

On a remarqué que le troisième Évangile possède, outre la matière qui lui est commune avec les autres Évangiles, des parties qui lui sont spéciales, et de plus dans les parties communes, des expressions, des développements particuliers. M. Feine l'explique

en disant que saint Luc travaillait d'après une tradition spéciale, qu'il connaissait par un document écrit. C'est ce document qu'il cherche à retrouver dans le troisième Évangile et dans les douze premiers chapitres des Actes des Apôtres.

— DIE KATHOLISCHEN BRIEFE, *textkritische Untersuchungen und Textherstellung von Dr Bernhard Weiss*. Leipzig, Hinrichs, 1892.

M Bernhard Weiss veut établir par une méthode critique qui lui est particulière, le texte des Épîtres catholiques. Dans les sept manuscrits qu'il a examinés, il a relevé 1,175 variantes. Pour juger quelle est la leçon qu'il doit adopter, il scrute chacun des manuscrits, afin de savoir quelles fautes ou erreurs y sont le plus fréquentes ; il obtient ainsi pour chacun d'eux une caractéristique générale, d'après laquelle il se guide. Il laisse de côté les minuscules, les versions ou les citations des Pères de l'Église, qui pour lui n'ont pas une valeur décisive. Il divise ses manuscrits en deux catégories : les plus récents, au nombre de trois, et quatre anciens. Chacune des catégories est étudiée ensemble, mais le Vaticanus, à cause de son importance, est examiné à part. La conclusion est que l'on ne peut se rapporter exclusivement à un manuscrit, quelle que soit son ancienneté ou l'autorité qu'on lui attribue ordinairement ; ils ont chacun leur proportion de fautes, tantôt d'une nature, tantôt d'une autre. Il faut donc étudier chacune des variantes en particulier, et juger d'après les caractéristiques générales. Ce travail long et minutieux mené à bien, M. Weiss nous donne un texte grec, auquel il a joint des notes courtes, où il fait surtout ressortir le sens précis des mots et l'enchainement des idées. Nous ne saurions trop admirer ce travail d'une science profonde et patiente, et nous souhaitons que M. Weiss nous donne aussi pour les autres.

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens. — Imprimerie Rousseau-Leroy, 18, rue Saint-Fuscien.

LES LIVRES SACRÉS DE LA CHINE [1]

Il peut arriver un moment où les monuments qui constituent l'histoire et la religion d'un peuple, ne sont plus en harmonie avec les évolutions qu'a subies ce peuple ; ses annales mutilées ou altérées ne peuvent satisfaire les exigences nouvelles. Alors se fait sentir le besoin de correction et d'épuration. Confucius vint à une de ces époques. Il voulut réunir, condenser et ordonner en même temps ce qui existait des anciennes traditions et des anciens écrits. Il ne paraît pas qu'il ait mis dans cette œuvre quelque chose de personnel : elle a été surtout un triage et une compilation. Son œuvre forme cinq volumes appelés *Kings* ou livres canoniques. Ils ont été réduits à quatre : le Yo-King, qui était un recueil de prières et de cantiques des anciens Chinois, ayant été perdu.

Dans le Tso-Chouen, commentaire sur le Tchun-Tsieou, dont la composition ne peut être rapportée plus près que le IVe siècle avant Jésus-Christ, et qu'on attribue communément à Tso-Kieouming, disciple et contemporain de Confucius, on lit sous l'année 12 de Tcheou-Kong, prince de Lou, que « l'historien du royaume de Tchou connaissait d'anciens livres en caractères que les savants ne pouvaient déchiffrer, mais que l'historien de Tchou entendait. Ces livres s'appelaient : San-Feu (trois sommets ou divisions), Ou-Tien (cinq livres), Pa-So (huit pierres précieuses), Kieou-Kieou (neuf descriptions).

(1) Voir *Revue des religions*, année 1889, p. 314 et année 1890, p. 241.

Les monuments primitifs n'existant plus, il est difficile de dire si Confucius les a reproduits exactement et s'il n'a pas altéré les textes. Ce que nous savons seulement, c'est qu'il leur fit subir des réductions considérables. Le Chou-King ou livre des annales fut réduit de cent à cinquante chapitres ; le Chi-King ou livre de vers de trois mille odes à trois cent onze.

Ces quatres livres, le Y-King ou livre des transformations, le Chou-King ou livre des annales, le Chi-King ou livre des vers, et le Li-Ki ou livre des rites forment les livres canoniques de la Chine. Ils sont invariables et sacrés. Leur témoignage fait foi et leur autorité n'est pas contestée (1).

A ces quatres livres canoniques, il faut joindre les quatre livres classiques qui jouissent aussi de la plus grande autorité ; ce sont : le Ta-Hio ou Grande Étude, le Tchoung-Young ou l'Invariabilité dans le Milieu, le Lun-Yu ou Entretiens philosophiques et le livre de Meng-Tseu ou Mencius.

Le Y-King renferme 24,107 caractéres, le Chou-King 25,700, le Chi-King 39,234, le Li-Ki 99,010.

« Les livres sacrés de la Chine, dit la *Grammaire de la langue chinoise*, malgré le mélange inévitable d'erreurs doctrinales qu'on y rencontre, ne renferment presque aucune pensée fausse. Ils peuvent être lus par toute espèce de lecteurs sans aucun inconvénient moral... Ils ne sont pas non plus des livres fermés au vulgaire comme ceux de presque tous les peuples. Combien de

(1) Les King sont improprement appelés sacrés. Les Chinois eux-mêmes ne leur attribuent rien de surnaturel; ce qui les leur rend surtout recommandables, c'est leur antiquité. Leur contenu est en grande partie étrangèr à la religion Les noms des auteurs sont inconnus : il y a eu parmi eux des poètes, des philosophes, des historiens.

chrétiens ont lu la Bible en entier ? Combien de savants en Europe ont lu en entier Socrate, Platon, Aristote et les autres ouvrages de Rome et d'Athènes ? On pourrait les compter. En Chine, trois cent millions d'hommes au moins n'ont pas seulement lu, mais peuvent réciter de mémoire les livres sacrés. Il n'est aucun pays où l'enseignement soit si populaire. Il n'est aucune école où l'on n'enseigne ces livres antiques, bien que la liberté d'enseignement existe à tous les degrés. Les King chinois semblent former un plan général. Le Y-King est un livre en quelque sorte doctrinal : la nature, la création, les harmonies de la création, l'état primitif de l'homme, sa décadence malheureuse, un saint par excellence travaillant à relever l'homme. Le Chou-King et le Tchoun-Tsieou donnent des leçons aux princes et au peuple, par l'histoire des Père-Mère du peuple et des maximes pures. Le nom d'Être suprême revient à chaque page. Le Chi-King est une morale en action. On y trouve des odes qui semblent écrites par un des prophètes de la Bible. Le Li-Ki trace les devoirs extérieurs dans toutes les positions sociales.

Rien n'égale la simplicité majestueuse de ces écrits. Les traductions ne peuvent nous donner qu'une idée bien imparfaite des beautés de cette langue antique : nos langues modernes sont pour cela trop pâles, trop vagues et trop pauvres d'images. »

Nous parlerons dans deux paragraphes des King ou livres canoniques et de Ssé-Chou, ou livres classiques.

§ I. — *Des Kings.*

I. — Le *Y-King* est le plus ancien livre que l'antiquité nous ait transmis. Il a pour premier auteur Fo-hi,

l'inventeur de l'écriture (3369 av. J.-C.). Celle-ci consista d'abord dans la combinaison de six lignes horizontales ou brisées avec lesquelles on essaya de fixer la pensée.

Plus tard, on ajouta à ces six trigrammes de Fo-hi, huit autres qui, par diverses combinaisons, forment soixante-quatorze héxagrammes. D'autres, dont le nom ne nous est pas conservé, ajoutèrent de nouveaux signes. Douze siècles avant notre ère, Wen-Wang les perfectionna et en augmenta le nombre. Il s'efforça de rendre plus intelligible un livre qui ressemblait plutôt à un énigme. Avec lui, Tcheou-Kong apporta des améliorations nouvelles. Dans la suite, le nombre des caractères s'est tellement multiplié, que les lettrés de nos jours les plus versés en la matière ne les connaissent pas tous (1).

Les Chinois attribuent au Y-King et à l'écriture une origine merveilleuse. Fo-hi aperçut un dragon qui sortait du fleuve Hoang-ho. Ce dragon portait sur son dos des dessins formant différentes figures. Ce sont ces figures que l'empereur copia ; il en forma la première écriture et en écrivit le premier les livres du Y-King. Confucius rapporte et accepte cette tradition. C'est lui qui a donné à ce livre sa dernière forme ; ses commentaires nous ont même fait comprendre l'œuvre de Wen-wang et de Fo-hi. Quoiqu'il s'y applique à donner surtout

(1) D'après le P. de Mailla, le nombre des caractères chinois ne va pas au delà de 9353 ou tout au plus à 10.516, ce qui s'éloigne du sentiment commun qui le fait monter à cinquante, soixante et même quatre-vingt mille Ces caractères ont d'ailleurs eu aussi leurs variations. Les soixante-douze inscriptions retrouvées sur le mont Taï-chou, gravées par les soixante-douze princes qui se partageaient la Chine, sont formées de caractères qui diffèrent entre eux et de ceux qu'on employa plus tard.

les pensées des anciens auteurs, il nous laisse entrevoir la sienne.

Quant au Y-King, il ne s'est pas contenté d'en réviser le texte, il l'a accompagné d'explications sur les notes de Wen-vang et de Tchéou-Kong ; il y a même ajouté un court commentaire appelé Hi-Tseu (explications appendices sur le Y-King). Il ne faut pas le confondre avec le *Hi-tsen-chouan* plus moderne, dans lequel est exposé la théorie du Taï-ki ou grand faîte, qui n'est pas l'œuvre de Confucius comme on le croit communément, mais, d'après plusieurs critiques chinois, de Wang-sou qui vivait au IIe siècle après Jésus-Christ. Ce livre ne parut que plus tard. Il fut découvert par une jeune fille dans une ancienne demeure de Lao-tseu, sur les bords du Hoang-ho (37 av. J.-C.). Quelqu'en soit l'auteur, il renferme l'exposition des anciennes doctrines ontologiques des Chinois. Il a beaucoup de rapport avec le Tao-te-king, et exprime souvent les mêmes idées avec des mots différents. Tout fait supposer qu'il est l'œuvre d'un auteur postérieur à Lao-tseu et au courant de ses doctrines.

Un autre commentaire du livre des transformations ou Y-King, connu sous le nom de Wen-Yan ou *Paroles sur le texte*, n'est pas non plus l'œuvre de Confucius, mais celle de ses disciples. Les explications de Confucius forment seulement dix chapitres qu'on appelle les dix ailes sur lesquels les King devaient passer à la postérité.

Ce livre est celui auquel les Chinois attachent le plus d'importance. Ils ont plus tard attribué aux signes qui le composent un sens cabalistique : ils s'en servent encore dans la pratique de la magie. L'usurpateur Wen-Wang prétendait trouver dans ces signes la légitimité de son usurpation. Confucius essaya aussi d'y trouver la confirmation de sa politique.

« Je serais surpris, dit M. A. Réville, que des recherches nouvelles ne donnassent pas un corps à une supposition que m'a inspirée la lecture suivie de ce recueil, savoir que sa composition sous sa forme canonique a été déterminée par un calcul politique dans un moment où un parti, luttant pour la prépondérance, avait besoin de répandre l'idée que sa victoire était conforme à la volonté du ciel, que les présages se prononçaient en sa faveur et que la prudence conseillait de se ranger sous sa bannière. La tradition qui rattache la rédaction du Y-King au mouvement insurrectionnel des princes de Tcheou contre les Chang dégénérés est, par elle-même, très favorable à cette hypothèse (1). »

« Le Y-King, dit Tchin-Tseu, est non seulement la source des cinq King, mais encore le sanctuaire, l'arcane du ciel, de la terre, des génies et des esprits. » Tchou-hi l'appelle « le père ou l'ancêtre des caractères de l'écriture chinoise ainsi que de la véritable doctrine de la raison et de la justice. » Confucius en particulier professa pour lui un vrai culte. Il aurait désiré que sa vie fut prolongée uniquement pour mieux approfondir ce livre. Il le médita si longtemps qu'il usa trois fois les cordons qui tenaient les tablettes sur lesquelles il était écrit. Depuis Confucius, dit le P. Régis, dans la traduction de ce livre, il est demeuré pour les Chinois le fondement de toute sagesse et la base de toute science :

« Ab eo tempore ad hunc usque diem Summæ Sinis reverentiæ fuit, et quæcumque nova apud eos orta est schola, novæ libri Y-King interpretationi doctrinam suam sustinere studuit. »

M. A. Réville va trop loin en appelant le Y-King le *plus creux des livres* : « Ce serait une tache aussi vaine

(1) *La religion en Chine*, p. 76.

qu'ingrate, dit-il, que de chercher sous ce verbiage monotone les profondeurs de métaphysique et de morale qu'on a voulu quelquefois y croire cachées. Nos horoscopes vulgaires, nos oracles fabriqués à l'intention des diseurs de bonne aventure, où l'on décrit le caractère, la destinée, les chances de bonheur ou de malheur, les ennemis sournois dont il faut se défier et les amis sûrs à qui l'on peut se fier, etc., sont de la même famille, abstraits, vagues, pleins de réserve calculée et finissant par ne s'appliquer à rien, à force de s'appliquer à tout On a prétendu que dans l'interminable auteur du Y-King il y avait toute une mythologie enfouie et même que l'accadien nous en fournissait la clef. M. Legge repousse avec raison ces hypothèses gratuites. Le Y-King rentre avec le Feng-Chui dans cette divination chinoise qui a poussé à son plus haut point l'art de construire sur le vide et de donner une apparence de rigueur scientifique à des élucubrations qui n'offrent à la pensée absolument rien de substantiel (1). »

« Peu de livres, dit Mgr de Harlez, ont, autant que le Y-King, mis à l'épreuve la sagacité et la patience des interprètes. Parmi les Chinois, on compte par centaines les lettrés qui se sont voués à l'élucidation des mystères, des énigmes accumulés comme à plaisir dans ce monument que l'on veut faire passer pour le plus ancien du monde

Tous ces efforts ont abouti à une variété, qu'on me permette ce mot, à un salmigondis d'explications dont on ne saurait trouver un exemple ailleurs. En un seul point seulement les interprètes sont unanimes c'est que le Y-King est à la fois un livre de divination et un trésor de richesses scientifiques. C'est un abîme dont on ne peut

(1) *La religion en Chine*, p. 75.

sonder la profondeur et dont la hauteur défie toute atteinte. Tous les principes de toutes les sciences, naturelles, ontologiques, psychologiques, sociales, etc., y sont renfermés, condensés ; il ne s'agit que de savoir les y trouver. Malheureusement, ces trésors sont recouverts de voiles si épais que l'on peut bien en soulever un coin, mais non les écarter et les percer entièrement. »

Le Y-King s'appelle le livre des transformations, et il a pour but en effet d'apprendre comment les choses se transforment par la naissance et la mort. La nature est le grand agent de cette transmutation des êtres. Elle agit au moyen de deux causes ou principes, la composition et la décomposition. Le premier est rendu par un signe qui exprime le passage du non être à l'être, le second par un signe qui exprime le passage de l'être au non-être. Le monde entier est régi par ces deux lois. Tous les êtres naissent par la composition et meurent par la décomposition.

« Le Y-King, d'après la *Grammaire de la langue chinoise*, est un tableau de la nature. Il fait allusion aux changements et aux mutations survenus dans l'ordre moral. Il y avait un ciel antérieur, c'est-à dire un état primitif de la nature. L'auteur donne en traits vifs mais substantiels, la situation de l'homme et de l'univers en ce premier état. Survint un grand changement, une révolution de l'univers. De là, le ciel postérieur ou deuxième état de la nature, où la situation est dépeinte avec plus de détails et plus d'énergie encore que dans le premier. Enfin, il est question d'une révolution ou mutation dans la nature. Le caractère chinois du titre du livre indique à lui seul ces trois révolutions morales et se prononce en conséquence sur trois tons différents, tout en gardant son unique forme héraldique. »

(1) *Journal asiatique*, tom. IX-1887.

Ce livre est regardé par les lettrés comme un traité de la plus haute métaphysique! Un homme, disent-ils, n'a pu l'inventer, il vient évidemment du ciel (1).

Le Y-King forme pour les chinois une véritable encyclopédie : il résume la science de l'époque. Il ne fait cependant qu'effleurer les questions de principe et de fin, soit qu'elles ne fussent qu'accessoirement traitées, soit qu'elles aient été éliminées par Confucius. Les questions physiques n'y occupent qu'une place secondaire. La plus grande part est faite à la morale. Il n'y a d'ailleurs dans cette exposition ni ordre, ni méthode.

Le Y-King est aussi, comme nous l'avons dit, le livre des sorts. Confucius et les philosophes venus après lui lui ont reconnu cette vertu magique. Ils se sont appli-

(1) En Europe, dit Mgr de Harlez, quatre savants se sont attachés à pénétrer les mystères de ce livre prodigieux ou plutôt à nous communiquer dans des traductions ce que les Chinois en pensent et en disent. Ce sont : le P. Régis, le Rév. Mac Clatchie, le professeur d'Oxford, Dr James Legge, et dernièrement un français, M. Philastre.

Leurs interprétations, toutefois, ne sont pas identiques et cela se comprend aisément ; toute phrase chinoise peut, en général, à cause de l'indétermination du sens des mots, être comprise de différentes manières. Et cette indétermination est plus grande encore dans le Y-King qu'en aucun autre ouvrage. En outre, les mots chinois sont généralement susceptibles de plusieurs sens et tous les interprètes ne choisissent pas toujours le même.

Nul ne contestera, certainement, la science de nos sinologues européens qui se sont exercés au défrichement de ce terrain ingrat. Le Dr Legge, spécialement, a donné de ses vastes connaissances en fait de langue chinoise, les preuves les plus nombreuses et les plus éclatantes. Ici encore il a traduit le texte tel que les chinois le conçoivent, avec une grande érudition et une intelligence remarquable. M. Philastre mérite certainement un éloge analogue. Cependant le sens qu'il donne au Y-King est si bizarre qu'on a bien de la peine à y voir celui qu'ont voulu ses premiers auteurs. .... Nos plus savants sinologues européens ont transporté en latin, en anglais ou en français les explications des lettrés de l'empire

qués à trouver dans ses signes qui le composent la prophétie des événements qui se sont succédé. C'est à cette qualité divinatoire que cet ouvrage dût d'échapper à l'incendie des livres.

Il y a dans ce livre comme dans le chapitre hong-fou du Chou-King une tendance accentuée a établir une corrélation nécessaire entre des événements physiques et moraux. Une harmonie profonde existe entre l'homme et le monde : celui qui connaîtrait suffisamment les phénomènes du monde naturel pourrait déterminer ceux du monde moral : c'est dans cette harmonie universelle que consiste le bonheur et la vertu : « Le ciel symbolique de Fou-hi, est-il dit dans les *Paroles*, œuvre des disciples de Confucius, est l'origine de tout ce qui existe, le commencement de toutes choses. Ce qui constitue le principe sentant et pensant sont ses dons et ses bien-

des Fleurs. Leur bizarrerie, sans aucun doute, n'a pas dû leur échapper; mais ils se sont dit : c'est du chinois et l'on ne doit point juger cela comme les produits des terres occidentales.

Il en est un, cependant, qui ne s'est pas contenté de ces traductions des Fils de Han, mais qui s'est demandé s'il n'y avait pas moyen de trouver dans ces textes mystérieux quelque chose de plus raisonnable. C'est le savant professeur de l'Université de Londres, Dr A. de Lacouperie, dont les travaux paléontologiques ont ouvert une ère nouvelle à l'interprétation des vieux textes chinois.

Sous les apparences que lui ont donné les commentateurs et les (discencestes) chinois, il a su découvrir au Y-King, un texte primitif très différend de ce que l'on a cru et imaginé jusqu'ici. Pour lui ce texte originaire est un composé de morceaux détachés, apportés par les tribus chinoises du centre de l'Asie, dans leur migration sur les bords du Hoang Ho, et formé tant de fragments d'un vocabulaire, que de ballades et autres compositions de genres divers; le tout à l'imitation des vocabulaires et livres accadiens. Il a donné de ces explications des exemples qui sont des plus frappants, surtout en ce qui concerne la partie lexicologique. Par là, tombent toutes les bizarreries et les assemblages drôlatiques. Là, où l'on cherchait des phrases, il n'y avait que des sens divers juxtaposés. » (Journal asiatique, t. IX).

faits.... L'homme supérieur met en harmonie ses vertus avec celles du Ciel et de la terre ; il met sa lumière en harmonie avec celle du soleil et de la lune ; il met la disposition de son temps en harmonie avec les quatre saisons ; il met ses félicités et ses infortunes en harmonie avec les esprits et les génies. » L'ordre provient de ce que le Ciel et la terre se meuvent d'après des lois fixes. Le ciel et la terre, mâle et femelle, sont en opposition, mais c'est cette opposition qui produit l'équilibre. De là une loi pour l'homme, la nécessité du mariage : « S'unir en mariage est le grand but du ciel et de la terre ; s'ils ne s'unissaient pas, tous les êtres ne naîtraient pas à la vie. L'union en mariage est le commencement et la fin de l'homme (1). »

On a voulu retrouver dans le Y-King les rudiments d'une antique philosophie : Elle s'appelle l'étude de ce qui a précédé le ciel et essaie de résoudre le problème de l'origine des choses. Sa méthode est ontologique : il part de la notion de l'être en général pour arriver à la connaissance des phénomènes. Au reste les données cosmogoniques, physiques et psychologiques s'y mêlent aux idées philosophiques. On comprend qu'il ne peut s'agir ici que de rudiments Quand on n'avait pour exprimer toute sa pensée que les combinaisons d'une ligne droite et d'une ligne brisée, la tâche n'était pas facile. Ces Koua primitifs nous ont conservé cependant les restes d'une antique civilisation ; et de même que ces organismes que la science découvre tous les jours dans les différentes couches terrestres, lui permettent de reconstituer des faunes et des flores depuis longtemps anéanties; de même ces linéaments de l'écriture primitive, quelques grossiers qu'ils soient, peuvent nous aider à reconstituer une société et une religion disparues.

(1) *Paroles.*

Le Y-King au lieu de s'élever à la notion de l'unité primordiale, semble s'arrêter au dualisme. Il y a deux principes des choses : le ciel et la terre. Le premier est représenté par une ligne droite, le second par une ligne brisée. Il n'y a pas cependant égalité entre ces principes : le ciel est supérieur. Les deux symboles qui les représentent, indiquent aussi la hiérarchie des êtres dans les signes où ils sont employés. La ligne droite désigne les êtres supérieurs : le mâle, le temps, le soleil, etc. La ligne brisée désigne des êtres inférieurs : la femelle, la lune, etc.

Il y aurait aussi dans le Y-King une philosophie des nombres qui se rapporte à ce système binaire. Les nombres ont pour base l'unité, représentée par la ligne simple, horizontale ; mais ils se divisent en pairs et impairs. Les nombres pairs sont désignés par la ligne droite qui représente aussi le Ciel, la source primitive des êtres et ces nombres ayant pour base l'unité sont parfaits. Les nombres impairs au contraire ont pour base la dualité et sont imparfaits. La formation des êtres est liée à cette loi des nombres : les évènements qui s'accomplissent dépendent de leurs différentes combinaisons (1).

Au reste l'origine de ces nombres est aussi merveilleuse que celle de l'écriture. C'est Chang-ti qui les révéla à Yu, le fondateur de la dynastie Hia, par l'intermédiaire d'une tortue. Cette tortue sortit un jour du fleuve Lo-choui, portant sur son dos les dix premiers nombres et leurs combinaisons. L'empereur les copia et en forma le grand prototype.

Le Y-King reconnaît le Ciel comme le premier prin-

(1) Confucius a développé au long les propriétés du nombre 81 qui est le carré du 3 mystique.

cipe des choses : « C'est le ciel primordial, dit-il, qui a donné l'origine à l'universalité des êtres, lesquels s'appuient sur lui et ont en lui leur racine. »

« Il y eut le ciel et la terre, dit le Hit-seu, et ensuite les dix milles êtres (tous les êtres) naquirent. »

Le ciel, la source de tous les êtres nous y est représenté aussi comme intelligent et providentiel. Les Égyptiens le représentaient à peu près par le même signe que les chinois, par trois lignes convexes.

La doctrine du Y-King est parfois si obscure qu'il est bien difficile de la formuler d'une manière complète. Nous y trouvons cependant le dogme de la rémunération. Les hommes se distinguent en bons et mauvais; les premiers sont récompensés et les autres punis. Quelque rôle prépondérant qu'il donne au ciel, on ne saurait affirmer qu'il le distingue toujours suffisamment de l'Univers. On a essayé d'en déduire le dualisme et le panthéisme, mais on ne saurait y trouver la moindre trace d'idolâtrie. Le rôle suprême et providentiel du ciel y est affirmé, quoique moins nettement que dans le Chou-King. Il y avait certainement exagération dans les affirmations des missionnaires jésuites, lorsqu'ils prétendaient trouver dans ce livre une doctrine à peu près complète sur Dieu, l'âme et la vie future. L'erreur est venue quelquefois de ce qu'on n'a pas suffisamment distingué les textes. Ces doctrines sont contenues en effet dans le commentaire de Confucius ; elles sont moins précises, soit dans l'ancien texte de Fou-hi, soit dans le nouveau texte que l'on croit composé au douzième siècle avant Jésus-Christ. Elles y sont cependant en germe, et le but de Confucius a été de les mettre plus en relief.

Nous avons mentionné déjà la nouvelle explication qu'à donnée Mgr de Harlez de ce livre extraordinaire.

La voici, telle qu'il l'a exposée lui même dans le *Journal asiatique* (tome IX, 1887) :

« Rappelons d'abord ce dont est composé le Y-King. Nous laissons de côté les commentaires récents, dont M. Philastre donne la traduction, dans son bel ouvrage, parcequ'ils n'ont rapport qu'au livre métamorphosé : nous nous en tiendrons au texte proprement dit. Celui qui constitue le fond du Y-King classique est lui-même formé de trois parties distinctes :

1° Les célèbres Kouas ou assemblage de six lignes superposées....

2° Une double explication dont la première partie traite de la figure dans son ensemble, tandis que la seconde s'occupe de chacune de ses lignes, à ce que l'on pense, ou, pour parler plus sûrement, est divisée en six parties. C'est là le texte fondamental.

3° Différents appendices ou commentaires relatifs à cette explication.

De ces derniers, nous n'avons pas à nous occuper; ils ont été composés à une époque où le Y-Kiny avait déjà pris la physionomie actuelle et se présentait aux yeux des chinois comme le livre de divination dont ils ont cherché à pénétrer le mystère.

Du texte fondamental, la seconde partie est postérieure à la première et dépend d'elle. Il faut donc avant tout se rendre un compte exact de ce que celle-ci peut signifier ; une fois bien appréciée, elle pourra fournir la clef du reste. »

Mgr de Harlez tire de cette étude les conclusions suivantes :

1° L'inventeur des Kouas ou figures hexalinéaires, en choisissant un genre de signes qui ne pourrait lui fournir qu'un genre de variété des plus restreints a prouvé suffisamment, par cela seul, qu'il ne pensait aucune-

ment à créer un système graphique complet, autrement il eut également employé des lignes d'une forme différente, brisées, verticales, longues et courtes, comme les faisaient le créateur des cunéiformes. Il n'a donc pas pris modèle sur ceux-ci. Il est même peu probable que ces derniers aussi réguliers aient été la première invention de celui qui cherchait à exprimer les idées par des signes extérieurs.

2° Si maintenant nous groupons en un tableau, tous les mots que l'auteur des Kouas avait notés dans son livre-mémoire et les considérons dans leur ensemble dans leurs diverses catégories et leurs rapports mutuels, nous arriverons à cette conclusion que le père du Y-King était déjà préoccuppé de toutes les idées qui règnent en Chine depuis Kong-fou-tze, et qui ont présidé aux destinées de l'empire du Milieu.

« Pourrait-on ne pas y voir quelque chose comme des mots écrits sur le carnet d'un homme politique chinois, une sorte de matière de méditation, de memento quotidien ? La réponse ne paraît pas douteuse. Possesseur de ces notes, un autre politicien plus moderne, adonné à l'art divinatoire, en a fait au manuel de pratiques superstitieuses, en changeant la forme, en multipliant les interpolations. etc, et a entrainé ainsi tous ses successeurs dans cette voie. Il y a de plus, par inintelligence ou volontairement, introduit le plus complet désordre, comme le prouve la séparation des sections 9 et 26, 28 et 62 qui traitent de sujets analogues, etc. Devenu ainsi obscur et mystique, le livre n'en attire que davantage l'attention ; de là tous les commentaires qui, prenant pour point de départ l'œuvre ainsi altérée, nous ont donné ce formidable amas de matériaux où l'on chercherait en vain le sens du texte primitif. N'ayant que cela à leur disposition, des sinologues européens en ont

fait ce qu'ils ont pu et ce que nous avons vu. Telle est ce me semble, en résumé l'histoire du Y-King. »

II.— Le *Chou-King* a été rédigé 484 ans avant J. C. Confucius le tira des récits des anciens historiens de la Chine. Le caractère *Chou* désigne un pinceau parlant, c'est-à-dire un livre. Ce livre est regardé comme la base de la philosophie chinoise. Il se fait remarquer par la concision de la forme et la profondeur des questions qu'il traite. Abel Rémusat et le P. Régis le croient antérieur au livre de Moïse, dans plusieurs de ses parties, et le font remonter à 23 siècles avant J. C. Ses premiers chapitres sont regardés comme les documents les plus anciens du monde. Il y a dans le style lui même, disent les sinologues, une démonstration de leur antiquité. Les Chinois professent pour ce livre la plus grande vénération et le regardent comme inimitable. Il contient les actions et les paroles des anciens patriarches depuis Yao: tout accuse à cette époque reculée une haute culture morale.

Cependant cet ouvrage ne nous est pas parvenu tel que le composa Confucius. Il fut expressément compris dans l'incendie des livres, ordonné par l'empereur Chi-Hoang-ti. Lorsque Ven-ti, (176 avant J. C.) voulut les reconstituer, il s'adressa à un vieillard âgé de plus de 90 ans, nommé Fou-Cheng ou Fou-Seng, qui savait par cœur beaucoup de passages de ces livres. Comme sa prononciation différait de celle du pays où était la cour, l'empereur nomma une commission chargée de recueillir et d'interpréter ses paroles. Le livre qui résulta de ce travail s'appela le Chou-King de Fou-Cheng ou du nouveau texte, parcequ'il fut écrit avec les signes alors en usage.

Quelque temps après, sous l'empereur Vou-ti, (140 av.

J. C.) on trouva dans les décombres de l'ancienne maison qu'habitait la famille de Confucius, des livres écrits avec des caractères anciens et parmi eux était le Chou-King. Une commission de lettrés fut aussitôt nommée pour lire et copier ce texte : parmi ces lettrés était Kong-gan-Koue, un des descendants de Confucius. L'édition de Fou-Cheng aida à déchiffrer le nouveau texte, écrit sur des tablettes de bambou, dégradées en plus d'un endroit. On parvint à mettre au net 58 chapitres. Kong-gan Koue en fit un commentaire et y ajouta une préface. Il nous y apprend que le Chou-King de Confucius contenait encore 42 chapitres. Cette édition s'appela le Chou-King du vieux texte. C'est ce texte qui est adopté et expliqué dans les collèges. Il est à remarquer que les livres classiques écrits par Confucius et ses contemporains ne citent aucun passage des chapitres perdus. La perte est donc complète sous ce rapport.

Le Chou-King se divise en quatre parties : le Yu-Chou ou histoire de Yao et de Chun ; 2° le Hia-Chou, ou histoire de la dynastie des Hia ; 3° le Chang-Chou, ou histoire des Chang ; et enfin le Tcheou-Chou ou histoire des Tcheou.

Le premier chapitre appelé Yao-tien, c'est-à-dire livre qui parle de Yao, a été écrit à l'époque où vivait cet empereur ou à peu près.

Le chapitre intitulé Hong-Fan semble après le Y-King l'écrit le plus ancien. Il contient la sublime doctrine que le ministre philosophe Ki-Tseu dit avoir été reçu du ciel par le grand Yu (2,200 avant J. C.) et qu'il expose à l'empereur Wou-Wang (1120 avant J. C.).

Le. P. Gaubil, savant missionnaire qui passa 36 ans à Pé-King, nous a donné une traduction du Chou-King ou livre par excellence. Cette traduction fut publiée en 1770 par de Guignes père, qui prétendait l'avoir amélioré.

Son travail se borne cependant à quelques légères modifications, et il est permis de trouver extraordinaire avec Abel Rémusat qu'on ait cherché à diminuer l'honneur du missionnaire chinois. Le P. Amiot, le premier avait été injuste envers le P. Gaubil, lorsqu'il appelait son Chou-King, un squelette. Il faut bien d'ailleurs reconnaître qu'une traduction parfaite est impossible à cause du génie et des difficultés de la langue. Plus tard G. Pauthier a fait subir à la traduction du P. Gaubil une révision plus sérieuse. (1)

Le Chou-King n'est pas surtout un livre d'histoire, comme on le croit assez souvent, mais un livre de morale basée sur des faits. Son récit commence à Yao et finit à l'an 624 avant J. C. (2).

Confucius nous a conservé dans le Chou-King un curieux monument de philosophie ancienne. On l'appelle la grande doctrine. C'est un traité de physique, d'astrologie, de divination, de morale, de religion, de politique,

(1) *Les Livres sacrés de l'Orient.*

(2) Il ne faut pas oublier que les livres tels qu'ils furent rédigés par Confucius, sauf le Y-King, furent compris dans l'incendie des livres, ordonné par Hoang-ti, et que l'édit de ce dernier ne fut révoqué qu'en 191 avant J. C. Il fallut donc le reconstituer de mémoire ou avec ce qui en restait ; l'œuvre était difficile et ne pouvait être complète. « On tacha, dit M. Réville de le reconstituer de mémoire. Il y avait de vieux lettrés qui se disaient capables de ce tour de force, et peut-être n'exagéraient-ils pas. Cependant on remarquait de graves différences dans les textes ainsi rétablis, quand on apprit qu'un lettré du nom de Fou avait, au temps de la proscription, caché son exemplaire du Chou King dans l'épaisseur d'un mur. Il est vrai que, sur les 46 documents dont ce livre se compose, cet exemplaire n'en contenait que 29. Houen (179-155 avant J. C.) le fit copier. Sous l'empereur Hou (140-85) une découverte du même genre, dans le mur d'une maison appartenant à la descendance de Confucius, ramena au jour, non seulement le Chou-King mais aussi le Printemps et l'Automne, le Livre de la piété filiale et le Lun-Yu. Ce livre de la poésie se prêtait mieux que les autres à la reconstitu-

en un mot une encyclopédie des connaissances humaines à cette époque reculée. Le ministre philosophe Kit-se l'exposa au roi Wou-wang. Ces enseignements avaient été refusés par le Ciel à l'empereur Kouen à cause de sa désobéissance ; il les donna à son fils Yu pour le récompenser de ses vertus. C'est le plus ancien ouvrage de ce genre qui nous soit connu : il remonte à plus de onze cents ans avant notre ère ; il est aussi l'un des plus extraordinaires. L'interprétation en est d'ailleurs parfois difficile. Le voici dans ses parties principales :

« 1. A la troisième année le roi interrogea Kit-se.

2. Le roi lui dit : Oh ! Kit-se, le Ciel a des voies secrètes par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe. Il s'unit à lui pour l'aider à garder son repos et son état fixe. Je ne connais pas cette règle ; quelle est-elle ?

tion mnémonique. Le Li-Ki ne reçut sa forme actuelle que sous le Han, et quant au Y-King, nous savons qu'il avait été préservé par l'ordre même de Chi-Hoang-ti. D'autres trouvailles aidèrent encore à la restauration souhaitée. Cependant il faut observer que des variantes assez notables distinguaient les éditions retrouvées, ce qui autorise à supposer qu'avant l'époque des Han, ces livres présentaient une grande variété, quant à l'étendue des textes et au nombre des documents réunis.

Il faut ajouter aussi qu'en 279 de notre ère, on trouva dans le tombeau d'un prince de Houei, mort en 295 avant J. C. des tablettes de bambou qui contenaient entre autres vieux ouvrages, un livre d'annales, commençant à Hoang-ti et descendant le cours des âges jusqu'en 299 avant J. C., époque du dernier Tchéou. C'est le livre qu'on a désigné sous le nom de *Livre écrit sur bambou* et dont M. E. Biot a donné une traduction en 1841. Il ne contredit par le Chou-King d'une manière absolue, mais il en diffère d'abord au point de vue chronologique, puisqu'il compte 211 ans de moins que le Chou-King pour la période qu'il embrasse ; puis, au point de vue historique proprement dit, en ce sens qu'il nous présente les premiers âges sous des couleurs moins épiques, avec des proportions plus modestes et par conséquent plus vraisemblabes. » (1)

(1) *La religion en Chine.* » Réville. p, 94-95.

3. Kit-se répondit : J'ai entendu dire qu'autrefois Kouen ayant empêché l'écoulement des eaux de la grande inondation, les cinq éléments furent entièrement dérangés ; que le Seigneur (Ti), qui en fut courroucé, ne lui donna pas les neuf règles fondamentales et catégoriques de la sublime doctrine ; que ce Kouen, abandonnant la doctrine fondamentale, fut mis en prison et mourut misérablement ; mais que Yu qui lui succéda reçut du Ciel ces neuf règles de la sublime doctrine et qu'alors les lois universelles et invariables qui constituent les rapports des êtres furent mises en vigueur.

4. La première règle fondamentale et catégorique réside dans les cinq éléments primitifs agissants. La seconde est l'attention aux choses morales. La troisième, l'application aux hauts principes ou règles de gouvernement. La quatrième est l'accord des cinq choses périodiques. La cinquième est l'application du pivot fixe du souverain. La sixième est la pratique des trois vertus. La septième est l'intelligence dans l'examen de ce qui est douteux. La huitième est l'attention à toutes les apparences qui indiquent quelque chose. La neuvième est la recherche des cinq facultés et la crainte des six malheurs.

5. La catégorie des cinq éléments agissants est ainsi composée : l'eau, le feu, le bois, les métaux, la terre.

6. La catégorie des cinq choses morales est composée ainsi qu'il suit : La forme ou figure extérieure du corps, la parole, la vue, l'ouïe, la pensée. L'extérieur doit être grave et respectueux. La parole doit être honnête et fidèle. La vue doit être claire et distincte ; l'ouïe, fin ; la pensée, pénétrante. L'extérieur du corps, grave et respectueux, se fait respecter. La parole honnête et fidèle se fait estimer. Avec l'ouïe fin, on est en état de concevoir et d'exécuter de grands projets. Avec la pensée pénétrante on est un saint et un homme parfait.

7. La catégorie des huit principes du commandement comprend : les vivres, les biens, les sacrifices et les cérémonies, le ministère des travaux publics, le ministère de l'instruction publique, le ministère de la justice, la manière de traiter les étrangers, les armées.

8. La catégorie des cinq choses périodiques comprend : l'année, la lune ou le mois, le soleil ou le jour, les étoiles, les planètes et les signes et enfin les nombres astronomiques.

9. La règle catégorique, le pivot fixe du souverain ou le milieu du souverain est observé quand le souverain a dans ses actions un centre ou pivot fixe qui lui sert de règle de conduite. Alors il se procure les cinq félicités et il en fait jouir ensuite les peuples...

17. La catégorie des trois vertus comprend : la droiture, l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement, l'indulgence et la douceur. Quand tout est en paix la seule droiture suffit. S'il y a des méchants qui abusent de leur puissance, il faut employer la sévérité. Si les peuples sont dociles, soyez doux et indulgent, mais il faut de la sévérité à l'égard de ceux qui sont dissimulés et peu éclairés, et de la douceur à l'égard de ceux qui ont l'âme grande et l'esprit élevé.

20. Dans la catégorie des cas douteux, on choisit un homme pour intérroger les sorts (Pou et chi) ; on l'investit de ses fonctions ; il examine ce Pou et ce Chi.

21. Cet examen comprend : la vapeur qui se forme en rosée ; celle qui se dissipe ; le teint obscur ou terne (de l'écaille de la tortue brûlée) ; les fissures ciselées ; celles qui se croisent ou se tiennent.

22. Les deux pronostics sont : le tching ou l'immutabilité, le hoei ou la mutabilité.

26. La catégorie des apparences ou phénomènes comprend : la pluie, le temps serein, le chaud, le froid, le

vent, les saisons. Si les cinq premiers arrivent exactement selon la règle, les herbes et les plantes croissent en abondance.

33. La catégorie des cinq bonheurs comprend : une longue vie, des richesses, la tranquillité, l'amour de la vertu, une mort heureuse après avoir accompli sa destinée.

34. Les six malheurs sont : une vie courte et vicieuse, les maladies, l'affliction, la pauvreté, la cruauté, la faiblesse, l'oppression (1). »

Elle est donc bien ancienne la théorie qui nous montre l'homme ici-bas dans un état de souffrance et d'épreuve. Déjà en ces temps où fut formulée la sublime doctrine, on ne comptait que cinq félicités contre six malheurs !

III. — *Le Li-ki* traite des cérémonies qui occupent une si grande place dans la vie des Chinois. Tcheou-Kong, l'auteur du Tchéou-li ou Rites des Tchéou est aussi considéré comme un des auteurs principaux de ce livre. On ne peut cependant le considérer comme l'œuvre d'un individu ni même d'une dynastie. C'est une compilation à laquelle plusieurs ont travaillé ; Confucius la remania à son tour, mais elle a dû être encore modifiée dans la suite. Le Li-ki, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, doit remonter à la fin du Ier siècle avant notre

(1) D'autres divisent les livres sacrés de la Chine en grands et petits King. Les grands King sont au nombre de cinq. Il faut ajouter aux quatre que nous avons nommés, le tchun-tsieou ou annales de la principauté de Lou (722 avant J.-C. jusqu'à 480 avant J.-C.). Les petits King comprennent outre les Ssé-Chou : 1° Les deux rituels Y-li et Tcheou-li ; 2° le Hiao-King ou livre de la pitié filiale ; 3° les trois anciens commentateurs des Annales du royaume de Lou ; 4° le dictionnaire Eul-ya, qui n'est plutôt qu'un *indiculus universalis*, dont l'auteur est inconnu ou très incertain.

ère (1). C'est depuis cette époque qu'il a été mis au rang des King, c'est-à-dire regardé non pas comme sacré, les Chinois ne donnent ce caractère à aucun de leurs livres, pleins, d'ordinaire, de choses plutôt profanes que religieuses, mais comme canoniques et invariables. Son style est d'une grande concision, il porte tous les caractères qui distinguent l'ancienne langue ; son interprétation est souvent difficile, soit à cause des caractères à idées complexes qu'on y rencontre, soit parce que les caractères philosophiques, comme l'enseignent les Chinois, ne doivent pas être pris dans un sens absolu, mais qu'il faut leur laisser la plus grande latitude (2).

Ce livre a été l'objet de nombreux commentaires, œuvre dans laquelle excellent les Chinois. On a compté plus d'un millier de commentateurs dans ses vingt siècles d'existence. Le temps a fait justice d'un grand nombre.

On ne s'étonne pas de l'importance ajoutée à cette œuvre, quand on connaît le caractère chinois. « Le cérémonial résume l'esprit chinois tout entier, dit Callery, et à nos yeux, le Mémorial des rites ou des cérémonies est la monographie la plus exacte et la plus complète que cette nation à part, ait pu donner d'elle-même au reste du genre humain. Ses devoirs, elle les remplit au moyen du cérémonial ; la vertu et le vice, elle les reconnaît au cérémonial ; les rapports naturels des êtres de

(1) Le *Liki* contient des traditions et des coutumes très anciennes, des cérémonies de la religion primitive. Il fut compris dans les proscriptions de Chi-Hoangti. Il reparut sous les Han, au moins des fragments. Taï-tèch, les révisa et les commenta au 1er siècle avant notre ère, d'où le rituel de Taï aîné ou *taï-ta-li*; son neveu Taï-Ching le retoucha encore ; d'où le rituel de Taï cadet *chao-taï-li*. De ses ouvrages est né la compilation dite Li-ki.

(2) Quelques auteurs ont voulu voir dans ce livre deux traités : le Mémorial des rites et celui de la musique.

la création, elle les rattache essentiellement au cérémonial. En un mot, pour elle, le cérémonial c'est l'homme, l'homme moral, l'homme politique, l'homme religieux dans ses multiples rapports avec la famille, la société, l'état, la morale et la religion (1). »

Ce culte de l'étiquette, cette observance scrupuleuse du rite qui est dans le génie du peuple chinois, était aussi un des caractères de l'esprit de Confucius. Un seigneur de la cour de Lou lui ayant demandé un jour pourquoi le sage devait avoir un si grand respect pour les rites, il lui répondit : « Parmi les choses qui procurent au peuple la tranquillité de la vie, ce sont les rites qui ont le plus d'importance. En effet, sans les rites, on ne peut pas régler le culte des esprits, le culte du ciel et celui de la terre. Sans les rites on ne peut pas déterminer la position respective du souverain et des sujets, des supérieurs et des inférieurs, des plus âgés et des moins âgés. Sans les rites on ne peut pas distinguer les relations de famille entre le mari et la femme, le père et le fils, les frères aînés et les cadets, ni les rapports sociaux entre époux et entre amis (2). »

« Il n'y a rien de sincère ni de grave, dit le Li-ki, dans les prières, dans les actions de grâces, les sacrifices et les bénédictions en usage dans le culte des esprits ou des dieux, si on n'y observe les rites (3). »

« Les règles cérémoniales, dit encore le Li-ki, ont leur origine dans le ciel, et leur mise en mouvement fait qu'elles s'étendent sur la terre. » Elles sont comme l'union de l'épiderme et de la peau, comme la jonction des muscles et des os dans le corps bien portant. Elles constituent les grandes méthodes par lesquelles nous

(1) Traduction du Li-ki.
(2) Li-ki, ch. XXII.
(3) *Id.*, ch. I.

nourrissons les vivants, ensevelissons les morts et servons les esprits des défunts. Elles fournissent les canaux par lesquels nous pouvons saisir les voies du ciel et agir comme le requièrent les sentiments de l'homme. C'est pour cette raison que les sages savaient qu'on ne pouvait se dispenser des règles cérémoniales, tandis que la ruine des Etats, la destruction des familles et l'anéantissement des individus sont toujours précédés par l'abandon des règles de convenance (1).

On ne s'étonnera pas après cela que Confucius se soit fait remarquer par la scrupuleuse observance des cérémonies. La correction, en toute chose, fut en effet la vertu qu'il rechercha le plus. Le plus grand éloge que ses disciples peuvent faire de lui consiste à dire qu'il était le fidèle observateur des rites et qu'il n'y eut jamais un laisser aller, ni incorrection dans sa vie. Le Lun-Yu en particulier nous donne à ce sujet de singuliers détails (2).

« S'il venait à saluer les personnes qui se trouvaient auprès de lui, soit à droite, soit à gauche, sa robe, devant et derrière, tombait toujours droite et bien disposée.

En passant devant le trône, sa contenance changeait tout à coup ; sa démarche était grave et mesurée, comme s'il avait eu des entraves. Ses paroles semblaient aussi embarrassées que ses pieds.

Prenant sa robe avec les deux mains, il montait ainsi dans la salle du palais, le corps incliné, et retenait son haleine comme s'il n'eût osé respirer.

Dans les jours d'abstinence, il se couvrait constamment d'une robe de lin.

(1) Le Li-ki, liv. VII, sect. IV, V, VI, trad. Legge.
(2) Lun-yu, ch. X.

Dans ces mêmes jours d'abstinence, il se faisait toujours un devoir de changer sa manière de vivre ; il se faisait aussi un devoir de changer le lieu où il avait l'habitude de reposer.

La viande qui n'était pas coupée en ligne droite, il ne la mangeait pas.

Si la natte sur laquelle il devait s'asseoir n'était pas étendue régulièrement, il ne s'asseyait pas dessus.

Quand les habitants de son village faisaient la cérémonie appelée Nô, pour chasser les esprits malins, il se revêtait de sa robe de cour et allait s'asseoir parmi les assistants du côté oriental de la salle.

Quand même il n'eût pris que très peu d'aliments et des plus communs, soit des végétaux ou du bouillon, il en offrait toujours une petite quantité comme oblation ou libation ; et il faisait la cérémonie avec le respect et la gravité convenables.

S'il était malade et que le prince allât le voir, il se faisait mettre la tête à l'Orient, se revêtait de ses habits de cour et se ceignait de sa plus belle ceinture.

Quand il rencontrait une personne portant des vêtements de deuil, il la saluait en descendant de son attelage ; il agissait de même lorsqu'il rencontrait les personnes qui portaient les tablettes sur lesquelles étaient inscrits les noms des citoyens.

Quand le tonnerre se faisait entendre tout à coup ou que se levaient des vents violents, il ne manquait jamais de changer de contenance (de prendre un air de crainte respectueuse envers le ciel) (1).

Lorsqu'il entrait dans le grand temple des ministres, il s'informait minutieusement de chaque chose.

S'il rencontrait quelqu'un en bonnet de cérémonie, ou

(1) Commentaire chinois.

qu'il fût aveugle, quoique lui même ne portât que ses vêtements ordinaires, il ne manquait jamais de lui témoigner de la déférence et du respect. »

Tel fut Confucius. Ce caractère de correction et de minutie, il l'imprima à son œuvre. Singulière religion, en effet, que celle qui semble consister exclusivement dans l'observation de 300 rites de premier ordre et de 3,000 de second ordre (1) !

IV. — Le quatrième des livres canoniques est le Chi-King. Il contient 305 chants populaires recueillis par les empereurs dans leurs voyages. Les auteurs en sont donc divers, le plus souvent inconnus. C'est aussi à des époques très différentes que ces hymnes ont été composés. Sous les Tchéou, on en fit un premier choix ; c'est cette compilation que revit Confucius. Son but était d'en faire une morale en action. « Le livre des vers, disait-il, est destiné à purifier le cœur, et à le diriger au bien. Ce livre nous montre nos devoirs, nous fait connaître le droit chemin de la vertu, de la lumière naturelle, et nous indique le but auquel nous devons tendre. »

(1) Lorsqu'on porte un objet appartenant au Fils du ciel, il faut le tenir plus haut que le cœur ; si l'objet appartient au gouvernement d'un État, on doit le tenir à la hauteur du cœur; s'il appartient à un grand officier, plus bas ; s'il appartient à un simple officier, plus bas encore. De plus, quand on porte un objet appartenant à son supérieur, quelque léger que soit cet objet, on doit faire semblant de le porter avec beaucoup d'efforts. Il est inconvenant de répondre à une question de son supérieur sans regarder autour de soi pour voir si quelque autre n'est pas prêt à répondre à votre place. D'après le même Li-Ki, quand le gouverneur donne un fruit pour qu'il soit mangé en sa présence, si ce fruit contient un noyau, celui qui l'a reçu doit mettre le noyau dans son vêtement, parce qu'il serait inconvenant de jeter quoique ce soit de ce qui a été donné par un tel personnage. » Le Li-Ki, trad. Legge.

Ces chants font souvent allusion aux circonstances qui les inspirèrent. Ils nous révèlent entre autres le triste état où se trouvait la Chine quand parut Confucius. L'empire était partagé en un grand nombre de principautés féodales qui se déchiraient mutuellement. Le poète gémit sur les malheurs de son temps : « Il était un mûrier tendre et flexible, s'écrie-t-il, dont les feuilles et les rameaux ombrageaient au loin la terre. Déjà tombent ses feuilles jaunes et séchées. Le peuple qui vit sous ce mûrier est accablé de fatigue ; il souffre tant qu'il ne trouve pas de repos. Des chagrins amers le rongent et sa douleur est à son comble. Grande est ta puissance, ô ciel auguste ! n'auras tu pas pitié de nous ? D'où viennent donc les maux de notre temps ? L'incendie s'étend de plus en plus, et il est impossible de l'éteindre. Malheureusement, Pao-ssé, tu as allumé le feu qui nous dévore (1). »

Le Chi-King n'exprime pas seulement les malheurs publics, il est l'expression des divers sentiments que l'homme peut éprouver dans les différentes circonstances de la vie. Il y a des élégies et des chants de guerre, des chants de joie et des accents de tristesse ; c'est une nouvelle mariée qui quitte en pleurant la maison paternelle ; ce sont les sentiments que fait naître le spectacle de la nature, en un un mot tout ce qui peut être l'objet de la poésie. D'après Confucius, les rois eux-mêmes composèrent de ces hymnes destinées a être chantées pendant le sacrifice ou des chansons pour le peuple.

Voici, d'après un commentateur, comment se forma le Chi-King : « L'homme, en naissant, reçut du ciel le calme du cœur, ses affections excitées par les objets se

(1) Pao-ssée, fille de Ven-vang, fut cause de grands désordres dont la nature n'est pas clairement expliquée dans les livres sacrés.

changent en désirs ; le désir enfante la pensée ; la pensée la parole ; la parole, trop insuffisante, éclate en ardents soupirs, en réclamations plaintives qui, naturellement et sans le vouloir, forment des sons cadencés, chants pleins d'harmonie, et c'est ainsi que se trouva composé le Chi-King. »

On a prétendu que Confucius avait altéré les anciens monuments de la Chine, qu'il avait surtout élagué ce qui lui paraissait avoir un caractère trop dogmatique ou métaphysique. « Confucius, dit Davis, dans son appendice à la traduction française de la *Chine*, est accusé d'avoir apposé sur les King et les livres de l'antiquité chinoise un travail analogue à celui de Platon, analogue à celui d'Aristote sur les dogmes religieux des grandes sociétés auxquelles la Grèce était redevable de sa civilisation, c'est-à-dire que ce philosophe élagua de ses livres toute la partie religieuse qu'il ne comprenait pas très bien, tout ce qui se rapportait à l'explication et au développement des dogmes traditionnels, en un mot à tout ce qui devait lui paraître dépourvu d'intérêt »

« Il est malheureusement vrai, dit Ott, dans son *Manuel d'histoire ancienne*, qu'un esprit de scepticisme et de critique étroite présida à son travail sur la théologie, et que c'est à lui et à ses disciples que l'on doit reprocher la perte de tant de monuments antiques dont la Chine était encore riche de son temps. »

Davis a renouvelé la même accusation dans le *Journal des Savants* (novembre 1839). « Confucius, y a-t-il dit, élagua des King toute la partie religieuse qui se rapportait soit à l'explication soit au développement des dogmes traditionnels. Il ne voulut rien admettre de ce qui était en dehors du cercle de la raison. Je ne sais pas si la philosophie chinoise a gagné quelque chose à cette

révision des grands livres de l'antiquité, mais assurément l'histoire y a fait une perte irréparable. »

La nature même du travail de Confucius, la tendance de son esprit, le nombre relativement restreint de traditions primitives retrouvées dans des livres si considérables et si anciens, nous permettent de ne pas regarder comme trop hasardée une conclusion affirmative. « Il s'agit de savoir, dit un auteur qui ne paraît pas ici suspect, si Confucius a eu de l'antipathie pour les traditions religieuses ; ce qu'on sait de ses opinions personnelles est de nature à rendre l'affirmative très-plausible. Il a voulu substituer le culte de l'humanité matérielle à l'humanité morale et intellectuelle. Sa religion civile, le culte des morts, les cérémonies et usages établis par lui pour célébrer toutes les circonstances importantes de la vie le prouvent de suite ainsi que son mépris constant des choses spéculatives. » Et ailleurs nous trouvons cette conclusion : « tout porte à croire qu'avant Confucius, la Chine avait possédé une religion dont sa doctrine a arrêté les développements et détruit les monuments (1). »

« Confucius, dit un écrivain protestant, parait avoir émoussé, rabaissé l'enseignement religieux traditionnel, avoir dépouillé la théodicée du caractère élevé, spiritualiste, qu'elle avait dans ces temps anciens. Ce trait de sa dogmatique est rendu particulièrement sensible par l'abandon qu'il avait fait du terme Chang-ti, (suprême Seigneur), bien plus propre que le mot Thien (Ciel) à exprimer l'idée d'un Dieu personnel, indépendant de la matière. Thien est un mot équivoque et favorable à des interprétations matérialistes. Or l'expression Chang-ti revient souvent dans le Chou-King, compilation de Confucius, il est vrai, mais formée d'éléments anciens.

(1). Pierre Larousse.—Grand dictionnaire.

Dans des écrits de Confucius lui-même ou plutôt de ses disciples, cette expression est à peu près absente ; on semble ne connaître que le Ciel. (Thien).(1)»

« Nous savons, dit à son tour M. A. Réville, que ces livres ne nous sont parvenus qu'après avoir passé par le crible du sage chinois ou de ses disciples. Il y a eu de leur part, choix, sélection, mise à l'écart de documents qu'ils jugeaient inutiles, peut-être dangereux. Qui nous répond que leur genre d'esprit, froidement utilitaire, honnête mais médiocre, très peu pratique, très anti-mythologique, n'a pas condamné à l'oubli des documents qui jetteraient sur la haute antiquité chinoise un jour très différent de celui qui résulte des morceaux qu'ils ont jugé bon de préférer? qui nous garantit que Confucius et ses collaborateurs n'ont pas modifié dans le sens de leurs idées favorites les textes qu'ils ont recensés ? Dans le Chi-King (Livre de poésie) Confucius reproduit environ 300 odes sur des milliers qui étaient à sa disposition. Il est clair qu'il a été guidé dans ce choix par ses vues et ses préférences personnelles.

Dans le Chou-King (Livre de l'histoire), qui serait pour nous le plus précieux, il y a d'immenses lacunes, et n'est-il pas surprenant que les documents dont il se compose, ont l'air d'avoir été, seize ou même dix-sept siècles auparavant, rédigés de manière à confirmer les théories politiques du penseur du VIe siècle avant notre ère ? Quand nous étudierons la vie de Confucius et que nous le verrons courir pendant tant d'années après une haute position officielle qui se dérobe toujours, pourrons-nous ne pas penser aux nombreux chapitres des King où il est traité si prolixement de la nécessité pour des princes de faire choix de sages ministres et d'écouter

(1) Encyclopédie des sciences religieuses. t. X. p. 49.

les remontrances respectueuses des hommes vertueux ? Il est certain que l'école confucéenne a vécu des documents qu'elle est sensée avoir arraché à l'oubli et que, par une coïncidence au moins extraordinaire, les enseignements qu'on peut en tirer, ont une conformité étroite avec ceux que cette école préconisait comme le dernier mot de la sagesse...

On a certainement le droit de soupçonner les King et les Chou d'une connivence calculée avec des tendances et des enseignements de l'école qui a le plus contribué à fonder leur autorité. Nous les considérerons beaucoup plutôt comme la tradition de cette école que comme la tradition de la vieille Chine prise dans sa totalité. Il est vrai que cette école est devenue prépondérante au point de s'identifier avec la Chine officielle que nous connaissons (1) »

§ 11. — *Les Ssé-Chou.*

Nous avons dit qu'outre les quatre livres sacrés dont nous venons de parler, le canon des écritures chinoises comprenait quatre livres classiques. Ces quatre livres portent le nom commun de Ssé-Chou (2). Ils se compo-

(1) La religion chinoise, pages 86-88 et 96.

(2) Les Ssé-Chou ont été souvent traduits. En 1662, le P. Ignace de Costa, traduisit le Ta-Hio qu'avait déjà publié le P. Intorcetta. Les missionnaires firent encore paraître en chinois le Lun-Yu. Ces diverses versions formaient le *Confucius Sinarum philosophus* qui parut à Paris, l'œuvre de plusieurs jésuites et signé par quatre d'entre eux, les PP. Intorcetta, Herdtrich, Rougemont et Couplet. En 1711, le P. Noël donna une nouvelle traduction des quatre livres classiques auxquels il joignit le Hiao-King (de l'obéissance filiale) et le Siao-Hio (Petite étude), sous le titre de *Sinensis imperii libri classici sex*. C'est sur cette traduction que fut faite celle de l'abbé Pluquet, 1788, sous le titre de *Livres classiques de l'empire de Chine*. Stanislas Julien a traduit le livre de Meng-Tseu ou Men-

sent des maximes de Confucius, non pas écrites par lui-même, mais recueillies par ses disciples. C'est donc dans ces livres surtout qu'il faut aller chercher la doctrine du Maître. Depuis plus de deux mille ans, ils sont le code moral, politique et religieux des Chinois. Les écoles les plus célèbres de la Grèce non seulement sont plus récentes, mais n'ont exercé leur influence que sur un rayon bien restreint, si on les compare à celle dont Confucius fut le fondateur.

I. — Le premier de ces livres est le Ta-Hio ou Grande étude, il est aussi le plus important. Le premier devoir de l'homme est de connaître sa fin. On lit dans le livre des Vers disait Confucius : « L'oiseau jaune au chant plaintif (mien-man) fixe sa demeure dans le creux touffu de la montagne ; en fixant le lieu de sa demeure, il prouve qu'il connait le lieu de sa destination. L'homme, la plus intelligente des créatures, ne pourrait-il pas en savoir autant que l'oiseau ? » Or, cette fin, l'homme ne peut la connaître que par l'étude. Voilà pourquoi l'étude a toujours été si en honneur chez les Chinois. Dès l'âge de huit ans, les enfants de toute condition doivent entrer à la petite école (Siao-Hio). On leur apprend les cérémonies et les choses pratiques : à recevoir, à répondre, à entrer, à sortir, à compter, à écrire ; on leur enseigne aussi la musique, l'art de conduire un char ou de lancer des flèches.

A quinze ans, l'enfant entre à la grande école (Ta-Hio). On lui apprend à approfondir les principes des choses. La morale y occupe la première et la plus grande place. Les

cius. Les traductions des pères jésuites, si précieuses qu'elles soient, avaient cependant le tort de n'être souvent que des paraphrases: le caractère du texte y est parfois dénaturé. G. Pauthier nous a donné, il y a quelques années, une traduction plus littérale et plus exacte dans son ouvrage : *Les Livres sacrés de l'Orient.*

chinois ont su comprendre que le premier but de l'école devait être de faire des hommes moraux, et que l'instruction ne devait occuper qu'un rang secondaire. Le jeune chinois, arrivé à la grande école, y apprend à se corriger de ses défauts, à se perfectionner dans le bien et l'art si difficile de gouverner les hommes. Les livres canoniques et sacrés sont le fond de l'enseignement qui y est donné. Cette instruction et cette éducation sont d'ailleurs à peu près gratuites.

Les sages ont toujours eu soin de remarquer que, lorsque cette institution de l'école a été en honneur, l'empire a été prospère. C'est pour cela que l'antiquité fut si belle, qu'elle produisit des hommes si remarquables par la pureté des lumières et l'austérité des mœurs.

Cependant, sur le déclin de la dynastie des Tcheou, on négligea de faire observer les réglements de la grande et de la petite école. Il en résulta un abaissement du niveau intellectuel et de la morale publique ; les mœurs devinrent dépravées, les saines doctrines se perdirent. Ce fut à cette époque que parut Confucius. Il chercha un remède au mal, il s'appliqua dans la solitude à retrouver les lois et les institutions anciennes et voulut les remettre en vigueur. Parmi ses trois mille disciples il confia à Tcheng-Tseu le soin de recueillir et de coordonner ses maximes. Ce sont ces maximes qui composent le Ta-Hio. Confucius les fit précéder d'une préface qui est son œuvre propre, un vrai chef-d'œuvre de philosophie morale. Ce passage, qui constitue à proprement parler le Ta-Hio, ne comprend que quinze cent quarante-six caractères et ne forme qu'un chapitre. Tcheng-Tseu l'a commenté dans dix sections ou chapitres.

Ce livre eut, dans la suite, à subir quelques altérations. La lutte fut vive entre l'école Jou-Kia ou de Confucius et celle de Tao-Kia ou de Lao-Tseu à laquelle s'était

jointe celle de Fò ou de Bouddha. Les textes furent parfois altérés par les défenseurs de l'extinction finale comme par ceux du vide et de la Non-Entité. Enfin parurent les Soung et Tchou-hi. On entreprit l'œuvre d'épuration et de reconstitution. Les écrits de Meng-Tseu furent réunis en un seul ouvrage. On remit en lumière le Ta-Hio, en l'accompagnant des explications des disciples de Confucius. Tchou-hi tenta même de corriger et de compléter ce livre, non en ajoutant au texte, mais en transposant parfois les chapitres pour leur donner un ordre plus logique, ou en comblant les lacunes par des notes. (1191 ap. J.-C.)

De toute l'ancienne littérature chinoise, le Ta-hio est peut-être le livre le plus remarquable sous le rapport de la logique. Il nous prouve que le sorite dont Aristote devait donner les règles était connu deux siècles auparavant. L'auteur ne se contente plus de simples aphorismes. S'il ne connaît pas d'une manière complète les méthodes sillogistiques, il emploie du moins des procédés logiques : son livre est un premier essai de philosophie scientifique.

Les Chinois professent pour le Ta-hio la plus grande vénération :

« La doctrine de cet ouvrage, dit un écrivain, est infinie et inépuisable. Les personnes les plus saintes et les plus divines des temps anciens et modernes seraient incapables d'ajouter la valeur d'un cheveu à sa perfection. »

Grâce à cette vénération pour la science et à cette estime pour l'étude, l'instruction est très répandue en Chine. On y compte au plus cinq ou six illettrés sur cent : nous sommes loin en Europe de cette proportion. L'instituteur jouit dans ce pays de la vénération la plus profonde. Il ne perd jamais sur ses élèves l'autorité que

lui ont donné ses fonctions. Le disciple, quel qu'il soit, serait-il arrivé aux plus hautes dignités de l'empire, professera toujours sa dépendance vis à vis de son professeur. Il ne s'assiéra jamais devant lui sans y avoir été préalablement invité. Jouirait-il de l'autorité la plus despotique, il recevra avec déférence les observations que son ancien instituteur voudra lui faire.

L'écriture est aussi, de la part des Chinois, l'objet d'un grand respect. Elle est le signe et l'expression de la pensée ; ce serait par conséquent la profaner que de l'employer à des usages vulgaires. Dans certaines villes, des confréries de bonzes s'imposent pour mission de recueillir les papiers écrits et imprimés que l'on a pu laisser tomber dans les rues ; ils les brûlent ensuite pour les arracher à la profanation.

II. — Le second des Ssé-chou est le *Tchouny-young* ou l'*Invariabilité dans le milieu.*

Les philosophes chinois n'expliquent pas de la même manière le sens de ce titre. Pour les uns, il signifie la persévérance dans une ligne droite également éloignée des deux extrêmes, c'est-à-dire la doctrine du juste milieu. Pour d'autres il signifie s'harmoniser avec son milieu en se conformant au temps et aux circonstances. « Ce qui ne dévie d'aucun côté, dit Tcheng-tseu, est appelé milieu ; ce qui ne change pas est appelé invariable. Le milieu est la droite voie ou la droite règle du monde. L'invariable en est la raison fixe. »

On peut trouver dans ce livre de nombreux rapports avec la métaphysique d'Aristote et avec la morale des Stoiciens. Il a pour auteur Tseu-se, petit-fils et disciple de Confucius. Il nous y a conservé les renseignements de son maître sur le monde et sur l'homme. C'est à ce point de vue surtout qu'il est intéressant. Les enseignements moraux de Confucius sont nombreux ; ses

enseignements métaphysiques sont plus rares. Outre la doctrine du maître, ce livre contient aussi celle de ses disciples. « La saveur de ce livre, dit un écrivain chinois, est inépuisable. Celui qui sait parfaitement le lire, s'il le médite avec une attention soutenue et qu'il en saisisse le sens profond, quant même il mettrait toute sa vie ses maximes en pratique, il ne parviendrait pas à les épuiser. »

Nous trouvons parfois en effet dans ce livre des maximes qui rappellent celles de l'Évangile. Le précepte de la charité envers le prochain y est formellement exprimé : « Celui dont le cœur est droit et qui porte aux autres les mêmes sentiments qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale du devoir prescrite aux hommes par la nature rationnelle. Il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qui ne lui soit pas fait à lui-même (1). »

Le chapitre XII nous donne une idée bien grandiose de cette voie droite dans laquelle l'homme doit marcher pour arriver à la perfection. Le ciel et la terre sont grands, y est-il dit, mais l'homme y trouve encore des imperfections. La raison humaine ne saurait donner une idée plus éclairée de la perfection. Elle place l'homme au-dessus des voies et des mesures ordinaires. Voilà pourquoi, pour le sage chinois, comme pour le sage hindou, celui qui y atteint commande à la nature et peut interrompre le cours de ses lois.

Ce livre est le seul de ce genre dans lequel nous trouvons une idée principale qui domine et se déroule avec tous ses développements.

III. — Le *Lun-yu* ou *Entretiens philosophiques* est le livre où se montre avec le plus d'éclat la sagesse du réformateur chinois.

(1) Ch. XIII.

Confucius, disent ses disciples, était sans égoïsme, sans obstination, sans amour-propre comme sans préjugés ; on ne remarqua jamais en lui un sentiment de vanité, d'orgueil, de faiblesse ou de crainte. L'étude était son grand moyen de perfectionnement. « J'ai passé les journées entières sans nourriture, disait-il, les nuits sans sommeil, pour me livrer à la méditation et cela sans utilité réelle ; l'étude est bien préférable. » Dans ce livre, son âme se peint toute entière avec tout son calme et toute sa majesté. Il n'a d'autre goût que celui de la vertu ; l'amour des hommes est le seul sentiment qui le conduise. Il est difficile de faire un résumé de cet ouvrage : il n'est pas en effet un traité systématique d'un ou plusieurs sujets ; il se compose au contraire de considérations sans ordre. Le Lun-yu a de l'analogie avec les dialogues de Platon. La lecture peut en être fatiguante pour un lecteur français ; elle n'en laisse pas moins une impression saisissante. Il s'en dégage un parfum socratique qui réconforte l'âme. Il étonne par sa sagesse calme et profonde. On ne saurait le lire sans aimer davantage le bien.

Le Lun-yu se divise en deux livres qui comprennent vingt chapitres. On en fit trois copies manuscrites. La première fut conservée par les hommes lettrés de Tsi ; la seconde par ceux de Lou ; la troisième fut cachée dans un mur et découverte plus tard après l'incendie des livres. Cette dernière reçut le nom de Kou lun, c'est-à-dire ancien Lun. La première copie comprend vingt-deux chapitres ; la seconde qui est maintenant suivie, n'en compte que vingt ; le Kou-lun en compte vingt et un. Les deux chapitres en plus de la copie de Tsi sont perdus. Le vingt et unième chapitre de l'ancien Lun provient d'une division différente de la matière.

IV. — Meng-teu, dont le nom a été latinisé en celui de Mencius vécut un siècle après Confucius et ne put pas par conséquent le connaître. Il a été cependant jugé digne d'être placé après le maître et déclaré saint de second ordre. Son livre doit être appris par ceux qui aspirent aux emplois. Il a souvent développé ce qui n'était qu'en germe dans la doctrine de Confucius. Comme ce dernier, il n'a d'autre but que le bien de ses compatriotes et celui de l'humanité toute entière. Sa politique est peut-être plus accentuée. Il enseigne le droit divin des rois et en même temps l'obligation pour les rois de défendre les peuples. « Celui qui fait un vol à l'humanité, dit-il, est appelé voleur; celui qui fait un vol à la justice est appelé tyran. Or, un tyran est un homme réprouvé, digne de mort. » Il reconnaît le libre arbitre de l'homme, mais il ignore l'origine du mal; pour lui aussi, l'homme est naturellement bon; le mal n'est que l'effet d'une passion trop violente. Il n'a pas moins d'éloges que Confucius pour la vertu, et il aime à la peindre sous les plus belles couleurs. Celui-là sert bien le ciel, qui suit la droite raison. Voilà le résumé de sa doctrine. Cette droiture de l'homme juste se peint dans son œil qui est l'image de l'âme. « De tous les organes des sens, dit-il, qui sont à la disposition de l'homme, il n'en est pas de plus admirable que la pupille de l'œil. La pupille de l'œil ne peut cacher ou déguiser les vices que l'on a. Si l'intérieur de l'œil est droit, alors la pupille de l'œil brille d'un pur éclat; si l'intérieur de l'âme n'est pas droit, alors la pupille de l'œil est terne et obscure. » Il combattit toute sa vie les deux sectes rivales de Yang et de Mé, sorties de l'école de Lao-tseu : la première enseignait que l'égoïsme devait être le principe de toute nos actions, tandis que la seconde faisait profession d'une philanthropie universelle.

Le style de Mencius est élevé, moins concis que celui de Confucius, mais aussi noble, plus fleuri et plus élégant. Il a mis sa doctrine sous forme de dialogue, tandis que Confucius se contenta d'apothegmes. A l'exemple de Socrate, il ne dédaigne pas l'arme du ridicule : il aime à confondre son adversaire, en déduisant de ses principes les conséquences les plus absurdes. Rien de bas d'ailleurs, rien de servile dans son caractère· Il ne ménagea la vérité ni au peuple ni aux rois.

« Confucius, dit Abel Rémusat (Mélanges) n'est pas seulement regardé à la Chine comme un grand philosophe et un excellent écrivain, on lui donne encore des épithètes qui expriment le plus haut degré de perfection morale, et qu'on ne peut guère rendre convenablement que par les mots de saint et de divin.

Dans ce pays, où la philosophie et la politique sont inséparables, et où les honneurs de l'apothéose se réduisent à des formalités purement civiles, le patriarche de la littérature a été élevé à la dignité impériale, et le culte qu'on lui rend n'est autre chose, en réalité, que la continuation des cérémonies par lesquelles se manifeste habituellement le respect profond que les Chinois de toutes les conditions, doivent à celui qui occupe le rang suprême.

Sous ces différents rapports, Mencius est mis, par les savants de la Chine, à la place qui suit immédiatement celle qu'ils ont assignée à Confucius et il a reçu le nom de Ya-ching, qu'on peut traduire par saint de second ordre.

.... Enfin, on a voulu rendre hommage au sage, et tout à la fois au pays qui l'avait vu naître, en décernant à Mencius le titre de saint prince de Thsou ; et l'espèce de culte qu'il reçoit en cette qualité, ne le cède qu'à celui

qui est dû, parmi les rois, aux ancêtres de la dynastie régnante, et parmi les philosophes, au seul Confucius. »

Tels sont les livres sacrés de la Chine. C'est d'après eux surtout que nous aurons à déterminer quelle fut la religion des Chinois et dans les temps primitifs dont ces livres nous ont conservé le souvenir, et à l'époque de celui qui les a rédigés.

(*A suivre.*)

Z. Peisson

M. PIEPENBRING

ET LA RELIGION PRIMITIVE DES HÉBREUX

I.

Exposé de la théorie de M. Piepenbring.

Dans deux articles publiés dans la *Revue de l'histoire des religions* (1), M. Piepenbring s'est imposé la tâche ardue de prouver que les anciens Hébreux ont été, tout comme les autres nations sémitiques, polythéistes, jusqu'à l'époque de l'éclosion du prophétisme. Alors seulement le monothéisme proprement dit ou le Jahvisme « éthique » aurait, après des luttes séculaires contre le culte naturaliste primitif d'Israël, fini par en triompher.

Avant cette époque les Hébreux auraient été, selon M. Piepenbring, adonnés d'abord au fétichisme, « vénérant des sources, des pierres et des arbres sacrés » (2). Le serpent d'airain, érigé par Moïse, les emblêmes du taureau exposés à Béthel et à Dan par Jéroboam Ier, les Théraphim et l'éphod ou l'image taillée de l'éphraïmiste Mica, ainsi que l'Arche sainte, auraient été également autant d'objets du culte des Hébreux (3).

A ce fétichisme grossier se serait trouvé adjoint, en Israël, une espèce d'animisme fétichiste astral, dans

(1) Voir tome XIX, n° 2, pp. 171-202, et n° 2, pp. 212-232 (1889).
(2) Page 172.
(3) PP. 182-186.

lequel « les dieux et les astres furent identifiés. » Et puis, du moment que cette identification fut réellement faite, pourquoi, demande M. Piepenbring, celle des dieux et des autres objets sacrés empruntés à la terre n'aurait-elle pas été faite également ? « Nous avons, dit-il (1), rencontré une série de textes de l'Ancien Testament où les images sacrées, en particulier, sont formellement appelées des dieux. »

Le culte rendu par les Israélites à Baal et à Astarté, le dieu Soleil et la déesse Lune des Chananéens, est aussi aux yeux de notre critique, une preuve de l'existence du culte astral chez les Hébreux dès les temps anciens (2).

Outre cette première forme d'animisme fétichiste, M. Piepenbring prétend encore trouver chez les Hébreux « la seconde forme de l'animisme. » Ainsi, d'après lui, les esprits des trépassés auraient été à leurs yeux des « dieux » et ils auraient remplacé le culte idolâtrique des Mânes (3).

Enfin à cette seconde forme de l'animisme se rattacherait en dernier lieu le culte des Sêirîm, d'Azazel et des Shedîm, car on leur offrait à tous des sacrifices (4).

Dans son second article, intitulé « Moïse et le Jahvisme », M. Piepenbring essaie de montrer *quand* et *comment* les Hébreux se sont élevés du polythéisme naturaliste jusqu'au vrai monothéisme ou au culte d'un « Jahvé éthique », c'est-à-dire d'un Dieu unique et universel parfaitement juste et saint.

Ce monothéisme est présenté par lui comme un fruit

(1) P. 187.
(2) P. 192.
(3) PP. 187-188.
(4) P. 192.

arrivé à maturité sur l'arbre du prophétisme grâce à une constante évolution du sens religieux en Israël.

M. Piepenbring fait remonter cette évolution d'abord jusqu'au temps du roi Josias, puis jusqu'au temps du roi Josapbat, et ensuite d'un bond, qui est chez lui un véritable saut dans les ténèbres, jusqu'à Moïse lui-même, pour lequel il revendique le caractère d'un personnage historique.

Telle est la théorie de M. Piepenbring, qu'il oppose à celle de M. *Renan*, lequel fait des Hébreux des monothéistes dès l'origine.

II.

Examen de la théorie de M. Piepenbring.

On s'aperçoit au premier coup d'œil que la théorie que nous venons d'exposer n'est qu'une application de la théorie de l'évolution appliquée à la religion d'Israël. Plongés originairement, selon M. Piepenbring, dans un fétichisme grossier, les Hébreux ne s'élevèrent que graduellement dans le cours des siècles, d'abord jusqu'à l'hénotéisme, c'est-à-dire qu'ils reconnurent dans Jahvé, leur dieu national, un dieu plus grand, plus puissant que les dieux des autres nations, mais sans être parvenus à voir en lui le Dieu unique et universel, le Dieu souverainement juste, en dehors duquel il n'y a pas d'autre dieu.

Les Hébreux sont censés n'être arrivés à cette saine notion monothéiste qu'après l'exil. Le Jahvé « éthique » d'Israël fut la création du prophétisme. Ce n'est donc guère là un fruit de l'arbre de la divine révélation, mais le fruit de la réflexion philosophique d'Israël.

Le christianisme, qui succéda à ce judaïsme jahviste, savoure encore et toujours ce fruit naturel, éclos

dans la cervelle de l'élite du peuple hébreu post-exilien et qu'il reçut de lui en héritage. Ce vrai monothéisme, placé à la base du christianisme, en est, selon M. Piepenbring, la plus belle gloire. Pas n'est besoin, je pense, de remarquer que la religion chrétienne se trouve ainsi ravalée au niveau des fausses religions. Quant à son origine, qui serait, tout comme celle des autres religions, purement naturelle, il est un produit spontané de l'esprit humain.

Examinons maintenant sur quelles preuves repose la théorie que nous venons d'exposer.

Il importe avant tout de bien comprendre quelle est la preuve que doit faire M. Piepenbring pour établir sa thèse. Or, il résulte de l'exposé même de sa théorie, qu'il lui faut prouver qu'à l'origine de leur race, les Hébreux ne possédaient pas la notion d'un Jahvé « éthique », c'est-à-dire d'un Dieu unique et universel, souverainement juste et saint et que dès lors ils n'ont pas honoré par leur culte ce vrai Dieu : que, par conséquent, ils n'ont pas été de vrais monothéistes jusqu'à l'époque de l'éclosion du prophétisme, avec lequel et du sein duquel sont censés nés en Israël et la notion du vrai Dieu et le vrai monothéisme.

M. Piepenbring doit prouver ultérieurement par des faits patents et décisifs que, pendant tout le cours du long intervalle qui sépare l'époque de leur origine de celle de l'apparition du prophétisme, les Hébreux ont été polythéistes, rendant un culte divin à de pures créatures, en possession d'un culte représentant leurs idées religieuses nationales; ou tout au moins que, quand, par le fait de son évolution religieuse, Israël arriva à la notion du Jahvisme, il ne voyait dans Jahvé que son propre dieu national, son dieu particulier, existant à côté des dieux des autres peuples, alors

même qu'il considérait Jahvé comme supérieur à ces autres dieux.

Voyons donc si, pour établir sa thèse, qui est le contrepied de la thèse traditionnelle de la Synagogue et de l'Église catholique, M. Piepenbring apporte les preuves, dont elle doit être étayée.

Pour que le débat puisse procéder avec clarté, nous posons comme point de départ une donnée, qui se dégage très nettement de la première étude de notre critique. Cette donnée est celle-ci : a savoir qu'une partie des Hébreux a fréquemment, à diverses époques de leur histoire, trempé dans l'idolâtrie des peuples polythéistes, avec lesquels ils se sont trouvés en contact. Or, que peut-on conclure légitimement de cette donnée ? Ceci, et rien de plus : a savoir, qu'il y a eu en Israël de fréquentes aberrations religieuses pendant le cours de son histoire. Mais, de grâce, par qui ce fait a-t-il jamais été contesté ? N'est-ce pas dès lors se donner une peine fort inutile que de venir à grand renfort de citations bibliques enfoncer une porte largement ouverte ?

Par contre, M. Piepenbring eût pu mentionner utilement les incessantes protestations, qui, au témoignage de la Bible, se sont élevées pendant tout le cours de l'histoire d'Israël, contre les susdites aberrations. En effet, n'entendons-nous pas sans cesse flétrir, dans les écrits bibliques, du nom d' « adultère » ou de « fornication » spirituelle, l'idolâtrie d'Israël, sans que les prévaricateurs songent à protester contre la légitimité de ces infâmantes flétrissures ? Or, ces infamantes qualifications ne revèlent-elles pas que la soi-disant « vierge-Israël », appelée aussi « l'épouse de Jahvé, » se prostituait en abandonnant Jahvé pour suivre d'autres dieux ?

Nous entendons déjà ces protestations s'élever dans le Pentateuque et continuer à retentir dans les divers livres historiques subséquents, accompagnées soit des plus terribles comminations contre les prévaricateurs, soit de la mention des châtiments attirés sur le peuple par le fait de ses infidélités. Comme personne n'ignore ces protestations, nous jugeons qu'il est inutile de les faire défiler sous les yeux du lecteur.

Or, ne résulte-t-il pas manifestement, du fait même de l'infliction de ces flétrissures, subies sans protestation par les coupables, que Jahvé était reconnu pour le seul Dieu légitime en Israël ?

Notre critique ne pouvait évidemment souffler mot ni de cette constante opposition de l'élite de la nation contre les aberrations idolâtriques, ni de la conclusion qui s'en dégage sous peine de signaler ainsi l'existence du culte de Jahvé en Israël à partir de l'origine de ce peuple et de démolir par le fait même sa thèse de ses propres mains.

Et en effet, le fait de l'existence du Jahvisme en Israël, dès l'aurore de son histoire, ainsi que sa permanence dans la suite des temps une fois constaté, les divers cas d'idolâtrie relevés par M. Piepenbring deviennent complètement improbants pour sa thèse. Pour rendre la chose palpable, il suffira de la considération suivante. Parce que, à partir de l'époque du règne de l'Arianisme, des milliers de Français ont, dans le cours des temps, renié la foi de leurs pères, osera-t-on prétendre que la religion catholique n'a pas été toujours et n'est pas encore le culte national de la France de nos jours, que celle-ci n'est pas toujours la fille aînée de l'Église catholique ?

On comprend dès lors le silence de M. Piepenbring. Peut-être notre critique s'avisera-t-il de nous objecter

que le Jahvé, le dieu d'Israël des temps antiques, n'est pas le « Jahvé éthique, » le vrai Dieu, dont le culte peut seul constituer le vrai monothéisme et non pas un simple hénothéisme.

Si M. Piepenbring s'avisait de recourir à ce vain échappatoire, nous lui barrerions le passage en vertu de ses propres aveux. Voici, en effet, ce qu'il reconnaît lui-même, contraint et forcé par l'évidence (1) : « D'après cette source (savoir la source Jahviste du Pentateuque, rédigée d'après lui avant les plus anciens livres prophétiques), *les patriarches honorent Dieu par la pratique de la vertu, tout autant ou même plus que par l'offrande de sacrifices.* Abraham et Joseph en particulier, tels qu'ils apparaissent dans cette source, sont des *modèles de vertus* relativement purs. Et comme ces figures sont plutôt des produits de l'imagination que des personnages historiques (!), elles nous présentent bien *l'idéal moral* des anciens Israélites. »

Comment M. Piepenbring ne s'est-il pas aperçu que cet aveu ruine complètement sa thèse. Et de fait, si dans la vie vertueuse d'un Abraham ou d'un Joseph, par laquelle ceux-ci croyaient honorer Dieu « plus que par l'offrande de sacrifices, » nous avons « l'idéal moral des anciens Israélites » et en même temps, ajouterons-nous, leur idéal religieux, il est manifeste que les patriarches et les anciens Hébreux avec eux ont considéré leur Dieu comme parfaitement saint, et par conséquent, aussi, comme parfaitement juste. Leur Dieu était donc le Jahvé éthique du vrai monothéisme. Qu'ils aient jamais reconnu quelque autre dieu similaire à côté de leur Dieu à eux ou qu'ils n'aient pas

(1) Page 327.

tenu celui-ci pour le Dieu unique et universel, c'est là un point pour lequel manque toute preuve.

Mais, s'il en est ainsi, nous voilà donc en présence du Jahvisme « éthique » et du vrai monothéisme, dès l'aurore de l'histoire d'Israël, alors que, selon M. Piepenbring, ce Jahvisme ne serait éclos qu'à l'époque du prophétisme, et ne serait devenu définitivement la religion d'Israël que dans les tems postexiliens. Dès lors la théorie de l'évolutionnisme religieux chez les Hébreux, défendue par notre critique avec un si grand zèle contre les compromissions de M. Renan, et avec elle, sa thèse tout entière, sont démontrées fausses par des faits constatés par lui-même.

Et en effet, en présence de cette donnée acquise, tous les faits, réunis par M. Piepenbring pour établir que les Hébreux furent prolythéistes, ne sauraient désormais prouver rien de plus, sinon qu'une partie d'entre eux a maintes fois abandonné, dans le cours des siècles, le culte de ses pères. Cependant, ceci ne s'est point fait sans que ces écarts apparaissent, comme nous l'avons déjà observé plus haut, honnis et condamnés par la partie la plus saine de la nation. Ce dernier fait prouve que le vrai monothéisme primitif d'Israël se maintint toujours vivace parmi l'élite de ce peuple.

En présence des résultats acquis, grâce aux propres aveux de M. Piepenbring, le lecteur comprendra difficilement, qu'il ait été pour notre critique « relativement facile de suivre l'évolution religieuse qui fit parvenir les Hébreux du polythéisme au monothéisme. (1) » Il sera, au contraire, très porté à l'en croire, quand il l'entend déclarer que pour lui « bien plus difficile et obscure est la question de savoir quand et comment

(1) Page 114.

le Sémitisme naturaliste a fait place, au sein de la nation israélite, au Jahvisme éthique (1). »

Mais le lecteur pourra répondre à M. Piepenbring que, pour sortir des difficultés qui l'embarrassent, il n'a qu'à cesser de les créer et de se mettre en contradiction avec lui-même. Or, c'est ce qu'il fait en supposant que le polythéisme a été la religion primitive d'Israël à l'encontre de son propre aveu que nous avons relevé et d'où il résulte clairement, que le monothéisme ou le Jahvisme éthique a été la religion primitive d'Israël. Dès lors, on ne parvient pas à s'expliquer de quelle évolution il a été besoin pour mettre les Hébreux en possession de ce qu'ils possédaient dès l'origine. Qu'une partie d'entre les Israélites ne soit pas restée toujours fidèle à la religion de ses pères et ait pratiqué le polythéisme, puisque, après l'exil, le monothéisme ait été plus fidèlement observé par la nation toute entière, c'est ce que l'exégèse traditionnelle a reconnu de tout temps.

On comprend facilement que M. Piepenbring se débat en vain au milieu des difficultés et des contradictions que lui crée la fausse position de sa thèse, et que, pour en sortir, il doit recourir à des procédés à répudier par toute saine critique. Ces procédés qui lui sont communs avec les autres adeptes du criticisme rationaliste sont les suivants, savoir : passer sous silence, comme non probants, les arguments irréfutables de ses adversaires et proclamer résultats acquis ce dont on a maintes fois démontré l'inanité et la fausseté ; puis asseoir sur les prétendus résultats acquis d'autres assertions non moins aventurées, enfin nier l'authenticité et l'historicité des monuments bibliques pour empêcher

(1) *Ibidem*.

l'adversaire d'y aller puiser les arguments qui font crouler les vaines théories en l'air de l'école.

Ainsi M. Piepenbring passe sous silence les preuves récemment produites par M. Baethgen (1) en faveur de l'existence du monothéisme dès l'époque patriarcale. Ce n'est pas cependant qu'il les ignore, car il mentionne l'ouvrage de ce savant. (2) Il prétend même avoir refuté dans sa première étude l'opinion de M. Baethgen (3).

Mais on a beau chercher dans cette étude, on n'y voit pas les arguments du savant allemand passés au crible de la critique, probablement parce que, aux yeux de M. Piepenbring, son contradicteur est » évidemment dominé à cet égard par la théologie traditionnelle. Il n'est vraiment guère difficile de triompher de ses adversaires quand on a recours à de pareils procédés.

Pour nous il nous semble que M. Piepenbring a jugé prudent de passer silencieusement au-dessus des arguments de M. Baethgen pour s'épargner la difficile tache de les réfuter.

III

Les antilogies de la théorie de M. Piepenbring.

Passons maintenant à la constatation des antilogies ou des contradictions que révèle la théorie de notre critique. Commençons par lui accorder la parole et laissons-le nous expliquer lui-même la genèse du Jahvisme éthique en Israël.

(1) Voir Baethgen, *der Gott Israels und die Gotter der Heiden*, pag. 131-252

(2) pag. 312.

(3) pag. 312.

« Nous croyons, dit-il (1), que le polythéisme sémitique était la religion primitive des Hébreux, tandis que le jahvisme monothéiste est *le produit du prophétisme israélite* et n'a fait que se greffer sur l'ancien sémitisme. Tout prouve que le prophétisme n'a pris un véritable essor et n'a exercé une influence sérieuse en Israël qu'à partir du Xe ou du IXe siècle avant notre ère. Nous savons qu'il eut à lutter fort longtemps pour avoir le dessus. Il dut même consentir à bien des compromis (!) et s'assimiler toutes sortes d'éléments du sémitisme traditionnel (!), comme nous en avons rencontré une série de preuves (?). Il ne porta un coup décisif à celui-ci que sous Josias, par la promulgation de la loi deutéronomique, franchement hostile aux éléments cananéens dans la religion israélite. L'exil fut même nécessaire pour vaincre à jamais la religion primitive des Hébreux et faire triompher définitivement le monothéisme.

« L'évolution de la religion d'Israël ainsi comprise est d'ailleurs simplement naturelle (!). Les Beni-Israël, des sémites de race et de langue et influencés de mille manières par les Cananéens et leurs voisins, ont dû partager, en somme, conformément au cours naturel des choses, la religion de ces peuples parents. Il aurait fallu un véritable miracle pour qu'il en fût autrement. Et c'est bien comme l'effet d'une révélation surnaturelle que la théologie traditionnelle s'est expliqué le monothéisme des anciens Hébreux. »

Rapprochons maintenant de ces déclarations ce que M. Piepenbring nous dit ailleurs au sujet du Jahvisme en Israël. Voici ses propres paroles (2) : « Nous trouvons dans les plus anciennes lois d'Israël et dans la

(1) PP. 198-199.
(2) PP. 329-330.

plus ancienne prédication authentique de ses prophètes, la preuve que le jahvisme exigea de très bonne heure de ses adorateurs, comme le premier des devoirs, la pratique de la justice et de la bienveillance envers le prochain. On sait en outre que Moïse est considéré, déjà dans les plus vieux récits du Pentateuque, comme ayant servi d'intermédiaire entre Jahvé et Israël pour communiquer à celui-ci les lois de Dieu. Il nous est également présenté comme le premier et le plus grand prophète de son peuple. Ne sommes-nous donc pas en droit d'admettre qu'il a réellement joué un rôle important en qualité de législateur et de prophète, qu'il a posé *comme principe fondamental de la religion israélite l'adoration exclusive de Jahvé et qu'il a fait consister le service de ce Dieu avant tout dans l'observation des règles de conduite* que nous trouvons à la base des plus anciens codes et des plus anciens livres prophétiques d'Israël? Nous le pensons.... L'esprit du mosaïsme, sa tendance éthique, paraît se refléter dans l'ancienne législation relevée tout à l'heure et qui aboutit à l'enseignement prophétique. »

Il nous semble impossible de concilier les données contenues dans ce dernier passage avec ce que M. Piepenbring nous dit ailleurs au sujet de Moïse et de ses contemporains. Voici comment il s'exprime (1) : « Nous ne pensons pas qu'aucun Israélite du temps de Moïse, ni probablement Moïse lui-même, aient songé à nier l'existence des différentes divinités adorées par d'autres peuples. Le dogme du monothéisme absolu leur était certainement tout à fait inconnu. Ils ne professaient que la monolâtrie ou l'hé-

(1) PP. 324 325.

nothéisme, l'obligation pour tout Israélite de n'adorer que Jahvé, mais non l'existence exclusive de celui-ci. Ce principe, toutefois, était d'une portée incommensurable. Il imposait à Israël la nécessité de rompre avec les pratiques issues du polythéisme sémitique ; il impliquait un grand changement dans les conceptions religieuses reçues et il préparait le terrain pour le prophétisme. »

L'antilogie, que nous croyons découvrir entre les deux passages cités, consiste en ceci, que M. Piepenbring considère comme un simple hénothéisme *le principe fondamental de l'adoration exclusive de Jahvé*, alors qu'un tel principe n'est compréhensible que pour autant qu'il implique la fausseté et l'inanité de tous les dieux adorés par d'autres nations, et, par conséquent, la conviction que le Dieu d'Israël est le seul vrai Dieu, le Dieu universel parfaitement saint et juste. C'est que, en effet, le Dieu du Mosaïsme, tel que le décrit M. Piepenbring lui-même, est bien manifestement déjà le Jahvé éthique, de la création duquel il voudrait faire honneur au prophétisme. Mais, s'il en est ainsi, la théorie de notre critique croule faute de base.

C'est ce qu'il sent, et c'est pourquoi il s'évertue à transformer le monothéisme éthique du mosaïsme en un simple hénothéisme, contrairement à la caractéristique qu'il en donne lui-même. Entre temps il ne pouvait pas se passer de la monolâtrie mosaïque. Impossible sans elle de nous faire assister à la prétendue marche évolutionniste de la religion d'Israël aboutissant, d'après sa théorie, au Jahvisme éthique du prophétisme. D'ailleurs, pour nier le monothéisme mosaïque, il eût fallu passer sur le corps de trop de données bibliques. Dès lors, il ne restait plus à M. Pie-

penbring pour sauver sa théorie évolutionniste qu'une seule ressource, celle de fausser le caractère reconnu par lui-même au mosaïsme.

Quant à nous, nous ne sommes guère tenus d'accepter ce monothéisme mosaïque travesti. Nous avons le droit de présenter à M. Piepenbring le mosaïsme sous sa véritable physionomie telle qu'elle ressort des données bibliques admises par lui et de la caractéristique, sainement entendue, que lui-même en donne. Nous avons également le droit de le lui présenter comme se trouvant, sous cet aspect, en flagrante contradiction avec sa théorie évolutionniste.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement jusqu'à l'époque de Moïse que nous pouvons, en vertu des propres déclarations de M. Piepenbring, faire remonter l'existence du monothéisme éthique en Israël, ce fruit à l'en croire mûri tardivement sur l'arbre du prophétisme, mais même jusqu'à l'époque de Jacob et d'Abraham, soit donc jusqu'à l'aurore même de l'histoire des Hébreux.

C'est ce que nous avons montré plus haut (1).

Il nous plait de relever encore un autre aveu de M. Piepenbring, qui va également à l'encontre de sa thèse évolutionniste, tout en confirmant la nôtre, que l'idolâtrie chez les Hébreux constituait une déviation du monothéisme éthique strictement dit, qui était et restait le culte national.

Parlant du Sabéisme pratiqué en Israël, M. Piepenbring nous dit (2) que « le Deutéronome (IV, 19; III, 2 suiv.) s'élève énergiquement contre ce culte », auquel se trouvait alliée la prostitution religieuse.

Mais, s'il en est ainsi, n'est-il pas de nouveau mani-

(1) Voir pag. 8-10.
(2) pag. 196.

feste, de l'aveu de M. Piepenbring lui-même, que le monothéisme exclusif de l'époque mosaïque était bel et bien un monothéisme éthique qu'on n'a pas le droit de travestir gratuitement en un simple hénothéisme afin de le différencier, dans l'intérêt d'une théorie *aprioristique*, d'avec le Jahvisme éthique? Mais peut-être notre critique prétendra-t-il nous arrêter en nous opposant que le Deutéronome n'est pas contemporain de Moïse. Nous lui répondons qu'aussi longtemps que son école n'aura pas réfuté l'étude de M. le Dr Van Hoonacker sur *les quatre premiers chapitres du Deutéronome et notre propre étude sur la date du Deutéronome*. dans laquelle nous croyons avoir établi contre M. Horst, que le Deutéronome, sinon tout le Pentateuque, est l'œuvre de Moïse, nous pourrons continuer à affirmer, que le susdit aveu de M. Piepenbring ruine sa thèse évolutionniste.

C'est que, en effet, la protestation en question consignée dans une œuvre, acceptée par tout le peuple d'Israël, comme la propre œuvre de son premier législateur, nous révèle l'exclusivisme du Mosaïsme vis-à-vis des cultes exotiques, dont les pratiquants étaient tenus par la partie saine de la nation pour des prévaricateurs et des transfuges du culte national.

IV.

Le polythéisme en Israël.

Après ce que nous venons d'établir contrairement à la théorie évolutionniste de M. Piepenbring, il peut paraître oiseux de s'occuper encore de la première partie de sa thèse, dans laquelle il essaye de prouver que le polythéisme était la religion primitive d'Israël.

C'est que, en effet, cette première partie tombe d'elle-même, du moment qu'on a démontré l'inexistence de l'évolution religieuse en Israël telle que la défend M. Piepenbring.

Aussi nous abstiendrons-nous de faire longuement la critique de ses prétendus arguments. Ce n'est pas toutefois que la chose offre de bien grosses difficultés. Nous n'aurions en effet qu'à mettre en ligne les multiples et les écrasantes preuves produites par M. Baethgen (1) contre le prétendu polythéisme primitif et national des Hébreux, preuves prudemment passées sous silence par son contradicteur. De même, en ce qui concerne la pratique des sacrifices humains et de la prostitution sacrée en Israël, nous n'aurions qu'à nous prévaloir, contre la signification que leur attribue M. Piepenbring et la conclusion qu'il prétend en déduire, des arguments décisifs fournis par M. l'abbé Vigouroux dans son bel ouvrage *la Bible et les découvertes modernes* (2).

Nous attendrons que notre critique ait répondu aux arguments de MM. Baethgen et Vigouroux et puis nous lui répondrons à notre tour.

Entre temps nous nous contentons de relever comme un échantillon de la caducité de sa thèse, une donnée fournie par notre critique lui-même (3). Il s'agit du fait de Jacob (Gen. XXXV, 2-4). Ce passage nous apprend que ce patriarche, à son arrivée à Sichem, assembla sa famille sortie avec lui de la

(1) *Ouv. cité.* La démonstration du monothéisme primitif des Hébreux par M. Baethgen. Dans la partie négative il réfute la thèse du prétendu polythéisme primitif et national d'Israël, donc la thèse de M. Piepenbring, pp. 131-178. Dans la 2e partie pp. 179-252, il donne les preuves positives du monothéisme primitif des Hébreux.

(2) Voir Tome III, chap. VI-VII et Baethgen, pp. 220-222.

(3) Page 178.

Mésopotamie polythéiste, qu'il en somma les membres de répudier *les dieux étrangers*, qu'il se fit remettre les idoles et les amulettes qu'ils avaient emportées de là avec eux, qu'il enfouit le tout sous le térébinthe de Sichem, et qu'il érigea, là même, un autel à son Dieu.

Voilà certes une preuve évidente du monothéisme de Jacob. Ce monothéisme était manifestement sa religion traditionnelle, et par conséquent, la religion d'Isaac et la religion d'Abraham, ce qui nous montre l'existence du monothéisme chez les Hébreux dès l'origine de leur race. Il n'existe, en effet, nulle trace dans la Bible, que ces patriarches et leur famille aient jamais pratiqué une autre religion que le monothéisme.

Les Hébreux ont donc été monothéistes dès le principe. Ils se différencient par ce caractère d'avec les autres Sémites chez lesquels le monothéisme semble avoir fait place au polythéisme dès les temps les plus reculés. Toutefois le monothéisme n'était pas, chez les Hébreux, un instinct de race, ni un effet du climat comme le polythéisme des autres Sémites et des peuples de leur entourage (les fréquentes aberrations d'une partie des Hébreux eux-mêmes, le culte de leurs ancêtres en sont la preuve) mais bien le résultat d'une révélation divine, fidèlement conservée par leurs ancêtres et transmise par ceux-ci à leurs descendants. Ce divin dépôt du monothéisme, Israël a su le conserver à travers les siècles jusqu'à nos jours, en dépit des séductions du polythéisme environnant et en dépit aussi des fréquentes défections d'une partie de la nation. On le voit, pas plus que M. Piepenbring lui-même. nous ne nions la fréquente infiltration du polythéisme chez une partie du

peuple hébreu dans le cours des siècles. Mais ces faits, contre lesquels s'est toujours élevée la partie la plus saine de la nation, ne prouvent rien contre le monothéisme primitif et national d'Israël, ainsi que nous l'avons fait voir dans le cours de cette étude.

L'abbé Fl. de Moor

CHRONIQUE

I. — **La science des religions** — M. l'abbé Gondal, professeur au séminaire de St-Sulpice, à Paris, a formé le projet de donner au public une nouvelle démonstration de la foi catholique. L'œuvre qu'il prépare comprend trois séries d'études apologétiques déjà groupées, dans sa pensée, sous les titres suivants :

1° *Du scepticisme au spiritualisme* ;

2° *Du spiritualisme au christianisme* ;

3° *En plein christianisme ou le christianisme intégral.*

L'auteur a cru devoir suivre un plan uniforme : chaque étude contient 1° un certain nombre de *dissertations* théologiques, qui ont pour but d'exposer la doctrine aussi clairement et aussi pleinement que possible ; 2° de nombreuses *citations* dans le texte, en note ou en appendice, destinées à récréer le lecteur, en faisant passer sous ses yeux, les plus belles pages de la littérature religieuse.

Les dissertations tracent la route, les citations l'embellissent.

La première série « *Du scepticisme au spiritualisme* » contient trois études : *la Vérité*, — *Dieu*, — *l'Ame* ; la seconde, *du spiritualisme au christianisme* en renferme cinq : *la Religion*, — *le Surnaturel*, — *les Prophéties*, — *l'Évangile*, — *le Christianisme.*

On trouvera dans ce travail, dont la *Science catholique* a publié une partie dans son n° de juillet 1893, d'utiles détails sur la religion en général et ses diverses formes. Citons le passage suivant :

« Nous retrouvons chez tous les peuples, écrit M Gondal, un *enseignement* religieux ou des dogmes, une *morale* religieuse ou des préceptes, des *pratiques* religieuses ou un culte, et un

ministère religieux ou des prêtres. Les éléments essentiels de la religion « objective » sont donc bien réellement au nombre de quatre : le dogme, la morale, le culte et le sacerdoce.

Le nombre des religions *possibles* est illimité : qui pourrait, en effet, se flatter de connaître toutes les formes que peuvent revêtir et toutes les combinaisons dont sont susceptibles, le dogme, la morale, le culte et le sacerdoce ? Le nombre des religions *réelles* ou historiques est mal connu. A la vérité, une science nouvelle, la *science des religions*, a entrepris de nos jours l'étude de toutes les manifestations des besoins religieux de l'âme humaine ; une immense enquête est ouverte, par ses soins, à l'effet de savoir quelles ont été, dans tous les temps et sous tous les cieux, les croyances, les institutions et les pratiques religieuses de l'humanité. Mais cette science, née d'hier, a fait jusqu'à ce jour plus de bruit que de besogne. Le champ qu'elle doit explorer est illimité : tous les pays et tous les siècles ! L'objet propre de ses études est d'une complexité effrayante : la religion s'étend à tout, embrasse tout, domine tout, l'âme, la famille, la société ! Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est même pas possible de donner une simple énumération de *toutes* les religions qui se partagent l'empire des âmes, dans le présent seulement. C'est à peine si les plus répandues et les plus célèbres, telles que le brahmanisme, le bouddhisme et l'islamisme sont connues dans leurs grandes lignes. Les classifications générales proposées jusqu'à ce jour sont incertaines, incomplètes et provisoires.

Deux choses seulement ressortent, claires jusqu'à l'évidence, des études hâtives dont les institutions religieuses de l'humanité toute entière ont été l'objet : c'est, d'une part, la prodigieuse *fécondité* du sentiment religieux, qui a donné naissance à une si étonnante diversité de croyances, à une si effrayante variété de cultes ; c'est, d'autre part, l'éclatante *supériorité* du christianisme, qui seul a su nettement définir le rapport réel de l'homme avec Dieu, et qui, seul encore, a su établir chez ses partisans ce juste tempérament de science, de sentiment et de pratique, qui fait le parfait religieux. A ne consulter même que la raison, son dogme est merveilleux, sa morale divine, son culte incomparable et son sacerdoce unique. »

— La *Science catholique*, dans son n° de septembre dernier, publie un article de M. l'abbé Roussel, de l'oratoire de Rennes, sur la morale religieuse de l'Inde, et analyse à ce sujet deux chapitres du Mahabharata.

Ce sujet à l'auteur inspire les sages considérations qui suivent :

« Aujourd'hui que l'étude des religions est à la mode, même chez les esprits les plus étrangers à toute croyance religieuse, et que les ennemis du christianisme se font arme de tout ce qu'ils rencontrent, pour le combattre, mais surtout des traditions puisées chez les idolâtres, un catholique ne saurait se désintéresser de la connaissance de ces dernières. Cependant, il doit les étudier loyalement, sans parti pris, décidé à y voir, non ce qu'il voudrait y rencontrer, mais ce qui s'y rencontre réellement. Surtout, qu'il ne craigne pas d'y louer ce qui lui paraît louable, afin de se ménager le droit de blâmer ce qu'il y trouve de répréhensible. D'ailleurs, si la raison humaine était frappée de cette impuissance radicale, rêvée naguère par des apologistes plus zélés que sages ; si, en dehors de la révélation, il n'y avait que ténèbres épaisses, absolument impénétrables à toute lumière naturelle ; comme, au demeurant, nous avons besoin de cette raison pour nous élever à la connaissance de la révélation et que cette lumière nous est indispensable pour discerner la route qui nous y doit conduire, nous serions condamnés à vivre perpétuellement en dehors de la vérité. Le soleil luirait en vain, si ses rayons ne frappaient que des yeux sans regard, que des aveugles. Non, la raison, toute chétive qu'elle soit, n'est point cette infirme ; l'esprit de l'homme n'est pas cet impotent. Son pouvoir est très limité ; mais il existe. »

— La *Rivista internazionale* fait ressortir dans son VIe fascicule l'importance de la statistique religieuse, trop souvent mise au second rang. Elle classe comme il suit les diverses religions :

Cristianesimo	477,080,000
Culto degli antenati e confucianismo	256,000,000
Hindouismo	190,000,000
Maomettanismo	177.000,000
Buddismo	148,000,000
Politeismo	118,000,000
Tauismo	43,000,000
Sintoismo	14,000,000
Il Giudaismo	7,056,000

— Nous avons parlé de l'enseignement de l'histoire des religions à l'Université de Boston. On nous envoie à ce sujet la note suivante que nous reproduisons bien volontiers :

« President Warren's chair in the School of Theology is that of " Comparative Theology and the History and Philosophy of Religion· " So far as known, this is the oldest permanent chair of this name in America. He fully entered upon its duties in the year 1874. At that time there were in Europe one or two chairs of the History of Religions, ad some few professors et philosophy who from time to time dealt with the Philosophy of Religion, but there was no university which made it a part of its work to teach the religions phenomena of the world in their unity, and to do this after a hist ric, a systematic, and a philosophic method. Indeed, it is not known that such a European university can be found at the present time In view of this uniqueness of President Warren's course, it will doubtless interest the reader to learn more of its scope and logical construction. The printed outlines placed in the hands of the student enable us to furnisch the desired information It should be premised that the printed outlines are bound up in note-books, otherwise blanck, in which the student enters the results of his prescribed original research and his notes of the current lectures. The title is : " The Religions of the World and the World-religion. "

First comes a General Introduction. It includes eigh chapters with the following superscriptions : Subject matter of the Study ; The Admissibility of the Scientific Method in Treating of Religious Phenomena ; Three Procedures and the Resu'ting Groups of Sciences ; Sources, Proximate and Romote ; Personal Equipment ; Auxiliary Sciences : Attractiveness, Utility and Periis of the Study.

The following is a bird's eye view of the body of the work : —

BOOK FIRST.

The Religions Phenomena of the World Historically Considered.

Introduction.

Division I. History of Particular Religions and of their Subordinate Forms.

Division II. History of Religions Manifestations common to several Religions; culminating in Comparative Histories of Related Religions.

Division III History of Religions Manifestations common to all Religions; culminating in a universal History of the World religion.

BOOK SECOND.

The Religions Phenomena of the World Systematically Considered.

Introduction.

Division I. Systematic Exposition of Particular Religions and of their Subordinate Forms.

Division II Systematic Exposition of Religions Manifestations common to several Religions; culminating in Comparative Theologies of Related Religions.

Division III. Systematic Exposition of Religions Manifestations common to all Religions; culminating in a universal Science of the World-religion.

BOOK THIRD.

The Religions Phenomena of the World Philosophically Considered.

Introduction.

Division I Philosophy of the data implying and variously illustrating the true Object of Religion, and His personal Bearin gover against the Subject in the unity of the World-religion

Division II. Philosophy of the data implying and variously illustrating the true Subject of Religion and His personal Bearing over against the Object in the unity of the World-religion.

Division III Philosophy of the data implying and variously illustrating the past, present, and future Inter-relations of Object and Subject as gradually determined and redetermined in the one vital historic movement or process of the World religion.

Each of the above " Divisions " is subdivided into " Parts, " and each of the Parts into Chapters For example, in Book First, Division I is divided into three Parts, the first relating to the Religions known to the Ancient World; the second to those known

to the Mediæ al World ; the third to those which the progres of discovery and exploration during and since the circumnavigation of the globe has brought to light Th's gives an inkling of the immensity of the material with which the course has to deal.

The valueaf such a line of instructton is manifest. The public teacher of religion cannot be too familiar with the history and state of religion the whole world over. Missionaries on furlough attending the course have repeatedly expressed their high appreciation of its value It has helped to make some of the best missionaries now in the service of the church. It has rooted and grounded the faith of many a wavering mind. It prevents the young minister from being imposed upon by unschoarly dabblers who write in the magazines or lecture in the lyceums on ethnic religions. It has given the initial impulse to one who is now recognized as one of the most intelligent and judicious of American writers on Egyptology. It has been the inspiration of another who is now in Germany devoting himself exclusively to studies and researches in this field. It furnishes the only broad and scientific basis for the defense of the Christian faith. Only the historic, systematic and philosophic students of the reltgions of the world can see how fully and how absolutely Christianity is the world-religion. »

— A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 12 juillet 1893, M. Halévy a lu un mémoire ayant pour titre : *Le rapt de Persephoné ou Proserpine par Pluton, chez les Babyloniens.* M. Halevy fait remarquer que ce mythe, que l'on croyait une pure conception hellénique, ou tout au moins une transformation du mythe égyptien d Isis et d'Osiris, est représenté dans un tableau cunéiforme du quatorzième siècle avant Jésus-Christ, c'est-à dire 500 ans avant les écrits homériques et hésiodiques. Ce tableau a été découvert à El-Amarna, capitale du roi égyptien Aménophis IV.

Il provenait probablement de Syrie. Le texte qui accompagne ce tableau mentionne l'entente survenue entre Persephoné et son ravisseur. « Tu seras, dit elle, le seigneur, et je serai la dame. » M. Halévy voit dans ces paroles une preuve de l'égalité de l'homme et de la femme dans les conceptions sémitiques primitives.

— L'University Hall, dit *la Revue de l'histoire des religions* (n° janvier-février 1893), se rattache au même courant d'idée, qui a donné naissance en Angleterre à *l'University extension movement*. Il s'agit de répandre parmi ceux qui n'ont ni les ressources ni les loisirs de puiser directement aux sources de la haute culture intellectuelle et morale, des connaissances et des goûts au-dessus de la médiocrité et de la grossiéreté de l'existence dénuée d'alimentation spirituelle. Il s'agit tout particulièrement de fournir à ceux que les formes ecclésiastiques de la religion ne satisfait pas, une instruction scientifique et sociale qui leur permette de se faire eux-mêmes une religion toute morale qui soit un principe de progrès dans leur vie individuelle et de solidarité bienfaisante dans la vie sociale. Il y a là une tentative très originale inspirée par des vues très élevées et qui mérite d'autant plus d'attirer l'attention que ses promoteurs comptent particulièrement sur l'enseignement de l'histoire religieuse, indépendante de toute confession ecclésiastique et consistant dans la vulgarisation des travaux scientifiques sur l'histoire des religions, pour développer parmi leurs auditeurs cette religion que l'on pourrait appeler universaliste ou humaine, parcequ'elle est en quelque sorte la subsistance de toutes les religions particulières. L'œuvre de l'University Hall se soutient uniquement par des souscriptions privées. »

— Voici des sujets traités par M. Paul Regnaud dans ses conférences au Musée Guimet : La race Indo-européenne. — Les premières formes de sa religion. — Le sacrifice. — les Védas. — Les premiers textes religieux de la Grèce. — Origine et évolution de l'idée de Dieu. — Dyaus, Zeus, Jupiter. — Les dieux aèdes et citharédes. — La science et la prescience divines. — Les oracles. — Les enfers et les divinités infernales, les démons. — Le culte des morts. — La métempsychose. — La délivrance. — Cosmogonie. — Origines de l'Univers, des mondes et de l'homme. — Développement de la liturgie dans l'Inde et la Grèce. — Brahmanisme et Bouddhisme.

— *Les Annales du Musée Guimet* ont donné la seconde partie de la traduction du *Yi-King* par M. Philastre. Elle ne nous paraît pas intelligible aux Européens et je soupçonne que les Chinois

n'y comprendront pas grand chose non plus. L'explication qu'en a donné Mgr de Harlez est bien plus plausible.

— Le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de géographie* nous fournit les détails suivants sur l'ouvrage que nous avons déjà signalé : *Au Bengale*, de Charles Byse : « C'est une étude sérieuse et intéressante, concernant un réformateur hindou, Reshoub Chauder Sen, qui bouleversa l'Inde jusqu'en 1883, par des tentatives de renouvellement religieux et social. Cet homme, vraiment extraordinaire comme personnalité, exerça un empire incontestable sur les adhérents de sa doctrine et sur tous ceux qui le connurent. Né en 1838 d'une famille riche et distinguée, il reçut une éducation excellente. Il eut de bonne heure, même dans son enfance, la notion très claire de sa supériorité, et cela lui donna une teinte d'autoritarisme qui ne fut pas sans gêner quelque peu sa carrière future. Il avait un tempérament d'ascète Il étudia les diverses religions, visita l'Angleterre et la France, s'y fit expliquer les dogmes protestants et catholiques, et n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, il se rattacha au brahmanisme, auquel il imprima une direction nouvelle, tout en respectant les rites fondamentaux. Sa tendance à l'austérité lui fit pratiquer de bonne heure l'abstinence du vin et de la viande ; à chaque nouvelle phase de sa vie, il imagina de nouvelles formes de renoncement et de mortification, croyant par là réussir à trouver la paix et la vérité. » Ses principes sont renfermés dans sa *Nouvelle loi de Vie*. Il cite souvent Jésus-Christ avec respect. Il pensait que tout ce qu'il voulait et commandait à ses partisans, venait directement d'En-Haut. Cet autoritarisme excessif nuisit à son parti qui se scinda, ce qui donne à l'auteur l'occasion de faire des comparaisons très sages et très justes avec le morcellement des Églises protestantes.

— On annonce la prochaine arrivée à Paris de M. Dhamapala, secrétaire général de la Société récemment fondée dans l'Inde pour le rachat des lieux saints du bouddhisme, et celle de M. Simadzi Mokouraï, supérieur du couvent bouddiste de Tokouzi, chargé, il y a quelques années, d'une mission en France pour discuter avec Littré et avec M. Léon de Rosny d'une réforme religieuse au Japon.

— On annonce le 1er volume d'une série qui comprendra plu-

sieurs ouvrages destinés à faire connaître aux Anglais de l'Inde l'histoire, la géographie, la littérature, la religion de cette colonie (1).

L'initiative en est due á M. Archibald Constable. Les voyages du médecin et philosophe français François Bernier, font l'objet de cet ouvrage. En 1654 Bernier partit pour l'Orient, visita la Syrie, l'Égypte, l'Inde et séjourna 12 ans dans les Etats du Grand Mogol Aurang-Zeb, dont il devint le médecin. Il profita de ce long séjour (1656-1668) pour écrire le récit de ses voyages qui parut pour la première fois en 1670 et qu'il dédia au roi Louis XIV. Nous avons signalé déjà le travail de M. Castonnet des Fosses sur le même sujet. Ses écrits furent plusieurs fois réédités et traduits, mais il n'existait aucune édition anglaise complète de ses « Voyages dans l'Empire du Grand Mogol ». Cette lacune est aujourd'hui comblée. Le volume que vient de publier M. Archibald Constable contient une chronique où sont relatés les principaux faits de la vie de Bernier, une bibliographie des œuvres de ce savant, ainsi que la liste des ouvrages qui ont trait à sa vie et à ses aventures. — Quoique plus de deux siècles se soient écoulés depuis l'époque où Bernier visitait l'empire du Grand Mogol, on lit avec intérêt ses descriptions fidèles, ses observations prises sur le vif, écrites avec entrain, et dont plusieurs ont conservé toute leur valeur. La tentative de M. Archibald Constable mérite d'être encouragée et sa série de publications orientales sera certainement accueillie avec faveur.

— La théologie est-elle en décadence ou, pour parler plus intelligiblement, y a-t-il décroissement dans le sentiment religieux des peuples au point de vue des confessions, des rites, des pratiques qui leurs sont habituels ? En un mot, l'homme de nos jours est-il, comme celui du moyen âge par exemple, prêt à tout subordonner dans sa vie et au moment de sa mort, aux préceptes de la religion dans laquelle il est né ? Telle est la question qu'envisage M. John Burroughs, qui conclut à la négative, dans un des des derniers numéros de la *Nord American Review*.

(1) *Constable's Oriental Miscellany* of original and selected publications. Vol I. Bernier's Travels in the Mogol Empire 1656-1668. Westminster, 1891.

Il est hors de doute, dit M. John Burroughs, que, des deux conceptions rivales et contradictoires de l'univers, la conception scientifique et la conception théologique, la dernière va s'affaiblissant sans cesse, tandis que la première se fait plus forte de jour en jour. Aux XVIe et XVIIe siècles, la conception théologique régnait souverainement sur l'esprit humain. A peine rencontrait-on çà et là un hardi penseur comme Bruno ou Roger Bacon pour se révolter contre elle. Mais, de nos jours, elle a été si bien modifiée par la science qu'elle est devenue méconnaissable... Jadis, chaque événement, chaque fait historique, chaque phénomène naturel n'apparaissait qu'à travers cette conception théologique ; c'est en elle qu'a pris naissance la croyance à la magie, à l'alchimie, à l'astrologie, à la sorcellerie, à la possession démoniaque, aux apparitions, aux miracles, aux charmes, aux exorcismes. Toutes ces notions s'accordaient parfaitement avec la conception théologique, la conception d'un univers construit et gouverné par un être anthropomorphique. La croyance au diable ou à un esprit du mal, qu'on chargerait de tous les malheurs, de tous les fléaux, de tous les désastres, devint une nécessité.

« Copernic Newton et Darwin ont tué la théologie ! La voilà confinée dans le domaine de l'*Invérifiable*. Et maintenant qu'elle hurle ses anathèmes à la science, qu'elle consigne les philosophes païens au purgatoire, qu'elle damne les enfants, qu'elle absolve les meurtriers, qu'elle s'appelle calvinisme, méthodisme, catholicisme, millénisme, qu'elle conserve encore son influence spirituelle sur les masses, son temps est fini et son pouvoir s'évanouit.

La science a dû emporter de force chaque pouce de terrain conquis. La théologie n'a pas rendu une province qu'elle n'en eût été chassée. Mais la voici contrainte à la retraite : sa rivale triomphante occupe maintenant les quatre cinquièmes de son ancien territoire. La magie et la sorcellerie sont mortes, la croyance aux miracles s'en va tous les jours. Déjà, chez les protestants, cette croyance se limite à une infime période de l'histoire; à quelques miracles du Nouveau Testament, qu'on abandonnera probablement demain. » C'est ainsi que M. John Burroughs

constate avec quelle rapidité l'atmosphère de notre temps s'éclaircit des fumées et des gaz délétères, qui l'avaient envahie au beau temps de la théologie. Renan, avec sa gaieté divine et sa sereine raison, a été l'une des forces qui ont accompli ce prodige.

Enfin, M John Burroughs conclut que la conception religieuse ira s'élargissant sans cesse, jusqu'à ce que ce mot de religion ait perdu son sens spécial et restreint.

Nous conseillerons à M. John Burroughs et aux rédacteurs de la *Revue américaine* qui penseraient comme lui, de lire le travail sur ce sujet, mis au concours et couronné par l'Institut catholique de Paris. Ils y verront que leurs objections sont loin d'être sans réponse, et que, malgré eux, la théologie aura encore de beaux jours.

— La maison Hirt, de Breslau, publie un nouveau volume de de l'ouvrage contenant l'histoire de la civilisation à travers les âges (1). Le *Bulletin de la Société de Géographie de Neufchatel* en fait le résumé suivant :

Le volume se compose de deux parties : la première comprend l'étude de l'antiquité jusqu'à la chute du paganisme, et la seconde part de cette époque pour arriver au commencement du XIXe siècle C'est un cours d'histoire de la civilisation à toutes les époques, dont tous les dessins originaux ont été reproduits d'après les documents du temps ; rien, en un mot, qui repose sur des bases imaginaires ou contestables, comme c'est trop souvent le cas dans des ouvrages similaires destinés à la jeunesse.

L'intérêt du livre réside aussi dans le texte explicatif traité avec une science admirable. C'est dans ces pages qu'il faut chercher les renseignements relatifs à la signification, par exemple, des symboles que porte tel dieu, ainsi que la description complète du costume de guerre de tel ou tel peuple.

Quelques articles consacrés à différents points de civilisation antique montrent une érudition vaste et solide et seront d'un grand secours pour l'étude de certaines parties historiques peu connues.

(1) *Ferdinant Hirt's, historische Bildertafeln*, Ferdinand Hirt, Breslau.

La vie sociale des peuples anciens fournit une riche série de documents de toute espèce : chariots de guerre, groupes de combattants, forteresses, scènes de labourage dans la plaine du Nil, statuaires, travaux divers d'ouvriers, etc.

L'histoire se poursuit ainsi à travers tous les peuples. Nombreuses et savantes sont les planches consacrées à la civilisation des Grecs, à leur religion, à leurs temples, à leurs théâtres, à leurs jeux, à leurs cérémonies, à leurs combats. Aux scènes de l'histoire grecque succèdent celles qui se rapportent aux Romains. Ici, ce sont les documents de la vie militaire qui prédominent chez ce peuple essentiellement guerrier. Ces feuilles représentent les combats des gladiateurs, les théâtres, les naumachies, etc. Aucune description, toute fidèle qu'elle soit, ne pourra donner, sous des formes aussi frappantes et vives, l'intuition de ces grandes scènes et de ces grands spectacles.

La vie publique est caractérisée par les différents costumes romains, par une esquisse représentant l'animation d'une rue de la ville du Tibre, avec ses marchands ambulants, sa cuisine en plein vent, ses boutiques, etc ; par un plan du forum avec ses temples admirables, ses superbes statues, ses colonnes splendides. Le monde romain se termine par une planche relative aux premiers établissements du christianisme.

Les feuilles suivantes, principalement réservées à l'histoire de l'Allemagne, nous décrivent la vie du temps des populations des cavernes, des lacs, par une nombreuse série d'objets, d'outils, d'armes employés pendant cette période lointaine. Les pages suivantes passent en revue la civilisation du Moyen Age, celle des temps modernes jusqu'à nos jours.

— Nous retrouvons dans *les Langues et les races*, déjà citées, de M André Lefèvre, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris, les principes de l'auteur que nous avons eu si souvent à signaler.

M. A. Lefèvre devrait d'abord approfondir davantage les études linguistiques et prendre une connaissance plus complète des ouvrages récents qui leur ont été consacrés.

On devine ses opinions sur l'origine du langage. L'auteur, posant en principe que nous descendons d'un anthropoïde, rejette la création d'un homme doué de la faculté du langage dès

son apparition sur cette terre. D'autre part, il pose le principe que le langage articulé est, avec l'usage du feu, l'attribut caractéristique de l'homme. L'anthropoïde qu'il se donne pour ancêtre, n'avait donc pas le langage, et il l'a acquis peu à peu, à mesure que lui-même se transformait en homme.

A propos de l'unité primitive du langage, l'auteur affirme que les langues sémitiques ne peuvent pas avoir la même origine que les langues aryennes, « leur supposât-on une période commune, soit monosyllabique, soit agglutinante », à cause de leurs procédés flexionnels. Mais toutes ces thèses sont loin d'être démontrées.

Pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de parti et la haine des idées religieuses le trouble, nous citerons seulement ces deux assertions de l'auteur. « Les Péruviens, nous dit-il, comme les Mexicains, ont, en grande partie, survécu à la terrible invasion catholique, et quoique longtemps accablés du coup qui les avait frappés, longtemps abrutis par des superstitions de beaucoup inférieures à leurs anciennes croyances religieuses, ils relèvent la tête et réclament leur place parmi les peuples libres » (p. 141). Et ailleurs : « Le christianisme, gardant par devers lui quelques bribes du latin, la science du temps, prêchait aux populations nouvelles la résignation, la pauvreté d'esprit, l'obéissance et l'ignorance (p. 161). » Après cela, on peut tirer l'échelle.

— *Ein Streifzug durch Indien*, von Emil Selenka, est un simple récit de voyage dans les Indes. On lira surtout avec intérêt les détails donnés par l'auteur sur Benarès, la ville sainte par excellence, la Jérusalem des Indous. L'auteur n'a garde d'oublier d'assister plusieurs fois aux ablutions des fidèles dans les eaux sacrées du Gange. Il nous dépeint le spectacle singulier de tous ces pèlerins des deux sexes s'aspergeant d'eau ou se lavant tout en récitant des prières. A cette occasion il nous donne des aperçus de la religion, des mœurs des indigènes ; l'auteur s'apitoie sur la condition misérable des femmes et surtout des veuves dont la vie n'est qu'un long martyre ; quelques unes de ces dernières peuvent entrer dans cette triste condition dès l'âge de sept ans. Après la description de Benarès, vient celle de la ville d'Agra,

l'ancienne cité royale, riche de magnifiques temples dont l'un, le Tadsch Mahall, l'emporte sur tous par sa majesté et sa splendeur, de telle sorte qu'on dirait « qu'il a été construit par des géants et embelli par des joailliers » et qui renferme le tombeau de Arjamend, femme de l'empereur «le Schah Jean ». Suivant la légende, le monument, qui coûta 80 millions, aurait été élevé en 22 ans par 22000 hommes.

— A signaler encore dans le même ordre d'idées, l'ouvrage suivant :

Charakterisirung der Epik der Malaien, von Prof. Dr Renward Brandstetter, Luzern, Buchdruckerei von Gebrüder Raber. Ce travail de M. le professeur Brandstetter s'occupe des populations malaies, au point de vue de la poésie épique de ces peuplades. Les savants hollandais ont, depuis quelque dix ans, étudié à fond toutes les branches scientifiques se rapportant à leurs colonies malaies : les résultats de leurs recherches ethnographiques et géographiques sont connus du public savant; par contre, les travaux philologiques sont peu répandus en dehors des académies des Pays-Bas. C'est pour mettre ses lecteurs allemands au courant de ce mouvement linguistique que M. Brandstetter publie ce volume sur la poésie épique des peuples malais. La littérature populaire de ces tribus est assez étendue, mais la principale branche en est l'épopée qui compte un grand nombre de poèmes dont quelques-uns sont encore inédits. L'auteur a entrepris de nous faire connaître trois de ces chants épiques : le Bidasari, le Ken Tambuhan et le Jatim Nustapa. Les textes réunis comprennent 24000 vers. »

— On lira avec fruit le beau livre de M. Charaux, *l'Histoire et la Pensée*. L'auteur part avec raison de ce principe que la vérité philosophique touche de trop près à la religion et aux sentiments les plus intimes pour n'être que le fruit du raisonnement, on ne la découvre bien qu'en la recherchant aussi avec son cœur : le vrai philosophe est surtout un sage comme le proclamait le P. Gratry.

L'auteur se propose une explication supérieure des événements humains par l'analyse de la pensée individuelle. La psychologie explique l'histoire, et celle-ci, à son tour, explique la psychologie.

L'histoire des races, des peuples, à travers les âges et sous tous les climats, n'est que le développement tragique de cette nature humaine que chacun porte toute entière en lui-même

— La nomination de M. Pierre Laffitte à une chaire d'*Histoire générale des sciences* a donné une sorte de consécration officielle à la doctrine d'Auguste Comte. Examiner la portée du positivisme chez son fondateur devient donc une actualité. C'est ce que vient de faire le P. Roure dans un article des *Etudes* du mois de janvier.

Il montre par les textes mêmes d'A. Comte que le positivisme n'est qu'une méthode, une méthode *a priori*, incomplète, menant fatalement au matérialiste. Or, une méthode, et surtout une telle méthode, ne sera jamais une doctrine, encore moins une religion, pas plus qu'un échafaudage ne deviendra un bâtiment ou un temple.

II. Religion chrétienne. — La librairie Mame publie *L'Art ancien*, par A. Pellissier. Après une introduction générale sur le beau dans la nature et dans les arts, sorte d'abrégé esthétique, l'auteur passe en revue l'architecture, la peinture et la musique en Égypte, chez les Assyriens, les Phéniciens et les peuples de l'Asie Mineure. Il décrit ensuite les principaux monuments qu'a laissés derrière lui le génie de la Grèce, en citant les artstes célèbres qui ont illustré le siècle de Périclès. Le livre se termine par un chapitre consacré à l'art romain, à l'architecture du siècle d'Auguste et aux monuments de Rome. Cet ouvrage instructif, est enrichi de nombreuses gravures.

— On lira avec intérêt les *Essais liturgiques sur la disposition intérieure et l'ornementation des églises*, publiés à Vannes, chez Lafolye, par le P. Rio, de la Compagnie de Marie.

Après quelques détails sur la situation de l'autel et du chœur, l'auteur traite du baldaquin ou ciborium et montre la beauté vraie de cet ornement et le symbolisme qui s'en dégage. Les parements d'autels, négligés en France, ont cependant l'autorité d'usages très anciens dans l'Église, « et qui ont eux-mêmes des affinités singulières avec certains rites du cérémonial judaïque ». D'après le

P. Rio, la croix ou crucifix rappelant la Passion serait d'origine apostolique : cependant le plus ancien crucifix véritable qu'on connaisse ne date que du VIe siècle ; il se trouve à la catacombe de Saint-Valentin.

— L'ouvrage de M. L. W. Schreiber ; *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au* XVe siècle publiée à Berlin, chez Cohn, nous présente un catalogue exact et raisonné des gravures du XVe siècle. Il était difficile de tracer une limite exacte entre les œuvres du XVe et celles du XVIe siècle. L'auteur a trouvé une classification simple et complète. Ne pouvant procéder à un classement par date, il a adopté celui par sujet représenté. C'est ainsi que, dans le premier volume, des chapitres sont consacrés aux gravures des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'histoire apocryphe et légendaire, aux estampes représentant Dieu, la Sainte Trinité, Jésus-Christ et la Sainte Vierge : chacun de ces titres se subdivise en de nombreux paragraphes.

— Les travaux sur l'Apocalypse ne manquent pas. Nous avons à signaler celui du P. Tiefenthal : *Die Apocalypse des hl. Iohannes erklart für Theologiestudierende und Theologen.* C'est un gros volume qui témoigne d'une érudition solide. Son but n'est pas de réfuter les erreurs historiques et critiques des rationalistes. Il ne donne pas à l'étude des rapports du quatrième Évangile avec l'Apocalypse tout le développem nt que l'on aurait le droit d'y trouver. Il ne devrait pas négliger non plus le problème de la conformité que présente l'Apocalypse canonique avec les autres écrits apocryphes et judaïques de cette époque.

Le R. P. Tiefenthal n'étudie pas cette question. Aussi traite-t-il au long, dans son *Introduction*, de la tradition exégétique et historique au sujet de l'Apocalypse. Ce qu'il dit des témoignages des premiers siècles sur l'authenticité et la canonicité du livre est complet. Etabir l'époque de la composition de l'Apocalypse est une des plus importantes questions que l'on puisse traiter. L'école rationaliste a, sur ce point, une opinino bien définie. Le P. Tiefenthal s'établit en défenseur de l'opinion traditionnelle qui place la composition de l'Apocalypse sous Domitien

— Voici qu'elle était la situation de l'École Biblique de Jérusalem au commencement de l'année 1893.

Trois jeunes prêtres sont venus s'installer au couvent de Saint-Etienne dans le but de compléter leurs études d'Écriture Sainte. Les cours d'exégèse, qui servent de cours d hébreu, seconde année, ont eu vingt-trois auditeurs : trois ecclésiastiques, neuf religieux Augustins de l'Assomption et onze Dominicains. Le cours d'hébreu, première année, a été suivi par un des ecclésiastiques déjà mentionnés, deux dominicains Espagnols, et onze religieux Assomptionnistes nouveaux. Les cours d'arabe se partagent les étudiants des deux années dans la même proportion. Les cours d'archéologie et de géographie réunissent tout le monde, de 32 à 34 personnes. Le cours d'assyriologie a été commencé avec quatre auditeurs. La gamme des nationalités est des plus variées : l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la Pologne, la Belgique sont représentées, mais l'immense majorité est française.

— Ceux qui ont suivi la polémique dirigée par le regretté abbé Martin contre les manuscrits grecs onciaux ne seront pas fâchés d'apprendre que ses idées n'ont pas été complètement abandonnées. Il s'appuyait surtout sur l'autorité de la version syriaque Peschito, et il démontrait qu'on avait eu tort de lui préférer comme plus ancien le texte publié par le Rév. Cureton. M. G. H. Gwilliam a repris la question. Dans un premier article publié dans les *Studia biblica* (1885), *A Syriac Biblical Manuscript of the fifth century*, il avait abouti aux conclusions suivantes : 1° Nous avons dans le texte reçu de la Peschito la même version, avec toutes ses particularités importantes qu'on lisait dans l'Église d'Édesse au milieu du cinquième siècle. 2° Nous arrivons ainsi à une époque au moins contemporaine des plus anciens manuscrits grecs, ces fameux onciaux. La Peschito leur est contraire, favorisant ordinairement le *textus receptus*. Si on préfère les onciaux à la Peschito, il faut résolument admettre que l'Église syrienne a fait sa version sur une Vulgate fort corrompue.

— Les historiens de sainte Philomène ont obéi à deux tendances excessives et opposées. François de Lucia en Italie, le P. Barelle, S. J., en France, les deux principaux historiens de cette martyre, ont basé leur récit sur les révélations de sœur Marie Louise de Jésus (de Naples), révélations qui n'ont subi ni l examen ni le

jugement d'aucune autorité compétente, et qui contiennent des erreurs et invraisemblances historiques.

M. Petit a écrit une autre vie de la sainte ; il s'est sagement écarté de ces extrémités. Il reconnaît que les circonstances de sa vie et de sa mort sont ignorées, et que les seuls documents sont l'inscription, son texte, les symboles, la fiole de sang et le lieu du tombeau. Le sépulcre de sainte Philomène, trouvé en 1802, à la catacombe de Priscille était formé par trois tuiles portant, peintes au minium, l inscription

PAX TECVM FILVMENA

D'autre part, M. de Rossi a prouvé que les inscriptions peintes de la sorte remontent à une époque qui commence à l'âge apostolique et finit au milieu du second siècle. L'exiguité du loculus et l'examen ostéologique des précieux ossements de la martyre démontrent qu'elle dut mourir à la fleur de l'âge.

— Comme les années précédentes, les *Conférences de Notre-Dame*, par Mgr d'Hulst, ont été publiées.

La première station des conférences sur la morale a été consacrée à étudier les fondements de la moralité. Le conférencier, dans la seconde station, a abordé l'exposition des devoirs de l'homme envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. Il emprunte à la Morale naturelle, à la Révélation, à l'Histoire, à la Sociologie, le commentaire du Décalogue. Les conférences de 1892 se rapportent au premier commandement. Pour épuiser le premier commandement, il reste à traiter de la vertu de Religion. C'est par là qu'ont commencé les conférences en 1893. Elles se continueront par le deuxième et le troisième commandement. Voici les sujets de ces conférences : 1re : L'adoration. 2e La prière. 3e Le sacrifice. 4e Le respect du nom divin. 5e Le Dimanche de Dieu. 6e Le Dimanche de l'homme.

— Signalons une *Histoire méditée de Sainte Foy*, par l'abbé Jean Cayla.

L'auteur croit à l'apostolicité de l'Église d'Agen, fondée par saint Martial, évêque de Limoges, dans un de ses voyages d'évangélisation. On ne lui connaît pas d'évêque avant saint Caprais,

vers 282. C'est à cette époque qu'apparait sainte Foy. L'édit de persécution vient d'être lancé par Dioclétien. Dacien, le proconsul, accourt d'Espagne en Gaule pour en assurer l'exécution. A son approche, les chrétiens d'Aginnum et le pasteur lui-même cherchent un refuge dans les forêts voisines. Foy, qui n'a pas pris la fuite, est dénoncée par son propre père ; étendue sur un gril ardent, elle convertit sa sœur Alberte. Cependant l'évêque Caprais, rougissant de son premier mouvement, revient en hâte et est immolé ainsi que les frères Nit'obriges, Prime et Félicien, et environ 500 chrétiens. Leurs reliques reposèrent à Agen jusqu'au IXe siècle. Adon rapporte le vol et la translation des reliques de sainte Foy à Conques, au diocèse de Rodez ; c'est là qu'ensevelies dans l'oubli, elles ont été naguère retrouvées, le 26 avril 1875. Celles de sainte Alberte furent transportées à Périgueux, et de là à Venerques, au diocèse de Toulouse.

— Les progrès du catholicisme en Angleterre sont incontestables ; mais peut-être exagérons-nous parfois les résultats. A en juger par l'augmentation du nombre des prêtres et des Églises, nous paraissons avoir avancé rapidement En 1851, la population de l'Angleterre et du pays de Galles était de 17,927,609 ; en 1890, elle était de 29,001,018, ce qui constitue, en chiffres ronds, une augmentation de 60 0|0. Les Églises catholiques en 1851 étaient au nombre de 586, et en 1890, il y en avait 1.135. Pendant la même période le nombre des prêtres s'est élevé de 826 à 2,478 ; ainsi l'augmentation a été au taux de 300 0/0 pour les prêtres et de 132 0|0 pour les Églises. En concédant qu'une grande immigration de catholiques irlandais a eu lieu, il semblerait que l'augmentation de la communauté catholique a fait plus que de marcher de pair avec celle de la population générale.

Il ne faut pas cependant se dissimuler qu'il y a eu, qu'il y a encore de grandes pertes et que nous avons si peu entamé les classes moyennes, qu'il n'y a que les catholiques optimistes qui puissent entretenir l'espoir de la conversion du pays dans un temps rapproché.

Au cours d'un article sur le Pélerinage de Rome, l'éditeur du *Times* a déclaré que, " en dépit du Ritualisme et du haut Anglicanisme, jamais l'Angleterre n'avait été, moins que mainte-

nant, disposée à retourner à l'Église romaine. " Sans être pessimiste, nous sommes disposé à reconnaître qu'il y a du vrai dans cette manière de voir.

— Mme la duchesse d'Albe a publié un recueil, sous le titre : *Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba*. On sait que Diego, fils du grand navigateur, avait épousé la fille du duc d'Albe. Christophe Colomb a beaucoup écrit : ses papiers, longtemps conservés avec soin, furent dispersés, jugés inutiles ; c'est une portion de ce trésor qu'a exhumé la duchesse d Albe. On y trouve des documents relatifs au partage des découvertes faites, par la Bulle d'Alexandre VI, aux droits du grand navigateur, aux sommes qu'il rapporta de ses voyages, et le fac-simile d'une pièce très curieuse sur le privilège accordé par les rois catholiques. D'autres pièces se rapportent à lui, à sa troisième expédition, à une enquête ouverte à *Hispaniola* et même un acte notarié regarde sa première expédition. Ces documents apportent une utile contibution à l'histoire de Christophe Colomb.

— Nous empruntons au *Moniteur de Rome* les renseignements suivants sur les dernières excavations pratiquées dans les catacombes sous la direction de la Commission d'archéologie sacrée :

« Au cimetière de Priscilla on a trouvé de nombreuses inscriptions, soit gravées sur le marbre soit peintes en rouges sur la brique. Elles portent des symboles fort anciens, comme l'ancre, le poisson, le navire, l'image du Bon Pasteur, et même la croix que l'on appelle monogrammatique, qui est très rare dans les monuments antérieurs à la paix de Constantin.

« Les textes gravés sur le marbre offrent les noms des *Claudii*, des *Calpurnii*, des *Domitti*, des *Antistii*,, etc., qui ne sont pas sans importance. Ils fournissent aussi des acclamations, parmi lesquelles nous signalerons la suivante : ARTEMIDORA SEMPER VIVES IN DEO.

« Il y a une inscription surtout qui se distingue des autres par une formule remarquable, prouvant la confiance des anciens chrétiens dans l'intercession des défunts en faveur des survivants. Nous la reproduisons avec ces locutions fautives :

MARINE IM
MENTEM
NOS
HABETO
DVOBVS

« *Oh ! Marinus, souviens-toi de nous deux.* » Cette prière, adresssée évidemment par les parents à leur enfant *Marinus*, est accompagnée de l'ancre, l'un des plus anciens symboles de la croix, exprimant encore l'espoir dans la rédemption, et par conséquent remonte à une époque reculée, peut-être antérieure au troisième siècle. » Les fouilles du cimetière de Priscille ont prouvé de plus en plus la grande importance de cette nécropole et sa haute antiquité.

A la catacombe de Saint-Mermès, on a retrouvé la fameuse crypte historique, déterrée jadis par le P. Marchi, mais qui avait disparu depuis sous les éboulements. C'est la chambre sépulcrale des deux frères Prote et Hyacinthe, martyrisés sous la persécution de Valérien. Elle sera déblayée et restituée à la piété des fidèles et aux recherches des archéologues.

— *Fra Ricoldo de Monte Croce* fut un pèlerin de Terre-Sainte, au XIIe siècle, dont l'*Itinerarium* vient d'être retrouvé. Le R P. Mandonnet consacre une notice à ce célèbre voyageur. Ricoldo Pennini prit l'habit de S. Dominique, et son nom de *Monte Croce*, du mont du Calvaire. Il avait étudié aux grandes écoles du temps, et professé à Pise et ailleurs. Le désir de l'apostolat le conduisit bientôt en Orient,

Fra Ricoldo y étudia l islamisme, voulut pénétrer sa vie sociale, étudier sa langue, ses mœurs et sa religion, et faire profiter son apostolat de ses études. C'est à Bagdad même, au cœur de l'islamisme, qu'il avait pénétré. Son Itinéraire à travers la Palestine, aux Saints Lieux est riche en citations de lieux, en détails intéressants.

— Dans une leçon d'histoire donnée à la Faculté d'Angers, Dom Cabrol, prieur de Solesmes, ramène l'attention sur Métaphraste, à qui nous devons la conservation de nombreux trésors hagiographiques. Il a, il est vrai, sacrifié au goût de son époque

en retouchant des légendes dont le style lui paraissait barbare; mais il ne l'a pas fait pour toutes, et nous pouvons en juger par plusieurs dont les originaux nous restent.

La légende d'Abercius suffirait pour nous prouver qu'il faut y regarder à deux fois aux choses qu'on lui a le plus reprochées. Les critiques trouvaient étranges les détails contenus dans l'inscription que, selon Métaphraste, Abercius avait préparée pour sa tombe. Il s'y trouve un symbolisme qui déroutait les graves critiques du XVIIe siècle : le pasteur qui fait paître ses brebis sur les montagnes et dans les vallées, et dont le regard atteint partout ; la princesse aux vêtements et aux chaussures dorés, qui commande à un peuple au sceau brillant, qu'Abercius est allé voir à Rome ; le poisson de source très grand et très pur, qu'une chaste vierge donne à manger à ses amis. Or tout ce symbolisme se retrouve dans les catacombes : le pasteur et le poisson, figures de Notre Seigneur ; la princesse n'est autre que l'Eglise romaine, et le sceau brillant, la pureté de la foi de cette Eglise.

On reprochait aussi à l'inscription les peines dont menaçait Abercius ceux qui mettraient un tombeau sur le sien. Mais on a retrouvé d'autres exemples de cette précaution.

Ce qui est mieux que toutes ces raisons, c'est qu'on a retrouvé la pierre où était gravée l'inscription, déjà reconstituée par le cardinal Pitra. C'est en 1882 qu'un archéologue anglais, M. William Ramsay, a fait cette découverte dans la vallée de Sanduckly.

Ajoutons qu'à l'occasion du jubilé pontifical de Léon XIII, le Sultan vient de faire don au pape de cette précieuse inscription(1).

— Les *Analecta Bollandiana* viennent de publier les actes de sainte Anthuse et de ses compagnons, par M. Hermann Usener, professeur à l'université de Bonn, d'après un texte plus ancien et plus complet que celui qui fut publié dans les Bollandistes. Ce texte repose sur trois manuscrits, l'un de Vienne, l'autre de Paris, et le dernier du Vatican. Le martyrologe romain y trouve une confirmation précieuse de sa véracité. Il donne en effet Tarse comme lieu du martyre, tandis que les Grecs, dans le

(1) *Revue des Livres*, 1893.

ménologe de Basile et les Ménées, lui donnaient Séleucie. La nouvelle publication rétablit Tarse de Cilicie.

Le savant éditeur signale les nombreux rapprochements qu'on remarque entre la vie de sainte Pélagie, de Tarse, et celle de sainte Anthuse, mais aussi des différences profondes, une légende moins romanesque pour les actes de sainte Anthuse.

— La librairie Retaux vient de publier un travail inédit de Mgr Freppel sur *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle*. De 1855 à 1857, Mgr Freppel, professeur de Sorbonne, consacra quelques leçons à nous retracer les fastes de l'éloquence sacrée avant la deuxième moitié du XVIIe siècle. Les leçons 21 à 35 sont consacrées aux oraisons funèbres. M. Freppel étudie les origines de ce genre d'éloquence où Bossuet est un maître qui n'a pas été dépassé. Il passe en revue les discours des Pères, S. Grégoire de Nazianze et S. Grégoire de Nysse, auquel il faut joindre S. Bazile. Chez les latins il ne cite que S. Ambroise. Il croit que le moyen âge a négligé ce genre d'éloquence. M. Lecoy de la Marche parle d'oraisons funèbres au XIIIe siècle dont nous possédons les fragments. Pour Mgr Freppel, il faut noter comme premier témoignage bien certain d'une oraison funèbre le discours prononcé à Saint-Denis lors des funérailles de Du Guesclin.

— Le compte rendu de la réunion de la société orientale, paru à Pékin le 6 mars, parle entre autres choses des juifs de Kaifong-Fou dont on vient de constater l'existence, et de la fameuse tablette nestorienne de Si-ngan-fou. Celle-ci existe encore, mais le toit qui la recouvrait a été renversé par le vent, l'an dernier. Plusieurs ministres protestants influents ont été visiter en ces derniers temps les juifs de Kaifong dont on vient de constater l'existence, et, à la suite de ces visites, plusieurs familles sont allées à Pékin se faire instuire de la religion chrétienne ; elles ont donné ou vendu leurs livres du Pentateuque en parchemin, et sont retournées au Honan. Ces parchemins hébreux ont été envoyés à plusieurs libraires d'Europe et d'Amérique par les docteurs Martin et Williams.

Ces Juifs n'ont plus le type de leur pays ; ils sont en tout 400 familles environ, et la plupart se sont faits mahométans.

Leur synagogue tombait en ruines, et dans un des derniers sièges qu'eut à subir Kaifong, ces pauvres gens dans leur misère vendirent le bois de leur édifice sacré, appelé Li-poi-ze. Ils s'appellent entre eux, et ce nom est connu à Kaifong du nom de *Liao-tchin-Kiao* ou secte du tendon arraché, allusion évidente au tendon rompu du patriarche Jacob. Le Dr Martin, ministre protestant américain, depuis longtemps à la tête du collège impérial à Pékin, Tong-wen-Kwan, prétend que les Juifs sont venus en Chine par les Indes quelques siècles avant l'ère chrétienne. Les Nestoriens, d'après la même autorité, seraient venus par le Turkestan et entrés en Chine par la passe Kin-yu-Konan, à l'extrême partie occidentale de la grande muraille, du temps de Marco Polo. Ils comptaient plusieurs églises, et les mahométans leur ont toujours fait de l'opposition.

— M. Gaston Cougny nous présente deux volumes intitulés : « Choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie. » Le premier s'occupe de l'Égypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, l'Asie mineure, la Phénicie ; le second de la Grèce et de Rome. Le travail de M. Cougny sera complété très prochainement par un troisième volume, qui traitera de l'art au moyen âge (les origines de l'art chrétien, l'art byzantin, l'art roman, l'art ogival). Après quelques notions générales sur l'histoire de l'art, l'auteur traite de l'Égypte ancienne et la science moderne; il réunit les meilleures appréciations de MM. Mariette et Perrot, sur l'architecture funéraire et religieuse, sur la sculpture, sur les procédés et caractères de l'art égyptien ; il s'occupe ensuite de l'art chaldéo-assyrien, de l'art perse, héthéen, phénicien et judaïque. Le second volume contient des considérations générales. Les caractères de l'art romain, les monuments de l'architecture, sa sculpture et sa peinture sont nettement définis dans la seconde partie de ce volume.

— Signalons l'apparition du 8e fascicule de la 2e série du recueil des Bulles du pape Nicolas IV par M. Ernest Langlois. Grâce aux travaux consciencieux des membres de l'école française à Rome, le Bullaire des papes s'enrichit chaque jour.

III. Religion d'Israël. — La *Revue Biblique* donne dans

son numéro de juillet 1893, un intéressant rapport du P. Semeria, barnabite, sur le progrès des études bibliques en Italie.

« Le 14 décembre 1892, lisons nous dans la chronique, dans une des salles du palais *de la Propagande*, en présence de S. Em. le card. vicaire, Mgr Carini inaugurait, par un splendide discours sur le mouvement des études bibliques dans ce siècle, la quatrième année de la « Società romana per gli studi biblici » à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Le même jour, le Rev. M. Faberi, secrétaire, lisait le compte-rendu des travaux de la société durant sa troisième année d'existence. Je regrette de n'en pouvoir donner ici qu'un court résumé. Les moyens auxquels eut recours la société pour répandre, selon son but, le goût des études bibliques et en vulgariser les résultats, furent surtout des réunions privées et des conférences publiques. Dans les réunions, on eut soin de se tenir, autant que possible, au courant des travaux, soit livres, soit articles de revues, parus sur la Bible, principalement à l'étranger. La France a été largement représentée : le *Dictionnaire de la Bible* de M. l'abbé Vigouroux, l'*Œuvre des apôtres* de M. le Camus, les ouvrages du regretté abbé M. Martin sur la Vulgate au neuvième et au treizième siècle, l'étude remarquable de M. de Rougé snr la géographie de la Basse-Égypte, l'*Histoire du Canon du N. T.* de l'abbé Loisy, son *Enseignement Biblique*, la présente *Revue*, etc., ont été annoncés, exposés, discutés ; parfois on en a pris occasion pour examiner à fond quelque question spéciale. Plusieurs découvertes ont fourni matière à d'intéressantes communications. »

— Nous lisons dans le numéro de juillet dernier de la *Revue Biblique* :

« Au cours d'une mission égyptologique, le R. P. Scheil a trouvé un papyrus contenant deux traités de Philon : qui est héritier des choses divines ? et de la genèse d'Abel. Ce texte dont l'antiquité était irréfragable offrait avec les textes imprimés de Philon des variantes si importantes qu'il méritait de figurer dans l'importante collection des *Mémoires* (1).

(1) *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*. Tome IX, deuxième fascicule, *Deux traités de*

Le P. Scheil explique dans une préface les particularités de son papyrus. Nous avons là une excellente occasion de nous rendre compte du texte scripturaire que suivait Philon. On sait quel intérêt offre la comparaison des citations anciennes pour déterminer les leçons du texte des Septante et par suite les recensions auxquelles appartiennent les manuscrits. Le grand obstacle à une vérification certaine, c'est — outre que l'auteur a souvent cité de mémoire — ce fait que les éditeurs ont souvent ramené les passages cités à une édition de leur goût. Or il se trouve précisément que les endroits allégués par Philon diffèrent sensiblement dans le papyrus et dans le texte imprimé. Comme rien n'indique que le papyrus offre un texte remanié par un chrétien, il présente selon toute apparence ce fameux texte primitif des Septante, antérieur à toute revision d'Origène ou d'Hésychius, tel qu'il se lisait en Égypte au premier siècle.

Le problème qui se pose au sujet des recensions, est présent à l'esprit des lecteurs, car il a été traité récemment par le R. P. Méchineau et par M. l'abbé Loisy. On est d'accord pour considérer le Ms. A. comme représentant l'édition hexaplaire ; Paul de Lagarde a édité une partie de la révision de Lucien. Quant au Ms. Vatican, le fameux B, le R. P. Méchineau le considère comme représentant le texte des Septante antérieur à toute révision. M. Loisy inclinerait à y reconnaître la main d'Hésychius. »

— On sait que M. J. Halévy, a fondé chez Leroux, une *Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne*. (prix 20 fr.)

— *L'Enseignement de la Bible*, dans son n° de septembre 1893, analyse le manuel publié par M. Smend, professeur à l'Université de Gœttingue (*Lehrbuch der alttestamentlichen Religionsgeschichte*. Freiburg i B. J. C. B. Mohr, 1892. In-8. XIX-550 p.) « C'est, écrit M. l'abbé Loisy, une histoire complète de la religion israélite depuis les origines jusqu'à l'époque des Machabées. L'auteur y distingue trois périodes, sous les titres suivants : la religion d'Israël, la religion des prophètes, la religion de l'ancien judaïsme ; bonne division, quoi que le premier titre et le troisième

Philon, réédités d'après un papyrus du sixième siècle environ, par V. Scheil. O. P. In 4° avec 4 planches. 16 fr. Ernest Leroux, éd. Paris 1893.

soient peut-être insuffisamment précis. La première période comprend les temps primitifs, depuis Moïse jusqu'à l'apparition d Élie ; la seconde va d'Élie à Jérémie ; la troisième commence avec la réforme de Josias et s'arrête à la persécution d'Antiochus Épiphane. Les trois parties sont traitées avec beaucoup de soin et une grande abondance de détails. Le développement de la religion israélite au point de vue des croyances, de la vie morale et du culte est analysé fort exactement. On souhaiterait que M. Smend eût, de loin en loin, résumé ses conclusions, placé quelques aperçus généraux, et, après avoir tout exposé par le menu, se fût permis de jeter un coup d œil sur l'ensemble. La lecture de l'ouvrage n'en serait que plus utile et plus agréable. »

— M. David Nutt, éditeur à Londres, commence la publication d'un travail dont l'importance est capitale en matière de théologie. Il s'agit d'une édition critique (texte hébreu)de l'Ancien Testament. Cette publication est faite sous la direction de M. Paul Haupt, de la « Johns Hopkins University » de Baltimore, et avec la collaboration de nombreux savants d'Angleterre, d'Amérique et d'Allemagne. Le livre de Job, formant la 17e partie de l'ouvrage, est seul publié jusqu'à présent. Le texte et les annotations sont dus à M. le Professeur Siegfried de Iéna.

— Nos lecteurs ne connaissent certainement pas la loi de Brück. La voici : Brück a été amené à sa loi historique par des considérations historiques sur le magnétisme terrestre. Son idée fondamentale est qu'il existe dans le globe une circulation d'un fluide matériel (un éther subtil qu'il identifie à tort avec l'électricité, mais peu importe ici), provoquée par une action du soleil en fonction directe des mouvements astronomiques de la terre. » Par suite, vous avez séparé l'un de l'autre, par mille ans de distance, Alexandre-le-Grand, Charlemagne, Napoléon. Par suite également, il y a « trois phases évidentes de l'histoire de l'Église: 1° L'histoire de Juda-Israel de Moïse au Christ ; 2° l'asservissement de l'Église chrétienne à la puissance temporelle du catholicisme romain ; 3° la libération de l'Église chrétienne par la Réforme et la diffusion de l'Église dans le monde. C'est là dessus que M. *Lagrange*,(astronome à l'Observatoire d'Uccle (Bruxelles,) a publié un travail *sur la Concordance qui existe entre la loi*

historique de Brück, la Chronologie de la Bible et celle de la Grande Pyramide de Chéops, avec une interprétation nouvelle du plan prophétique de la Révélation.

Voici une des perles de ce livre : Laodicée, était une ville située en Asie-Mineure ; nous le croyons ainsi, la science philologique moderne a décidé au contraire, conformément à la racine grecque du mot, que Laodicée est « la démonstration de la science de la vérité par des preuves externes. Dans quelle étoile M. Lagrange a-t il donc vu toutes ces belles choses.

— Adam et Eve étaient-ils nègres ? Telle est la question que se pose le public américain, ému par une récente déclaration de l'Évêque Turner, président de la Société africaine des Méthodistes épiscopaux. L'évêque, qui jouit d'une grande autorité, affirme qu'Adam et Eve devaient être de race nègre, et il cite à l'appui de cette opinion de nombreux faits empruntés à la géologie et à l'anthropologie.

— Le titre de *livres historiques* n'est pas précisément celui qui conviendrait à Esther et à Susanne, d'après le Dr A. Scholz, professeur à l'Université de Wurzbourg. Esther, Tobie, Judith, Daniel ne seraient pas des livres historiques Et si Daniel n'est pas un livre historique, à plus forte raison les fragments deutérocanoniques. Que sont ces livres ? Que sont en particulier le livre d'Esther, et le récit concernant Susanne ? Des allégories. Le commentaire sur Esther, où il y a beaucoup d'érudition, est d'une lecture tellement difficile que nous avons craint de nous y engager. L'histoire de Susanne est beaucoup plus courte... D'ailleurs, c'est tout un. Susanne représente la même idée qu'Esther ; Daniel, la même idée que Mardochée ; les anciens, la même idée qu'Aman. Susanne est l'Église, ou le royaume du Messie, parce que son nom signifie « lis », que le lis est le symbole de l'Église et qu'il est mis comme tel en rapport avec l'épouse du Cantique. Elle est fille de Helcias (étymologiquement : Iahvé est ma part), parce que le Seigneur est la part d'Israël ; et elle est épouse de Joachim (nom qui signifie : Iahvé élève), pour la même raison ; elle était belle, parce que l'Église est sainte ; etc...

Telle est la thèse qu'expose et réfute l'*Enseignement biblique*.

Tout en reconnaissant l'érudition dont fait preuve son auteur, M. Loisy démontre sans peine la gratuité de ses assertions.

IV. Religion de Mahomet — Nous empruntons à la *Revue des Revues* du mois de septembre dernier, les renseignements qui suivent sur *Le Nouvel Islam*. « Un mouvement, y lisons-nous, en faveur des réformes religieuses s'accentue de plus en plus dans le monde mahométan. On y attaque le Coran, on conteste ses préceptes, on abolit ses dogmes. Ces tendances visibles partout où règne l'unique prophète de Dieu, se font surtout sentir dans le monde musulman des Indes. Là, la révolution bat son plein! Les savants les plus distingués, les croyants les plus en vue, s'efforcent de briser les dogmes reconnus, et d'introduire dans le Coran un souffle nouveau. Il s'agit, en un mot, de mettre d'accord la pensée moderne avec les idées émises par Mahomet au VIIe siècle. La chose est des plus difficiles, mais le courage des nobles réformateurs ne recule devant rien. Pour comprendre bien ce mouvement, il faut se rapporter aux origines du mahométisme, et de la première secte des révoltés, les *Moutazales*. La chose se passait vers la seconde moitié du second siècle de l'hégire. Quelques jeunes gens, baptisés par les musulmans du nom d'*athées*, ont protesté contre la révélation quasi divine dont le Coran était l'expression. Ils professaient l'opinion que le Coran n'a point été dictée par Dieu à Mahomet, que, par conséquent, les préceptes qu'il a proclamés, sont sujets à discussion. Ils proclamaient également, à l'encontre de la doctrine mahométane, que nos actions sont libres et qu'il n'y a point de fatalité qui pèse sur les mortels.

Les gouvernements musulmans ont combattu vaillamment ces ennemis du prophète et les novateurs ont fini par disparaître. Leurs livres et les idées préconisées par eux n'ont pas cessé d'influencer les esprits à travers les siècles, et les réformateurs mahométans de cette fin de siècle ne font que réchauffer les thèses mises en vogue au IIe siècle de l'hérige. Seulement, ils le font d'une façon plus large, sous la protection des lois anglaises, en se laissant guider en même temps par les idées puisées dans le domaine de la civilisation moderne. »

Suit une étude sur ce *Nouvel Islam*, d'après la *Contemporary Review* du mois d'août, par M. E. Sell.

« Notons avant tout que le nombre de ceux qui mènent ouvertement dans les Indes la campagne contre le Coran n'est pas très considérable. Mais insignifiants comme nombre, ils forment une puissance extrêmement dangereuse, grâce à leurs qualités intellectuelles. A la tête de ce groupe marchent Moulvie Cheragh Ali Sahib et Syeg Amir Ali Sahib. Le premier occupe une haute fonction militaire, le second est juge de la Haute-Cour de Bengale ; tous deux sont cotés parmi les plus fins lettrés. Derrière eux, se groupent une quantité de jeunes gens convaincus de la nécessité des réformes. Voici un passage d'un ouvrage d'Ali Sahib qui, nous initie aux tendances des réformateurs :

« Le progrès du monde mahométan s'est arrêté complètement grâce à la condamnation du libre jugement. Un musulman, pour être d'accord avec nos vieux légistes, devrait se laisser guider par les opinions de gens qui vivaient au IXe siècle, et n'ayant par conséquent la moindre idée de ce qu'il nous faut au XIXe siècle... On n'a point en vue que le changement dans les conditions de la vie exige de nouvelles applications de principes...

La servile application de la lettre et la négligence de l'esprit du Coran, voilà les traits caractéristiques de nos savants, dit Cheragh Ali .. Il y a certaines parties de la loi commune musulmane, qui se trouvent en désaccord complet avec les besoins des croyants, fussent-ils habitants des Indes ou de la Turquie. Les réformes s'imposent ! Les anciens commentateurs de notre loi commune ont adopté comme base invariable de nos croyances ce qui ne devait être qu'une explication passagère... Les préceptes civils excellents pour des habitants du désert arabe, ont été imposés comme obligatoires pour les siècles qui nous séparent, et pour les pays qui se trouvent dans d'autres conditions : un système social, bon pour l'état barbare, ne l'est point pour nous, qui avons goûté aux fruits de la civilisation moderne. »

En somme les deux réformateurs admettent et la *possibilité* et la *nécessité* des réformes. La loi musulmane cesse d'être chose sacrée, on peut et on doit la mettre d'accord avec nos besoins modernes. En partant de ce point de vue, il fallait néces-

sairement s'attaquer à l'inspiration divine, dont le Coran ne serait que l'expression. Les théologiens musulmans considèrent que l'inspiration divine est de deux sortes : *Wahu*, c'est à dire les paroles telles qu'elles étaient dictées par Dieu lui-même, et *Ilham*, c'est-à-dire écriture d'un saint, ou d'un prophète qui exprime par ses propres paroles l'inspiration qui lui vient du ciel. Inutile d'ajouter que le Coran a été toujours considéré comme l'expression de *Wahu* et par cela même comme un livre qui a été fait sous la dictée de Dieu lui-même. Son contenu a été considéré par conséquent, de tout temps, comme sacré et invariable. Or les novateurs ne lui attribuent que l'inspiration du second genre, c'est-à-dire *Ilham* et, par conséquent, ils trouvent qu'on a le droit de le manier, de l'arranger à la sauce moderne.

Il est vrai, nous dit Cheragh Ali, que le prophète a écrit sous l'influence divine. Mais tout en admettant l'existence de la source, il ne faut pas oublier qu'elle nous parvient à travers l'individualité du récipient, à travers ses qualités morales physiques et religieuses.

Dans ces circonstances il faut, en appliquant le Coran, avoir en vue les conditions dans lesquelles le prophète l'a donné. Ainsi la polygamie qui a été bonne dans son temps ne l'est point actuellement, et les novateurs trouvent que le prophète qui avait plusieurs femmes, n'a cédé qu'à des circonstances exceptionnelles, ayant une valeur passagère. Il a contracté des mariages soit pour couvrir de sa protection certaines femmes, soit pour réconcilier des tribus ennemies. A l'heure qu'il est, la polygamie est non seulement contraire aux exigences de la civilisation moderne, mais aussi à celles du Coran lui-même. Ali Sahib prétend que cette opinion est partagée par un grand nombre de croyants.

Les réformateurs s'élèvent encore avec plus d'indignation contre les principes de l'esclavage et trouvent que les musulmans doivent le plus tôt possible rejeter les chapitres qui les concernent, dans le Coran. Il faut, nous disent-ils, sauver l'honneur du prophète en proclamant que, selon ses termes, l'esclavage a été toujours repoussé ! Il est à remarquer que les novateurs, tout en combattant pour la nécessité des réformes, s'extasient devant les vertus du Coran. Ils vont jusqu'à prétendre que le fondateur de l'Islam a

couronné l'œuvre commencée par le Christ en poussant en avant le perfectionnement de l'homme, préconisé par sa religion. Ils admettent que Mahomet est arrivé à ressusciter les morts et à élever l'humanité dans des régions divines et qu'en somme, c'était lui qui avait créé la science, la morale et doté l'humanité d'une religion idéale. Feinte ou réelle, cette admiration pour le prophète et ses enseignements jure singulièrement avec l'assaut livré à l'œuvre de Mahomet. En tout cas les sentiments de piété exprimés à l'égard du Coran ne peuvent que mitiger la haine que les réformateurs provoquent chez les vieux croyants. Quel sera le sort réservé à tous ces réformateurs? Sauront-ils galvaniser le vieux organisme mahométan, ou succomberont-ils sous le coup de leurs adversaires, voilà une question qu'il serait bien difficile de résoudre. Il paraît cependant que le mouvement n'atteint que les classes les plus civilisées et la jeunesse qui a reçu l'instruction dans les écoles anglaises. La masse populaire semble rester intacte et accable les novateurs de sa haine ou de son indifférence. »

V. Religion Égyptienne. — La *Bibliothèque égyptologique* a pour but de réunir en quelques volumes les travaux publiés depuis le commencement de ce siècle par les égyptologues français. La librairie Leroux est chargée de cette publication. M. Maspéro l'a inaugurée par un volume qui comprend un recueil de ses principaux mémoires. Nous y relevons la déclaration suivante: « Je suivis au début la route tracée par les grands égyptologues qui s'étaient occupés de ces sujets : par Lepsius, par Chabas, par Deveria, surtout par E. de Rougé, qu'on est toujours sûr de rencontrer partout au premier rang. Je croyais vraiment à l'unité du dieu égyptien, à son immatérialité, à la sublimité de l'enseignement que donnaient les prêtres ; tout était soleil pour moi comme pour mes maîtres et l'axiome *Nomina numina* me paraissait être la règle de toute recherche sérieuse. Le contact direct des monuments ébranla d'abord, puis détruisit ma foi égyptienne ; je dus reconnaître que les Égyptiens eux-mêmes ne semblaient jamais avoir professé ni même soupçonné, la plupart des belles doctrines qu'on leur prêtait si généreusement. En analysant les stèles funéraires du Louvre, j'en étais arrivé à définir la

nature et le rôle de ce mot *Ka* si étrangement transformé en une sorte de thème pronominal. La doctrine du *double* demeura trois ans pleins à l'épreuve et je ne me décidai à la divulguer qu'en 1878... On s'est étonné d'abord, et peut être scandalisé, de voir ce que devenait entre mes mains la vieille sagesse égyptienne, puis on s'est habitué à l'envisager de plus près et l'on a trouvé que somme toute, le vrai l'emportait dans le jugement que je prononçais »

— *Le Splinx de Gixeh* et les travaux de M. Grébaut, est une simple brochure in-8° de 30 pages de M. le baron Hippolyte de Royer de Dour. Cette statue colossale, que M. Lenormant n'hésite pas à appeler le plus ancien monument du monde, représente un lion couché à tête humaine ; elle a été taillée dans la partie de la chaîne libyque qui s'avance à l'est vers la vallée du Nil. Les mesures exactes sont les suivantes :

Hauteur à la tête.	19m77
« au dos.	12m10
Largeur.	14m20

VI. Religion de Zoroastre. — Le 24e volume des *Annales du Musée Guimet*, est le troisième que publie M. James Darmesteter sur le Zend-Avesta. Il a pour titre : *Origines de la littérature et de la religion zoroastrienne.* « Le lecteur, dit M. Darmesteter, dans sa Préface, ayant à présent en main l'ensemble des textes connus de l'Avesta, j'ai cru qu'il me serait permis d'exposer les conclusions historiques auxquelles m'a conduit l'analyse de ces textes considérés dans la forme et dans le fond, c'est-à-dire d'esquisser dans ses grandes lignes telle que je la conçois, l'histoire de la littérature zoroastrienne et de la doctrine dont elle est l'expression. Je n'ai point la prétention d'avoir résolu ni même d'avoir reconnu toutes les questions que cette analyse soulève : sur plus d'un point très important j'ai dû me contenter de simples hypothèses ; j'ai essayé du moins de distinguer aussi nettement que possible nos certitudes, nos doutes et nos ignorances » Comme nous l'avons déjà dit, les précédents volumes des *Annales du Musée Guimet*, sont consacrées à la traduction du Zend-Avesta et sont l'œuvre du même auteur.

Ils comprennent le *Yasna* et le *Vispéred* c'est-à-dire la Liturgie, le *Vendidad*, les *Yashts* et le recueil des pières ordinaires dit *Khorda-Avesta*. La plupart de ces documents avaient déjà été traduits en anglais par l'auteur et font partie des *Sacred-Books of the East*; M. Darmesteter y a ajouté de nouveaux éclaircissements et de nouveaux commentaires. Inutile de faire ressortir l'importance de ces documents pour la connaissance de la religion zoroastrienne.

— Le Dr Mills a commencé la publication de son travail sur les Gâthas de Zoroastre. L'auteur y donne le texte zend et les traductions pehlvie, sanscrite et persanne.

— M. Franz Cumont a publié chez Leroux un *Catalogue sommaire des monuments figurés, relatifs au culte de Mithra*. Il ne renferme pas moins de 271 numéros dont l'attribution mithriaque est certaine; c'est un grand service rendu à ceux qui s'occupent du mithriacisme dont les documents sont relativement rares et dispersés.

TABLE DES MATIÈRES

Année 1893.

JANVIER-FÉVRIER.

Le Brahmanisme, par M. Castonnet des Fosses, vice-président de la société de géographie commerciale de Paris. (2e article) 5
Le Bouddhisme, par un professeur de grand séminaire, (2e article) 38
Une Épopée balylonienne, par M. l'abbé Sauveplane, ancien élève de l'École des Hautes-Études, (1e article). . . 50

MARS-AVRIL.

Des nombres symboliques chez les Toltèques occidentaux, par M. le comte de Charencey. 98
Une Épopée babylonienne, par M. l'abbé Sauveplane, (5e article) 123
Le Bouddhisme d'après les bouddhistes, par M. l'abbé Desgodins, provicaire du Thibet, 1er article). 145

MAI-JUIN.

Le Bouddhisme d'après les bouddhistes, par M. l'abbé Desgodins, provicaire du Thibet, (2e article). 193
Le Brahmanisme, par M. Castonnet des Fosses, (3e article) 210
Une Épopée balylonienne, par M. l'abbé Sauveplane, (6e article) 226

JUILLET-AOUT.

Miscellanées-chinois, par Mgr de Harlez 289
Une Épopée balylonienne, par M. l'abbé Sauveplane, (7e article) 315
Le Bouddhisme, par un professeur de grand seminaire, (3e article) 336

SEPTEMBRE-OCTOBRE.

Le Brahmanisme, par M. Castonnet des Fosses, (4e article) 385
Le Bouddhisme, par un professeur de grand séminaire, (4e article). 415
Une Épopée babylonienne, par M. l'abbé Sauveplane, (8e article) 439

NOVEMBRE-DECEMBRE.

Les livres sacrés de la Chine, par M. l'abbé Z. Peisson. . 481
La religion primitive d'Israël, par M. l'abbé de Moor . . . 522

CHRONIQUES

1. L'Enseignement et la Science des Religions, pages : 80, 254, 347, 447, 540. — 2. Religion chrétienne: 83, 160, 265, 357, 465, 554. — 3. Religion d'Israël: 178, 371, 563. — 4. Religion de Mahomet; 189, 568. — 5. Religion de la Perse: 380, 572. — 6. Religion assyrienne: 377. — 7. Religions de l'Inde : 377. — 8. Religions de la Chine : 273. — 9. Religion égyptienne : 571. — 10. Religions grecque et romaine : 382.

Articles bibliographiques

La science des religions. — La perte d'une colonie, la Révolution à Saint-Domingue, par M. Castonnet des Fosses, p. 191. — Le culte de la raison et de l'Être suprême, par M. Aulard, p. 279.— La Religion, par M. Lefebvre, p. 179. — L'Evolution religieuse das les divers races humaines, par M. Letourneau, p. 287. — L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire, par M. Goblet d'Alviella, p. 282. — Les Yézidiz, par M. Menant ; annales du Musée Guimet, p. 384.

Religion d'Israël. — Les prophètes d'Israël, par M. James Darmesteter, p. 96. — Melekdienst en vereering van Hemelligchamen in Israels'Assyrische periode, par Eerdmans, p. 285.

Religion Chrétienne. — La révolution dans la société chrétienne, par Charles X., p. 283. — L'Église et l'État ou les deux puissances au XVIIIe siècle, par M. P. de Crouzas-Crétet, p. 285. — Tableau historique du monachisme occidental, par dom Berengier, p. 287. — Saint Paul, par M. l'abbé Fouard, p. 288. — Geschichte des Untergangs des Griechisch Rœmiechen Heidentums, par M. Victor Schultze, p. 383. — Les Evêques et les Archevêques de France, depuis 1682, jusqu'a 1801, par le P. Armand Jean, S. J., p. 478. — Eine Vorkanonische Ueberlieferung des

Lucas in Evangelium und Apostelgeschichte, Dr Paul Feine, p. 479. — Die Katholischen Briefe, Texkritische Untersuchungen und Textherstellung, von Dr Bernhard Weiss, p. 480.

Religions de l'Inde. — Le Rig-Véda, par M. Paul Regnaud, Annales du Musée Guimet, p. 93. — L'Inde avant le Bouddha ; La vie de Bouddha suivie du Bouddhisme dans l'Indo-Chine ; L'Inde après le Bouddha, par M. Lamairesse, p. 280.

Religion Égyptienne. — La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère, Amélineau, p. 285.

Mythologie comparée et folk-lore. — The Melanesians ; studies on their Anthropology and folk-lore, par H. Codrington, p. 286. — Le folk-lore vallon, par M. E. Monseur, p. 286.

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens, Imp. Rousseau-Leroy, rue Saint-Fuscien, 18

REVUE des Religions.
1893.

v.5